RB53377

Library
of the
University of Toronto

COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU.

TOME CINQUIEME.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/collectioncomple05rous

COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Geneve.

TOME CINQUIEME.

Contenant les derniers Livres d'*Emile* ou de l'*Education*. Suivis d'*Emile* & *Sophie*, ou les *Solitaires*.

A GENEVE.

M. DCC. LXXXII.

BIBLIOTHECA FIDEICOMM. ERNESTI

EMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

SUITE DU LIVRE QUATRIEME.

„ IL y a trente ans que dans une ville d'Italie, un jeune
„ homme expatrié ſe voyoit réduit à la derniere miſere. Il
„ étoit né Calviniſte ; mais par les ſuites d'une étourderie,
„ ſe trouvant fugitif, en pays étranger, ſans reſſource, il
„ changea de religion pour avoir du pain. Il y avoit dans
„ cette ville un hoſpice pour les Proſélytes, il y fut admis.
„ En l'inſtruiſant ſur la controverſe, on lui donna des dou-
„ tes qu'il n'avoit pas, & on lui apprit le mal qu'il ignoroit :
„ il entendit des dogmes nouveaux, il vit des mœurs encore
„ plus nouvelles ; il les vit, & faillit en être la victime. Il
„ voulut fuir, on l'enferma ; il ſe plaignit, on le punit de
„ ſes plaintes ; à la merci de ſes tyrans, il ſe vit traiter en
„ criminel pour n'avoir pas voulu céder au crime. Que ceux
„ qui ſavent combien la premiere épreuve de la violence &
„ de l'injuſtice irrite un jeune cœur ſans expérience, ſe figu-
„ rent l'état du ſien. Des larmes de rage couloient de ſes
„ yeux, l'indignation l'étouffoit. Il imploroit le Ciel & les
„ hommes, il ſe confioit à tout le monde, & n'étoit écouté

» de perſonne. Il ne voyoit que de vils domeſtiques ſoumis » à l'infâme qui l'outrageoit, ou des complices du même » crime, qui ſe railloient de ſa réſiſtance & l'excitoient à » les imiter. Il étoit perdu ſans un honnête Eccléſiaſtique » qui vint à l'hoſpice pour quelque affaire, & qu'il trouva » le moyen de conſulter en ſecret. L'Eccléſiaſtique étoit » pauvre, & avoit beſoin de tout le monde; mais l'opprimé » avoit encore plus beſoin de lui, & il n'héſita pas à favo- » riſer ſon évaſion, au riſque de ſe faire un dangereux » ennemi.

» Echappé au vice pour rentrer dans l'indigence, le jeune » homme luttoit ſans ſuccès contre ſa deſtinée; un moment » il ſe crut au-deſſus d'elle. A la premiere lueur de fortune, » ſes maux & ſon protecteur furent oubliés. Il fut bientôt » puni de cette ingratitude, toutes ſes eſpérances s'évanoui- » rent: ſa jeuneſſe avoit beau le favoriſer, ſes idées roma- » neſques gâtoient tout. N'ayant ni aſſez d'adreſſe pour ſe » faire un chemin facile; ne ſachant être ni modéré, ni » méchant, il prétendit à tant de choſes qu'il ne ſut par- » venir à rien. Retombé dans ſa premiere détreſſe, ſans » pain, ſans aſyle, prêt à mourir de faim, il ſe reſſouvint » de ſon bienfaiteur.

» Il y retourne, il le trouve, il en eſt bien reçu; ſa vue » rappelle à l'Eccléſiaſtique une bonne action qu'il avoit » faite; un tel ſouvenir réjouit toujours l'ame. Cet homme » étoit naturellement humain, compatiſſant, il ſentoit les » peines d'autrui par les ſiennes, & le bien-être n'avoit point » endurci ſon cœur; enfin les leçons de la ſageſſe & une

„ vertu éclairée avoient affermi ſon bon naturel. Il accueille „ le jeune homme, lui cherche un gîte, l'y recommande; „ il partage avec lui ſon néceſſaire, à peine ſuffiſant pour „ deux. Il fait plus, il l'inſtruit, le conſole, il lui apprend „ l'art difficile de ſupporter patiemment l'adverſité. Gens à „ préjugés, eſt-ce d'un Prêtre, eſt-ce en Italie que vous „ euſſiez eſpéré tout cela?

„ Cet honnête Eccléſiaſtique étoit un pauvre Vicaire Sa- „ voyard, qu'une aventure de jeuneſſe avoit mis mal avec „ ſon Evêque, & qui avoit paſſé les monts pour chercher „ les reſſources qui lui manquoient dans ſon pays. Il n'étoit „ ni ſans eſprit, ni ſans lettres; & avec une figure intéreſ- „ ſante, il avoit trouvé des protecteurs qui le placerent chez „ un Miniſtre pour élever ſon fils. Il préféroit la pauvreté à „ la dépendance, & il ignoroit comment il faut ſe conduire „ chez les Grands. Il ne reſta pas long-tems chez celui-ci; „ en le quittant il ne perdit point ſon eſtime; & comme il „ vivoit ſagement & ſe faiſoit aimer de tout le monde, il ſe „ flattoit de rentrer en grace auprès de ſon Evêque, & d'en „ obtenir quelque petite Cure dans les montagnes, pour y „ paſſer le reſte de ſes jours. Tel étoit le dernier terme de „ ſon ambition.

„ Un penchant naturel l'intéreſſoit au jeune fugitif, & le „ lui fit examiner avec ſoin. Il vit que la mauvaiſe fortune „ avoit déjà flétri ſon cœur, que l'opprobre & le mépris „ avoient abattu ſon courage, & que ſa fierté, changée en „ dépit amer, ne lui montroit dans l'injuſtice & la dureté „ des hommes, que le vice de leur nature & la chimere de

» la vertu. Il avoit vu que la Religion ne ſert que de maſque » à l'intérêt, & le culte ſacré de ſauve-garde à l'hypocriſie : » il avoit vu dans la ſubtilité des vaines diſputes, le Paradis » & l'Enfer mis pour prix à des jeux de mots; il avoit vu » la ſublime & primitive idée de la Divinité défigurée par » les fantaſques imaginations des hommes ; & trouvant que » pour croire en Dieu il faloit renoncer au jugement qu'on » avoit reçu de lui, il prit dans le même dédain nos ridicules » rêveries, & l'objet auquel nous les appliquons; ſans rien » ſavoir de ce qui eſt, ſans rien imaginer ſur la génération » des choſes, il ſe plongea dans ſa ſtupide ignorance, avec » un profond mépris pour tous ceux qui penſoient en ſavoir » plus que lui.

» L'oubli de toute religion conduit à l'oubli des devoirs » de l'homme. Ce progrès étoit déjà plus d'à moitié fait » dans le cœur du libertin. Ce n'étoit pas pourtant un enfant » mal né; mais l'incrédulité, la miſere étouffant peu-à-peu » le naturel, l'entraînoient rapidement à ſa perte, & ne lui » préparoient que les mœurs d'un gueux & la morale d'un » athée.

» Le mal, preſque inévitable, n'étoit pas abſolument con- » ſommé. Le jeune homme avoit des connoiſſances, & ſon » éducation n'avoit pas été négligée. Il étoit dans cet âge » heureux, où le ſang en fermentation commence d'échauffer » l'ame ſans l'aſſervir aux fureurs des ſens. La ſienne avoit » encore tout ſon reſſort. Une honte native, un caractere » timide ſuppléoient à la gêne, & prolongeoient, pour lui, » cette époque dans laquelle vous maintenez votre Eleve avec

» tant de ſoins. L'exemple odieux d'une dépravation brutale
» & d'un vice ſans charme, loin d'animer ſon imagination,
» l'avoit amortie. Long-tems le dégoût lui tint lieu de vertu
» pour conſerver ſon innocence; elle ne devoit ſuccomber
» qu'à de plus douces ſéductions.

» L'Eccléſiaſtique vit le danger & les reſſources. Les diffi-
» cultés ne le rebuterent point; il ſe complaiſoit dans ſon
» ouvrage, il réſolut de l'achever, & de rendre à la vertu la
» victime qu'il avoit arrachée à l'infamie. Il s'y prit de loin
» pour exécuter ſon projet; la beauté du motif animoit ſon
» courage, & lui inſpiroit des moyens dignes de ſon zele.
» Quel que fût le ſuccès, il étoit ſûr de n'avoir pas perdu ſon
» tems : on réuſſit toujours quand on ne veut que bien faire.

» Il commença par gagner la confiance du Proſélyte en ne
» lui vendant point ſes bienfaits, en ne ſe rendant point im-
» portun, en ne lui faiſant point de ſermons, en ſe mettant
» toujours à ſa portée, en ſe faiſant petit pour s'égaler à lui.
» C'étoit, ce me ſemble, un ſpectacle aſſez touchant, de
» voir un homme grave devenir le camarade d'un poliſſon,
» & la vertu ſe prêter au ton de la licence, pour en triom-
» pher plus ſurement. Quand l'étourdi venoit lui faire ſes
» folles confidences & s'épancher avec lui, le Prêtre l'écou-
» toit, le mettoit à ſon aiſe; ſans approuver le mal il s'inté-
» reſſoit à tout. Jamais une indiſcrete cenſure ne venoit arrêter
» ſon babil & reſſerrer ſon cœur. Le plaiſir avec lequel il ſe
» croyoit écouté, augmentoit celui qu'il prenoit à tout dire.
» Ainſi ſe fit ſa confeſſion générale, ſans qu'il ſongeât à rien
» confeſſer.

„ Après avoir bien étudié ſes ſentimens & ſon caractere, „ le Prêtre vit clairement que, ſans être ignorant pour ſon „ âge, il avoit oublié tout ce qu'il lui importoit de ſavoir, „ & que l'opprobre où l'avoit réduit la fortune, étouffoit „ en lui tout vrai ſentiment du bien & du mal. Il eſt un „ degré d'abrutiſſement qui ôte la vie à l'ame ; & la voix „ intérieure ne ſait point ſe faire entendre à celui qui ne ſonge „ qu'à ſe nourrir. Pour garantir le jeune infortuné de cette „ mort morale dont il étoit ſi près, il commença par „ réveiller en lui l'amour-propre & l'eſtime de ſoi-même. Il „ lui montroit un avenir plus heureux dans le bon emploi „ de ſes talens; il ranimoit dans ſon cœur une ardeur géné- „ reuſe, par le récit des belles actions d'autrui; en lui faiſant „ admirer ceux qui les avoient faites, il lui rendoit le deſir „ d'en faire de ſemblables. Pour le détacher inſenſiblement „ de ſa vie oiſive & vagabonde, il lui faiſoit faire des extraits „ de livres choiſis; & feignant d'avoir beſoin de ces extraits, „ il nourriſſoit en lui le noble ſentiment de la reconnoiſſance. „ Il l'inſtruiſoit indirectement par ces livres ; il lui faiſoit „ reprendre aſſez bonne opinion de lui-même pour ne pas ſe „ croire un être inutile à tout bien, & pour ne vouloir plus ſe „ rendre mépriſable à ſes propres yeux.

„ Une bagatelle fera juger de l'art qu'employoit cet hom- „ me bienfaiſant pour élever inſenſiblement le cœur de ſon „ diſciple au-deſſus de la baſſeſſe, ſans paroître ſonger à „ ſon inſtruction. L'Eccléſiaſtique avoit une probité ſi bien „ reconnue & un diſcernement ſi ſûr, que pluſieurs perſon- „ nes aimoient mieux faire paſſer leurs aumônes par ſes

» mains, que par celles des riches Curés des villes. Un » jour qu'on lui avoit donné quelqu'argent à diſtribuer aux » pauvres, le jeune homme eut, à ce titre, la lâcheté de » lui en demander. Non, dit-il, nous ſommes freres, vous » m'appartenez, & je ne dois pas toucher à ce dépôt pour » mon uſage. Enſuite il lui donna de ſon propre argent » autant qu'il en avoit demandé. Des leçons de cette eſ- » pece ſont rarement perdues dans le cœur des jeunes gens » qui ne ſont pas tout-à-fait corrompus.

» Je me laſſe de parler en tierce perſonne, & c'eſt un » ſoin fort ſuperflu ; car vous ſentez bien, cher concitoyen, » que ce malheureux fugitif c'eſt moi-même ; je me crois » aſſez loin des déſordres de ma jeuneſſe pour oſer les » avouer ; & la main qui m'en tira mérite bien, qu'aux » dépens d'un peu de honte, je rende, au moins, quel- » que honneur à ſes bienfaits.

» Ce qui me frappoit le plus, étoit de voir, dans la vie » privée de mon digne maître, la vertu ſans hypocriſie, » l'humanité ſans foibleſſe, des diſcours toujours droits & » ſimples, & une conduite toujours conforme à ſes diſcours. » Je ne le voyois point s'inquiéter ſi ceux qu'il aidoit al- » loient à Vêpres ; s'ils ſe confeſſoient ſouvent ; s'ils jeû- » noient les jours preſcrits ; s'ils faiſoient maigre ; ni leur » impoſer d'autres conditions ſemblables, ſans leſquelles, » dût-on mourir de miſere, on n'a nulle aſſiſtance à eſpérer » des dévots.

» Encouragé par ces obſervations, loin d'étaler moi-même » à ſes yeux le zele affecté d'un nouveau converti, je ne

» lui cachois point trop mes manieres de penſer, & ne l'en » voyois pas plus ſcandaliſé. Quelquefois j'aurois pu me dire ; » il me paſſe mon indifférence pour le culte que j'ai em- » braſſé, en faveur de celle qu'il me voit auſſi pour le culte » dans lequel je ſuis né ; il ſait que mon dédain n'eſt plus » une affaire de parti. Mais que devois-je penſer, quand je » l'entendois quelquefois approuver des dogmes contraires à » ceux de l'Egliſe Romaine, & paroître eſtimer médiocre- » ment toutes ſes cérémonies ? Je l'aurois cru Proteſtant » déguiſé, ſi je l'avois vu moins fidele à ces mêmes uſages » dont il ſembloit faire aſſez peu de cas ; mais ſachant qu'il » s'acquittoit ſans témoin de ſes devoirs de Prêtre auſſi ponc- » tuellement que ſous les yeux du public, je ne ſavois plus » que juger de ces contradictions. Au défaut près, qui jadis » avoit attiré ſa diſgrace, & dont il n'étoit pas trop bien » corrigé, ſa vie étoit exemplaire, ſes mœurs étoient irré- » prochables, ſes diſcours honnêtes & judicieux. En vivant » avec lui dans la plus grande intimité, j'apprenois à le reſ- » pecter chaque jour davantage ; & tant de bontés m'ayant » tout-à-fait gagné le cœur, j'attendois avec une curieuſe » inquiétude le moment d'apprendre ſur quel principe il fon- » doit l'uniformité d'une vie auſſi ſinguliere.

» Ce moment ne vint pas ſitôt. Avant de s'ouvrir à ſon » diſciple, il s'efforça de faire germer les ſemences de raiſon » & de bonté qu'il jettoit dans ſon ame. Ce qu'il y avoit » en moi de plus difficile à détruire, étoit une orgueilleuſe » miſanthropie, une certaine aigreur contre les riches & les » heureux du monde, comme s'ils l'euſſent été à mes dépens,

» &

„ & que leur prétendu bonheur eût été uſurpé ſur le mien.
„ La folle vanité de la jeuneſſe qui regimbe contre l'humi-
„ liation, ne me donnoit que trop de penchant à cette hu-
„ meur colere; & l'amour-propre que mon Mentor tâchoit
„ de réveiller en moi, me portant à la fierté, rendoit les
„ hommes encore plus vils à mes yeux, & ne faiſoit qu'ajou-
„ ter, pour eux, le mépris à la haine.

„ Sans combattre directement cet orgueil, il l'empêcha de
„ ſe tourner en dureté d'ame, & ſans m'ôter l'eſtime de
„ moi-même, il la rendit moins dédaigneuſe pour mon
„ prochain. En écartant toujours la vaine apparence & me
„ montrant les maux réels qu'elle couvre, il m'apprenoit à
„ déplorer les erreurs de mes ſemblables, à m'attendrir ſur
„ leurs miſeres, & à les plaindre plus qu'à les envier. Emu
„ de compaſſion ſur les foibleſſes humaines, par le profond
„ ſentiment des ſiennes, il voyoit par-tout les hommes
„ victimes de leurs propres vices & de ceux d'autrui; il
„ voyoit les pauvres gémir ſous le joug des riches, & les
„ riches ſous le joug des préjugés. Croyez-moi, diſoit-il,
„ nos illuſions, loin de nous cacher nos maux, les aug-
„ mentent, en donnant un prix à ce qui n'en a point &
„ nous rendant ſenſibles à mille fauſſes privations que nous
„ ne ſentirions pas ſans elles. La paix de l'ame conſiſte dans
„ le mépris de tout ce qui peut la troubler; l'homme qui
„ fait le plus de cas de la vie, eſt celui qui ſait le moins
„ en jouir, & celui qui aſpire le plus avidement au bon-
„ heur, eſt toujours le plus miſérable.

„ Ah! quels triſtes tableaux, m'écriois-je avec amertume!

» s'il faut ſe refuſer à tout, que nous a donc ſervi de naî-
» tre, & s'il faut mépriſer le bonheur même, qui eſt-ce
» qui fait être heureux? C'eſt moi, répondit un jour le Prê-
» tre, d'un ton dont je fus frappé. Heureux, vous! ſi peu
» fortuné, ſi pauvre, exilé, perſécuté; vous êtes heureux!
» Et qu'avez-vous fait pour l'être? Mon enfant, reprit-il,
» je vous le dirai volontiers.

» Là deſſus il me fit entendre qu'après avoir reçu mes
» confeſſions, il vouloit me faire les ſiennes. J'épancherai dans
» votre ſein, me dit-il en m'embraſſant, tous les ſentimens
» de mon cœur. Vous me verrez, ſinon tel que je ſuis, au
» moins tel que je me vois moi-même. Quand vous aurez
» reçu mon entiere profeſſion de foi, quand vous connoîtrez
» bien l'état de mon ame, vous ſaurez pourquoi je m'eſtime
» heureux, & ſi vous penſez comme moi, ce que vous avez
» à faire pour l'être. Mais ces aveux ne ſont pas l'affaire d'un
» moment; il faut du tems pour vous expoſer tout ce que
» je penſe ſur le ſort de l'homme, & ſur le vrai prix de la
» vie; prenons une heure, un lieu commodes pour nous
» livrer paiſiblement à cet entretien.

» Je marquai de l'empreſſement à l'entendre. Le rendez-
» vous ne fut pas renvoyé plus tard qu'au lendemain matin.
» On étoit en été; nous nous levâmes à la pointe du jour.
» Il me mena hors de la ville, ſur une haute colline, au-
» deſſous de laquelle paſſoit le Pô, dont on voyoit le cours
» à travers les fertiles rives qu'il baigne: Dans l'éloignement,
» l'immenſe chaîne des Alpes couronnoit le payſage. Les
» rayons du ſoleil levant rafoient déjà les plaines, & projet-

La nature étaloit à nos yeux toute sa magnificence

» tant ſur les champs par longues ombres les arbres, les
» coteaux, les maiſons, enrichiſſoient de mille accidens de
» lumiere, le plus beau tableau dont l'œil humain puiſſe
» être frappé. On eût dit que la Nature étaloit à nos yeux
» toute ſa magnificence, pour en offrir le texte à nos entre-
» tiens. Ce fut là, qu'après avoir quelque tems contemplé ces
» objets en ſilence, l'homme de paix me parla ainſi.

PROFESSION DE FOI

DU VICAIRE SAVOYARD.

MON enfant, n'attendez de moi ni des diſcours ſavans, ni de profonds raiſonnemens. Je ne ſuis pas un grand Philoſophe, & je me ſoucie peu de l'être. Mais j'ai quelquefois du bon ſens, & j'aime toujours la vérité. Je ne veux pas argumenter avec vous, ni même tenter de vous convaincre; il me ſuffit de vous expoſer ce que je penſe dans la ſimplicité de mon cœur. Conſultez le vôtre durant mon diſcours; c'eſt tout ce que je vous demande. Si je me trompe, c'eſt de bonne foi; cela ſuffit pour que mon erreur ne me ſoit pas imputée à crime; quand vous vous tromperiez de même, il y auroit peu de mal à cela : ſi je penſe bien, la raiſon nous eſt commune, & nous avons le même intérêt à l'écouter; pourquoi ne penſeriez-vous pas comme moi?

Je ſuis né pauvre & payſan, deſtiné par mon état à cultiver la terre; mais on crut plus beau que j'appriſſe à gagner

mon pain dans le métier de Prêtre, & l'on trouva le moyen de me faire étudier. Aſſurément ni mes parens, ni moi ne ſongions gueres à chercher en cela ce qui étoit bon, véritable, utile, mais ce qu'il faloit ſavoir pour être ordonné. J'appris ce qu'on vouloit que j'appriſſe, je dis ce qu'on vouloit que je diſſe, je m'engageai comme on voulut, & je fus fait Prêtre. Mais je ne tardai pas à ſentir qu'en m'obligeant de n'être pas homme, j'avois promis plus que je ne pouvois tenir.

On nous dit que la conſcience eſt l'ouvrage des préjugés; cependant je ſais par mon expérience qu'elle s'obſtine à ſuivre l'ordre de la Nature contre toutes les loix des hommes. On a beau nous défendre ceci ou cela, le remords nous reproche toujours foiblement ce que nous permet la Nature bien ordonnée, à plus forte raiſon ce qu'elle nous preſcrit. O bon jeune homme! elle n'a rien dit encore à vos ſens, vivez long-tems dans l'état heureux où ſa voix eſt celle de l'innocence. Souvenez-vous qu'on l'offenſe encore plus quand on la prévient, que quand on la combat; il faut commencer par apprendre à réſiſter, pour ſavoir quand on peut céder ſans crime.

Dès ma jeuneſſe j'ai reſpecté le mariage comme la premiere & la plus ſainte inſtitution de la Nature. M'étant ôté le droit de m'y ſoumettre, je réſolus de ne le point profaner; car malgré mes claſſes & mes études, ayant toujours mené une vie uniforme & ſimple, j'avois conſervé dans mon eſprit toute la clarté des lumieres primitives; les maximes du monde ne les avoient point obſcurcies, & ma pauvreté m'éloignoit des tentations qui dictent les ſophiſmes du vice.

Cette réſolution fut préciſément ce qui me perdit ; mon reſpect pour le lit d'autrui laiſſa mes fautes à découvert. Il falut expier le ſcandale ; arrêté, interdit, chaſſé, je fus bien plus la victime de mes ſcrupules que de mon incontinence, & j'eus lieu de comprendre aux reproches dont ma diſgrace fut accompagnée, qu'il ne faut ſouvent qu'aggraver la faute pour échapper au châtiment.

Peu d'expériences pareilles menent loin un eſprit qui réfléchit. Voyant par de triſtes obſervations renverſer les idées que j'avois du juſte, de l'honnête, & de tous les devoirs de l'homme, je perdois chaque jour quelqu'une des opinions que j'avois reçues ; celles qui me reſtoient ne ſuffiſant plus pour faire enſemble un corps qui pût ſe ſoutenir par lui-même, je ſentis peu-à-peu s'obſcurcir dans mon eſprit l'évidence des principes ; & réduit enfin à ne ſavoir plus que penſer, je parvins au même point où vous êtes ; avec cette différence, que mon incrédulité, fruit tardif d'un âge plus mûr, s'étoit formée avec plus de peine, & devoit être plus difficile à détruire.

J'étois dans ces diſpoſitions d'incertitude & de doute, que Deſcartes exige pour la recherche de la vérité. Cet état eſt peu fait pour durer, il eſt inquiétant & pénible ; il n'y a que l'intérêt du vice ou la pareſſe de l'ame qui nous y laiſſe. Je n'avois point le cœur aſſez corrompu pour m'y plaire ; & rien ne conſerve mieux l'habitude de réfléchir, que d'être plus content de ſoi que de ſa fortune.

Je méditois donc ſur le triſte ſort des mortels, flottans ſur cette mer des opinions humaines, ſans gouvernail, ſans bouſ-

ſole, & livrés à leurs paſſions orageuſes, ſans autre guide qu'un pilote inexpérimenté qui méconnoit ſa route, & qui ne ſait ni d'où il vient, ni où il va. Je me diſois; j'aime la vérité, je la cherche & ne puis la reconnoître; qu'on me la montre, & j'y demeure attaché : pourquoi faut-il qu'elle ſe dérobe à l'empreſſement d'un cœur fait pour l'adorer?

Quoique j'aie ſouvent éprouvé de plus grands maux, je n'ai jamais mené une vie auſſi conſtamment déſagréable que dans ce tems de trouble & d'anxiétés, où ſans ceſſe errant de doute en doute, je ne rapportois de mes longues méditations qu'incertitude, obſcurité, contradictions ſur la cauſe de mon être & ſur la regle de mes devoirs.

Comment peut-on être ſceptique par ſyſtême & de bonne foi? je ne ſaurois le comprendre. Ces Philoſophes, ou n'exiſtent pas, ou ſont les plus malheureux des hommes. Le doute ſur les choſes qu'il nous importe de connoître eſt un état trop violent pour l'eſprit humain; il n'y réſiſte pas longtems, il ſe décide malgré lui de maniere ou d'autre, & il aime mieux ſe tromper que ne rien croire.

Ce qui redoubloit mon embarras, étoit qu'étant né dans une Egliſe qui décide tout, qui ne permet aucun doute, un ſeul point rejetté me faiſoit rejetter tout le reſte, & que l'impoſſibilité d'admettre tant de déciſions abſurdes, me détachoit auſſi de celles qui ne l'étoient pas. En me diſant; croyez tout, on m'empêchoit de rien croire, & je ne ſavois plus où m'arrêter.

Je conſultai les Philoſophes, je feuilletai leurs livres, j'examinai leurs diverſes opinions; je les trouvai tous fiers, affir-

matifs, dogmatiques, même dans leur ſcepticiſme prétendu, n'ignorant rien, ne prouvant rien, ſe moquant les uns des autres ; & ce point commun à tous, me parut le ſeul ſur lequel ils ont tous raiſon. Triomphans quand ils attaquent, ils ſont ſans vigueur en ſe défendant. Si vous peſez les raiſons, ils n'en ont que pour détruire ; ſi vous comptez les voix, chacun eſt réduit à la ſienne ; ils ne s'accordent que pour diſputer : les écouter n'étoit pas le moyen de ſortir de mon incertitude.

Je conçus que l'inſuffiſance de l'eſprit humain eſt la premiere cauſe de cette prodigieuſe diverſité de ſentimens, & que l'orgueil eſt la ſeconde. Nous n'avons point les meſures de cette machine immenſe, nous n'en pouvons calculer les rapports ; nous n'en connoiſſons ni les premieres loix, ni la cauſe finale ; nous nous ignorons nous-mêmes ; nous ne connoiſſons ni notre nature, ni notre principe actif ; à peine ſavons-nous ſi l'homme eſt un être ſimple ou compoſé ; des myſteres impénétrables nous environnent de toutes parts ; ils ſont au-deſſus de la région ſenſible ; pour les percer nous croyons avoir de l'intelligence, & nous n'avons que de l'imagination. Chacun ſe fraye, à travers ce monde imaginaire, une route qu'il croit la bonne ; nul ne peut ſavoir ſi la ſienne mene au but. Cependant nous voulons tout pénétrer, tout connoître. La ſeule choſe que nous ne ſavons point, eſt d'ignorer ce que nous ne pouvons ſavoir. Nous aimons mieux nous déterminer au hazard, & croire ce qui n'eſt pas, que d'avouer qu'aucun de nous ne peut voir ce qui eſt. Petite partie d'un grand tout dont les bornes nous échappent, & que

ſon auteur livre à nos folles diſputes, nous ſommes aſſez vains pour vouloir décider ce qu'eſt ce tout en lui-même, & ce que nous ſommes par rapport à lui.

Quand les Philoſophes ſeroient en état de découvrir la vérité, qui d'entre eux prendroit intérêt à elle ? Chacun ſait bien que ſon ſyſtême n'eſt pas mieux fondé que les autres ; mais il le ſoutient parce qu'il eſt à lui. Il n'y en a pas un ſeul, qui venant à connoître le vrai & le faux, ne préférât le menſonge qu'il a trouvé à la vérité découverte par un autre. Où eſt le Philoſophe, qui, pour ſa gloire, ne tromperoit pas volontiers le genre humain ? Où eſt celui, qui, dans le ſecret de ſon cœur, ſe propoſe un autre objet que de ſe diſtinguer ? Pourvu qu'il s'éleve au-deſſus du vulgaire, pourvu qu'il efface l'éclat de ſes concurrens, que demande-t-il de plus ? L'eſſentiel eſt de penſer autrement que les autres. Chez les croyans il eſt athée, chez les athées il ſeroit croyant.

Le premier fruit que je tirai de ces réflexions, fut d'apprendre à borner mes recherches à ce qui m'intéreſſoit immédiatement ; à me repoſer dans une profonde ignorance ſur tout le reſte, & à ne m'inquiéter, juſqu'au doute, que des choſes qu'il m'importeroit de ſavoir.

Je compris encore que, loin de me délivrer de mes doutes inutiles, les Philoſophes ne feroient que multiplier ceux qui me tourmentoient, & n'en réſoudroient aucun. Je pris donc un autre guide, & je me dis ; conſultons la lumiere intérieure, elle m'égarera moins qu'ils ne m'égarent, ou, du moins, mon erreur ſera la mienne, & je me dépraverai moins

moins en ſuivant mes propres illuſions, qu'en me livrant à leurs menſonges.

Alors en repaſſant dans mon eſprit les diverſes opinions qui m'avoient tour-à-tour entraîné depuis ma naiſſance, je vis que, bien qu'aucune d'elles ne fût aſſez évidente pour produire immédiatement la conviction, elles avoient divers degrés de vraiſemblance, & que l'aſſentiment intérieur s'y prêtoit ou s'y refuſoit à différentes meſures. Sur cette premiere obſervation, comparant entre elles toutes ces différentes idées dans le ſilence des préjugés, je trouvai que la premiere & la plus commune, étoit auſſi la plus ſimple & la plus raiſonnable; & qu'il ne lui manquoit, pour réunir tous les ſuffrages, que d'avoir été propoſée la derniere. Imaginez tous vos Philoſophes anciens & modernes, ayant d'abord épuiſé leurs bizarres ſyſtêmes de forces, de chances, de fatalité, de néceſſité, d'atomes, de monde animé, de matiere vivante, de matérialiſme de toute eſpece; & après eux tous l'illuſtre Clarke, éclairant le monde, annonçant enfin l'Etre des Etres & le diſpenſateur des choſes. Avec quelle univerſelle admiration, avec quel applaudiſſement unanime n'eût point été reçu ce nouveau ſyſtême ſi grand, ſi conſolant, ſi ſublime, ſi propre à élever l'ame, à donner une baſe à la vertu, & en même tems ſi frappant, ſi lumineux, ſi ſimple, &, ce me ſemble, offrant moins de choſes incompréhenſibles à l'eſprit humain, qu'il n'en trouve d'abſurdes en tout autre ſyſtême! Je me diſois; les objections inſolubles ſont communes à tous, parce que l'eſprit de l'homme eſt trop borné pour les réſoudre, elles ne prouvent donc con-

tre aucun par préférence ; mais quelle différence entre les preuves directes ! Celui-là ſeul qui explique tout ne doit-il pas être préféré, quand il n'a pas plus de difficulté que les autres ?

Portant donc en moi l'amour de la vérité pour toute philoſophie, & pour toute méthode une regle facile & ſimple, qui me diſpenſe de la vaine ſubtilité des argumens, je reprens, ſur cette regle, l'examen des connoiſſances qui m'intéreſſent, réſolu d'admettre pour évidentes toutes celles auxquelles, dans la ſincérité de mon cœur, je ne pourrai refuſer mon conſentement ; pour vraies toutes celles qui me paroîtront avoir une liaiſon néceſſaire avec ces premieres, & de laiſſer toutes les autres dans l'incertitude, ſans les rejetter ni les admettre, & ſans me tourmenter à les éclaircir, quand elles ne menent à rien d'utile pour la pratique.

Mais qui ſuis-je ? Quel droit ai-je de juger des choſes, & qu'eſt-ce qui détermine mes jugemens ? S'ils ſont entraînés, forcés par les impreſſions que je reçois, je me fatigue en vain à ces recherches, elles ne ſe feront point, ou ſe feront d'elles-mêmes, ſans que je me mêle de les diriger. Il faut donc tourner d'abord mes regards ſur moi pour connoître l'inſtrument dont je veux me ſervir, & juſqu'à quel point je puis me fier à ſon uſage.

J'exiſte, & j'ai des ſens par leſquels je ſuis affecté. Voilà la premiere vérité qui me frappe, & à laquelle je ſuis forcé d'acquieſcer. Ai-je un ſentiment propre de mon exiſtence, ou ne la ſens-je que par mes ſenſations ? Voilà mon premier doute, qu'il m'eſt, quant à préſent, impoſſible de réſoudre. Car

étant continuellement affecté de ſenſations, ou immédiatement, ou par la mémoire, comment puis-je ſavoir ſi le ſentiment du *moi* eſt quelque choſe hors de ces mêmes ſenſations, & s'il peut être indépendant d'elles?

Mes ſenſations ſe paſſent en moi, puiſqu'elles me font ſentir mon exiſtence; mais leur cauſe m'eſt étrangere, puiſqu'elles m'affectent malgré que j'en aye, & qu'il ne dépend de moi ni de les produire, ni de les anéantir. Je conçois donc clairement que ma ſenſation qui eſt moi, & ſa cauſe ou ſon objet qui eſt hors de moi, ne ſont pas la même choſe.

Ainſi non-ſeulement j'exiſte, mais il exiſte d'autres êtres, ſavoir les objets de mes ſenſations; & quand ces objets ne ſeroient que des idées, toujours eſt-il vrai que ces idées ne ſont pas moi.

Or, tout ce que je ſens hors de moi & qui agit ſur mes ſens, je l'appelle matiere; & toutes les portions de matiere que je conçois réunies en êtres individuels, je les appelle des corps. Ainſi toutes les diſputes des idéaliſtes & des matérialiſtes ne ſignifient rien pour moi: leurs diſtinctions ſur l'apparence & la réalité des corps ſont des chimeres.

Me voilà déjà tout auſſi ſûr de l'exiſtence de l'Univers que de la mienne. Enſuite je réfléchis ſur les objets de mes ſenſations; & trouvant en moi la faculté de les comparer, je me ſens doué d'une force active que je ne ſavois pas avoir auparavant.

Appercevoir c'eſt ſentir, comparer c'eſt juger: juger & ſentir ne ſont pas la même choſe. Par la ſenſation, les

objets s'offrent à moi ſéparés, iſolés, tels qu'ils ſont dans la Nature ; par la comparaiſon, je les remue, je les tranſporte, pour ainſi dire, je les poſe l'un ſur l'autre pour prononcer ſur leur différence ou ſur leur ſimilitude, & généralement ſur tous leurs rapports. Selon moi la faculté diſtinctive de l'être actif ou intelligent, eſt de pouvoir donner un ſens à ce mot *eſt*. Je cherche en vain, dans l'être purement ſenſitif, cette force intelligente qui ſuperpoſe & puis qui prononce ; je ne la ſaurois voir dans ſa nature. Cet être paſſif ſentira chaque objet ſéparément, ou même il ſentira l'objet total formé des deux ; mais n'ayant aucune force pour les replier l'un ſur l'autre, il ne les comparera jamais, il ne les jugera point.

Voir deux objets à la fois ce n'eſt pas voir leurs rapports, ni juger de leurs différences ; appercevoir pluſieurs objets les uns hors des autres n'eſt pas les nombrer. Je puis avoir au même inſtant l'idée d'un grand bâton & d'un petit bâton ſans les comparer, ſans juger que l'un eſt plus petit que l'autre, comme je puis voir à la fois ma main entiere ſans faire le compte de mes doigts (24). Ces idées comparatives, *plus grand*, *plus petit*, de même que les idées numériques d'*un*, de *deux*, &c. ne ſont certainement pas des ſenſations, quoique mon eſprit ne les produiſe qu'à l'occaſion de mes ſenſations.

(24) Les relations de M. de la Condamine nous parlent d'un peuple qui ne ſavoit compter que juſqu'à trois. Cependant les hommes qui compoſoient ce peuple ayant des mains, avoient ſouvent apperçu leurs doigts, ſans ſavoir compter juſqu'à cinq.

On nous dit que l'être ſenſitif diſtingue les ſenſations les unes des autres par les différences qu'ont entre elles ces mêmes ſenſations : ceci demande explication. Quand les ſenſations ſont différentes, l'être ſenſitif les diſtingue par leurs différences : quand elles ſont ſemblables, il les diſtingue parce qu'il ſent les unes hors des autres. Autrement, comment, dans une ſenſation ſimultanée, diſtingueroit-il deux objets égaux ? Il faudroit néceſſairement qu'il confondît ces deux objets & les prît pour le même, ſur-tout dans un ſyſtême où l'on prétend que les ſenſations repréſentatives de l'étendue ne ſont point étendues.

Quand les deux ſenſations à comparer ſont apperçues, leur impreſſion eſt faite, chaque objet eſt ſenti, les deux ſont ſentis ; mais leur rapport n'eſt pas ſenti pour cela. Si le jugement de ce rapport n'étoit qu'une ſenſation, & me venoit uniquement de l'objet, mes jugemens ne me tromperoient jamais, puiſqu'il n'eſt jamais faux que je ſente ce que je ſens.

Pourquoi donc eſt-ce que je me trompe ſur le rapport de ces deux bâtons ? Pourquoi dis-je, par exemple, que le petit bâton eſt le tiers du grand, tandis qu'il n'en eſt que le quart ? Pourquoi l'image, qui eſt la ſenſation, n'eſt-elle pas conforme à ſon modele, qui eſt l'objet ? C'eſt que je ſuis actif quand je juge, que l'opération qui compare eſt fautive, & que mon entendement qui juge les rapports, mêle ſes erreurs à la vérité des ſenſations qui ne montrent que les objets.

Ajoutez à cela une réflexion qui vous frappera, je m'aſſure ;

quand vous y aurez penſé ; c'eſt que ſi nous étions purement paſſifs dans l'uſage de nos ſens, il n'y auroit entre eux aucune communication ; il nous ſeroit impoſſible de connoître que le corps que nous touchons & l'objet que nous voyons ſont le même. Ou nous ne ſentirions jamais rien hors de nous, ou il y auroit pour nous cinq ſubſtances ſenſibles, dont nous n'aurions nul moyen d'appercevoir l'identité.

Qu'on donne tel ou tel nom à cette force de mon eſprit qui rapproche & compare mes ſenſations ; qu'on l'appelle attention, méditation, réflexion, ou comme on voudra ; toujours eſt-il vrai qu'elle eſt en moi & non dans les choſes, que c'eſt moi ſeul qui la produis, quoique je ne la produiſe qu'à l'occaſion de l'impreſſion que font ſur moi les objets. Sans être maître de ſentir ou de ne pas ſentir, je le ſuis d'examiner plus ou moins ce que je ſens.

Je ne ſuis donc pas ſimplement un être ſenſitif & paſſif, mais un être actif & intelligent, & quoi qu'en diſe la philoſophie, j'oſerai prétendre à l'honneur de penſer. Je ſais ſeulement que la vérité eſt dans les choſes & non pas dans mon eſprit qui les juge, & que moins je mets du mien dans les jugemens que j'en porte, plus je ſuis ſûr d'approcher de la vérité : ainſi ma regle de me livrer au ſentiment plus qu'à la raiſon, eſt confirmée par la raiſon même.

M'étant, pour ainſi dire, aſſuré de moi-même, je commence à regarder hors de moi, & je me conſidere avec une ſorte de frémiſſement, jetté, perdu dans ce vaſte Univers,

& comme noyé dans l'immenſité des êtres, ſans rien ſavoir de ce qu'ils ſont, ni entre eux, ni par rapport à moi. Je les étudie, je les obſerve, & le premier objet qui ſe préſente à moi pour les comparer, c'eſt moi-même.

Tout ce que j'apperçois par les ſens eſt matiere, & je déduis toutes les propriétés eſſentielles de la matiere des qualités ſenſibles qui me la font appercevoir, & qui en ſont inſéparables. Je la vois tantôt en mouvement & tantôt en repos (25), d'où j'infere que, ni le repos, ni le mouvement ne lui ſont eſſentiels; mais le mouvement étant une action, eſt l'effet d'une cauſe dont le repos n'eſt que l'abſence. Quand donc rien n'agit ſur la matiere, elle ne ſe meut point; & par cela même qu'elle eſt indifférente au mouvement, ſon état naturel eſt d'être en repos.

J'apperçois dans les corps deux ſortes de mouvement, ſavoir; mouvement communiqué, & mouvement ſpontanée ou volontaire. Dans le premier, la cauſe motrice eſt étrangere au corps mû; & dans le ſecond elle eſt en lui-même. Je ne conclurai pas de-là que le mouvement d'une montre, par exemple, eſt ſpontanée; car ſi rien d'étranger au reſſort n'agiſſoit ſur lui, il ne tendroit point à ſe redreſſer, & ne tireroit pas la chaîne. Par la même raiſon je n'accorderai point, non plus, la

(25) Ce repos n'eſt, ſi l'on veut que relatif; mais puiſque nous obſervons du plus & du moins dans le mouvement, nous concevons très-clairement un des deux termes extrêmes qui eſt le repos, & nous le concevons ſi bien que nous ſommes enclins même à prendre pour abſolu le repos qui n'eſt que relatif. Or il n'eſt pas vrai que le mouvement ſoit de l'eſſence de la matiere, ſi elle peut-être conçue en repos.

ſpontanéité aux fluides, ni au feu même qui fait leur fluidité (26).

Vous me demanderez ſi les mouvemens des animaux ſont ſpontanées ; je vous dirai que je n'en ſais rien, mais que l'analogie eſt pour l'affirmative. Vous demanderez encore comment je ſais donc qu'il y a des mouvemens ſpontanées ; je vous dirai que je le ſais parce que je le ſens. Je veux mouvoir mon bras & je le meus, ſans que ce mouvement ait d'autre cauſe immédiate que ma volonté. C'eſt en vain qu'on voudroit raiſonner pour détruire en moi ce ſentiment, il eſt plus fort que toute évidence ; autant vaudroit me prouver que je n'exiſte pas.

S'il n'y avoit aucune ſpontanéité dans les actions des hommes, ni dans rien de ce qui ſe fait ſur la terre, on n'en ſeroit que plus embarraſſé à imaginer la premiere cauſe de tout mouvement. Pour moi, je me ſens tellement perſuadé que l'état naturel de la matiere eſt d'être en repos, & qu'elle n'a par elle-même aucune force pour agir, qu'en voyant un corps en mouvement je juge auſſi-tôt, ou que c'eſt un corps animé, ou que ce mouvement lui a été communiqué. Mon eſprit refuſe tout acquieſcement à l'idée de la matiere non organiſée, ſe mouvant d'elle-même, ou produiſant quelque action.

Cependant cet Univers viſible eſt matiere ; matiere éparſe

(26) Les Chymiſtes regardent le Phlogiſtique ou l'element du feu comme épars, immobile, & ſtagnant dans les mixtes dont il fait partie, juſqu'à ce que des cauſes étrangeres le dégagent, le réunifſent, le mettent en mouvement & le changent en feu.

&

& morte (27), qui n'a rien dans ſon tout de l'union, de l'organiſation, du ſentiment commun des parties d'un corps animé ; puiſqu'il eſt certain que nous qui ſommes parties ne nous ſentons nullement dans le tout. Ce même Univers eſt en mouvement ; & dans ſes mouvemens réglés, uniformes, aſſujettis à des loix conſtantes, il n'a rien de cette liberté qui paroit dans les mouvemens ſpontanées de l'homme & des animaux. Le monde n'eſt donc pas un grand animal qui ſe meuve de lui-même ; il y a donc de ſes mouvemens quelque cauſe étrangere à lui, laquelle je n'apperçois pas ; mais la perſuaſion intérieure me rend cette cauſe tellement ſenſible, que je ne puis voir rouler le ſoleil ſans imaginer une force qui le pouſſe, ou que ſi la terre tourne, je crois ſentir une main qui la fait tourner.

S'il faut admettre des loix générales dont je n'apperçois point les rapports eſſentiels avec la matiere, de quoi ſerai-je avancé ? Ces loix n'étant point des êtres réels, des ſubſtances, ont donc quelqu'autre fondement qui m'eſt inconnu. L'expérience & l'obſervation nous ont fait connoître les loix du mouvement, ces loix déterminent les effets ſans montrer les cauſes ; elles ne ſuffiſent point pour expliquer le ſyſtême du monde & la marche de l'univers. Deſcartes avec des dez formoit le Ciel & la terre, mais il ne put donner le pre-

(27) J'ai fait tous mes efforts pour concevoir une molécule vivante, ſans pouvoir en venir à bout. L'idée de la matiere, ſentant ſans avoir des ſens, me paroit inintelligible & contradictoire. Pour adopter ou rejetter cette idée il faudroit commencer par la comprendre, & j'avoue que je n'ai pas ce bonheur là.

mier branle à ces dez, ni mettre en jeu ſa force centrifuge qu'à l'aide d'un mouvement de rotation. Newton a trouvé la loi de l'attraction, mais l'attraction ſeule réduiroit bientôt l'Univers en une maſſe immobile ; à cette loi, il a falu joindre une force projectile pour faire décrire des courbes aux corps céleſtes. Que Deſcartes nous diſe quelle loi phyſique a fait tourner ſes tourbillons ; que Newton nous montre la main qui lança les planetes ſur la tangente de leurs orbites.

Les premieres cauſes du mouvement ne ſont point dans la matiere ; elle reçoit le mouvement & le communique, mais elle ne le produit pas. Plus j'obſerve l'action & réaction des forces de la Nature agiſſant les unes ſur les autres, plus je trouve que d'effets en effets, il faut toujours remonter à quelque volonté pour premiere cauſe, car ſuppoſer un progrès de cauſes à l'infini, c'eſt n'en point ſuppoſer du tout. En un mot, tout mouvement qui n'eſt pas produit par un autre, ne peut venir que d'un acte ſpontanée, volontaire ; les corps inanimés n'agiſſent que par le mouvement, & il n'y a point de véritable action ſans volonté. Voilà mon premier principe. Je crois donc qu'une volonté meut l'Univers & anime la Nature. Voilà mon premier dogme, ou mon premier article de foi.

Comment une volonté produit-elle une action phyſique & corporelle ? Je n'en ſais rien, mais j'éprouve en moi qu'elle la produit. Je veux agir, & j'agis ; je veux mouvoir mon corps, & mon corps ſe meut : mais qu'un corps inanimé & en repos vienne à ſe mouvoir de lui-même ou

produiſe le mouvement, cela eſt incompréhenſible & ſans exemple. La volonté m'eſt connue par ſes actes, non par ſa nature. Je connois cette volonté comme cauſe motrice, mais concevoir la matiere productrice du mouvement, c'eſt clairement concevoir un effet ſans cauſe, c'eſt ne concevoir abſolument rien.

Il ne m'eſt pas plus poſſible de concevoir comment ma volonté meut mon corps, que comment mes ſenſations affectent mon ame. Je ne ſais pas même pourquoi l'un de ces myſteres a paru plus explicable que l'autre. Quant à moi, ſoit quand je ſuis paſſif, ſoit quand je ſuis actif, le moyen d'union des deux ſubſtances me paroit abſolument incompréhenſible. Il eſt bien étrange qu'on parte de cette incompréhenſibilité même pour confondre les deux ſubſtances, comme ſi des opérations de nature ſi différentes s'expliquoient mieux dans un ſeul ſujet que dans deux.

Le dogme que je viens d'établir eſt obſcur, il eſt vrai, mais enfin il offre un ſens, & il n'a rien qui répugne à la raiſon, ni à l'obſervation; en peut-on dire autant du matérialiſme? N'eſt-il pas clair que ſi le mouvement étoit eſſentiel à la matiere, il en ſeroit inſéparable, il y ſeroit toujours en même degré, toujours le même dans chaque portion de matiere, il ſeroit incommunicable, il ne pourroit augmenter ni diminuer, & l'on ne pourroit pas même concevoir la matiere en repos. Quand on me dit que le mouvement ne lui eſt pas eſſentiel, mais néceſſaire, on veut me donner le change par des mots qui ſeroient plus aiſés à réfuter, s'ils avoient un peu plus de ſens. Car, ou le mouvement de

la matiere lui vient d'elle-même & alors il lui eſt eſſentiel, ou s'il lui vient d'une cauſe étrangere, il n'eſt néceſſaire à la matiere qu'autant que la cauſe motrice agit ſur elle : nous rentrons dans la premiere difficulté.

Les idées générales & abſtraites ſont la ſource des plus grandes erreurs des hommes ; jamais le jargon de la métaphyſique n'a fait découvrir une ſeule vérité, & il a rempli la philoſophie d'abſurdités dont on a honte, ſitôt qu'on les dépouille de leurs grands mots. Dites-moi, mon ami, ſi, quand on vous parle d'une force aveugle répandue dans toute la Nature, on porte quelque véritable idée à votre eſprit? On croit dire quelque choſe par ces mots vagues de force univerſelle, de mouvement néceſſaire, & l'on ne dit rien du tout. L'idée du mouvement n'eſt autre choſe que l'idée du tranſport d'un lieu à un autre, il n'y a point de mouvement ſans quelque direction ; car un être individuel ne ſauroit ſe mouvoir à la fois dans tous les ſens. Dans quel ſens donc la matiere ſe meut-elle néceſſairement? Toute la matiere en corps a-t-elle un mouvement uniforme, ou chaque atome a-t-il ſon mouvement propre? Selon la premiere idée, l'Univers entier doit former une maſſe ſolide & indiviſible ; ſelon la ſeconde, il ne doit former qu'un fluide épars & incohérent, ſans qu'il ſoit jamais poſſible que deux atomes ſe réuniſſent. Sur quelle direction ſe fera ce mouvement commun de toute la matiere? Sera-ce en droite ligne, ou circulairement, en haut, en bas, à droite, à gauche? Si chaque molécule de matiere a ſa direction particuliere, quelles ſeront les cauſes de toutes ces directions & de toutes ces différences?

Si chaque atome ou molécule de matiere ne faiſoit que tourner ſur ſon propre centre, jamais rien ne ſortiroit de ſa place, & il n'y auroit point de mouvement communiqué ; encore même faudroit-il que ce mouvement circulaire fût déterminé dans quelque ſens. Donner à la matiere le mouvement par abſtraction, c'eſt dire des mots qui ne ſignifient rien ; & lui donner un mouvement déterminé, c'eſt ſuppoſer une cauſe qui le determine. Plus je multiplie les forces particulieres, plus j'ai de nouvelles cauſes à expliquer, ſans jamais trouver aucun agent commun qui les dirige. Loin de pouvoir imaginer aucun ordre dans le concours fortuit des élémens, je n'en puis pas même imaginer le combat, & le cahos de l'Univers m'eſt plus inconcevable que ſon harmonie. Je comprends que le méchaniſme du monde peut n'être pas intelligible à l'eſprit humain ; mais ſitôt qu'un homme ſe méle de l'expliquer, il doit dire des choſes que les hommes entendent.

Si la matiere mue me montre une volonté, la matiere mue ſelon de certaines loix me montre une intelligence : c'eſt mon ſecond article de foi. Agir, comparer, choiſir, ſont des opérations d'un être actif & penſant : donc cet être exiſte. Où le voyez-vous exiſter, m'allez-vous dire ? Non-ſeulement dans les Cieux qui roulent, dans l'aſtre qui nous éclaire ; non-ſeulement dans moi-même, mais dans la brebis qui paît, dans l'oiſeau qui vole, dans la pierre qui tombe, dans la feuille qu'emporte le vent.

Je juge de l'ordre du monde quoique j'en ignore la fin, parce que pour juger de cet ordre il me ſuffit de comparer

les parties entre elles, d'étudier leur concours, leurs rapports, d'en remarquer le concert. J'ignore pourquoi l'Univers exiſte; mais je ne laiſſe pas de voir comment il eſt modifié; je ne laiſſe pas d'appercevoir l'intime correſpondance par laquelle les êtres qui le compoſent ſe prêtent un ſecours mutuel. Je ſuis comme un homme qui verroit, pour la premiere fois, une montre ouverte, & qui ne laiſſeroit pas d'en admirer l'ouvrage, quoiqu'il ne connût pas l'uſage de la machine & qu'il n'eût point vu le cadran. Je ne ſais, diroit-il, à quoi le tout eſt bon : mais je vois que chaque piece eſt faite pour les autres; j'admire l'ouvrier dans le détail de ſon ouvrage, & je ſais bien ſûr que tous ces rouages ne marchent ainſi de concert, que pour une fin commune qu'il m'eſt impoſſible d'appercevoir.

Comparons les fins particulieres, les moyens, les rapports ordonnés de toute eſpece, puis écoutons le ſentiment intérieur; quel eſprit ſain peut ſe refuſer à ſon témoignage; à quels yeux non prévenus l'ordre ſenſible de l'Univers n'annonce-t-il pas une ſuprême Intelligence, & que de ſophiſmes ne faut-il point entaſſer pour méconnoître l'harmonie des êtres, & l'admirable concours de chaque piece pour la conſervation des autres? Qu'on me parle tant qu'on voudra de combinaiſons & de chances; que vous ſert de me réduire au ſilence, ſi vous ne pouvez m'amener à la perſuaſion, & comment m'ôteriez-vous le ſentiment involontaire qui vous dément toujours malgré moi? Si les corps organiſés ſe ſont combinés fortuitement de mille manieres avant de prendre des formes conſtantes, s'il s'eſt formé d'abord des eſtomacs ſans bouches,

des pieds ſans têtes, des mains ſans bras, des organes imparfaits de toute eſpece qui ſont péris faute de pouvoir ſe conſerver, pourquoi nul de ces informes eſſais ne frappe-t-il plus nos regards; pourquoi la Nature s'eſt-elle enfin preſcrit des loix auxquelles elle n'étoit pas d'abord aſſujettie? Je ne dois point être ſurpris qu'une choſe arrive lorſqu'elle eſt poſſible, & que la difficulté de l'événement eſt compenſée par la quantité des jets, j'en conviens. Cependant ſi l'on me venoit dire que des caracteres d'imprimerie, projettés au hazard, ont donné l'Enéide toute arrangée, je ne daignerois pas faire un pas pour aller vérifier le menſonge. Vous oubliez, me dira-t-on, la quantité des jets; mais de ces jets là combien faut-il que j'en ſuppoſe pour rendre la combinaiſon vraiſemblable? Pour moi, qui n'en vois qu'un ſeul, j'ai l'infini à parier contre un, que ſon produit n'eſt point l'effet du hazard. Ajoutez que des combinaiſons & des chances ne donneront jamais que des produits de même nature que les élémens combinés, que l'organiſation & la vie ne réſulteront point d'un jet d'atomes, & qu'un Chymiſte combinant des mixtes, ne les fera point ſentir & penſer dans ſon creuſet (28).

J'ai lu Nieuventit avec ſurpriſe, & preſque avec ſcandale. Comment cet homme a-t-il pu vouloir faire un livre des merveilles de la Nature, qui montrent la ſageſſe de ſon Au-

(28) Croiroit-on, ſi l'on n'en avoit la preuve, que l'extravagance humaine pût être portée à ce point? *Julius Lafrianus* aſſuroit avoir vu un petit homme long d'un pouce enfermé dans un verre, que *Julius Camillus*, comme un autre Prométhee, avoit fait par la ſcience Alchymique. Paracelſe, *de naturâ rerum*, enſeigne la façon de produire ces petits hommes, & ſoutient que les Pygmées, les Faunes,

teur ? Son Livre ſeroit auſſi gros que le monde, qu'il n'auroit pas épuiſé ſon ſujet ; & ſitôt qu'on veut entrer dans les détails, la plus grande merveille échappe, qui eſt l'harmonie & l'accord du tout. La ſeule génération des corps vivans & organiſés eſt l'abyme de l'eſprit humain ; la barriere inſurmontable que la Nature a miſe entre les diverſes eſpeces afin qu'elles ne ſe confondiſſent pas, montre ſes intentions avec la derniere évidence. Elle ne s'eſt pas contentée d'établir l'ordre, elle a pris des meſures certaines pour que rien ne pût le troubler.

Il n'y a pas un être dans l'Univers qu'on ne puiſſe, à quelque égard, regarder comme le centre commun de tous les autres, autour duquel ils ſont tous ordonnés, en ſorte qu'ils ſont tous réciproquement fins & moyens les uns relativement aux autres. L'eſprit ſe confond & ſe perd dans cette infinité de rapports, dont pas un n'eſt confondu ni perdu dans la foule. Que d'abſurdes ſuppoſitions pour déduire toute cette harmonie de l'aveugle méchaniſme de la matiere mue fortuitement ! Ceux qui nient l'unité d'intention qui ſe manifeſte dans les rapports de toutes les parties de ce grand tout, ont beau couvrir leurs galimatias d'abſtractions, de co-ordinations, de principes généraux, de termes emblématiques ; quoiqu'ils faſſent, il m'eſt impoſſible de

les Satyres & les Nymphes ont été engendrés par la chymie. En effet je ne vois pas trop qu'il reſte déſormais autre choſe à faire pour établir la poſſibilité de ces faits, ſi ce n'eſt d'avancer que la matiere organique n'eſt à l'ardeur du feu, & que ſes molécules peuvent ſe conſerver en vie dans un fourneau de reverbere.

concevoir

concevoir un ſyſtême d'êtres ſi conſtamment ordonnés que je ne conçoive une intelligence qui l'ordonne. Il ne dépend pas de moi de croire que la matiere paſſive & morte a pu produire des êtres vivans & ſentans, qu'une fatalité aveugle a pu produire des êtres intelligens, que ce qui ne penſe point a pu produire des êtres qui penſent.

Je crois donc que le monde eſt gouverné par une volonté puiſſante & ſage; je le vois, ou plutôt je le ſens, & cela m'importe à ſavoir : mais ce même monde eſt-il éternel ou créé? Y a-t-il un principe unique des choſes? Y en a-t-il deux ou pluſieurs, & quelle eſt leur nature? Je n'en ſais rien; & que m'importe? A meſure que ces connoiſſances me deviendront intéreſſantes, je m'efforcerai de les acquérir; juſques-là je renonce à des queſtions oiſeuſes qui peuvent inquiéter mon amour-propre, mais qui ſont inutiles à ma conduite & ſupérieures à ma raiſon.

Souvenez-vous toujours que je n'enſeigne point mon ſentiment, je l'expoſe. Que la matiere ſoit éternelle ou créée, qu'il y ait un principe paſſif ou qu'il n'y en ait point, toujours eſt-il certain que le tout eſt un, & annonce une Intelligence unique; car je ne vois rien qui ne ſoit ordonné dans le même ſyſtême, & qui ne concoure à la même fin, ſavoir la conſervation du tout dans l'ordre établi. Cet Etre qui veut & qui peut, cet Etre actif par lui-même; cet Etre, enfin, quel qu'il ſoit, qui meut l'Univers & ordonne toutes choſes, je l'appelle Dieu. Je joins à ce nom les idées d'intelligence, de puiſſance, de volonté que j'ai raſſemblées, & celle de bonté qui en eſt une ſuite néceſſaire; mais je

n'en connois pas mieux l'Etre auquel je l'ai donné; il ſe dérobe également à mes ſens & à mon entendement; plus j'y penſe, plus je me confonds; je ſais très-certainement qu'il exiſte, & qu'il exiſte par lui-même: je ſais que mon exiſtence eſt ſubordonnée à la ſienne, & que toutes les choſes qui me ſont connues ſont abſolument dans le même cas. J'apperçois Dieu par-tout dans ſes œuvres, je le ſens en moi, je le vois tout autour de moi; mais ſitôt que je veux le contempler en lui-même, ſitôt que je veux chercher où il eſt, ce qu'il eſt, quelle eſt ſa ſubſtance, il m'échappe, & mon eſprit troublé n'apperçoit plus rien.

Pénétré de mon inſuffiſance, je ne raiſonnerai jamais ſur la nature de Dieu, que je n'y ſois forcé par le ſentiment de ſes rapports avec moi. Ces raiſonnemens ſont toujours téméraires; un homme ſage ne doit s'y livrer qu'en tremblant, & ſûr qu'il n'eſt pas fait pour les approfondir: car ce qu'il y a de plus injurieux à la Divinité n'eſt pas de n'y point penſer, mais d'en mal penſer.

Après avoir découvert ceux de ſes attributs par leſquels je connois ſon exiſtence, je reviens à moi, & je cherche quel rang j'occupe dans l'ordre des choſes qu'elle gouverne, & que je puis examiner. Je me trouve inconteſtablement au premier par mon eſpece; car par ma volonté & par les inſtrumens qui ſont en mon pouvoir pour l'exécuter, j'ai plus de force pour agir ſur tous les corps qui m'environnent, ou pour me prêter ou me dérober comme il me plaît à leur action, qu'aucun d'eux n'en a pour agir

ſur moi malgré moi par la ſeule impulſion phyſique, &, par mon intelligence, je ſuis le ſeul qui ait inſpection ſur le tout. Quel être ici-bas, hors l'homme, ſait obſerver tous les autres, meſurer, calculer, prévoir leurs mouvemens, leurs effets, & joindre, pour ainſi dire, le ſentiment de l'exiſtence commune à celui de ſon exiſtence individuelle ? Qu'y a-t-il de ſi ridicule à penſer que tout eſt fait pour moi, ſi je ſuis le ſeul qui ſache tout rapporter à lui ?

Il eſt donc vrai que l'homme eſt le Roi de la terre qu'il habite ; car non-ſeulement il dompte tous les animaux, non-ſeulement il diſpoſe des élémens par ſon induſtrie ; mais lui ſeul ſur la terre en ſait diſpoſer, & il s'approprie encore, par la contemplation, les aſtres mêmes dont il ne peut approcher. Qu'on me montre un autre animal ſur la terre qui ſache faire uſage du feu, & qui ſache admirer le ſoleil. Quoi ! je puis obſerver, connoître les êtres & leurs rapports ; je puis ſentir ce que c'eſt qu'ordre, beauté, vertu ; je puis contempler l'Univers, m'élever à la main qui le gouverne ; je puis aimer le bien, le faire, & je me comparerois aux bêtes ? Ame abjecte, c'eſt ta triſte philoſophie qui te rend ſemblable à elles ! ou plutôt tu veux en vain t'avilir ; ton génie dépoſe contre tes principes, ton cœur bienfaiſant dément ta doctrine, & l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi.

Pour moi, qui n'ai point de ſyſtême à ſoutenir, moi, homme ſimple & vrai que la fureur d'aucun parti n'entraîne & qui n'aſpire point à l'honneur d'être chef de ſecte, con-

rent de la place où Dieu m'a mis, je ne vois rien, après lui, de meilleur que mon eſpece; & ſi j'avois à choiſir ma place dans l'ordre des êtres, que pourrois-je choiſir de plus que d'être homme?

Cette réflexion m'enorgueillit moins qu'elle ne me touche; car cet état n'eſt point de mon choix, & il n'étoit pas dû au mérite d'un être qui n'exiſtoit pas encore. Puis-je me voir ainſi diſtingué ſans me féliciter de remplir ce poſte honorable, & ſans bénir la main qui m'y a placé? De mon premier retour ſur moi naît dans mon cœur un ſentiment de reconnoiſſance & de bénédiction pour l'Auteur de mon eſpece, & de ce ſentiment mon premier hommage à la Divinité bienfaiſante. J'adore la Puiſſance ſuprême, & je m'attendris ſur ſes bienfaits. Je n'ai pas beſoin qu'on m'enſeigne ce culte, il m'eſt dicté par la Nature elle-même. N'eſt-ce pas une conſéquence naturelle de l'amour de ſoi, d'honorer ce qui nous protége, & d'aimer ce qui nous veut du bien?

Mais quand pour connoître enſuite ma place individuelle dans mon eſpece, j'en conſidere les divers rangs, & les hommes qui les rempliſſent, que deviens-je? Quel ſpectacle! Où eſt l'ordre que j'avois obſervé? Le tableau de la Nature ne m'offroit qu'harmonie & proportions, celui du genre humain ne m'offre que confuſion, déſordre! Le concert regne entre les élémens, & les hommes ſont dans le cahos! Les animaux ſont heureux, leur roi ſeul eſt miſérable! O! ſageſſe, où ſont tes loix? ô! Providence, eſt-ce ainſi que tu régis le monde? Etre bienfaiſant qu'eſt devenu ton pouvoir? Je vois le mal ſur la terre.

Croiriez-vous, mon bon ami, que de ces triſtes réflexions, & de ces contradictions apparentes ſe formerent dans mon eſprit les ſublimes idées de l'ame, qui n'avoient point juſques-là réſulté de mes recherches ? En méditant ſur la nature de l'homme, j'y crus découvrir deux principes diſtincts, dont l'un l'élevoit à l'étude des vérités éternelles, à l'amour de la juſtice & du beau moral, aux régions du monde intellectuel dont la contemplation fait les délices du ſage, & dont l'autre le ramenoit baſſement en lui-même, l'aſſerviſſoit à l'empire des ſens, aux paſſions qui ſont leurs miniſtres, & contrarioit par elles tout ce que lui inſpiroit le ſentiment du premier. En me ſentant entraîné, combattu par ces deux mouvemens contraires, je me diſois : non, l'homme n'eſt point un ; je veux & je ne veux pas, je me ſens à la fois eſclave & libre ; je vois le bien, je l'aime, & je fais le mal : je ſuis actif quand j'écoute la raiſon, paſſif quand mes paſſions m'entraînent, & mon pire tourment, quand je ſuccombe, eſt de ſentir que j'ai pu réſiſter.

Jeune homme, écoutez avec confiance, je ſerai toujours de bonne foi. Si la conſcienc eſt l'ouvrage des préjugés, j'ai tort, ſans doute, & il n'y a point de morale démontrée ; mais ſi ſe préférer à tout eſt un penchant naturel à l'homme, & ſi pourtant le premier ſentiment de la juſtice eſt inné dans le cœur humain, que celui qui fait de l'homme un être ſimple, leve ces contradictions, & je ne reconnois plus qu'une ſubſtance.

Vous remarquerez que par ce mot de ſubſtance, j'entends en général l'Etre doué de quelque qualité primitive & abſtrac-

tion faite de toutes modifications particulieres ou ſecondaires. Si donc toutes les qualités primitives qui nous ſont connues, peuvent ſe réunir dans un même être, on ne doit admettre qu'une ſubſtance; mais s'il y en a qui s'excluent mutuellement, il y a autant de diverſes ſubſtances qu'on peut faire de pareilles excluſions. Vous réfléchirez ſur cela; pour moi je n'ai beſoin, quoi qu'en diſe Locke, de connoître la matiere que comme étendue & diviſible, pour être aſſuré qu'elle ne peut penſer; & quand un Philoſophe viendra me dire que les arbres ſentent, & que les rochers penſent (29), il aura beau m'embarraſſer dans ſes argumens ſubtils, je ne puis voir en lui qu'un ſophiſte de mauvaiſe foi, qui aime mieux donner le ſentiment aux pierres, que d'accorder une ame à l'homme.

Suppoſons un ſourd qui nie l'exiſtence des ſons, parce qu'ils n'ont jamais frappé ſon oreille. Je mets ſous ſes yeux un inſtrument à corde, dont je fais ſonner l'uniſſon par un

(29) Il me ſemble que loin de dire que les rochers penſent, la philoſophie moderne a découvert au contraire que les hommes ne penſent point. Elle ne reconnoit plus que des êtres ſenſitifs dans la Nature, & toute la différence qu'elle trouve entre un homme & une pierre, eſt que l'homme eſt un être ſenſitif qui a des ſenſations, & la pierre un être ſenſitif qui n'en a pas. Mais s'il eſt vrai que toute matiere ſente où concevrai-je l'unité ſenſitive, ou le moi individuel? ſera-ce dans chaque molécule de matiere, ou dans des corps aggrégatifs? Placerai-je également cette unité dans les fluides & dans les ſolides, dans les mixtes & dans les élémens? Il n'y a, dit-on, que des individus dans la Nature, mais quels ſont ces individus? Cette pierre eſt-elle un individu ou une aggrégation d'individus? Eſt-elle un ſeul être ſenſitif, ou en contient-elle autant que de grains de ſable? Si chaque atome élémentaire eſt un être ſenſitif, comment concevrai-je cette intime communication par la-

autre inſtrument caché : le ſourd voit frémir la corde ; je lui dis, c'eſt le ſon qui fait cela. Point du tout, répond-il ; la cauſe du frémiſſement de la corde eſt en elle-même ; c'eſt une qualité commune à tous les corps de frémir ainſi : montrez-moi donc, reprends-je, ce frémiſſement dans les autres corps, ou du moins ſa cauſe dans cette corde ? Je ne puis, replique le ſourd ; mais parce que je ne conçois pas comment frémit cette corde, pourquoi faut-il que j'aille expliquer cela par vos ſons, dont je n'ai pas la moindre idée ? C'eſt expliquer un fait obſcur, par une cauſe encore plus obſcure. Ou rendez-moi vos ſons ſenſibles, ou je dis qu'ils n'exiſtent pas.

Plus je réfléchis ſur la penſée & ſur la nature de l'eſprit humain, plus je trouve que le raiſonnement des matérialiſtes reſſemble à celui de ce ſourd. Ils ſont ſourds, en effet, à la voix intérieure qui leur crie d'un ton difficile à méconnoître : Une machine ne penſe point, il n'y a ni mouvement,

quelle l'un ſe ſent dans l'autre, en ſorte que leurs deux *moi* ſe confondent en un ? L'attraction peut être une loi de la Nature dont le myſtere nous eſt inconnu ; mais nous concevons au moins que l'attraction agiſſant ſelon les maſſes, n'a rien d'incompatible avec l'étendue & la diviſibilité. Concevez-vous la même choſe du ſentiment ? Les parties ſenſibles ſont étendues, mais l'être ſentitif eſt indiviſible & un : il ne ſe partage pas, il eſt tout entier ou nul : l'être ſenſitif n'eſt donc pas un corps. Je ne ſais comment l'entendent nos matérialiſtes, mais il me ſemble que les mêmes difficultés qui leur ont fait rejetter la penſée, leur devroient faire auſſi rejetter le ſentiment, & je ne vois pas pourquoi ayant fait le premier pas, ils ne feroient pas auſſi l'autre ; que leur en coûteroit-il de plus, & puiſqu'ils ſont ſûrs qu'ils ne penſent pas, comment oſent ils affirmer qu'ils ſentent ?

ni figure qui produiſe la réflexion : quelque choſe en toi cherche à briſer les liens qui le compriment : l'eſpace n'eſt pas ta meſure, l'Univers entier n'eſt pas aſſez grand pour toi ; tes ſentimens, tes deſirs, ton inquiétude, ton orgueil même, ont un autre principe que ce corps étroit dans lequel tu te ſens enchaîné.

Nul être matériel n'eſt actif par lui-même, & moi, je le ſuis. On a beau me diſputer cela, je le ſens, & ce ſentiment qui me parle eſt plus fort que la raiſon qui le combat. J'ai un corps ſur lequel les autres agiſſent & qui agit ſur eux ; cette action réciproque n'eſt pas douteuſe ; mais ma volonté eſt indépendante de mes ſens, je conſens ou je réſiſte, je ſuccombe ou je ſuis vainqueur, & je ſens parfaitement en moi-même quand je fais ce que j'ai voulu faire, ou quand je ne fais que céder à mes paſſions. J'ai toujours la puiſſance de vouloir, non la force d'exécuter. Quand je me livre aux tentations, j'agis ſelon l'impulſion des objets externes. Quand je me reproche cette foibleſſe, je n'écoute que ma volonté ; je ſuis eſclave par mes vices, & libre par mes remords ; le ſentiment de ma liberté ne s'efface en moi que quand je me dépraye, & que j'empêche enfin la voix de l'ame de s'élever contre la loi du corps.

Je ne connois la volonté que par le ſentiment de la mienne, & l'entendement ne m'eſt pas mieux connu. Quand on me demande quelle eſt la cauſe qui détermine ma volonté, je demande à mon tour, quelle eſt la cauſe qui détermine mon jugement : car il eſt clair que ces deux cauſes n'en font qu'une, & ſi l'on comprend bien que l'homme eſt actif dans

dans ſes jugemens, que ſon entendement n'eſt que le pouvoir de comparer & de juger, on verra que ſa liberté n'eſt qu'un pouvoir ſemblable, ou dérivé de celui-là ; il choiſit le bon comme il a jugé le vrai ; s'il juge faux il choiſit mal. Quelle eſt donc la cauſe qui détermine ſa volonté ? C'eſt ſon jugement. Et quelle eſt la cauſe qui détermine ſon jugement ? C'eſt ſa faculté intelligente, c'eſt ſa puiſſance de juger ; la cauſe déterminante eſt en lui-même. Paſſé cela, je n'entends plus rien.

Sans doute je ne ſuis pas libre de ne pas vouloir mon propre bien, je ne ſuis pas libre de vouloir mon mal ; mais ma liberté conſiſte en cela même, que je ne puis vouloir que ce qui m'eſt convenable, ou que j'eſtime tel, ſans que rien d'étranger à moi me détermine. S'enſuit-il que je ne ſois pas mon maître, parce que je ne ſuis pas le maître d'être un autre que moi ?

Le principe de toute action eſt dans la volonté d'un être libre, on ne ſauroit remonter au-delà. Ce n'eſt pas le mot de liberté qui ne ſignifie rien, c'eſt celui de néceſſité. Supposer quelque acte, quelque effet qui ne dérive pas d'un principe actif, c'eſt vraiment ſuppoſer des effets ſans cauſe, c'eſt tomber dans le cercle vicieux. Ou il n'y a point de premiere impulſion, ou toute premiere impulſion n'a nulle cauſe antérieure, & il n'y a point de véritable volonté ſans liberté. L'homme eſt donc libre dans ſes actions, & comme tel animé d'une ſubſtance immatérielle ; c'eſt mon troiſieme article de foi. De ces trois premiers vous déduirez aiſément tous les autres, ſans que je continue à les compter.

Si l'homme eſt actif & libre, il agit de lui-même ; tout ce qu'il fait librement n'entre point dans le ſyſtême ordonné de la Providence, & ne peut lui être imputé. Elle ne veut point le mal que fait l'homme, en abuſant de la liberté qu'elle lui donne, mais elle ne l'empêche pas de le faire ; ſoit que de la part d'un être ſi foible ce mal ſoit nul à ſes yeux ; ſoit qu'elle ne pût l'empêcher ſans gêner ſa liberté, & faire un mal plus grand en dégradant ſa nature. Elle l'a fait libre afin qu'il fît, non le mal, mais le bien par choix. Elle l'a mis en état de faire ce choix, en uſant bien des facultés dont elle l'a doué : mais elle a tellement borné ſes forces, que l'abus de la liberté qu'elle lui laiſſe, ne peut troubler l'ordre général. Le mal que l'homme fait, retombe ſur lui, ſans rien changer au ſyſtême du monde, ſans empêcher que l'eſpece humaine elle-même ne ſe conſerve malgré qu'elle en ait. Murmurer de ce que Dieu ne l'empêche pas de faire le mal, c'eſt murmurer de ce qu'il la fit d'une nature excellente, de ce qu'il mit à ſes actions la moralité qui les ennoblit, de ce qu'il lui donna droit à la vertu. La ſuprême jouiſſance eſt dans le contentement de ſoi, c'eſt pour mériter & obtenir ce contentement que nous ſommes placés ſur la terre & doués de la liberté, que nous ſommes tentés par les paſſions & retenus par la conſcience. Que pouvoit de plus en notre faveur la puiſſance Divine elle-même ? Pouvoit-elle mettre de la contradiction dans notre nature, & donner le prix d'avoir bien fait à qui n'eut pas le pouvoir de mal faire ? Quoi ! pour empêcher l'homme d'être méchant faloit-il le borner à l'inſtinct & le faire bête ? Non, Dieu de

mon ame, je ne te reprocherai jamais de l'avoir faite à ton image, afin que je puſſe être libre, bon & heureux comme toi;

C'eſt l'abus de nos facultés qui nous rend malheureux & méchans. Nos chagrins, nos ſoucis, nos peines nous viennent de nous. Le mal moral eſt inconteſtablement notre ouvrage, & le mal phyſique ne ſeroit rien ſans nos vices qui nous l'ont rendu ſenſible. N'eſt-ce pas pour nous conſerver que la Nature nous fait ſentir nos beſoins? La douleur du corps n'eſt-elle pas un ſigne que la machine ſe dérange, & un avertiſſement d'y pourvoir? La mort.... les méchans n'empoiſonnent-ils pas leur vie & la nôtre? Qui eſt-ce qui voudroit toujours vivre? La mort eſt le remede aux maux que vous vous faites; la Nature a voulu que vous ne ſouffriſſiez pas toujours. Combien l'homme vivant dans la ſimplicité primitive eſt ſujet à peu de maux! Il vit preſque ſans maladies ainſi que ſans paſſions, & ne prévoit ni ne ſent la mort; quand il la ſent, ſes miſeres la lui rendent deſirable: dès-lors elle n'eſt plus un mal pour lui. Si nous nous contentions d'être ce que nous ſommes, nous n'aurions point à déplorer notre ſort; mais pour chercher un bien-être imaginaire nous nous donnons mille maux réels. Qui ne ſait pas ſupporter un peu de ſouffrance doit s'attendre à beaucoup ſouffrir. Quand on a gâté ſa conſtitution par une vie déréglée, on la veut rétablir par des remedes; au mal qu'on ſent on ajoute celui qu'on craint; la prévoyance de la mort la rend horrible & l'accélere; plus on la veut fuir, plus on la ſent; & l'on meurt de frayeur durant toute ſa vie, en murmurant contre la Nature, des maux qu'on s'eſt faits en l'offenſant.

Homme, ne cherche plus l'auteur du mal ; cet auteur c'eſt toi-même. Il n'exiſte point d'autre mal que celui que tu fais ou que tu ſouffres, & l'un & l'autre te vient de toi. Le mal général ne peut être que dans le déſordre, & je vois dans le ſyſtême du monde un ordre qui ne ſe dément point. Le mal particulier n'eſt que dans le ſentiment de l'être qui ſouffre ; & ce ſentiment, l'homme ne l'a pas reçu de la Nature, il ſe l'eſt donné. La douleur a peu de priſe ſur quiconque, ayant peu réfléchi, n'a ni ſouvenir, ni prévoyance. Otez nos funeſtes progrès, ôtez nos erreurs & nos vices, ôtez l'ouvrage de l'homme, & tout eſt bien.

Où tout eſt bien, rien n'eſt injuſte. La juſtice eſt inſéparable de la bonté. Or la bonté eſt l'effet néceſſaire d'une puiſſance ſans borne & de l'amour de ſoi, eſſentiel à tout être qui le ſent. Celui qui peut tout, étend, pour ainſi dire, ſon exiſtence avec celle des êtres. Produire & conſerver ſont l'acte perpétuel de la puiſſance ; elle n'agit point ſur ce qui n'eſt pas ; Dieu n'eſt pas le Dieu des morts, il ne pourroit être deſtructeur & méchant ſans ſe nuire. Celui qui peut tout ne peut vouloir que ce qui eſt bien (30). Donc l'Etre ſouverainement bon, parce qu'il eſt ſouverainement puiſſant, doit être auſſi ſouverainement juſte, autrement il ſe contrediroit lui-même ; car l'amour de l'ordre qui le produit s'appelle *bonté*, & l'amour de l'ordre qui le conſerve s'appelle *juſtice*.

(30) Quand les Anciens appelloient *Optimus Maximus*, le Dieu ſuprême, ils diſoient, très-vrai ; mais en diſant *Maximus Optimus*, ils auroient parlé plus exactement, puiſque ſa bonté vient de ſa puiſſance, il eſt bon parce qu'il eſt grand.

Dieu, dit-on, ne doit rien à ſes créatures; je crois qu'il leur doit tout ce qu'il leur promit en leur donnant l'être. Or c'eſt leur promettre un bien, que de leur en donner l'idée & de leur en faire ſentir le beſoin. Plus je rentre en moi, plus je me conſulte, & plus je lis ces mots écrits dans mon ame; *ſois juſte & tu ſeras heureux*. Il n'en eſt rien pourtant, à conſidérer l'état préſent des choſes : le méchant proſpere, & le juſte reſte opprimé. Voyez auſſi quelle indignation s'allume en nous quand cette attente eſt fruſtrée! La conſcience s'éleve & murmure contre ſon Auteur; elle lui crie en gémiſſant : tu m'as trompé!

Je t'ai trompé, téméraire! & qui te l'a dit? Ton ame eſt-elle anéantie? As-tu ceſſé d'exiſter? O Brutus! ô mon fils! ne ſouille point ta noble vie en la finiſſant : ne laiſſe point ton eſpoir & ta gloire avec ton corps aux champs de Philippes. Pourquoi dis-tu : la vertu n'eſt rien, quand tu vas jouir du prix de la tienne? Tu vas mourir, penſes-tu; non, tu vas vivre, & c'eſt alors que je tiendrai tout ce que je t'ai promis.

On diroit, aux murmures des impatiens mortels, que Dieu leur doit la récompenſe avant le mérite, & qu'il eſt obligé de payer leur vertu d'avance. Oh! ſoyons bons premierement, & puis nous ſerons heureux. N'exigeons pas le prix avant la victoire, ni le ſalaire avant le travail. Ce n'eſt point dans la lice, diſoit Plutarque, que les vainqueurs de nos jeux ſacrés ſont couronnés, c'eſt après qu'ils l'ont parcourue.

Si l'ame eſt immatérielle, elle peut ſurvivre au corps; & ſi elle lui ſurvit la Providence eſt juſtifiée. Quand je n'aurois d'autre preuve de l'immatérialité de l'ame, que la

triomphe du méchant, & l'oppreſſion du juſte en ce monde cela ſeul m'empêcheroit d'en douter. Une ſi choquante diſſonance dans l'harmonie univerſelle, me feroit chercher à la réſoudre. Je me dirois : tout ne finit pas pour nous avec la vie, tout rentre dans l'ordre à la mort. J'aurois, à la vérité, l'embarras de me demander où eſt l'homme, quand tout ce qu'il avoit de ſenſible eſt détruit. Cette queſtion n'eſt plus une difficulté pour moi, ſitôt que j'ai reconnu deux ſubſtances. Il eſt très-ſimple que durant ma vie corporelle n'appercevant rien que par mes ſens, ce qui ne leur eſt point ſoumis m'échappe. Quand l'union du corps & de l'ame eſt rompue, je conçois que l'un peut ſe diſſoudre & l'autre ſe conſerver. Pourquoi la deſtruction de l'un entraîneroit-elle la deſtruction de l'autre? Au contraire, étant de natures ſi différentes, ils étoient, par leur union, dans un état violent; & quand cette union ceſſe, ils rentrent tous deux dans leur état naturel. La ſubſtance active & vivante regagne toute la force qu'elle employoit à mouvoir la ſubſtance paſſive & morte. Hélas! je le ſens trop par mes vices; l'homme ne vit qu'à moitié durant ſa vie, & la vie de l'ame ne commence qu'à la mort du corps.

Mais quelle eſt cette vie, & l'ame eſt-elle immortelle par ſa nature? Je l'ignore. Mon entendement borné ne conçoit rien ſans bornes; tout ce qu'on appelle infini m'échappe. Que puis-je nier, affirmer, quels raiſonnemens puis-je faire ſur ce que je ne puis concevoir? Je crois que l'ame ſurvit au corps aſſez pour le maintien de l'ordre; qui ſait ſi c'eſt aſſez pour durer toujours? Toutefois je conçois comment le corps

s'uſe & ſe détruit par la diviſion des parties, mais je ne puis concevoir une deſtruction pareille de l'être penſant; & n'imaginant point comment il peut mourir, je préſume qu'il ne meurt pas. Puiſque cette préſomption me conſole, & n'a rien de déraiſonnable, pourquoi craindrois-je de m'y livrer?

Je ſens mon ame, je la connois par le ſentiment & par la penſée; je ſais qu'elle eſt, ſans ſavoir quelle eſt ſon eſſence; je ne puis raiſonner ſur des idées que je n'ai pas. Ce que je ſais bien, c'eſt que l'identité du *moi* ne ſe prolonge que par la mémoire, & que pour être le même en effet, il faut que je me ſouvienne d'avoir été. Or, je ne ſaurois me rappeller après ma mort ce que j'ai été durant ma vie, que je ne me rappelle auſſi ce que j'ai ſenti, par conſéquent ce que j'ai fait; & je ne doute point que ce ſouvenir ne faſſe un jour la félicité des bons & le tourment des méchans. Ici bas mille paſſions ardentes abſorbent le ſentiment interne, & donnent le change aux remords. Les humiliations, les diſgraces, qu'attire l'exercice des vertus, empêchent d'en ſentir tous les charmes. Mais quand, délivrés des illuſions que nous font le corps & les ſens, nous jouirons de la contemplation de l'Etre ſuprême & des vérités éternelles dont il eſt la ſource, quand la beauté de l'ordre frappera toutes les puiſſances de notre ame, & que nous ſerons uniquement occupés à comparer ce que nous avons fait avec ce que nous avons dû faire, c'eſt alors que la voix de la conſcience reprendra ſa force & ſon empire; c'eſt alors que la volupté pure qui naît du contentement de ſoi-même, & le regret amer de s'être avili, diſtingueront par des ſentimens inépuiſables le ſort que chacun ſe ſera préparé. Ne me deman-

dez point, ô mon bon ami, s'il y aura d'autres ſources de bonheur & de peines; je l'ignore, & c'eſt aſſez de celles que j'imagine pour me conſoler de cette vie & m'en faire eſpérer une autre. Je ne dis point que les bons ſeront récompenſés; car quel autre bien peut attendre un être excellent, que d'exiſter ſelon ſa nature? Mais je dis qu'ils ſeront heureux, parce que leur Auteur, l'Auteur de toute juſtice les ayant faits ſenſibles, ne les a pas faits pour ſouffrir; & que n'ayant point abuſé de leur liberté ſur la terre, ils n'ont pas trompé leur deſtination par leur faute; ils ont ſouffert pourtant dans cette vie, ils ſeront donc dédommagés dans une autre. Ce ſentiment eſt moins fondé ſur le mérite de l'homme, que ſur la notion de bonté qui me ſemble inſéparable de l'eſſence divine. Je ne fais que ſuppoſer les loix de l'ordre obſervées, & Dieu conſtant à lui-même (31).

Ne me demandez pas non plus ſi les tourmens des méchans ſeront éternels, & s'il eſt de la bonté de l'Auteur de leur être de les condamner à ſouffrir toujours. Je l'ignore encore, & n'ai point la vaine curioſité d'éclaircir des queſtions inutiles. Que m'importe ce que deviendront les méchans? je prends peu d'intérêt à leur ſort. Toutefois j'ai peine à croire qu'ils ſoient condamnés à des tourmens ſans fin. Si la ſuprême Juſtice ſe venge, elle ſe venge dès cette vie. Vous & vos erreurs, ô nations! êtes ſes miniſtres. Elle employe les maux que vous vous faites, à punir

(31) *Non pas pour nous, non pas pour nous, Seigneur,*
Mais pour ton nom, mais pour ton propre honneur,
O Dieu! fais-nous revivre! Pſ. 115.

les

les crimes qui les ont attirés. C'eſt dans vos cœurs inſatiables, rongés d'envie, d'avarice & d'ambition, qu'au ſein de vos fauſſes proſpérités les paſſions vengereſſes puniſſent vos forfaits. Qu'eſt-il beſoin d'aller chercher l'enfer dans l'autre vie ? il eſt dès celle-ci dans le cœur des méchans.

Où finiſſent nos beſoins périſſables, où ceſſent nos deſirs inſenſés, doivent ceſſer auſſi nos paſſions & nos crimes. De quelle perverſité de purs eſprits ſeroient-ils ſuſceptibles ? N'ayant beſoin de rien, pourquoi ſeroient-ils méchans ? Si, deſtitués de nos ſens groſſiers, tout leur bonheur eſt dans la contemplation des êtres, ils ne ſauroient vouloir que le bien ; & quiconque ceſſe d'être méchant, peut-il être à jamais miſérable ? Voilà ce que j'ai du penchant à croire, ſans prendre peine à me décider là-deſſus. O Etre clément & bon ! quels que ſoient tes décrets, je les adore ; ſi tu punis éternellement les méchans, j'anéantis ma foible raiſon devant ta juſtice. Mais ſi les remords de ces infortunés doivent s'éteindre avec le tems, ſi leurs maux doivent finir, & ſi la même paix nous attend tous également un jour, je t'en loue. Le méchant n'eſt-il pas mon frere ? Combien de fois j'ai été tenté de lui reſſembler ? Que, délivré de ſa miſere, il perde auſſi la malignité qui l'accompagne ; qu'il ſoit heureux ainſi que moi ; loin d'exciter ma jalouſie, ſon bonheur ne fera qu'ajouter au mien.

C'eſt ainſi que, contemplant Dieu dans ſes œuvres, & l'étudiant par ceux de ſes attributs qu'il m'importoit de connoître, je ſuis parvenu à étendre & augmenter par degrés l'idée, d'abord imparfaite & bornée, que je me faiſois de

cet Etre immenſe. Mais ſi cette idée eſt devenue plus noble & plus grande, elle eſt auſſi moins proportionnée à la raiſon humaine. A meſure que j'approche en eſprit de l'éternelle lumiere, ſon éclat m'éblouit, me trouble, & je ſuis forcé d'abandonner toutes les notions terreſtres qui m'aidoient à l'imaginer. Dieu n'eſt plus corporel & ſenſible ; la ſuprême Intelligence qui régit le monde n'eſt plus le monde même : j'éleve & fatigue en vain mon eſprit à concevoir ſon eſſence. Quand je penſe que c'eſt elle qui donne la vie & l'activité à la ſubſtance vivante & active qui régit les corps animés ; quand j'entends dire que mon ame eſt ſpirituelle & que Dieu eſt un eſprit, je m'indigne contre cet aviliſſement de l'eſſence divine, comme ſi Dieu & mon ame étoient de même nature ; comme ſi Dieu n'étoit pas le ſeul Etre abſolu, le ſeul vraiment actif, ſentant, penſant, voulant par lui-même, & duquel nous tenons la penſée, le ſentiment, l'activité, la volonté, la liberté, l'être. Nous ne ſommes libres que parce qu'il veut que nous le ſoyons, & ſa ſubſtance inexplicable eſt à nos ames ce que nos ames ſont à nos corps. S'il a créé la matiere, les corps, les eſprits, le monde, je n'en ſais rien. L'idée de création me confond & paſſe ma portée, je la crois autant que je la puis concevoir, mais je ſais qu'il a formé l'univers & tout ce qui exiſte, qu'il a tout fait, tout ordonné. Dieu eſt éternel, ſans doute ; mais mon eſprit peut-il embraſſer l'idée de l'éternité ? Pourquoi me payer de mots ſans idée ? Ce que je conçois, c'eſt qu'il eſt avant les choſes, qu'il ſera tant qu'elles ſubſiſteront, & qu'il ſeroit même au-delà, ſi tout

devoit finir un jour. Qu'un Etre que je ne conçois pas donne l'exiſtence à d'autres êtres, cela n'eſt qu'obſcur & incompréhenſible ; mais que l'être & le néant ſe convertiſſent d'eux-mêmes l'un dans l'autre, c'eſt une contradiction palpable, c'eſt une claire abſurdité.

Dieu eſt intelligent, mais comment l'eſt-il ? L'homme eſt intelligent quand il raiſonne, & la ſuprême Intelligence n'a pas beſoin de raiſonner ; il n'y a pour elle ni prémiſſes, ni conſéquences, il n'y a pas même de propoſition ; elle eſt purement intuitive, elle voit également tout ce qui eſt, & tout ce qui peut être ; toutes les vérités ne ſont pour elle qu'une ſeule idée, comme tous les lieux un ſeul point, & tous les tems un ſeul moment. La puiſſance humaine agit par des moyens, la puiſſance Divine agit par elle-même ; Dieu peut, parce qu'il veut, ſa volonté fait ſon pouvoir. Dieu eſt bon, rien n'eſt plus manifeſte : mais la bonté dans l'homme eſt l'amour de ſes ſemblables, & la bonté de Dieu eſt l'amour de l'ordre ; car c'eſt par l'ordre qu'il maintient ce qui exiſte, & lie chaque partie avec le tout. Dieu eſt juſte ; j'en ſuis convaincu, c'eſt une ſuite de ſa bonté ; l'injuſtice des hommes eſt leur œuvre & non pas la ſienne : le déſordre moral, qui dépoſe contre la Providence aux yeux des Philoſophes, ne fait que la démontrer aux miens. Mais la juſtice de l'homme eſt de rendre à chacun ce qui lui appartient, & la juſtice de Dieu de demander compte à chacun de ce qu'il lui a donné.

Que ſi je viens à découvrir ſucceſſivement ces attributs dont je n'ai nulle idée abſolue, c'eſt par des conſéquences

forcées, c'eſt par le bon uſage de ma raiſon : mais je les affirme ſans les comprendre, & dans le fond, c'eſt n'affirmer rien. J'ai beau me dire, Dieu eſt ainſi ; je le ſens, je me le prouve ; je n'en conçois pas mieux comment Dieu peut être ainſi.

Enfin plus je m'efforce de contempler ſon eſſence infinie, moins je la conçois ; mais elle eſt, cela me ſuffit ; moins je la conçois, plus je l'adore. Je m'humilie, & lui dis : Etre des êtres, je ſuis, parce que tu es ; c'eſt m'élever à ma ſource que de te méditer ſans ceſſe. Le plus digne uſage de ma raiſon eſt de s'anéantir devant toi : c'eſt mon raviſſement d'eſprit, c'eſt le charme de ma foibleſſe de me ſentir accablé de ta grandeur.

Après avoir ainſi de l'impreſſion des objets ſenſibles, & du ſentiment intérieur qui me porte à juger des cauſes ſelon mes lumieres naturelles, déduit les principales vérités qu'il m'importoit de connoître ; il me reſte à chercher quelles maximes j'en dois tirer pour ma conduite, & quelles regles je dois me preſcrire pour remplir ma deſtination ſur la terre, ſelon l'intention de celui qui m'y a placé. En ſuivant toujours ma méthode, je ne tire point ces regles des principes d'une haute philoſophie, mais je les trouve au fond de mon cœur écrites par la Nature en caracteres ineffaçables. Je n'ai qu'à me conſulter ſur ce que je veux faire : tout ce que je ſens être bien eſt bien, tout ce que je ſens être mal eſt mal : le meilleur de tous les Caſuiſtes eſt la conſcience, & ce n'eſt que quand on marchande avec elle, qu'on a recours aux ſubtilités du raiſonnement. Le premier de tous les ſoins

eſt celui de ſoi-même ; cependant combien de fois la voix intérieure nous dit qu'en faiſant notre bien aux dépens d'autrui, nous faiſons mal ! Nous croyons ſuivre l'impulſion de la Nature, & nous lui réſiſtons : en écoutant ce qu'elle dit à nos ſens, nous mépriſons ce qu'elle dit à nos cœurs ; l'être actif obéit, l'être paſſif commande. La conſcience eſt la voix de l'ame, les paſſions ſont la voix du corps. Eſt-il étonnant que ſouvent ces deux langages ſe contrediſent, & alors lequel faut-il écouter ? Trop ſouvent la raiſon nous trompe, nous n'avons que trop acquis le droit de la récuſer ; mais la conſcience ne trompe jamais, elle eſt le vrai guide de l'homme ; elle eſt à l'ame ce que l'inſtinct eſt au corps (32) ; qui la ſuit, obéit à la Nature, & ne craint point de s'égarer Ce point eſt important, pourſuivit mon bienfaicteur, voyant que j'allois l'interrompre ; ſouffrez que je m'arrête un peu plus à l'éclaircir.

(32) La Philoſophie moderne qui n'admet que ce qu'elle explique, n'a garde d'admettre cette obſcure faculté appellée *inſtinct*, qui paroit guider, ſans aucune connoiſſance acquiſe, les animaux vers quelque fin. L'inſtinct, ſelon l'un de nos plus ſages philoſophes, n'eſt qu'une habitude privée de réflexion, mais acquiſe en réfléchiſſant ; & de la maniere dont il explique ce progrès, on doit conclure que les enfans réfléchiſſent plus que les hommes ; paradoxe aſſez étrange pour valoir la peine d'être examiné. Sans entrer ici dans cette diſcuſſion, je demande quel nom je dois donner à l'ardeur avec laquelle mon chien fait la guerre aux taupes qu'il ne mange point, à la patience avec laquelle il les guette quelquefois des heures entieres, & à l'habileté avec laquelle il les ſaiſit, les jette hors terre au moment qu'elles pouſſent, & les tue enſuite pour les laiſſer là, ſans que jamais perſonne l'ait dreſſé à cette chaſſe, & lui ait appris qu'il y avoit là des tau-

Toute la moralité de nos actions eſt dans le jugement que nous en portons nous-mêmes. S'il eſt vrai que le bien ſoit bien, il doit l'être au fond de nos cœurs comme dans nos œuvres; & le premier prix de la juſtice eſt de ſentir qu'on la pratique. Si la bonté morale eſt conforme à notre nature, l'homme ne ſauroit être ſain d'eſprit ni bien conſtitué, qu'autant qu'il eſt bon. Si elle ne l'eſt pas, & que l'homme ſoit méchant naturellement, il ne peut ceſſer de l'être ſans ſe corrompre, & la bonté n'eſt en lui qu'un vice contre Nature. Fait pour nuire à ſes ſemblables comme le loup pour égorger ſa proie, un homme humain ſeroit un animal auſſi dépravé qu'un loup pitoyable, & la vertu ſeule nous laiſſeroit des remords.

Rentrons en nous-mêmes, ô mon jeune ami! examinons, tout intérêt perſonnel à part, à quoi nos penchans

pes ? Je demande encore, & ceci eſt plus important, pourquoi la premiere fois que j'ai menacé ce même chien, il s'eſt jetté le dos contre terre, les pattes repliées, dans une attitude ſuppliante & la plus propre à me toucher; poſture dans laquelle il ſe fût bien gardé de reſter, ſi, ſans me laiſſer fléchir, je l'euſſe battu dans cet état ? Quoi! mon chien tout petit encore, & ne faiſant preſque que de naître, avoit-il acquis déjà des idées morales, ſavoit-il ce que c'étoit que clémence & générosité ? ſur quelles lumieres acquiſes eſpéroit-il m'appaiſer en s'abandonnant ainſi à ma diſcrétion ? Tous les chiens du monde font à peu près la même choſe dans le même cas, & je ne dis rien ici que chacun ne puiſſe vérifier. Que les Philoſophes, qui rejettent ſi dédaigneuſement l'inſtinct, veuillent bien expliquer ce fait par le ſeul jeu des ſenſations & des connoiſſances qu'elles nous font acquérir : qu'ils l'expliquent d'une maniere ſatisfaiſante pour tout homme ſenſé : alors je n'aurai plus rien à dire, & je ne parlerai plus d'inſtinct.

nous portent. Quel ſpectacle nous flatte le plus, celui des tourmens ou du bonheur d'autrui ? Qu'eſt-ce qui nous eſt le plus doux à faire, & nous laiſſe une impreſſion plus agréable après l'avoir fait, d'un acte de bienfaiſance ou d'un acte de méchanceté ? Pour qui vous intéreſſez-vous ſur vos théâtres ? Eſt-ce aux forfaits que vous prenez plaiſir ; eſt-ce à leurs auteurs punis que vous donnez des larmes ? Tout nous eſt indifférent, diſent-ils, hors notre intérêt ; & tout au contraire, les douceurs de l'amitié, de l'humanité, nous conſolent dans nos peines ; &, même dans nos plaiſirs, nous ſerions trop ſeuls, trop miſérables, ſi nous n'avions avec qui les partager. S'il n'y a rien de moral dans le cœur de l'homme, d'où lui viennent donc ces tranſports d'admiration pour les actions héroïques, ces raviſſemens d'amour pour les grandes ames ? Cet enthouſiaſme de la vertu, quel rapport a-t-il avec notre intérêt privé ? Pourquoi voudrois-je être Caton qui déchire ſes entrailles, plutôt que Céſar triomphant ? Otez de nos cœurs cet amour du beau, vous ôtez tout le charme de la vie. Celui dont les viles paſſions ont étouffé dans ſon ame étroite ces ſentimens délicieux ; celui qui, à force de ſe concentrer au-dedans de lui, vient à bout de n'aimer que lui-même, n'a plus de tranſports, ſon cœur glacé ne palpite plus de joie, un doux attendriſſement n'humecte jamais ſes yeux, il ne jouit plus de rien ; le malheureux ne ſent plus, ne vit plus ; & il eſt déjà mort.

Mais quel que ſoit le nombre des méchans ſur la terre, il eſt peu de ces ames cadavéreuſes devenues inſenſibles, hors

leur intérêt, à tout ce qui eſt juſte & bon. L'iniquité ne plaît qu'autant qu'on en profite ; dans tout le reſte on veut que l'innocent ſoit protégé. Voit-on dans une rue ou ſur un chemin quelque acte de violence & d'injuſtice : à l'inſtant un mouvement de colere & d'indignation s'éleve au fond du cœur, & nous porte à prendre la défenſe de l'opprimé ; mais un devoir plus puiſſant nous retient, & les loix nous ôtent le droit de protéger l'innocence. Au contraire ſi quelque acte de clémence ou de généroſité frappe nos yeux, quelle admiration, quel amour il nous inſpire ! Qui eſt-ce qui ne ſe dit pas : j'en voudrois avoir fait autant ? Il nous importe ſûrement fort peu qu'un homme ait été méchant ou juſte il y a deux mille ans ; & cependant le même intérêt nous affecte dans l'Hiſtoire ancienne, que ſi tout cela s'étoit paſſé de nos jours. Que me font à moi les crimes de Catilina ? Ai-je peur d'être ſa victime ? Pourquoi donc ai-je de lui la même horreur que s'il étoit mon contemporain ? Nous ne haïſſons pas ſeulement les méchans parce qu'ils nous nuiſent ; mais parce qu'ils ſont méchans. Non-ſeulement nous voulons être heureux, nous voulons auſſi le bonheur d'autrui ; & quand ce bonheur ne coûte rien au nôtre, il l'augmente. Enfin l'on a, malgré ſoi, pitié des infortunés ; quand on eſt témoin de leur mal, on en ſouffre. Les plus pervers ne ſauroient perdre tout-à-fait ce penchant : ſouvent il les met en contradiction avec eux-mêmes. Le voleur qui dépouille les paſſans, couvre encore la nudité du pauvre ; & le plus féroce aſſaſſin ſoutient un homme tombant en défaillance.

On parle du cri des remords, qui punit en ſecret les crimes cachés,

cachés, & les met ſi ſouvent en évidence. Hélas! qui de nous n'entendit jamais cette importune voix? On parle par expérience, & l'on voudroit étouffer ce ſentiment tyrannique qui nous donne tant de tourment. Obéiſſons à la Nature, nous connoîtrons avec quelle douceur elle regne, & quel charme on trouve après l'avoir écoutée, à ſe rendre un bon témoignage de ſoi. Le méchant ſe craint & ſe fuit; il s'égaye en ſe jettant hors de lui-même; il tourne autour de lui des yeux inquiets, & cherche un objet qui l'amuſe; ſans la ſatyre amere, ſans la raillerie inſultante, il ſeroit toujours triſte; le ris moqueur eſt ſon ſeul plaiſir. Au contraire, la ſérénité du juſte eſt intérieure; ſon ris n'eſt point de malignité, mais de joie: il en porte la ſource en lui-même; il eſt auſſi gai ſeul qu'au milieu d'un cercle; il ne tire pas ſon contentement de ceux qui l'approchent, il le leur communique.

Jettez les yeux ſur toutes les Nations du monde, parcourez toutes les Hiſtoires. Parmi tant de cultes inhumains & bizarres, parmi cette prodigieuſe diverſité de mœurs & de caracteres, vous trouverez par-tout les mêmes idées de juſtice & d'honnêteté, par-tout les mêmes principes de morale, par-tout les mêmes notions du bien & du mal. L'ancien paganiſme enfanta des Dieux abominables qu'on eût punis ici-bas comme des ſcélérats, & qui n'offroient pour tableau du bonheur ſuprême, que des forfaits à commettre & des paſſions à contenter. Mais le vice, armé d'une autorité ſacrée, deſcendoit en vain du ſéjour éternel, l'inſtinct moral le repouſſoit du cœur des humains. En célébrant les débauches de Jupiter, on admiroit la continence de Xénocrate; la chaſte Lucrece

adoroit l'impudique Vénus ; l'intrépide Romain ſacrifioit à la Peur ; il invoquoit le Dieu qui mutila ſon pere, & mouroit ſans murmure de la main du ſien : les plus mépriſables Divinités furent ſervies par les plus grands hommes. La ſainte voix de la Nature, plus forte que celle des Dieux, ſe faiſoit reſpecter ſur la terre, & ſembloit reléguer dans le Ciel le crime avec les coupables.

Il eſt donc au fond des ames un principe inné de juſtice & de vertu, ſur lequel, malgré nos propres maximes, nous jugeons nos actions & celles d'autrui comme bonnes ou mauvaiſes ; & c'eſt à ce principe que je donne le nom de conſcience.

Mais à ce mot j'entends s'élever de toutes parts la clameur des prétendus ſages : erreurs de l'enfance, préjugés de l'éducation, s'écrient-ils tous de concert ! Il n'y a rien dans l'eſprit humain que ce qui s'y introduit par l'expérience ; & nous ne jugeons d'aucune choſe que ſur des idées acquiſes. Ils font plus ; cet accord évident & univerſel de toutes les Nations, ils l'oſent rejetter ; & contre l'éclatante uniformité du jugement des hommes, ils vont chercher dans les ténebres quelque exemple obſcur & connu d'eux ſeuls, comme ſi tous les penchans de la Nature étoient anéantis par la dépravation d'un peuple, & que ſitôt qu'il eſt des monſtres, l'eſpece ne fût plus rien. Mais que ſervent au ſceptique Montaigne les tourmens qu'il ſe donne pour déterrer en un coin du monde une coutume oppoſée aux notions de la juſtice ? Que lui ſert de donner aux plus ſuſpects voyageurs l'autorité qu'il refuſe aux Ecrivains les

plus célebres ? Quelques uſages incertains & bizarres, fondés ſur des cauſes locales qui nous ſont inconnues, détruiront-ils l'induction générale tirée du concours de tous les peuples, oppoſés en tout le reſte, & d'accord ſur ce ſeul point ? O Montaigne ! toi qui te piques de franchiſe & de vérité, ſois ſincere & vrai, ſi un Philoſophe peut l'être, & dis-moi s'il eſt quelque pays ſur la terre où ce ſoit un crime de garder ſa foi, d'être clément, bienfaiſant, généreux ; où l'homme de bien ſoit mépriſable, & le perfide honoré ?

Chacun, dit-on, concourt au bien public pour ſon intérêt ; mais d'où vient donc que le juſte y concourt à ſon préjudice ? Qu'eſt-ce qu'aller à la mort pour ſon intérêt ? Sans doute nul n'agit que pour ſon bien ; mais s'il n'eſt un bien moral dont il faut tenir compte, on n'expliquera jamais par l'intérêt propre que les actions des méchans. Il eſt même à croire qu'on ne tentera point d'aller plus loin. Ce ſeroit une trop abominable philoſophie que celle où l'on ſeroit embarraſſé des actions vertueuſes ; où l'on ne pourroit ſe tirer d'affaire qu'en leur controuvant des intentions baſſes & des motifs ſans vertu, où l'on ſeroit forcé d'avilir Socrate & de calomnier Régulus. Si jamais de pareilles doctrines pouvoient germer parmi nous, la voix de la Nature, ainſi que celle de la raiſon s'éleveroient inceſſamment contre elles, & ne laiſſeroient jamais à un ſeul de leurs partiſans l'excuſe de l'être de bonne foi.

Mon deſſein n'eſt pas d'entrer ici dans des diſcuſſions métaphyſiques qui paſſent ma portée & la vôtre, & qui,

dans le fond, ne menent à rien. Je vous ai déjà dit que je ne voulois pas philoſopher avec vous, mais vous aider à conſulter votre cœur. Quand tous les Philoſophes prouveroient que j'ai tort, ſi vous ſentez que j'ai raiſon, je n'en veux pas davantage.

Il ne faut pour cela que vous faire diſtinguer nos idées acquiſes de nos ſentimens naturels; car nous ſentons avant de connoître, & comme nous n'apprenons point à vouloir notre bien & à fuir notre mal, mais que nous tenons cette volonté de la Nature, de même l'amour du bon & la haine du mauvais nous ſont auſſi naturels que l'amour de nous-mêmes. Les actes de la conſcience ne ſont pas des jugemens, mais des ſentimens; quoique toutes nos idées nous viennent du dehors, les ſentimens qui les apprécient ſont au-dedans de nous, & c'eſt par eux ſeuls que nous connoiſſons la convenance ou diſconvenance qui exiſte entre nous & les choſes que nous devons rechercher ou fuir.

Exiſter pour nous, c'eſt ſentir; notre ſenſibilité eſt inconteſtablement antérieure à notre intelligence, & nous avons eu des ſentimens avant des idées (*). Quelle que ſoit la cauſe de notre être, elle a pourvu à notre conſer-

(*) A certains égards les idées ſont des ſentimens & les ſentimens ſont des idées. Les deux noms conviennent à toute perception qui nous occupe & de ſon objet, & de nous-mêmes qui en ſommes affectés: il n'y a que l'ordre de cette affection qui détermine le nom qui lui convient. Lorſque premierement occupés de l'objet nous ne penſons à nous que par réflexion, c'eſt une idée; au contraire quand l'impreſſion reçue excite notre premiere attention, & que nous ne penſons que par réflexion à l'objet qui la cauſe, c'eſt un ſentiment.

vation en nous donnant des ſentimens convenables à notre nature, & l'on ne ſauroit nier qu'au moins ceux-là ne ſoient innés. Ces ſentimens, quant à l'individu, ſont l'amour de ſoi, la crainte de la douleur, l'horreur de la mort, le deſir du bien-être. Mais ſi, comme on n'en peut douter, l'homme eſt ſociable par ſa nature, ou du moins fait pour le devenir, il ne peut l'être que par d'autres ſentimens innés, relatifs à ſon eſpece ; car à ne conſidérer que le beſoin phyſique, il doit certainement diſperſer les hommes au lieu de les rapprocher. Or c'eſt du ſyſtême moral, formé par ce double rapport, à ſoi-même & à ſes ſemblables, que naît l'impulſion de la conſcience. Connoître le bien, ce n'eſt pas l'aimer : l'homme n'en a pas la connoiſſance innée ; mais ſitôt que ſa raiſon le lui fait connoître, ſa conſcience le porte à l'aimer : c'eſt ce ſentiment qui eſt inné.

Je ne crois donc pas, mon ami, qu'il ſoit impoſſible d'expliquer par des conſéquences de notre nature, le principe immédiat de la conſcience indépendant de la raiſon même ; & quand cela ſeroit impoſſible, encore ne ſeroit-il pas néceſſaire : car puiſque ceux qui nient ce principe admis & reconnu par tout le genre humain, ne prouvent point qu'il n'exiſte pas, mais ſe contentent de l'affirmer ; quand nous affirmons qu'il exiſte, nous ſommes tout auſſi bien fondés qu'eux, & nous avons de plus le témoignage intérieur, & la voix de la conſcience qui dépoſe pour elle-même. Si les premieres lueurs du jugement nous éblouiſſent & confondent d'abord les objets à nos regards, attendons que nos foibles yeux ſe rouvrent, ſe raffermiſſent, & bientôt nous reverrons

ces mêmes objets aux lumieres de la raiſon, tels que nous les montroit d'abord la Nature; ou plutôt, ſoyons plus ſimples & moins vains; bornons-nous aux premiers ſentimens que nous trouvons en nous-mêmes; puiſque c'eſt toujours à eux que l'étude nous ramene, quand elle ne nous a point égarés.

Conſcience! conſcience! inſtinct divin; immortelle & céleſte voix, guide aſſuré d'un être ignorant & borné, mais intelligent & libre; juge infaillible du bien & du mal, qui rends l'homme ſemblable à Dieu; c'eſt toi qui fais l'excellence de ſa nature & la moralité de ſes actions; ſans toi je ne ſens rien en moi qui m'éleve au-deſſus des bêtes, que le triſte privilege de m'égarer d'erreurs en erreurs à l'aide d'un entendement ſans regle, & d'une raiſon ſans principe.

Graces au Ciel, nous voilà délivrés de tout cet effrayant appareil de philoſophie; nous pouvons être hommes ſans être ſavans; diſpenſés de conſumer notre vie à l'étude de la morale, nous avons à moindres frais un guide plus aſſuré dans ce dédale immenſe des opinions humaines. Mais ce n'eſt pas aſſez que ce guide exiſte, il faut ſavoir le reconnoître & le ſuivre. S'il parle à tous les cœurs, pourquoi donc y en a-t-il ſi peu qui l'entendent? Eh! c'eſt qu'il nous parle la langue de la Nature, que tout nous a fait oublier. La conſcience eſt timide, elle aime la retraite & la paix; le monde & le bruit l'épouvantent: les préjugés dont on la fait naître ſont ſes plus cruels ennemis, elle fuit ou ſe tait devant eux; leur voix bruyante étouffe la ſienne, & l'empêche de ſe faire entendre; le fanatiſme oſe la contrefaire, & dicter

le crime en ſon nom. Elle ſe rebute enfin à force d'être éconduite ; elle ne nous parle plus, elle ne nous répond plus ; & après de ſi longs mépris pour elle, il en coûte autant de la rappeller qu'il en coûta de la bannir.

Combien de fois je me ſuis laſſé dans mes recherches de la froideur que je ſentois en moi ! Combien de fois la triſteſſe & l'ennui, verſant leur poiſon ſur mes premieres méditations, me les rendirent inſupportables ! Mon cœur aride ne donnoit qu'un zele languiſſant & tiede à l'amour de la vérité. Je me diſois, pourquoi me tourmenter à chercher ce qui n'eſt pas ? Le bien moral n'eſt qu'une chimere ; il n'y a rien de bon que les plaiſirs des ſens. O quand une fois on a perdu le goût des plaiſirs de l'ame, qu'il eſt difficile de le reprendre ! Qu'il eſt plus difficile encore de le prendre quand on ne l'a jamais eu ! S'il exiſtoit un homme aſſez miſérable pour n'avoir rien fait en toute ſa vie dont le ſouvenir le rendît content de lui-même, & bien-aiſe d'avoir vécu, cet homme ſeroit incapable de jamais ſe connoître ; & faute de ſentir quelle bonté convient à ſa nature, il reſteroit méchant par force, & ſeroit éternellement malheureux. Mais croyez-vous qu'il y ait ſur la terre entiere un ſeul homme aſſez dépravé, pour n'avoir jamais livré ſon cœur à la tentation de bien faire ? Cette tentation eſt ſi naturelle & ſi douce, qu'il eſt impoſſible de lui réſiſter toujours ; & le ſouvenir du plaiſir qu'elle a produit une fois, ſuffit pour la rappeller ſans ceſſe. Malheureuſement elle eſt d'abord pénible à ſatisfaire ; on a mille raiſons pour ſe refuſer au penchant de ſon cœur ; la fauſſe prudence le reſſerre dans les bornes du *moi* humain ;

il faut mille efforts de courage pour oſer les franchir. Se plaire à bien faire eſt le prix d'avoir bien fait, & ce prix ne s'obtient qu'après l'avoir mérité. Rien n'eſt plus aimable que la vertu, mais il en faut jouir pour la trouver telle. Quand on la veut embraſſer, ſemblable au Protée de la Fable, elle prend d'abord mille formes effrayantes, & ne ſe montre enfin ſous la ſienne qu'à ceux qui n'ont point lâché priſe.

Combattu ſans ceſſe par mes ſentimens naturels qui parloient pour l'intérêt commun, & par ma raiſon qui rapportoit tout à moi, j'aurois flotté toute ma vie dans cette continuelle alternative, faiſant le mal, aimant le bien, & toujours contraire à moi-même, ſi de nouvelles lumieres n'euſſent éclairé mon cœur; ſi la vérité qui fixa mes opinions, n'eût encore aſſuré ma conduite & ne m'eût mis d'accord avec moi. On a beau vouloir établir la vertu par la raiſon ſeule, quelle ſolide baſe peut-on lui donner? La vertu, diſent-ils, eſt l'amour de l'ordre: mais cet amour peut-il donc & doit-il l'emporter en moi ſur celui de mon bien-être? Qu'ils me donnent une raiſon claire & ſuffiſante pour le préférer. Dans le fond, leur prétendu principe eſt un pur jeu de mots; car je dis auſſi moi, que le vice eſt l'amour de l'ordre, pris dans un ſens différent. Il y a quelque ordre moral par-tout où il y a ſentiment & intelligence. La différence eſt, que le bon s'ordonne par rapport au tout, & que le méchant ordonne le tout par rapport à lui. Celui-ci ſe fait le centre de toutes choſes, l'autre meſure ſon rayon & ſe tient à la circonférence. Alors il eſt ordonné, par rapport au centre commun, qui eſt Dieu, & par rapport

à

à tous les cercles concentriques, qui ſont les créatures. Si la Divinité n'eſt pas, il n'y a que le méchant qui raiſonne, le bon n'eſt qu'un inſenſé.

O mon enfant! puiſſiez-vous ſentir un jour de quel poids on eſt ſoulagé, quand, après avoir épuiſé la vanité des opinions humaines & goûté l'amertume des paſſions, on trouve enfin ſi près de ſoi la route de la ſageſſe, le prix des travaux de cette vie, & la ſource du bonheur dont on a déſeſpéré. Tous les devoirs de la loi naturelle, preſque effacés de mon cœur par l'injuſtice des hommes, s'y retracent au nom de l'éternelle juſtice, qui me les impoſe & qui me les voit remplir. Je ne ſens plus en moi que l'ouvrage & l'inſtrument du grand Etre qui veut le bien, qui le fait, qui fera le mien par le concours de mes volontés aux ſiennes, & par le bon uſage de ma liberté : j'acquieſce à l'ordre qu'il établit, ſûr de jouir moi-même un jour de cet ordre & d'y trouver ma félicité; car quelle félicité plus douce que de ſe ſentir ordonné dans un ſyſtême où tout eſt bien? En proie à la douleur, je la ſupporte avec patience, en ſongeant qu'elle eſt paſſagere & qu'elle vient d'un corps qui n'eſt point à moi. Si je fais une bonne action ſans témoin, je ſais qu'elle eſt vue, & je prends acte pour l'autre vie de ma conduite en celle-ci. En ſouffrant une injuſtice, je me dis, l'Etre juſte, qui régit tout, ſaura bien m'en dédommager; les beſoins de mon corps, les miſeres de ma vie me rendent l'idée de la mort plus ſupportable. Ce ſeront autant de liens de moins à rompre, quand il faudra tout quitter.

Pourquoi mon ame eſt-elle ſoumiſe à mes ſens & enchaî-

née à ce corps qui l'aſſervit & la gêne ? Je n'en ſais rien ; ſuis-je entré dans les décrets de Dieu ? Mais je puis, ſans témérité, former de modeſtes conjectures. Je me dis, ſi l'eſprit de l'homme fût reſté libre & pur, quel mérite auroit-il d'aimer & ſuivre l'ordre qu'il verroit établi & qu'il n'auroit nul intérêt à troubler ? Il ſeroit heureux, il eſt vrai ; mais il manqueroit à ſon bonheur le degré le plus ſublime ; la gloire de la vertu & le bon témoignage de ſoi ; il ne ſeroit que comme les Anges, & ſans doute l'homme vertueux ſera plus qu'eux. Unie à un corps mortel, par des liens non moins puiſſans qu'incompréhenſibles, le ſoin de la conſervation de ce corps excite l'ame à rapporter tout à lui, & lui donne un intérêt contraire à l'ordre général qu'elle eſt pourtant capable de voir & d'aimer ; c'eſt alors que le bon uſage de ſa liberté devient à la fois le mérite & la récompenſe, & qu'elle ſe prépare un bonheur inaltérable, en combattant ſes paſſions terreſtres & ſe maintenant dans ſa premiere volonté.

Que ſi même, dans l'état d'abaiſſement où nous ſommes durant cette vie, tous nos premiers penchans ſont légitimes, ſi tous nos vices nous viennent de nous, pourquoi nous plaignons-nous d'être ſubjugués par eux ? Pourquoi reprochons-nous à l'Auteur des choſes, les maux que nous nous faiſons, & les ennemis que nous armons contre nous-mêmes ? Ah ! ne gâtons point l'homme ; il ſera toujours bon ſans peine, & toujours heureux ſans remords ! Les coupables qui ſe diſent forcés au crime, ſont auſſi menteurs que méchans ; comment ne voient-ils point que la foibleſſe dont ils ſe plaignent, eſt leur propre ouvrage ; que leur premiere dépra-

vation vient de leur volonté ; qu'à force de vouloir céder à leurs tentations, ils leur cedent enfin malgré eux & les rendent irréſiſtibles ? Sans doute il ne dépend plus d'eux de n'être pas méchans & foibles ; mais il dépendit d'eux de ne pas le devenir. O que nous reſterions aiſément maîtres de nous & de nos paſſions, même durant cette vie, ſi, lorſque nos habitudes ne ſont encore point acquiſes, lorſque notre eſprit commence à s'ouvrir, nous ſavions l'occuper des objets qu'il doit connoître, pour apprécier ceux qu'il ne connoit pas ; ſi nous voulions ſincerement nous éclairer, non pour briller aux yeux des autres, mais pour être bons & ſages ſelon notre nature, pour nous rendre heureux en pratiquant nos devoirs ! Cette étude nous paroit ennuyeuſe & pénible, parce que nous n'y ſongeons que déjà corrompus par le vice, déjà livrés à nos paſſions. Nous fixons nos jugemens & notre eſtime avant de connoître le bien & le mal ; & puis rapportant tout à cette fauſſe meſure, nous ne donnons à rien ſa juſte valeur.

Il eſt un âge, où le cœur libre encore, mais ardent, inquiet, avide du bonheur qu'il ne connoit pas, le cherche avec une curieuſe incertitude, & trompé par les ſens, ſe fixe enfin ſur ſa vaine image, & croit le trouver où il n'eſt point. Ces illuſions ont duré trop long-tems pour moi. Hélas ! je les ai trop tard connues, & n'ai pu tout-à-fait les détruire ; elles dureront autant que ce corps mortel qui les cauſe. Au moins elles ont beau me ſéduire, elles ne m'abuſent plus ; je les connois pour ce qu'elles ſont, en les ſuivant je les mépriſe. Loin d'y voir l'objet de mon

bonheur, j'y vois ſon obſtacle. J'aſpire au moment où, délivré des entraves du corps, je ſerai *moi* ſans contradiction, ſans partage, & n'aurai beſoin que de moi pour être heureux ; en attendant je le ſuis dès cette vie, parce que j'en compte pour peu tous les maux, que je la regarde comme preſque étrangere à mon être, & que tout le vrai bien que j'en peux retirer dépend de moi.

Pour m'élever d'avance autant qu'il ſe peut à cet état de bonheur, de force & de liberté, je m'exerce aux ſublimes contemplations. Je médite ſur l'ordre de l'Univers, non pour l'expliquer par de vains ſyſtêmes, mais pour l'admirer ſans ceſſe, pour adorer le ſage Auteur qui s'y fait ſentir. Je converſe avec lui, je pénetre toutes mes facultés de ſa divine eſſence ; je m'attendris à ſes bienfaits, je le bénis de ſes dons, mais je ne le prie pas ; que lui demanderois-je? qu'il changeât pour moi le cours des choſes, qu'il fît des miracles en ma faveur ? Moi qui dois aimer par-deſſus tout l'ordre établi par ſa ſageſſe & maintenu par ſa providence, voudrois-je que cet ordre fût troublé pour moi ? Non, ce vœu téméraire mériteroit d'être plutôt puni qu'exaucé. Je ne lui demande pas non plus le pouvoir de bien faire ; pourquoi lui demander ce qu'il m'a donné ? Ne m'a-t-il pas donné la conſcience pour aimer le bien, la raiſon pour le connoître, la liberté pour le choiſir ? Si je fais le mal, je n'ai point d'excuſe ; je le fais parce que je le veux ; lui demander de changer ma volonté, c'eſt lui demander ce qu'il me demande ; c'eſt vouloir qu'il faſſe mon œuvre, & que j'en recueille le ſalaire ; n'être pas content de mon

état c'eſt ne vouloir plus être homme, c'eſt vouloir autre choſe que ce qui eſt, c'eſt vouloir le déſordre & le mal. Source de juſtice & de vérité, Dieu clément & bon ! dans ma confiance en toi, le ſuprême vœu de mon cœur eſt que ta volonté ſoit faite. En y joignant la mienne, je fais ce que tu fais, j'acquieſce à ta bonté ; je crois partager d'avance la ſuprême félicité qui en eſt le prix.

Dans la juſte défiance de moi-même la ſeule choſe que je lui demande, ou plutôt que j'attends de ſa juſtice, eſt de redreſſer mon erreur ſi je m'égare, & ſi cette erreur m'eſt dangereuſe. Pour être de bonne foi je ne me crois pas infaillible : mes opinions qui me ſemblent les plus vraies ſont peut-être autant de menſonges ; car quel homme ne tient pas aux ſiennes, & combien d'hommes ſont d'accord en tout ? L'illuſion qui m'abuſe a beau me venir de moi, c'eſt lui ſeul qui m'en peut guérir. J'ai fait ce que j'ai pu pour atteindre à la vérité ; mais ſa ſource eſt trop élevée : quand les forces me manquent pour aller plus loin, de quoi puis-je être coupable ? c'eſt à elle à s'approcher.

Le bon Prêtre avoit parlé avec véhémence ; il étoit ému, je l'étois auſſi. Je croyois entendre le divin Orphée chanter les premieres hymnes, & apprendre aux hommes le culte des Dieux. Cependant je voyois des foules d'objections à lui faire ; je n'en fis pas une, parce qu'elles étoient moins ſolides qu'embarraſſantes, & que la perſuaſion étoit pour lui. A meſure qu'il me parloit ſelon ſa conſcience, la mienne ſembloit me confirmer ce qu'il m'avoit dit.

Les ſentimens que vous venez de m'expoſer, lui dis-je, me paroiſſent plus nouveaux par ce que vous avouez ignorer, que par ce que vous dites croire. J'y vois, à peu de choſes près, le théiſme ou la religion naturelle, que les chrétiens affectent de confondre avec l'athéiſme ou l'irréligion, qui eſt la doctrine directement oppoſée. Mais dans l'état actuel de ma foi, j'ai plus à remonter qu'à deſcendre pour adopter vos opinions, & je trouve difficile de reſter préciſément au point où vous êtes, à moins d'être auſſi ſage que vous. Pour être, au moins, auſſi ſincere, je veux conſulter avec moi. C'eſt le ſentiment intérieur qui doit me conduire à votre exemple, & vous m'avez appris vous-même qu'après lui avoir longtems impoſé ſilence, le rappeller n'eſt pas l'affaire d'un moment. J'emporte vos diſcours dans mon cœur, il faut que je les médite. Si, après m'être bien conſulté, j'en demeure auſſi convaincu que vous, vous ſerez mon dernier apôtre, & je ſerai votre proſélyte juſqu'à la mort. Continuez, cependant, à m'inſtruire; vous ne m'avez dit que la moitié de ce que je dois ſavoir. Parlez-moi de la révélation, des Ecritures, de ces dogmes obſcurs ſur leſquels je vais errant dès mon enfance, ſans pouvoir les concevoir ni les croire, & ſans ſavoir ni les admettre ni les rejetter.

Oui, mon enfant, dit-il en m'embraſſant, j'acheverai de vous dire ce que je penſe; je ne veux point vous ouvrir mon cœur à demi: mais le deſir que vous me témoignez étoit néceſſaire, pour m'autoriſer à n'avoir aucune réſerve avec vous. Je ne vous ai rien dit juſqu'ici que je ne cruſſe pouvoir vous être utile, & dont je ne fuſſe intimement perſuadé.

L'examen qui me reſte à faire eſt bien différent ; je n'y vois qu'embarras, myſtere, obſcurité ; je n'y porte qu'incertitude & défiance. Je ne me détermine qu'en tremblant, & je vous dis plutôt mes doutes que mon avis. Si vos ſentimens étoient plus ſtables, j'héſiterois de vous expoſer les miens ; mais dans l'état où vous êtes, vous gagnerez à penſer comme moi (33.) Au reſte, ne donnez à mes diſcours que l'autorité de la raiſon ; j'ignore ſi je ſuis dans l'erreur. Il eſt difficile, quand on diſcute, de ne pas prendre quelquefois le ton affirmatif ; mais ſouvenez-vous qu'ici toutes mes affirmations ne ſont que des raiſons de douter. Cherchez la vérité vous-même ; pour moi je ne vous promets que de la bonne foi.

Vous ne voyez dans mon expoſé que la religion naturelle : il eſt bien étrange qu'il en faille une autre ! Par où connoîtrai-je cette néceſſité ? De quoi puis-je être coupable en ſervant Dieu ſelon les lumieres qu'il donne à mon eſprit, & ſelon les ſentimens qu'il inſpire à mon cœur ? Quelle pureté de morale, quel dogme utile à l'homme, & honorable à ſon Auteur, puis-je tirer d'une doctrine poſitive, que je ne puiſſe tirer ſans elle du bon uſage de mes facultés ? Montrez-moi ce qu'on peut ajouter, pour la gloire de Dieu, pour le bien de la ſociété, & pour mon propre avantage, aux devoirs de la loi naturelle, & quelle vertu vous ferez naître d'un nouveau culte, qui ne ſoit pas une conſéquence du mien ? Les

(33) Voilà, je crois, ce que le bon Vicaire pourroit dire à préſent au public.

plus grandes idées de la Divinité nous viennent par la raiſon ſeule. Voyez le ſpectacle de la Nature, écoutez la voix intérieure. Dieu n'a-t-il pas tout dit à nos yeux, à notre conſcience, à notre jugement? Qu'eſt-ce que les hommes nous diront de plus? Leurs révélations ne font que dégrader Dieu, en lui donnant les paſſions humaines. Loin d'éclaircir les notions du grand Etre, je vois que les dogmes particuliers les embrouillent; que loin de les ennoblir ils les aviliſſent; qu'aux myſteres inconcevables qui l'environnent ils ajoutent des contradictions abſurdes; qu'ils rendent l'homme orgueilleux, intolérant, cruel; qu'au lieu d'établir la paix ſur la terre, ils y portent le fer & le feu. Je me demande à quoi bon tout cela, ſans ſavoir me répondre. Je n'y vois que les crimes des hommes & les miſeres du genre humain.

On me dit qu'il faloit une révélation pour apprendre aux hommes la maniere dont Dieu vouloit être ſervi; on aſſigne en preuve la diverſité des cultes bizarres qu'ils ont inſtitués; & l'on ne voit pas que cette diverſité même vient de la fantaiſie des révélations. Dès que les peuples ſe ſont aviſés de faire parler Dieu, chacun l'a fait parler à ſa mode, & lui a fait dire ce qu'il a voulu. Si l'on n'eût écouté que ce que Dieu dit au cœur de l'homme, il n'y auroit jamais eu qu'une religion ſur la terre.

Il faloit un culte uniforme; je le veux bien: mais ce point étoit-il donc ſi important qu'il fallût tout l'appareil de la puiſſance divine pour l'établir? Ne confondons point le cérémonial de la religion avec la religion. Le culte que Dieu demande eſt celui du cœur; & celui-là, quand il eſt ſincere, eſt toujours

jours uniforme ; c'eſt avoir une vanité bien folle, de s'imaginer que Dieu prenne un ſi grand intérêt à la forme de l'habit du Prêtre, à l'ordre des mots qu'il prononce, aux geſtes qu'il fait à l'autel, & à toutes ſes génuflexions. Eh ! mon ami, reſte de toute ta hauteur, tu ſeras toujours aſſez près de terre. Dieu veut être adoré en eſprit & en vérité : ce devoir eſt de toutes les religions, de tous les pays, de tous les hommes. Quant au culte extérieur, s'il doit être uniforme pour le bon ordre, c'eſt purement une affaire de police ; il ne faut point de révélation pour cela.

Je ne commençai pas par toutes ces réflexions. Entraîné par les préjugés de l'éducation, & par ce dangereux amour propre qui veut toujours porter l'homme au-deſſus de ſa ſphere, ne pouvant élever mes foibles conceptions juſqu'au grand Etre, je m'efforçois de le rabaiſſer juſqu'à moi. Je rapprochois les rapports infiniment éloignés, qu'il a mis entre ſa nature & la mienne. Je voulois des communications plus immédiates, des inſtructions plus particulieres ; & non content de faire Dieu ſemblable à l'homme, pour être privilégié moi-même parmi mes ſemblables, je voulois des lumieres ſurnaturelles ; je voulois un culte excluſif ; je voulois que Dieu m'eût dit ce qu'il n'avoit pas dit à d'autres, ou ce que d'autres n'auroient pas entendu comme moi.

Regardant le point où j'étois parvenu, comme le point commun d'où partoient tous les croyans pour arriver à un culte plus éclairé, je ne trouvois dans les dogmes de la religion naturelle que les élémens de toute religion. Je conſidérois cette diverſité de ſectes qui regnent ſur la terre, & qui s'ac-

cuſent mutuellement de menſonge & d'erreur ; je demandois *quelle eſt la bonne ?* Chacun me répondoit, c'eſt la mienne ; chacun diſoit, moi ſeul & mes partiſans penſons juſte, tous les autres ſont dans l'erreur. *Et comment ſavez-vous que votre ſecte eſt la bonne ?* Parce que Dieu l'a dit (34). Et qui vous dit que Dieu l'a dit ? Mon Paſteur qui le ſait bien. Mon Paſteur me dit d'ainſi croire, & ainſi je crois ; il m'aſſure que tous ceux qui diſent autrement que lui mentent, & je ne les écoute pas.

Quoi, penſois-je, la vérité n'eſt-elle pas une, & ce qui eſt vrai chez moi, peut-il être faux chez vous ? Si la méthode de celui qui ſuit la bonne route & celle de celui qui s'égare eſt la même, quel mérite ou quel tort a l'un de plus que l'autre ? Leur choix eſt l'effet du hazard, le leur imputer eſt iniquité ; c'eſt récompenſer ou punir, pour être né dans tel ou

(34) *Tous*, dit un bon & ſage Prêtre, *diſent qu'ils la tiennent & la croient*, (*& tous uſent de ce jargon*,) *que non des hommes, ne d'aucune créature, ains de Dieu.*

Mais à dire vrai ſans rien flatter ni déguiſer, il n'en eſt rien, elles ſont, quoi qu'on die, tenues par mains & moyens humains ; teſmoin premierement la maniere que les religions ont été reçues au monde & ſont encore tous les jours par les particuliers : la nation, le pays, le lieu donne la Religion : l'on eſt de celle que le lieu auquel on eſt né & élevé tient : nous ſommes circoncis, baptiſés, Juifs, Mahométans, Chreſtiens, avant que nous ſachions que nous ſommes hommes, la Religion n'eſt pas de notre choix & élection ; teſmoin après la vie & les mœurs ſi mal accordantes avec la Religion ; teſmoin que par occaſions humaines & bien légeres, l'on va contre la teneur de ſa Religion. Charron, de la ſageſſe. L. II. Chap. 5 p. 257. Edition de Bordeaux 1601.

Il y a grande apparence que la ſincere profeſſion de foi du vertueux Theologal de Condom, n'eût pas été fort différente de celle du Vicaire Savoyard.

tel pays. Oſer dire que Dieu nous juge ainſi, c'eſt outrager ſa juſtice.

Ou toutes les religions ſont bonnes & agréables à Dieu, ou, s'il en eſt une qu'il preſcrive aux hommes, & qu'il les puniſſe de méconnoître, il lui a donné des ſignes certains & manifeſtes pour être diſtinguée & connue pour la ſeule véritable. Ces ſignes ſont de tous les temps & de tous les lieux, également ſenſibles à tous les hommes, grands & petits, ſavans & ignorans, Européens, Indiens, Afriquains, Sauvages. S'il étoit une religion ſur la terre hors de laquelle il n'y eût que peine éternelle, & qu'en quelque lieu du monde un ſeul mortel de bonne foi n'eût pas été frappé de ſon évidence, le Dieu de cette religion ſeroit le plus inique & le plus cruel des tyrans.

Cherchons-nous donc ſincérement la vérité ? Ne donnons rien au droit de la naiſſance & à l'autorité des peres & des paſteurs, mais rappellons à l'examen de la conſcience & de la raiſon tout ce qu'ils nous ont appris dès notre enfance. Ils ont beau me crier, ſoumets ta raiſon ; autant m'en peut dire celui qui me trompe ; il me faut des raiſons pour ſoumettre ma raiſon.

Toute la théologie que je puis acquérir de moi-même par l'inſpection de l'Univers, & par le bon uſage de mes facultés, ſe borne à ce que je vous ai ci-devant expliqué. Pour en ſavoir davantage, il faut recourir à des moyens extraordinaires. Ces moyens ne ſauroient être l'autorité des hommes : car nul homme n'étant d'une autre eſpece que moi, tout ce qu'un homme connoit naturellement, je puis auſſi le connoî-

tre, & un autre homme peut ſe tromper auſſi bien que moi : quand je crois ce qu'il dit, ce n'eſt pas parce qu'il le dit, mais parce qu'il le prouve. Le témoignage des hommes n'eſt donc au fond que celui de ma raiſon même, & n'ajoute rien aux moyens naturels que Dieu m'a donnés de connoître la vérité.

Apôtre de la vérité, qu'avez-vous donc à me dire dont je ne reſte pas le juge ? Dieu lui-même a parlé ; écoutez ſa révélation. C'eſt autre choſe. Dieu a parlé ! voilà certes un grand mot ? Et à qui a-t-il parlé ? Il a parlé aux hommes. Pourquoi donc n'en ai-je rien entendu ? Il a chargé d'autres hommes de vous rendre ſa parole. J'entends : ce ſont des hommes qui vont me dire ce que Dieu a dit. J'aimerois mieux avoir entendu Dieu lui-même ; il ne lui en auroit pas coûté davantage, & j'aurois été à l'abri de la ſéduction. Il vous en garantit, en manifeſtant la miſſion de ſes envoyés. Comment cela ? Par des prodiges. Et où ſont ces prodiges ? Dans des livres. Et qui a fait ces livres ? Des hommes. Et qui a vu ces prodiges ? Des hommes qui les atteſtent. Quoi ! toujours des témoignages humains ? toujours des hommes qui me rapportent ce que d'autres hommes ont rapporté ? Que d'hommes entre Dieu & moi ! Voyons toutefois, examinons, comparons, vérifions. O ſi Dieu eût daigné me diſpenſer de tout ce travail, l'en aurois-je ſervi de moins bon cœur ?

Conſidérez, mon ami, dans quelle horrible diſcuſſion me voilà engagé ; de quelle immenſe érudition j'ai beſoin pour remonter dans les plus hautes antiquités ; pour examiner,

peſer, confronter les prophéties, les révélations, les faits, tous les monumens de foi propoſés dans tous les pays du monde, pour en aſſigner les tems, les lieux, les auteurs, les occaſions ! Quelle juſteſſe de critique m'eſt néceſſaire pour diſtinguer les pieces authentiques des pieces ſuppoſées ; pour comparer les objections aux réponſes, les traductions aux originaux ; pour juger de l'impartialité des témoins, de leur bon ſens, de leurs lumieres ; pour ſavoir ſi l'on n'a rien ſupprimé, rien ajouté, rien tranſpoſé, changé, falſifié ; pour lever les contradictions qui reſtent ; pour juger quel poids doit avoir le ſilence des adverſaires dans les faits allégués contre eux ; ſi ces allégations leur ont été connues ; s'ils en ont fait aſſez de cas pour daigner y répondre ; ſi les livres étoient aſſez communs pour que les nôtres leur parvinſſent ; ſi nous avons été d'aſſez bonne foi pour donner cours aux leurs parmi nous, & pour y laiſſer leurs plus fortes objections, telles qu'ils les avoient faites.

Tous ces monumens reconnus pour inconteſtables, il faut paſſer enſuite aux preuves de la miſſion de leurs auteurs ; il faut bien ſavoir les loix des ſorts, les probabilités éventives, pour juger quelle prédiction ne peut s'accomplir ſans miracle ; le génie des langues originales, pour diſtinguer ce qui eſt prédiction dans ces langues, & ce qui n'eſt que figure oratoire ; quels faits ſont dans l'ordre de la Nature, & quels autres faits n'y ſont pas ; pour dire juſqu'à quel point un homme adroit peut faſciner les yeux des ſimples, peut étonner même les gens éclairés ; cher-

cher de quelle eſpece doit être un prodige & quelle authenticité il doit avoir, non-ſeulement pour être cru, mais pour qu'on ſoit puniſſable d'en douter ; comparer les preuves des vrais & des faux prodiges, & trouver les regles ſûres pour les diſcerner ; dire enfin pourquoi Dieu choiſit, pour atteſter ſa parole, des moyens qui ont eux-mêmes ſi grand beſoin d'atteſtation, comme s'il ſe jouoit de la crédulité des hommes, & qu'il évitât à deſſein les vrais moyens de les perſuader.

Suppoſons que la Majeſté divine daigne s'abaiſſer aſſez pour rendre un homme l'organe de ſes volontés ſacrées ; eſt-il raiſonnable, eſt-il juſte d'exiger que tout le genre humain obéiſſe à la voix de ce miniſtre, ſans le lui faire connoître pour tel ? Y a-t-il de l'équité à ne lui donner pour toutes lettres de créance, que quelques ſignes particuliers faits devant peu de gens obſcurs, & dont tout le reſte des hommes ne ſaura jamais rien que par ouï-dire ? Par tous les pays du monde ſi l'on tenoit pour vrais tous les prodiges que le peuple & les ſimples diſent avoir vus, chaque ſecte ſeroit la bonne, il y auroit plus de prodiges que d'événemens naturels ; & le plus grand de tous les miracles ſeroit que, là où il y a des fanatiques perſécutés, il n'y eût point de miracles. C'eſt l'ordre inaltérable de la Nature qui montre le mieux la ſage main qui la régit ; s'il arrivoit beaucoup d'exceptions, je ne ſaurois plus qu'en penſer ; & pour moi, je crois trop en Dieu pour croire à tant de miracles ſi peu dignes de lui.

Qu'un homme vienne nous tenir ce langage : Mortels, je

vous annonce la volonté du Très-Haut; reconnoiſſez à ma voix celui qui m'envoye. J'ordonne au ſoleil de changer ſa courſe, aux étoiles de former un autre arrangement, aux montagnes de s'applanir, aux flots de s'élever, à la terre de prendre un autre aſpect : à ces merveilles, qui ne reconnoîtra pas à l'inſtant le maître de la Nature? Elle n'obéit point aux impoſteurs; leurs miracles ſe font dans des carrefours, dans des déſerts, dans des chambres; & c'eſt là qu'ils ont bon marché d'un petit nombre de ſpectateurs déjà diſpoſés à tout croire. Qui eſt-ce qui m'oſera dire combien il faut de témoins oculaires pour rendre un prodige digne de foi? Si vos miracles faits pour prouver votre doctrine ont eux-mêmes beſoin d'être prouvés, de quoi ſervent-ils? Autant valoit n'en point faire.

Reſte enfin l'examen le plus important dans la doctrine annoncée; car puiſque ceux qui diſent que Dieu fait ici-bas des miracles, prétendent que le diable les imite quelquefois, avec les prodiges les mieux atteſtés nous ne ſommes pas plus avancés qu'auparavant, & puiſque les magiciens de Pharaon oſoient, en préſence même de Moyſe, faire les mêmes ſignes qu'il faiſoit par l'ordre exprès de Dieu, pourquoi dans ſon abſence n'euſſent-ils pas, aux mêmes titres, prétendu la même autorité? Ainſi donc après avoir prouvé la doctrine par le miracle, il faut prouver le miracle par la doctrine (35), de

(35) Cela eſt formel en mille endroits de l'Ecriture, & entr'autres dans le Deuteronome, Chapitre XIII. où il eſt dit que, ſi un Prophete annonçant des Dieux étrangers confirme ſes diſcours par des prodiges, & que ce qu'il prédit arrive, loin d'y avoir aucun égard on doit met-

peur de prendre l'œuvre du Démon pour l'œuvre de Dieu. Que penſez-vous de ce dialele ?

Cette doctrine venant de Dieu, doit porter le ſacré caractere de la Divinité ; non-ſeulement elle doit nous éclaircir les idées confuſes que le raiſonnement en trace dans notre eſprit ; mais elle doit auſſi nous propoſer un culte, une morale, & des maximes convenables aux attributs par leſquels ſeuls nous concevons ſon eſſence. Si donc elle ne nous apprenoit que des choſes abſurdes & ſans raiſon, ſi elle ne nous inſpiroit que des ſentimens d'averſion pour nos ſemblables & de frayeur pour nous-mêmes, ſi elle ne nous peignoit qu'un Dieu colere, jaloux, vengeur, partial, haïſſant les hommes, un Dieu de la guerre & des combats toujours prêt à détruire & foudroyer, toujours parlant de tourmens, de peines, & ſe vantant de

tre ce Prophete à mort. Quand donc les payens mettoient à mort les Apôtres leur annonçant un Dieu étranger & prouvant leur miſſion par des prédictions & des miracles, je ne vois pas ce qu'on avoit à leur objecter de ſolide, qu'ils ne puſſent à l'inſtant rétorquer contre nous. Or que faire en pareil cas ? Une ſeule choſe : Revenir au raiſonnement, & laiſſer là les miracles. Mieux eût valu n'y pas recourir. C'eſt là du bon-ſens le plus ſimple, qu'on n'obſcurcit qu'à force de diſtinctions tout au moins très-ſubtiles. Des ſubtilités dans le Chriſtianiſme ! Mais Jeſus Chriſt a donc eu tort de promettre le royaume des Cieux aux ſimples ? il a donc eu tort de commencer le plus beau de ſes diſcours par féliciter les pauvres d'eſprit ; s'il faut tant d'eſprit pour entendre ſa doctrine, & pour apprendre à croire en lui ? Quand vous m'aurez prouvé que je dois me ſoumettre, tout ira fort bien : mais pour me prouver cela, mettez-vous à ma portée ; meſurez vos raiſonnemens à la capacité d'un pauvre d'eſprit, ou je ne reconnois plus en vous le vrai diſciple de votre maître, & ce n'eſt pas ſa doctrine que vous m'annoncez.

punir

punir même les innocens, mon cœur ne ſeroit point attiré vers ce Dieu terrible, & je me garderois de quitter la religion naturelle pour embraſſer celle-là ; car vous voyez bien qu'il faudroit néceſſairement opter. Votre Dieu n'eſt pas le nôtre, dirois-je à ſes ſectateurs. Celui qui commence par ſe choiſir un ſeul peuple & proſcrire le reſte du genre humain, n'eſt pas le pere commun des hommes ; celui qui deſtine au ſupplice éternel le plus grand nombre de ſes créatures, n'eſt pas le Dieu clément & bon que ma raiſon m'a montré.

A l'égard des dogmes, elle me dit qu'ils doivent être clairs, lumineux, frappans par leur évidence. Si la religion naturelle eſt inſuffiſante, c'eſt par l'obſcurité qu'elle laiſſe dans les grandes vérités qu'elle nous enſeigne : c'eſt à la révélation de nous enſeigner ces vérités d'une maniere ſenſible à l'eſprit de l'homme, de les mettre à ſa portée, de les lui faire concevoir afin qu'il les croye. La foi s'aſſure & s'affermit par l'entendement ; la meilleure de toutes les religions eſt infailliblement la plus claire : celui qui charge de myſteres, de contradictions, le culte qu'il me prêche, m'apprend par cela même à m'en défier. Le Dieu que j'adore n'eſt point un Dieu de ténebres, il ne m'a point doué d'un entendement pour m'en interdire l'uſage ; me dire de ſoumettre ma raiſon, c'eſt outrager ſon Auteur. Le miniſtre de la vérité ne tyranniſe point ma raiſon ; il l'éclaire.

Nous avons mis à part toute autorité humaine, & ſans elle je ne ſaurois voir comment un homme en peut convaincre un autre en lui prêchant une doctrine déraiſonnable. Mettons un moment ces deux hommes aux priſes, & cherchons ce

qu'ils pourront ſe dire dans cette âpreté de langage ordinaire aux deux partis.

L'Inſpiré.

« La raiſon vous apprend que le tout eſt plus grand que » ſa partie ; mais moi, je vous apprends de la part de » Dieu, que c'eſt la partie qui eſt plus grande que le tout.

Le Raiſonneur.

» Et qui êtes-vous, pour m'oſer dire que Dieu ſe con- » tredit ; & à qui croirai-je par préférence, de lui qui m'ap- » prend par la raiſon les vérités éternelles, ou de vous qui » m'annoncez de ſa part une abſurdité ?

L'Inſpiré.

» A moi ; car mon inſtruction eſt plus poſitive, & je » vais vous prouver invinciblement que c'eſt lui qui m'envoie.

Le Raiſonneur.

» Comment ! vous me prouverez que c'eſt Dieu qui vous » envoie dépoſer contre lui ? Et de quel genre ſeront vos » preuves pour me convaincre qu'il eſt plus certain que Dieu » me parle par votre bouche, que par l'entendement qu'il » m'a donné ?

L'Inſpiré.

» L'entendement qu'il vous a donné ! Homme petit &

„ vain! comme ſi vous étiez le premier impie qui s'égare
„ dans ſa raiſon corrompue par le péché !

Le Raiſonneur.

„ Homme de Dieu, vous ne ſeriez pas, non plus, le
„ premier fourbe qui donne ſon arrogance pour preuve de ſa
„ miſſion.

L'Inſpiré.

„ Quoi ! les Philoſophes diſent auſſi des injures !

Le Raiſonneur.

„ Quelquefois, quand les Saints leur en donnent l'exemple.

L'Inſpiré.

„ Oh ! moi j'ai le droit d'en dire : je parle de la part de
„ Dieu.

Le Raiſonneur.

„ Il ſeroit bon de montrer vos titres avant d'uſer de vos
„ privileges.

L'Inſpiré.

„ Mes titres ſont authentiques. La terre & les Cieux dé-
„ poſeront pour moi. Suivez bien mes raiſonnemens, je
„ vous prie.

Le Raiſonneur.

„ Vos raiſonnemens ! vous n'y penſez pas. M'apprendre

» que ma raiſon me trompe, n'eſt-ce pas réfuter ce qu'elle » m'aura dit pour vous ? Quiconque veut récuſer la raiſon, » doit convaincre ſans ſe ſervir d'elle. Car, ſuppoſons qu'en » raiſonnant vous m'ayez convaincu ; comment ſaurai-je » ſi ce n'eſt point ma raiſon corrompue par le péché qui » me fait acquieſcer à ce que vous me dites ? D'ailleurs, » quelle preuve, quelle démonſtration pourrez-vous jamais » employer, plus évidente que l'axiome qu'elle doit détruire ? » Il eſt tout auſſi croyable qu'un bon ſyllogiſme eſt un » menſonge, qu'il l'eſt, que la partie eſt plus grande que » le tout.

L'Inſpiré.

» Quelle différence ! mes preuves ſont ſans replique ; elles » ſont d'un ordre ſurnaturel.

Le Raiſonneur.

» Surnaturel ! Que ſignifie ce mot ? Je ne l'entends pas.

L'Inſpiré.

» Des changemens dans l'ordre de la Nature, des pro- » phéties, des miracles, des prodiges de toute eſpece.

Le Raiſonneur.

» Des prodiges, des miracles ! je n'ai jamais rien vu de tout cela.

L'Inſpiré.

» D'autres l'ont vu pour vous. Des nuées de témoins....
» le témoignage des peuples.....

Le Raiſonneur.

» Le témoignage des peuples eſt-il d'un ordre ſurnaturel?

L'Inſpiré.

» Non; mais quand il eſt unanime, il eſt inconteſtable.

Le Raiſonneur.

» Il n'y a rien de plus inconteſtable que les principes de
» la raiſon, & l'on ne peut autoriſer une abſurdité ſur le
» témoignage des hommes. Encore une fois, voyons des
» preuves ſurnaturelles, car l'atteſtation du genre humain n'en
» eſt pas une.

L'Inſpiré.

» O cœur endurci! la grace ne vous parle point.

Le Raiſonneur.

» Ce n'eſt pas ma faute; car ſelon vous, il faut avoir
» déjà reçu la grace pour ſavoir la demander. Commencez
» donc à me parler au lieu d'elle.

L'Inſpiré.

» Ah! c'eſt ce que je fais, & vous ne m'écoutez pas:
» mais que dites-vous des prophéties?

Le Raiſonneur.

» Je dis premierement que je n'ai pas plus entendu de » prophéties, que je n'ai vu de miracles. Je dis de plus, » qu'aucune prophétie ne ſauroit faire autorité pour moi.

L'Inſpiré.

» Satellite du Démon! & pourquoi les prophéties ne font- » elles pas autorité pour vous?

Le Raiſonneur.

» Parce que pour qu'elles la fiſſent, il faudroit trois cho- » ſes dont le concours eſt impoſſible; ſavoir, que j'euſſe été » témoin de la prophétie, que je fuſſe témoin de l'événe- » ment, & qu'il me fût démontré que cet événement n'a » pu quadrer fortuitement avec la prophétie : car fût-elle » plus préciſe, plus claire, plus lumineuſe qu'un axiome de » géométrie; puiſque la clarté d'une prédiction faite au ha- » zard n'en rend pas l'accompliſſement impoſſible, cet ac- » compliſſement, quand il a lieu, ne prouve rien à la rigueur » pour celui qui l'a prédit.

» Voyez donc à quoi ſe réduiſent vos prétendues preu- » ves ſurnaturelles, vos miracles, vos prophéties. A croire » tout cela ſur la foi d'autrui, & à ſoumettre à l'autorité » des hommes l'autorité de Dieu parlant à ma raiſon. Si » les vérités éternelles que mon eſprit conçoit, pouvoient » ſouffrir quelque atteinte, il n'y auroit plus pour moi » nulle eſpece de certitude, & loin d'être ſûr que vous

» me parlez de la part de Dieu, je ne ſerois pas même » aſſuré qu'il exiſte ».

Voilà bien des difficultés, mon enfant, & ce c'eſt pas tout. Parmi tant de religions diverſes qui ſe proſcrivent & s'excluent mutuellement, une ſeule eſt la bonne, ſi tant eſt qu'une le ſoit. Pour la reconnoître, il ne ſuffit pas d'en examiner une, il faut les examiner toutes; & dans quelque matiere que ce ſoit, on ne doit point condamner ſans entendre (36); il faut comparer les objections aux preuves; il faut ſavoir ce que chacun oppoſe aux autres, & ce qu'il leur répond. Plus un ſentiment nous paroit démontré, plus nous devons chercher ſur quoi tant d'hommes ſe fondent pour ne pas le trouver tel. Il faudroit être bien ſimple pour croire qu'il ſuffit d'entendre les Docteurs de ſon parti pour s'inſtruire des raiſons du parti contraire. Où ſont les Théologiens qui ſe piquent de bonne foi? Où ſont ceux qui, pour réfuter les raiſons de leurs adverſaires, ne commencent pas par les affoiblir? Chacun brille dans ſon parti; mais tel au milieu des ſiens eſt fier de ſes preuves, qui feroit un fort ſot perſonnage avec ces mêmes preuves parmi des

(36) Plutarque rapporte que les Stoïciens, entre autres bizarres paradoxes, ſoutenoient que dans un jugement contradictoire, il étoit inutile d'entendre les deux parties? car, diſoient-ils, ou le premier a prouvé ſon dire, ou il ne l'a pas prouvé. S'il l'a prouvé, tout eſt dit, & la partie adverſe doit être condamnée; s'il ne l'a pas prouvé, il a tort, & doit être débouté. Je trouve que la méthode de tous ceux qui admettent une révélation excluſive, reſſemble beaucoup à celle de ces Stoïciens. Sitôt que chacun prétend avoir ſeul raiſon, pour choiſir entre tant de partis, il les faut tous écouter, ou l'on eſt injuſte.

gens d'un autre parti. Voulez-vous vous inſtruire dans les livres ? quelle érudition il faut acquérir, que de langues il faut apprendre, que de bibliothéques il faut feuilleter, quelle immenſe lecture il faut faire ! Qui me guidera dans le choix ? Difficilement trouvera-t-on dans un pays les meilleurs livres du parti contraire, à plus forte raiſon ceux de tous les partis ; quand on les trouveroit, ils ſeroient bientôt réfutés. L'abſent a toujours tort, & de mauvaiſes raiſons dites avec aſſurance, effacent aiſément les bonnes expoſées avec mépris. D'ailleurs ſouvent les livres nous trompent, & ne rendent pas fidelement les ſentimens de ceux qui les ont écrits. Quand vous avez voulu juger de la Foi catholique ſur le livre de Boſſuet, vous vous êtes trouvé loin de compte après avoir vécu parmi nous. Vous avez vu que la doctrine avec laquelle on répond aux Proteſtans n'eſt point celle qu'on enſeigne au peuple, & que le livre de Boſſuet ne reſſemble gueres aux inſtructions du prône. Pour bien juger d'une religion, il ne faut pas l'étudier dans les livres de ſes ſectateurs, il faut aller l'apprendre chez eux ; cela eſt fort différent. Chacun a ſes traditions, ſon ſens, ſes coutumes, ſes préjugés, qui ſont l'eſprit de ſa croyance, & qu'il y faut joindre pour en juger.

Combien de grands peuples n'impriment point de livres & ne liſent pas les nôtres ! Comment jugeront-ils de nos opinions ? Comment jugerons-nous des leurs ? Nous les raillons, ils nous raillent : ils ne ſavent pas nos raiſons, nous ne ſavons pas les leurs, & ſi nos voyageurs les tournent en ridicule, il ne leur manque, pour nous le rendre,

que

que de voyager parmi nous. Dans quel pays n'y a-t-il pas des gens ſenſés, des gens de bonne foi, d'honnêtes gens amis de la vérité, qui, pour la profeſſer, ne cherchent qu'à la connoître ? Cependant chacun la voit dans ſon culte, & trouve abſurdes les cultes des autres Nations ; donc ces cultes étrangers ne ſont pas ſi extravagans qu'ils nous ſemblent, ou la raiſon que nous trouvons dans les nôtres ne prouve rien.

Nous avons trois principales religions en Europe. L'une admet une ſeule révélation, l'autre en admet deux, l'autre en admet trois. Chacune déteſte, maudit les deux autres, les accuſe d'aveuglement, d'endurciſſement, d'opiniâtreté, de menſonge. Quel homme impartial oſera juger entre elles, s'il n'a premierement bien peſé leurs preuves, bien écouté leurs raiſons ? Celle qui n'admet qu'une révélation eſt la plus ancienne, & paroit la plus ſûre ; celle qui en admet trois eſt la plus moderne, & paroit la plus conſéquente ; celle qui en admet deux & rejette la troiſieme peut bien être la meilleure, mais elle a certainement tous les préjugés contre elle ; l'inconſéquence ſaute aux yeux.

Dans les trois révélations, les Livres ſacrés ſont écrits en des langues inconnues aux peuples qui les ſuivent. Les Juifs n'entendent plus l'Hébreu, les Chrétiens n'entendent ni l'Hébreu ni le Grec, les Turcs ni les Perſans n'entendent point l'Arabe, & les Arabes modernes, eux-mêmes, ne parlent plus la langue de Mahomet. Ne voilà-t-il pas une maniere bien ſimple d'inſtruire les hommes, de leur parler toujours une langue qu'ils n'entendent point ? On

traduit ces livres, dira-t-on; belle réponſe! Qui m'aſſurera que ces livres ſont fidelement traduits, qu'il eſt même poſſible qu'ils le ſoient, & quand Dieu fait tant que de parler aux hommes, pourquoi faut-il qu'il ait beſoin d'interprete?

Je ne concevrai jamais que ce que tout homme eſt obligé de ſavoir ſoit enfermé dans des livres, & que celui qui n'eſt à portée ni de ces livres, ni des gens qui les entendent, ſoit puni d'une ignorance involontaire. Toujours des livres! Quelle manie! Parce que l'Europe eſt pleine de livres, les Européens les regardent comme indiſpenſables, ſans ſonger que ſur les trois quarts de la terre on n'en a jamais vu. Tous les livres n'ont-ils pas été écrits par des hommes? Comment donc l'homme en auroit-il beſoin pour connoître ſes devoirs, & quels moyens avoit-il de les connoître avant que ces livres fuſſent faits? Ou il apprendra ſes devoirs de lui-même, ou il eſt diſpenſé de les ſavoir.

Nos Catholiques font grand bruit de l'autorité de l'Egliſe; mais que gagnent-ils à cela, s'il leur faut un auſſi grand appareil de preuves pour établir cette autorité, qu'aux autres ſectes pour établir directement leur doctrine? L'Egliſe décide que l'Egliſe a droit de décider. Ne voilà-t-il pas une autorité bien prouvée? Sortez de-là, vous rentrez dans toutes nos diſcuſſions.

Connoiſſez-vous beaucoup de Chrétiens qui aient pris la peine d'examiner avec ſoin ce que le Judaïſme allégue contre eux? Si quelques-uns en ont vu quelque choſe, c'eſt dans les livres des Chrétiens. Bonne maniere de s'inſtruire.

des raiſons de leurs adverſaires ! Mais comment faire ? Si quelqu'un oſoit publier parmi nous des livres où l'on favoriſeroit ouvertement le Judaïſme, nous punirions l'Auteur, l'Editeur, le Libraire (37). Cette police eſt commode & ſûre pour avoir toujours raiſon. Il y a plaiſir à réfuter des gens qui n'oſent parler.

Ceux d'entre nous qui ſont à portée de converſer avec des Juifs ne ſont gueres plus avancés. Les malheureux ſe ſentent à notre diſcrétion ; la tyrannie qu'on exerce envers eux les rend craintifs ; ils ſavent combien peu l'injuſtice & la cruauté coûtent à la charité chrétienne : qu'oſeront-ils dire ſans s'expoſer à nous faire crier au blaſphême ? L'avidité nous donne du zele, & ils ſont trop riches pour n'avoir pas tort. Les plus ſavans, les plus éclairés ſont toujours les plus circonſpects. Vous convertirez quelque miſérable payé pour calomnier ſa ſecte ; vous ferez parler quelques vils fripiers, qui céderont pour vous flatter ; vous triompherez de leur ignorance ou de leur lâcheté, tandis que leurs Docteurs ſouriront en ſilence de votre ineptie. Mais croyez-vous que dans les lieux où ils ſe ſentiroient en ſureté l'on eût auſſi bon marché d'eux ? En Sorbonne, il eſt clair comme le jour que les prédictions du Meſſie ſe rapportent à Jeſus-Chriſt. Chez les Rabbins d'Amſ-

(37) Entre mille faits connus, en voici un qui n'a pas beſoin de commentaire. Dans le ſeizieme ſiecle, les Théologiens catholiques ayant condamné au feu tous les livres des Juifs, ſans diſtinction, l'illuſtre & ſavant Reuchlin conſulté ſur cette affaire, s'en attira de terribles, qui faillirent le perdre, pour avoir ſeulement été d'avis qu'on pouvoit conſerver ceux de ces livres qui ne faiſoient rien contre le Chriſtianiſme, & qui traitoient de matieres indifférentes à la religion.

terdam, il eſt tout auſſi clair qu'elles n'y ont pas le moindre rapport. Je ne croirai jamais avoir bien entendu les raiſons des Juifs, qu'ils n'aient un Etat libre, des écoles, des univerſités, où ils puiſſent parler & diſputer ſans riſque. Alors, ſeulement, nous pourrons ſavoir ce qu'ils ont à dire.

A Conſtantinople, les Turcs diſent leurs raiſons, mais nous n'oſons dire les nôtres; là, c'eſt notre tour de ramper. Si les Turcs exigent de nous pour Mahomet, auquel nous ne croyons point, le même reſpect que nous exigeons pour Jeſus-Chriſt des Juifs qui n'y croient pas davantage; les Turcs ont-ils tort, avons-nous raiſon? Sur quel principe équitable réſoudrons-nous cette queſtion?

Les deux tiers du genre humain ne ſont ni Juifs, ni Mahométans, ni Chrétiens, & combien de millions d'hommes n'ont jamais ouï parler de Moyſe, de Jeſus-Chriſt, ni de Mahomet? On le nie; on ſoutient que nos Miſſionnaires vont par-tout. Cela eſt bientôt dit: mais vont-ils dans le cœur de l'Afrique encore inconnue, & où jamais Européen n'a pénétré juſqu'à préſent? Vont-ils dans la Tartarie méditerranée ſuivre à cheval les Hordes ambulantes dont jamais étranger n'approche, & qui loin d'avoir ouï parler du Pape, connoiſſent à peine le grand Lama? Vont-ils dans les continens immenſes de l'Amérique, où des Nations entieres ne ſavent pas encore que des peuples d'un autre monde ont mis les pieds dans le leur? Vont-ils au Japon, dont leurs manœuvres les ont fait chaſſer pour jamais, & où leurs prédéceſſeurs ne ſont connus des générations qui naiſſent, que comme des intrigans ruſés, venus avec un zele hypocrite pour s'emparer

doucement de l'Empire? Vont-ils dans les Harems des Princes de l'Aſie, annoncer l'Evangile à des milliers de pauvres eſclaves? Qu'ont fait les femmes de cette partie du monde pour qu'aucun Miſſionnaire ne puiſſe leur prêcher la Foi? Iront-elles toutes en enfer pour avoir été recluſes?

Quand il ſeroit vrai que l'Evangile eſt annoncé par toute la terre, qu'y gagneroit-on? La veille du jour que le premier Miſſionnaire eſt arrivé dans un pays, il y eſt ſurement mort quelqu'un qui n'a pu l'entendre. Or, dites-moi ce que nous ferons de ce quelqu'un là? N'y eût-il dans tout l'Univers qu'un ſeul homme à qui l'on n'auroit jamais prêché Jeſus-Chriſt, l'objection ſeroit auſſi forte pour ce ſeul homme, que pour le quart du genre humain.

Quand les Miniſtres de l'Evangile ſe ſont fait entendre aux peuples éloignés, que leur ont-ils dit qu'on pût raiſonnablement admettre ſur leur parole, & qui ne demandât pas la plus exacte vérification? Vous m'annoncez un Dieu né & mort il y a deux mille ans à l'autre extrêmité du monde, dans je ne ſais quelle petite ville, & vous me dites que tous ceux qui n'auront point cru à ce myſtere ſeront damnés. Voilà des choſes bien étranges pour les croire ſi vîte ſur la ſeule autorité d'un homme que je ne connois point! Pourquoi votre Dieu a-t-il fait arriver ſi loin de moi les événemens dont il vouloit m'obliger d'être inſtruit? Eſt-ce un crime d'ignorer ce qui ſe paſſe aux Antipodes? Puis-je deviner qu'il y a eu dans un autre hémiſphere un peuple Hébreu & une ville de Jéruſalem? Autant vaudroit m'obliger de ſavoir ce qui ſe fait dans la lune. Vous venez, dites-vous, me l'apprendre; mais pourquoi n'êtes-

vous pas venu l'apprendre à mon pere, ou, pourquoi damnez-vous ce bon vieillard pour n'en avoir jamais rien ſu? Doit-il être éternellement puni de votre pareſſe, lui qui étoit ſi bon, ſi bienfaiſant, & qui ne cherchoit que la vérité? Soyez de bonne foi, puis mettez-vous à ma place : voyez ſi je dois, ſur votre ſeul témoignage, croire toutes les choſes incroyables que vous me dites, & concilier tant d'injuſtices avec le Dieu juſte que vous m'annoncez. Laiſſez-moi, de grace, aller voir ce pays lointain, ou s'opérerent tant de merveilles inouies dans celui-ci ; que j'aille ſavoir pourquoi les habitans de cette Jéruſalem ont traité Dieu comme un brigand. Ils ne l'ont pas, dites-vous, reconnu pour Dieu? Que ferai-je donc, moi qui n'en ai jamais entendu parler que par vous? Vous ajoutez qu'ils ont été punis, diſperſés, opprimés, aſſervis ; qu'aucun d'eux n'approche plus de la même ville. Aſſurément ils ont bien mérité tout cela : mais les habitans d'aujourd'hui, que diſent-ils du déïcide de leurs prédéceſſeurs? Ils le nient, ils ne reconnoiſſent pas non plus Dieu pour Dieu : autant valoit donc laiſſer les enfans des autres.

Quoi! dans cette même ville où Dieu eſt mort, les anciens ni les nouveaux habitans ne l'ont point reconnu, & vous voulez que je le reconnoiſſe, moi qui ſuis né deux mille ans après à deux mille lieues de-là. Ne voyez-vous pas qu'avant que j'ajoute foi à ce livre que vous appellez ſacré, & auquel je ne comprends rien, je dois ſavoir par d'autres que vous quand & par qui il a été fait, comment il s'eſt conſervé, comment il vous eſt parvenu, ce que diſent dans le pays, pour leurs raiſons, ceux qui le rejettent, quoiqu'ils ſachent

auſſi bien que vous tout ce que vous m'apprenez? Vous ſentez bien qu'il faut néceſſairement que j'aille en Europe, en Aſie, en Paleſtine, examiner tout par moi-même; il faudroit que je fuſſe fou pour vous écouter avant ce tems là.

Non-ſeulement ce diſcours me paroit raiſonnable, mais je ſoutiens que tout homme ſenſé doit, en pareil cas, parler ainſi, & renvoyer bien loin le Miſſionnaire, qui, avant la vérification des preuves veut ſe dépêcher de l'inſtruire & de le baptiſer. Or je ſoutiens qu'il n'y a pas de révélation contre laquelle les mêmes objections ou d'autres équivalentes n'aient autant & plus de force que contre le Chriſtianiſme. D'où il ſuit que s'il n'y a qu'une religion véritable, & que tout homme ſoit obligé de la ſuivre ſous peine de damnation, il faut paſſer ſa vie à les étudier toutes, à les approfondir, à les comparer, à parcourir les pays où elles ſont établies : nul n'eſt exempt du premier devoir de l'homme, nul n'a droit de ſe fier au jugement d'autrui. L'artiſan qui ne vit que de ſon travail, le laboureur qui ne ſait pas lire, la jeune fille délicate & timide, l'infirme qui peut à peine ſortir de ſon lit, tous, ſans exception, doivent étudier, méditer, diſputer, voyager, parcourir le monde : il n'y aura plus de peuple fixe & ſtable; la terre entiere ne ſera couverte que de pélerins allant, à grands frais & avec de longues fatigues, vérifier, comparer, examiner par eux-mêmes les cultes divers qu'on y ſuit. Alors adieu les métiers, les arts, les ſciences humaines, & toutes les occupations civiles, il ne peut plus y avoir d'autre étude que celle de religion : à grand'-peine celui qui aura joui de la ſanté la plus robuſte, le mieux

employé ſon tems, le mieux uſé de ſa raiſon, vécu le plus d'années, ſaura-t-il dans ſa vieilleſſe à quoi s'en tenir, & ce ſera beaucoup s'il apprend avant ſa mort dans quel culte il auroit dû vivre.

Voulez-vous mitiger cette méthode, & donner la moindre priſe à l'autorité des hommes? A l'inſtant vous lui rendez tout; & ſi le fils d'un Chrétien fait bien de ſuivre, ſans un examen profond & impartial, la religion de ſon pere, pourquoi le fils d'un Turc feroit-il mal de ſuivre de même la religion du ſien? Je défie tous les intolérans du monde de répondre à cela rien qui contente un homme ſenſé.

Preſſés par ces raiſons, les uns aiment mieux faire Dieu injuſte, & punir les innocens du péché de leur pere, que de renoncer à leur barbare dogme. Les autres ſe tirent d'affaire en envoyant obligeamment un Ange inſtruire quiconque, dans une ignorance invincible, auroit vécu moralement bien. La belle invention que cet Ange! Non contens de nous aſſervir à leurs machines, ils mettent Dieu lui-même dans la néceſſité d'en employer.

Voyez, mon fils, à quelle abſurdité menent l'orgueil & l'intolérance, quand chacun veut abonder dans ſon ſens, & croire avoir raiſon excluſivement au reſte du genre humain. Je prends à témoin ce Dieu de paix que j'adore & que je vous annonce, que toutes mes recherches ont été ſinceres; mais voyant qu'elles étoient, qu'elles ſeroient toujours ſans ſuccès, & que je m'abymois dans un océan ſans rives, je ſuis revenu ſur mes pas, & j'ai reſſerré ma foi dans mes notions primitives. Je n'ai jamais pu croire que Dieu m'ordonnât,

donnât, ſous peine de l'enfer, d'être ſi ſavant. J'ai donc refermé tous les livres. Il en eſt un ſeul ouvert à tous les yeux, c'eſt celui de la Nature. C'eſt dans ce grand & ſublime livre que j'apprends à ſervir & adorer ſon divin Auteur. Nul n'eſt excuſable de n'y pas lire, parce qu'il parle à tous les hommes une langue intelligible à tous les eſprits. Quand je ſerois né dans une Iſle déſerte, quand je n'aurois point vu d'autre homme que moi, quand je n'aurois jamais appris ce qui s'eſt fait anciennement dans un coin du monde; ſi j'exerce ma raiſon, ſi je la cultive, ſi j'uſe bien des facultés immédiates que Dieu me donne, j'apprendrois de moi-même à le connoître, à l'aimer, à aimer ſes œuvres, à vouloir le bien qu'il veut, & à remplir, pour lui plaire, tous mes devoirs ſur la terre. Qu'eſt-ce que tout le ſavoir des hommes m'apprendra de plus?

A l'égard de la révélation, ſi j'étois meilleur raiſonneur ou mieux inſtruit, peut-être ſentirois-je ſa vérité, ſon utilité pour ceux qui ont le bonheur de la reconnoître; mais ſi je vois en ſa faveur des preuves que je ne puis combattre, je vois auſſi contre elle des objections que je ne puis réſoudre. Il y a tant de raiſons ſolides pour & contre, que ne ſachant à quoi me déterminer, je ne l'admets ni ne la rejette; je rejette ſeulement l'obligation de la reconnoître, parce que cette obligation prétendue me ſemble incompatible avec la juſtice de Dieu, & que, loin de lever par-là les obſtacles au ſalut, il les eût multipliés, il les eût rendus inſurmontables pour la plus grande partie du genre humain. A cela près, je reſte ſur ce point dans un

doute reſpectueux. Je n'ai pas la préſomption de me croire infaillible : d'autres hommes ont pu décider ce qui me ſemble indécis ; je raiſonne pour moi & non pas pour eux ; je ne les blâme ni ne les imite : leur jugement peut être meilleur que le mien ; mais il n'y a pas de ma faute ſi ce n'eſt pas le mien.

Je vous avoue auſſi que la majeſté des Ecritures m'étonne, la ſainteté de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les livres des Philoſophes avec toute leur pompe ; qu'ils ſont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un livre, à la fois ſi ſublime & ſi ſimple, ſoit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il que celui dont il fait l'hiſtoire ne ſoit qu'un homme lui-même ? Eſt-ce là le ton d'un enthouſiaſte ou d'un ambitieux ſectaire ? Quelle douceur, quelle pureté dans ſes mœurs ! quelle grace touchante dans ſes inſtructions ! quelle élévation dans ſes maximes ! quelle profonde ſageſſe dans ſes diſcours ! quelle préſence d'eſprit, quelle fineſſe & quelle juſteſſe dans ſes réponſes ! quel empire ſur ſes paſſions ! Où eſt l'homme, où eſt le ſage qui ſait agir, ſouffrir & mourir ſans foibleſſe & ſans oſtentation ? Quand Platon peint ſon juſte imaginaire (38) couvert de tout l'opprobre du crime, & digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jeſus-Chriſt : la reſſemblance eſt ſi frappante, que tous les Peres l'ont ſentie, & qu'il n'eſt pas poſſible de s'y tromper. Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour comparer le fils de Sophroniſ-

(38) *D. Rep.* Dial. 2.

que au fils de Marie ? Quelle diſtance de l'un à l'autre ! Socrate mourant ſans douleur, ſans ignominie, ſoutint aiſément juſqu'au bout ſon perſonnage, & ſi cette facile mort n'eût honoré ſa vie, on douteroit ſi Socrate, avec tout ſon eſprit, fût autre choſe qu'un ſophiſte. Il inventa, dit-on, la morale. D'autres avant lui l'avoient miſe en pratique ; il ne fit que dire ce qu'ils avoient fait, il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Ariſtide avoit été juſte avant que Socrate eût dit ce que c'étoit que juſtice ; Léonidas étoit mort pour ſon pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie ; Sparte étoit ſobre avant que Socrate eût loué la ſobriété : avant qu'il eût défini la vertu, la Grece abondoit en hommes vertueux. Mais où Jeſus avoit-il pris chez les ſiens cette morale élevée & pure, dont lui ſeul a donné les leçons & l'exemple (39) ? Du ſein du plus furieux fanatiſme la plus haute ſageſſe ſe fit entendre, & la ſimplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate philoſophant tranquillement avec ſes amis, eſt la plus douce qu'on puiſſe deſirer ; celle de Jeſus expirant dans les tourmens, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, eſt la plus horrible qu'on puiſſe craindre. Socrate prenant la coupe empoiſonnée, bénit celui qui la lui préſente & qui pleure ; Jeſus au milieu d'un ſupplice affreux prie pour ſes bourreaux acharnés. Oui, ſi la vie & la mort de Socrate

(39) Voyez dans le diſcours ſur la montagne, le parallele qu'il fait lui-même de la morale de Moyſe à la ſienne. *Matth.* c. 5. vſ. 21. & *ſeq.*

ſont d'un Sage, la vie & la mort de Jeſus ſont d'un Dieu. Dirons-nous que l'hiſtoire de l'Evangile eſt inventée à plaiſir ? Mon ami, ce n'eſt pas ainſi qu'on invente, & les faits de Socrate, dont perſonne ne doute, ſont moins atteſtés que ceux de Jeſus-Chriſt. Au fond, c'eſt reculer la difficulté ſans la détruire ; il ſeroit plus inconcevable que pluſieurs hommes d'accord euſſent fabriqué ce livre, qu'il ne l'eſt qu'un ſeul en ait fourni le ſujet. Jamais des Auteurs Juifs n'euſſent trouvé ni ce ton, ni cette morale, & l'Evangile a des caracteres de vérité ſi grands, ſi frappans, ſi parfaitement inimitables, que l'inventeur en ſeroit plus étonnant que le héros. Avec tout cela, ce même Evangile eſt plein de choſes incroyables, de choſes qui répugnent à la raiſon, & qu'il eſt impoſſible à tout homme ſenſé de concevoir ni d'admettre. Que faire au milieu de toutes ces contradictions ? Etre toujours modeſte & circonſpect, mon enfant ; reſpecter en ſilence ce qu'on ne ſauroit ni rejetter, ni comprendre, & s'humilier devant le grand Etre qui ſeul ſait la vérité.

Voilà le ſcepticiſme involontaire où je ſuis reſté ; mais ce ſcepticiſme ne m'eſt nullement pénible, parce qu'il ne s'étend pas aux points eſſentiels à la pratique, & que je ſuis bien décidé ſur les principes de tous mes devoirs. Je ſers Dieu dans la ſimplicité de mon cœur. Je ne cherche à ſavoir que ce qui importe à ma conduite ; quant aux dogmes qui n'influent ni ſur les actions, ni ſur la morale, & dont tant de gens ſe tourmentent, je ne m'en mets nullement en peine. Je regarde toutes les religions particulieres comme autant d'inſtitutions ſalu-

taires qui preſcrivent dans chaque pays une maniere uniforme d'honorer Dieu par un culte public ; & qui peuvent toutes avoir leurs raiſons dans le climat, dans le gouvernement, dans le génie du peuple, ou dans quelqu'autre cauſe locale qui rend l'une préférable à l'autre, ſelon les tems & les lieux. Je les crois toutes bonnes quand on y ſert Dieu convenablement : le culte eſſentiel eſt celui du cœur. Dieu n'en rejette point l'hommage, quand il eſt ſincere, ſous quelque forme qu'il lui ſoit offert. Appellé dans celle que je profeſſe au ſervice de l'Egliſe, j'y remplis, avec toute l'exactitude poſſible, les ſoins qui me ſont preſcrits, & ma conſcience me reprocheroit d'y manquer volontairement en quelque point. Après un long interdit, vous ſavez que j'obtins, par le crédit de M. de Mellarede, la permiſſion de reprendre mes fonctions pour m'aider à vivre. Autrefois je diſois la Meſſe avec la légereté qu'on met à la longue aux choſes les plus graves quand on les fait trop ſouvent. Depuis mes nouveaux principes, je la célebre avec plus de vénération : je me pénetre de la Majeſté de l'Etre ſuprême, de ſa préſence, de l'inſuffiſance de l'eſprit humain qui conçoit ſi peu ce qui ſe rapporte à ſon Auteur. En ſongeant que je lui porte les vœux du peuple ſous une forme preſcrite, je ſuis avec ſoin tous les Rites ; je récite attentivement : je m'applique à n'omettre jamais ni le moindre mot, ni la moindre cérémonie ; quand j'approche du moment de la conſécration, je me recueille pour la faire avec toutes les diſpoſitions qu'exige l'Egliſe & la grandeur du ſacrement ; je tâche d'anéantir ma raiſon devant la ſuprême Intelligence ; je me dis, qui es-tu, pour meſurer la Puiſſance infinie ? Je

prononce avec reſpect les mots ſacramentaux, & je donne à leur effet toute la foi qui dépend de moi. Quoiqu'il en ſoit de ce myſtere inconcevable, je ne crains pas qu'au jour du jugement je ſois puni pour l'avoir jamais profané dans mon cœur.

Honoré du miniſtere ſacré, quoique dans le dernier rang, je ne ferai, ni ne dirai jamais rien qui me rende indigne d'en remplir les ſublimes devoirs. Je prêcherai toujours la vertu aux hommes, je les exhorterai toujours à bien faire; & tant que je pourrai, je leur en donnerai l'exemple. Il ne tiendra pas à moi de leur rendre la religion aimable; il ne tiendra pas à moi d'affermir leur foi dans les dogmes vraiment utiles, & que tout homme eſt obligé de croire : mais à Dieu ne plaiſe que jamais je leur prêche le dogme cruel de l'intolérance; que jamais je les porte à déteſter leur prochain, à dire à d'autres hommes, vous ſerez damnés; à dire, hors de l'Egliſe point de ſalut (40). Si j'étois dans un rang plus remarquable, cette réſerve pourroit m'attirer des affaires; mais je ſuis trop petit pour avoir beaucoup à craindre, & je ne puis gueres tomber plus bas que je ne ſuis. Quoiqu'il arrive, je ne blaſphémerai point contre la Juſtice divine, & ne mentirai point contre le Saint-Eſprit.

J'ai long-tems ambitionné l'honneur d'être Curé; je l'am-

(40) Le devoir de ſuivre & d'aimer la religion de ſon pays ne s'étend pas juſqu'aux dogmes contraires à la bonne morale, tels que celui de l'intolerance. C'eſt ce dogme horrible qui arme les hommes les uns contre les autres, & les rend tous ennemis du genre humain. La diſtinction entre la tolérance civile & la tolerance théologique, eſt puérile & vaine. Ces deux tolerances ſont inſéparables, & l'on ne peut admettre l'une ſans l'autre. Des Anges mêmes ne vivroient pas en paix avec des hommes qu'ils regarderoient comme les ennemis de Dieu.

bitionne encore, mais je ne l'eſpere plus. Mon bon ami, je ne trouve rien de ſi beau que d'être Curé. Un bon Curé eſt un Miniſtre de bonté, comme un bon Magiſtrat eſt un Miniſtre de juſtice. Un Curé n'a jamais de mal à faire; s'il ne peut pas toujours faire le bien par lui-même, il eſt toujours à ſa place quand il le ſollicite, & ſouvent il l'obtient quand il ſait ſe faire reſpecter. O ſi jamais dans nos montagnes j'avois quelque pauvre Cure de bonnes gens à deſſervir, je ſerois heureux; car il me ſemble que je ferois le bonheur de mes paroiſſiens! Je ne les rendrois pas riches, mais je partagerois leur pauvreté; j'en ôterois la flétriſſure & le mépris plus inſupportable que l'indigence. Je leur ferois aimer la concorde & l'égalité qui chaſſent ſouvent la miſere & la font toujours ſupporter. Quand ils verroient que je ne ſerois en rien mieux qu'eux, & que pourtant je vivrois content, ils apprendroient à ſe conſoler de leur ſort, & à vivre contens comme moi. Dans mes inſtructions je m'attacherois moins à l'eſprit de l'Egliſe, qu'à l'eſprit de l'Evangile, où le dogme eſt ſimple & la morale ſublime, où l'on voit peu de pratiques religieuſes, & beaucoup d'œuvres de charité. Avant de leur enſeigner ce qu'il faut faire, je m'efforcerois toujours de le pratiquer, afin qu'ils viſſent bien que tout ce que je leur dis, je le penſe. Si j'avois des Proteſtans dans mon voiſinage ou dans ma paroiſſe, je ne les diſtinguerois point de mes vrais paroiſſiens en tout ce qui tient à la charité chrétienne; je les porterois tous également à s'entr'aimer, à ſe regarder comme freres, à reſpecter toutes les religions & à vivre en paix chacun dans la ſienne. Je penſe que ſolli-

citer quelqu'un de quitter celle où il eſt né, c'eſt le ſolliciter de mal faire, & par conſéquent faire mal ſoi-même. En attendant de plus grandes lumieres, gardons l'ordre public; dans tout pays reſpectons les loix, ne troublons point le culte qu'elles preſcrivent, ne portons point les Citoyens à la déſobéiſſance; car nous ne ſavons point certainement ſi c'eſt un bien pour eux de quitter leurs opinions pour d'autres, & nous ſavons très-certainement que c'eſt un mal de déſobéir aux loix.

Je viens, mon jeune ami, de vous réciter de bouche ma profeſſion de foi telle que Dieu la lit dans mon cœur: vous êtes le premier à qui je l'ai faite; vous êtes le ſeul peut-être à qui je la ferai jamais. Tant qu'il reſte quelque bonne croyance parmi les hommes, il ne faut point troubler les ames paiſibles, ni alarmer la foi des ſimples par des difficultés qu'ils ne peuvent réſoudre & qui les inquietent ſans les éclairer. Mais quand une fois tout eſt ébranlé, on doit conſerver le tronc aux dépens des branches; les conſciences agitées, incertaines, preſque éteintes, & dans l'état où j'ai vu la vôtre, ont beſoin d'être affermies & réveillées; & pour les rétablir ſur la baſe des vérités éternelles, il faut achever d'arracher les piliers flottans, auxquels elles penſent tenir encore.

Vous êtes dans l'âge critique où l'eſprit s'ouvre à la certitude, où le cœur reçoit ſa forme & ſon caractere, & où l'on ſe détermine pour toute la vie, ſoit en bien, ſoit en mal. Plus tard la ſubſtance eſt durcie, & les nouvelles empreintes ne marquent plus. Jeune homme, recevez dans votre

tre ame, encore flexible, le cachet de la vérité. Si j'étois plus ſûr de moi-même, j'aurois pris avec vous un ton dogmatique & déciſif; mais je ſuis homme, ignorant, ſujet à l'erreur, que pouvois-je faire ? Je vous ai ouvert mon cœur ſans réſerve; ce que je tiens pour ſûr, je vous l'ai donné pour tel; je vous ai donné mes doutes pour des doutes, mes opinions pour des opinions; je vous ai dit mes raiſons de douter & de croire. Maintenant c'eſt à vous de juger : vous avez pris du tems; cette précaution eſt ſage, & me fait bien penſer de vous. Commencez par mettre votre conſcience en état de vouloir être éclairée. Soyez ſincere avec vous-même. Appropriez-vous de mes ſentimens ce qui vous aura perſuadé, rejettez le reſte. Vous n'êtes pas encore aſſez dépravé par le vice, pour riſquer de mal choiſir. Je vous propoſerois d'en conférer entre nous; mais ſitôt qu'on diſpute, on s'échauffe; la vanité, l'obſtination s'en mêlent, la bonne foi n'y eſt plus. Mon ami, ne diſputez jamais; car on n'éclaire par la diſpute ni ſoi, ni les autres. Pour moi, ce n'eſt qu'après bien des années de méditation que j'ai pris mon parti; je m'y tiens, ma conſcience eſt tranquille, mon cœur eſt content. Si je voulois recommencer un nouvel examen de mes ſentimens, je n'y porterois pas un plus pur amour de la vérité, & mon eſprit déjà moins actif ſeroit moins en état de la connoître. Je reſterai comme je ſuis, de peur qu'inſenſiblement le goût de la contemplation devenant une paſſion oiſeuſe, ne m'attiédît ſur l'exercice de mes devoirs, & de peur de retomber dans mon premier pyrrhoniſme, ſans retrouver la force d'en ſortir. Plus de la moitié de ma vie eſt

écoulée ; je n'ai plus que le tems qu'il me faut pour en mettre à profit le reſte, & pour effacer mes erreurs par mes vertus. Si je me trompe, c'eſt malgré moi. Celui qui lit au fond de mon cœur ſait bien que je n'aime pas mon aveuglement. Dans l'impuiſſance de m'en tirer par mes propres lumieres, le ſeul moyen qui me reſte pour en ſortir eſt une bonne vie ; & ſi des pierres mêmes Dieu peut ſuſciter des enfans à Abraham, tout homme a droit d'eſpérer d'être éclairé lorſqu'il s'en rend digne.

Si mes réflexions vous amenent à penſer comme je penſe, que mes ſentimens ſoient les vôtres, & que nous ayons la même profeſſion de foi, voici le conſeil que je vous donne. N'expoſez plus votre vie aux tentations de la miſere & du déſeſpoir, ne la traînez plus avec ignominie à la merci des étrangers, & ceſſez de manger le vil pain de l'aumône. Retournez dans votre patrie, reprenez la religion de vos peres, ſuivez-la dans la ſincérité de votre cœur, ne la quittez plus ; elle eſt très-ſimple & très-ſainte ; je la crois de toutes les religions qui ſont ſur la terre, celle dont la morale eſt la plus pure, & dont la raiſon ſe contente le mieux. Quant aux frais du voyage n'en ſoyez point en peine, on y pourvoira. Ne craignez pas, non plus, la mauvaiſe honte d'un retour humiliant ; il faut rougir de faire une faute, & non de la réparer. Vous êtes encore dans l'âge où tout ſe pardonne, mais où l'on ne peche plus impunément. Quand vous voudrez écouter votre conſcience, mille vains obſtacles diſparoîtront à ſa voix. Vous ſentirez que, dans l'incertitude où nous ſommes, c'eſt une inexcuſable préſomption de profeſſer une

autre religion que celle où l'on eſt né, & une fauſſeté de ne pas pratiquer ſincerement celle qu'on profeſſe. Si l'on s'égare, on s'ôte une grande excuſe au tribunal du Souverain Juge. Ne pardonnera-t-il pas plutôt l'erreur où l'on fut nourri, que celle qu'on oſa choiſir ſoi-même ?

Mon fils, tenez votre ame en état de deſirer toujours qu'il y ait un Dieu, & vous n'en douterez jamais. Au ſurplus, quelque parti que vous puiſſiez prendre, ſongez que les vrais devoirs de la religion ſont indépendans des inſtitutions des hommes ; qu'un cœur juſte eſt le vrai temple de la Divinité ; qu'en tout pays & dans toute ſecte, aimer Dieu par deſſus tout & ſon prochain comme ſoi-même, eſt le ſommaire de la loi ; qu'il n'y a point de religion qui diſpenſe des devoirs de la morale ; qu'il n'y a de vraiment eſſentiels que ceux-là ; que le culte intérieur eſt le premier de ces devoirs, & que ſans la foi nulle véritable vertu n'exiſte.

Fuyez ceux qui, ſous prétexte d'expliquer la Nature, ſement dans les cœurs des hommes de déſolantes doctrines, & dont le ſcepticiſme apparent eſt cent fois plus affirmatif & plus dogmatique que le ton décidé de leurs adverſaires. Sous le hautain prétexte qu'eux ſeuls ſont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous ſoumettent impérieuſement à leurs deciſions tranchantes, & prétendent nous donner, pour les vrais principes des choſes, les inintelligibles ſyſtêmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reſte, traverſant, détruiſant, foulant aux pieds tout ce que les hommes reſpectent, ils ôtent aux affligés la derniere conſolation de leur miſere, aux puiſſans & aux riches le ſeul frein de leurs paſſions ; ils arrachent du

fond des cœurs le remords du crime, l'eſpoir de la vertu, & ſe vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, diſent-ils, la vérité n'eſt nuiſible aux hommes : je le crois comme eux, & c'eſt à mon avis une grande preuve que ce qu'ils enſeignent n'eſt pas la vérité (41).

(41) Les deux partis s'attaquent réciproquement par tant de ſophiſmes, que ce ſeroit une entrepriſe immenſe & téméraire de vouloir les relever tous ; c'eſt déjà beaucoup d'en noter quelques-uns à meſure qu'ils ſe préſentent. Un des plus familiers au parti philoſophiſte eſt d'oppoſer un peuple ſuppoſé de bons Philoſophes à un peuple de mauvais Chrétiens ; comme ſi un peuple de vrais Philoſophes étoit plus facile à faire qu'un peuple de vrais Chrétiens? Je ne ſais ſi, parmi les individus, l'un eſt plus facile à trouver que l'autre ; mais je ſais bien que, dès qu'il eſt queſtion de peuples, il en faut ſuppoſer qui abuſeront de la philoſophie ſans religion comme les nôtres abuſent de la religion ſans philoſophie, & cela me paroit changer beaucoup l'état de la queſtion.

Bayle a très-bien prouvé que le fanatiſme eſt plus pernicieux que l'Athéiſme ; & cela eſt inconteſtable ; mais ce qu'il n'a eu garde de dire, & qui n'eſt pas moins vrai, c'eſt que le fanatiſme, quoique ſanguinaire & cruel, eſt pourtant une paſſion grande & forte qui éleve le cœur de l'homme, qui lui fait mépriſer la mort, qui lui donne un reſſort prodigieux, & qu'il ne faut que mieux diriger pour en tirer les plus ſublimes vertus ; au lieu que l'irréligion, & en général l'eſprit raiſonneur & philoſophique attache à la vie, efféminé, avilit les ames, concentre toutes les paſſions dans la baſſeſſe de l'intérêt particulier ; dans l'abjection du *moi* humain, & ſape ainſi à petit bruit les vrais fondemens de toute ſociété ; car ce que les intérêts particuliers ont de commun eſt ſi peu de choſe, qu'il ne balancera jamais ce qu'ils ont d'oppoſé.

Si l'Athéiſme ne fait pas verſer le ſang des hommes, c'eſt moins par amour pour la paix que par indifférence pour le bien ; comme que tout aille, peu importe au prétendu ſage, pourvu qu'il reſte en repos dans ſon cabinet. Ses principes ne font pas tuer les hommes : mais ils les empêchent de naître, en détruiſant les mœurs qui les multiplient, en les détachant de leur eſpece ;

Bon jeune homme, ſoyez ſincere & vrai ſans orgueil; ſachez être ignorant, vous ne tromperez ni vous, ni les autres. Si jamais vos talens cultivés vous mettent en état de parler aux hommes, ne leur parlez jamais que ſelon votre conſcience, ſans vous embarraſſer s'ils vous applaudiront. L'abus

en réduiſant toutes leurs affections à un ſecret égoïſme, auſſi funeſte à la population qu'à la vertu. L'indifférence philoſophique reſſemble à la tranquillité de l'Etat ſous le deſpotiſme: c'eſt la tranquillité de la mort; elle eſt plus deſtructive que la guerre même.

Ainſi le Fanatiſme, quoique plus funeſte dans ſes effets immédiats, que ce qu'on appelle aujourd'hui l'eſprit philoſophique, l'eſt beaucoup moins dans ſes conſéquences. D'ailleurs il eſt aiſé d'étaler de belles maximes dans des livres: mais la queſtion eſt de ſavoir ſi elles tiennent bien à la doctrine, ſi elles en découlent néceſſairement; & c'eſt ce qui n'a point paru clair juſqu'ici. Reſte à ſavoir encore ſi la philoſophie à ſon aiſe & ſur le Trône commanderoit bien à la gloriole, à l'intérêt, à l'ambition, aux petites paſſions de l'homme, & ſi elle pratiqueroit cette humanité ſi douce qu'elle nous vante la plume à la main.

Par les principes, la philoſophie ne peut faire aucun bien, que la religion ne le faſſe encore mieux, & la religion en fait beaucoup, que la philoſophie ne ſauroit faire.

Par la pratique, c'eſt autre choſe; mais encore faut-il examiner. Nul homme ne ſuit de tout point ſa religion quand il en a une; cela eſt vrai: la plupart n'en ont gueres & ne ſuivent point du tout celle qu'ils ont; cela eſt encore vrai: mais enfin quelques-uns en ont une, la ſuivent du moins en partie, & il eſt indubitable que des motifs de religion les empêchent ſouvent de mal faire, & obtiennent d'eux des vertus, des actions louables, qui n'auroient point eu lieu ſans ces motifs.

Qu'un Moine nie un dépôt; que s'enſuit-il, ſinon qu'un ſot le lui avoit confié? Si Paſcal en eût nié un, cela prouveroit que Paſcal étoit un hypocrite, & rien de plus. Mais un Moine!..... Les gens qui font trafic de la religion ſont-ils donc ceux qui en ont? Tous les crimes qui ſe font dans le Clergé, comme ailleurs, ne prouvent point que la religion ſoit inutile, mais que très-

du ſavoir, produit l'incrédulité. Tout ſavant dédaigne le ſentiment vulgaire; chacun en veut avoir un à ſoi. L'orgueilleuſe philoſophie mene à l'eſprit fort, comme l'aveugle dévotion mene au fanatiſme. Evitez ces extrêmités; reſtez toujours ferme dans la voie de la vérité, ou de ce qui vous paroîtra

peu de gens ont de la religion.

Nos gouvernemens modernes doivent inconteſtablement au Chriſtianiſme leur plus ſolide autorité, & leurs révolutions moins fréquentes; il les a rendu eux-mêmes moins ſanguinaires; cela ſe prouve par le fait en les comparant aux gouvernemens anciens. La religion mieux connue écartant le fanatiſme a donné plus de douceur aux mœurs chrétiennes. Ce changement n'eſt point l'ouvrage des lettres; car par-tout où elles ont brillé, l'humanité n'en a pas été plus reſpectée; les cruautés des Athéniens, des Egyptiens, des Empereurs de Rome, des Chinois, en font foi. Que d'œuvres de miſéricorde ſont l'ouvrage de l'Evangile! Que de reſtitutions, de réparations la confeſſion ne fait-elle ponit faire chez les Catholiques? Chez nous combien les approches des tems de communion n'operent-elles point de réconciliations & d'aumônes? Combien le jubilé des Hebreux ne rendoit-il pas les uſurpateurs moins avides? Que de miſeres ne prévenoit-il pas? La fraternité légale uniſſoit toute la nation; on ne voyoit pas un mendiant chez eux, on n'en voit point non plus chez les Turcs, où les fondations pieuſes ſont innombrables. Ils ſont par principe de religion hoſpitaliers même envers les ennemis de leur culte.

» Les Mahométans diſent, ſelon » Chardin, qu'après l'examen qui „ ſuivra la réſurrection univerſelle, „ tous les corps iront paſſer un „ pont appellé *Poul-Serrho*, qui eſt „ jetté ſur le feu éternel, pont „ qu'on peut appeller, diſent-ils, „ le troiſieme & dernier examen & „ le vrai jugement final, parce que „ c'eſt là où ſe fera la ſéparation „ des bons d'avec les méchans..... „ &c.

» Les Perſans, (pourſuit Char- » din,) ſont fort infatués de ce „ pont, & lorſque quelqu'un ſouf- „ fre une injure dont, par aucune „ voie, ni dans aucun tems, il „ ne peut avoir raiſon, ſa der- „ niere conſolation eſt de dire: „ *Eh! bien, par le Dieu vivant;* „ *tu me le payeras au double au*

l'être dans la ſimplicité de votre cœur, ſans jamais vous en détourner par vanité ni par foibleſſe. Oſez confeſſer Dieu chez les Philoſophes ; oſez prêcher l'humanité aux intolérans. Vous ſerez ſeul de votre parti, peut-être ; mais vous porterez en vous-même un témoignage qui vous diſpenſera de ceux des hommes. Qu'ils vous aiment ou vous haïſſent, qu'ils liſent ou mépriſent vos écrits, il n'importe. Dites ce qui eſt vrai, faites ce qui eſt bien ; ce qui importe à l'homme eſt de rem-

„ *dernier jour ; tu ne paſſeras point* „ *le Poul-Serrho, que tu ne me ſa-* „ *tisfaſſes auparavant, je matta-* „ *cherai au bord de ta veſte &* „ *me jetterai à tes jambes.* J'ai vu „ beaucoup de gens éminens, & „ de toutes ſortes de profeſſions, „ qui, appréhendant qu'on ne criât „ ainſi *Haro* ſur eux au paſſage de „ ce pont redoutable, ſollicitoient „ ceux qui ſe plaignoient d'eux de „ leur pardonner : cela m'eſt arri- „ vé cent fois à moi-même. Des gens „ de qualité qui m'avoient fait faire, „ par importunité, des démarches „ autrement que je n'euſſe voulu, „ m'abordoient au bout de quelque „ tems, qu'ils penſoient que le cha- „ grin en étoit paſſé, & me di- „ ſoient : *je te prie, halal becon* „ *antchiſra*, c'eſt-à-dire, *rends-moi* „ *cette affaire licite ou juſte.* Quel- „ ques uns même m'ont fait des pré- „ ſens & rendu des ſervices, afin „ que je leur pardonnaſſe en dé- „ clarant que je le faiſois de bon „ cœur ; de quoi la cauſe n'eſt „ autre que cette créance qu'on ne „ paſſera point le pont de l'Enfer qu'on „ n'ait rendu le dernier quatrin à „ ceux qu'on a oppreſſés. T. 7. *in*-12. „ p. 50 ».

Croirai-je que l'idée de ce pont qui répare tant d'iniquités n'en prévient jamais ? Que ſi l'on ôtoit aux Perſans cette idée, en leur perſuadant qu'il n'y a ni *Poul-Serrho*, ni rien de ſemblable, où les opprimés ſoient vengés de leurs tyrans après la mort, n'eſt-il pas clair que cela mettroit ceux-ci fort à leur aiſe, & les délivreroit du ſoin d'appaiſer ces malheureux ? Il eſt donc faux que cette doctrine ne fût pas nuiſible ; elle ne ſeroit donc pas la vérité.

Philoſophe, tes loix morales ſont fort belles, mais montre-m'en, de grace, la ſanction. Ceſſe un moment de battre la campagne, & dis-moi nettement ce que tu mets à la place du *Poul-Serrho*.

plir ſes devoirs ſur la terre, & c'eſt en s'oubliant qu'on travaille pour ſoi. Mon enfant, l'intérêt particulier nous trompe; il n'y a que l'eſpoir du juſte qui ne trompe point.

Amen.

J'Ai tranſcrit cet écrit, non comme une regle des ſentimens qu'on doit ſuivre en matiere de religion, mais comme un exemple de la maniere dont on peut raiſonner avec ſon Eleve, pour ne point s'écarter de la méthode que j'ai tâché d'établir. Tant qu'on ne donne rien à l'autorité des hommes, ni aux préjugés du pays où l'on eſt né ; les ſeules lumieres de la raiſon ne peuvent dans l'inſtitution de la Nature nous mener plus loin que la religion naturelle, & c'eſt à quoi je me borne avec mon Emile. S'il en doit avoir une autre, je n'ai plus en cela le droit d'être ſon guide ; c'eſt à lui ſeul de la choiſir.

Nous travaillons de concert avec la Nature, & tandis qu'elle forme l'homme phyſique, nous tâchons de former l'homme moral ; mais nos progrès ne ſont pas les mêmes. Le corps eſt déja robuſte & fort, que l'ame eſt encore languiſſante & foible ; & quoique l'art humain puiſſe faire, le tempérament précede toujours la raiſon. C'eſt à retenir l'un & à exciter l'autre, que nous avons juſqu'ici donné tous nos ſoins, afin que l'homme fût toujours un, le plus qu'il étoit poſſible. En développant le naturel, nous avons donné le change à ſa ſenſibilité naiſſante ; nous l'avons réglée en cultivant

cultivant la raiſon. Les objets intellectuels modéroient l'impreſſion des objets ſenſibles. En remontant au principe des choſes, nous l'avons ſouſtrait à l'empire des ſens ; il étoit ſimple de s'élever de l'étude de la Nature à la recherche de ſon Auteur.

Quand nous en ſommes venus là, quelles nouvelles priſes nous nous ſommes données ſur notre Eleve ! que de nouveaux moyens nous avons de parler à ſon cœur ! C'eſt alors ſeulement qu'il trouve ſon véritable intérêt à être bon, à faire le bien loin des regards des hommes & ſans y être forcé par les loix, à être juſte entre Dieu & lui, à remplir ſon devoir, même aux dépens de ſa vie, & à porter dans ſon cœur la vertu, non-ſeulement pour l'amour de l'ordre auquel chacun préfere toujours l'amour de ſoi ; mais pour l'amour de l'Auteur de ſon être, amour qui ſe confond avec ce même amour de ſoi ; pour jouir enfin du bonheur durable que le repos d'une bonne conſcience & la contemplation de cet Etre ſuprême lui promettent dans l'autre vie, après avoir bien uſé de celle-ci. Sortez de-là, je ne vois plus qu'injuſtice, hypocriſie & menſonge parmi les hommes ; l'intérêt particulier qui, dans la concurrence, l'emporte néceſſairement ſur toutes choſes, apprend à chacun d'eux à parer le vice du maſque de la vertu. Que tous les autres hommes faſſent mon bien aux dépens du leur, que tout ſe rapporte à moi ſeul, que tout le genre humain meure, s'il le faut, dans la peine & dans la miſere pour m'épargner un moment de douleur ou de faim ; tel eſt le langage intérieur de tout incrédule qui raiſonne. Oui, je le ſoutiendrai toute

ma vie ; quiconque a dit dans ſon cœur, il n'y a point de Dieu, & parle autrement, n'eſt qu'un menteur, ou un inſenſé.

Lecteur, j'aurai beau faire, je ſens bien que vous & moi ne verrons jamais mon Emile ſous les mêmes traits ; vous vous le figurerez toujours ſemblable à vos jeunes gens ; toujours étourdi, pétulant, volage, errant de fête en fête, d'amuſement en amuſement, ſans jamais pouvoir ſe fixer à rien. Vous rirez de me voir faire un contemplatif, un Philoſophe, un vrai Théologien d'un jeune homme ardent, vif, emporté, fougueux dans l'âge le plus bouillant de la vie. Vous direz : ce rêveur pourſuit toujours ſa chimere ; en nous donnant un Eleve de ſa façon, il ne le forme pas ſeulement ; il le crée, il le tire de ſon cerveau, & croyant toujours ſuivre la Nature, il s'en écarte à chaque inſtant. Moi, comparant mon Eleve aux vôtres, je trouve à peine ce qu'ils peuvent avoir de commun. Nourri ſi différemment, c'eſt preſque un miracle s'il leur reſſemble en quelque choſe. Comme il a paſſé ſon enfance dans toute la liberté qu'ils prennent dans leur jeuneſſe, il commence à prendre dans ſa jeuneſſe la regle à laquelle on les a ſoumis enfans ; cette regle devient leur fléau, ils la prennent en horreur, ils n'y voient que la longue tyrannie des maîtres, ils croient ne ſortir de l'enfance qu'en ſecouant toute eſpece de joug (42) ;

(42) Il n'y a perſonne qui voye l'enfance avec tant de mépris que ceux qui en ſortent, comme il n'y a pas de pays où les rangs ſoient gardés avec plus d'affectation que ceux où l'inégalité n'eſt pas grande & où chacun craint toujours d'être confondu avec ſon inférieur.

ils ſe dédommagent alors de la longue contrainte où l'on les a tenus, comme un priſonnier délivré des fers, étend, agite & fléchit ſes membres.

Emile, au contraire, s'honore de ſe faire homme & de s'aſſujettir au joug de la raiſon naiſſante; ſon corps déjà formé n'a plus beſoin des mêmes mouvemens, & commence à s'arrêter de lui-même, tandis que ſon eſprit à moitié développé cherche à ſon tour à prendre l'eſſor. Ainſi l'âge de raiſon n'eſt pour les uns que l'âge de la licence, pour l'autre il devient l'âge du raiſonnement.

Voulez-vous ſavoir leſquels d'eux ou de lui ſont mieux en cela dans l'ordre de la Nature? Conſidérez les différences dans ceux qui en ſont plus ou moins éloignés: obſervez les jeunes gens chez les villageois, & voyez s'ils ſont auſſi pétulans que les vôtres. *Durant l'enfance des Sauvages*, dit le Sr. le Beau, *on les voit toujours actifs, & s'occupant à différens jeux qui leur agitent le corps; mais à peine ont-ils atteint l'âge de l'adoleſcence, qu'ils deviennent tranquilles, rêveurs: ils ne s'appliquent plus gueres qu'à des jeux ſérieux ou de hazard* (43). Emile ayant été élevé dans toute la liberté des jeunes payſans & des jeunes ſauvages, doit changer & s'arrêter comme eux en grandiſſant. Toute la différence eſt qu'au lieu d'agir uniquement pour jouer ou pour ſe nourrir, il a dans ſes travaux & dans ſes jeux appris à penſer. Parvenu donc à ce terme par cette route, il ſe trouve tout diſpoſé pour celle

(43) Aventures du Sieur C le Beau, Avocat au Parlement. T. II. pag. 70.

où je l'introduis ; les ſujets de réflexions que je lui préſente irritent ſa curioſité, parce qu'ils ſont beaux par eux-mêmes, qu'ils ſont tout nouveaux pour lui, & qu'il eſt en état de les comprendre. Au contraire, ennuyés, excédés de vos fades leçons, de vos longues morales, de vos éternels catéchiſmes, comment vos jeunes gens ne ſe refuſeroient-ils pas à l'application d'eſprit qu'on leur a rendu triſte, aux lourds préceptes dont on n'a ceſſé de les accabler, aux méditations ſur l'Auteur de leur être, dont on a fait l'ennemi de leurs plaiſirs ? Ils n'ont conçu pour tout cela qu'averſion, dégoût ; la contrainte les en a rebutés : le moyen déſormais qu'ils s'y livrent quand ils commencent à diſpoſer d'eux ? Il leur faut du nouveau pour leur plaire, il ne leur faut plus rien de ce qu'on dit aux enfans. C'eſt la même choſe pour mon Eleve ; quand il devient homme, je lui parle comme à un homme & ne lui dis que des choſes nouvelles ; c'eſt préciſément parce qu'elles ennuient les autres qu'il doit les trouver de ſon goût.

Voilà comment je lui fais doublement gagner du tems, en retardant au profit de la raiſon le progrès de la Nature ; mais ai-je en effet retardé ce progrès ? Non ; je n'ai fait qu'empêcher l'imagination de l'accélérer ; j'ai balancé par des leçons d'une autre eſpece les leçons précoces que le jeune homme reçoit d'ailleurs. Tandis que le torrent de nos inſtitutions l'entraîne, l'attirer en ſens contraire par d'autres inſtitutions, ce n'eſt pas l'ôter de ſa place, c'eſt l'y maintenir.

Le vrai moment de la Nature arrive enfin ; il faut qu'il

arrive. Puiſqu'il faut que l'homme meure, il faut qu'il ſe reproduiſe, afin que l'eſpece dure & que l'ordre du monde ſoit conſervé. Quand par les ſignes dont j'ai parlé, vous preſſentirez le moment critique, à l'inſtant quittez avec lui pour jamais votre ancien ton. C'eſt votre diſciple encore, mais ce n'eſt plus votre Eleve. C'eſt votre ami, c'eſt un homme; traitez-le déſormais comme tel.

Quoi ! faut-il abdiquer mon autorité lorſqu'elle m'eſt le plus néceſſaire ? Faut-il abandonner l'adulte à lui-même au moment qu'il ſait le moins ſe conduire, & qu'il fait les plus grands écarts ? Faut-il renoncer à mes droits quand il lui importe le plus que j'en uſe ? Vos droits ! Qui vous dit d'y renoncer ? Ce n'eſt qu'à préſent qu'ils commencent pour lui. Juſqu'ici vous n'en obteniez rien que par force ou par ruſe ; l'autorité, la loi du devoir lui étoient inconnues ; il faloit le contraindre ou le tromper pour vous faire obéir. Mais voyez de combien de nouvelles chaînes vous avez environné ſon cœur. La raiſon, l'amitié, la reconnoiſſance, mille affections lui parlent d'un ton qu'il ne peut méconnoître. Le vice ne l'a point encore rendu ſourd à leur voix. Il n'eſt ſenſible encore qu'aux paſſions de la Nature. La premiere de toutes, qui eſt l'amour de ſoi, le livre à vous ; l'habitude vous le livre encore. Si le tranſport d'un moment vous l'arrache, le regret vous le ramene à l'inſtant ; le ſentiment qui l'attache à vous, eſt le ſeul permanent ; tous les autres paſſent & s'effacent mutuellement. Ne le laiſſez point corrompre, il ſera toujours docile ; il ne commence d'être rebelle que quand il eſt déjà perverti.

J'avoue bien que, ſi heurtant de front ſes deſirs naiſſans, vous alliez ſottement traîter de crimes les nouveaux beſoins qui ſe font ſentir à lui, vous ne ſeriez pas long-tems écouté ; mais ſitôt que vous quitterez ma méthode, je ne vous réponds plus de rien. Songez toujours que vous êtes le Miniſtre de la nature ; vous n'en ſerez jamais l'ennemi.

Mais quel parti prendre ? On ne s'attend ici qu'à l'alternative de favoriſer ſes penchans, ou de les combattre ; d'être ſon tyran, ou ſon complaiſant : & tous deux ont de ſi dangereuſes conſéquences, qu'il n'y a que trop à balancer ſur le choix.

Le premier moyen qui s'offre pour réſoudre cette difficulté, eſt de le marier bien vîte ; c'eſt inconteſtablement l'expédient le plus ſûr & le plus naturel. Je doute pourtant que ce ſoit le meilleur, ni le plus utile : je dirai ci-après mes raiſons : en attendant, je conviens qu'il faut marier les jeunes gens à l'âge nubile ; mais cet âge vient pour eux avant le tems ; c'eſt nous qui l'avons rendu précoce ; on doit le prolonger juſqu'à la maturité.

S'il ne faloit qu'écouter les penchans & ſuivre les indications, cela ſeroit bientôt fait ; mais il y a tant de contradictions entre les droits de la Nature, & nos loix ſociales, que pour les concilier, il faut gauchir & tergiverſer ſans ceſſe : il faut employer beaucoup d'art pour empêcher l'homme ſocial d'être tout-à-fait artificiel.

Sur les raiſons ci-devant expoſées, j'eſtime que par les moyens que j'ai donnés, & d'autres ſemblables, on peut

au moins étendre juſqu'à vingt ans l'ignorance des deſirs & la pureté des ſens; cela eſt ſi vrai, que chez les Germains, un jeune homme qui perdoit ſa virginité avant cet âge, en reſtoit diffamé : & les auteurs attribuent, avec raiſon, à la continence de ces peuples durant leur jeuneſſe, la vigueur de leur conſtitution & la multitude de leurs enfans.

On peut même beaucoup prolonger cette époque, & il y a peu de ſiecles que rien n'étoit plus commun dans la France même. Entre autres exemples connus, le pere de Montaigne, homme non moins ſcrupuleux & vrai que fort & bien conſtitué, juroit s'être marié vierge à trente-trois ans, après avoir ſervi long-tems, dans les guerres d'Italie; & l'on peut voir dans les écrits du fils quelle vigueur & quelle gaieté conſervoit le pere à plus de ſoixante ans. Certainement l'opinion contraire tient plus à nos mœurs & à nos préjugés, qu'à la connoiſſance de l'eſpece en général.

Je puis donc laiſſer à part l'exemple de notre Jeuneſſe, il ne prouve rien pour qui n'a pas été élevé comme elle. Conſidérant que la Nature n'a point là-deſſus de terme fixe qu'on ne puiſſe avancer ou retarder, je crois pouvoir, ſans ſortir de ſa loi, ſuppoſer Emile reſté juſques-là par mes ſoins dans ſa primitive innocence, & je vois cette heureuſe époque prête à finir. Entouré de périls toujours croiſſans, il va m'échapper, quoi que je faſſe. A la premiere occaſion, (& cette occaſion ne tardera pas à naître,) il va ſuivre l'aveugle inſtinct des ſens; il y a mille à parier contre un qu'il va ſe perdre. J'ai trop réfléchi ſur les mœurs des hommes, pour ne pas voir l'influence invincible de ce pre-

mier moment ſur le reſte de ſa vie. Si je diſſimule & feins de ne rien voir, il ſe prévaut de ma foibleſſe ; croyant me tromper, il me mépriſe, & je ſuis le complice de ſa perte. Si j'eſſaye de le ramener, il n'eſt plus tems, il ne m'écoute plus ; je lui deviens incommode, odieux, inſupportable ; il ne tardera gueres à ſe débarraſſer de moi. Je n'ai donc plus qu'un parti raiſonnable à prendre ; c'eſt de le rendre comptable de ſes actions à lui-même ; de le garantir au moins des ſurpriſes de l'erreur, & de lui montrer à découvert les périls dont il eſt environné. Juſqu'ici je l'arrêtois par ſon ignorance ; c'eſt maintenant par ſes lumieres qu'il faut l'arrêter.

Ces nouvelles inſtructions ſont importantes, & il convient de reprendre les choſes de plus haut. Voici l'inſtant de lui rendre, pour ainſi dire, mes comptes ; de lui montrer l'emploi de ſon tems & du mien ; de lui déclarer ce qu'il eſt & ce que je ſuis, ce que j'ai fait, ce qu'il a fait, ce que nous devons l'un à l'autre, toutes ſes relations morales, tous les engagemens qu'il a contractés, tous ceux qu'on a contractés avec lui, à quel point il eſt parvenu dans le progrès de ſes facultés, quel chemin lui reſte à faire, les difficultés qu'il y trouvera, les moyens de franchir ces difficultés, en quoi je lui puis aider encore, en quoi lui ſeul peut déſormais s'aider, enfin le point critique où il ſe trouve, les nouveaux périls qui l'environnent, & toutes les ſolides raiſons qui doivent l'engager à veiller attentivement ſur lui-même avant d'écouter ſes deſirs naiſſans.

Songez que pour conduire un adulte, il faut prendre le contre-pied de tout ce que vous avez fait pour conduire un enfant.

enfant. Ne balancez point à l'inſtruire de ces dangereux myſteres que vous lui avez cachés ſi long-tems avec tant de ſoin. Puiſqu'il faut enfin qu'il les ſache, il importe qu'il ne les apprenne, ni d'un autre, ni de lui-même, mais de vous ſeul : puiſque le voilà déſormais forcé de combattre, il faut de peur de ſurpriſe, qu'il connoiſſe ſon ennemi.

Jamais les jeunes gens qu'on trouve ſavans ſur ces matieres, ſans ſavoir comment ils le ſont devenus, ne le ſont devenus impunément. Cette indiſcrete inſtruction ne pouvant avoir un objet honnête, ſouille au moins l'imagination de ceux qui la reçoivent, & les diſpoſe aux vices de ceux qui la donnent. Ce n'eſt pas tout ; des domeſtiques s'inſinuent ainſi dans l'eſprit d'un enfant, gagnent ſa confiance, lui font enviſager ſon gouverneur comme un perſonnage triſte & fâcheux, & l'un des ſujets favoris de leurs ſecrets colloques, eſt de médire de lui. Quand l'Eleve en eſt là, le maître peut ſe retirer, il n'a plus rien de bon à faire.

Mais pourquoi l'enfant ſe choiſit-il des confidens particuliers ? Toujours par la tyrannie de ceux qui le gouvernent. Pourquoi ſe cacheroit-il d'eux, s'il n'étoit forcé de s'en cacher ? Pourquoi s'en plaindroit-il, s'il n'avoit nul ſujet de s'en plaindre ? Naturellement ils ſont ſes premiers confidens ; on voit à l'empreſſement avec lequel il vient leur dire ce qu'il penſe, qu'il croit ne l'avoir penſé qu'à moitié juſqu'à ce qu'il le leur ait dit. Comptez que ſi l'enfant ne craint de votre part, ni ſermon, ni réprimande, il vous dira toujours tout, & qu'on n'oſera lui rien confier qu'il vous doive taire, quand on ſera bien ſûr qu'il ne vous taira rien.

Ce qui me fait le plus compter ſur ma méthode, c'eſt qu'en ſuivant ſes effets le plus exactement qu'il m'eſt poſſible, je ne vois pas une ſituation dans la vie de mon Eleve qui ne me laiſſe de lui quelque image agréable. Au moment même où les fureurs du tempérament l'entraînent, & où, révolté contre la main qui l'arrête, il ſe débat & commence à m'échapper, dans ſes agitations, dans ſes emportemens, je retrouve encore ſa premiere ſimplicité; ſon cœur auſſi pur que ſon corps ne connoit pas plus le déguiſement que le vice; les reproches ni le mépris ne l'ont point rendu lâche; jamais la vile crainte ne lui apprit à ſe déguiſer: il a toute l'indiſcrétion de l'innocence, il eſt naïf ſans ſcrupule, il ne ſait encore à quoi ſert de tromper. Il ne ſe paſſe pas un mouvement dans ſon ame, que ſa bouche ou ſes yeux ne le diſent; & ſouvent les ſentimens qu'il éprouve me ſont connus plutôt qu'à lui.

Tant qu'il continue de m'ouvrir ainſi librement ſon ame, & de me dire avec plaiſir ce qu'il ſent, je n'ai rien à craindre; mais s'il devient plus timide, plus réſervé, que j'apperçoive dans ſes entretiens le premier embarras de la honte; déjà l'inſtinct ſe développe, il n'y a plus un moment à perdre; & ſi je ne me hâte de l'inſtruire, il ſera bientôt inſtruit malgré moi.

Plus d'un lecteur, même en adoptant mes idées, penſera qu'il ne s'agit ici que d'une converſation priſe au hazard, & que tout eſt fait. Oh! que ce n'eſt pas ainſi que le cœur humain ſe gouverne! ce qu'on dit ne ſignifie rien, ſi l'on n'a préparé le moment de le dire. Avant de ſemer il faut

labourer la terre : la ſemence de la vertu leve difficilement, il faut de longs apprêts pour lui faire prendre racine. Une des choſes qui rendent les prédications le plus inutiles, eſt qu'on les fait indifféremment à tout le monde ſans diſcernement & ſans choix. Comment peut-on penſer que le même ſermon convienne à tant d'auditeurs ſi diverſement diſpoſés, ſi différens d'eſprits, d'humeurs, d'âges, de ſexes, d'états & d'opinions? Il n'y en a peut-être pas deux auxquels ce qu'on dit à tous puiſſe être convenable; & toutes nos affections ont ſi peu de conſtance, qu'il n'y a peut-être pas deux momens dans la vie de chaque homme, où le même diſcours fît ſur lui la même impreſſion. Jugez ſi, quand les ſens enflammés aliénent l'entendement & tyranniſent la volonté, c'eſt le tems d'écouter les graves leçons de la ſageſſe. Ne parlez donc jamais raiſon aux jeunes gens, même en âge de raiſon, que vous ne les ayez premierement mis en état de l'entendre. La plupart des diſcours perdus le ſont bien plus par la faute des maîtres que par celle des diſciples. Le pédant & l'inſtituteur diſent à peu près les mêmes choſes; mais le premier les dit à tout propos; le ſecond ne les dit que quand il eſt ſûr de leur effet.

Comme un ſomnambule, errant durant ſon ſommeil, marche en dormant ſur les bords d'un précipice, dans lequel il tomberoit s'il étoit éveillé tout à coup, ainſi mon Emile, dans le ſommeil de l'ignorance, échappe à des périls qu'il n'apperçoit point; ſi je l'éveille en ſurſaut il eſt perdu. Tâchons premierement de l'éloigner du précipice, & puis nous l'éveillerons pour le lui montrer de plus loin.

La lecture, la ſolitude, l'oiſiveté, la vie molle & ſédentaire, le commerce des femmes & des jeunes gens ? voilà les ſentiers dangereux à frayer à ſon âge, & qui le tiennent ſans ceſſe à côté du péril. C'eſt par d'autres objets ſenſibles que je donne le change à ſes ſens ; c'eſt en traçant un autre cours aux eſprits, que je les détourne de celui qu'ils commençoient à prendre ; c'eſt en exerçant ſon corps à des travaux pénibles, que j'arrête l'activité de l'imagination qui l'entraîne. Quand les bras travaillent beaucoup, l'imagination ſe repoſe ; quand le corps eſt bien las, le cœur ne s'échauffe point. La précaution la plus prompte & la plus facile, eſt de l'arracher au danger local. Je l'emmene d'abord hors des villes, loin des objets capables de le tenter. Mais ce n'eſt pas aſſez ; dans quel déſert, dans quel ſauvage aſyle échappera-t-il aux images qui le pourſuivent ? Ce n'eſt rien d'éloigner les objets dangereux, ſi je n'en éloigne auſſi le ſouvenir, ſi je ne trouve l'art de le détacher de tout, ſi je ne le diſtrais de lui-même ; autant valoit le laiſſer où il étoit.

Emile ſait un métier, mais ce métier, n'eſt pas ici notre reſſource ; il aime & entend l'agriculture, mais l'agriculture ne nous ſuffit pas ; les occupations qu'il connoit deviennent une routine, en s'y livrant il eſt comme ne faiſant rien ; il penſe à toute autre choſe, la tête & les bras agiſſent ſéparément. Il lui faut une occupation nouvelle qui l'intéreſſe par ſa nouveauté, qui le tienne en haleine, qui lui plaiſe, qui l'applique, qui l'exerce ; une occupation dont il ſe paſſionne, & à laquelle il ſoit tout entier. Or la ſeule qui me paroit réunir toutes ces conditions eſt la chaſſe. Si la chaſſe eſt ja-

Un Galant et un Garde-Chasse tirant les Perdrix

mais un plaiſir innocent, ſi jamais elle eſt convenable à l'homme, c'eſt à préſent qu'il y faut avoir recours. Emile a tout ce qu'il faut pour y réuſſir ; il eſt robuſte, adroit, patient, infatigable. Infailliblement il prendra du goût pour cet exercice ; il y mettra toute l'ardeur de ſon âge ; il y perdra, du moins pour un tems, les dangereux penchans qui naiſſent de la molleſſe. La chaſſe endurcit le cœur auſſi bien que le corps ; elle accoutume au ſang, à la cruauté. On a fait Diane ennemie de l'amour, & l'allégorie eſt très-juſte : les langueurs de l'amour ne naiſſent que dans un doux repos ; un violent exercice étouffe les ſentimens tendres. Dans les bois, dans les lieux champêtres, l'amant, le chaſſeur ſont ſi diverſement affectés, que ſur les mêmes objets ils portent des images toutes différentes. Les ombrages frais, les bocages, les doux aſyles du premier, ne ſont pour l'autre que des viandis, des forts, des remiſes : où l'un n'entend que roſſignols, que ramages, l'autre ſe figure les cors, & les cris des chiens ; l'un n'imagine que Dryades & Nymphes, l'autre que piqueurs, meutes & chevaux. Promenez-vous en campagne avec ces deux ſortes d'hommes, à la différence de leur langage, vous connoîtrez bientôt que la terre n'a pas pour eux un aſpect ſemblable, & que le tour de leurs idées eſt auſſi divers que le choix de leurs plaiſirs.

Je comprends comment ces goûts ſe réuniſſent, & comment on trouve enfin du tems pour tout. Mais les paſſions de la jeuneſſe ne ſe partagent pas ainſi : donnez-lui une ſeule occupation qu'elle aime, & tout le reſte ſera bientôt oublié. La variété des deſirs vient de celle des connoiſſances, & les

premiers plaiſirs qu'on connoit ſont long-tems les ſeuls qu'on recherche. Je ne veux pas que toute la jeuneſſe d'Emile ſe paſſe à tuer des bêtes, & je ne prétends pas même juſtifier en tout cette féroce paſſion ; il me ſuffit qu'elle ſerve aſſez à ſuſpendre une paſſion plus dangereuſe pour me faire écouter de ſang-froid parlant d'elle, & me donner le tems de la peindre ſans l'exciter.

Il eſt des époques dans la vie humaine, qui ſont faites pour n'être jamais oubliées. Telle eſt, pour Emile, celle de l'inſtruction dont je parle ; elle doit influer ſur le reſte de ſes jours. Tâchons donc de la graver dans ſa mémoire, en ſorte qu'elle ne s'en afface point. Une des erreurs de notre âge, eſt d'employer la raiſon trop nue, comme ſi les hommes n'étoient qu'eſprit. En n'égligeant la langue des ſignes qui parlent à l'imagination, l'on a perdu le plus énergique des langages. L'impreſſion de la parole eſt toujours foible, & l'on parle au cœur par les yeux bien mieux que par les oreilles. En voulant tout donner au raiſonnement, nous avons réduit en mots nos préceptes, nous n'avons rien mis dans les actions. La ſeule raiſon n'eſt point active ; elle retient quelquefois, rarement elle excite, & jamais elle n'a rien fait de grand. Toujours raiſonner eſt la manie des petits eſprits. Les ames fortes ont bien un autre langage ; c'eſt par ce langage qu'on perſuade & qu'on fait agir.

J'obſerve que dans les ſiecles modernes, les hommes n'ont plus de priſe les uns ſur les autres que par la force & par l'intérêt, au lieu que les anciens agiſſoient beaucoup plus par la perſuaſion, par les affections de l'ame, parce qu'ils

ne négligeoient pas la langue des ſignes. Toutes les conventions ſe paſſoient avec ſolemnité pour les rendre plus inviolables : avant que la force fût établie, les Dieux étoient les Magiſtrats du genre humain ; c'eſt par devant eux que les particuliers faiſoient leurs traités, leurs alliances, prononçoient leurs promeſſes ; la face de la terre étoit le livre où s'en conſervoient les archives. Des rochers, des arbres, des monceaux de pierre conſacrés par ces actes, & rendus reſpectables aux hommes barbares, étoient les feuillets de ce livre, ouvert ſans ceſſe à tous les yeux. Le puits du ſerment le puits du vivant & voyant, le vieux chêne de Mambré, le monceau du témoin ; voilà quels étoient les monumens groſſiers, mais auguſtes, de la ſainteté des contrats ; nul n'eût oſé d'une main ſacrilege attenter à ces monumens, & la foi des hommes étoit plus aſſurée par la garantie de ces témoins muets, qu'elle ne l'eſt aujourd'hui par toute la vaine rigueur des loix.

Dans le gouvernement, l'auguſte appareil de la puiſſance royale en impoſoit aux ſujets. Des marques de dignités, un trône, un ſceptre, une robe de pourpre, une couronne, un bandeau, étoient pour eux des choſes ſacrées. Ces ſignes reſpectés leur rendoient vénérable l'homme qu'ils en voyoient orné ; ſans ſoldats, ſans menaces, ſitôt qu'il parloit il étoit obéi. Maintenant qu'on affecte d'abolir ces ſignes (43) qu'ar-

(43) Le Clergé romain les a très-habilement conſervés, & à ſon exemple quelques Republiques, entre autres celle de Veniſe. Auſſi le Gouvernement Vénitien, malgré la chute de l'Etat, jouit-il encore ſous l'appareil de ſon antique majeſté, de toute l'affection, de toute l'adoration

rive-t-il de ce mépris ? Que la majeſté royale s'efface de tous les cœurs, que les Rois ne ſe font plus obéir qu'à force de troupes, & que le reſpect des ſujets n'eſt que dans la crainte du châtiment. Les Rois n'ont plus la peine de porter leur diadême, ni les Grands les marques de leurs dignités, mais il faut avoir cent mille bras toujours prêts pour faire exécuter leurs ordres. Quoique cela leur ſemble plus beau, peut-être, il eſt aiſé de voir qu'à la longue cet échange ne leur tournera pas à profit.

Ce que les anciens ont fait avec l'éloquence eſt prodigieux; mais cette éloquence ne conſiſtoit pas ſeulement en beaux diſcours bien arrangés, & jamais elle n'eût plus d'effet que quand l'orateur parloit le moins. Ce qu'on diſoit le plus vivement ne s'exprimoit pas par des mots, mais par des ſignes; on ne le diſoit pas, on le montroit. L'objet qu'on expoſe aux yeux ébranle l'imagination, excite la curioſité, tient l'eſprit dans l'attente de ce qu'on va dire, & ſouvent cet objet ſeul a tout dit. Traſibule & Tarquin coupant des têtes de pavots, Alexandre appliquant ſon ſceau ſur la bouche de ſon favori, Diogene marchant devant Zénon, ne parloient-ils pas mieux que s'ils avoient fait de longs diſcours ? Quel circuit de paroles eût auſſi-bien rendu les mêmes idées!

du peuple; & après le Pape, orné de ſa Tiare, il n'y a peut-être ni Roi, ni Potentat, ni homme au monde auſſi reſpecté que le Doge de Veniſe, ſans pouvoir, ſans autorité, mais rendu ſacré par ſa pompe, & paré ſous la corne ducale d'une coëffure de femme. Cette cérémonie du Bucentaure, qui fait tant rire les ſots, feroit verſer à la populace de Veniſe tout ſon ſang pour le maintien de ſon tyrannique Gouvernement.

Darius

Darius engagé dans la Scythie avec ſon armée, reçoit de la part du Roi des Scythes un oiſeau, une grenouille, une ſouris & cinq fléches. L'Ambaſſadeur remet ſon préſent, & s'en retourne ſans rien dire. De nos jours cet homme eût paſſé pour fou. Cette terrible harangue fut entendue, & Darius n'eut plus grande hâte que de regagner ſon pays comme il put. Subſtituez une lettre à ces ſignes; plus elle ſera menaçante, & moins elle effrayera : ce ne ſera qu'une fanfaronnade dont Darius n'eût fait que rire.

Que d'attentions chez les Romains à la langue des ſignes! Des vêtemens divers ſelon les âges, ſelon les conditions; des toges, des ſayes, des prétextes, des bulles, des laticlaves, des chaires, des licteurs, des faiſceaux, des haches, des couronnes d'or, d'herbes, de feuilles, des ovations, des triomphes, tout chez eux étoit appareil, repréſentation, cérémonie, & tout faiſoit impreſſion ſur les cœurs des citoyens. Il importoit à l'Etat que le peuple s'aſſemblât en tel lieu plutôt qu'en tel autre; qu'il vît ou ne vît pas le Capitole; qu'il fût ou ne fût pas tourné du côté du Sénat; qu'il délibérât tel ou tel jour par préférence. Les accuſés changeoient d'habit, les Candidats en changeoient; les guerriers ne vantoient pas leurs exploits, ils montroient leurs bleſſures. A la mort de Céſar, j'imagine un de nos orateurs voulant émouvoir le peuple, épuiſer tous les lieux communs de l'art, pour faire une pathétique deſcription de ſes plaies, de ſon ſang, de ſon cadavre : Antoine, quoiqu'éloquent, ne dit point tout cela; il fait apporter le corps. Quelle rhétorique!

Mais cette digreſſion m'entraîne inſenſiblement loin de mon

ſujet, ainſi que ſont beaucoup d'autres, & mes écarts ſont trop fréquens pour pouvoir être longs & tolérables : je reviens donc.

Ne raiſonnez jamais ſéchement avec la Jeuneſſe. Revêtez la raiſon d'un corps, ſi vous voulez la lui rendre ſenſible. Faites paſſer par le cœur le langage de l'eſprit, afin qu'il ſe faſſe entendre. Je le répete, les argumens froids peuvent déterminer nos opinions, non nos actions ; ils nous font croire & non pas agir ; on démontre ce qu'il faut penſer, & non ce qu'il faut faire. Si cela eſt vrai pour tous les hommes, à plus forte raiſon l'eſt-il pour les jeunes gens, encore enveloppés dans leurs ſens, & qui ne penſent qu'autant qu'ils imaginent.

Je me garderai donc bien, même après les préparations dont j'ai parlé, d'aller tout d'un coup dans la chambre d'Emile, lui faire lourdement un long diſcours ſur le ſujet dont je veux l'inſtruire. Je commencerai par émouvoir ſon imagination ; je choiſirai le tems, le lieu, les objets les plus favorables à l'impreſſion que je veux faire : j'appellerai, pour ainſi dire, toute la Nature à témoin de nos entretiens ; j'atteſterai l'Etre éternel, dont elle eſt l'ouvrage, de la vérité de mes diſcours ; je la prendrai pour juge entre Emile & moi ; je marquerai la place où nous ſommes, les rochers, les bois, les montagnes qui nous entourent, pour monumens de ſes engagemens & des miens ; je mettrai dans mes yeux, dans mon accent, dans mon geſte, l'enthouſiaſme & l'ardeur que je lui veux inſpirer. Alors je lui parlerai & il m'écoutera, je m'attendrirai & il ſera ému. En me pénétrant de la ſainteté de mes devoirs,

je lui rendrai les ſiens plus reſpectables; j'animerai la force du raiſonnement d'images & de figures ; je ne ſerai point long & diffus en froides maximes , mais abondant en ſentimens qui débordent ; ma raiſon ſera grave & ſentencieuſe , mais mon cœur n'aura jamais aſſez dit. C'eſt alors qu'en lui montrant tout ce que j'ai fait pour lui, je le lui montrerai comme fait pour moi-même : il verra dans ma tendre affection la raiſon de tous mes ſoins. Quelle ſurpriſe , quelle agitation je vais lui donner en changeant tout-à-coup de langage ! au lieu de lui rétrécir l'ame en lui parlant toujours de ſon intérêt , c'eſt du mien ſeul que je lui parlerai déſormais, & je le toucherai davantage ; j'enflammerai ſon jeune cœur de tous les ſentimens d'amitié , de généroſité , de reconnoiſſance que j'ai déjà fait naître , & qui ſont ſi doux à nourrir. Je le preſſerai contre mon ſein, en verſant ſur lui des larmes d'attendriſſement; je lui dirai : tu es mon bien , mon enfant , mon ouvrage, c'eſt de ton bonheur que j'attends le mien ; ſi tu fruſtres mes eſpérances, tu me voles vingt ans de ma vie , & tu fais le malheur de mes vieux jours. C'eſt ainſi qu'on ſe fait écouter d'un jeune homme, & qu'on grave au fond de ſon cœur le ſouvenir de ce qu'on lui dit.

Juſqu'ici j'ai tâché de donner des exemples de la maniere dont un gouverneur doit inſtruire ſon diſciple dans les occaſions difficiles. J'ai tâché d'en faire autant dans celle-ci ; mais après bien des eſſais j'y renonce, convaincu que la langue Françoiſe eſt trop précieuſe pour ſupporter jamais dans un livre la naïveté des premieres inſtructions ſur certains ſujets.

La langue Françoiſe eſt, dit-on , la plus chaſte des lan-

gues ; je la crois, moi, la plus obſcene : car il me ſemble que la chaſteté d'une langue ne conſiſte pas à éviter avec ſoin les tours déshonnêtes, mais à ne les pas avoir. En effet, pour les éviter, il faut qu'on y penſe ; & il n'y a point de langue où il ſoit plus difficile de parler purement en tout ſens que la Françoiſe. Le Lecteur, toujours plus habile à trouver des ſens obſcenes que l'Auteur à les écarter, ſe ſcandaliſe & s'effarouche de tout. Comment ce qui paſſe par des oreilles impures ne contracteroit-il pas leur ſouillure ? Au contraire, un peuple de bonnes mœurs a des termes propres pour toutes choſes ; & ces termes ſont toujours honnêtes, parce qu'ils ſont toujours employés honnêtement. Il eſt impoſſible d'imaginer un langage plus modeſte que celui de la Bible, préciſément parce que tout y eſt dit avec naïveté. Pour rendre immodeſtes les mêmes choſes, il ſuffit de les traduire en François. Ce que je dois dire à mon Emile n'aura rien que d'honnête & de chaſte à ſon oreille ; mais pour le trouver tel à la lecture, il faudroit avoir un cœur auſſi pur que le ſien.

Je penſerois même que des réflexions ſur la véritable pureté du diſcours & ſur la fauſſe délicateſſe du vice, pourroient tenir une place utile dans les entretiens de morale où ce ſujet nous conduit ; car en apprenant le langage de l'honnêteté, il doit apprendre auſſi celui de la décence, & il faut bien qu'il ſache pourquoi ces deux langages ſont ſi différens. Quoiqu'il en ſoit, je ſoutiens qu'au lieu des vains préceptes dont on rebat avant le tems les oreilles de la Jeuneſſe, & dont elle ſe moque à l'âge où ils ſeroient de ſaiſon ; ſi l'on attend, ſi l'on prépare le moment de ſe faire entendre ; qu'alors on

lui expoſe les loix de la Nature dans toute leur vérité ; qu'on lui montre la ſanction de ces mêmes loix dans les maux phyſiques & moraux qu'attire leur infraction ſur les coupables; qu'en lui parlant de cet inconcevable myſtere de la génération, l'on joigne à l'idée de l'attrait que l'Auteur de la Nature donne à cet acte, celle de l'attachement excluſif qui le rend délicieux, celle des devoirs de fidélité, de pudeur qui l'environnent, & qui redoublent ſon charme en rempliſſant ſon objet ; qu'en lui peignant le mariage, non-ſeulement comme la plus douce des ſociétés, mais comme le plus inviolable & le plus ſaint de tous les contrats, on lui diſe avec force toutes les raiſons qui rendent un nœud ſi ſacré reſpectable à tous les hommes, & qui couvre de haine & de malédictions quiconque oſe en ſouiller la pureté ; qu'on lui faſſe un tableau frappant & vrai des horreurs de la débauche, de ſon ſtupide abrutiſſement, de la pente inſenſible par laquelle un premier déſordre conduit à tous, & traîne enfin celui qui s'y livre, à ſa perte ; ſi, dis-je, on lui montre avec évidence comment, au goût de la chaſteté, tiennent la ſanté, la force, le courage, les vertus, l'amour même, & tous les vrais biens de l'homme ; je ſoutiens qu'alors on lui rendra cette même chaſteté déſirable & chére, & qu'on trouvera ſon eſprit docile aux moyens qu'on lui donnera pour la conſerver : car tant qu'on la conſerve, on la reſpecte ; on ne la mépriſe qu'après l'avoir perdue.

Il n'eſt point vrai que le penchant au mal ſoit indomptable, & qu'on ne ſoit pas maître de le vaincre avant d'avoir pris l'habitude d'y ſuccomber. Aurélius Victor dit que plu-

ſieurs hommes tranſportés d'amour, acheterent volontairement de leur vie une nuit de Cléopatre, & ce ſacrifice n'eſt pas impoſſible à l'ivreſſe de la paſſion. Mais ſuppoſons que l'homme le plus furieux, & qui commande le moins à ſes ſens, vît l'appareil du ſupplice, ſûr d'y périr dans les tourmens un quart-d'heure après; non-ſeulement cet homme, dès cet inſtant, deviendroit ſupérieur aux tentations, il lui en coûteroit même peu de leur réſiſter : bientôt l'image affreuſe dont elles ſeroient accompagnées le diſtrairoit d'elles; & toujours rebutées, elles ſe laſſeroient de revenir. C'eſt la ſeule tiédeur de notre volonté qui fait toute notre foibleſſe, & l'on eſt toujours fort pour faire ce qu'on veut fortement : *Volenti nihil difficile.* Oh! ſi nous déteſtions le vice autant que nous aimons la vie, nous nous abſtiendrions auſſi aiſément d'un crime agréable que d'un poiſon mortel dans un mets délicieux!

Comment ne voit-on pas que ſi toutes les leçons qu'on donne ſur ce point à un jeune homme ſont ſans ſuccès, c'eſt qu'elles ſont ſans raiſon pour ſon âge, & qu'il importe à tout âge de revêtir la raiſon de formes qui la faſſent aimer. Parlez-lui gravement quand il le faut; mais que ce que vous lui dites ait toujours un attrait qui le force à vous écouter. Ne combattez pas ſes deſirs avec ſéchereſſe, n'étouffez pas ſon imagination, guidez-la de peur qu'elle n'engendre des monſtres. Parlez-lui de l'amour, des femmes, des plaiſirs, faites qu'il trouve dans vos converſations un charme qui flatte ſon jeune cœur; n'épargnez rien pour devenir ſon confident, ce n'eſt qu'à ce titre que vous ſerez vraiment ſon

maître : alors ne craignez plus que vos entretiens l'ennuient ; il vous fera parler plus que vous ne voudrez.

Je ne doute pas un inſtant que, ſi ſur ces maximes j'ai ſçu prendre toutes les précautions néceſſaires, & tenir à mon Emile les diſcours convenables à la conjoncture où le progrès des ans l'a fait arriver, il ne vienne de lui-même au point où je veux le conduire, qu'il ne ſe mette avec empreſſement ſous ma ſauve-garde, & qu'il ne me diſe avec toute la chaleur de ſon âge, frappé des dangers dont il ſe voit environné : O mon ami, mon protecteur, mon maître ! reprenez l'autorité que vous voulez dépoſer au moment qu'il m'importe le plus qu'elle vous reſte ; vous ne l'aviez juſqu'ici que par ma foibleſſe, vous l'aurez maintenant par ma volonté, & elle m'en ſera plus ſacrée. Défendez-moi de tous les ennemis qui m'aſſiégent, & ſur-tout de ceux que je porte avec moi, & qui me trahiſſent ; veillez ſur votre ouvrage, afin qu'il demeure digne de vous. Je veux obéir à vos loix, je le veux toujours, c'eſt ma volonté conſtante ; ſi jamais je vous déſobéis, ce ſera malgré moi ; rendez-moi libre en me protégeant contre mes paſſions qui me font violence ; empêchez-moi d'être leur eſclave, & forcez-moi d'être mon propre maître en n'obéiſſant point à mes ſens, mais à ma raiſon.

Quand vous aurez amené votre Eleve à ce point, (& s'il n'y vient pas, ce ſera votre faute ;) gardez-vous de le prendre trop vîte au mot, de peur que ſi jamais votre empire lui paroit trop rude, il ne ſe croye en droit de s'y ſouſtraire en vous accuſant de l'avoir ſurpris. C'eſt en ce moment que la réſerve & la gravité ſont à leur place ; &

ce ton lui en impoſera d'autant plus, que ce ſera la premiere fois qu'il vous l'aura vu prendre.

Vous lui direz donc : jeune homme, vous prenez légerement des engagemens pénibles : il faudroit les connoître pour être en droit de les former ; vous ne ſavez pas avec quelle fureur les ſens entraînent vos pareils dans le gouffre des vices ſous l'attrait du plaiſir. Vous n'avez point une ame abjecte, je le ſais bien ; vous ne violerez jamais votre foi, mais combien de fois, peut-être, vous vous repentirez de l'avoir donnée ! Combien de fois vous maudirez celui qui vous aime, quand, pour vous dérober aux maux qui vous menacent, il ſe verra forcé de vous déchirer le cœur ! Tel qu'Ulyſſe, ému du chant des Sirenes, crioit à ſes conducteurs de le déchaîner ; ſéduit par l'attrait des plaiſirs vous voudrez briſer les liens qui vous gênent ; vous m'importunerez de vos plaintes ; vous me reprocherez ma tyrannie quand je ſerai le plus tendrement occupé de vous ; en ne ſongeant qu'à vous rendre heureux je m'attirerai votre haine. O mon Emile ! je ne ſupporterai jamais la douleur de t'être odieux ; ton bonheur même eſt trop cher à ce prix. Bon jeune homme, ne voyez-vous pas qu'en vous obligeant à m'obéir, vous m'obligez à vous conduire, à m'oublier pour me dévouer à vous, à n'écouter ni vos plaintes, ni vos murmures, à combattre inceſſamment vos deſirs & les miens ? Vous m'impoſez un joug plus dur que le vôtre. Avant de nous en charger tous deux, conſultons nos forces ; prenez du tems, donnez-m'en pour y penſer, & ſachez que le plus lent à promettre eſt toujours le plus fidele à tenir.

Sachez

Sachez auſſi vous-même que plus vous vous rendez difficile ſur l'engagement, & plus vous en facilitez l'exécution. Il importe que le jeune homme ſente qu'il promet beaucoup, & que vous promettez encore plus. Quand le moment ſera venu, & qu'il aura, pour ainſi dire, ſigné le contrat, changez alors de langage, mettez autant de douceur dans votre empire que vous avez annoncé de ſévérité. Vous lui direz : mon jeune ami, l'expérience vous manque, mais j'ai fait en ſorte que la raiſon ne vous manquât pas. Vous êtes en état de voir par-tout les motifs de ma conduite ; il ne faut pour cela qu'attendre que vous ſoyez de ſang-froid. Commencez toujours par obéir, & puis demandez-moi compte de mes ordres, je ſerai prêt à vous en rendre raiſon ſitôt que vous ſerez en état de m'entendre, & je ne craindrai jamais de vous prendre pour juge entre vous & moi. Vous promettez d'être docile, & moi je promets de n'uſer de cette docilité que pour vous rendre le plus heureux des hommes. J'ai pour garant de ma promeſſe le ſort dont vous avez joui juſqu'ici. Trouvez quelqu'un de votre âge qui ait paſſé une vie auſſi douce que la vôtre, & je ne vous promets plus rien.

Après l'établiſſement de mon autorité, mon premier ſoin ſera d'écarter la néceſſité d'en faire uſage. Je n'épargnerai rien pour m'établir de plus en plus dans ſa confiance, pour me rendre de plus en plus le confident de ſon cœur & l'arbitre de ſes plaiſirs. Loin de combattre les penchans de ſon âge, je les conſulterai pour en être le maître ; j'entrerai dans ſes vues pour les diriger, je ne lui chercherai point,

aux dépens du préſent, un bonheur éloigné. Je ne veux point qu'il ſoit heureux une fois, mais toujours, s'il eſt poſſible.

Ceux qui veulent conduire ſagement la Jeuneſſe pour la garantir des piéges des ſens, lui font horreur de l'amour, & lui feroient volontiers un crime d'y ſonger à ſon âge, comme ſi l'amour étoit fait pour les vieillards. Toutes ces leçons trompeuſes que le cœur dément ne perſuadent point. Le jeune homme conduit par un inſtinct plus ſûr, rit en ſecret des triſtes maximes auxquelles il feint d'acquieſcer, & n'attend que le moment de les rendre vaines. Tout cela eſt contre la Nature. En ſuivant une route oppoſée, j'arriverai plus ſurement au même but. Je ne craindrai point de flatter en lui le doux ſentiment dont il eſt avide ; je le lui peindrai comme le ſuprême bonheur de la vie, parce qu'il l'eſt en effet ; en le lui peignant je veux qu'il s'y livre. En lui faiſant ſentir quel charme ajoute à l'attrait des ſens l'union des cœurs, je le dégoûterai du libertinage, & je le rendrai ſage en le rendant amoureux.

Qu'il faut être borné pour ne voir dans les deſirs naiſſans d'un jeune homme qu'un obſtacle aux leçons de la raiſon ! Moi, j'y vois le vrai moyen de le rendre docile à ces mêmes leçons. On n'a de priſe ſur les paſſions, que par les paſſions ; c'eſt par leur empire qu'il faut combattre leur tyrannie, & c'eſt toujours de la Nature elle-même qu'il faut tirer les inſtrumens propres à la régler.

Emile n'eſt pas fait pour reſter toujours ſolitaire ; membre de la ſociété, il en doit remplir les devoirs. Fait pour

vivre avec les hommes, il doit les connoître. Il connoît l'homme en général ; il lui reſte à connoître les individus. Il ſait ce qu'on fait dans le monde ; il lui reſte à voir comment on y vit. Il eſt tems de lui montrer l'extérieur de cette grande ſcene dont il connoît déjà tous les jeux cachés. Il n'y portera plus l'admiration ſtupide d'un jeune étourdi, mais le diſcernement d'un eſprit droit & juſte. Ses paſſions pourront l'abuſer, ſans doute ; quand eſt-ce qu'elles n'abuſent pas ceux qui s'y livrent ? Mais au moins il ne ſera point trompé par celles des autres. S'il les voit, il les verra de l'œil du ſage, ſans être entraîné par leurs exemples, ni ſéduit par leurs préjugés.

Comme il y a un âge propre à l'étude des ſciences, il y en a un pour bien ſaiſir l'uſage du monde. Quiconque apprend cet uſage trop jeune, le ſuit toute ſa vie, ſans choix, ſans réflexion, & quoiqu'avec ſuffiſance, ſans jamais bien ſavoir ce qu'il fait. Mais celui qui l'apprend, & qui en voit les raiſons, le ſuit avec plus de diſcernement, & par conſéquent avec plus de juſteſſe & de grace. Donnez-moi un enfant de douze ans qui ne ſache rien du tout, à quinze ans je dois vous le rendre auſſi ſavant que celui que vous avez inſtruit dès le premier âge, avec la différence que le ſavoir du vôtre ne ſera que dans ſa mémoire, & que celui du mien ſera dans ſon jugement. De même, introduiſez un jeune homme de vingt ans dans le monde ; bien conduit, il ſera dans un an plus aimable & plus judicieuſement poli, que celui qu'on y aura nourri dès ſon enfance ; car le premier étant capable de ſentir les raiſons de tous les procédés rela-

tifs à l'âge, à l'état, au ſexe qui conſtituent cet uſage, les peut réduire en principes, & les étendre aux cas non prévus ; au lieu que l'autre n'ayant que ſa routine pour toute regle, eſt embarraſſé ſitôt qu'on l'en ſort.

Les jeunes demoiſelles françoiſes ſont toutes élevées dans des Couvens juſqu'à ce qu'on les marie. S'apperçoit-on qu'elles aient peine alors à prendre ces manieres qui leur ſont ſi nouvelles, & accuſera-t-on les femmes de Paris d'avoir l'air gauche & embarraſſé, d'ignorer l'uſage du monde, pour n'y avoir pas été miſes dès leur enfance ? Ce préjugé vient des gens du monde eux-mêmes, qui, ne connoiſſant rien de plus important que cette petite ſcience, s'imaginent fauſſement qu'on ne peut s'y prendre de trop bonne heure pour l'acquérir.

Il eſt vrai qu'il ne faut pas non plus trop attendre. Quiconque a paſſé toute ſa jeuneſſe loin du grand monde, y porte le reſte de ſa vie un air embarraſſé, contraint, un propos toujours hors de propos, des manieres lourdes & mal-adroites, dont l'habitude d'y vivre ne le défait plus, & qui n'acquierent qu'un nouveau ridicule, par l'effort de s'en délivrer. Chaque ſorte d'inſtruction a ſon tems propre qu'il faut connoître, & ſes dangers qu'il faut éviter. C'eſt ſurement pour celle-ci qu'ils ſe réuniſſent, mais je n'y expoſe pas non plus mon Eleve ſans précautions pour l'en garantir.

Quand ma méthode remplit d'un même objet toutes les vues, & quand parant un inconvénient elle en prévient un autre, je juge alors qu'elle eſt bonne, & que je ſuis dans

le vrai. C'eſt ce que je crois voir dans l'expédient qu'elle me ſuggere ici. Si je veux être auſtere & ſec avec mon diſciple, je perdrai ſa confiance, & bientôt il ſe cachera de moi. Si je veux être complaiſant, facile, ou fermer les yeux, de quoi lui ſert d'être ſous ma garde? Je ne fais qu'autoriſer ſon déſordre, & ſoulager ſa conſcience aux dépens de la mienne. Si je l'introduis dans le monde avec le ſeul projet de l'inſtruire, il s'inſtruira plus que je ne veux. Si je l'en tiens éloigné juſqu'à la fin, qu'aura-t-il appris de moi? Tout, peut-être, hors l'art le plus néceſſaire à l'homme & au citoyen, qui eſt de ſavoir vivre avec ſes ſemblables. Si je donne à ſes ſoins une utilité trop éloignée, elle ſera pour lui comme nulle, il ne fait cas que du préſent; ſi je me contente de lui fournir des amuſemens, quel bien lui fais-je? Il s'amollit & ne s'inſtruit point.

Rien de tout cela. Mon expédient ſeul pourvoit à tout. Ton cœur, dis-je au jeune homme, a beſoin d'une compagne: allons chercher celle qui te convient; nous ne la trouverons pas aiſément, peut-être, le vrai mérite eſt toujours rare; mais ne nous preſſons, ni ne nous rebutons point. Sans doute il en eſt une, & nous la trouverons à la fin, ou du moins celle qui en approche le plus. Avec un projet ſi flatteur pour lui je l'introduis dans le monde; qu'ai-je beſoin d'en dire davantage? Ne voyez-vous pas que j'ai tout fait?

En lui peignant la maîtreſſe que je lui deſtine, imaginez ſi je ſaurai m'en faire écouter; ſi je ſaurai lui rendre agréables & chéres les qualités qu'il doit aimer; ſi je ſaurai diſpoſer tous ſes ſentimens à ce qu'il doit rechercher ou fuir?

Il faut que je ſois le plus mal-adroit des hommes, ſi je ne le rends d'avance paſſionné ſans ſavoir de qui. Il n'importe que l'objet que je lui peindrai ſoit imaginaire, il ſuffit qu'il le dégoûte de ceux qui pourroient le tenter; il ſuffit qu'il trouve par-tout des comparaiſons qui lui faſſent préférer ſa chimere aux objets réels qui le frapperont, & qu'eſt-ce que le véritable amour lui-même, ſi ce n'eſt chimere, menſonge, illuſion? On aime bien plus l'image qu'on ſe fait, que l'objet auquel on l'applique. Si l'on voyoit ce qu'on aime exactement tel qu'il eſt, il n'y auroit plus d'amour ſur la terre. Quand on ceſſe d'aimer, la perſonne qu'on aimoit reſte la même qu'auparavant, mais on ne la voit plus la même. Le voile du preſtige tombe & l'amour s'évanouit. Or, en fourniſſant l'objet imaginaire, je ſuis le maître des comparaiſons, & j'empêche aiſément l'illuſion des objets réels.

Je ne veux pas pour cela qu'on trompe un jeune homme en lui peignant un modele de perfection qui ne puiſſe exiſter; mais je choiſirai tellement les défauts de ſa maîtreſſe, qu'ils lui conviennent, qu'ils lui plaiſent, & qu'ils ſervent à corriger les ſiens. Je ne veux pas non plus qu'on lui mente, en affirmant fauſſement que l'objet qu'on lui peint exiſte; mais s'il ſe complait à l'image, il lui ſouhaitera bientôt un original. Du ſouhait à la ſuppoſition, le trajet eſt facile; c'eſt l'affaire de quelques deſcriptions adroites, qui ſous des traits plus ſenſibles, donneront à cet objet imaginaire un plus grand air de vérité. Je voudrois aller juſqu'à la nommer: je dirois en riant, appellons *Sophie* votre future maîtreſſe: *Sophie* eſt un nom de bon augure; ſi celle que vous choiſirez ne

le porte pas, elle ſera digne au moins de le porter; nous pouvons lui en faire honneur d'avance. Après tous ces détails, ſi, ſans affirmer, ſans nier, on s'échappe par des défaites, ſes ſoupçons ſe changeront en certitude; il croira qu'on lui fait myſtere de l'épouſe qu'on lui deſtine, & qu'il la verra quand il ſera tems. S'il en eſt une fois là, & qu'on ait bien choiſi les traits qu'il faut lui montrer, tout le reſte eſt facile; on peut l'expoſer dans le monde preſque ſans riſque; défendez-le ſeulement de ſes ſens, ſon cœur eſt en ſureté.

Mais, ſoit qu'il perſonnifie ou non le modele que j'aurai ſçu lui rendre aimable; ce modele, s'il eſt bien fait, ne l'attachera pas moins à tout ce qui lui reſſemble, & ne lui donnera pas moins d'éloignement pour tout ce qui ne lui reſſemble pas, que s'il avoit un objet réel. Quel avantage pour préſerver ſon cœur des dangers auxquels ſa perſonne doit être expoſée, pour réprimer ſes ſens par ſon imagination, pour l'arracher ſur-tout à ces donneuſes d'éducation, qui la font payer ſi cher & ne forment un jeune homme à la politeſſe qu'en lui ôtant toute honnêteté! Sophie eſt ſi modeſte! De quel œil verra-t-il leurs avances? Sophie a tant de ſimplicité! Comment aimera-t-il leurs airs? Il y a trop loin de ſes idées à ſes obſervations, pour que celles-ci lui ſoient jamais dangereuſes.

Tous ceux qui parlent du gouvernement des enfans, ſuivent les mêmes préjugés & les mêmes maximes, parce qu'ils obſervent mal & réfléchiſſent plus mal encore. Ce n'eſt ni le tempérament, ni par les ſens que commence l'égarement de la Jeuneſſe, c'eſt par l'opinion. S'il étoit ici queſ-

tion des garçons qu'on éleve dans les Colleges, & des filles qu'on éleve dans les Couvens, je ferois voir que cela eſt vrai, même à leur égard; car les premieres leçons que prennent les uns & les autres, les ſeules qui fructifient, ſont celles du vice, & ce n'eſt pas la Nature qui les corrompt, c'eſt l'exemple; mais abandonnons les penſionnaires des Colleges & des Couvens à leurs mauvaiſes mœurs, elles ſeront toujours ſans remede. Je ne parle que de l'éducation domeſtique. Prenez un jeune homme élevé ſagement dans la maiſon de ſon pere en province, & l'examinez au moment qu'il arrive à Paris, ou qu'il entre dans le monde; vous le trouverez penſant bien ſur les choſes honnêtes, & ayant la volonté même auſſi ſaine que la raiſon. Vous lui trouverez du mépris pour le vice, & de l'horreur pour la débauche. Au nom ſeul d'une proſtituée, vous verrez dans ſes yeux le ſcandale de l'innocence. Je ſoutiens qu'il n'y en a pas un qui pût ſe réſoudre à entrer ſeul dans les triſtes demeures de ces malheureuſes, quand même il en ſauroit l'uſage, & qu'il en ſentiroit le beſoin.

A ſix mois de-là, conſidérez de nouveau le même jeune homme; vous ne le reconnoîtrez plus. Des propos libres, des maximes du haut ton, des airs dégagés le feroient prendre pour un autre homme, ſi ſes plaiſanteries ſur ſa premiere ſimplicité, ſa honte, quand on la lui rappelle, ne montroient qu'il eſt le même & qu'il en rougit. O combien il s'eſt formé dans peu de tems! D'où vient un changement ſi grand & ſi bruſque? Du progrès du tempérament? Son tempérament n'eût-il pas fait le même progrès dans la maiſon paternelle, & ſurement il n'y

n'y eût pris ni ce ton, ni ces maximes? Des premiers plaiſirs des ſens? Tout au contraire. Quand on commence à s'y livrer, on eſt craintif, inquiet, on fuit le grand jour & le bruit. Les premieres voluptés ſont toujours myſtérieuſes; la pudeur les aſſaiſonne & les cache : la premiere maîtreſſe ne rend pas effronté, mais timide. Tout abſorbé dans un état ſi nouveau pour lui, le jeune homme ſe recueille pour le goûter, & tremble toujours de le perdre. S'il eſt bruyant, il n'eſt ni voluptueux ni tendre; tant qu'il ſe vante, il n'a pas joui.

D'autres manieres de penſer ont produit ſeules ces différences. Son cœur eſt encore le même; mais ſes opinions ont changé. Ses ſentimens, plus lents à s'altérer, s'altéreront enfin par elles, & c'eſt alors ſeulement qu'il ſera véritablement corrompu. A peine eſt-il entré dans le monde qu'il y prend une ſeconde éducation toute oppoſée à la premiere, par laquelle il apprend à mépriſer ce qu'il eſtimoit, & à eſtimer ce qu'il mépriſoit : on lui fait regarder les leçons de ſes parens & de ſes maîtres, comme un jargon pédanteſque, & les devoirs qu'ils lui ont prêchés, comme une morale puérile qu'on doit dédaigner étant grand. Il ſe croit obligé par honneur à changer de conduite; il devient entreprenant ſans deſirs & fat par mauvaiſe honte. Il raille les bonnes mœurs avant d'avoir pris du goût pour les mauvaiſes, & ſe pique de débauche ſans ſavoir être débauché. Je n'oublierai jamais l'aveu d'un jeune Officier aux Gardes-Suiſſes qui s'ennuyoit beaucoup des plaiſirs bruyans de ſes camarades, & n'oſoit s'y refuſer de peur d'être moqué d'eux.

« Je m'exerce à cela, diſoit-il, comme à prendre du tabac » malgré ma répugnance ; le goût viendra par l'habitude ; il » ne faut pas toujours être enfant ».

Ainſi donc c'eſt bien moins de la ſenſualité, que de la vanité qu'il faut préſerver un jeune homme entrant dans le monde ; il cede plus aux penchans d'autrui qu'aux ſiens, & l'amour-propre fait plus de libertins que l'amour.

Cela poſé, je demande s'il en eſt un ſur la terre entiere mieux armé que le mien, contre tout ce qui peut attaquer ſes mœurs, ſes ſentimens, ſes principes ? S'il en eſt un plus en état de réſiſter au torrent ? Car, contre quelle ſéduction n'eſt-il pas en défenſe ? Si ſes deſirs l'entraînent vers le ſexe, il n'y trouve point ce qu'il cherche, & ſon cœur préoccupé le retient. Si ſes ſens l'agitent & le preſſent, où trouvera-t-il à les contenter ? L'horreur de l'adultere & de la débauche l'éloigne également des filles publiques & des femmes mariées, & c'eſt toujours par l'un de ces deux états que commencent les déſordres de la Jeuneſſe. Une fille à marier peut être coquette : mais elle ne ſera pas effrontée, elle n'ira pas ſe jetter à la tête d'un jeune homme qui peut l'épouſer s'il la croit ſage ; d'ailleurs, elle aura quelqu'un pour la ſurveiller. Emile de ſon côté ne ſera pas tout-à-fait livré à lui-même ; tous deux auront, au moins, pour gardes, la crainte & la honte, inſéparables des premiers deſirs ; ils ne paſſeront point tout d'un coup aux dernieres familiarités, & n'auront pas le tems d'y venir par degrés ſans obſtacles. Pour s'y prendre autrement, il faut qu'il ait déjà pris leçon de ſes camarades, qu'il ait appris d'eux à ſe moquer de ſa

retenue, à devenir inſolent à leur imitation. Mais quel homme au monde eſt moins imitateur qu'Emile ? Quel homme ſe mene moins par le ton plaiſant, que celui qui n'a point de préjugés & ne ſait rien donner à ceux des autres ? J'ai travaillé vingt ans à l'armer contre les moqueurs, il leur faudra plus d'un jour pour en faire leur dupe ; car le ridicule n'eſt à ſes yeux que la raiſon des ſots, & rien ne rend plus inſenſible à la raillerie, que d'être au-deſſus de l'opinion. Au lieu de plaiſanteries, il lui faut des raiſons, & tant qu'il en ſera là, je n'ai pas peur que de jeunes foux me l'enlevent ; j'ai pour moi la conſcience & la vérité. S'il faut que le préjugé s'y mêle, un attachement de vingt ans eſt auſſi quelque choſe : on ne lui fera jamais croire que je l'aye ennuyé de vaines leçons ; &, dans un cœur droit & ſenſible, la voix d'un ami fidele & vrai ſaura bien effacer les cris de vingt ſéducteurs. Comme il n'eſt alors queſtion que de lui montrer qu'ils le trompent & qu'en feignant de le traiter en homme, ils le traitent réellement en enfant ; j'affecterai d'être toujours ſimple, mais grave & clair dans mes raiſonnemens, afin qu'il ſente que c'eſt moi qui le traite en homme. Je lui dirai : " vous voyez que votre ſeul intérêt, qui eſt le mien, » dicte mes diſcours, je n'en peux avoir aucun autre ; mais » pourquoi ces jeunes gens veulent-ils vous perſuader ? C'eſt » qu'ils veulent vous ſéduire ; ils ne vous aiment point, ils » ne prennent aucun intérêt à vous ; ils ont pour tout motif, » un dépit ſecret de voir que vous valez mieux qu'eux ; ils » veulent vous rabaiſſer à leur petite meſure, & ne vous » reproche de vous laiſſer gouverner, qu'afin de vous gou-

» verner eux-mêmes. Pouvez-vous croire qu'il y eût à » gagner pour vous dans ce changement ? Leur ſageſſe eſt-» elle donc ſi ſupérieure, & leur attachement d'un jour eſt-il » plus fort que le mien ? Pour donner quelque poids à leur » raillerie, il faudroit en pouvoir donner à leur autorité, & » quelle expérience ont-ils pour élever leurs maximes au-» deſſus des nôtres ? Ils n'ont fait qu'imiter d'autres étour-» dis, comme ils veulent être imités à leur tour. Pour ſe » mettre au-deſſus des prétendus préjugés de leurs peres, » ils s'aſſerviſſent à ceux de leurs camarades ; je ne vois point » ce qu'ils gagnent à cela, mais je vois qu'ils y perdent » ſurement deux grands avantages ; celui de l'affection pater-» nelle, dont les conſeils ſont tendres & ſinceres, & celui » de l'expérience qui fait juger de ce qu'on connoit ; car les » peres ont été enfans, & les enfans n'ont pas été peres.

» Mais les croyez-vous ſinceres au moins dans leurs folles » maximes ? Pas même cela, cher Emile ; ils ſe trompent » pour vous tromper, ils ne ſont point d'accord avec eux-» mêmes. Leur cœur les dément ſans ceſſe, & ſouvent leur » bouche les contredit. Tel d'entre eux tourne en dériſion » tout ce qui eſt honnête, qui ſeroit au déſeſpoir que ſa » femme penſât comme lui. Tel autre pouſſera cette indiffé-» rence de mœurs, juſqu'à celles de la femme qu'il n'a point » encore, ou pour comble d'infamie, à celles de la femme » qu'il a déjà ; mais allez plus loin, parlez-lui de ſa mere, » & voyez s'il paſſera volontiers pour être un enfant d'adul-» tere & le fils d'une femme de mauvaiſe vie, pour prendre » à faux le nom d'une famille, pour en voler le patrimoine

» à l'héritier naturel ; enfin s'il ſe laiſſera patiemment traiter
» de bâtard ! Qui d'entre eux voudra qu'on rende à ſa fille
» le déshonneur dont il couvre celle d'autrui ? il n'y en a
» pas un qui n'attentât même à votre vie, ſi vous adoptiez
» avec lui, dans la pratique, tous les principes qu'il s'efforce
» de vous donner. C'eſt ainſi qu'ils décelent enfin leur incon-
» ſéquence, & qu'on ſent qu'aucun d'eux ne croit ce qu'il dit.
» Voilà des raiſons, cher Emile, peſez les leurs, s'ils en ont,
» & comparez. Si je voulois uſer comme eux de mépris &
» de raillerie, vous les verriez prêter le flanc au ridicule,
» autant, peut-être, & plus que moi. Mais je n'ai pas
» peur d'un examen ſérieux. Le triomphe des moqueurs
» eſt de courte durée ; la vérité demeure & leur rire inſenſé
» s'évanouit ».

Vous n'imaginez pas comment à vingt ans Emile peut être docile ? Que nous penſons différemment ! Moi je ne conçois pas comment il a pu l'être à dix ; car quelle priſe avois-je ſur lui à cet âge ? Il m'a falu quinze ans de ſoins pour me ménager cette priſe. Je ne l'élevois pas alors, je le préparois pour être élevé ; il l'eſt maintenant aſſez pour être docile, il reconnoit la voix de l'amitié, & il ſait obéir à la raiſon. Je lui laiſſe, il eſt vrai, l'apparence de l'indépendance ; mais jamais il ne me fut mieux aſſujetti, car il l'eſt parce qu'il veut l'être. Tant que je n'ai pu me rendre maître de ſa volonté, je le ſuis demeuré de ſa perſonne ; je ne le quittois pas d'un pas. Maintenant je le laiſſe quelquefois à lui-même, parce que je le gouverne toujours. En le quittant je l'embraſſe, & je lui dis d'un air aſſuré : Emile je te confie à mon

ami, je te livre à ſon cœur honnête; c'eſt lui qui me répondra de toi.

Ce n'eſt pas l'affaire d'un moment, de corrompre des affections ſaines qui n'ont reçu nulle altération précédente, & d'effacer des principes dérivés immédiatement des premieres lumieres de la raiſon. Si quelque changement s'y fait durant mon abſence, elle ne ſera jamais aſſez longue, il ne ſaura jamais aſſez bien ſe cacher de moi, pour que je n'apperçoive pas le danger avant le mal, & que je ne ſois pas à tems d'y porter remede. Comme on ne ſe déprave pas tout d'un coup, on n'apprend pas tout d'un coup à diſſimuler; & ſi jamais homme eſt mal-adroit en cet art, c'eſt Emile, qui n'eut de ſa vie une ſeule occaſion d'en uſer.

Par ces ſoins, & d'autres ſemblables, je le crois ſi bien garanti des objets étrangers & des maximes vulgaires, que j'aimerois mieux le voir au milieu de la plus mauvaiſe ſociété de Paris, que ſeul dans ſa chambre ou dans un parc, livré à toute l'inquiétude de ſon âge. On a beau faire, de tous les ennemis qui peuvent attaquer un jeune homme, le plus dangereux & le ſeul qu'on ne peut écarter, c'eſt lui-même: cet ennemi, pourtant, n'eſt dangereux que par notre faute; car comme je l'ai dit mille fois, c'eſt par la ſeule imagination que s'éveillent les ſens. Leur beſoin proprement n'eſt point un beſoin phyſique; il n'eſt pas vrai que ce ſoit un vrai beſoin. Si jamais objet laſcif n'eût frappé nos yeux; ſi jamais idée déshonnête ne fût entrée dans notre eſprit, jamais peut-être, ce prétendu beſoin ne ſe fût fait ſentir à nous, & nous ſerions demeurés chaſtes ſans tentations, ſans efforts & ſans mérite.

On ne ſait pas quelles fermentations ſourdes certaines ſituations & certains ſpectacles excitent dans le ſang de la Jeuneſſe, ſans qu'elle ſache démêler elle-même la cauſe de cette premiere inquiétude, qui n'eſt pas facile à calmer, & qui ne tarde pas à renaître. Pour moi, plus je réfléchis à cette importante criſe & à ſes cauſes prochaines ou éloignées, plus je me perſuade qu'un ſolitaire élevé dans un déſert ſans livres, ſans inſtructions & ſans femmes, y mourroit vierge à quelque âge qu'il fût parvenu.

Mais il n'eſt pas ici queſtion d'un ſauvage de cette eſpece. En élevant un homme parmi ſes ſemblables, & pour la ſociété, il eſt impoſſible, il n'eſt pas même à propos, de le nourrir toujours dans cette ſalutaire ignorance; & ce qu'il y a de pis pour la ſageſſe, eſt d'être ſavant à demi. Le ſouvenir des idées qui nous ont frappé, les idées que nous avons acquiſes, nous ſuivent dans la retraite, la peuplent, malgré nous, d'images plus ſéduiſantes que les objets mêmes, & rendent la ſolitude auſſi funeſte à celui qui les y porte, qu'elle eſt utile à celui qui s'y maintient toujours ſeul.

Veillez donc avec ſoin ſur le jeune homme, il pourra ſe garantir de tout le reſte; mais c'eſt à vous de le garantir de lui. Ne le laiſſez ſeul ni jour ni nuit, couchez, tout au moins, dans ſa chambre. Qu'il ne ſe mette au lit qu'accablé de ſommeil; & qu'il en ſorte à l'inſtant qu'il s'éveille. Défiez-vous de l'inſtinct ſitôt que vous ne vous y bornez plus, il eſt bon tant qu'il agit ſeul, il eſt ſuſpect dès qu'il ſe mêle aux inſtitutions des hommes; il ne faut pas le détruire, il faut le régler, & cela, peut-être, eſt plus difficile que de l'anéantir.

Il ſeroit très-dangereux qu'il apprît à votre Eleve à donner le change à ſes ſens, & à ſuppléer aux occaſions de les ſatisfaire ; s'il connoît une fois ce dangereux ſupplément, il eſt perdu. Dès-lors il aura toujours le corps & le cœur énervés, il portera juſqu'au tombeau les triſtes effets de cette habitude, la plus funeſte à laquelle un jeune homme puiſſe être aſſujetti. Sans doute il vaudroit mieux encore..... Si les fureurs d'un tempérament ardent deviennent invincibles, mon cher Emile, je te plains ; mais je ne balancerai pas un moment, je ne ſouffrirai point que la fin de la Nature ſoit éludée. S'il faut qu'un tyran te ſubjugue, je te livre par préférence à celui dont je peux te délivrer ; quoi qu'il arrive, je t'arracherai plus aiſément aux femmes qu'à toi.

Juſqu'à vingt ans le corps croît, il a beſoin de toute ſa ſubſtance ; la continence eſt alors dans l'ordre de la Nature, & l'on n'y manque gueres qu'aux dépens de ſa conſtitution. Depuis vingt ans la continence eſt un devoir de morale ; elle importe pour apprendre à régner ſur ſoi-même, à reſter le maître de ſes appétits, mais les devoirs moraux ont leurs modifications, leurs exceptions, leurs regles. Quand la foibleſſe humaine rend une alternative inévitable, de deux maux préférons le moindre ; en tout état de cauſe il vaut mieux commettre une faute que de contracter un vice.

Souvenez-vous que ce n'eſt plus de mon Eleve que je parle ici, c'eſt du vôtre. Ses paſſions que vous avez laiſſé fermenter vous ſubjuguent ; cédez-leur donc ouvertement, & ſans lui déguiſer ſa victoire. Si vous ſavez la lui montrer dans ſon jour, il en ſera moins fier que honteux, & vous

vous

vous ménagerez le droit de le guider durant ſon égarement, pour lui faire, au moins, éviter les précipices. Il importe que le diſciple ne faſſe rien que le maître ne le ſache & ne le veuille, pas même ce qui eſt mal; & il vaut cent fois mieux que le gouverneur approuve une faute & ſe trompe, que s'il étoit trompé par ſon Eleve, & que la faute ſe fît ſans qu'il en ſût rien. Qui croit devoir fermer les yeux ſur quelque choſe, ſe voit bientôt forcé de les fermer ſur tout; le premier abus toléré en amene un autre, & cette chaîne ne finit plus qu'au renverſement de tout ordre & au mépris de toute loi.

Une autre erreur que j'ai déjà combattue, mais qui ne ſortira jamais des petits eſprits, c'eſt d'affecter toujours la dignité magiſtrale, & de vouloir paſſer pour un homme parfait dans l'eſprit de ſon diſciple. Cette méthode eſt à contre-ſens. Comment ne voient-ils pas qu'en voulant affermir leur autorité ils la détruiſent, que pour faire écouter ce qu'on dit il faut ſe mettre à la place de ceux à qui l'on s'adreſſe, & qu'il faut être homme pour ſavoir parler au cœur humain? Tous ces gens parfaits ne touchent ni ne perſuadent; on ſe dit toujours qu'il leur eſt bien aiſé de combattre des paſſions qu'ils ne ſentent pas. Montrez vos foibleſſes à votre Eleve, ſi vous voulez le guérir des ſiennes; qu'il voye en vous les mêmes combats qu'il éprouve, qu'il apprenne à ſe vaincre à votre exemple, & qu'il ne diſe pas comme les autres : ces vieillards dépités de n'être plus jeunes, veulent traiter les jeunes gens en vieillards, & parce que tous leurs deſirs ſont éteints, ils nous font un crime des nôtres.

Montaigne dit qu'il demandoit un jour au Seigneur de Langey combien de fois, dans ſes négociations d'Allemagne, il s'étoit enivré pour le ſervice du Roi. Je demanderois volontiers au gouverneur de certain jeune homme combien de fois il eſt entré dans un mauvais lieu pour le ſervice de ſon Eleve. Combien de fois ? je me trompe. Si la premiere n'ôte à jamais au libertin le deſir d'y rentrer ; s'il n'en rapporte le repentir & la honte ; s'il ne verſe dans votre ſein des torrens de larmes, quittez-le à l'inſtant ; il n'eſt qu'un monſtre, ou vous n'êtes qu'un imbécille ; vous ne lui ſervirez jamais à rien. Mais laiſſons ces expédiens extrêmes auſſi triſtes que dangereux, & qui n'ont aucun rapport à notre éducation.

Que de précautions à prendre avec un jeune homme bien né, avant que de l'expoſer au ſcandale des mœurs du ſiecle ! Ces précautions ſont pénibles, mais elles ſont indiſpenſables ; c'eſt la négligence en ce point qui perd toute la jeuneſſe ; c'eſt par le déſordre du premier âge que les hommes dégénerent, & qu'on les voit devenir ce qu'ils ſont aujourd'hui. Vils & lâches dans leurs vices mêmes, ils n'ont que de petites ames, parce que leurs corps uſés ont été corrompus de bonne heure ; à peine leur reſte-t-il aſſez de vie pour ſe mouvoir. Leurs ſubtiles penſées marquent des eſprits ſans étoffe, ils ne ſavent rien ſentir de grand & de noble ; ils n'ont ni ſimplicité ni vigueur. Abjects en toute choſe, & baſſement méchans, ils ne ſont que vains, fripons, faux ; ils n'ont pas même aſſez de courage pour être d'illuſtres ſcélérats. Tels ſont les mépriſables hommes que forme la cra-

pule de la Jeuneſſe ; s'il s'en trouvoit un ſeul qui fût être tempérant & ſobre, qui fût, au milieu d'eux, préſerver ſon cœur, ſon ſang, ſes mœurs de la contagion de l'exemple, à trente ans il écraſeroit tous ces inſectes, & deviendroit leur maître avec moins de peine qu'il n'en eut à reſter le ſien.

Pour peu que la naiſſance ou la fortune eût fait pour Emile, il ſeroit cet homme s'il vouloit l'être : mais il les mépriſeroit trop pour daigner les aſſervir. Voyons-le maintenant au milieu d'eux entrant dans le monde, non pour y primer, mais pour le connoître, & pour y trouver une compagne digne de lui.

Dans quelque rang qu'il puiſſe être né, dans quelque ſociété qu'il commence à s'introduire, ſon début ſera ſimple & ſans éclat ; à Dieu ne plaiſe qu'il ſoit aſſez malheureux pour y briller : les qualités qui frappent au premier coup-d'œil ne ſont pas les ſiennes, il ne les a ni les veut avoir. Il met trop peu de prix aux jugemens des hommes pour en mettre à leurs préjugés, & ne ſe ſoucie point qu'on l'eſtime avant que de le connoître. Sa maniere de ſe préſenter n'eſt ni modeſte ni vaine, elle eſt naturelle & vraie ; il ne connoît ni gêne, ni déguiſement, & il eſt au milieu d'un cercle, ce qu'il eſt ſeul & ſans témoin. Sera-t-il pour cela groſſier, dédaigneux, ſans attention pour perſonne ? Tout au contraire ; ſi ſeul il ne compte pas pour rien les autres hommes, pourquoi les compteroit-il pour rien, vivant avec eux ? Il ne les préfere point à lui dans ſes manieres, parce qu'il ne les préfere pas à lui dans ſon cœur ; mais il ne leur montre pas,

non plus, une indifférence qu'il eſt bien éloigné d'avoir : s'il n'a pas les formules de la politeſſe, il a les ſoins de l'humanité. Il n'aime à voir ſouffrir perſonne, il n'offrira pas ſa place à un autre par ſimagrée, mais il la lui cédera volontiers par bonté, ſi, le voyant oublié, il juge que cet oubli le mortifie ; car, il en coûtera moins à mon jeune homme de reſter debout volontairement, que de voir l'autre y reſter par force.

Quoiqu'en général Emile n'eſtime pas les hommes, il ne leur montrera point de mépris, parce qu'il les plaint & s'attendrit ſur eux. Ne pouvant leur donner le goût des biens réels, il leur laiſſe les biens de l'opinion dont ils ſe contentent, de peur que les leur ôtant à pure perte, il ne les rendît plus malheureux qu'auparavant. Il n'eſt donc point diſputeur, ni contrediſant ; il n'eſt pas, non plus, complaiſant & flatteur ; il dit ſon avis ſans combattre celui de perſonne, parce qu'il aime la liberté par-deſſus toute choſe, & que la franchiſe en eſt un des plus beaux droits.

Il parle peu parce qu'il ne ſe ſoucie gueres qu'on s'occupe de lui ; par la même raiſon, il ne dit que des choſes utiles : autrement, qu'eſt-ce qui l'engageroit à parler ? Emile eſt trop inſtruit pour être jamais babillard. Le grand caquet vient néceſſairement, ou de la prétention à l'eſprit, dont je parlerai ci-après, ou du prix qu'on donne à des bagatelles, dont on croit ſottement que les autres font autant de cas que nous. Celui qui connoît aſſez de choſes, pour donner à toutes leur véritable prix, ne parle jamais trop ; car il ſait apprécier auſſi l'attention qu'on lui donne, & l'intérêt qu'on

peut prendre à ſes diſcours. Généralement les gens qui ſavent peu, parlent beaucoup, & les gens qui ſavent beaucoup, parlent peu : il eſt ſimple qu'un ignorant trouve important tout ce qu'il ſait, & le diſe à tout le monde. Mais un homme inſtruit, n'ouvre pas aiſément ſon répertoire : il auroit trop à dire, & il voit encore plus à dire après lui ; il ſe tait.

Loin de choquer les manieres des autres, Emile s'y conforme aſſez volontiers ; non, pour paroître inſtruit des uſages, ni pour affecter les airs d'un homme poli, mais au contraire, de peur qu'on ne le diſtingue, pour éviter d'être apperçu ; & jamais il n'eſt plus à ſon aiſe, que quand on ne prend pas garde à lui.

Quoiqu'entrant dans le monde, il en ignore abſolument les manieres : il n'eſt pas pour cela timide & craintif ; s'il ſe dérobe, ce n'eſt point par embarras, c'eſt que pour bien voir il faut n'être pas vu : car ce qu'on penſe de lui, ne l'inquiete gueres, & le ridicule ne lui fait pas la moindre peur. Cela fait qu'étant toujours tranquille & de ſang-froid, il ne ſe trouble point par la mauvaiſe honte. Soit qu'on le regarde ou non, il fait toujours de ſon mieux ce qu'il fait ; & toujours tout à lui pour bien obſerver les autres, il ſaiſit leurs manieres avec une aiſance que ne peuvent avoir les eſclaves de l'opinion. On peut dire qu'il prend plutôt l'uſage du monde, préciſément parce qu'il en fait peu de cas.

Ne vous trompez pas, cependant, ſur ſa contenance, & n'allez pas la comparer à celle de vos jeunes agréables. Il eſt ferme & non ſuffiſant ; ſes manieres ſont libres & non

dédaigneuſes : l'air inſolent n'appartient qu'aux eſclaves, l'indépendance n'a rien d'affecté. Je n'ai jamais vu d'homme ayant de la fierté dans l'ame en montrer dans ſon maintien : cette affectation eſt bien plus propre aux ames viles & vaines, qui ne peuvent en impoſer que par-là. Je lis dans un livre, qu'un étranger ſe préſentant un jour dans la ſalle du fameux Marcel, celui-ci lui demanda de quel pays il étoit. *Je ſuis Anglois*, répond l'étranger. *Vous Anglois ?* réplique le danſeur ; *vous ſeriez de cette Iſle où les Citoyens ont part à l'adminiſtration publique, & font une portion de la puiſſance ſouveraine* (45). *Non, Monſieur ; ce front baiſſé, ce regard timide, cette démarche incertaine ne m'annoncent que l'eſclave titré d'un Electeur.*

Je ne ſais, ſi ce jugement montre une grande connoiſſance du vrai rapport qui eſt entre le caractere d'un homme & ſon extérieur. Pour moi qui n'ai pas l'honneur d'être maître à danſer, j'aurois penſé tout le contraire. J'aurois dit : *cet Anglois n'eſt pas courtiſan ; je n'ai jamais ouï dire que les courtiſans euſſent le front baiſſé, & la démarche incertaine : un homme timide chez un danſeur, pourroit bien ne l'être pas dans la Chambre des Communes.* Aſſurément

(45) Comme s'il y avoit des Citoyens qui ne fuſſent pas membres de la Cité, & qui n'euſſent pas, comme tels, part à l'autorité ſouveraine ! Mais les François ayant jugé à propos d'uſurper ce reſpectable nom de Citoyens, dû jadis aux membres des Cités Gauloiſes, en ont dénaturé l'idée, au point qu'on n'y conçoit plus rien. Un homme qui vient de m'écrire beaucoup de bêtiſes contre la nouvelle Héloïſe, a orné ſa ſignature du titre de *Citoyen de Paimbœuf*, & a cru me faire une excellente plaiſanterie.

ce M. Marcel-là doit prendre ſes compatriotes pour autant de Romains !

Quand on aime on veut être aimé ; Emile aime les hommes, il veut donc leur plaire. A plus forte raiſon, il veut plaire aux femmes. Son âge, ſes mœurs, ſon projet, tout concourt à nourrir en lui ce deſir. Je dis ſes mœurs, car elles y font beaucoup ; les hommes qui en ont, ſont les vrais adorateurs des femmes. Ils n'ont pas comme les autres, je ne ſais quel jargon moqueur de galanterie, mais ils ont un empreſſement plus vrai, plus tendre & qui part du cœur. Je connoîtrois près d'une jeune femme un homme qui a des mœurs & qui commande à la Nature, entre cent mille débauchés. Jugé de ce que doit être Emile avec un tempérament tout neuf, & tant de raiſons d'y réſiſter ! Pour auprès d'elles, je crois qu'il ſera quelquefois timide & embarraſſé ; mais ſurement cet embarras ne leur déplaira pas, & les moins friponnes n'auront encore que trop ſouvent l'art d'en jouir & de l'augmenter. Au reſte, ſon empreſſement changera ſenſiblement de forme ſelon les états. Il ſera plus modeſte & plus reſpectueux pour les femmes, plus vif & plus tendre auprès des filles à marier. Il ne perd point de vue l'objet de ſes recherches, & c'eſt toujours à ce qui les lui rappelle, qu'il marque le plus d'attention.

Perſonne ne ſera plus exact à tous les égards fondés ſur l'ordre de la Nature, & même ſur le bon ordre de la ſociété, mais les premiers ſeront toujours préférés aux autres, & il reſpectera davantage un particulier plus vieux que lui, qu'un Magiſtrat de ſon âge. Etant donc, pour l'ordinaire,

un des plus jeunes des ſociétés où il ſe trouvera, il ſera toujours un des plus modeſtes, non par la vanité de paroître humble, mais par un ſentiment naturel & fondé ſur la raiſon. Il n'aura point l'impertinent ſavoir-vivre d'un jeune fat, qui, pour amuſer la compagnie, parle plus haut que les ſages, & coupe la parole aux anciens : il n'autoriſera point, pour ſa part, la réponſe d'un vieux Gentilhomme à Louis XV, qui lui demandoit lequel il préféroit de ſon ſiecle, ou de celui-ci. *Sire, j'ai paſſé ma jeuneſſe à reſpecter les vieillards, & il faut que je paſſe ma vieilleſſe à reſpecter les enfans.*

Ayant une ame tendre & ſenſible, mais n'appréciant rien ſur le taux de l'opinion, quoiqu'il aime à plaire aux autres, il ſe ſouciera peu d'en être conſidéré. D'où il ſuit qu'il ſera plus affectueux que poli, qu'il n'aura jamais d'airs ni de faſte, & qu'il ſera plus touché d'une careſſe, que de mille éloges. Par les mêmes raiſons, il ne négligera ni ſes manieres, ni ſon maintien, il pourra même avoir quelque recherche dans ſa parure, non pour paroître un homme de goût, mais pour rendre ſa figure plus agréable ; il n'aura point recours au cadre doré, & jamais l'enſeigne de la richeſſe ne ſouillera ſon ajuſtement.

On voit que tout cela n'exige point de ma part un étalage de préceptes, & n'eſt qu'un effet de ſa premiere éducation. On nous fait un grand myſtere de l'uſage du monde, comme ſi dans l'âge où l'on prend cet uſage, on ne le prenoit pas naturellement, & comme ſi ce n'étoit pas dans un cœur honnête qu'il faut chercher ſes premieres loix ? La véritable politeſſe conſiſte à marquer de la bienveillance aux hommes ; elle

elle ſe montre ſans peine quand on en a ; c'eſt pour celui qui n'en a pas, qu'on eſt forcé de réduire en art ſes apparences.

Le plus malheureux effet de la politeſſe d'uſage, eſt d'enſeigner l'art de ſe paſſer des vertus qu'elle imite. Qu'on nous inſpire dans l'éducation l'humanité & la bienfaiſance, nous aurons la politeſſe, ou nous n'en aurons plus beſoin.

Si nous n'avons pas celle qui s'annonce par les graces, nous aurons celle qui annonce l'honnête homme & le citoyen; nous n'aurons pas beſoin de recourir à la fauſſeté.

Au lieu d'être artificieux pour plaire, il ſuffira d'être bon; au lieu d'être faux pour flatter les foibleſſes des autres, il ſuffira d'être indulgent.

Ceux avec qui l'on aura de tels procédés, n'en ſeront ni enorgueillis, ni corrompus; ils n'en ſeront que reconnoiſſans, & en deviendront meilleurs (46).

Il me ſemble que ſi quelque éducation doit produire l'eſpece de politeſſe qu'exige ici M. Duclos, c'eſt celle dont j'ai tracé le plan juſqu'ici.

Je conviens pourtant qu'avec des maximes ſi différentes, Emile ne ſera point comme tout le monde, & Dieu le préſerve de l'être jamais; mais en ce qu'il ſera différent des autres, il ne ſera ni fâcheux, ni ridicule; la différence ſera ſenſible ſans être incommode. Emile ſera, ſi l'on veut, un aimable étranger. D'abord on lui pardonnera ſes ſingularités, en diſant : *il ſe formera.* Dans la ſuite on ſera tout accoutumé à ſes manieres, & voyant qu'il n'en change pas,

(46) Conſidérations ſur les mœurs de ce ſiecle, par M. Duclos, p. 65.

on les lui pardonnera encore, en disant : *il est fait ainsi.*

Il ne sera point fêté comme un homme aimable, mais on l'aimera sans savoir pourquoi ; personne ne vantera son esprit, mais on le prendra volontiers pour juge entre les gens d'esprit ; le sien sera net & borné, il aura le sens droit, & le jugement sain. Ne courant jamais après les idées neuves, il ne sauroit se piquer d'esprit. Je lui ai fait sentir que toutes les idées salutaires & vraiement utiles aux hommes ont été les premieres connues, qu'elles sont de tout tems les seuls vrais liens de la société, & qu'il ne reste aux esprits transcendans qu'à se distinguer par des idées pernicieuses & funestes au genre humain. Cette maniere de se faire admirer ne le touche gueres : il sait où il doit trouver le bonheur de sa vie, & en quoi il peut contribuer au bonheur d'autrui. La sphere de ses connoissances ne s'étend pas plus loin que ce qui est profitable. Sa route est étroite & bien marquée ; n'étant point tenté d'en sortir, il reste confondu avec ceux qui la suivent, il ne veut ni s'égarer, ni briller. Emile est un homme de bon sens, & ne veut pas être autre chose : on aura beau vouloir l'injurier par ce titre, il s'en tiendra toujours honoré.

Quoique le desir de plaire ne le laisse plus absolument indifférent sur l'opinion d'autrui, il ne prendra de cette opinion que ce qui se rapporte immédiatement à sa personne, sans se soucier des appréciations arbitraires, qui n'ont de loi que la mode ou les préjugés. Il aura l'orgueil de vouloir bien faire tout ce qu'il fait, même de le vouloir faire mieux qu'un autre. A la course il voudra être le plus léger, à la lutte le

plus fort, au travail le plus habile, aux jeux d'adreſſe le plus adroit ; mais il recherchera peu les avantages qui ne ſont pas clairs par eux-mêmes, & qui ont beſoin d'être conſtatés par le jugement d'autrui, comme d'avoir plus d'eſprit qu'un autre, de parler mieux, d'être plus ſavant, &c. encore moins ceux qui ne tiennent point du tout à la perſonne, comme d'être d'une plus grande naiſſance, d'être eſtimé plus riche, plus en crédit, plus conſidéré, d'en impoſer par un plus grand faſte.

Aimant les hommes parce qu'ils ſont ſes ſemblables, il aimera ſur-tout ceux qui lui reſſemblent le plus, parce qu'il ſe ſentira bon, & jugeant de cette reſſemblance par la conformité des goûts dans les choſes morales, dans tout ce qui tient au bon caractere, il ſera fort aiſe d'être approuvé. Il ne ſe dira pas préciſément, je me réjouis parce qu'on m'approuve ; mais je me réjouis parce qu'on approuve ce que j'ai fait de bien ; je me réjouis de ce que les gens qui m'honorent ſe font honneur ; tant qu'ils jugeront auſſi ſainement, il ſera beau d'obtenir leur eſtime.

Etudiant les hommes par leurs mœurs dans le monde comme il les étudioit ci-devant par leurs paſſions dans l'Hiſtoire, il aura ſouvent lieu de réfléchir ſur ce qui flatte ou choque le cœur humain. Le voilà philoſophant ſur les principes du goût, & voilà l'étude qui lui convient durant cette époque.

Plus on va chercher loin les définitions du goût, & plus on s'égare ; le goût n'eſt que la faculté de juger de ce qui plaît ou déplaît au plus grand nombre. Sortez de-là, vous ne ſavez plus ce que c'eſt que le goût. Il ne s'enſuit pas qu'il

y ait plus de gens de goût que d'autres ; car bien que la pluralité juge ſainement de chaque objet, il y a peu d'hommes qui jugent comme elle ſur tous; & bien que le concours des goûts les plus généraux faſſe le bon goût, il y a peu de gens de goût ; de même qu'il y a peu de belles perſonnes, quoique l'aſſemblage des traits les plus communs faſſe la beauté.

Il faut remarquer qu'il ne s'agit pas ici de ce qu'on aime parce qu'il nous eſt utile, ni de ce qu'on hait parce qu'il nous nuit. Le goût ne s'exerce que ſur les choſes indifférentes, ou d'un intérêt d'amuſement, tout au plus, & non ſur celles qui tiennent à nos beſoins ; pour juger de celles-ci, le goût n'eſt pas néceſſaire, le ſeul appétit ſuffit. Voilà ce qui rend ſi difficiles, & ce ſemble ſi arbitraires, les pures déciſions du goût ; car hors l'inſtinct qui le détermine, on ne voit plus la raiſon de ces déciſions. On doit diſtinguer encore ſes loix dans les choſes morales, & ſes loix dans les choſes phyſiques. Dans celles-ci, les principes du goût ſemblent abſolument inexplicables ; mais il importe d'obſerver qu'il entre du moral dans tout ce qui tient à l'imitation (47) : ainſi l'on explique des beautés qui paroiſſent phyſiques, & qui ne le ſont réellement point. J'ajouterai que le goût a des regles locales, qui le rendent en mille choſes dépendant des climats, des mœurs, du gouvernement, des choſes d'inſtitution ; qu'il en a d'autres qui tien-

(47) Cela eſt prouvé dans un eſſai ſur *l'origine des langues*, qu'on trouvera dans le recueil de mes écrits.

nent à l'âge, au ſexe, au caractere, & que c'eſt en ce ſens qu'il ne faut pas diſputer des goûts.

Le goût eſt naturel à tous les hommes ; mais ils ne l'ont pas tous en même meſure, il ne ſe développe pas dans tous au même degré, & dans tous il eſt ſujet à s'altérer par diverſes cauſes. La meſure du goût qu'on peut avoir, dépend de la ſenſibilité qu'on a reçue ; ſa culture & ſa forme dépendent des ſociétés où l'on a vécu. Premiérement il faut vivre dans des ſociétés nombreuſes pour faire beaucoup de comparaiſons : ſecondement il faut des ſociétés d'amuſement & d'oiſiveté ; car dans celles d'affaires on a pour regle, non le plaiſir, mais l'intérêt : en troiſieme lieu il faut des ſociétés où l'inégalité ne ſoit pas trop grande, où la tyrannie de l'opinion ſoit modérée, & où regne la volupté plus que la vanité : car dans le cas contraire, la mode étouffe le goût, & l'on ne cherche plus ce qui plaît, mais ce qui diſtingue.

Dans ce dernier cas, il n'eſt plus vrai que le bon goût eſt celui du plus grand nombre. Pourquoi cela ? Parce que l'objet change. Alors la multitude n'a plus de jugement à elle, elle ne juge plus que d'après ceux qu'elle croit plus éclairés qu'elle ; elle approuve, non ce qui eſt bien, mais ce qu'ils ont approuvé. Dans tous les tems, faites que chaque homme ait ſon propre ſentiment ; & ce qui eſt le plus agréable en ſoi aura toujours la pluralité des ſuffrages.

Les hommes dans leurs travaux ne font rien de beau que par imitation. Tous les vrais modeles du goût ſont dans la Nature. Plus nous nous éloignons du maître, plus nos ta-

bleaux ſont défigurés. C'eſt alors des objets que nous aimons que nous tirons nos modeles ; & le beau de fantaiſie, ſujet au caprice & à l'autorité, n'eſt plus rien que ce qui plaît à ceux qui nous guident.

Ceux qui nous guident ſont les artiſtes, les grands, les riches ; & ce qui les guide eux-mêmes, eſt leur intérêt ou leur vanité : ceux-ci pour étaler leurs richeſſes, & les autres pour en profiter, cherchent à l'envi, de nouveaux moyens de dépenſe. Par-là le grand luxe établit ſon empire, & fait aimer ce qui eſt difficile & coûteux ; alors le prétendu beau, loin d'imiter la Nature, n'eſt tel qu'à force de la contrarier. Voilà comment le luxe & le mauvais goût ſont inſéparables. Par-tout où le goût eſt diſpendieux, il eſt faux.

C'eſt ſur-tout dans le commerce des deux ſexes que le goût, bon ou mauvais, prend ſa forme ; ſa culture eſt un effet néceſſaire de l'objet de cette ſociété. Mais quand la facilité de jouir attiédit le deſir de plaire, le goût doit dégénérer ; & c'eſt-là, ce me ſemble, une autre raiſon des plus ſenſibles pourquoi le bon goût tient aux bonnes mœurs.

Conſultez le goût des femmes dans les choſes phyſiques, & qui tiennent au jugement des ſens ; celui des hommes dans les choſes morales, & qui dépendent plus de l'entendement. Quand les femmes feront ce qu'elles doivent être, elles ſe borneront aux choſes de leur compétence, & jugeront toujours bien ; mais depuis qu'elles ſe ſont établies les arbitres de la littérature, depuis qu'elles ſe ſont miſes à juger les livres & à en faire à toute force, elles ne ſe connoiſſent plus à rien. Les auteurs qui conſultent les ſavantes ſur leurs

ouvrages, ſont toujours ſûrs d'être mal conſeillés : les galans qui les conſultent ſur leur parure ſont toujours ridiculement mis. J'aurai bientôt occaſion de parler des vrais talens de ce ſexe, de la maniere de les cultiver, & des choſes ſur leſquelles ſes déciſions doivent alors être écoutées.

Voilà les conſidérations élémentaires que je poſerai pour principes en raiſonnant avec mon Emile ſur une matiere qui ne lui eſt rien moins qu'indifférente dans la circonſtance où il ſe trouve, & dans la recherche dont il eſt occupé ; & à qui doit-elle être indifférente ? La connoiſſance de ce qui peut être agréable ou déſagréable aux hommes n'eſt pas ſeulement néceſſaire à celui qui a beſoin d'eux, mais encore à celui qui veut leur être utile ; il importe même de leur plaire pour les ſervir ; & l'art d'écrire n'eſt rien moins qu'une étude oiſeuſe, quand on l'emploie à faire écouter la vérité.

Si, pour cultiver le goût de mon diſciple, j'avois à choiſir entre des pays où cette culture eſt encore à naître, & d'autres où elle auroit déjà dégénéré, je ſuivrois l'ordre rétrograde, je commencerois ſa tournée par ces derniers, & je finirois par les premiers. La raiſon de ce choix eſt que le goût ſe corrompt par une délicateſſe exceſſive, qui rend ſenſible à des choſes que le gros des hommes n'apperçoit pas : cette délicateſſe mene à l'eſprit de diſcuſſion ; car plus on ſubtiliſe les objets, plus ils ſe multiplient : cette ſubtilité rend le tact plus délicat & moins uniforme. Il ſe forme alors autant de goûts qu'il y a de têtes. Dans les diſputes ſur la préférence, la philoſophie & les lumieres s'étendent ; & c'eſt ainſi qu'on apprend à penſer. Les obſervations fines ne peu-

vent gueres être faites que par des gens très-répandus ; attendu qu'elles frappent après toutes les autres, & que les gens peu accoutumés aux ſociétés nombreuſes y épuiſent leur attention ſur les grands traits. Il n'y a pas, peut-être, à préſent un lieu policé ſur la terre, où le goût général ſoit plus mauvais qu'à Paris. Cependant c'eſt dans cette Capitale que le bon goût ſe cultive ; & il paroît peu de livres eſtimés dans l'Europe, dont l'auteur n'ait été ſe former à Paris. Ceux qui penſent qu'il ſuffit de lire les livres qui s'y font, ſe trompent ; on apprend beaucoup plus dans la converſation des auteurs que dans leurs livres ; & les auteurs eux-mêmes ne ſont pas ceux avec qui l'on apprend le plus. C'eſt l'eſprit des ſociétés qui développe une tête penſante, & qui porte la vue auſſi loin qu'elle peut aller. Si vous avez une étincelle de génie, allez paſſer une année à Paris. Bientôt vous ſerez tout ce que vous pouvez être, ou vous ne ſerez jamais rien.

On peut apprendre à penſer dans les lieux où le mauvais goût regne ; mais il ne faut pas penſer comme ceux qui ont ce mauvais goût, & il eſt bien difficile que cela n'arrive, quand on reſte avec eux trop long-tems. Il faut perfectionner par leurs ſoins l'inſtrument qui juge, en évitant de l'employer comme eux. Je me garderai de polir le jugement d'Emile juſqu'à l'altérer ; & quand il aura le tact aſſez fin pour ſentir & comparer les divers goûts des hommes, c'eſt ſur des objets plus ſimples que je le ramenerai fixer le ſien.

Je m'y prendrai de plus loin encore pour lui conſerver un goût pur & ſain. Dans le tumulte de la diſſipation, je ſaurai me ménager avec lui des entretiens utiles ; & les dirigeant toujours

toujours ſur des objets qui lui plaiſent, j'aurai ſoin de les lui rendre auſſi amuſans qu'inſtructifs. Voici le tems de la lecture & des livres agréables. Voici le tems de lui apprendre à faire l'analyſe du diſcours, de le rendre ſenſible à toutes les beautés de l'éloquence & de la diction. C'eſt peu de choſe d'apprendre les langues pour elles-mêmes, leur uſage n'eſt pas ſi important qu'on croit; mais l'étude des langues mene à celle de la grammaire générale. Il faut apprendre le Latin pour ſavoir le François; il faut étudier & comparer l'un & l'autre, pour entendre les regles de l'art de parler.

Il y a d'ailleurs une certaine ſimplicité de goût qui va au cœur, & qui ne ſe trouve que dans les écrits des anciens. Dans l'éloquence, dans la poéſie, dans toute eſpece de littérature, il les retrouvera, comme dans l'Hiſtoire, abondans en choſes, & ſobres à juger. Nos auteurs, au contraire, diſent peu & prononcent beaucoup. Nous donner ſans ceſſe leur jugement pour loi, n'eſt pas le moyen de former le nôtre. La différence des deux goûts ſe fait ſentir dans tous les monumens & juſques ſur les tombeaux. Les nôtres ſont couverts d'éloges; ſur ceux des anciens on liſoit des faits.

Sta, viator, Heroem calcas.

Quand j'aurois trouvé cette épitaphe ſur un monument antique, j'aurois d'abord deviné qu'elle étoit moderne; car rien n'eſt ſi commun que des Héros parmi nous, mais chez les anciens ils étoient rares. Au lieu de dire qu'un homme étoit un Héros, ils auroient dit ce qu'il avoit fait pour l'être.

A l'épitaphe de ce Héros, comparez celle de l'efféminé Sardanapale ;

J'ai bâti Tarſe & Anchiale en un jour, & maintenant je ſuis mort.

Laquelle dit plus à votre avis ? Notre ſtyle lapidaire, avec ſon enflure, n'eſt bon qu'à ſouffler des nains. Les anciens montroient les hommes au naturel, & l'on voyoit que c'étoient des hommes. Xénophon honorant la mémoire de quelques guerriers tués en trahiſon dans la retraite des dix mille, *ils moururent*, dit-il, *irréprochables dans la guerre & dans l'amitié.* Voilà tout ; mais conſidérez dans cet éloge ſi court & ſi ſimple, de quoi l'auteur devoit avoir le cœur plein. Malheur à qui ne trouve pas cela raviſſant !

On liſoit ces mots gravés ſur un marbre aux Thermopyles :

Paſſant, va dire à Sparte que nous ſommes morts ici pour obéir à ſes ſaintes loix.

On voit bien que ce n'eſt pas l'académie des inſcriptions qui a compoſé celle-là.

Je ſuis trompé ſi mon Eleve, qui donne ſi peu de prix aux paroles, ne porte ſa premiere attention ſur ces différences, & ſi elles n'influent ſur le choix de ſes lectures. Entraîné par la mâle éloquence de Démoſthene, il dira : c'eſt un Orateur ; mais en liſant Cicéron, il dira : c'eſt un Avocat.

En général Emile prendra plus de goût pour les livres des anciens que pour les nôtres, par cela ſeul qu'étant les pre-

miers, les anciens ſont les plus près de la Nature, & que leur génie eſt plus à eux. Quoi qu'en aient pu dire la Motte & l'abbé Terraſſon, il n'y a point de vrai progrès de raiſon dans l'eſpece humaine, parce que tout ce qu'on gagne d'un côté, on le perd de l'autre ; que tous les eſprits partent toujours du même point, & que le tems qu'on emploie à ſavoir ce que d'autres ont penſé étant perdu pour apprendre à penſer ſoi-même, on a plus de lumieres acquiſes & moins de vigueur d'eſprit. Nos eſprits ſont comme nos bras exercés à tout faire avec des outils, & rien par eux-mêmes. Fontenelle diſoit que toute cette diſpute ſur les anciens & les modernes ſe réduiſoit à ſavoir, ſi les arbres d'autrefois étoient plus grands que ceux d'aujourd'hui. Si l'agriculture avoit changé, cette queſtion ne ſeroit pas impertinente à faire.

Après l'avoir ainſi fait remonter aux ſources de la pure littérature, je lui en montre auſſi les égoûts dans les réſervoirs des modernes compilateurs ; journaux, traductions, dictionnaires ; il jette un coup-d'œil ſur tout cela, puis le laiſſe pour n'y jamais revenir. Je lui fais entendre, pour le réjouir, le bavardage des académies ; je lui fait remarquer que chacun de ceux qui les compoſent vaut toujours mieux ſeul qu'avec le corps ; là-deſſus il tirera de lui-même la conſéquence de l'utilité de tous ces beaux établiſſemens.

Je le mene aux ſpectacles pour étudier, non les mœurs, mais le goût ; car c'eſt-là ſur-tout qu'il ſe montre à ceux qui ſavent réfléchir. Laiſſez les préceptes & la morale, lui dirois-je ; ce n'eſt pas ici qu'il faut les apprendre. Le théâtre

n'eſt pas fait pour la vérité ; il eſt fait pour flatter, pour amuſer les hommes ; il n'y a point d'école où l'on apprenne ſi bien l'art de leur plaire, & d'intéreſſer le cœur humain. L'étude du théâtre mene à celle de la poéſie ; elles ont exactement le même objet. Qu'il ait une étincelle de goût pour elle, avec quel plaiſir il cultivera les langues des Poëtes, le Grec, le Latin, l'Italien ! Ces études ſeront pour lui des amuſemens ſans contrainte, & n'en profiteront que mieux ; elles lui ſeront délicieuſes dans un âge & des circonſtances où le cœur s'intéreſſe avec tant de charme à tous les genres de beauté faits pour le toucher. Figurez-vous d'un côté mon Emile, & de l'autre un poliſſon de College liſant le quatrieme livre de l'Enéide, ou Tibulle, ou le banquet de Platon ; quelle différence ! Combien le cœur de l'un eſt remué de ce qui n'affecte pas même l'autre. O bon jeune homme ! arrête, ſuſpends ta lecture, je te vois trop ému : je veux bien que le langage de l'amour te plaiſe, mais non pas qu'il t'égare ; ſois homme ſenſible, mais ſois homme ſage. Si tu n'es que l'un des deux, tu n'es rien. Au reſte, qu'il réuſſiſſe ou non dans les langues mortes, dans les belles-lettres, dans la poéſie, peu m'importe. Il n'en vaudra pas moins s'il ne ſait rien de tout cela, & ce n'eſt pas de tous ces badinages qu'il s'agit dans ſon éducation.

Mon principal objet, en lui apprenant à ſentir & aimer le beau dans tous les genres, eſt d'y fixer ſes affections & ſes goûts, d'empêcher que ſes appétits naturels ne s'alterent, & qu'il ne cherche un jour dans ſa richeſſe les moyens d'être heureux, qu'il doit trouver plus près de lui. J'ai dit ailleurs

que le goût n'étoit que l'art de ſe connoître en petites choſes, & cela eſt très-vrai; mais puiſque c'eſt d'un tiſſu de petites choſes que dépend l'agrément de la vie, de tels ſoins ne ſont rien moins qu'indifférens; c'eſt par eux que nous apprenons à la remplir des biens mis à notre portée, dans toute la vérité qu'ils peuvent avoir pour nous. Je n'entends point ici les biens moraux qui tiennent à la bonne diſpoſition de l'ame, mais ſeulement ce qui eſt de ſenſualité, de volupté réelle, mis à part les préjugés & l'opinion.

Qu'on me permette, pour mieux développer mon idée, de laiſſer un moment Emile, dont le cœur pur & ſain ne peut plus ſervir de regle à perſonne, & de chercher en moi-même un exemple plus ſenſible & plus rapproché des mœurs du lecteur.

Il y a des états qui ſemblent changer la Nature & refondre, ſoit en mieux, ſoit en pis, les hommes qui les rempliſſent. Un poltron devient brave en entrant dans le régiment de Navarre; ce n'eſt pas ſeulement dans le militaire que l'on prend l'eſprit du Corps, & ce n'eſt pas toujours en bien que ſes effets ſe font ſentir. J'ai penſé cent fois, avec effroi, que ſi j'avois le malheur de remplir aujourd'hui tel emploi que je penſe en certain pays, demain je ſerois preſque inévitablement tyran, concuſſionnaire, deſtructeur du peuple, nuiſible au Prince, ennemi par état de toute humanité, de toute équité, de toute eſpece de vertu.

De même, ſi j'étois riche, j'aurois fait tout ce qu'il faut pour le devenir; je ſerois donc inſolent & bas, ſenſible & délicat pour moi ſeul, impitoyable & dur pour tout le monde,

ſpectateur dédaigneux des miſeres de la canaille ; car je ne donnerois plus d'autre nom aux indigens, pour faire oublier qu'autrefois je fus de leur claſſe. Enfin je ferois de ma fortune l'inſtrument de mes plaiſirs dont je ſerois uniquement occupé, & juſques-là, je ſerois comme tous les autres.

Mais en quoi je crois que j'en différerois beaucoup, c'eſt que je ſerois ſenſuel & voluptueux plutôt qu'orgueilleux & vain, & que je me livrerois au luxe de molleſſe, bien plus qu'au luxe d'oſtentation. J'aurois même quelque honte d'étaler trop ma richeſſe, & je croirois toujours voir l'envieux que j'écraſerois de mon faſte, dire à ſes voiſins à l'oreille ; *voilà un fripon qui a grand'peur de n'être pas connu pour tel !*

De cette immenſe profuſion de biens qui couvrent la terre, je chercherois ce qui m'eſt le plus agréable, & que je puis le mieux m'approprier. Pour cela, le premier uſage de ma richeſſe, ſeroit d'en acheter du loiſir & la liberté, à quoi j'ajouterois la ſanté, ſi elle étoit à prix ; mais comme elle ne s'achete qu'avec la tempérance, & qu'il n'y a point, ſans la ſanté, de vrai plaiſir dans la vie, je ſerois tempérant par ſenſualité.

Je reſterois toujours auſſi près de la Nature qu'il ſeroit poſſible, pour flatter les ſens que j'ai reçus d'elle ; bien ſûr que plus elle mettroit du ſien dans mes jouiſſances, plus j'y trouverois de réalité. Dans le choix des objets d'imitation, je la prendrois toujours pour modele ; dans mes appétits, je lui donnerois la préférence ; dans mes goûts, je la conſulterois toujours ; dans les mets, je voudrois toujours ceux

dont elle fait le meilleur apprêt, & qui paſſent par le moins de mains pour parvenir ſur nos tables. Je préviendrois les falſifications de la fraude, j'irois au-devant du plaiſir. Ma ſotte & groſſiere gourmandiſe n'enrichiroit point un maître-d'hôtel ; il ne me vendroit point au poids de l'or du poiſon pour du poiſſon ; ma table ne ſeroit point couverte avec appareil de magnifiques ordures, & de charognes lointaines ; je prodiguerois ma propre peine pour ſatisfaire ma ſenſualité, puiſqu'alors cette peine eſt un plaiſir elle-même, & qu'elle ajoute à celui qu'on en attend. Si je voulois goûter un mets du bout du monde, j'irois, comme Apicius, plutôt l'y chercher, que de l'en faire venir : car les mets les plus exquis manquent toujours d'un aſſaiſonnement qu'on n'apporte pas avec eux, & qu'aucun cuiſinier ne leur donne ; l'air du climat qui les a produits.

Par la même raiſon, je n'imiterois pas ceux qui ne ſe trouvant bien qu'où ils ne ſont point, mettent toujours les ſaiſons en contradiction avec elles-mêmes, & les climats en contradiction avec les ſaiſons ; qui, cherchant l'été en hiver, & l'hiver en été, vont avoir froid en Italie, & chaud dans le Nord ; ſans ſonger qu'en croyant fuir la rigueur des ſaiſons, ils la trouvent dans les lieux où l'on n'a point appris à s'en garantir. Moi, je reſterois en place, ou je prendrois tout le contre-pied : je voudrois tirer d'une ſaiſon tout ce qu'elle a d'agréable, & d'un climat tout ce qu'il a de particulier. J'aurois une diverſité de plaiſirs & d'habitudes, qui ne ſe reſſembleroient point, & qui ſeroient toujours dans la Nature ; j'irois paſſer l'été à Naples, & l'hiver à Péters-

bourg ; tantôt reſpirant un doux zéphir à demi couché dans les fraîches grottes de Tarente ; tantôt dans l'illumination d'un palais de glace, hors d'haleine & fatigué des plaiſirs du bal.

Je voudrois dans le ſervice de ma table, dans la parure de mon logement, imiter par des ornemens très-ſimples la variété des ſaiſons, & tirer de chacune toutes ſes délices, ſans anticiper ſur celles qui la ſuivront. Il y a de la peine & non du goût à troubler ainſi l'ordre de la Nature ; à lui arracher des productions involontaires qu'elle donne à regret, dans ſa malédiction, & qui, n'ayant ni qualité, ni ſaveur, ne peuvent ni nourrir l'eſtomac, ni flatter le palais. Rien n'eſt plus inſipide que les primeurs ; ce n'eſt qu'à grands frais que tel riche de Paris avec ſes fourneaux & ſes ſerres chaudes vient à bout de n'avoir ſur ſa table toute l'année que de mauvais légumes & de mauvais fruits. Si j'avois des ceriſes quand il gele, & des melons ambrés au cœur de l'hiver, avec quel plaiſir les goûterois-je, quand mon palais n'a beſoin d'être humecté ni rafraîchi ? Dans les ardeurs de la canicule le lourd maron me ſeroit-il fort agréable ? le préférerois-je ſortant de la poële, à la groſeille, à la fraiſe, & aux fruits déſaltérans qui me ſont offerts ſur la terre ſans tant de ſoins ? Couvrir ſa cheminée au mois de Janvier de végétations forcées, de fleurs pâles & ſans odeur, c'eſt moins parer l'hiver que déparer le printems ; c'eſt s'ôter le plaiſir d'aller dans les bois chercher la premiere violette, épier le premier bourgeon, & s'écrier dans un ſaiſiſſement de joie : mortels, vous n'êtes pas abandonnés, la Nature vit encore !

Pour

Pour être bien ſervi, j'aurois peu de domeſtiques ; cela a déjà été dit, & cela eſt bon à redire encore. Un bourgeois tire plus de vrai ſervice de ſon ſeul laquais, qu'un Duc des dix Meſſieurs qui l'entourent. J'ai penſé cent fois qu'ayant à table mon verre à côté de moi, je bois à l'inſtant qu'il me plaît ; au lieu que ſi j'avois un grand couvert, il faudroit que vingt voix répétaſſent à boire avant que je puſſe étancher ma ſoif. Tout ce qu'on fait par autrui ſe fait mal, comme qu'on s'y prenne. Je n'enverrois pas chez les Marchands, j'irois moi-même ; j'irois pour que mes gens ne traitaſſent pas avec eux avant moi, pour choiſir plus ſurement, & payer moins cherement ; j'irois pour faire un exercice agréable, pour voir un peu ce qui ſe fait hors de chez moi ; cela récrée, & quelquefois cela inſtruit : enfin j'irois pour aller, c'eſt toujours quelque choſe : l'ennui commence par la vie trop ſédentaire ; quand on va beaucoup, on s'ennuie peu. Ce ſont de mauvais interpretes qu'un portier & des laquais ; je ne voudrois point avoir toujours ces gens-là entre moi & le reſte du monde, ni marcher toujours avec le fracas d'un carroſſe, comme ſi j'avois peur d'être abordé. Les chevaux d'un homme qui ſe ſert de ſes jambes ſont toujours prêts : s'ils ſont fatigués ou malades, il le ſait avant tout autre ; & il ne craint pas d'être obligé de garder le logis ſous ce prétexte, quand ſon cocher veut ſe donner du bon tems ; en chemin, mille embarras ne le font point ſécher d'impatience, ni reſter en place au moment qu'il voudroit voler. Enfin, ſi nul ne nous ſert jamais ſi bien que nous-mêmes, fût-on plus puiſſant qu'Alexandre & plus riche que Créſus, on ne doit rece-

voir des autres que les ſervices qu'on ne peut tirer de ſoi.

Je ne voudrois point avoir un palais pour demeure; car dans ce palais je n'habiterois qu'une chambre; toute piece commune n'eſt à perſonne, & la chambre de chacun de mes gens me ſeroit auſſi étrangere que celle de mon voiſin. Les Orientaux, bien que très-voluptueux, ſont tous logés & meublés ſimplement. Ils regardent la vie comme un voyage, & leur maiſon comme un cabaret. Cette raiſon prend peu ſur nous autres riches, qui nous arrangeons pour vivre toujours, mais j'en aurois une différente qui produiroit le même effet. Il me ſembleroit que m'établir avec tant d'appareil dans un lieu, ſeroit me bannir de tous les autres, & m'empriſonner, pour ainſi dire, dans mon palais. C'eſt un aſſez beau palais que le monde; tout n'eſt-il pas au riche quand il veut jouir? *Ubi benè, ibi patria*; c'eſt-là ſa deviſe; ſes lares ſont les lieux où l'argent peut tout; ſon pays eſt par-tout où peut paſſer ſon coffre-fort, comme Philippe tenoit à lui toute place forte où pouvoit entrer un mulet chargé d'argent. Pourquoi donc s'aller circonſcrire par des murs & par des portes comme pour n'en ſortir jamais? Une épidémie, une guerre, une révolte me chaſſe-t-elle d'un lieu? je vais dans un autre, & j'y trouve mon hôtel arrivé avant moi. Pourquoi prendre le ſoin de m'en faire un moi-même, tandis qu'on en bâtit pour moi par tout l'Univers? Pourquoi, ſi preſſé de vivre, m'apprêter de ſi loin des jouiſſances que je puis trouver dès aujourd'hui? L'on ne ſauroit ſe faire un ſort agréable en ſe mettant ſans ceſſe en contradiction avec ſoi. C'eſt ainſi qu'Empédocle reprochoit

aux Agrigentins d'entaſſer les plaiſirs comme s'ils n'avoient qu'un jour à vivre, & de bâtir comme s'ils ne devoient jamais mourir.

D'ailleurs que me ſert un logement ſi vaſte, ayant ſi peu de quoi le peupler, & moins de quoi le remplir? Mes meubles ſeroient ſimples comme mes goûts; je n'aurois ni galerie, ni bibliothéque, ſur-tout ſi j'aimois la lecture & que je me connuſſe en tableaux. Je ſaurois alors que telles collections ne ſont jamais complettes, & que le défaut de ce qui leur manque donne plus de chagrin que de n'avoir rien. En ceci l'abondance fait la miſere; il n'y a pas un faiſeur de collections qui ne l'ait éprouvé. Quand on s'y connoît, on n'en doit point faire: on n'a gueres un cabinet à montrer aux autres, quand on ſait s'en ſervir pour ſoi.

Le jeu n'eſt point un amuſement d'homme riche, il eſt la reſſource d'un déſœuvré; & mes plaiſirs me donneroient trop d'affaires pour me laiſſer bien du tems à ſi mal remplir. Je ne joue point du tout, étant ſolitaire & pauvre, ſi ce n'eſt quelquefois aux échecs, & cela de trop. Si j'étois riche, je jouerois moins encore, & ſeulement un très-petit jeu, pour ne voir point de mécontent, ni l'être. L'intérêt du jeu manquant de motif dans l'opulence, ne peut jamais ſe changer en fureur que dans un eſprit mal-fait. Les profits qu'un homme riche peut faire au jeu, lui ſont toujours moins ſenſibles que les pertes; & comme la forme des jeux modérés, qui en uſe le bénéfice à la longue, fait qu'en général ils vont plus en pertes qu'en gains, on ne peut, en raiſonnant bien, s'affectionner beaucoup à un amuſement où les riſques

de toute eſpece ſont contre ſoi. Celui qui nourrit ſa vanité des préférences de la fortune, les peut chercher dans des objets beaucoup plus piquans; & ces préférences ne ſe marquent pas moins dans le plus petit jeu, que dans le plus grand. Le goût du jeu, fruit de l'avarice & de l'ennui, ne prend que dans un eſprit & dans un cœur vuides; & il me ſemble que j'aurois aſſez de ſentiment & de connoiſſances pour me paſſer d'un tel ſupplément. On voit rarement les penſeurs ſe plaire beaucoup au jeu, qui ſuſpend cette habitude ou la tourne ſur d'arides combinaiſons; auſſi l'un des biens, & peut-être le ſeul qu'ait produit le goût des ſciences, eſt d'amortir un peu cette paſſion ſordide: on aimera mieux s'exercer à prouver l'utilité du jeu, que de s'y livrer. Moi je le combattrois parmi les joueurs, & j'aurois plus de plaiſir à me moquer d'eux en les voyant perdre, qu'à leur gagner leur argent.

Je ſerois le même dans ma vie privée & dans le commerce du monde. Je voudrois que ma fortune mît par-tout de l'aiſance, & ne fît jamais ſentir d'inégalité. Le clinquant de la parure eſt incommode à mille égards. Pour garder parmi les hommes toute la liberté poſſible, je voudrois être mis de maniere que dans tous les rangs je paruſſe à ma place, & qu'on ne me diſtinguât dans aucun; que ſans affectation, ſans changement ſur ma perſonne, je fuſſe peuple à la Guinguette & bonne compagnie au Palais-Royal. Par-là plus maître de ma conduite, je mettrois toujours à ma portée les plaiſirs de tous les états. Il y a, dit-on, des femmes qui ferment leur porte aux manchettes brodées, &

ne reçoivent perſonne qu'en dentelle ; j'irois donc paſſer ma journée ailleurs : mais ſi ces femmes étoient jeunes & jolies, je pourrois quelquefois prendre de la dentelle pour y paſſer la nuit tout au plus.

Le ſeul lien de mes ſociétés ſeroit l'attachement mutuel, la conformité des goûts, la convenance des caracteres ; je m'y livrerois comme homme & non comme riche ; je ne ſouffrirois jamais que leur charme fût empoiſonné par l'intérêt. Si mon opulence m'avoit laiſſé quelque humanité, j'étendrois au loin mes ſervices & mes bienfaits ; mais je voudrois avoir autour de moi une ſociété & non une cour, des amis & non des protégés ; je ne ſerois point le patron de mes convives, je ſerois leur hôte. L'indépendance & l'égalité laiſſeroient à mes liaiſons toute la candeur de la bienveillance ; & où le devoir ni l'intérêt n'entreroient pour rien, le plaiſir & l'amitié feroient ſeuls la loi.

On n'achete ni ſon ami, ni ſa maîtreſſe. Il eſt aiſé d'avoir des femmes avec de l'argent ; mais c'eſt le moyen de n'être jamais l'amant d'aucune. Loin que l'amour ſoit à vendre, l'argent le tue infailliblement. Quiconque paie, fût-il le plus aimable des hommes, par cela ſeul qu'il paie, ne peut être long-tems aimé. Bientôt il paiera pour un autre, ou plutôt cet autre ſera payé de ſon argent ; & dans ce double lien formé par l'intérêt, par la débauche, ſans amour, ſans honneur, ſans vrai plaiſir, la femme avide, infidelle & miſérable, traitée par le vil qui reçoit comme elle traite le ſot qui donne, reſte ainſi quitte envers tous les deux. Il ſeroit doux d'être libéral envers ce qu'on aime, ſi cela ne faiſoit

un marché. Je ne connois qu'un moyen de ſatisfaire ce penchant avec ſa maîtreſſe, ſans empoiſonner l'amour ; c'eſt de lui tout donner, & d'être enſuite nourri par elle. Reſte à ſavoir où eſt la femme avec qui ce procédé ne fût pas extravagant.

Celui qui diſoit : je poſſede Laïs ſans qu'elle me poſſede, diſoit un mot ſans eſprit. La poſſeſſion qui n'eſt pas réciproque n'eſt rien : c'eſt tout au plus la poſſeſſion du ſexe, mais non pas de l'individu. Or, où le moral de l'amour n'eſt pas, pourquoi faire une ſi grande affaire du reſte ? Rien n'eſt ſi facile à trouver. Un muletier eſt là-deſſus plus près du bonheur qu'un millionnaire.

Oh ! ſi l'on pouvoit développer aſſez les inconſéquences du vice, combien, lorſqu'il obtient ce qu'il a voulu, on le trouveroit loin de ſon compte ! Pourquoi cette barbare avidité de corrompre l'innocence, de ſe faire une victime d'un jeune objet qu'on eût dû protéger, & que de ce premier pas on traîne inévitablement dans un gouffre de miſeres, dont il ne ſortira qu'à la mort ? Brutalité, vanité, ſottiſe, erreur & rien davantage. Ce plaiſir même n'eſt pas de la Nature, il eſt de l'opinion, & de l'opinion la plus vile, puiſqu'elle tient au mépris de ſoi. Celui qui ſe ſent le dernier des hommes, craint la comparaiſon de tout autre, & veut paſſer le premier pour être moins odieux. Voyez ſi les plus avides de ce ragoût imaginaire ſont jamais de jeunes gens aimables, dignes de plaire, & qui ſeroient plus excuſables d'être difficiles ? Non, avec de la figure, du mérite & des ſentimens, on craint peu l'expérience de ſa maî-

treſſe ; dans une juſte confiance , on lui dit : tu connois les plaiſirs , n'importe ; mon cœur t'en promet que tu n'as jamais connus.

Mais un vieux Satyre uſé de débauche, ſans agrément, ſans ménagement , ſans égard , ſans aucune eſpece d'honnêteté ; incapable , indigne de plaire à toute femme qui ſe connoît en gens aimables , croit ſuppléer à tout cela chez une jeune innocente , en gagnant de vîteſſe ſur l'expérience , & lui donnant la premiere émotion des ſens. Son dernier eſpoir eſt de plaire à la faveur de la nouveauté ; c'eſt inconteſtablement là le motif ſecret de cette fantaiſie : mais il ſe trompe , l'horreur qu'il fait n'eſt pas moins de la Nature , que n'en ſont les deſirs qu'il voudroit exciter ; il ſe trompe auſſi dans ſa folle attente ; cette même Nature a ſoin de revendiquer ſes droits : toute fille qui ſe vend , s'eſt déjà donnée , & s'étant donnée à ſon choix , elle a fait la comparaiſon qu'il craint. Il achete donc un plaiſir imaginaire , & n'en eſt pas moins abhorré.

Pour moi , j'aurai beau changer étant riche , il eſt un point où je ne changerai jamais. S'il ne me reſte ni mœurs , ni vertu , il me reſtera du moins quelque goût , quelque ſens , quelque délicateſſe , & cela me garantira d'uſer ma fortune en dupe à courir après des chimeres ; d'épuiſer ma bourſe & ma vie à me faire trahir & moquer par des enfans. Si j'étois jeune , je chercherois les plaiſirs de la jeuneſſe , & les voulant dans toute leur volupté , je ne les chercherois pas en homme riche. Si je reſtois tel que je ſuis , ce ſeroit autre choſe ; je me bornerois prudemment aux plaiſirs de mon

âge ; je prendrois les goûts dont je peux jouir, & j'étoufferois ceux qui ne feroient plus que mon ſupplice. Je n'irois point offrir ma barbe griſe aux dédains railleurs des jeunes filles ; je ne ſupporterois point de voir mes dégoûtantes careſſes leur faire ſoulever le cœur, de leur préparer à mes dépens les récits les plus ridicules, de les imaginer décrivant les vilains plaiſirs du vieux ſinge, de maniere à ſe venger de les avoir endurés. Que ſi des habitudes mal combattues avoient tourné mes anciens deſirs en beſoins, j'y ſatisferois peut-être, mais avec honte, mais en rougiſſant de moi. J'ôterois la paſſion du beſoin, je m'aſſortirois le mieux qu'il me ſeroit poſſible, & m'en tiendrois-là ; je ne me ferois plus une occupation de ma foibleſſe, & je voudrois ſur-tout n'en avoir qu'un ſeul témoin. La vie humaine a d'autres plaiſirs quand ceux-là lui manquent ; en courant vainement après ceux qui fuient, on s'ôte encore ceux qui nous ſont laiſſés. Changeons de goûts avec les années, ne déplaçons pas plus les âges que les ſaiſons : il faut être ſoi dans tous les tems, & ne point lutter contre la Nature : ces vains efforts uſent la vie, & nous empêchent d'en uſer.

Le peuple ne s'ennuie gueres, ſa vie eſt active ; ſi ſes amuſemens ne ſont pas variés, ils ſont rares ; beaucoup de jours de fatigue lui font goûter avec délices quelques jours de fêtes. Une alternative de longs travaux & de courts loiſirs, tient lieu d'aſſaiſonnement aux plaiſirs de ſon état. Pour les riches, leur grand fléau c'eſt l'ennui : au ſein de tant d'amuſemens raſſemblés à grands frais, au milieu de tant de gens

concourans

concourans à leur plaire, l'ennui les conſume & les tue ; ils paſſent leur vie à le fuir & à en être atteints ; ils ſont accablés de ſon poids inſupportable : les femmes, ſur-tout, qui ne ſavent plus s'occuper, ni s'amuſer, en ſont dévorées ſous le nom de vapeurs ; il ſe transforme pour elles en un mal horrible, qui leur ôte quelquefois la raiſon, & enfin la vie. Pour moi, je ne connois point de ſort plus affreux que celui d'une jolie femme de Paris, après celui du petit agréable qui s'attache à elle, qui, changé de même en femme oiſive, s'éloigne ainſi doublement de ſon état, & à qui la vanité d'être homme à bonnes fortunes, fait ſupporter la longueur des plus triſtes jours qu'ait jamais paſſé créature humaine.

Les bienſéances, les modes, les uſages qui dérivent du luxe & du bon air, renferment le cours de la vie dans la plus mauſſade uniformité. Le plaiſir qu'on veut avoir aux yeux des autres, eſt perdu pour tout le monde ; on ne l'a ni pour eux, ni pour ſoi (48). Le ridicule que l'opinion redoute ſur toute choſe, eſt toujours à côté d'elle pour la tyranniſer & pour la punir. On n'eſt jamais ridicule que par des formes déterminées ; celui qui ſait varier ſes ſituations & ſes plaiſirs, efface aujourd'hui l'impreſſion d'hier ; il eſt comme nul dans l'eſprit des hommes, mais il jouit ; car il eſt tout

(48) Deux femmes du monde, pour avoir l'air de s'amuſer beaucoup, ſe font une loi de ne jamais ſe coucher qu'à cinq heures du matin. Dans la rigueur de l'hiver, leurs gens paſſent la nuit dans la rue à les attendre, fort embarraſſés à s'y garantir d'être gelés. On entre un ſoir, ou pour mieux dire, un matin, dans l'appartement où ces deux perſonnes ſi amuſées laiſſoient couler les heures ſans les compter : on les trouve exactement ſeules, dormant chacune dans ſon fauteuil.

entier à chaque heure & à chaque choſe. Ma ſeule forme conſtante ſeroit celle-là ; dans chaque ſituation je ne m'occuperois d'aucune autre, & je prendrois chaque jour en lui-même, comme indépendant de la veille & du lendemain. Comme je ſerois peuple avec le peuple, je ſerois campagnard aux champs, & quand je parlerois d'agriculture, le payſan ne ſe moqueroit pas de moi. Je n'irois pas me bâtir une ville en campagne, & mettre au fond d'une Province les Tuileries devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurois une petite maiſon ruſtique, une maiſon blanche avec des contrevents verds; & quoiqu'une couverture de chaume ſoit en toute ſaiſon la meilleure, je préférerois magnifiquement, non la triſte ardoiſe, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre & plus gai que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement les maiſons dans mon pays, & que cela me rappelleroit un peu l'heureux tems de ma jeuneſſe. J'aurois pour cour une baſſe-cour, & pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurois un potager pour jardin, & pour parc un joli verger, ſemblable à celui dont il ſera parlé ci-après. Les fruits, à la diſcrétion des promeneurs, ne ſeroient ni comptés, ni cueillis par mon jardinier, & mon avare magnificence n'étaleroit point aux yeux des eſpaliers ſuperbes, auxquels à peine on oſât toucher. Or, cette petite prodigalité ſeroit peu coûteuſe, parce que j'aurois choiſi mon aſyle dans quelque Province éloignée où l'on voit peu d'argent & beaucoup de denrées, & où regnent l'abondance & la pauvreté.

Gravé par De Launay le jeune 1758

Les Sauvages sont les premiers cuisiniers du monde.

Là, je raſſemblerois une ſociété plus choiſie que nombreuſe, d'amis aimant le plaiſir & s'y connoiſſant, de femmes qui puſſent ſortir de leur fauteuil & ſe prêter aux jeux champêtres, prendre quelquefois, au lieu de la navette & des cartes, la ligne, les gluaux, le rateau des faneuſes, & le panier des vendangeurs. Là, tous les airs de la ville ſeroient oubliés, & devenus villageois au village, nous nous trouverions livrés à des foules d'amuſemens divers, qui ne nous donneroient chaque ſoir que l'embarras du choix pour le lendemain. L'exercice & la vie active nous feroient un nouvel eſtomac & de nouveaux goûts. Tous nos repas ſeroient des feſtins, où l'abondance plairoit plus que la délicateſſe. La gaieté, les travaux ruſtiques, les folâtres jeux, ſont les premiers cuiſiniers du monde, & les ragoûts fins ſont bien ridicules à des gens en haleine depuis le lever du ſoleil. Le ſervice n'auroit pas plus d'ordre que d'élégance; la ſalle à manger ſeroit par-tout, dans le jardin, dans un bateau, ſous un arbre; quelquefois au loin, près d'une ſource vive, ſur l'herbe verdoyante & fraîche, ſous des touffes d'aulnes & de coudriers, une longue proceſſion de gais convives porteroit en chantant l'apprêt du feſtin, on auroit le gazon pour table & pour chaiſe, les bords de la fontaine ſerviroient de buffet, & le deſſert pendroit aux arbres. Les mets ſeroient ſervis ſans ordre, l'appétit diſpenſeroit des façons; chacun ſe préférant ouvertement à tout autre, trouveroit bon que tout autre ſe préférât de même à lui : de cette familiarité cordiale & modérée, naîtroit ſans groſſiéreté, ſans fadeur, ſans contrainte, un conflit badin, plus charmant cent fois

que la politeſſe, & plus fait pour lier les cœurs. Point d'importuns laquais épiant nos diſcours, critiquant tout bas nos maintiens, comptant nos morceaux d'un œil avide, s'amuſant à nous faire attendre à boire, & murmurant d'un trop long dîné. Nous ſerions nos valets pour être nos maîtres, chacun ſeroit ſervi par tous, le tems paſſeroit ſans le compter, le repas ſeroit le repos & dureroit autant que l'ardeur du jour. S'il paſſoit près de nous quelque payſan retournant au travail ſes outils ſur l'épaule, je lui réjouirois le cœur par quelques bons propos, par quelques coups de bon vin, qui lui feroient porter plus gaiement ſa miſere; & moi j'aurois auſſi le plaiſir de me ſentir émouvoir un peu les entrailles, & de me dire en ſecret; je ſuis encore homme.

Si quelque fête champêtre raſſembloit les habitans du lieu, j'y ſerois des premiers avec ma troupe; ſi quelques mariages, plus bénis du Ciel que ceux des villes, ſe faiſoient à mon voiſinage, on ſauroit que j'aime la joie; & j'y ſerois invité. Je porterois à ces bonnes gens quelques dons ſimples comme eux, qui contribueroient à la fête, j'y trouverois en échange des biens d'un prix ineſtimable, des biens ſi peu connus de mes égaux, la franchiſe & le vrai plaiſir. Je ſouperois avec eux au bout de leur longue table; j'y ferois chorus au refrain d'une vieille chanſon ruſtique, & je danſerois dans leur grange de meilleur cœur qu'au bal de l'Opéra.

Juſqu'ici tout eſt à merveille, me dira-t-on; mais la chaſſe? eſt-ce être en campagne que de n'y pas chaſſer? J'entends: je ne voulois qu'une métairie, & j'avois tort. Je me ſuppoſe riche, il me faut donc des plaiſirs excluſifs, des

plaiſirs deſtructifs ; voici de tout autres affaires. Il me faut des terres, des bois, des gardes, des redevances, des honneurs ſeigneuriaux, ſur-tout de l'encens & de l'eau-bénite.

Fort bien ; mais cette terre aura des voiſins jaloux de leurs droits, & deſireux d'uſurper ceux des autres : nos gardes ſe chamailleront, & peut-être les maîtres : voilà des altercations, des querelles, des haines, des procès tout au moins ; cela n'eſt déjà pas fort agréable. Mes vaſſaux ne verront point avec plaiſir labourer leurs bleds par mes lievres, & leurs feves par mes ſangliers ; chacun n'oſant tuer l'ennemi qui détruit ſon travail, voudra du moins le chaſſer de ſon champ : après avoir paſſé le jour à cultiver leurs terres, il faudra qu'ils paſſent la nuit à les garder ; ils auront des mâtins, des tambours, des cornets, des ſonnettes : avec tout ce tintamarre, ils troubleront mon ſommeil : je ſongerai malgré moi à la miſere de ces pauvres gens, & ne pourrai m'empêcher de me la reprocher. Si j'avois l'honneur d'être Prince, tout cela ne me toucheroit gueres ; mais moi, nouveau parvenu, nouveau riche, j'aurai le cœur encore un peu rôturier.

Ce n'eſt pas tout ; l'abondance du gibier tentera les chaſſeurs, j'aurai bientôt des braconniers à punir ; il me faudra des priſons, des geoliers, des archers, des galeres : tout cela me paroît aſſez cruel. Les femmes de ces malheureux viendront aſſiéger ma porte & m'importuner de leurs cris, ou bien il faudra qu'on les chaſſe, qu'on les maltraite. Les pauvres gens qui n'auront point braconné, & dont mon gibier aura fouragé la récolte, viendront ſe plaindre de leur côté ; les uns ſeront punis pour avoir tué le gibier, les autres

ruinés pour l'avoir épargné ; quelle triſte alternative ! Je ne verrai de tous côtés qu'objets de miſere, je n'entendrai que gémiſſemens : cela doit troubler beaucoup, ce me ſemble, le plaiſir de maſſacrer à ſon aiſe des foules de perdrix & de lievres preſque ſous ſes pieds.

Voulez-vous dégager les plaiſirs de leurs peines ? Otez-en l'excluſion ; plus vous les laiſſerez communs aux hommes, plus vous les goûterez toujours purs. Je ne ferai donc point tout ce que je viens de dire ; mais ſans changer de goûts, je ſuivrai celui que je me ſuppoſe, à moindres frais. J'établirai mon ſéjour champêtre dans un pays où la chaſſe ſoit libre à tout le monde, & où j'en puiſſe avoir l'amuſement ſans embarras. Le gibier ſera plus rare ; mais il y aura plus d'adreſſe à le chercher & de plaiſir à l'atteindre. Je me ſouviendrai des battemens de cœur qu'éprouvoit mon pere au vol de la premiere perdrix, & des tranſports de joie avec leſquels il trouvoit le lievre qu'il avoit cherché tout le jour. Oui, je ſoutiens que, ſeul avec ſon chien, chargé de ſon fuſil, de ſon carnier, de ſon fourniment, de ſa petite proie, il revenoit le ſoir, rendu de fatigue & déchiré des ronces, plus content de ſa journée que tous vos chaſſeurs de ruelle, qui, ſur un bon cheval, ſuivis de vingt fuſils chargés, ne font qu'en changer, tirer & tuer autour d'eux, ſans art, ſans gloire, & preſque ſans exercice. Le plaiſir n'eſt donc pas moindre ; & l'inconvénient eſt ôté, quand on n'a ni terre à garder ni braconnier à punir, ni miſérable à tourmenter. Voilà donc une ſolide raiſon de préférence. Quoi qu'on faſſe, on ne tourmente point ſans fin les hommes, qu'on n'en reçoive auſſi quelque mal-aiſe : & les longues

malédictions du peuple, rendent tôt ou tard le gibier amer.

Encore un coup, les plaiſirs excluſifs ſont la mort du plaiſir. Les vrais amuſemens, ſont ceux qu'on partage avec le peuple ; ceux qu'on veut avoir à ſoi ſeul, on ne les a plus. Si les murs que j'éleve autour de mon parc m'en font une triſte clôture, je n'ai fait à grands frais que m'ôter le plaiſir de la promenade ; me voilà forcé de l'aller chercher au loin. Le démon de la propriété infecte tout ce qu'il touche. Un riche veut être par-tout le maître, & ne ſe trouve bien qu'où il ne l'eſt pas ; il eſt forcé de ſe fuir toujours. Pour moi, je ferai là-deſſus, dans ma richeſſe, ce que j'ai fait dans ma pauvreté. Plus riche maintenant du bien des autres que je ne ferai jamais du mien, je m'empare de tout ce qui me convient dans mon voiſinage : il n'y a pas de conquérant plus déterminé que moi ; j'uſurpe ſur les Princes mêmes ; je m'accommode ſans diſtinction de tous les terreins ouverts qui me plaiſent ; je leur donne des noms, je fais de l'un mon parc, de l'autre ma terraſſe, & m'en voilà le maître ; dès-lors je m'y promene impunément ; j'y reviens ſouvent pour maintenir la poſſeſſion ; j'uſe autant que je veux le ſol à force d'y marcher ; & l'on ne me perſuadera jamais que le titulaire du fonds que je m'approprie, tire plus d'uſage de l'argent qu'il lui produit, que j'en tire de ſon terrein. Que ſi l'on vient à me vexer par des foſſés, par des haies, peu m'importe ; je prends mon parc ſur mes épaules, & je vais le poſer ailleurs ; les emplacemens ne manquent pas aux environs, & j'aurai long-tems à piller mes voiſins avant que de manquer d'aſyle.

Voilà quelque eſſai du vrai goût dans le choix des loiſirs

agréables : voilà dans quel eſprit on jouit ; tout le reſte n'eſt qu'illuſion, chimere, ſotte vanité. Quiconque s'écartera de ces regles, quelque riche qu'il puiſſe être, mangera ſon or en fumier, & ne connoîtra jamais le prix de la vie.

On m'objectera, ſans doute, que de tels amuſemens ſont à la portée de tous les hommes, & qu'on n'a pas beſoin d'être riche pour les goûter. C'eſt préciſément à quoi j'en voulois venir. On a du plaiſir quand on en veut avoir : c'eſt l'opinion ſeule qui rend tout difficile, qui chaſſe le bonheur devant nous ; & il eſt cent fois plus aiſé d'être heureux, que de le paroître. L'homme de goût, & vraiment voluptueux, n'a que faire de richeſſe ; il lui ſuffit d'être libre & maître de lui. Quiconque jouit de la ſanté & ne manque pas du néceſſaire, s'il arrache de ſon cœur les biens de l'opinion, eſt aſſez riche : c'eſt l'*aurea mediocritas* d'Horace. Gens à coffres-forts, cherchez donc quelque autre emploi de votre opulence ; car pour le plaiſir, elle n'eſt bonne à rien. Emile ne ſaura pas tout cela mieux que moi ; mais ayant le cœur plus pur & plus ſain, il le ſentira mieux encore, & toutes ſes obſervations dans le monde ne feront que le lui confirmer.

En paſſant ainſi le tems, nous cherchons toujours Sophie, & nous ne la trouvons point. Il importoit qu'elle ne ſe trouvât pas ſi vîte, & nous l'avons cherchée où j'étois bien ſûr qu'elle n'étoit pas (49).

Enfin le moment preſſe ; il eſt tems de la chercher tout

(49) *Mulierem fortem quis inveniet ? Procul & de ultimis finibus pretium ejus.* Prov. xxxj. 10.

de

de bon, de peur qu'il ne s'en faſſe une qu'il prenne pour elle, & qu'il ne connoiſſe trop tard ſon erreur. Adieu donc Paris, Ville célebre, Ville de bruit, de fumée & de boue, où les femmes ne croient plus à l'honneur, ni les hommes à la vertu. Adieu Paris ; nous cherchons l'amour, le bonheur, l'innocence ; nous ne ſerons jamais aſſez loin de toi.

Fin du Livre quatrieme.

EMILE,

EMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

LIVRE CINQUIEME.

NOUS voici parvenus au dernier acte de la Jeuneſſe, mais nous ne ſommes pas encore au dénouement.

Il n'eſt pas bon que l'homme ſoit ſeul. Emile eſt homme; nous lui avons promis une compagne, il faut la lui donner. Cette compagne eſt Sophie. En quels lieux eſt ſon aſyle? Où la trouverons-nous? Pour la trouver il la faut connoître. Sachons premierement ce qu'elle eſt, nous jugerons mieux des lieux qu'elle habite; & quand nous l'aurons trouvée, encore tout ne ſera-t-il pas fait. *Puiſque notre jeune Gentilhomme*, dit Locke, *eſt prêt à ſe marier, il eſt tems de le laiſſer auprès de ſa Maîtreſſe.* Et là-deſſus il finit ſon ouvrage. Pour moi qui n'ai pas l'honneur d'élever un Gentilhomme, je me garderai d'imiter Locke en cela.

SOPHIE
OU
LA FEMME.

SOPHIE doit être femme comme Emile eſt homme ; c'eſt-à-dire, avoir tout ce qui convient à la conſtitution de ſon eſpece & de ſon ſexe pour remplir ſa place dans l'ordre phyſique & moral. Commençons donc par examiner les conformités & les différences de ſon ſexe & du nôtre.

En tout ce qui ne tient pas au ſexe, la femme eſt homme; elle a les mêmes organes, les mêmes beſoins, les mêmes facultés ; la machine eſt conſtruite de la même maniere, les pieces en ſont les mêmes, le jeu de l'une eſt celui de l'autre, la figure eſt ſemblable ; &, ſous quelque rapport qu'on les conſidere, ils ne different entre eux que du plus au moins.

En tout ce qui tient au ſexe, la femme & l'homme ont par-tout des rapports & par-tout des différences ; la difficulté de les comparer vient de celle de déterminer dans la conſtitution de l'un & de l'autre ce qui eſt du ſexe & ce qui n'en eſt pas. Par l'anatomie comparée, & même à la ſeule inſpection, l'on trouve entre eux des différences générales qui paroiſſent ne point tenir au ſexe ; elles y tiennent pourtant, mais par des liaiſons que nous ſommes hors d'état d'apper-

cevoir ; nous ne ſavons juſqu'où ces liaiſons peuvent s'étendre ; la ſeule choſe que nous ſavons avec certitude, eſt que tout ce qu'ils ont de commun, eſt de l'eſpece ; & que tout ce qu'ils ont de différent, eſt du ſexe ; ſous ce double point de vue, nous trouvons entre eux tant de rapports & tant d'oppoſitions, que c'eſt peut-être une des merveilles de la nature d'avoir pu faire deux êtres ſi ſemblables en les conſtituant ſi différemment.

Ces rapports & ces différences doivent influer ſur le moral ; cette conſéquence eſt ſenſible, conforme à l'expérience, & montre la vanité des diſputes ſur la préférence ou l'égalité des ſexes ; comme ſi chacun des deux allant aux fins de la nature, ſelon ſa deſtination particuliere, n'étoit pas plus parfait en cela, que s'il reſſembloit davantage à l'autre ? En ce qu'ils ont de commun, ils ſont égaux ; en ce qu'ils ont de différent, ils ne ſont pas comparables : une femme parfaite & un homme parfait, ne doivent pas plus ſe reſſembler d'eſprit que de viſage, & la perfection n'eſt pas ſuſceptible de plus & de moins.

Dans l'union des ſexes chacun concourt également à l'objet commun, mais non pas de la même maniere. De cette diverſité naît la premiere différence aſſignable entre les rapports moraux de l'un & de l'autre. L'un doit être actif & fort, l'autre paſſif & foible ; il faut néceſſairement que l'un veuille & puiſſe, il ſuffit que l'autre réſiſte peu.

Ce principe établi, il s'enſuit que la femme eſt faite ſpécialement pour plaire à l'homme : ſi l'homme doit lui plaire à ſon tour, c'eſt d'une néceſſité moins directe : ſon

mérite eſt dans ſa puiſſance, il plaît par cela ſeul qu'il eſt fort. Ce n'eſt pas ici la loi de l'amour, j'en conviens ; mais c'eſt celle de la nature, antérieure à l'amour même.

Si la femme eſt faite pour plaire & pour être ſubjuguée, elle doit ſe rendre agréable à l'homme au lieu de le provoquer : ſa violence à elle eſt dans ſes charmes ; c'eſt par eux qu'elle doit le contraindre à trouver ſa force & à en uſer. L'art le plus ſûr d'animer cette force, eſt de la rendre néceſſaire par la réſiſtance. Alors l'amour-propre ſe joint au deſir, & l'un triomphe de la victoire que l'autre lui fait remporter. De-là naiſſent l'attaque & la défenſe, l'audace d'un ſexe & la timidité de l'autre, enfin la modeſtie & la honte dont la nature arma le foible pour aſſervir le fort.

Qui eſt-ce qui peut penſer qu'elle ait preſcrit indifféremment les mêmes avances aux uns & aux autres, & que le premier à former des deſirs, doive être auſſi le premier à les témoigner ? Quelle étrange dépravation de jugement ! L'entrepriſe ayant des conſéquences ſi différentes pour les deux ſexes, eſt-il naturel qu'ils aient la même audace à s'y livrer ? Comment ne voit-on pas qu'avec une ſi grande inégalité dans la miſe commune, ſi la réſerve n'impoſoit à l'un la modération que la nature impoſe à l'autre, il en réſulteroit bientôt la ruine de tous deux, & que le genre humain périroit par les moyens établis pour le conſerver ? Avec la facilité qu'ont les femmes d'émouvoir les ſens des hommes, & d'aller réveiller au fond de leurs cœurs les reſtes d'un tempérament preſque éteint, s'il étoit quelque malheureux climat ſur la terre, où la Philoſophie eût introduit cet uſage,

ſur-tout dans les pays chauds où il naît plus de femmes que d'hommes, tyranniſés par elles ils ſeroient enfin leurs victimes, & ſe verroient tous traîner à la mort ſans qu'ils puſſent jamais s'en défendre.

Si les femelles des animaux n'ont pas la même honte, que s'enſuit-il ? Ont-elles comme les femmes les deſirs illimités auxquels cette honte ſert de frein ? Le deſir ne vient pour elles qu'avec le beſoin; le beſoin ſatisfait, le deſir ceſſe; elles ne repouſſent plus le mâle par feinte (1), mais tout de bon : elles font tout le contraire de ce que faiſoit la fille d'Auguſte, elles ne reçoivent plus de paſſagers quand le navire a ſa cargaiſon. Même quand elles ſont libres, leurs tems de bonne volonté ſont courts & bientôt paſſés, l'inſtinct les pouſſe & l'inſtinct les arrête ; où ſera le ſupplément de cet inſtinct négatif dans les femmes quand vous leur aurez ôté la pudeur ? Attendre qu'elles ne ſe ſoucient plus des hommes, c'eſt attendre qu'ils ne ſoient plus bons à rien.

L'Etre ſuprême a voulu faire en tout honneur à l'eſpece humaine ; en donnant à l'homme des penchans ſans meſure, il lui donne en même tems la loi qui les regle, afin qu'il ſoit libre & ſe commande à lui-même ; en le livrant à des paſſions immodérées, il joint à ſes paſſions la raiſon pour les gouverner : en livrant la femme à des deſirs illimités, il joint à ces deſirs la pudeur pour les contenir. Pour ſur-

(1) J'ai déjà remarqué que les refus de ſimagrée & d'agacerie ſont communs à preſque toutes les femelles, même parmi les animaux, & même quand elles ſont le plus diſpoſées à ſe rendre ; il faut n'avoir jamais obſervé leur manege pour diſconvenir de cela.

croit, il ajoute encore une récompenſe actuelle au bon uſage de ſes facultés, ſavoir le goût qu'on prend aux choſes honnêtes lorſqu'on en fait la regle de ſes actions. Tout cela vaut bien, ce me ſemble, l'inſtinct des bêtes.

Soit donc que la femelle de l'homme partage ou non ſes deſirs & veuille ou non les ſatisfaire, elle le repouſſe & ſe défend toujours, mais non pas toujours avec la même force, ni par conſéquent avec le même ſuccès. Pour que l'attaquant ſoit victorieux, il faut que l'attaqué le permette ou l'ordonne; car que de moyens adroits n'a-t-il pas pour forcer l'aggreſſeur d'uſer de force ? Le plus libre & le plus doux de tous les actes n'admet point de violence réelle, la nature & la raiſon s'y oppoſent : la nature, en ce qu'elle a pourvu le plus foible, d'autant de force qu'il en faut pour réſiſter quand il lui plaît ; la raiſon, en ce qu'une violence réelle eſt non-ſeulement le plus brutal de tous les actes, mais le plus contraire à ſa fin, ſoit parce que l'homme déclare ainſi la guerre à ſa compagne & l'autoriſe à défendre ſa perſonne & ſa liberté aux dépens même de la vie de l'aggreſſeur, ſoit parce que la femme ſeule eſt juge de l'état où elle ſe trouve, & qu'un enfant n'auroit point de pere, ſi tout homme en pouvoit uſurper les droits.

Voici donc une troiſieme conſéquence de la conſtitution des ſexes ; c'eſt que le plus fort ſoit le maître en apparence & dépende en effet du plus foible ; & cela, non par un frivole uſage de galanterie, ni par une orgueilleuſe généroſité de protecteur, mais par une invariable loi de la Nature qui, donnant à la femme plus de facilité d'exciter les deſirs qu'à

qu'à l'homme de les ſatisfaire, fait dépendre celui-ci, malgré qu'il en ait, du bon plaiſir de l'autre, & le contraint de chercher à ſon tour à lui plaire, pour obtenir qu'elle conſente à le laiſſer être le plus fort. Alors ce qu'il y a de plus doux pour l'homme dans ſa victoire, eſt de douter ſi c'eſt la foibleſſe qui cede à la force, ou ſi c'eſt la volonté qui ſe rend; & la ruſe ordinaire de la femme eſt de laiſſer toujours ce doute entre elle & lui. L'eſprit des femmes répond en ceci parfaitement à leur conſtitution : loin de rougir de leur foibleſſe, elles en font gloire; leurs tendres muſcles ſont ſans réſiſtance; elles affectent de ne pouvoir ſoulever les plus légers fardeaux; elles auroient honte d'être fortes : pourquoi cela ? Ce n'eſt pas ſeulement pour paroître délicates, c'eſt par une précaution plus adroite; elles ſe ménagent de loin des excuſes, & le droit d'être foibles au beſoin.

Le progrès des lumieres acquiſes par nos vices, a beaucoup changé ſur ce point les anciennes opinions parmi nous, & l'on ne parle plus gueres de violences, depuis qu'elles ſont ſi peu néceſſaires, & que les hommes n'y croient plus (2); au lieu qu'elles ſont très-communes dans les hautes antiquités Grecques & Juives, parce que ces mêmes opinions ſont dans la ſimplicité de la Nature, & que la ſeule expérience du libertinage a pu les déraciner. Si l'on cite de nos jours moins d'actes de violence, ce n'eſt ſurement pas que

(2) Il peut y avoir une telle diſproportion d'âge & de force qu'une violence réelle ait lieu, mais traitant ici de l'état relatif des ſexes ſelon l'ordre de la nature, je les prends tous deux dans le rapport commun qui conſtitue cet état.

les hommes ſoient plus tempérans, mais c'eſt qu'ils ont moins de crédulité, & que telle plainte qui jadis eût perſuadé des peuples ſimples, ne feroit de nos jours qu'attirer les ris des moqueurs; on gagne davantage à ſe taire. Il y a dans le Deutéronome une loi par laquelle une fille abuſée étoit punie avec le ſéducteur, ſi le délit avoit été commis dans la ville; mais s'il avoit été commis à la campagne ou dans des lieux écartés, l'homme ſeul étoit puni; *car*, dit la Loi, *la fille a crié, & n'a point été entendue.* Cette bénigne interprétation apprenoit aux filles à ne pas ſe laiſſer ſurprendre en des lieux fréquentés.

L'effet de ces diverſités d'opinions ſur les mœurs eſt ſenſible. La galanterie moderne en eſt l'ouvrage. Les hommes, trouvant que leurs plaiſirs dépendoient plus de la volonté du beau ſexe qu'ils n'avoient cru, ont captivé cette volonté par des complaiſances dont il les a bien dédommagés.

Voyez comment le phyſique nous amene inſenſiblement au moral, & comment de la groſſiere union des ſexes naiſſent peu-à-peu les plus douces loix de l'amour. L'empire des femmes n'eſt point à elles, parce que les hommes l'ont voulu, mais parce qu'ainſi le veut la nature; il étoit à elles avant qu'elles paruſſent l'avoir: ce même Hercule qui crut faire violence aux cinquante filles de Theſpitius, fut pourtant contraint de filer près d'Omphale, & le fort Samſon n'étoit pas ſi fort que Dalila. Cet empire eſt aux femmes & ne peut leur être ôté, même quand elles en abuſent; ſi jamais elles pouvoient le perdre, il y a long-tems qu'elles l'auroient perdu.

Il n'y a nulle parité entre les deux ſexes quant à la conſéquence du ſexe. Le mâle n'eſt mâle qu'en certains inſtans, la femelle eſt femelle toute ſa vie, ou du moins toute ſa jeuneſſe ; tout la rappelle ſans ceſſe à ſon ſexe, & pour en bien remplir les fonctions, il lui faut une conſtitution qui s'y rapporte. Il lui faut du ménagement durant ſa groſſeſſe, il lui faut du repos dans ſes couches, il lui faut une vie molle & ſédentaire pour allaiter ſes enfans, il lui faut pour les élever de la patience & de la douceur, un zele, une affection que rien ne rebute ; elle ſert de liaiſon entre eux & leur pere, elle ſeule les lui fait aimer & lui donne la confiance de les appeller ſiens. Que de tendreſſe & de ſoins ne lui faut-il point pour maintenir dans l'union toute la famille ! Et enfin tout cela ne doit pas être des vertus, mais des goûts, ſans quoi l'eſpece humaine ſeroit bientôt éteinte.

La rigidité des devoirs relatifs des deux ſexes n'eſt ni ne peut être la même. Quand la femme ſe plaint là-deſſus de l'injuſte inégalité qu'y met l'homme, elle a tort ; cette inégalité n'eſt point une inſtitution humaine, ou du moins elle n'eſt point l'ouvrage du préjugé, mais de la raiſon : c'eſt à celui des deux que la nature a chargé du dépôt des enfans, d'en répondre à l'autre. Sans doute il n'eſt permis à perſonne de violer ſa foi, & tout mari infidele qui prive ſa femme du ſeul prix des auſteres devoirs de ſon ſexe, eſt un homme injuſte & barbare ; mais la femme infidelle fait plus, elle diſſout la famille, & briſe tous les liens de la nature, en donnant à l'homme des enfans qui ne ſont pas à lui, elle trahit les uns & les autres, elle joint la per-

ſidie à l'infidélité. J'ai peine à voir quel déſordre & quel crime ne tient pas à celui-là. S'il eſt un état affreux au monde, c'eſt celui d'un malheureux pere, qui ſans confiance en ſa femme, n'oſe ſe livrer aux plus doux ſentimens de ſon cœur, qui doute en embraſſant ſon enfant s'il n'embraſſe point l'enfant d'un autre, le gage de ſon déshonneur, le raviſſeur du bien de ſes propres enfans. Qu'eſt-ce alors que la famille, ſi ce n'eſt une ſociété d'ennemis ſecrets qu'une femme coupable arme l'un contre l'autre en les forçant de feindre de s'entr'aimer ?

Il n'importe donc pas ſeulement que la femme ſoit fidelle, mais qu'elle ſoit jugée telle par ſon mari, par ſes proches, par tout le monde ; il importe qu'elle ſoit modeſte, attentive, réſervée, & qu'elle porte aux yeux d'autrui, comme en ſa propre conſcience, le témoignage de ſa vertu : s'il importe qu'un pere aime ſes enfans, il importe qu'il eſtime leur mere. Telles ſont les raiſons qui mettent l'apparence même au nombre des devoirs des femmes, & leur rendent l'honneur & la réputation non moins indiſpenſables que la chaſteté. De ces principes dérive avec la différence morale des ſexes un motif nouveau de devoir & de convenance, qui preſcrit ſpécialement aux femmes l'attention la plus ſcrupuleuſe ſur leur conduite, ſur leurs manieres, ſur leur maintien. Soutenir vaguement que les deux ſexes ſont égaux & que leurs devoirs ſont les mêmes, c'eſt ſe perdre en déclamations vaines, c'eſt ne rien dire tant qu'on ne répondra pas à cela.

N'eſt-ce pas une maniere de raiſonner bien ſolide, de donner des exceptions pour réponſe à des loix générales

auſſi-bien fondées ? Les femmes, dites-vous, ne font pas toujours des enfans ? Non ; mais leur deſtination propre eſt d'en faire. Quoi ! parce qu'il y a dans l'Univers une centaine de grandes villes où les femmes vivant dans la licence font peu d'enfans, vous prétendez que l'état des femmes eſt d'en faire peu ! Et que deviendroient nos villes, ſi les campagnes éloignées, où les femmes vivent plus ſimplement & plus chaſtement, ne réparoient la ſtérilité des Dames ? Dans combien de Provinces les femmes qui n'ont fait que quatre ou cinq enfans paſſent pour peu fécondes (3) ! Enfin que telle ou telle femme faſſe peu d'enfans, qu'importe ? L'état de la femme eſt-il moins d'être mere, & n'eſt-ce pas par des loix générales que la nature & les mœurs doivent pourvoir à cet état ?

Quand il y auroit entre les groſſeſſes d'auſſi longs intervalles qu'on le ſuppoſe, une femme changera-t-elle ainſi bruſquement & alternativement de maniere de vivre ſans péril & ſans riſque ? Sera-t-elle aujourd'hui nourrice & demain guerriere ? Changera-t-elle de tempérament & de goûts comme un caméléon de couleurs ? Paſſera-t-elle tout-à-coup de l'ombre de la clôture, & des ſoins domeſtiques, aux injures de l'air, aux travaux, aux fatigues, aux périls

(3) Sans cela l'eſpece dépériroit néceſſairement : pour qu'elle ſe conſerve, il faut, tout compenſé, que chaque femme faſſe à-peu-près quatre enfans : car des enfans qui naiſſent, il en meurt près de la moitié avant qu'ils puiſſent en avoir d'autres, & il en faut deux reſtans pour repréſenter le pere & la mere. Voyez ſi les villes vous fourniront cette population-là.

de la guerre ? Sera-t-elle tantôt craintive (4) & tantôt brave ; tantôt délicate & tantôt robuſte ? Si les jeunes gens élevés dans Paris ont peine à ſupporter le métier des armes, des femmes qui n'ont jamais affronté le ſoleil, & qui ſavent à peine marcher, le ſupporteront-elles après cinquante ans de molleſſe ? Prendront-elles ce dur métier à l'âge où les hommes le quittent.

Il y a des pays où les femmes accouchent preſque ſans peine, & nourriſſent leurs enfans preſque ſans ſoin ; j'en conviens ; mais dans ces mêmes pays les hommes vont demi-nuds en tout tems, terraſſent les bêtes féroces, portent un canot comme un havre-ſac, font des chaſſes de ſept ou huit cents lieues, dorment à l'air à plate-terre, ſupportent des fatigues incroyables, & paſſent pluſieurs jours ſans manger. Quand les femmes deviennent robuſtes, les hommes le deviennent encore plus ; quand les hommes s'amolliſſent, les femmes s'amolliſſent davantage ; quand les deux termes changent également, la différence reſte la même.

Platon dans ſa République donne aux femmes les mêmes exercices qu'aux hommes ; je le crois bien. Ayant ôté de ſon Gouvernement les familles particulieres, & ne ſachant plus que faire des femmes, il ſe vit forcé de les faire hommes. Ce beau génie avoit tout combiné, tout prévu : il alloit au-devant d'une objection que perſonne peut-être n'eût ſongé à lui faire, mais il a mal réſolu celle qu'on lui fait. Je ne parle point de cette prétendue communauté de femmes dont

(4) La timidité des femmes eſt encore un inſtinct de la nature contre le double riſque qu'elles courent durant leur groſſeſſe.

le reproche tant répété, prouve que ceux qui le lui font ne l'ont jamais lu : je parle de cette promiſcuité civile qui confond par-tout les deux ſexes dans les mêmes emplois, dans les mêmes travaux, & ne peut manquer d'engendrer les plus intolérables abus ; je parle de cette ſubverſion des plus doux ſentimens de la nature, immolés à un ſentiment artificiel qui ne peut ſubſiſter que par eux ; comme s'il ne falloit pas une priſe naturelle pour former des liens de convention ; comme ſi l'amour qu'on a pour ſes proches n'étoit pas le principe de celui qu'on doit à l'Etat ; comme ſi ce n'étoit pas par la petite patrie, qui eſt la famille, que le cœur s'attache à la grande ; comme ſi ce n'étoit pas le bon fils, le bon mari, le bon pere, qui font le bon Citoyen ?

Dès qu'une fois il eſt démontré que l'homme & la femme ne ſont ni ne doivent être conſtitués de même, de caractere ni de tempérament, il s'enſuit qu'ils ne doivent pas avoir la même éducation. En ſuivant les directions de la nature, ils doivent agir de concert, mais ils ne doivent pas faire les mêmes choſes ; la fin des travaux eſt commune, mais les travaux ſont différens, & par conſéquent les goûts qui les dirigent. Après avoir tâché de former l'homme naturel, pour ne pas laiſſer imparfait notre ouvrage, voyons comment doit ſe former auſſi la femme qui convient à cet homme.

Voulez-vous toujours être bien guidé ? Suivez toujours les indications de la nature. Tout ce qui caractériſe le ſexe doit être reſpecté comme établi par elle. Vous dites ſans ceſſe ; les femmes ont tel & tel défaut que nous n'avons pas : votre orgueil vous trompe ; ce ſeroit des défauts pour vous, ce

ſont des qualités pour elles ; tout iroit moins bien ſi elles ne les avoient pas. Empêchez ces prétendus défauts de dégénérer ; mais gardez-vous de les détruire.

Les femmes de leur côté ne ceſſent de crier que nous les élevons pour être vaines & coquettes, que nous les amuſons ſans ceſſe à des puérilités pour reſter plus facilement les maîtres ; elles s'en prennent à nous des défauts que nous leur reprochons. Quelle folie ! Et depuis quand ſont-ce les hommes qui ſe mêlent de l'éducation des filles ? Qui eſt-ce qui empêche les meres de les élever comme il leur plaît ? Elles n'ont point de Colleges : grand malheur ! Eh, plût à Dieu qu'il n'y en eût point pour les garçons, ils ſeroient plus ſenſément & plus honnêtement élevés ! Force-t-on vos filles à perdre leur tems en niaiſeries ? Leur fait-on malgré elles paſſer la moitié de leur vie à leur toilette, à votre exemple ? Vous empêche-t-on de les inſtruire & faire inſtruire à votre gré ? Eſt-ce notre faute ſi elles nous plaiſent quand elles ſont belles, ſi leurs minauderies nous ſéduiſent, ſi l'art qu'elles apprennent de vous nous attire & nous flatte, ſi nous aimons à les voir miſes avec goût, ſi nous leur laiſſons affiler à loiſir les armes dont elles nous ſubjuguent ? Eh ! prenez le parti de les élever comme des hommes ; ils y conſentiront de bon cœur ! Plus elles voudront leur reſſembler, moins elles les gouverneront ; & c'eſt alors qu'ils ſeront vraiment les maîtres.

Toutes les facultés communes aux deux ſexes ne leur ſont pas également partagées ; mais priſes en tout, elles ſe compenſent ; la femme vaut mieux comme femme & moins comme

comme homme ; par-tout où elle fait valoir ſes droits, elle a l'avantage ; par-tout où elle veut uſurper les nôtres, elle reſte au-deſſous de nous. On ne peut répondre à cette vérité générale que par des exceptions ; conſtante maniere d'argumenter des galans partiſans du beau ſexe.

Cultiver dans les femmes les qualités de l'homme & négliger celles qui leur ſont propres, c'eſt donc viſiblement travailler à leur préjudice : les ruſées le voient trop bien pour en être les dupes ; en tâchant d'uſurper nos avantages, elles n'abandonnent pas les leurs ; mais il arrive de-là que, ne pouvant bien ménager les uns & les autres, parce qu'ils ſont incompatibles, elles reſtent au-deſſous de leur portée ſans ſe mettre à la nôtre, & perdent la moitié de leur prix. Croyez-moi, mere judicieuſe, ne faites point de votre fille un honnête homme, comme pour donner un démenti à la nature ; faites-en une honnête femme, & ſoyez ſûre qu'elle en vaudra mieux pour elle & pour nous.

S'enſuit-il qu'elle doive être élevée dans l'ignorance de toute choſe & bornée aux ſeules fonctions du ménage ? L'homme fera-t-il ſa ſervante de ſa compagne, ſe privera-t-il auprès d'elle du plus grand charme de la ſociété ? Pour mieux l'aſſervir l'empêchera-t-il de rien ſentir, de rien connoître ? En fera-t-il un véritable automate ? Non, ſans doute : ainſi ne l'a pas dit la nature, qui donne aux femmes un eſprit ſi agréable & ſi délié ; au contraire, elle veut qu'elles penſent, qu'elles jugent, qu'elles aiment, qu'elles connoiſſent, qu'elles cultivent leur eſprit comme leur figure ; ce ſont les armes qu'elle leur donne pour ſuppléer à la force

qui leur manque & pour diriger la nôtre. Elles doivent apprendre beaucoup de choſes, mais ſeulement celles qu'il leur convient de ſavoir.

Soit que je conſidere la deſtination particuliere du ſexe, ſoit que j'obſerve ſes penchans, ſoit que je compte ſes devoirs, tout concourt également à m'indiquer la forme d'éducation qui lui convient. La femme & l'homme ſont faits l'un pour l'autre, mais leur mutuelle dépendance n'eſt pas égale : les hommes dépendent des femmes par leurs deſirs ; les femmes dépendent des hommes, & par leurs deſirs & par leurs beſoins ; nous ſubſiſterions plutôt ſans elles, qu'elles ſans nous. Pour qu'elles aient le néceſſaire, pour qu'elles ſoient dans leur état, il faut que nous le leur donnions, que nous voulions le leur donner, que nous les en eſtimions dignes ; elles dépendent de nos ſentimens, du prix que nous mettons à leur mérite, du cas que nous faiſons de leurs charmes & de leurs vertus. Par la loi même de la nature les femmes, tant pour elles que pour leurs enfans, ſont à la merci des jugemens des hommes : il ne ſuffit pas qu'elles ſoient eſtimables, il faut qu'elles ſoient eſtimées ; il ne leur ſuffit pas d'être belles, il faut qu'elles plaiſent ; il ne leur ſuffit pas d'être ſages, il faut qu'elles ſoient reconnues pour telles ; leur honneur n'eſt pas ſeulement dans leur conduite, mais dans leur réputation, & il n'eſt pas poſſible que celle qui conſent à paſſer pour infâme, puiſſe jamais être honnête. L'homme en bien faiſant ne dépend que de lui-même & peut braver le jugement public, mais la femme en bien faiſant n'a fait que la moitié de ſa tâche, & ce que l'on penſe

d'elle ne lui importe pas moins que ce qu'elle eſt en effet. Il ſuit de-là que le ſyſtême de ſon éducation doit être, à cet égard, contraire à celui de la nôtre : l'opinion eſt le tombeau de la vertu parmi les hommes, & ſon trône parmi les femmes.

De la bonne conſtitution des meres, dépend d'abord celle des enfans ; du ſoin des femmes, dépend la premiere éducation des hommes ; des femmes dépendent encore leurs mœurs, leurs paſſions, leurs goûts, leurs plaiſirs, leur bonheur même. Ainſi toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, ſe faire aimer & honorer d'eux, les élever jeunes, les ſoigner grands, les conſeiller, les conſoler, leur rendre la vie agréable & douce, voilà les devoirs des femmes dans tous les tems, & ce qu'on doit leur apprendre dès leur enfance. Tant qu'on ne remontera pas à ce principe, on s'écartera du but, & tous les préceptes qu'on leur donnera ne ſerviront de rien pour leur bonheur ni pour le nôtre.

Mais quoique toute femme veuille plaire aux hommes & doive le vouloir, il y a bien de la différence entre vouloir plaire à l'homme de mérite, à l'homme vraiment aimable, & vouloir plaire à ces petits agréables qui déshonorent leur ſexe & celui qu'ils imitent. Ni la nature, ni la raiſon ne peuvent porter la femme à aimer dans les hommes ce qui lui reſſemble, & ce n'eſt pas non plus en prenant leurs manieres qu'elle doit chercher à s'en faire aimer.

Lors donc que quittant le ton modeſte & poſé de leur ſexe, elles prennent les airs de ces étourdis, loin de ſuivre

leur vocation elles y renoncent, elles s'ôtent à elles-mêmes les droits qu'elles penſent uſurper : ſi nous étions autrement, diſent-elles, nous ne plairions point aux hommes ; elles mentent. Il faut être folle pour aimer les foux ; le deſir d'attirer ces gens-là montre le goût de celle qui s'y livre. S'il n'y avoit point d'hommes frivoles elle ſe preſſeroit d'en faire, & leurs frivolités ſont bien plus ſon ouvrage, que les ſiennes ne ſont le leur. La femme qui aime les vrais hommes & qui veut leur plaire, prend des moyens aſſortis à ſon deſſein. La femme eſt coquette par état, mais ſa coquetterie change de forme & d'objet ſelon ſes vues ; réglons ces vues ſur celles de la Nature, la femme aura l'éducation qui lui convient.

Les petites filles preſque en naiſſant aiment la parure : non contentes d'être jolies, elles veulent qu'on les trouve telles ; on voit dans leurs petits airs que ce ſoin les occupe déjà ; & à peine ſont-elles en état d'entendre ce qu'on leur dit, qu'on les gouverne en leur parlant de ce qu'on penſera d'elles. Il s'en faut bien que le même motif très-indiſcrétement propoſé aux petits garçons, n'ait ſur eux le même empire. Pourvu qu'ils ſoient indépendans & qu'ils aient du plaiſir, ils ſe ſoucient fort peu de ce qu'on pourra penſer d'eux. Ce n'eſt qu'à force de tems & de peine qu'on les aſſujettit à la même loi.

De quelque part que vienne aux filles cette premiere leçon, elle eſt très-bonne. Puiſque le corps naît, pour ainſi dire avant l'ame, la premiere culture doit être celle du corps : cet ordre eſt commun aux deux ſexes, mais l'objet de cette

culture eſt différent ; dans l'un cet objet eſt le développement des forces, dans l'autre il eſt celui des agrémens : non que ces qualités doivent être excluſives dans chaque ſexe ; l'ordre ſeulement eſt renverſé : il faut aſſez de force aux femmes pour faire tout ce qu'elles font avec grace ; il faut aſſez d'adreſſe aux hommes pour faire tout ce qu'ils font avec facilité.

Par l'extrême molleſſe des femmes commence celle des hommes. Les femmes ne doivent pas être robuſtes comme eux, mais pour eux, pour que les hommes qui naîtront d'elles le ſoient auſſi. En ceci les Couvens, où les Penſionnaires ont une nourriture groſſiere, mais beaucoup d'ébats, de courſes, de jeux en plein air & dans des jardins, ſont à préférer à la maiſon paternelle où une fille délicatement nourrie, toujours flattée ou tancée, toujours aſſiſe ſous les yeux de ſa mere dans une chambre bien cloſe, n'oſe ſe lever ni marcher, ni parler, ni ſouffler, & n'a pas un moment de liberté pour jouer, ſauter, courir, crier, ſe livrer à la pétulance naturelle à ſon âge : toujours ou relâchement dangereux, ou ſévérité mal-entendue ; jamais rien ſelon la raiſon. Voilà comment on ruine le corps & le cœur de la Jeuneſſe.

Les filles de Sparte s'exerçoient comme les garçons aux jeux militaires, non pour aller à la guerre, mais pour porter un jour des enfans capables d'en ſoutenir les fatigues. Ce n'eſt pas-là ce que j'approuve : il n'eſt point néceſſaire pour donner des ſoldats à l'Etat, que les meres aient porté le mouſquet & fait l'exercice à la Pruſſienne ; mais je trouve qu'en général l'éducation grecque étoit très-bien entendue

en cette partie. Les jeunes filles paroiſſoient ſouvent en public, non pas mêlées avec les garçons, mais raſſemblées entre elles. Il n'y avoit preſque pas une fête, pas un ſacrifice, pas une cérémonie où l'on ne vît des bandes de filles des premiers Citoyens couronnées de fleurs, chantant des hymnes, formant des chœurs de danſes, portant des corbeilles, des vaſes, des offrandes, & préſentant aux ſens dépravés des Grecs un ſpectacle charmant & propre à balancer le mauvais effet de leur indécente gymnaſtique. Quelque impreſſion que fît cet uſage ſur les cœurs des hommes, toujours étoit-il excellent pour donner au ſexe une bonne conſtitution dans la jeuneſſe, par des exercices agréables, modérés, ſalutaires, & pour aiguiſer & former ſon goût par le deſir continuel de plaire, ſans jamais expoſer ſes mœurs.

Sitôt que ces jeunes perſonnes étoient mariées, on ne les voyoit plus en public ; renfermées dans leurs maiſons, elles bornoient tous leurs ſoins à leur ménage & à leur famille. Telle eſt la maniere de vivre que la Nature & la raiſon preſcrit au ſexe ; auſſi de ces meres-là naiſſoient les hommes les plus ſains, les plus robuſtes, les mieux faits de la terre : & malgré le mauvais renom de quelques Iſles, il eſt conſtant que de tous les Peuples du monde, ſans en excepter même les Romains, on n'en cite aucun où les femmes aient été à la fois plus ſages & plus aimables, & aient mieux réuni les mœurs & la beauté, que l'ancienne Grece.

On ſait que l'aiſance des vêtemens qui ne gênoient point le corps, contribuoit beaucoup à lui laiſſer dans les deux ſexes ces belles proportions qu'on voit dans leurs ſtatues, &

qui ſervent encore de modele à l'art, quand la Nature défigurée a ceſſé de lui en fournir parmi nous. De toutes ces entraves gothiques, de ces multitudes de ligatures qui tiennent de toutes parts nos membres en preſſe, ils n'en avoient pas une ſeule. Leurs femmes ignoroient l'uſage de ces corps de baleine par leſquels les nôtres contrefont leur taille plutôt qu'elles ne la marquent. Je ne puis concevoir que cet abus pouſſé en Angleterre à un point inconcevable, n'y faſſe pas à la fin dégénérer l'eſpece, & je ſoutiens même que l'objet d'agrément qu'on ſe propoſe en cela eſt de mauvais goût. Il n'eſt point agréable de voir une femme coupée en deux comme une guêpe; cela choque la vue & fait ſouffrir l'imagination. La fineſſe de la taille a, comme tout le reſte, ſes proportions, ſa meſure, paſſé laquelle elle eſt certainement un défaut: ce défaut ſeroit même frappant à l'œil ſur le nud; pourquoi ſeroit-il une beauté ſous le vêtement?

Je n'oſe preſſer les raiſons ſur leſquelles les femmes s'obſtinent à s'encuiraſſer ainſi: un ſein qui tombe, un ventre qui groſſit, &c. cela déplaît fort, j'en conviens, dans une perſonne de vingt ans, mais cela ne choque plus à trente; & comme il faut en dépit de nous être en tout tems ce qu'il plaît à la nature, & que l'œil de l'homme ne s'y trompe point, ces défauts ſont moins déplaiſans à tout âge, que la ſotte affectation d'une petite fille de quarante ans.

Tout ce qui gêne & contraint la nature eſt de mauvais goût; cela eſt vrai des parures du corps comme des ornemens de l'eſprit: la vie, la ſanté, la raiſon, le bien-être doivent aller avant tout; la grace ne va point ſans l'aiſance; la

délicateſſe n'eſt pas la langueur, & il ne faut pas être malſaine pour plaire. On excite la pitié quand on ſouffre, mais le plaiſir & le deſir cherchent la fraîcheur de la ſanté.

Les enfans des deux ſexes ont beaucoup d'amuſemens communs, & cela doit être ; n'en ont-ils pas de même étant grands ? Ils ont auſſi des goûts propres qui les diſtinguent. Les garçons cherchent le mouvement & le bruit ; des tambours, des ſabots, de petits carroſſes : les filles aiment mieux ce qui donne dans la vue & ſert à l'ornement ; des miroirs, des bijoux, des chiffons, & ſur-tout des poupées ; la poupée eſt l'amuſement ſpécial de ce ſexe ; voilà très-évidemment ſon goût déterminé ſur ſa deſtination. Le phyſique de l'art de plaire eſt dans la parure ; c'eſt tout ce que des enfans peuvent cultiver de cet art.

Voyez une petite fille paſſer la journée autour de ſa poupée, lui changer ſans ceſſe d'ajuſtement, l'habiller, la déshabiller cent & cent fois, chercher continuellement de nouvelles combinaiſons d'ornemens, bien ou mal aſſortis il n'importe : les doigts manquent d'adreſſe, le goût n'eſt pas formé, mais déjà le penchant ſe montre ; dans cette éternelle occupation le tems coule ſans qu'elle y ſonge, les heures paſſent, elle n'en ſait rien, elle oublie les repas mêmes, elle a plus faim de parure que d'aliment : mais, direz-vous, elle pare ſa poupée & non ſa perſonne ; ſans doute, elle voit ſa poupée & ne ſe voit pas, elle ne peut rien faire pour elle-même, elle n'eſt pas formée, elle n'a ni talent ni force, elle n'eſt rien encore, elle eſt toute dans ſa poupée, elle y met toute ſa coquetterie, elle ne l'y laiſſera pas toujours

jours ; elle attend le moment d'être ſa poupée elle-même.

Voilà donc un premier goût bien décidé : vous n'avez qu'à le ſuivre & le régler. Il eſt ſûr que la petite voudroit de tout ſon cœur ſavoir orner ſa poupée, faire ſes nœuds de manche, ſon fichu, ſon falbala, ſa dentelle ; en tout cela on la fait dépendre ſi durement du bon plaiſir d'autrui, qu'il lui ſeroit plus commode de tout devoir à ſon induſtrie. Ainſi vient la raiſon des premieres leçons qu'on lui donne, ce ne ſont pas des tâches qu'on lui preſcrit, ce ſont des bontés qu'on a pour elle. Et en effet, preſque toutes les petites filles apprennent avec répugnance à lire & à écrire ; mais quant à tenir l'aiguille, c'eſt ce qu'elles apprennent toujours volontiers. Elles s'imaginent d'avance être grandes, & ſongent avec plaiſir que ces talens pourront un jour leur ſervir à ſe parer.

Cette premiere route ouverte eſt facile à ſuivre : la couture, la broderie, la dentelle viennent d'elles-mêmes : la tapiſſerie n'eſt plus ſi fort à leur gré. Les meubles ſont trop loin d'elles, ils ne tiennent point à la perſonne, ils tiennent à d'autres opinions. La tapiſſerie eſt l'amuſement des femmes ; de jeunes filles n'y prendront jamais un fort grand plaiſir.

Ces progrès volontaires s'étendront aiſément juſqu'au deſſin, car cet art n'eſt pas indifférent à celui de ſe mettre avec goût : mais je ne voudrois point qu'on les appliquât au payſage, encore moins à la figure. Des feuillages, des fruits, des fleurs, des draperies, tout ce qui peut ſervir à donner un contour élégant aux ajuſtemens, & à faire ſoi-même un patron de broderie quand on n'en trouve pas à ſon gré, cela leur ſuffit. En général, s'il importe aux hommes de

borner leurs études à des connoiſſances d'uſage, cela importe encore plus aux femmes ; parce que la vie de celles-ci, bien que moins laborieuſe, étant ou devant être plus aſſidue à leurs ſoins & plus entre-coupée de ſoins divers, ne leur permet pas de ſe livrer par choix à aucun talent au préjudice de leurs devoirs.

Quoi qu'en diſent les plaiſans, le bon ſens eſt également des deux ſexes. Les filles en général ſont plus dociles que les garçons, & l'on doit même uſer ſur elles de plus d'autorité, comme je le dirai tout à l'heure : mais il ne s'enſuit pas que l'on doive exiger d'elles rien dont elles ne puiſſent voir l'utilité ; l'art des meres eſt de la leur montrer dans tout ce qu'elles leur preſcrivent, & cela eſt d'autant plus aiſé que l'intelligence dans les filles, eſt plus précoce que dans les garçons. Cette regle bannit de leur ſexe, ainſi que du nôtre, non-ſeulement toutes les études oiſives qui n'aboutiſſent à rien de bon, & ne rendent pas même plus agréables aux autres ceux qui les ont faites, mais même toutes celles dont l'utilité n'eſt pas de l'âge, & où l'enfant ne peut la prévoir dans un âge plus avancé. Si je ne veux pas qu'on preſſe un garçon d'apprendre à lire, à plus forte raiſon je ne veux pas qu'on y force de jeunes filles, avant de leur faire bien ſentir à quoi ſert la lecture, & dans la maniere dont on leur montre ordinairement cette utilité, on ſuit bien plus ſa propre idée que la leur. Après tout, où eſt la néceſſité qu'une fille ſache lire & écrire de ſi bonne heure ? Aura-t-elle ſitôt un ménage à gouverner ? Il y en a bien peu qui ne faſſent plus d'abus que d'uſage de cette fatale

ſcience, & toutes ſont un peu trop curieuſes pour ne pas l'apprendre ſans qu'on les y force, quand elles en auront le loiſir & l'occaſion. Peut-être devroient-elles apprendre à chiffrer avant tout, car rien n'offre une utilité plus ſenſible en tout tems, ne demande un plus long uſage, & ne laiſſe tant de priſe à l'erreur que les comptes. Si la petite n'avoit les ceriſes de ſon goûté que par une opération d'arithmétique, je vous réponds qu'elle ſauroit bientôt calculer.

Je connois une jeune perſonne qui apprit à écrire plutôt qu'à lire, & qui commença d'écrire avec l'aiguille avant que d'écrire avec la plume. De toute l'écriture elle ne voulut d'abord faire que des *O*. Elle faiſoit inceſſamment des *O* grands & petits, des *O* de toutes les tailles, des *O* les uns dans les autres, & toujours tracés à rebours. Malheureuſement, un jour qu'elle étoit occupée à cet utile exercice, elle ſe vit dans un miroir, & trouvant que cette attitude contrainte lui donnoit mauvaiſe grace, comme une autre Minerve, elle jetta la plume & ne voulut plus faire des *O*. Son frere n'aimoit pas plus à écrire qu'elle, mais ce qui le fâchoit étoit la gêne, & non pas l'air qu'elle lui donnoit. On prit un autre tour pour la ramener à l'écriture; la petite fille étoit délicate & vaine, elle n'entendoit point que ſon linge ſervît à ſes ſœurs : on le marquoit, on ne voulut plus le marquer; il falut apprendre à marquer elle-même : on conçoit le reſte du progrès.

Juſtifiez toujours les ſoins que vous impoſez aux jeunes filles, mais impoſez-leur en toujours. L'oiſiveté & l'indoci-

lité ſont les deux défauts les plus dangereux pour elles, & dont on guérit le moins quand on les a contractés. Les filles doivent être vigilantes & laborieuſes ; ce n'eſt pas tout, elles doivent être gênées de bonne heure. Ce malheur, ſi c'en eſt un pour elles, eſt inſéparable de leur ſexe, & jamais elles ne s'en délivrent que pour en ſouffrir de bien plus cruels. Elles ſeront toute leur vie aſſervies à la gêne la plus continuelle & la plus ſévere, qui eſt celle des bienſéances : il faut les exercer d'abord à la contrainte, afin qu'elle ne leur coûte jamais rien ; à dompter toutes leurs fantaiſies pour les ſoumettre aux volontés d'autrui. Si elles vouloient toujours travailler, on devroit quelquefois les forcer à ne rien faire. La diſſipation, la frivolité, l'inconſtance, ſont des défauts qui naiſſent aiſément de leurs premiers goûts corrompus & toujours ſuivis. Pour prévenir cet abus, apprenez-leur ſur-tout à ſe vaincre. Dans nos inſenſés établiſſemens, la vie de l'honnête femme eſt un combat perpétuel contre elle-même ; il eſt juſte que ce ſexe partage la peine des maux qu'il nous a cauſés.

Empêchez que les filles ne s'ennuient dans leurs occupations & ne ſe paſſionnent dans leurs amuſemens, comme il arrive toujours dans les éducations vulgaires, où l'on met, comme dit Fénelon, tout l'ennui d'un côté & tout le plaiſir de l'autre. Le premier de ces deux inconvéniens n'aura lieu, ſi on ſuit les regles précédentes, que quand les perſonnes qui ſeront avec elles leur déplairont. Une petite fille qui aimera ſa mere ou ſa mie travaillera tout le jour à ſes côtés ſans ennui : le babil ſeul la dédommagera de toute ſa gêne.

Mais ſi celle qui la gouverne lui eſt inſupportable, elle prendra dans le même dégoût tout ce qu'elle fera ſous ſes yeux. Il eſt très-difficile que celles qui ne ſe plaiſent pas avec leurs meres plus qu'avec perſonne au monde, puiſſent un jour tourner à bien : mais pour juger de leurs vrais ſentimens, il faut les étudier, & non pas ſe fier à ce qu'elles diſent ; car elles ſont flatteuſes, diſſimulées, & ſavent de bonne heure ſe déguiſer. On ne doit pas non plus leur preſcrire d'aimer leur mere ; l'affection ne vient point par devoir, & ce n'eſt pas ici que ſert la contrainte. L'attachement, les ſoins, la ſeule habitude feront aimer la mere de la fille, ſi elle ne fait rien pour s'attirer ſa haine. La gêne même où elle la tient bien dirigée, loin d'affoiblir cet attachement, ne fera que l'augmenter, parce que la dépendance étant un état naturel aux femmes, les filles ſe ſentent faites pour obéir.

Par la même raiſon qu'elles ont ou doivent avoir peu de liberté, elles portent à l'excès celle qu'on leur laiſſe ; extrêmes en tout, elles ſe livrent à leurs jeux avec plus d'emportement encore que les garçons : c'eſt le ſecond des inconvéniens dont je viens de parler. Cet emportement doit être modéré ; car il eſt la cauſe de pluſieurs vices particuliers aux femmes, comme entre autres, le caprice & l'engouement, par leſquels une femme ſe tranſporte aujourd'hui pour tel objet qu'elle ne regardera pas demain. L'inconſtance des goûts leur eſt auſſi funeſte que leur excès, & l'un & l'autre leur vient de la même ſource. Ne leur ôtez pas la gaieté, les ris, le bruit, les folâtres jeux, mais empêchez qu'elles ne ſe raſſaſient de l'un pour courir à

l'autre ; ne ſouffrez pas qu'un ſeul inſtant dans leur vie elles ne connoiſſent plus de frein. Accoutumez-les à ſe voir interrompre au milieu de leurs jeux, & ramener à d'autres ſoins ſans murmurer. La ſeule habitude ſuffit encore en ceci, parce qu'elle ne fait que ſeconder le nature.

Il réſulte de cette contrainte habituelle une docilité dont les femmes ont beſoin toute leur vie, puiſqu'elles ne ceſſent jamais d'être aſſujetties ou à un homme, ou aux jugemens des hommes, & qu'il ne leur eſt jamais permis de ſe mettre au-deſſus de ſes jugemens. La premiere & la plus importante qualité d'une femme eſt la douceur : faite pour obéir à un être auſſi imparfait que l'homme, ſouvent ſi plein de vices, & toujours ſi plein de défauts, elle doit apprendre de bonne heure à ſouffrir même l'injuſtice, & à ſupporter les torts d'un mari ſans ſe plaindre ; ce n'eſt pas pour lui, c'eſt pour elle qu'elle doit être douce : l'aigreur & l'opiniâtreté des femmes ne font jamais qu'augmenter leurs maux & les mauvais procédés des maris ; ils ſentent que ce n'eſt pas avec ces armes-là qu'elles doivent les vaincre. Le Ciel ne les fit point inſinuantes & perſuaſives pour devenir acariâtres ; il ne les fit point foibles pour être impérieuſes ; il ne leur donna point une voix ſi douce pour dire des injures ; il ne leur fit point des traits ſi délicats pour les défigurer par la colere. Quand elles ſe fâchent, elles s'oublient ; elles ont ſouvent raiſon de ſe plaindre, mais elles ont toujours tort de gronder. Chacun doit garder le ton de ſon ſexe ; un mari trop doux peut rendre une femme impertinente ; mais, à moins qu'un homme ne ſoit un monſtre, la douceur d'une femme le ramene, & triomphe de lui tôt ou tard.

Que les filles ſoient toujours ſoumiſes, mais que les meres ne ſoient pas toujours inexorables. Pour rendre docile une jeune perſonne, il ne faut pas la rendre malheureuſe ; pour la rendre modeſte, il ne faut pas l'abrutir. Au contraire, je ne ſerois pas fâché qu'on lui laiſſât mettre un peu d'adreſſe, non pas à éluder la punition dans ſa déſobéiſſance, mais à ſe faire exempter d'obéir. Il n'eſt pas queſtion de lui rendre ſa dépendance pénible, il ſuffit de la lui faire ſentir. La ruſe eſt un talent naturel au ſexe ; & perſuadé que tous les penchans naturels ſont bons & droits par eux-mêmes, je ſuis d'avis qu'on cultive celui-là comme les autres : il ne s'agit que d'en prévenir l'abus.

Je m'en rapporte ſur la vérité de cette remarque à tout obſervateur de bonne foi. Je ne veux point qu'on examine là-deſſus les femmes mêmes ; nos gênantes inſtitutions peuvent les forcer d'aiguiſer leur eſprit. Je veux qu'on examine les filles, les petites filles qui ne font, pour ainſi dire, que de naître ; qu'on les compare avec les petits garçons du même âge ; & ſi ceux-ci ne paroiſſent lourds, étourdis, bêtes auprès d'elles, j'aurai tort inconteſtablement. Qu'on me permette un ſeul exemple pris dans toute la naïveté puérile.

Il eſt très-commun de défendre aux enfans de rien demander à table ; car on ne croit jamais mieux réuſſir dans leur éducation qu'en les ſurchargeant de préceptes inutiles, comme ſi un morceau de ceci ou de cela n'étoit pas bientôt accordé ou refuſé (5), ſans faire mourir ſans ceſſe un pauvre enfant

(5) Un enfant ſe rend importun quand il trouve ſon compte à l'être : mais il ne demandera jamais deux fois la même choſe, ſi la premiere réponſe eſt toujours irrévocable.

d'une convoitiſe aiguiſée par l'eſpérance. Tout le monde ſait l'adreſſe d'un jeune garçon ſoumis à cette loi, lequel ayant été oublié à table s'aviſa de demander du ſel, &c. Je ne dirai pas qu'on pouvoit le chicaner pour avoir demandé directement du ſel & indirectement de la viande; l'omiſſion étoit ſi cruelle, que quand il eût enfreint ouvertement la loi & dit ſans détour qu'il avoit faim, je ne puis croire qu'on l'en eût puni. Mais voici comment s'y prit en ma préſence une petite fille de ſix ans dans un cas beaucoup plus difficile; car outre qu'il lui étoit rigoureuſement défendu de demander jamais rien ni directement, ni indirectement, la déſobéiſſance n'eût pas été graciable, puiſqu'elle avoit mangé de tous les plats hormis un ſeul, dont on avoit oublié de lui donner, & qu'elle convoitoit beaucoup.

Or pour obtenir qu'on réparât cet oubli, ſans qu'on pût l'accuſer de déſobéiſſance, elle fit, en avançant ſon doigt, la revue de tous les plats, diſant tout haut à meſure qu'elle les montroit, *j'ai mangé de ça*, *j'ai mangé de ça*: mais elle affecta ſi viſiblement de paſſer ſans rien dire celui dont elle n'avoit point mangé, que quelqu'un s'en appercevant, lui dit: & de cela, en avez-vous mangé? *Oh! non*, reprit doucement la petite gourmande, en baiſſant les yeux. Je n'ajouterai rien; comparez: ce tour-ci eſt une ruſe de fille; l'autre eſt une ruſe de garçon.

Ce qui eſt, eſt bien, & aucune loi générale n'eſt mauvaiſe. Cette adreſſe particuliere donnée au ſexe, eſt un dédommagement très-équitable de la force qu'il a de moins, ſans quoi la femme ne ſeroit pas la compagne de l'homme, elle

elle ſeroit ſon eſclave ; c'eſt par cette ſupériorité de talent qu'elle ſe maintient ſon égale, & qu'elle le gouverne en lui obéiſſant. La femme a tout contre elle, nos défauts, ſa timidité, ſa foibleſſe ; elle n'a pour elle que ſon art & ſa beauté. N'eſt-il pas juſte qu'elle cultive l'un & l'autre ? Mais la beauté n'eſt pas générale ; elle périt par mille accidens, elle paſſe avec les années, l'habitude en détruit l'effet. L'eſprit ſeul eſt la véritable reſſource du ſexe ; non ce ſot eſprit auquel on donne tant de prix dans le monde, & qui ne ſert à rien pour rendre la vie heureuſe ; mais l'eſprit de ſon état, l'art de tirer parti du nôtre, & de ſe prévaloir de nos propres avantages. On ne ſait pas combien cette adreſſe des femmes nous eſt utile à nous-mêmes, combien elle ajoute de charme à la ſociété des deux ſexes, combien elle ſert à réprimer la pétulance des enfans, combien elle contient de maris brutaux, combien elle maintient de bons ménages que la diſcorde troubleroit ſans cela. Les femmes artificieuſes & méchantes en abuſent, je le ſais bien : mais de quoi le vice n'abuſe-t-il pas ? Ne détruiſons point les inſtrumens du bonheur, parce que les méchans s'en ſervent quelquefois à nuire.

On peut briller par la parure, mais on ne plaît que par la perſonne ; nos ajuſtemens ne ſont point nous : ſouvent ils déparent à force d'être recherchés, & ſouvent ceux qui font le plus remarquer celle qui les porte, ſont ceux qu'on remarque le moins. L'éducation des jeunes filles eſt en ce point tout-à-fait à contre-ſens. On leur promet des ornemens pour récompenſe, on leur fait aimer les atours recher-

chés ; *qu'elle eſt belle !* leur dit-on quand elles ſont fort parées ; & tout au contraire, on devroit leur faire entendre que tant d'ajuſtement n'eſt fait que pour cacher des défauts, & que le vrai triomphe de la beauté eſt de briller par elle-même. L'amour des modes eſt de mauvais goût, parce que les viſages ne changent pas avec elles, & que la figure reſtant la méme, ce qui lui ſied une fois lui ſied toujours.

Quand je verrois la jeune fille ſe pavaner dans ſes atours, je paroîtrois inquiet de ſa figure ainſi déguiſée & de ce qu'on en pourra penſer : je dirois, tous ces ornemens la parent trop, c'eſt dommage ; croyez-vous qu'elle en pût ſupporter de plus ſimples ? Eſt-elle aſſez belle pour ſe paſſer de ceci ou de cela ? Peut-être ſera-t-elle alors la premiere à prier qu'on lui ôte cet ornement, & qu'on juge : c'eſt le cas de l'applaudir s'il y a lieu. Je ne la louerois jamais tant que quand elle ſeroit le plus ſimplement miſe. Quand elle ne regardera la parure que comme un ſupplément aux graces de la perſonne, & comme un aveu tacite qu'elle a beſoin de ſecours pour plaire, elle ne ſera point fiere de ſon ajuſtement, elle en ſera humble ; & ſi, plus parée que de coutume, elle s'entend dire, *qu'elle eſt belle !* elle en rougira de dépit.

Au reſte, il y a des figures qui ont beſoin de parure, mais il n'y en a point qui exigent de riches atours. Les parures ruineuſes ſont la vanité du rang & non de la perſonne, elles tiennent uniquement au préjugé. La véritable coquetterie eſt quelquefois recherchée, mais elle n'eſt jamais faſtueuſe, & Junon ſe mettoit plus ſuperbement que Vénus. *Ne pouvant*

la faire belle, *tu la fais riche*, diſoit Apelles à un mauvais Peintre, qui peignoit Hélene fort chargée d'atours. J'ai auſſi remarqué que les plus pompeuſes parures annonçoient le plus ſouvent de laides femmes : on ne ſauroit avoir une vanité plus mal-adroite. Donnez à une jeune fille qui ait du goût & qui mépriſe la mode, des rubans, de la gaze, de la mouſſeline & des fleurs; ſans diamans, ſans pompons, ſans dentelle (6), elle va ſe faire un ajuſtement qui la rendra cent fois plus charmante, que n'euſſent fait tous les brillans chiffons de la Duchapt.

Comme ce qui eſt bien eſt toujours bien, & qu'il faut être toujours le mieux qu'il eſt poſſible, les femmes qui ſe connoiſſent en ajuſtemens choiſiſſent les bons, s'y tiennent; & n'en changeant pas tous les jours, elles en ſont moins occupées que celles qui ne ſavent à quoi ſe fixer. Le vrai ſoin de la parure demande peu de toilette : les jeunes Demoiſelles ont rarement des toilettes d'appareil : le travail, les leçons rempliſſent leur journée; cependant en général elles ſont miſes, au rouge près, avec autant de ſoin que les Dames, & ſouvent de meilleur goût. L'abus de la toilette n'eſt pas ce qu'on penſe, il vient bien plus d'ennui que de vanité. Une femme qui paſſe ſix heures à ſa toilette, n'ignore point qu'elle n'en ſort pas mieux miſe que celle qui n'y paſſe qu'une demi-heure; mais c'eſt autant de pris ſur l'aſſommante lon-

(6) Les femmes qui ont la peau aſſez blanche pour ſe paſſer de dentelle, donneroient bien du dépit aux autres ſi elles n'en portoient pas. Ce ſont preſque toujours les laides perſonnes qui amenent les modes auxquelles les belles ont la bétiſe de s'aſſujettir.

gueur du tems, & il vaut mieux s'amuſer de ſoi que de s'ennuyer de tout. Sans la toilette que feroit-on de la vie depuis midi juſqu'à neuf heures ? En raſſemblant des femmes autour de ſoi on s'amuſe à les impatienter, c'eſt déjà quelque choſe ; on évite les tête-à-tête avec un mari qu'on ne voit qu'à cette heure-là, c'eſt beaucoup plus : & puis viennent les Marchandes, les Brocanteurs, les petits Meſſieurs, les petits Auteurs, les vers, les chanſons, les brochures : ſans la toilette, on ne réuniroit jamais ſi bien tout cela. Le ſeul profit réel qui tienne à la choſe eſt le prétexte de s'étaler un peu plus que quand on eſt vêtue ; mais ce profit n'eſt peut-être pas ſi grand qu'on penſe, & les femmes à toilette n'y gagnent pas tant qu'elles diroient bien. Donnez ſans ſcrupule une éducation de femme aux femmes, faites qu'elles aiment les ſoins de leur ſexe, qu'elles aient de la modeſtie, qu'elles ſachent veiller à leur ménage & s'occuper dans leur maiſon, la grande toilette tombera d'elle-même, & elles n'en ſeront miſes que de meilleur goût.

La premiere choſe que remarquent en grandiſſant les jeunes perſonnes, c'eſt que tous ces agrémens étrangers ne leur ſuffiſent pas, ſi elles n'en ont qui ſoient à elles. On ne peut jamais ſe donner la beauté, & l'on n'eſt pas ſitôt en état d'acquérir la coquetterie ; mais on peut déjà chercher à donner un tour agréable à ſes geſtes, un accent flatteur à ſa voix, à compoſer ſon maintien, à marcher avec légéreté, à prendre des attitudes gracieuſes & à choiſir par-tout ſes avantages. La voix s'étend, s'affermit & prend du timbre, les bras ſe développent, la démarche s'aſſure, & l'on s'ap-

perçoit que, de quelque maniere qu'on ſoit miſe, il y a un art de ſe faire regarder. Dès-lors il ne s'agit plus ſeulement d'aiguille & d'induſtrie ; de nouveaux talens ſe préſentent, & font déjà ſentir leur utilité.

Je ſais que les ſéveres Inſtituteurs veulent qu'on n'apprenne aux jeunes filles ni chant, ni danſe, ni aucun des arts agréables. Cela me paroît plaiſant ! & à qui veulent-ils donc qu'on les apprenne ? aux garçons ? A qui des hommes ou des femmes appartient-il d'avoir ces talens par préférence ? A perſonne, répondront-ils. Les chanſons profanes ſont autant de crimes ; la danſe eſt une invention dudémon ; une jeune fille ne doit avoir d'amuſement que ſon travail & la priere. Voilà d'étranges amuſemens pour un enfant de dix ans ! Pour moi, j'ai grand'peur que toutes ces petites ſaintes qu'on force de paſſer leur enfance à prier Dieu, ne paſſent leur jeuneſſe à toute autre choſe, & ne réparent de leur mieux, étant mariées, le tems qu'elles penſent avoir perdu filles. J'eſtime qu'il faut avoir égard à ce qui convient à l'âge auſſi-bien qu'au ſexe, qu'une jeune fille ne doit pas vivre comme ſa grand'mere, qu'elle doit être vive, enjouée, folâtre, chanter, danſer autant qu'il lui plaît, & goûter tous les innocens plaiſirs de ſon âge : le tems ne viendra que trop tôt d'être poſée, & de prendre un maintien plus ſérieux.

Mais la néceſſité de ce changement même eſt-elle bien réelle ? N'eſt-elle point peut-être encore un fruit de nos préjugés ? En n'aſſerviſſant les honnêtes femmes qu'à de triſtes devoirs, on a banni du mariage tout ce qui pouvoit le ren-

dre agréable aux hommes. Faut-il s'étonner ſi la taciturnité qu'ils voient régner chez eux les en chaſſe, ou s'ils ſont peu tentés d'embraſſer un état ſi déplaiſant ? A force d'outrer tous les devoirs, le Chriſtianiſme les rend impraticables & vains; à force d'interdire aux femmes le chant, la danſe & tous les amuſemens du monde, il les rend mauſſades, grondeuſes, inſupportables dans leurs maiſons. Il n'y a point de religion où le mariage ſoit ſoumis à des devoirs ſi ſéveres, & point où un engagement ſi ſaint ſoit ſi mépriſé. On a tant fait pour empêcher les femmes d'être aimables, qu'on a rendus les maris indifférens. Cela ne devroit pas être ; j'entends fort bien : mais moi je dis que cela devoit être, puiſqu'enfin les Chrétiens ſont hommes. Pour moi, je voudrois qu'une jeune Angloiſe cultivât avec autant de ſoin les talens agréables pour plaire au mari qu'elle aura, qu'une jeune Albanoiſe les cultive pour le Harem d'Iſpahan. Les maris, dira-t-on, ne ſe ſoucient point trop de tous ces talens : vraiment je le crois, quand ces talens, loin d'être employés à leur plaire, ne ſervent que d'amorce pour attirer chez eux de jeunes impudens qui les déshonorent. Mais penſez-vous qu'une femme aimable & ſage, ornée de pareils talens, & qui les conſacreroit à l'amuſement de ſon mari, n'ajouteroit pas au bonheur de ſa vie, & ne l'empêcheroit pas, ſortant de ſon cabinet la tête épuiſée, d'aller chercher des récréations hors de chez lui ? Perſonne n'a-t-il vu d'heureuſes familles ainſi réunies, où chacun ſait fournir du ſien aux amuſemens communs ? Qu'il diſe ſi la confiance & la familiarité qui s'y joint, ſi l'innocence & la douceur des plaiſirs

qu'on y goûte, ne rachetent pas bien ce que les plaiſirs publics ont de plus bruyant.

On a trop réduit en art les talens agréables. On les a trop généraliſés ; on a tout fait maxime & précepte, & l'on a rendu fort ennuyeux aux jeunes perſonnes ce qui ne doit être pour elles qu'amuſement & folâtres jeux. Je n'imagine rien de plus ridicule que de voir un vieux maître-à-danſer ou à chanter, aborder, d'un air refrogné, de jeunes perſonnes qui ne cherchent qu'à rire, & prendre pour leur enſeigner ſa frivole ſcience, un ton plus pédanteſque & plus magiſtral que s'il s'agiſſoit de leur catéchiſme. Eſt-ce, par exemple, que l'art de chanter tient à la muſique écrite ? Ne ſauroit-on rendre ſa voix flexible & juſte, apprendre à chanter avec goût, même à s'accompagner, ſans connoître une ſeule note ? Le même genre de chant va-t-il à toutes les voix ? La même méthode va-t-elle à tous les eſprits ? On ne me fera jamais croire que les mêmes attitudes, les mêmes pas, les mêmes mouvemens, les mêmes geſtes, les mêmes danſes conviennent à une petite brune vive & piquante, & à une grande belle blonde aux yeux languiſſans. Quand donc je vois un maître donner exactement à toutes deux les mêmes leçons, je dis ; cet homme ſuit ſa routine, mais il n'entend rien à ſon art.

On demande s'il faut aux filles des maîtres ou des maîtreſſes ? Je ne ſais ; je voudrois bien qu'elles n'euſſent beſoin ni des uns ni des autres, qu'elles appriſſent librement ce qu'elles ont tant de penchant à vouloir apprendre, & qu'on ne vît pas ſans ceſſe errer dans nos villes tant de baladins

chamarrés. J'ai quelque peine à croire que le commerce de ces gens-là ne ſoit pas plus nuiſible à de jeunes filles que leurs leçons ne leur ſont utiles ; & que leur jargon, leur ton, leurs airs ne donnent pas à leurs écolieres le premier goût des frivolités, pour eux ſi importantes, dont elles ne tarderont gueres, à leur exemple, de faire leur unique occupation.

Dans les arts qui n'ont que l'agrément pour objet, tout peut ſervir de maître aux jeunes perſonnes. Leur pere, leur mere, leur frere, leur ſœur, leurs amies, leurs gouvernantes, leur miroir, & ſur-tout leur propre goût. On ne doit point offrir de leur donner leçon, il faut que ce ſoient elles qui la demandent : on ne doit point faire une tâche d'une récompenſe, & c'eſt ſur-tout dans ces ſortes d'études que le premier ſuccès eſt de vouloir réuſſir. Au reſte, s'il faut abſolument des leçons en regle, je ne déciderai point du ſexe de ceux qui les doivent donner. Je ne ſais s'il faut qu'un maître-à-danſer prenne une jeune écoliere par ſa main délicate & blanche, qu'il lui faſſe accourcir la jupe, lever les yeux, déployer les bras, avancer un ſein palpitant ; mais je ſais bien que pour rien au monde je ne voudrois être ce maître-là.

Par l'induſtrie & les talens le goût ſe forme ; par le goût l'eſprit s'ouvre inſenſiblement aux idées du beau dans tous les genres, & enfin aux notions morales qui s'y rapportent. C'eſt peut-être une des raiſons pourquoi le ſentiment de la décence & de l'honnêteté s'inſinue plutôt chez les filles que chez les garçons ; car pour croire que ce ſentiment précoce ſoit l'ouvrage

vrage des Gouvernantes, il faudroit être fort mal inſtruit de la tournure de leurs leçons & de la marche de l'eſprit humain. Le talent de parler tient le premier rang dans l'art de plaire, c'eſt par lui ſeul qu'on peut ajouter de nouveaux charmes à ceux auxquels l'habitude accoutume les ſens. C'eſt l'eſprit qui non-ſeulement vivifie le corps, mais qui le renouvelle en quelque ſorte ; c'eſt par la ſucceſſion des ſentimens & des idées qu'il anime & varie la phyſionomie ; & c'eſt par les diſcours qu'il inſpire, que l'attention, tenue en haleine, ſoutient long-tems le même intérêt ſur le même objet. C'eſt, je crois, par toutes ces raiſons que les jeunes filles acquierent ſi vîte un petit babil agréable, qu'elles mettent de l'accent dans leurs propos, même avant que de les ſentir, & que les hommes s'amuſent ſitôt à les écouter, même avant qu'elles puiſſent les entendre ; ils épient le premier moment de cette intelligence, pour pénétrer ainſi celui du ſentiment.

Les femmes ont la langue flexible ; elles parlent plutôt, plus aiſément & plus agréablement que les hommes ; on les accuſe auſſi de parler davantage : cela doit être, & je changerois volontiers ce reproche en éloge : la bouche & les yeux ont chez elles la même activité, & par la même raiſon. L'homme dit ce qu'il ſait, la femme dit ce qui plait ; l'un pour parler a beſoin de connoiſſance, & l'autre de goût ; l'un doit avoir pour objet principal les choſes utiles, l'autre les agréables. Leurs diſcours ne doivent avoir de formes communes que celles de la vérité.

On ne doit donc pas contenir le babil des filles, comme celui des garçons, par cette interrogation dure ; *à quoi cela*

eſt-il bon? mais par cette autre à laquelle il n'eſt pas plus aiſé de répondre ; *quel effet cela fera-t-il?* Dans ce premier âge, où, ne pouvant diſcerner encore le bien & le mal, elles ne ſont les juges de perſonne, elles doivent s'impoſer pour loi de ne jamais rien dire que d'agréable à ceux à qui elles parlent, & ce qui rend la pratique de cette regle plus difficile, eſt qu'elle reſte toujours ſubordonnée à la premiere, qui eſt de ne jamais mentir.

J'y vois bien d'autres difficultés encore, mais elles ſont d'un âge plus avancé. Quant à préſent, il n'en peut coûter aux jeunes filles pour être vraies que de l'être ſans groſſiereté, & comme naturellement cette groſſiereté leur répugne, l'éducation leur apprend aiſément à l'éviter. Je remarque en général dans le commerce du monde que la politeſſe des hommes eſt plus officieuſe, & celle des femmes plus careſſante. Cette différence n'eſt point d'inſtitution, elle eſt naturelle. L'homme paroit chercher davantage à vous ſervir, & la femme à vous agréer. Il ſuit de-là que, quoi qu'il en ſoit du caractere des femmes, leur politeſſe eſt moins fauſſe que la nôtre, elle ne fait qu'étendre leur premier inſtinct ; mais quand un homme feint de préférer mon intérêt au ſien propre, de quelque démonſtration qu'il colore ce menſonge, je ſuis très-ſûr qu'il en fait un. Il n'en coûte donc gueres aux femmes d'être polies, ni par conſequent aux filles d'apprendre à le devenir. La premiere leçon vient de la nature, l'art ne fait plus que la ſuivre, & déterminer ſuivant nos uſages ſous quelle forme elle doit ſe montrer. A l'égard de leur politeſſe entre elles, c'eſt toute autre choſe. Elles y mettent un air ſi contraint, & des attentions ſi

froides, qu'en ſe gênant mutuellement elles n'ont pas grand ſoin de cacher leur gêne, & ſemblent ſinceres dans leur menſonge, en ne cherchant gueres à le déguiſer. Cependant les jeunes perſonnes ſe font quelquefois tout de bon des amitiés plus franches. A leur âge la gaieté tient lieu de bon naturel, & contentes d'elles, elles le ſont de tout le monde. Il eſt conſtant auſſi qu'elles ſe baiſent de meilleur cœur, & ſe careſſent avec plus de grace devant les hommes, fieres d'aiguiſer impunément leur convoitiſe par l'image des faveurs qu'elles ſavent leur faire envier.

Si l'on ne doit pas permettre aux jeunes garçons des queſtions indiſcretes, à plus forte raiſon doit-on les interdire à de jeunes filles, dont la curioſité ſatisfaite ou mal éludée eſt bien d'une autre conſéquence, vû leur pénétration à preſſentir les myſteres qu'on leur cache, & leur adreſſe à les découvrir. Mais ſans ſouffrir leurs interrogations, je voudrois qu'on les interrogeât beaucoup elles-mêmes, qu'on eût ſoin de les faire cauſer, qu'on les agaçât pour les exciter à parler aiſément, pour les rendre vives à la ripoſte, pour leur délier l'eſprit & la langue tandis qu'on le peut ſans danger. Ces converſations, toujours tournées en gaieté, mais ménagées avec art & bien dirigées, feroient un amuſement charmant pour cet âge, & pourroient porter dans les cœurs innocens de ces jeunes perſonnes, les premieres & peut-être les plus utiles leçons de morale qu'elles prendront de leur vie, en leur apprenant ſous l'attrait du plaiſir & de la vanité à quelles qualités les hommes accordent véritablement leur eſtime, & en quoi conſiſte la gloire & le bonheur d'une honnête femme.

On comprend bien que ſi les enfans mâles ſont hors d'état de ſe former aucune véritable idée de religion, à plus forte raiſon la même idée eſt-elle au-deſſus de la conception des filles; c'eſt pour cela même que je voudrois en parler à celles-ci de meilleure heure; car s'il faloit attendre qu'elles fuſſent en état de diſcuter méthodiquement ces queſtions profondes, on courroit riſque de ne leur en parler jamais. La raiſon des femmes eſt une raiſon pratique, qui leur fait trouver très-habilement les moyens d'arriver à une fin connue, mais qui ne leur fait pas trouver cette fin. La relation ſociale des ſexes eſt admirable. De cette ſociété réſulte une perſonne morale dont la femme eſt l'œil & l'homme le bras, mais avec une telle dépendance l'une de l'autre, que c'eſt de l'homme que la femme apprend ce qu'il faut voir, & de la femme que l'homme apprend ce qu'il faut faire. Si la femme pouvoit remonter auſſi bien que l'homme aux principes, & que l'homme eût auſſi bien qu'elle l'eſprit des détails, toujours indépendans l'un de l'autre, ils vivroient dans une diſcorde éternelle, & leur ſociété ne pourroit ſubſiſter. Mais dans l'harmonie qui regne entre eux tout tend à la fin commune, on ne ſait lequel met le plus du ſien; chacun ſuit l'impulſion de l'autre; chacun obéit, & tous deux ſont ſes maîtres.

Par cela même que la conduite de la femme eſt aſſervie à l'opinion publique, ſa croyance eſt aſſervie à l'autorité. Toute fille doit avoir la religion de ſa mere & toute femme celle de ſon mari. Quand cette religion ſeroit fauſſe, la docilité qui ſoumet la mère & la fille à l'ordre de la Nature, efface auprès de Dieu le péché de l'erreur. Hors d'état d'être

juges elles-mêmes, elles doivent recevoir la déciſion des peres & des maris comme celle de l'Egliſe.

Ne pouvant tirer d'elles ſeules la regle de leur foi, les femmes ne peuvent lui donner pour bornes celles de l'évidence & de la raiſon, mais ſe laiſſant entraîner par mille impulſions étrangeres, elles ſont toujours au-deçà ou au-delà du vrai. Toujours extrêmes, elles ſont toutes libertines ou dévotes; on n'en voit point ſavoir réunir la ſageſſe à la piété. La ſource du mal n'eſt pas ſeulement dans le caractere outré de leur ſexe, mais auſſi dans l'autorité mal réglée du nôtre : le libertinage des mœurs la fait mépriſer, l'effroi du repentir la rend tyrannique, & voilà comment on en fait toujours trop ou trop peu.

Puiſque l'autorité doit régler la religion des femmes, il ne s'agit pas tant de leur expliquer les raiſons qu'on a de croire, que de leur expoſer nettement ce qu'on croit : car la foi qu'on donne à des idées obſcures eſt la premiere ſource du fanatiſme, & celle qu'on exige pour des choſes abſurdes mene à la folie ou à l'incrédulité. Je ne ſais à quoi nos catéchiſmes portent le plus, d'être impie ou fanatique, mais je ſais bien qu'ils font néceſſairement l'un ou l'autre.

Premiérement, pour enſeigner la religion à de jeunes filles, n'en faites jamais pour elles un objet de triſteſſe & de gêne, jamais une tâche ni un devoir; par conſéquent ne leur faites jamais rien apprendre par cœur qui s'y rapporte, pas même les prieres. Contentez-vous de faire régulièrement les vôtres devant elles, ſans les forcer pourtant d'y aſſiſter. Faites-les courtes ſelon l'inſtruction de Jeſus-Chriſt. Faites-

les toujours avec le recueillement & le reſpect convenables ; ſongez qu'en demandant à l'Etre ſuprême de l'attention pour nous écouter, cela vaut bien qu'on en mette à ce qu'on va lui dire.

Il importe moins que de jeunes filles ſachent ſitôt leur religion, qu'il n'importe qu'elles la ſachent bien, & ſur-tout qu'elles l'aiment. Quand vous la leur rendez onéreuſe, quand vous leur peignez toujours Dieu fâché contre elles, quand vous leur impoſez en ſon nom mille devoirs pénibles qu'elles ne vous voient jamais remplir, que peuvent-elles penſer, ſinon que ſavoir ſon catéchiſme & prier Dieu ſont les devoirs des petites filles, & deſirer d'être grandes pour s'exempter comme vous de tout cet aſſujettiſſement ? L'exemple, l'exemple ! ſans cela jamais on ne réuſſit à rien auprès des enfans.

Quand vous leur expliquez des articles de foi, que ce ſoit en forme d'inſtruction directe, & non par demandes & par réponſes. Elles ne doivent jamais répondre que ce qu'elles penſent & non ce qu'on leur a dicté. Toutes les réponſes du catéchiſme ſont à contre-ſens, c'eſt l'écolier qui inſtruit le maître ; elles ſont mêmes des menſonges dans la bouche des enfans, puiſqu'ils expliquent ce qu'ils n'entendent point, & qu'ils affirment ce qu'ils ſont hors d'état de croire. Parmi les hommes les plus intelligens, qu'on me montre ceux qui ne mentent pas en diſant leur catéchiſme.

La premiere queſtion que je vois dans le nôtre eſt celle-ci : *Qui vous a créée & miſe au monde ?* A quoi la petite fille croyant bien que c'eſt ſa mere, dit pourtant ſans héſiter que c'eſt Dieu. La ſeule choſe qu'elle voit là, c'eſt qu'à une

demande qu'elle n'entend gueres, elle fait une réponſe qu'elle n'entend point du tout.

Je voudrois qu'un homme qui connoîtroit bien la marche de l'eſprit des enfans, voulût faire pour eux un catéchiſme. Ce ſeroit peut-être le livre le plus utile qu'on eût jamais écrit, & ce ne ſeroit pas, à mon avis, celui qui feroit le moins d'honneur à ſon Auteur. Ce qu'il y a de bien ſûr, c'eſt que ſi ce livre étoit bon, il ne reſſembleroit gueres aux nôtres.

Un tel catéchiſme ne ſera bon que quand ſur les ſeules demandes l'enfant fera de lui-même les réponſes ſans les apprendre. Bien entendu qu'il ſera quelquefois dans le cas d'interroger à ſon tour. Pour faire entendre ce que je veux dire, il faudroit une eſpece de modele, & je ſens bien ce qui me manque pour le tracer. J'eſſayerai du moins d'en donner quelque légere idée.

Je m'imagine donc que pour venir à la premiere queſtion de notre catéchiſme, il faudroit que celui-là commençât à peu près ainſi.

La Bonne.

Vous ſouvenez-vous du tems que votre mere étoit fille ?

La Petite.

Non, ma Bonne.

La Bonne.

Pourquoi non ? vous qui avez ſi bonne mémoire ?

La Petite.

C'eſt que je n'étois pas au monde.

La Bonne.

Vous n'avez donc pas toujours vécu?

La Petite.

Non.

La Bonne.

Vivrez-vous toujours?

La Petite.

Oui.

La Bonne.

Etes-vous jeune ou vieille?

La Petite.

Je ſuis jeune.

La Bonne.

Et votre grand-maman, eſt-elle jeune ou vieille?

La Petite.

Elle eſt vieille.

La Bonne.

A-t-elle été jeune?

La Petite.

Oui.

La Bonne.

Pourquoi ne l'eſt-elle plus?

La

La Petite.

C'eſt qu'elle a vieilli.

La Bonne.

Vieillirez-vous comme elle ?

La Petite.

Je ne ſais (7).

La Bonne.

Où ſont vos robes de l'année paſſée ?

La Petite.

On les a défaites.

La Bonne.

Et pourquoi les a-t-on défaites ?

La Petite.

Parce qu'elles m'étoient trop petites.

La Bonne.

Et pourquoi vous étoient-elles trop petites ?

La Petite.

Parce que j'ai grandi.

(7) Si par-tout où j'ai mis, *je ne ſais*, la Petite répond autrement, il faut ſe défier de ſa réponſe & la lui faire expliquer avec ſoin.

La Bonne.

Grandirez-vous encore ?

La Petite.

Oh ! oui.

La Bonne.

Et que deviennent les grandes filles ?

La Petite.

Elles deviennent femmes.

La Bonne.

Et que deviennent les femmes ?

La Petite.

Elles deviennent meres.

La Bonne.

Et les meres, que deviennent-elles ?

La Petite.

Elles deviennent vieilles.

La Bonne.

Vous deviendrez donc vieille ?

La Petite.

Quand je ſerai mere.

La Bonne.

Et que deviennent les vieilles gens ?

La Petite.

Je ne ſais.

La Bonne.

Qu'eſt devenu votre grand - papa ?

La Petite.

Il eſt mort (8).

La Bonne.

Et pourquoi eſt - il mort ?

La Petite.

Parce qu'il étoit vieux.

La Bonne.

Que deviennent donc les vieilles gens ?

La Petite.

Ils meurent.

La Bonne.

Et vous, quand vous ſerez vieille, que . . . . . .

(8) La Petite dira cela, parce qu'elle l'a entendu dire ; mais il faut vérifier ſi elle a quelque juſte idée de la mort, car cette idée n'eſt pas ſi ſimple ni ſi à la portée des enfans que l'on penſe. On peut voir dans le petit poëme d'Abel un exemple de la maniere dont on doit la leur donner. Ce charmant ouvrage reſpire une ſimplicité délicieuſe dont on ne peut trop ſe nourrir pour converſer avec les enfans.

La Petite, l'interrompant.

Oh ma bonne ! je ne veux pas mourir.

La Bonne.

Mon enfant, perſonne ne veut mourir, & tout le monde meurt.

La Petite.

Comment ? eſt-ce que maman mourra auſſi ?

La Bonne.

Comme tout le monde. Les femmes vieilliſſent ainſi que les hommes, & la vieilleſſe mene à la mort.

La Petite.

Que faut-il faire pour vieillir bien tard ?

La Bonne.

Vivre ſagement tandis qu'on eſt jeune.

La Petite.

Ma bonne, je ſerai toujours ſage.

La Bonne.

Tant mieux pour vous. Mais, enfin, croyez-vous de vivre toujours ?

La Petite.

Quand je ſerai bien vieille, bien vieille.....

La Bonne.

Hé bien ?

La Petite.

Enfin quand on eſt ſi vieille, vous dites qu'il faut bien mourir.

La Bonne.

Vous mourrez donc une fois ?

La Petite.

Hélas ! oui.

La Bonne.

Qui eſt-ce qui vivoit avant vous ?

La Petite.

Mon pere & ma mere.

La Bonne.

Qui eſt-ce qui vivoit avant eux ?

La Petite.

Leur pere & leur mere.

La Bonne.

Qui eſt-ce qui vivra après vous ?

La Petite.

Mes enfans.

La Bonne.

Qui eſt-ce qui vivra après eux ?

La Petite.

Leurs enfans, &c.

En ſuivant cette route on trouve à la race humaine, par des inductions ſenſibles, un commencement & une fin, comme à toutes choſes ; c'eſt-à-dire, un pere & une mere qui n'ont eu ni pere ni mere, & des enfans qui n'auront point d'enfans (9). Ce n'eſt qu'après une longue ſuite de queſtions pareilles, que la premiere queſtion du catéchiſme eſt ſuffiſamment préparée. Alors ſeulement on peut la faire, & l'enfant peut l'entendre. Mais de-là juſqu'à la deuxieme réponſe, qui eſt, pour ainſi dire, la définition de l'eſſence divine, quel ſaut immenſe ! Quand cet intervalle ſera-t-il rempli ? Dieu eſt un eſprit ! Et qu'eſt-ce qu'un eſprit ? Irai-je embarquer celui d'un enfant dans cette obſcure métaphyſique dont les hommes ont tant de peine à ſe tirer ? Ce n'eſt pas à une petite fille à réſoudre ces queſtions, c'eſt tout au plus à elle à les faire. Alors je lui répondrois ſimplement ; vous me demandez ce que c'eſt que Dieu : cela n'eſt pas facile à dire. On ne peut entendre, ni voir, ni toucher Dieu ; on ne le connoît que par ſes œuvres. Pour juger ce qu'il eſt, attendez de ſavoir ce qu'il a fait.

(9) L'idée de l'éternité ne ſauroit s'appliquer aux générations humaines avec le conſentement de l'eſprit. Toute ſucceſſion numérique réduite en acte eſt incompatible avec cette idée.

Si nos dogmes ſont tous de la même vérité, tous ne ſont pas pour cela de la même importance. Il eſt fort indifférent à la gloire de Dieu qu'elle nous ſoit connue en toutes choſes, mais il importe à la ſociété humaine & à chacun de ſes membres, que tout homme connoiſſe & rempliſſe les devoirs que lui impoſe la loi de Dieu envers ſon prochain & envers ſoi-même. Voilà ce que nous devons inceſſamment nous enſeigner les uns aux autres, & voilà ſur-tout de quoi les peres & les meres ſont tenus d'inſtruire leurs enfans. Qu'une Vierge ſoit la mere de ſon Créateur, qu'elle ait enfanté Dieu ou ſeulement un homme auquel Dieu s'eſt joint, que la ſubſtance du Pere & du Fils ſoit la même ou ne ſoit que ſemblable, que l'eſprit procede de l'un des deux qui ſont le même, ou de tous deux conjointement, je ne vois pas que la déciſion de ces queſtions en apparence eſſentielles, importe plus à l'eſpece humaine, que de ſavoir quel jour de la lune on doit célébrer la Pâque, s'il faut dire le chapelet, jeûner, faire maigre, parler latin ou françois à l'Egliſe, orner les murs d'images, dire ou entendre la Meſſe, & n'avoir point de femme en propre. Que chacun penſe là-deſſus comme il lui plaira, j'ignore en quoi cela peut intéreſſer les autres; quant à moi, cela ne m'intéreſſe point du tout. Mais ce qui m'intéreſſe, moi & tous mes ſemblables, c'eſt que chacun ſache qu'il exiſte un Arbitre du ſort des humains duquel nous ſommes tous les enfans, qui nous preſcrit à tous d'être juſtes, de nous aimer les uns les autres, d'être bienfaiſans & miſéricordieux, de tenir nos engagemens envers tout le monde, même envers nos ennemis & les ſiens; que l'ap-

parent bonheur de cette vie n'eſt rien ; qu'il en eſt une autre après elle, dans laquelle cet Etre ſuprême ſera le rémunérateur des bons & le Juge des méchans. Ces dogmes & les dogmes ſemblables ſont ceux qu'il importe d'enſeigner à la jeuneſſe & de perſuader à tous les Citoyens. Quiconque les combat mérite châtiment, ſans doute ; il eſt le perturbateur de l'ordre & l'ennemi de la ſociété. Quiconque les paſſe, & veut nous aſſervir à ſes opinions particulieres, vient au même point par une route oppoſée ; pour établir l'ordre à ſa maniere, il trouble la paix ; dans ſon téméraire orgueil il ſe rend l'interprete de la Divinité, il exige en ſon nom les hommages & les reſpects des hommes, il ſe fait Dieu tant qu'il peut à ſa place ; on devroit le punir comme ſacrilege, quand on ne le puniroit pas comme intolérant.

Négligez donc tous ces dogmes myſtérieux qui ne ſont pour nous que des mots ſans idées, toutes ces doctrines bizarres dont la vaine étude tient lieu de vertus à ceux qui s'y livrent, & ſert plutôt à les rendre foux que bons. Maintenez toujours vos enfans dans le cercle étroit des dogmes qui tiennent à la morale. Perſuadez-leur bien qu'il n'y a rien pour nous d'utile à ſavoir que ce qui nous apprend à bien faire. Ne faites point de vos filles des Théologiennes & des raiſonneuſes ; ne leur apprenez des choſes du Ciel que ce qui ſert à la ſageſſe humaine : accoutumez-les à ſe ſentir toujours ſous les yeux de Dieu, à l'avoir pour témoin de leurs actions, de leurs penſées, de leur vertu, de leurs plaiſirs ; à faire le bien ſans oſtentation, parce qu'il l'aime ; à ſouffrir le mal ſans murmure, parce qu'il les en dédommagera ;

gera; à être enfin, tous les jours de leur vie, ce qu'elles ſeront bien aiſes d'avoir été lorſqu'elles comparoîtront devant lui. Voilà la véritable religion, voilà la ſeule qui n'eſt ſuſceptible ni d'abus, ni d'impiété, ni de fanatiſme. Qu'on en prêche tant qu'on voudra de plus ſublimes; pour moi, je je n'en connois point d'autre que celle-là.

Au reſte, il eſt bon d'obſerver que juſqu'à l'âge où la raiſon s'éclaire & où le ſentiment naiſſant fait parler la conſcience, ce qui eſt bien ou mal pour les jeunes perſonnes, eſt ce que les gens qui les entourent ont décidé tel. Ce qu'on leur commande eſt bien, ce qu'on leur défend eſt mal; elles n'en doivent par ſavoir davantage; par où l'on voit de quelle importance eſt, encore plus pour elles que pour les garçons, le choix des perſonnes qui doivent les approcher & avoir quelque autorité ſur elles. Enfin, le moment vient où elles commencent à juger des choſes par elles-mêmes, & alors il eſt tems de changer le plan de leur éducation.

J'en ai trop dit juſqu'ici peut-être. A quoi réduirons-nous les femmes, ſi nous ne leur donnons pour loi que les préjugés publics? N'abaiſſons pas à ce point le ſexe qui nous gouverne, & qui nous honore quand nous ne l'avons pas avili. Il exiſte pour toute l'eſpece humaine une regle antérieure à l'opinion. C'eſt à l'inflexible direction de cette regle, que ſe doivent rapporter toutes les autres; elle juge le préjugé même, & ce n'eſt qu'autant que l'eſtime des hommes s'accorde avec elle, que cette eſtime doit faire autorité pour nous.

Cette regle eſt le ſentiment intérieur. Je ne répéterai point ce qui en a été dit ci-devant : il me ſuffit de remarquer que ſi ces deux regles ne concourent à l'éducation des femmes, elle ſera toujours défectueuſe. Le ſentiment ſans l'opinion ne leur donnera point cette délicateſſe d'ame qui pare les bonnes mœurs de l'honneur du monde, & l'opinion ſans le ſentiment n'en fera jamais que des femmes fauſſes & déshonnêtes, qui mettent l'apparence à la place de la vertu.

Il leur importe donc de cultiver une faculté qui ſerve d'arbitre entre les deux guides, qui ne laiſſe point égarer la conſcience, & qui redreſſe les erreurs du préjugé. Cette faculté eſt la raiſon : mais à ce mot que de queſtions s'élevent ! les femmes ſont-elles capables d'un ſolide raiſonnement ? Importe-t-il qu'elles le cultivent ? Le cultiveront-elles avec ſuccès ? Cette culture eſt-elle utile aux fonctions qui leur ſont impoſées, eſt-elle compatible avec la ſimplicité qui leur convient ?

Les diverſes manieres d'enviſager & de réſoudre ces queſtions, font que, donnant dans les excès contraires, les uns bornent la femme à coudre & filer dans ſon ménage avec ſes ſervantes, & n'en font ainſi que la premiere ſervante du maître : les autres, non contens d'aſſurer ſes droits, lui font encore uſurper les nôtres ; car, la laiſſer au-deſſus de nous dans les qualités propres à ſon ſexe, & la rendre notre égale dans tout le reſte, qu'eſt-ce autre choſe que tranſporter à la femme la primauté que la nature donne au mari ?

La raiſon qui mene l'homme à la connoiſſance de ſes devoirs n'eſt pas fort compoſée ; la raiſon qui mene la femme

à la connoiſſance des ſiens eſt plus ſimple encore. L'obéiſſance & la fidélité qu'elle doit à ſon mari, la tendreſſe & les ſoins qu'elle doit à ſes enfans, ſont des conſéquences ſi naturelles & ſi ſenſibles de ſa condition, qu'elle ne peut ſans mauvaiſe foi refuſer ſon conſentement au ſentiment intérieur qui la guide, ni méconnoître le devoir dans le penchant qui n'eſt point encore altéré.

Je ne blâmerois pas ſans diſtinction qu'une femme fût bornée aux ſeuls travaux de ſon ſexe, & qu'on la laiſſât dans une profonde ignorance ſur tout le reſte ; mais il faudroit pour cela des mœurs publiques, très-ſimples, très-ſaines, ou une maniere de vivre très-retirée. Dans de grandes villes & parmi des hommes corrompus, cette femme ſeroit trop facile à ſéduire ; ſouvent ſa vertu ne tiendroit qu'aux occaſions ; dans ce ſiecle philoſophe il lui en faut une à l'épreuve. Il faut qu'elle ſache d'avance, & ce qu'on lui peut dire, & ce qu'elle en doit penſer.

D'ailleurs, ſoumiſe au jugement des hommes, elle doit mériter leur eſtime ; elle doit ſur-tout obtenir celle de ſon époux ; elle ne doit pas ſeulement lui faire aimer ſa perſonne, mais lui faire approuver ſa conduite ; elle doit juſtifier devant le public le choix qu'il a fait, & faire honorer le mari, de l'honneur qu'on rend à la femme. Or comment s'y prendra-t-elle pour tout cela ; ſi elle ignore nos inſtitutions, ſi elle ne ſait rien de nos uſages, de nos bienſéances, ſi elle ne connoît ni la ſource des jugemens humains, ni les paſſions qui les déterminent ? Dès-là qu'elle dépend à la fois de ſa propre conſcience & des opinions des autres, il faut

qu'elle apprenne à comparer ces deux regles, à les concilier, & à ne préférer la premiere que quand elles ſont en oppoſition. Elle devient le juge de ſes juges, elle décide quand elle doit s'y ſoumettre & quand elle doit les récuſer. Avant de rejetter ou d'admettre leurs préjugés, elle les peſe; elle apprend à remonter à leur ſource, à les prévenir, à ſe les rendre favorables; elle a ſoin de ne jamais s'attirer le blâme quand ſon devoir lui permet de l'éviter. Rien de tout cela ne peut bien ſe faire ſans cultiver ſon eſprit & ſa raiſon.

Je reviens toujours au principe, & il me fournit la ſolution de toutes mes difficultés. J'étudie ce qui eſt, j'en recherche la cauſe, & je trouve enfin que ce qui eſt, eſt bien. J'entre dans des maiſons ouvertes dont le maître & la maîtreſſe font conjointement les honneurs. Tous deux ont eu la même éducation, tous deux ſont d'une égale politeſſe, tous deux également pourvus de goût & d'eſprit, tous deux animés du même deſir de bien recevoir leur monde & de renvoyer chacun content d'eux. Le mari n'omet aucun ſoin pour être attentif à tout: il va, vient, fait la ronde & ſe donne mille peines; il voudroit être tout attention. La femme reſte à ſa place; un petit cercle ſe raſſemble autour d'elle & ſemble lui cacher le reſte de l'aſſemblée; cependant il ne s'y paſſe rien qu'elle n'apperçoive, il n'en ſort perſonne à qui elle n'ait parlé; elle n'a rien omis de ce qui pouvoit intéreſſer tout le monde, elle n'a rien dit à chacun qui ne lui fût agréable, & ſans rien troubler à l'ordre, le moindre de la compagnie n'eſt pas plus oublié que le

premier. On eſt ſervi, l'on ſe met à table ; l'homme, inſtruit des gens qui ſe conviennent, les placera ſelon ce qu'il ſait ; la femme ſans rien ſavoir ne s'y trompera pas. Elle aura déjà lu dans les yeux, dans le maintien toutes les convenances, & chacun ſe trouvera placé comme il veut l'être. Je ne dis point qu'au ſervice perſonne n'eſt oublié. Le maître de la maiſon en faiſant la ronde aura pu n'oublier perſonne. Mais la femme devine ce qu'on regarde avec plaiſir & vous en offre ; en parlant à ſon voiſin elle a l'œil au bout de la table ; elle diſcerne celui qui ne mange point, parce qu'il n'a pas faim, & celui qui n'oſe ſe ſervir ou demander parce qu'il eſt mal-adroit ou timide. En ſortant de table chacun croit qu'elle n'a ſongé qu'à lui ; tous ne penſent pas qu'elle ait eu le tems de manger un ſeul morceau : mais la vérité eſt qu'elle a mangé plus que perſonne.

Quand tout le monde eſt parti, l'on parle de ce qui s'eſt paſſé. L'homme rapporte ce qu'on lui a dit, ce qu'ont dit & fait ceux avec leſquels il s'eſt entretenu. Si ce n'eſt pas toujours là-deſſus que la femme eſt la plus exacte, en revanche elle a vu ce qui s'eſt dit tout bas à l'autre bout de la ſalle ; elle ſait ce qu'un tel a penſé, à quoi tenoit tel propos ou tel geſte ; il s'eſt fait à peine un mouvement expreſſif, dont elle n'ait l'interprétation toute prête & preſque toujours conforme à la vérité.

Le même tour d'eſprit qui fait exceller une femme du monde dans l'art de tenir maiſon, fait exceller une coquette dans l'art d'amuſer pluſieurs ſoupirans. Le manege de la

coquetterie exige un diſcernement encore plus fin que celui de la politeſſe ; car pourvu qu'une femme polie le ſoit envers tout le monde, elle a toujours aſſez bien fait ; mais la coquette perdroit bientôt ſon empire par cette uniformité mal-adroite. A force de vouloir obliger tous ſes amans, elle les rebuteroit tous. Dans la ſociété les manieres qu'on prend avec tous les hommes ne laiſſent pas de plaire à chacun ; pourvu qu'on ſoit bien traité, l'on n'y regarde pas de ſi près ſur les préférences : mais en amour une faveur qui n'eſt pas excluſive eſt une injure. Un homme ſenſible aimeroit cent fois mieux être ſeul maltraité que careſſé avec tous les autres, & ce qui lui peut arriver de pis, eſt de n'être point diſtingué. Il faut donc qu'une femme qui veut conſerver pluſieurs amans, perſuade à chacun d'eux qu'elle le préfere, & qu'elle le lui perſuade ſous les yeux de tous les autres, à qui elle en perſuade autant ſous les ſiens.

Voulez-vous voir un perſonnage embarraſſé ? Placez un homme entre deux femmes avec chacune deſquelles il aura des liaiſons ſecretes, puis obſervez quelle ſotte figure il y fera. Placez en même cas une femme entre deux hommes, (& ſûrement l'exemple ne ſera pas plus rare), vous ſerez émerveillé de l'adreſſe avec laquelle elle donnera le change à tous deux & fera que chacun ſe rira de l'autre. Or ſi cette femme leur témoignoit la même confiance & prenoit avec eux la même familiarité, comment ſeroient-ils un inſtant ſes dupes ? En les traitant également, ne montreroit-elle pas qu'ils ont les mêmes droits ſur elle ? Oh, qu'elle s'y prend bien mieux que cela ! Loin de les traiter de la même ma-

niere, elle affecte de mettre entre eux de l'inégalité ; elle fait ſi bien que celui qu'elle flatte croit que c'eſt par tendreſſe, & que celui qu'elle maltraite croit que c'eſt par dépit. Ainſi chacun content de ſon partage la voit toujours s'occuper de lui, tandis qu'elle ne s'occupe en effet que d'elle ſeule.

Dans le deſir général de plaire, la coquetterie ſuggere de ſemblables moyens ; les caprices ne feroient que rebuter, s'ils n'étoient ſagement ménagés ; & c'eſt en les diſpenſant avec art, qu'elle en fait les plus fortes chaînes de ſes eſclaves.

Uſa ogn'arte la donna, onde ſia colto
Nella ſua rete alcun novello amante ;
Ne con tutti, ne ſempre un ſteſſo volto
Serba, ma cangia a tempo atto e ſembiante.

A quoi tient tout cet art, ſi ce n'eſt à des obſervations fines & continuelles qui lui font voir à chaque inſtant ce qui ſe paſſe dans les cœurs des hommes, & qui la diſpoſent à porter à chaque mouvement ſecret qu'elle apperçoit, la force qu'il faut pour le ſuſpendre ou l'accélérer ? Or cet art s'apprend-il ? Non : il naît avec les femmes ; elles l'ont toutes, & jamais les hommes ne l'ont au même degré. Tel eſt un des caracteres diſtinctifs du ſexe. La préſence d'eſprit, la pénétration, les obſervations fines ſont la ſcience des femmes ; l'habileté de s'en prévaloir eſt leur talent.

Voilà ce qui eſt, & l'on a vu pourquoi cela doit être. Les femmes ſont fauſſes, nous dit-on : elles le deviennent. Le don qui leur eſt propre eſt l'adreſſe & non pas la fauſſeté ;

dans les vrais penchans de leur ſexe, même en mentant, elles ne ſont point fauſſes. Pourquoi conſultez-vous leur bouche, quand ce n'eſt pas elle qui doit parler ? Conſultez leurs yeux, leur teint, leur reſpiration, leur air craintif, leur molle réſiſtance : voilà le langage que la nature leur donne pour vous répondre. La bouche dit toujours, non, & doit le dire ; mais l'accent qu'elle y joint n'eſt pas toujours le même, & cet accent ne ſait point mentir. La femme n'a-t-elle pas les mêmes beſoins que l'homme, ſans avoir le même droit de les témoigner ? Son ſort ſeroit trop cruel, ſi même, dans les deſirs légitimes, elle n'avoit un langage équivalent à celui qu'elle n'oſe tenir ? Faut-il que ſa pudeur la rende malheureuſe ? Ne lui faut-il pas un art de communiquer ſes penchans ſans les découvrir ? De quelle adreſſe n'a-t-elle pas beſoin pour faire qu'on lui dérobe ce qu'elle brûle d'accorder ? Combien ne lui importe-t-il point d'apprendre à toucher le cœur de l'homme ſans paroître ſonger à lui ? Quel diſcours charmant n'eſt-ce pas que la pomme de Galathée & ſa fuite mal-adroite ? Que faudra-t-il qu'elle ajoute à cela ? Ira-t-elle dire au Berger qui la ſuit entre les ſaules, qu'elle n'y fuit qu'à deſſein de l'attirer ? Elle mentiroit, pour ainſi dire ; car alors elle ne l'attireroit plus. Plus une femme a de réſerve, plus elle doit avoir d'art, même avec ſon mari. Oui, je ſoutiens qu'en tenant la coquetterie dans ſes limites, on la rend modeſte & vraie, on en fait une loi de l'honnêteté.

La vertu eſt une, diſoit très-bien un de mes adverſaires ; on ne la décompoſe pas pour admettre une partie & rejetter l'autre.

l'autre. Quand on l'aime, on l'aime dans toute ſon intégrité, & l'on refuſe ſon cœur quand on peut, & toujours ſa bouche aux ſentimens qu'on ne doit point avoir. La vérité morale n'eſt pas ce qui eſt, mais ce qui eſt bien; ce qui eſt mal ne devroit point être, & ne doit point être avoué, ſurtout quand cet aveu lui donne un effet qu'il n'auroit pas eu Sans cela. Si j'étois tenté de voler & qu'en le diſant je tentaſſe un autre d'être mon complice, lui déclarer ma tentation, ne ſeroit-ce pas y ſuccomber? Pourquoi dites-vous que la pudeur rend les femmes fauſſes? Celles qui la perdent le plus, ſont-elles, au reſte, plus vraies que les autres? Tant s'en faut; elles ſont plus fauſſes mille fois. On n'arrive à ce point de dépravation qu'à force de vices qu'on garde tous, & qui ne regnent qu'à la faveur de l'intrigue & du menſonge (10). Au contraire, celles qui ont encore de la honte, qui ne s'enorgueilliſſent point de leurs fautes, qui ſavent cacher leurs deſirs à ceux-mêmes qui les inſpirent, celles dont ils en arrachent les aveux avec le plus de peine, ſont d'ailleurs les plus vraies, les plus ſinceres, les plus conſtantes

(10) Je ſais que les femmes qui ont ouvertement pris leur parti ſur un certain point, prétendent bien ſe faire valoir de cette franchiſe, & jurent qu'à cela prés il n'y a rien d'eſtimable qu'on ne trouve en elles; mais je ſais bien auſſi qu'elles n'ont jamais perſuadé cela qu'à des ſots. Le plus grand frein de leur ſexe ôté, que reſte-t-il qui les retienne, & de quel honneur feront-elles cas, après avoir renoncé à celui qui leur eſt propre? Ayant mis une fois leurs paſſions à l'aiſe, elles n'ont plus aucun intérêt d'y réſiſter, *nec fœmina amiſſâ pudicitiâ alia abnuerit.* Jamais Auteur connut-il mieux le cœur humain dans les deux ſexes, que celui qui a dit cela?

dans tous leurs engagemens, & celles ſur la foi deſquelles on peut généralement le plus compter.

Je ne ſache que la ſeule Mademoiſelle de l'Enclos qu'on ait pu citer pour exception connue à ces remarques. Auſſi Mademoiſelle de l'Enclos a-t-elle paſſé pour un prodige. Dans le mépris des vertus de ſon ſexe, elle avoit, dit-on, conſervé celles du nôtre: on vante ſa franchiſe, ſa droiture, la ſureté de ſon commerce, ſa fidélité dans l'amitié. Enfin, pour achever le tableau de ſa gloire, on dit qu'elle s'étoit faite homme: à la bonne heure. Mais avec toute ſa haute réputation, je n'aurois pas plus voulu de cet homme-là pour mon ami que pour ma maîtreſſe.

Tout ceci n'eſt pas ſi hors de propos qu'il paroit être. Je vois où tendent les maximes de la Philoſophie moderne en tournant en dériſion la pudeur du ſexe & ſa fauſſeté prétendue; & je vois que l'effet le plus aſſuré de cette Philoſophie, ſera d'ôter aux femmes de notre ſiecle le peu d'honneur qui leur eſt reſté.

Sur ces conſidérations je crois qu'on peut déterminer en général quelle eſpece de culture convient à l'eſprit des femmes, & ſur quels objets on doit tourner leurs réflexions dès leur jeuneſſe.

Je l'ai déjà dit, les devoirs de leur ſexe ſont plus aiſés à voir qu'à remplir. La premiere choſe qu'elles doivent apprendre eſt à les aimer par la conſidération de leurs avantages; c'eſt le ſeul moyen de les leur rendre faciles. Chaque état & chaque âge a ſes devoirs. On connoit bientôt les ſiens pourvu qu'on les aime. Honorez votre état de femme, & dans quel-

que rang que le Ciel vous place, vous ſerez toujours une femme de bien. L'eſſentiel eſt d'être ce que nous fit la Nature ; on n'eſt toujours que trop ce que les hommes veulent que l'on ſoit.

La recherche des vérités abſtraites & ſpéculatives, des principes, des axiomes dans les ſciences, tout ce qui tend à généraliſer les idées n'eſt point du reſſort des femmes ; leurs études doivent ſe rapporter toutes à la pratique ; c'eſt à elles à faire l'application des principes que l'homme a trouvés, & c'eſt à elles de faire les obſervations qui menent l'homme à l'établiſſement des principes. Toutes les réflexions des femmes, en ce qui ne tient pas immédiatement à leurs devoirs, doivent tendre à l'étude des hommes ou aux connoiſſances agréables qui n'ont que le goût pour objet ; car quant aux ouvrages de génie ils paſſent leur portée ; elles n'ont pas, non plus, aſſez de juſteſſe & d'attention pour réuſſir aux ſciences exactes, & quant aux connoiſſances phyſiques, c'eſt à celui des deux qui eſt le plus agiſſant, le plus allant, qui voit le plus d'objets, c'eſt à celui qui a le plus de force, & qui l'exerce davantage, à juger des rapports des êtres ſenſibles & des loix de la Nature. La femme, qui eſt foible & qui ne voit rien au-dehors, apprécie & juge les mobiles qu'elle peut mettre en œuvre pour ſuppléer à ſa foibleſſe, & ces mobiles ſont les paſſions de l'homme. Sa méchanique à elle eſt plus forte que la nôtre, tous ſes léviers vont ébranler le cœur humain. Tout ce que ſon ſexe ne peut faire par lui-même & qui lui eſt néceſſaire ou agréable, il faut qu'il ait l'art de nous le faire vouloir : il faut donc qu'elle étudie à

fond l'eſprit de l'homme, non par abſtraction l'eſprit de l'homme en général, mais l'eſprit des hommes qui l'entourent, l'eſprit des hommes auxquels elle eſt aſſujettie, ſoit par la loi, ſoit par l'opinion. Il faut qu'elle apprenne à pénétrer leurs ſentimens par leurs diſcours, par leurs actions, par leurs regards, par leurs geſtes. Il faut que par ſes diſcours, par ſes actions, par ſes regards, par ſes geſtes, elle ſache leur donner les ſentimens qu'il lui plait, ſans même paroître y ſonger. Ils philoſopheront mieux qu'elle ſur le cœur humain; mais elle lira mieux qu'eux dans les cœurs des hommes. C'eſt aux femmes à trouver, pour ainſi dire, la morale expérimentale, à nous à la réduire en ſyſtême. La femme a plus d'eſprit, & l'homme plus de génie; la femme obſerve, & l'homme raiſonne; de ce concours réſultent la lumiere la plus claire & la ſcience la plus complette que puiſſe acquérir de lui-même l'eſprit humain, la plus ſûre connoiſſance, en un mot, de ſoi & des autres qui ſoit à la portée de notre eſpece; & voilà comment l'art peut tendre inceſſamment à perfectionner l'inſtrument donné par la Nature.

Le monde eſt le livre des femmes; quand elles y liſent mal, c'eſt leur faute, ou quelque paſſion les aveugle. Cependant la véritable mere de famille, loin d'être une femme du monde, n'eſt gueres moins recluſe dans ſa maiſon que la Religieuſe dans ſon cloître. Il faudroit donc faire, pour les jeunes perſonnes qu'on marie, comme on fait ou comme on doit faire pour celles qu'on met dans des Couvens; leur montrer les plaiſirs qu'elles quittent avant de les y laiſſer renoncer, de peur que la fauſſe image de ces plaiſirs qui

leur ſont inconnus, ne vienne un jour égarer leurs cœurs & troubler le bonheur de leur retraite. En France, les filles vivent dans des Couvens, & les femmes courent le monde. Chez les anciens, c'étoit tout le contraire : les filles avoient, comme je l'ai dit, beaucoup de jeux & de fêtes publiques : les femmes vivoient retirées. Cet uſage étoit plus raiſonnable & maintenoit mieux les mœurs. Une ſorte de coquetterie eſt permiſe aux filles à marier, s'amuſer eſt leur grande affaire. Les femmes ont d'autres ſoins chez elles, & n'ont plus de maris à chercher ; mais elles ne trouveroient pas leur compte à cette réforme, & malheureuſement elles donnent le ton. Meres, faites du moins vos compagnes de vos filles. Donnez-leur un ſens droit & une ame honnête, puis ne leur cachez rien de ce qu'un œil chaſte peut regarder. Le bal, les feſtins, les jeux, même le théâtre ; tout ce qui, mal vu, fait le charme d'une imprudente jeuneſſe, peut être offert ſans riſque à des yeux ſains. Mieux elles verront ces bruyans plaiſirs, plutôt elles en ſeront dégoûtées.

J'entends la clameur qui s'éleve contre moi. Quelle fille réſiſte à ce dangereux exemple ? A peine ont-elles vu le monde que la tête leur tourne à toutes ; pas une d'elles ne veut le quitter. Cela peut être ; mais avant de leur offrir ce tableau trompeur, les avez-vous bien préparées à le voir ſans émotion ? Leur avez-vous bien annoncé les objets qu'il repréſente ? Les leur avez-vous bien peints tels qu'ils ſont ? Les avez-vous bien armées contre les illuſions de la vanité ? Avez-vous porté dans leurs jeunes cœurs le goût des vrais plaiſirs qu'on ne trouve point dans ce tumulte ? Quelles pré-

cautions, quelles meſures avez-vous priſes pour les préſerver du faux goût qui les égare ? Loin de rien oppoſer dans leur eſprit à l'empire des préjugés publics, vous les y avez nourries. Vous leur avez fait aimer d'avance tous les frivoles amuſemens qu'elles trouvent. Vous les leur faites aimer encore en s'y livrant. De jeunes perſonnes entrant dans le monde n'ont d'autre gouvernante que leur mere, ſouvent plus folle qu'elles, & qui ne peut leur montrer les objets autrement qu'elle ne les voit. Son exemple, plus fort que la raiſon même, les juſtifie à leurs propres yeux, & l'autorité de la mere eſt pour la fille une excuſe ſans réplique. Quand je veux qu'une mere introduiſe ſa fille dans le monde, c'eſt en ſuppoſant qu'elle le lui fera voir tel qu'il eſt.

Le mal commence plutôt encore. Les Couvens ſont les véritables écoles de la coquetterie ; non de cette coquetterie honnête dont j'ai parlé, mais de celle qui produit tous les travers des femmes, & fait les plus extravagantes petites-maîtreſſes. En ſortant de-là pour entrer tout d'un coup dans des ſociétés bruyantes, de jeunes femmes s'y ſentent d'abord à leur place. Elles ont été élevées pour y vivre ; faut-il s'étonner qu'elles s'y trouvent bien. Je n'avancerai point ce que je vais dire ſans crainte de prendre un préjugé pour une obſervation ; mais il me ſemble qu'en général dans les pays Proteſtans il y a plus d'attachement de famille, de plus dignes épouſes & de plus tendres meres que dans les pays Catholiques ; & ſi cela eſt, on ne peut douter que cette différence ne ſoit due en partie à l'éducation des Couvens.

Pour aimer la vie paiſible & domeſtique il faut la con-

noître ; il faut en avoir ſenti les douceurs dès l'enfance. Ce n'eſt que dans la maiſon paternelle qu'on prend du goût pour ſa propre maiſon, & toute femme que ſa mere n'a point élevée n'aimera point élever ſes enfans. Malheureuſement il n'y a plus d'éducation privée dans les grandes Villes. La ſociété y eſt ſi générale & ſi mêlée qu'il ne reſte plus d'aſyle pour la retraite, & qu'on eſt en public juſques chez ſoi. A force de vivre avec tout le monde on n'a plus de famille, à peine connoît-on ſes parens ; on les voit en étrangers, & la ſimplicité des mœurs domeſtiques s'éteint avec la douce familiarité qui en faiſoit le charme. C'eſt ainſi qu'on ſuce avec le lait le goût des plaiſirs du ſiecle & des maximes qu'on y voit régner.

On impoſe aux filles une gêne apparente pour trouver des dupes qui les épouſent ſur leur maintien. Mais étudiez un moment ces jeunes perſonnes ; ſous un air contraint elles déguiſent mal la convoitiſe qui les dévore, & déjà on lit dans leurs yeux l'ardent deſir d'imiter leurs meres. Ce qu'elles convoitent n'eſt pas un mari, mais la licence du mariage. Qu'a-t-on beſoin d'un mari avec tant de reſſources pour s'en paſſer ? Mais on a beſoin d'un mari pour couvrir ces reſſources (11). La modeſtie eſt ſur leur viſage, & le libertinage eſt au fond de leur cœur ; cette feinte modeſtie elle-même en eſt un ſigne. Elles ne l'affectent que pour pouvoir s'en

(11) La voie de l'homme dans ſa jeuneſſe étoit une des quatre choſes que le Sage ne pouvoit comprendre : la cinquieme étoit l'impudence de la femme adultere, *quæ comedit, & tergens os ſuum, dicit ; non feci operata malum.* Prov. XXX. 20.

débarraſſer plutôt. Femmes de Paris & de Londres, pardonnez-le-moi, je vous ſupplie. Nul ſéjour n'exclut les miracles, mais pour moi je n'en connois point; & ſi une ſeule d'entre vous a l'ame vraiment honnête, je n'entends rien à nos inſtitutions.

Toutes ces éducations diverſes livrent également de jeunes perſonnes au goût des plaiſirs du grand monde, & aux paſſions qui naiſſent bientôt de ce goût. Dans les grandes villes la dépravation commence avec la vie, & dans les petites elle commence avec la raiſon. De jeunes provinciales inſtruites à mépriſer l'heureuſe ſimplicité de leurs mœurs, s'empreſſent à venir à Paris partager la corruption des nôtres; les vices ornés du beau nom de talens ſont l'unique objet de leur voyage; & honteuſes en arrivant de ſe trouver ſi loin de la noble licence des femmes du pays; elles ne tardent pas à mériter d'être auſſi de la Capitale. Où commence le mal à votre avis? dans les lieux où l'on le projette, ou dans ceux où l'on l'accomplit?

Je ne veux pas que de la province une mere ſenſée amene ſa fille à Paris pour lui montrer ces tableaux ſi pernicieux pour d'autres; mais je dis que quand cela ſeroit, ou cette fille eſt mal élevée, ou ces tableaux ſeront peu dangereux pour elle. Avec du goût, du ſens, & l'amour des choſes honnêtes, on ne les trouve pas ſi attrayans qu'ils le ſont pour ceux qui s'en laiſſent charmer. On remarque à Paris les jeunes écervelées qui viennent ſe hâter de prendre le ton du pays, & ſe mettre à la mode ſix mois durant pour ſe faire ſiffler le reſte de leur vie; mais qui eſt-ce qui remarque

que celles qui, rebutées de tout ce fracas, s'en retournent dans leur province, contentes de leur ſort, après l'avoir comparé à celui qu'envient les autres ? Combien j'ai vu de jeunes femmes amenées dans la Capitale par des maris complaiſans & maîtres de s'y fixer, les en détourner elles-mêmes, repartir plus volontiers qu'elles n'étoient venues, & dire avec attendriſſement la veille de leur départ ; ah ! retournons dans notre chaumiere ! on y vit plus heureux que dans les palais d'ici ! On ne ſait pas combien il reſte encore de bonnes gens qui n'ont point fléchi le genou devant l'idole, & qui mépriſent ſon culte inſenſé. Il n'y a de bruyantes que les folles ; les femmes ſages ne font point de ſenſation.

Que ſi, malgré la corruption générale, malgré les préjugés univerſels, malgré la mauvaiſe éducation des filles, pluſieurs gardent encore un jugement à l'épreuve, que ſera-ce quand ce jugement aura été nourri par des inſtructions convenables, ou, pour mieux dire, quand on ne l'aura point altéré par des inſtructions vicieuſes ; car tout conſiſte toujours à conſerver ou rétablir les ſentimens naturels ? Il ne s'agit point pour cela d'ennuyer de jeunes filles de vos longs prônes, ni de leur débiter vos ſéches moralités. Les moralités pour les deux ſexes ſont la mort de toute bonne éducation. De triſtes leçons ne ſont bonnes qu'à faire prendre en haine, & ceux qui les donnent & tout ce qu'ils diſent. Il ne s'agit point en parlant à de jeunes perſonnes de leur faire peur de leurs devoirs, ni d'aggraver le joug qui leur eſt impoſé par la nature. En leur expoſant ces devoirs ſoyez préciſe & facile, ne leur laiſſez pas croire qu'on eſt chagrine quand on

les remplit ; point d'air fâché, point de morgue. Tout ce qui doit paſſer au cœur doit en ſortir ; leur catéchiſme de morale doit être auſſi court & auſſi clair que leur catéchiſme de religion, mais il ne doit pas être auſſi grave. Montrez-leur dans les mêmes devoirs la ſource de leurs plaiſirs & le fondement de leurs droits. Eſt-il ſi pénible d'aimer pour être aimée, de ſe rendre aimable pour être heureuſe, de ſe rendre eſtimable pour être obéie, de s'honorer pour ſe faire honorer ? Que ces droits ſont beaux ! qu'ils ſont reſpectables ! qu'ils ſont chers au cœur de l'homme quand la femme ſait les faire valoir ! Il ne faut point attendre les ans ni la vieilleſſe pour en jouir. Son empire commence avec ſes vertus ; à peine ſes attraits ſe développent, qu'elle regne déjà par la douceur de ſon caractere & rend ſa modeſtie impoſante. Quel homme inſenſible & barbare n'adoucit pas ſa fierté, & ne prend pas des manieres plus attentives près d'une fille de ſeize ans, aimable & ſage, qui parle peu, qui écoute, qui met de la décence dans ſon maintien & de l'honnêteté dans ſes propos, à qui ſa beauté ne fait oublier ni ſon ſexe ni ſa jeuneſſe, qui ſait intéreſſer par ſa timidité même, & s'attirer le reſpect qu'elle porte à tout le monde ?

Ces témoignages, bien qu'extérieurs, ne ſont point frivoles ; ils ne ſont point fondés ſeulement ſur l'attrait des ſens ; ils partent de ce ſentiment intime que nous avons tous, que les femmes ſont les juges naturels du mérite des hommes. Qui eſt-ce qui veut être mépriſé des femmes ? perſonne au monde ; non pas même celui qui ne veut plus les aimer. Et moi qui leur dis des vérités ſi dures ; croyez-vous

que leurs jugemens me ſoient indifférens? Non, leurs ſuffrages me ſont plus chers que les vôtres, Lecteurs ſouvent plus femmes qu'elles. En mépriſant leurs mœurs, je veux encore honorer leur juſtice : peu m'importe qu'elles me haïſſent, ſi je les force à m'eſtimer.

Que de grandes choſes on feroit avec ce reſſort, ſi l'on ſavoit le mettre en œuvre ! Malheur au ſiecle où les femmes perdent leur aſcendant, & où leurs jugemens ne ſont plus rien aux hommes ! C'eſt le dernier degré de la dépravation. Tous les peuples qui ont eu des mœurs ont reſpecté les femmes. Voyez Sparte, voyez les Germains, voyez Rome ; Rome le ſiége de la gloire & de la vertu, ſi jamais elles en eurent un ſur la terre. C'eſt-là que les femmes honoroient les exploits des grands Généraux, qu'elles pleuroient publiquement les peres de la patrie, que leurs vœux ou leurs deuils étoient conſacrés comme le plus ſolemnel jugement de la République. Toutes les grandes révolutions y vinrent des femmes ; par une femme Rome acquit la liberté, par une femme les Plébéiens obtinrent le Conſulat, par une femme finit la tyrannie des Décemvirs, par les femmes Rome aſſiégée fut ſauvée des mains d'un Proſcrit. Galans François, qu'euſſiez-vous dit en voyant paſſer cette proceſſion, ſi ridicule à vos yeux moqueurs ? Vous l'euſſiez accompagnée de vos huées. Que nous voyons d'un œil différent les mêmes objets ! & peut-être avons-nous tous raiſon. Formez ce cortege de belles Dames Françoiſes ; je n'en connois point de plus indécent : mais compoſez-le de Romaines, vous aurez, tous, les yeux des Volſques, & le cœur de Coriolan.

Je dirai davantage, & je ſoutiens que la vertu n'eſt pas moins favorable à l'amour qu'aux autres droits de la nature, & que l'autorité des maîtreſſes n'y gagne pas moins que celle des femmes & des meres. Il n'y a point de véritable amour ſans enthouſiaſme, & point d'enthouſiaſme ſans un objet de perfection réel ou chimérique, mais toujours exiſtant dans l'imagination. De quoi s'enflammeront des amans pour qui cette perfection n'eſt plus rien, & qui ne voient dans ce qu'ils aiment que l'objet du plaiſir des ſens ? Non, ce n'eſt pas ainſi que l'ame s'échauffe, & ſe livre à ces tranſports ſublimes qui font le délire des amans & le charme de leur paſſion. Tout n'eſt qu'illuſion dans l'amour, je l'avoue ; mais ce qui eſt réel, ce ſont les ſentimens dont il nous anime pour le vrai beau qu'il nous fait aimer. Ce beau n'eſt point dans l'objet qu'on aime, il eſt l'ouvrage de nos erreurs. Eh! qu'importe ? En ſacrifie-t-on moins tous ſes ſentimens bas à ce modele imaginaire ? En pénetre-t-on moins ſon cœur des vertus qu'on prête à ce qu'il chérit ? S'en détache-t-on moins de la baſſeſſe du moi humain ? Où eſt le véritable amant qui n'eſt pas prêt à immoler ſa vie à ſa maîtreſſe, & où eſt la paſſion ſenſuelle & groſſiere dans un homme qui veut mourir ? Nous nous moquons des Paladins ! c'eſt qu'ils connoiſſoient l'amour, & que nous ne connoiſſons plus que la débauche. Quand ces maximes romaneſques commencerent à devenir ridicules, ce changement fut moins l'ouvrage de la raiſon que celui des mauvaiſes mœurs.

Dans quelque ſiecle que ce ſoit les relations naturelles ne changent point ; la convenance ou diſconvenance qui en ré-

ſulte reſte la même, les préjugés ſous le vain nom de raiſon n'en changent que l'apparence. Il ſera toujours grand & beau de régner ſur ſoi, fût-ce pour obéir à des opinions fantaſtiques; & les vrais motifs d'honneur parleront toujours au cœur de toute femme de jugement, qui ſaura chercher dans ſon état le bonheur de la vie. La chaſteté doit être une vertu délicieuſe pour un belle femme qui a quelque élévation dans l'ame. Tandis qu'elle voit toute la terre à ſes pieds, elle triomphe de tout & d'elle-même : elle s'éleve dans ſon propre cœur un trône auquel tout vient rendre hommage; les ſentimens tendres ou jaloux, mais toujours reſpectueux, des deux ſexes, l'eſtime univerſelle & la ſienne propre, lui paient ſans ceſſe en tribut de gloire les combats de quelques inſtans. Les privations ſont paſſageres, mais le prix en eſt permanent; quelle jouiſſance pour une ame noble, que l'orgueil de la vertu jointe à la beauté! Réaliſez une héroïne de Roman, elle goûtera des voluptés plus exquiſes que les Laïs & les Cléopatres; & quand ſa beauté ne ſera plus, ſa gloire & ſes plaiſirs reſteront encore; elle ſeule ſaura jouir du paſſé.

Plus les devoirs ſont grands & pénibles, plus les raiſons ſur leſquelles on les fonde doivent être ſenſibles & fortes. Il y a un certain langage dévot dont, ſur les ſujets les plus graves, on rebat les oreilles des jeunes perſonnes ſans produire la perſuaſion. De ce langage trop diſproportionné à leurs idées, & du peu de cas qu'elles en font en ſecret, naît la facilité de céder à leurs penchans, faute de raiſons d'y réſiſter tirées des choſes mêmes. Une fille élevée ſage-

ment & pieuſement, a ſans doute des fortes armes contre les tentations, mais celle dont on nourrit uniquement le cœur ou plutôt les oreilles du jargon myſtique, devient infailliblement la proie du premier ſéducteur adroit qui l'entreprend. Jamais une jeune & belle perſonne ne mépriſera ſon corps, jamais elle ne s'affligera de bonne foi des grands péchés que ſa beauté fait commettre, jamais elle ne pleurera ſincerement & devant Dieu d'être un objet de convoitiſe, jamais elle ne pourra croire en ſecret que le plus doux ſentiment du cœur ſoit une invention de Satan. Donnez-lui d'autres raiſons en-dedans & pour elle-même; car celles-là ne pénétreront pas. Ce ſera pis encore ſi l'on met, comme on n'y manque gueres, de la contradiction dans ſes idées, & qu'après l'avoir humiliée en aviliſſant ſon corps & ſes charmes comme la ſouillure du péché, on lui faſſe enſuite reſpecter comme le temple de Jeſus-Chriſt, ce même corps qu'on lui a rendu ſi mépriſable. Les idées trop ſublimes & trop baſſes ſont également inſuffiſantes & ne peuvent s'aſſocier : il faut une raiſon à la portée du ſexe & de l'âge. La conſidération du devoir n'a de force qu'autant qu'on y joint des motifs qui nous portent à le remplir :

Quæ quia non liceat non facit, illa facit :

On ne ſe douteroit pas que c'eſt Ovide qui porte un jugement ſi ſévere.

Voulez-vous donc inſpirer l'amour des bonnes mœurs aux jeunes perſonnes? ſans leur dire inceſſamment, ſoyez ſages, donnez-leur un grand intérêt à l'être, faites leur

ſentir tout le prix de la ſageſſe, & vous la leur ferez aimer. Il ne ſuffit pas de prendre cet intérêt au loin dans l'avenir; montrez-le leur dans le moment même, dans les relations de leur âge, dans le caractere de leurs amans. Dépeignez-leur l'homme de bien, l'homme de mérite; apprenez-leur à le reconnoître, à l'aimer, & à l'aimer pour elles; prouvez-leur qu'amies, femmes ou maîtreſſes, cet homme ſeul peut les rendre heureuſes. Amenez la vertu par la raiſon : faites-leur ſentir que l'empire de leur ſexe & tous ſes avantages ne tiennent pas ſeulement à ſa bonne conduite, à ſes mœurs, mais encore à celles des hommes; qu'elles ont peu de priſe ſur des ames viles & baſſes, & qu'on ne ſait ſervir ſa maîtreſſe que comme on ſait ſervir ſa vertu. Soyez ſûre qu'alors en leur dépeignant les mœurs de nos jours, vous leur en inſpirerez un dégoût ſincere; en leur montrant les gens à la mode vous les leur ferez mépriſer, vous ne leur donnerez qu'éloignement pour leurs maximes, averſion pour leurs ſentimens, dédain pour leurs vaines galanteries; vous leur ferez naître une ambition plus noble, celle de régner ſur des ames grandes & fortes, celle des femmes de Sparte, qui étoit de commander à des hommes. Une femme hardie, effrontée, intrigante, qui ne ſait attirer ſes amans que par la coquetterie, ni les conſerver que par les faveurs, les fait obéir comme des valets dans les choſes ſerviles & communes; dans les choſes importantes & graves elle eſt ſans autorité ſur eux. Mais la femme à la fois honnête, aimable & ſage, celle qui force les ſiens à la reſpecter, celle qui a de la réſerve & de la modeſtie, celle, en un mot, qui ſoutient

l'amour par l'eſtime, les envoie d'un ſigne au bout du monde, au combat, à la gloire, à la mort, où il lui plaît ; cet empire eſt beau, ce me ſemble, & vaut bien la peine d'être acheté. (12)

Voilà dans quel eſprit Sophie a été élevée avec plus de ſoin que de peine, & plutôt en ſuivant ſon goût qu'en le gênant. Diſons maintenant un mot de ſa perſonne, ſelon le portrait que j'en ai fait à Emile, & ſelon qu'il imagine lui-même l'épouſe qui peut le rendre heureux.

Je ne dirai jamais trop que je laiſſe à part les prodiges. Emile n'en eſt pas un, Sophie n'en eſt pas un non plus. Emile eſt homme, & Sophie eſt femme ; voilà toute leur gloire. Dans la confuſion des ſexes qui regne entre nous, c'eſt preſque un prodige d'être du ſien.

Sophie eſt bien née, elle eſt d'un bon naturel ; elle a le cœur très-ſenſible, & cette extrême ſenſibilité lui donne quelquefois une activité d'imagination difficile à modérer. Elle a l'eſprit moins juſte que pénétrant, l'humeur facile & pourtant inégale, la figure commune, mais agréable ; une phyſionomie qui promet une ame & qui ne ment pas ; on peut

(12) Brantôme dit que, du tems de François premier, une jeune perſonne ayant un amant babillard, lui impoſa un ſilence abſolu & illimité, qu'il garda ſi fidellement deux ans entiers, qu'on le crut devenu muet par maladie. Un jour en pleine aſſemblée, ſa maîtreſſe, qui, dans ces tems où l'amour ſe faiſoit avec myſtere, n'étoit point connue pour telle, ſe vanta de le guérir ſur-le-champ, & le fit avec ce ſeul mot; *parlez*. N'y a-t-il pas quelque choſe de grand & d'héroïque dans cet amour là ? Qu'eût fait de plus la Philoſophie de Pythagore avec tout ſon faſte ? Quelle femme aujourd'hui pourroit compter ſur un pareil ſilence un ſeul jour, dût-elle le payer de tout le prix qu'elle y peut mettre ?

l'aborder

l'aborder avec indifférence, mais non pas la quitter ſans émotion. D'autres ont de bonnes qualités qui lui manquent; d'autres ont à plus grande meſure celles qu'elle a ; mais nulle n'a des qualités mieux aſſorties pour faire un heureux caractere. Elle ſait tirer parti de ſes défauts mêmes, & ſi elle étoit plus parfaite, elle plairoit beaucoup moins.

Sophie n'eſt pas belle, mais auprès d'elle les hommes oublient les belles femmes, & les belles femmes ſont mécontentes d'elles-mêmes. A peine eſt-elle jolie au premier aſpect, mais plus on la voit & plus elle s'embellit ; elle gagne où tant d'autres perdent, & ce qu'elle gagne elle ne le perd plus. On peut avoir de plus beaux yeux, une plus belle bouche, une figure plus impoſante ; mais on ne ſauroit avoir une taille mieux priſe, un plus beau teint, une main plus blanche, un pied plus mignon, un regard plus doux, une phiſionomie plus touchante. Sans éblouir elle intéreſſe, elle charme, & l'on ne ſauroit dire pourquoi.

Sophie aime la parure & s'y connoît; ſa mere n'a point d'autre femme-de-chambre qu'elle : elle a beaucoup de goût pour ſe mettre avec avantage, mais elle hait les riches habillemens ; on voit toujours dans le ſien la ſimplicité jointe à l'élégance ; elle n'aime point ce qui brille, mais ce qui ſied. Elle ignore quelles ſont les couleurs à la mode, mais elle ſait à merveille celles qui lui ſont favorables. Il n'y a pas une jeune perſonne qui paroiſſe miſe avec moins de recherche, & dont l'ajuſtement ſoit plus recherché ; pas une piece du ſien n'eſt priſe au hazard, & l'art ne paroît dans aucune. Sa parure eſt très-modeſte en apparence & très-

coquette en effet ; elle n'étale point ſes charmes, elle les couvre, mais en les couvrant elle ſait les faire imaginer. En la voyant on dit : voilà une fille modeſte & ſage ; mais tant qu'on reſte auprès d'elle, les yeux & le cœur errent ſur toute ſa perſonne, ſans qu'on puiſſe les en détacher, & l'on diroit que tout cet ajuſtement ſi ſimple n'eſt mis à ſa place, que pour en être ôté piece à piece par l'imagination.

Sophie a des talens naturels ; elle les ſent & ne les a pas négligés ; mais n'ayant pas été à portée de mettre beaucoup d'art à leur culture, elle s'eſt contentée d'exercer ſa jolie voix à chanter juſte & avec goût, ſes petits pieds à marcher légérement, facilement, avec grace, à faire la révérence en toutes ſortes de ſituations ſans gêne & ſans mal-adreſſe. Du reſte, elle n'a eu de maître à chanter que ſon pere, de maîtreſſe à danſer que ſa mere, & un organiſte du voiſinage lui a donné ſur le clavecin quelques leçons d'accompagnement qu'elle a depuis cultivé ſeule. D'abord elle ne ſongeoit qu'à faire paroître ſa main avec avantage ſur ces touches noires ; enſuite elle trouva que le ſon aigre & ſec du clavecin rendoit plus doux le ſon de la voix, peu-à-peu elle devint ſenſible à l'harmonie ; enfin en grandiſſant elle a commencé de ſentir les charmes de l'expreſſion, & d'aimer la muſique pour elle-même. Mais c'eſt un goût plutôt qu'un talent ; elle ne ſait point déchiffrer un air ſur la note.

Ce que Sophie ſait le mieux, & qu'on lui a fait apprendre avec le plus de ſoin, ce ſont les travaux de ſon ſexe, même ceux dont on ne s'aviſe point, comme de tailler & coudre ſes robes. Il n'y a pas un ouvrage à l'aiguille qu'elle ne ſache

faire & qu'elle ne faſſe avec plaiſir ; mais le travail qu'elle préfere à tout autre eſt la dentelle, parce qu'il n'y en a pas un qui donne une attitude plus agréable, & où les doigts s'exercent avec plus de grace & de légéreté. Elle s'eſt appliquée auſſi à tous les détails du ménage. Elle entend la cuiſine & l'office ; elle ſait les prix des denrées, elle en connoît les qualités ; elle ſait fort bien tenir les comptes, elle ſert de maître-d'hôtel à ſa mere. Faite pour être un jour mere de famille elle-même, en gouvernant la maiſon paternelle, elle apprend à gouverner la ſienne ; elle peut ſuppléer aux fonctions des domeſtiques & le fait toujours volontiers. On ne ſait jamais bien commander que ce qu'on ſait exécuter ſoi-même : c'eſt la raiſon de ſa mere pour l'occuper ainſi ; pour Sophie, elle ne va pas ſi loin. Son premier devoir eſt celui de fille, & c'eſt maintenant le ſeul qu'elle ſonge à remplir. Son unique vue eſt de ſervir ſa mere, de la ſoulager d'une partie de ſes ſoins. Il eſt pourtant vrai qu'elle ne les remplit pas tous avec un plaiſir égal. Par exemple, quoiqu'elle ſoit gourmande, elle n'aime pas la cuiſine : le détail en a quelque choſe qui la dégoûte ; elle n'y trouve jamais aſſez de propreté. Elle eſt là-deſſus d'une délicateſſe extrême, & cette délicateſſe pouſſée à l'excès eſt devenue un de ſes défauts : elle laiſſeroit plutôt aller tout le dîné par le feu, que de tacher ſa manchette. Elle n'a jamais voulu de l'inſpection du jardin par la même raiſon. La terre lui paroît mal-propre ; ſitôt qu'elle voit du fumier, elle croit en ſentir l'odeur.

Elle doit ce défaut aux leçons de ſa mere. Selon elle ;

entre les devoirs de la femme, un des premiers eſt la propreté; devoir ſpécial, indiſpenſable, impoſé par la nature; il n'y a pas au monde un objet plus dégoûtant qu'une femme mal-propre, & le mari qui s'en dégoûte n'a jamais tort. Elle a tant prêché ce devoir à ſa fille dès ſon enfance, elle en a tant exigé de propreté ſur ſa perſonne, tant pour ſes hardes, pour ſon appartement, pour ſon travail, pour ſa toilette, que toutes ſes attentions tournées en habitude prennent une aſſez grande partie de ſon tems & préſident encore à l'autre; en ſorte que bien faire ce qu'elle fait, n'eſt que le ſecond de ſes ſoins; le premier eſt toujours de le faire proprement.

Cependant tout cela n'a point dégénéré en vaine affectation ni en molleſſe; les rafinemens du luxe n'y ſont pour rien. Jamais il n'entra dans ſon appartement que de l'eau ſimple; elle ne connoît d'autre parfum que celui des fleurs, & jamais ſon mari n'en reſpirera de plus doux que ſon haleine. Enfin l'attention qu'elle donne à l'extérieur ne lui fait pas oublier qu'elle doit ſa vie & ſon tems à des ſoins plus nobles: elle ignore ou dédaigne cette exceſſive propreté du corps qui ſouille l'ame; Sophie eſt bien plus que propre, elle eſt pure.

J'ai dit que Sophie étoit gourmande. Elle l'étoit naturellement; mais elle eſt devenue ſobre par habitude, & maintenant elle l'eſt par vertu. Il n'en eſt pas des filles comme des garçons, qu'on peut juſqu'à certain point gouverner par la gourmandiſe. Ce penchant n'eſt point ſans conſéquence pour le ſexe; il eſt trop dangereux de le lui laiſſer. La petite Sophie

dans ſon enfance entrant ſeule dans le cabinet de ſa mere, n'en revenoit pas toujours à vuide, & n'étoit pas d'une fidélité à toute épreuve ſur les dragées & ſur les bonbons. Sa mere la ſurprit, la reprit, la punit, la fit jeûner. Elle vint enfin à bout de lui perſuader que les bonbons gâtoient les dents, & que de trop manger groſſiſſoit la taille. Ainſi Sophie ſe corrigea ; en grandiſſant elle a pris d'autres goûts qui l'ont détournée de cette ſenſualité baſſe. Dans les femmes, comme dans les hommes, ſitôt que le cœur s'anime, la gourmandiſe n'eſt plus un vice dominant. Sophie a conſervé le goût propre de ſon ſexe ; elle aime le laitage & les ſucreries ; elle aime la pâtiſſerie & les entre-mets, mais fort peu la viande ; elle n'a jamais goûté ni vin ni liqueurs fortes. Au ſurplus, elle mange de tout très-médiocrement ; ſon ſexe moins laborieux que le nôtre a moins beſoin de réparation. En toute choſe elle aime ce qui eſt bon & le ſait goûter ; elle ſait auſſi s'accommoder de ce qui ne l'eſt pas, ſans que cette privation lui coûte.

Sophie a l'eſprit agréable ſans être brillant, & ſolide ſans être profond, un eſprit dont on ne dit rien, parce qu'on ne lui en trouve jamais ni plus ni moins qu'à ſoi. Elle a toujours celui qui plaît aux gens qui lui parlent, quoiqu'il ne ſoit pas fort orné, ſelon l'idée que nous avons de la culture de l'eſprit des femmes : car le ſien ne s'eſt point formé par la lecture ; mais ſeulement par les converſations de ſon pere & de ſa mere, par ſes propres réflexions, & par les obſervations qu'elle a faites dans le peu de monde qu'elle a vu. Sophie a naturellement de la gaieté ; elle étoit même folâtre

dans ſon enfance, mais peu-à-peu ſa mere a pris ſoin de réprimer ſes airs évaporés, de peur que bientôt un changement trop ſubit n'inſtruisît du moment qui l'avoit rendu néceſſaire. Elle eſt donc devenue modeſte & réſervée même avant le tems de l'être; & maintenant que ce tems eſt venu, il lui eſt plus aiſé de garder le ton qu'elle a pris, qu'il ne lui ſeroit de le prendre ſans indiquer la raiſon de ce changement : c'eſt une choſe plaiſante de la voir ſe livrer quelquefois par un reſte d'habitude à des vivacités de l'enfance, puis tout-d'un-coup rentrer en elle-même, ſe taire, baiſſer les yeux & rougir : il faut bien que le terme intermédiaire entre les deux âges participe un peu de chacun des deux.

Sophie eſt d'une ſenſibilité trop grande pour conſerver une parfaite égalité d'humeur, mais elle a trop de douceur pour que cette ſenſibilité ſoit fort importune aux autres; c'eſt à elle ſeule qu'elle fait du mal. Qu'on diſe un ſeul mot qui la bleſſe, elle ne boude pas, mais ſon cœur ſe gonfle; elle tâche de s'échapper pour aller pleurer. Qu'au milieu de ſes pleurs ſon pere ou ſa mere la rappelle & diſe un ſeul mot, elle vient à l'inſtant jouer & rire en s'eſſuyant adroitement les yeux, & tâchant d'étouffer ſes ſanglots.

Elle n'eſt pas, non plus, tout-à-fait exempte de caprice. Son humeur, un peu trop pouſſée, dégénere en mutinerie, & alors elle eſt ſujette à s'oublier. Mais laiſſez-lui le tems de revenir à elle, & ſa maniere d'effacer ſon tort lui en fera preſque un mérite. Si on la punit, elle eſt docile & ſoumiſe, & l'on voit que ſa honte ne vient pas tant du châtiment que de la faute. Si on ne lui dit rien, jamais elle ne manque de

la réparer d'elle-même, mais ſi franchement & de ſi bonne grace, qu'il n'eſt pas poſſible d'en garder la rancune. Elle baiſeroit la terre devant le dernier domeſtique, ſans que cet abaiſſement lui fît la moindre peine, & ſitôt qu'elle eſt pardonnée, ſa joie & ſes careſſes montrent de quel poids ſon bon cœur eſt ſoulagé. En un mot, elle ſouffre avec patience les torts des autres & répare avec plaiſir les ſiens. Tel eſt l'aimable naturel de ſon ſexe avant que nous l'ayons gâté. La femme eſt faite pour céder à l'homme & pour ſupporter même ſon injuſtice; vous ne réduirez jamais les jeunes garçons au même point. Le ſentiment intérieur s'éleve & ſe révolte en eux contre l'injuſtice; la Nature ne les fit pas pour la tolérer.

gravem
Pelidæ ſtomachum cedere neſcii.

Sophie a de la religion, mais une religion raiſonnable & ſimple, peu de dogmes & moins de pratiques de dévotion, ou plutôt, ne connoiſſant de pratique eſſentielle que la morale, elle dévoue ſa vie entiere à ſervir Dieu en faiſant le bien. Dans toutes les inſtructions que ſes parens lui ont données ſur ce ſujet, ils l'ont accoutumée à une ſoumiſſion reſpectueuſe, en lui diſant toujours: « Ma fille, ces connoiſ-» ſances ne ſont pas de votre âge; votre mari vous en inſ-» truira quand il ſera tems ». Du reſte, au lieu de longs diſcours de piété, ils ſe contentent de la lui prêcher par leur exemple, & cet exemple eſt gravé dans ſon cœur.

Sophie aime la vertu; cet amour eſt devenu ſa paſſion dominante. Elle l'aime parce qu'il n'y a rien de ſi beau que

la vertu; elle l'aime, parce que la vertu fait la gloire de la femme, & qu'une femme vertueuſe lui paroît preſque égale aux Anges; elle l'aime comme la ſeule route du vrai bonheur, & parce qu'elle ne voit que miſere, abandon, malheur, ignominie dans la vie d'une femme déshonnête, elle l'aime enfin comme chere à ſon reſpectable pere, à ſa tendre & digne mere; non contens d'être heureux de leur propre vertu, ils veulent l'être auſſi de la ſienne, & ſon premier bonheur à elle-même eſt l'eſpoir de faire le leur. Tous ces ſentimens lui inſpirent un enthouſiaſme qui lui éleve l'ame, & tient tous ſes petits penchans aſſervis à une paſſion ſi noble. Sophie ſera chaſte & honnête juſqu'à ſon dernier ſoupir; elle l'a juré dans le fond de ſon ame, & elle l'a juré dans un tems où elle ſentoit déjà tout ce qu'un tel ſerment coûte à tenir: elle l'a juré quand elle en auroit dû révoquer l'engagement, ſi ſes ſens étoient faits pour régner ſur elle.

Sophie n'a pas le bonheur d'être une aimable Françoiſe, froide par tempérament & coquette par vanité, voulant plutôt briller que plaire, cherchant l'amuſement & non le plaiſir. Le ſeul beſoin d'aimer la dévore, il vient la diſtraire & troubler ſon cœur dans les fêtes; elle a perdu ſon ancienne gaieté; les folâtres jeux ne ſont plus faits pour elle; loin de craindre l'ennui de la ſolitude elle la cherche: elle y penſe à celui qui doit la lui rendre douce; tous les indifférens l'importunent; il ne lui faut pas une cour, mais un amant; elle aime mieux plaire à un ſeul honnête homme, & lui plaire toujours, que d'élever en ſa faveur le cri de la mode qui dure un jour, & le lendemain ſe change en huée.

Les

Les femmes ont le jugement plutôt formé que les hommes ; étant ſur la défenſive preſque dès leur enfance, & chargées d'un dépôt difficile à garder, le bien & le mal leur ſont néceſſairement plutôt connus. Sophie, précoce en tout, parce que ſon tempérament la porte à l'être, a auſſi le jugement plutôt formé que d'autres filles de ſon âge. Il n'y a rien à cela de fort extraordinaire : la maturité n'eſt pas par-tout la même en même-tems.

Sophie eſt inſtruite des devoirs & des droits de ſon ſexe & du nôtre. Elle connoît les défauts des hommes & les vices des femmes ; elle connoît auſſi les qualités, les vertus contraires, & les a toutes empreintes au fond de ſon cœur. On ne peut pas avoir une plus haute idée de l'honnête femme que celle qu'elle en a conçue, & cette idée ne l'épouvante point : mais elle penſe avec plus de complaiſance à l'honnête homme, à l'homme de mérite ; elle ſent qu'elle eſt faite pour cet homme-là, qu'elle en eſt digne, qu'elle peut lui rendre le bonheur qu'elle recevra de lui ; elle ſent qu'elle ſaura bien le reconnoître ; il ne s'agit que de le trouver.

Les femmes ſont les juges naturels du mérite des hommes, comme ils le ſont du mérite des femmes ; cela eſt de leur droit réciproque, & ni les uns ni les autres ne l'ignorent. Sophie connoît ce droit & en uſe, mais avec la modeſtie qui convient à ſa jeuneſſe, à ſon inexpérience, à ſon état ; elle ne juge que des choſes qui ſont à ſa portée, & elle n'en juge que quand cela ſert à développer quelque maxime utile. Elle ne parle des abſens qu'avec la plus grande circonſpection, ſur-tout ſi ce ſont des femmes. Elle penſe que ce qui les

rend médiſantes & ſatyriques, eſt de parler de leur ſexe : tant qu'elles ſe bornent à parler du nôtre, elles ne ſont qu'équitables. Sophie s'y borne donc. Quant aux femmes, elle n'en parle jamais que pour en dire le bien qu'elle ſait : c'eſt un honneur qu'elle croit devoir à ſon ſexe ; & pour celles dont elle ne ſait aucun bien à dire, elle n'en dit rien du tout & cela s'entend.

Sophie a peu d'uſage du monde ; mais elle eſt obligeante, attentive, & met de la grace à tout ce qu'elle fait. Un heureux naturel la ſert mieux que beaucoup d'art. Elle a une certaine politeſſe à elle qui ne tient point aux formules, qui n'eſt point aſſervie aux modes, qui ne change point avec elles, qui ne fait rien par uſage, mais qui vient d'un vrai deſir de plaire, & qui plaît. Elle ne ſait point les complimens triviaux, & n'en invente point de plus recherchés ; elle ne dit pas qu'elle eſt très-obligée, qu'on lui fait beaucoup d'honneur, qu'on ne prenne pas la peine, &c. Elle s'aviſe encore moins de tourner des phraſes. Pour une attention, pour une politeſſe établie, elle répond par une révérence ou par un ſimple, *je vous remercie ;* mais ce mot dit de ſa bouche en vaut bien un autre. Pour un vrai ſervice elle laiſſe parler ſon cœur, & ce n'eſt pas un compliment qu'il trouve. Elle n'a jamais ſouffert que l'uſage françois l'aſſervît au joug des ſimagrées, comme d'étendre ſa main en paſſant d'une chambre à l'autre, ſur un bras ſexagénaire qu'elle auroit grande envie de ſoutenir. Quand un galant muſqué lui offre cet impertinent ſervice, elle laiſſe l'officieux bras ſur l'eſcalier & s'élance en deux ſauts dans la

chambre ; en diſant qu'elle n'eſt pas boiteuſe. En effet, quoiqu'elle ne ſoit pas grande, elle n'a jamais voulu de talons hauts : elle a les pieds aſſez petits pour s'en paſſer.

Non-ſeulement elle ſe tient dans le ſilence & dans le reſpect avec les femmes, mais même avec les hommes mariés, ou beaucoup plus âgés qu'elle ; elle n'acceptera jamais de place au-deſſus d'eux que par obéiſſance, & reprendra la ſienne au-deſſous ſitôt qu'elle le pourra ; car elle ſait que les droits de l'âge vont avant ceux du ſexe, comme ayant pour eux le préjugé de la ſageſſe, qui doit être honorée avant tout.

Avec les jeunes gens de ſon âge, c'eſt autre choſe ; elle a beſoin d'un ton différent pour leur en impoſer, & elle ſait le prendre ſans quitter l'air modeſte qui lui convient. S'ils ſont modeſtes & réſervés eux-mêmes, elle gardera volontiers avec eux l'aimable familiarité de la jeuneſſe ; leurs entretiens pleins d'innocence ſeront badins, mais décens ; s'ils deviennent ſérieux, elle veut qu'ils ſoient utiles ; s'ils dégénerent en fadeurs, elle les fera bientôt ceſſer ; car elle mépriſe ſur-tout le petit jargon de la galanterie, comme très-offenſant pour ſon ſexe. Elle ſait bien que l'homme qu'elle cherche n'a pas ce jargon-là, & jamais elle ne ſouffre volontiers d'un autre ce qui ne convient pas à celui dont elle a le caractere empreint au fond du cœur. La haute opinion qu'elle a des droits de ſon ſexe, la fierté d'ame que lui donne la pureté de ſes ſentimens, cette énergie de la vertu qu'elle ſent en elle-même, & qui la rend reſpectable à ſes propres yeux, lui font écouter avec indignation les propos doucereux dont

on prétend l'amuſer. Elle ne les reçoit point avec une colere apparente, mais avec un ironique applaudiſſement qui déconcerte, ou d'un ton froid auquel on ne s'attend point. Qu'un beau Phébus lui débite ſes gentilleſſes, la loue avec eſprit ſur le ſien, ſur ſa beauté, ſur ſes graces, ſur le prix du bonheur de lui plaire, elle eſt fille à l'interrompre, en lui diſant poliment : « Monſieur, j'ai grand'peur de ſavoir ces » choſes là mieux que vous; ſi nous n'avons rien de plus » curieux à dire, je crois que nous pouvons finir ici l'en- » tretien ». Accompagner ces mots d'une grande révérence, & puis ſe trouver à vingt pas de lui n'eſt pour elle que l'affaire d'un inſtant. Demandez à vos agréables s'il eſt aiſé d'étaler ſon caquet avec un eſprit auſſi rebours que celui-là.

Ce n'eſt pas pourtant qu'elle n'aime fort à être louée, pourvu que ce ſoit tout de bon, & qu'elle puiſſe croire qu'on penſe en effet le bien qu'on lui dit d'elle. Pour paroître touché de ſon mérite, il faut commencer par en montrer. Un hommage fondé ſur l'eſtime peut flatter ſon cœur altier, mais tout galant perſiflage eſt toujours rebuté; Sophie n'eſt pas faite pour exercer les petits talens d'un baladin.

Avec une ſi grande maturité de jugement & formée à tous égards comme une fille de vingt ans, Sophie à quinze ne ſera point traitée en enfant par ſes parens. A peine appercevront-ils en elle la premiere inquiétude de la jeuneſſe, qu'avant le progrès ils ſe hâteront d'y pourvoir; ils lui tiendront des diſcours tendres & ſenſés. Les diſcours tendres & ſenſés ſont de ſon âge & de ſon caractere. Si ce caractere eſt tel que je l'imagine, pourquoi ſon pere ne lui parleroit-il pas à-peu-près ainſi :

« Sophie, vous voilà grande fille, & ce n'eſt pas pour » l'être toujours qu'on le devient. Nous voulons que vous » ſoyez heureuſe ; c'eſt pour nous que nous le voulons, parce » que notre bonheur dépend du vôtre. Le bonheur d'une » honnête fille eſt de faire celui d'un honnête homme ; il » faut donc penſer à vous marier ; il y faut penſer de bonne » heure, car du mariage dépend le ſort de la vie, & l'on » n'a jamais trop de tems pour y penſer.

» Rien n'eſt plus difficile que le choix d'un bon mari, ſi » ce n'eſt peut-être celui d'une bonne femme. Sophie, vous » ſerez cette femme rare, vous ſerez la gloire de notre vie » & le bonheur de nos vieux jours : mais de quelque mé- » rite que vous ſoyez pourvue, la terre ne manque pas » d'hommes qui en ont encore plus que vous. Il n'y en a » pas un qui ne dût s'honorer de vous obtenir, il y en a » beaucoup qui vous honoreroient davantage. Dans ce nom- » bre, il s'agit d'en trouver un qui vous convienne, de le » connoître & de vous faire connoître à lui.

» Le plus grand bonheur du mariage dépend de tant de » convenances, que c'eſt une folie de les vouloir toutes raſ- » ſembler. Il faut d'abord s'aſſurer des plus importantes ; » quand les autres s'y trouvent, on s'en prévaut ; quand » elles manquent, on s'en paſſe. Le bonheur parfait n'eſt » pas ſur la terre ; mais le plus grand des malheurs & celui » qu'on peut toujours éviter, eſt d'être malheureux par ſa » faute.

» Il y a des convenances naturelles, il y en a d'inſtitu- » tion, il y en a qui ne tiennent qu'à l'opinion ſeule. Les

» parens ſont juges des deux dernieres eſpeces, les enfans » ſeuls le ſont de la premiere. Dans les mariages qui ſe font » par l'autorité des peres, on ſe regle uniquement ſur les » convenances d'inſtitution & d'opinion; ce ne ſont pas les » perſonnes qu'on marie, ce ſont les conditions & les biens; » mais tout cela peut changer, les perſonnes ſeules reſtent » toujours, elles ſe portent par-tout avec elles; en dépit de » la fortune, ce n'eſt que par les rapports perſonnels qu'un » mariage peut être heureux ou malheureux.

» Votre mere étoit de condition, j'étois riche; voilà les » ſeules conſidérations qui porterent nos parens à nous unir. » J'ai perdu mes biens, elle a perdu ſon nom; oubliée de » ſa famille, que lui ſert aujourd'hui d'être née Demoi- » ſelle? Dans nos déſaſtres, l'union de nos cœurs nous a » conſolés de tout; la conformité de nos goûts nous a fait » choiſir cette retraite; nous y vivons heureux dans la pau- » vreté, nous nous tenons lieu de tout l'un à l'autre: Sophie » eſt notre tréſor commun; nous béniſſons le Ciel de nous » avoir donné celui-là, & de nous avoir ôté tout le reſte. » Voyez, mon enfant, où nous a conduit la Providence; » les convenances qui nous firent marier ſont évanouies; » nous ne ſommes heureux que par celles que l'on compta » pour rien.

» C'eſt aux époux à s'aſſortir. Le penchant mutuel doit » être leur premier lien: leurs yeux, leurs cœurs doivent » être leurs premiers guides; car comme leur premier de- » voir, étant unis, eſt de s'aimer, & qu'aimer ou n'aimer » pas ne dépend point de nous-mêmes, ce devoir en em-

» porte néceſſairement un autre, qui eſt de commencer par » s'aimer avant de s'unir. C'eſt-là le droit de la nature que » rien ne peut abroger : ceux qui l'ont gênée par tant de » loix civiles, ont eu plus d'égard à l'ordre apparent qu'au » bonheur du mariage & aux mœurs des Citoyens. Vous » voyez, ma Sophie, que nous ne vous prêchons pas une » morale difficile. Elle ne tend qu'à vous rendre maîtreſſe » de vous-même, & à nous en rapporter à vous ſur le choix » de votre époux.

» Après vous avoir dit nos raiſons pour vous laiſſer une » entiere liberté, il eſt juſte de vous parler auſſi des vôtres » pour en uſer avec ſageſſe. Ma fille, vous êtes bonne & » raiſonnable, vous avez de la droiture & de la piété, vous » avez les talens qui conviennent à d'honnêtes femmes, & » vous n'êtes pas dépourvue d'agrémens ; mais vous êtes » pauvre ; vous avez les biens les plus eſtimables, & vous » manquez de ceux qu'on eſtime le plus. N'aſpirez donc » qu'à ce que vous pouvez obtenir, & réglez votre ambition, » non ſur vos jugemens ni ſur les nôtres, mais ſur l'opi- » nion des hommes. S'il n'étoit queſtion que d'une égalité » de mérite, j'ignore à quoi je devrois borner vos eſpéran- » ces : mais ne les élevez point au-deſſus de votre fortune, » & n'oubliez pas qu'elle eſt au plus bas rang. Bien qu'un » homme digne de vous ne compte pas cette inégalité pour » un obſtacle, vous devez faire alors ce qu'il ne fera pas : » Sophie doit imiter ſa mere, & n'entrer que dans une fa- » mille qui s'honore d'elle. Vous n'avez point vu notre » opulence, vous êtes née durant notre pauvreté ; vous

» nous la rendez douce & vous la partagez ſans peine.
» Croyez-moi, Sophie, ne cherchez point des biens
» dont nous béniſſons le Ciel de nous avoir délivrés ;
» nous n'avons goûté le bonheur qu'après avoir perdu la
» richeſſe.

» Vous êtes trop aimable pour ne plaire à perſonne, &
» votre miſere n'eſt pas telle qu'un honnête homme ſe trouve
» embarraſſé de vous. Vous ſerez recherchée, & vous pour-
» rez l'être de gens qui ne vous vaudront pas. S'ils ſe mon-
» troient à vous tels qu'ils ſont, vous les eſtimeriez ce qu'ils
» valent, tout leur faſte ne vous en impoſeroit pas long-
» tems ; mais quoique vous ayez le jugement bon, & que
» vous vous connoiſſiez en mérite, vous manquez d'expé-
» rience & vous ignorez juſqu'où les hommes peuvent ſe con-
» trefaire. Un fourbe adroit peut étudier vos goûts pour
» vous ſéduire, & feindre auprès de vous des vertus qu'il
» n'aura point. Il vous perdroit, Sophie, avant que vous
» vous en fuſſiez apperçue, & vous ne connoîtriez votre
» erreur que pour la pleurer. Le plus dangereux de tous les
» piéges, & le ſeul que la raiſon ne peut éviter, eſt celui
» des ſens ; ſi jamais vous avez le malheur d'y tomber,
» vous ne verrez plus qu'illuſions & chimeres, vos yeux ſe
» faſcineront, votre jugement ſe troublera, votre volonté
» ſera corrompue, votre erreur même vous ſera chere, &
» quand vous ſeriez en état de la connoître, vous n'en
» voudriez pas revenir. Ma fille, c'eſt à la raiſon de Sophie
» que je vous livre ; je ne vous livre point au penchant de
» ſon cœur. Tant que vous ſerez de ſang-froid, reſtez votre

» propre

„ propre juge ; mais ſitôt que vous aimerez, rendez à votre „ mere le ſoin de vous.

„ Je vous propoſe un accord qui vous marque notre eſ- „ time & rétabliſſe entre nous l'ordre naturel. Les parens „ choſiſſent l'époux de leur fille & ne la conſultent que pour „ la forme ; tel eſt l'uſage. Nous ferons entre nous tout le „ contraire ; vous choiſirez & nous ſerons conſultés. Uſez de „ votre droit, Sophie ; uſez-en librement & ſagement. „ L'époux qui vous convient doit être de votre choix & „ non pas du nôtre ; mais c'eſt à nous de juger ſi vous ne „ vous trompez pas ſur les convenances, & ſi ſans le ſavoir „ vous ne faites point autre choſe que ce que vous voulez. „ La naiſſance, les biens, le rang, l'opinion n'entreront „ pour rien dans nos raiſons. Prenez un honnête homme „ dont la perſonne vous plaiſe & dont le caractere vous con- „ vienne, quel qu'il ſoit d'ailleurs, nous l'acceptons pour „ notre gendre. Son bien ſera toujours aſſez grand, s'il a „ des bras, des mœurs, & qu'il aime ſa famille. Son rang „ ſera toujours aſſez illuſtre, s'il l'ennoblit par la vertu. „ Quand toute la terre nous blâmeroit, qu'importe ? nous „ ne cherchons pas l'approbation publique ; il nous ſuffit de „ votre bonheur ».

Lecteurs, j'ignore quel effet feroit un pareil diſcours ſur les filles élevées à votre maniere. Quant à Sophie, elle pourra n'y pas répondre par des paroles. La honte & l'attendriſſement ne la laiſſeroient pas aiſément s'exprimer : mais je ſuis bien ſûr qu'il reſtera gravé dans ſon cœur le reſte de ſa vie, & que ſi l'on peut compter ſur quelque réſolution hu-

maine, c'eſt ſur celle qu'il lui fera faire d'être digne de l'eſtime de ſes parens.

Mettons la choſe au pis, & donnons-lui un tempérament ardent qui lui rende pénible une longue attente. Je dis que ſon jugement, ſes connoiſſances, ſon goût, ſa délicateſſe, & ſur-tout les ſentimens dont ſon cœur a été nourri dans ſon enfance, oppoſeront à l'impétuoſité des ſens un contre-poids qui lui ſuffira pour les vaincre, ou du moins pour leur réſiſter long-tems. Elle mourroit plutôt martyre de ſon état, que d'affliger ſes parens, d'épouſer un homme ſans mérite, & de s'expoſer aux malheurs d'un mariage mal aſſorti. La liberté même qu'elle a reçue ne fait que lui donner une nouvelle élévation d'ame, & la rendre plus difficile ſur le choix de ſon maître. Avec le tempérament d'une Italienne & la ſenſibilité d'une Angloiſe, elle a pour contenir ſon cœur & ſes ſens la fierté d'une Eſpagnole, qui, même en cherchant un amant, ne trouve pas aiſément celui qu'elle eſtime digne d'elle.

Il n'appartient pas à tout le monde de ſentir quel reſſort l'amour des choſes honnêtes peut donner à l'ame, & quelle force on peut trouver en ſoi quand on veut être ſincerement vertueux. Il y a des gens à qui tout ce qui eſt grand paroît chimérique, & qui dans leur baſſe & vile raiſon, ne connoîtront jamais ce que peut ſur les paſſions humaines la folie même de la vertu. Il ne faut parler à ces gens là que par des exemples : tant pis pour eux s'ils s'obſtinent à les nier. Si je leur diſois que Sophie n'eſt point un être imaginaire, que ſon nom ſeul eſt de mon invention, que ſon éducation,

ſes mœurs, ſon caractere, ſa figure même ont réellement exiſté, & que ſa mémoire coûte encore des larmes à toute une honnête famille, ſans doute ils n'en croiroient rien : mais enfin, que riſquerai-je d'achever ſans détour l'hiſtoire d'une fille ſi ſemblable à Sophie, que cette hiſtoire pourroit être la ſienne ſans qu'on dût en être ſurpris. Qu'on la croie véritable ou non, peu importe ; j'aurai, ſi l'on veut, raconté des fictions, mais j'aurai toujours expliqué ma méthode, j'irai toujours à mes fins.

La jeune perſonne, avec le tempérament dont je viens de charger Sophie, avoit d'ailleurs avec elle toutes les conformités qui pouvoient lui en faire mériter le nom, & je le lui laiſſe. Après l'entretien que j'ai rapporté, ſon pere & ſa mere jugeant que les partis ne viendroient pas s'offrir dans le hameau qu'ils habitoient, l'envoyerent paſſer un hiver à la ville, chez une tante qu'on inſtruiſit en ſecret du ſujet de ce voyage. Car la fiere Sophie portoit au fond de ſon cœur le noble orgueil de ſavoir triompher d'elle, & quelque beſoin qu'elle eût d'un mari, elle fût morte fille plutôt que de ſe réſoudre à l'aller chercher.

Pour répondre aux vues de ſes parens, ſa tante la préſenta dans les maiſons, la mena dans les ſociétés, dans les fêtes; lui fit voir le monde ou plutôt l'y fit voir, car Sophie ſe ſoucioit peu de tout ce fracas. On remarqua pourtant qu'elle ne fuyoit pas les jeunes gens d'une figure agréable qui paroiſſoient decens & modeſtes. Elle avoit dans ſa réſerve même un certain art de les attirer, qui reſſembloit aſſez à de la coquetterie : mais après s'être entretenue avec eux deux ou

trois fois elle s'en rebutoit. Bientôt à cet air d'autorité qui ſemble accepter les hommages, elle ſubſtituoit un maintien plus humble & une politeſſe plus repouſſante. Toujours attentive ſur elle-même, elle ne leur laiſſoit plus l'occaſion de lui rendre le moindre ſervice : c'étoit dire aſſez qu'elle ne vouloit pas être leur maîtreſſe.

Jamais les cœurs ſenſibles n'aimerent les plaiſirs bruyans, vain & ſtérile bonheur des gens qui ne ſentent rien, & qui croient qu'étourdir la vie c'eſt en jouir. Sophie ne trouvant point ce qu'elle cherchoit, & déſeſpérant de le trouver ainſi, s'ennuya de la ville. Elle aimoit tendrement ſes parens, rien ne la dédommageoit d'eux, rien n'étoit propre à les lui faire oublier; elle retourna les joindre long-tems avant le terme fixé pour ſon retour.

A peine eût-elle repris ſes fonctions dans la maiſon paternelle, qu'on vit qu'en gardant la même conduite elle avoit changé d'humeur. Elle avoit des diſtractions, de l'impatience, elle étoit triſte & rêveuſe, elle ſe cachoit pour pleurer. On crut d'abord qu'elle aimoit & qu'elle en avoit honte : on lui en parla, elle s'en défendit. Elle proteſta n'avoir vu perſonne qui pût toucher ſon cœur, & Sophie ne mentoit point.

Cependant ſa langueur augmentoit ſans ceſſe, & ſa ſanté commençoit à s'altérer. Sa mere inquiete de ce changement réſolut enfin d'en ſavoir la cauſe. Elle la prit en particulier & mit en œuvre auprès d'elle, ce langage inſinuant & ces careſſes invincibles que la ſeule tendreſſe maternelle ſait employer. Ma fille, toi que j'ai portée dans mes entrailles &

que je porte inceſſamment dans mon cœur, verſe les ſecrets du tien dans le ſein de ta mere. Quels ſont donc ces ſecrets qu'une mere ne peut ſavoir? Qui eſt-ce qui plaint tes peines? Qui eſt-ce qui les partage? Qui eſt-ce qui veut les ſoulager, ſi ce n'eſt ton pere & moi? Ah! mon enfant, veux-tu que je meure de ta douleur ſans la connoître?

Loin de cacher ſes chagrins à ſa mere, la jeune fille ne demandoit pas mieux que de l'avoir pour conſolatrice & pour confidente. Mais la honte l'empêchoit de parler, & ſa modeſtie ne trouvoit point de langage pour décrire un état ſi peu digne d'elle, que l'émotion qui troubloit ſes ſens malgré qu'elle en eût. Enfin, ſa honte même ſervant d'indice à la mere, elle lui arracha ces humilians aveux. Loin de l'affliger par d'injuſtes réprimandes, elle la conſola, la plaignit, pleura ſur elle; elle étoit trop ſage pour lui faire un crime d'un mal que ſa vertu ſeule rendoit ſi cruel. Mais pourquoi ſupporter ſans néceſſité un mal dont le remede étoit ſi facile & ſi légitime? Que n'uſoit-elle de la liberté qu'on lui avoit donnée? Que n'acceptoit-elle un mari, que ne le choiſiſſoit-elle? Ne ſavoit-elle pas que ſon ſort dépendoit d'elle ſeule, & que, quel que fût ſon choix, il ſeroit confirmé, puiſqu'elle n'en pouvoit faire un qui ne fût honnête? On l'avoit envoyée à la ville, elle n'y avoit point voulu reſter; pluſieurs partis s'étoient préſentés, elle les avoit tous rebutés. Qu'attendoit-elle donc? Que vouloit-elle? Quelle inexplicable contradiction!

La réponſe étoit ſimple. S'il ne s'agiſſoit que d'un ſecours pour la jeuneſſe, le choix ſeroit bientôt fait: mais un maître

pour toute la vie n'eſt pas ſi facile à choiſir ; & puiſqu'on ne peut ſéparer ces deux choix, il faut bien attendre, & ſouvent perdre ſa jeuneſſe, avant de trouver l'homme avec qui l'on veut paſſer ſes jours. Tel étoit le cas de Sophie : elle avoit beſoin d'un amant, mais cet amant devoit être un mari ; & pour le cœur qu'il faloit au ſien, l'un étoit preſque auſſi difficile à trouver que l'autre. Tous ces jeunes gens ſi brillans n'avoient avec elle que la convenance de l'âge, les autres leur manquoient toujours ; leur eſprit ſuperficiel, leur vanité, leur jargon, leurs mœurs ſans regle, leurs frivoles imitations la dégoûtoient d'eux. Elle cherchoit un homme & ne trouvoit que des ſinges ; elle cherchoit une ame & n'en trouvoit point.

Que je ſuis malheureuſe, diſoit-elle à ſa mere ! J'ai beſoin d'aimer & ne vois rien qui me plaiſe. Mon cœur repouſſe tous ceux qu'attirent mes ſens. Je n'en vois pas un qui n'excite mes deſirs, & pas un qui ne les reprime ; un goût ſans eſtime ne peut durer. Ah ! ce n'eſt pas-là l'homme qu'il faut à votre Sophie ! ſon charmant modele eſt empreint trop avant dans ſon ame. Elle ne peut aimer que lui, elle ne peut rendre heureux que lui, elle ne peut être heureuſe qu'avec lui ſeul. Elle aime mieux ſe conſumer & combattre ſans ceſſe, elle aime mieux mourir malheureuſe & libre, que déſeſpérée auprès d'un homme qu'elle n'aimeroit pas & qu'elle rendroit malheureux lui-même ; il vaut mieux n'être plus, que de n'être que pour ſouffrir.

Frappée de ces ſingularités, ſa mere les trouva trop bizarres pour n'y pas ſoupçonner quelque myſtere. Sophie

n'étoit ni précieuſe, ni ridicule. Comment cette délicateſſe outrée avoit-elle pu lui convenir, à elle à qui l'on n'avoit rien tant appris dès ſon enfance qu'à s'accommoder des gens avec qui elle avoit à vivre, & à faire de néceſſité vertu ? Ce modele de l'homme aimable, duquel elle étoit ſi enchantée, & qui revenoit ſi ſouvent dans tous ſes entretiens, fit conjecturer à ſa mere que ce caprice avoit quelque autre fondement qu'elle ignoroit encore, & que Sophie n'avoit pas tout dit. L'infortunée, ſurchargée de ſa peine ſecrete, ne cherchoit qu'à s'épancher. Sa mere la preſſe ; elle héſite, elle ſe rend enfin, & ſortant ſans rien dire, elle rentre un moment après un livre à la main. Plaignez votre malheureuſe fille, ſa triſteſſe eſt ſans remede, ſes pleurs ne peuvent tarir. Vous en voulez ſavoir la cauſe : eh bien ! la voilà, dit-elle en jettant le livre ſur la table. La mere prend le livre & l'ouvre : c'étoit les aventures de Télémaque. Elle ne comprend rien d'abord à cette énigme : à force de queſtions & de réponſes obſcures, elle voit enfin avec une ſurpriſe facile à concevoir, que ſa fille eſt la rivale d'Eucharis.

Sophie aimoit Télémaque, & l'aimoit avec une paſſion dont rien ne put la guérir. Sitôt que ſon pere & ſa mere connurent ſa manie, ils en rirent & crurent la ramener par la raiſon. Ils ſe tromperent : la raiſon n'étoit pas toute de leur côté ; Sophie avoit auſſi la ſienne & ſavoit la faire valoir. Combien de fois elle les réduiſit au ſilence en ſe ſervant contre eux de leurs propres raiſonnemens, en leur montrant qu'ils avoient fait tout le mal eux-mêmes, qu'ils ne l'avoient point formée pour un homme de ſon ſiecle, qu'il faudroit

néceſſairement qu'elle adoptât les manieres de penſer de ſon mari ou qu'elle lui donnât les ſiennes ; qu'ils lui avoient rendu le premier moyen impoſſible par la maniere dont ils l'avoient élevée, & que l'autre étoit préciſément ce qu'elle cherchoit. Donnez-moi, diſoit-elle, un homme imbu de mes maximes, ou que j'y puiſſe amener, & je l'épouſe ; mais juſques-là pourquoi me grondez-vous ? Plaignez-moi. Je ſuis malheureuſe & non pas folle. Le cœur dépend-il de la volonté ? Mon pere ne l'a-t-il pas dit lui-même ? Eſt-ce ma faute ſi j'aime ce qui n'eſt pas ? Je ne ſuis point viſionnaire ; je ne veux point un Prince, je ne cherche point Télémaque, je ſais qu'il n'eſt qu'une fiction : je cherche quelqu'un qui lui reſſemble ; & pourquoi ce quelqu'un ne peut-il exiſter, puiſque j'exiſte, moi qui me ſens un cœur ſi ſemblable au ſien ? Non, ne déshonorons pas ainſi l'humanité ; ne penſons pas qu'un homme aimable & vertueux ne ſoit qu'une chimere. Il exiſte, il vit, il me cherche peut-être ; il cherche une ame qui le ſache aimer. Mais qu'eſt-il ? Où eſt-il ? Je l'ignore ; il n'eſt aucun de ceux que j'ai vus ; ſans doute il n'eſt aucun de ceux que je verrai. O ma mere ! pourquoi m'avez-vous rendu la vertu trop aimable ? Si je ne puis aimer qu'elle, le tort en eſt moins à moi qu'à vous.

Amenerai-je ce triſte récit juſqu'à ſa cataſtrophe ? Dirai-je les longs débats qui la précéderent ? Repréſenterai-je une mere impatientée changeant en rigueurs ſes premieres careſſes ? Montrerai-je un pere irrité oubliant ſes premiers engagemens, & traitant comme une folle la plus vertueuſe des filles ? Peindrai-je enfin l'infortunée, encore plus attachée à

ſa

ſa chimere par la perſécution qu'elle lui fait ſouffrir, marchant à pas lents vers la mort, & deſcendant dans la tombe au moment qu'on croit l'entraîner à l'autel ? Non, j'écarte ces objets funeſtes. Je n'ai pas beſoin d'aller ſi loin pour montrer par un exemple aſſez frappant, ce me ſemble, que malgré les préjugés qui naiſſent des mœurs du ſiecle, l'enthouſiaſme de l'honnête & du beau n'eſt pas plus étranger aux femmes qu'aux hommes, & qu'il n'y a rien que, ſous la direction de la nature, on ne puiſſe obtenir d'elles comme de nous.

On m'arrête ici pour me demander ſi c'eſt la nature qui nous preſcrit de prendre tant de peines pour réprimer des deſirs immodérés ? Je réponds que non, mais qu'auſſi ce n'eſt point la nature qui nous donne tant de deſirs immodérés. Or tout ce qui n'eſt pas d'elle eſt contre elle ; j'ai prouvé cela mille fois.

Rendons à notre Emile ſa Sophie ; reſſuſcitons cette aimable fille pour lui donner une imagination moins vive & un deſtin plus heureux. Je voulois peindre une femme ordinaire, & à force de lui élever l'ame j'ai troublé ſa raiſon ; je me ſuis égaré moi-même. Revenons ſur nos pas. Sophie n'a qu'un bon naturel dans une ame commune ; tout ce qu'elle a de plus que les autres, eſt l'effet de ſon éducation.

JE me ſuis propoſé dans ce Livre de dire tout ce qui ſe pouvoit faire, laiſſant à chacun le choix de ce qui eſt à ſa portée dans ce que je puis avoir dit de bien. J'avois penſé dès le commencement à former de loin la compagne d'Emile, & à les élever l'un pour l'autre & l'un avec l'autre. Mais en

y réfléchiſſant, j'ai trouvé que tous ces arrangemens trop prématurés étoient mal-entendus, & qu'il étoit abſurde de deſtiner deux enfans à s'unir, avant de pouvoir connoître ſi cette union étoit dans l'ordre de la Nature, & s'ils auroient entre eux les rapports convenables pour la former. Il ne faut pas confondre ce qui eſt naturel à l'état ſauvage & ce qui eſt naturel à l'état civil. Dans le premier état toutes les femmes conviennent à tous les hommes, parce que les uns & les autres n'ont encore que la forme primitive & commune; dans le ſecond, chaque caractere étant développé par les inſtitutions ſociales, & chaque eſprit ayant reçu ſa forme propre & déterminée, non de l'éducation ſeule, mais du concours bien ou mal ordonné du naturel & de l'éducation, on ne peut plus les aſſortir qu'en les préſentant l'un à l'autre pour voir s'ils ſe conviennent à tous égards, ou pour préférer au moins le choix qui donne le plus de ces convenances.

Le mal eſt qu'en développant les caracteres, l'état ſocial diſtingue les rangs, & que l'un de ces deux ordres n'étant point ſemblable à l'autre, plus on diſtingue les conditions, plus on confond les caracteres. De-là les mariages mal-aſſortis & tous les déſordres qui en dérivent; d'où l'on voit, par une conſéquence évidente, que plus on s'éloigne de l'égalité, plus les ſentimens naturels s'alterent; plus l'intervalle des grands aux petits s'accroît, plus le lien conjugal ſe relâche; plus il y a de riches & de pauvres, moins il y a de peres & de maris. Le maître ni l'eſclave n'ont plus de famille, chacun des deux ne voit que ſon état.

Voulez-vous prévenir les abus & faire d'heureux mariages,

étouffez les préjugés, oubliez les inſtitutions humaines, & conſultez la Nature. N'uniſſez pas des gens qui ne ſe conviennent que dans une condition donnée, & qui ne ſe conviendront plus, cette condition venant à changer; mais des gens qui ſe conviendront dans quelque ſituation qu'ils ſe trouvent, dans quelque pays qu'ils habitent, dans quelque rang qu'ils puiſſent tomber. Je ne dis pas que les rapports conventionnels ſoient indifférens dans le mariage, mais je dis que l'influence des rapports naturels l'emporte tellement ſur la leur, que c'eſt elle ſeule qui décide du ſort de la vie, & qu'il y a telle convenance de goûts, d'humeurs, de ſentimens, de caracteres qui devroit engager un pere ſage, fût-il Prince, fût-il Monarque, à donner ſans balancer à ſon fils la fille avec laquelle il auroit toutes ces convenances, fût-elle née dans une famille déshonnête, fût-elle la fille du Bourreau. Oui, je ſoutiens que, tous les malheurs imaginables duſſent-ils tomber ſur deux époux bien unis, ils jouiront d'un plus vrai bonheur à pleurer enſemble, qu'ils n'en auroient dans toutes les fortunes de la terre empoiſonnées par la déſunion des cœurs.

Au lieu donc de deſtiner dès l'enfance une épouſe à mon Emile, j'ai attendu de connoître celle qui lui convient. Ce n'eſt point moi qui fais cette deſtination, c'eſt la Nature; mon affaire eſt de trouver le choix qu'elle a fait. Mon affaire, je dis la mienne & non celle du pere; car en me confiant ſon fils il me cede ſa place, il ſubſtitue mon droit au ſien; c'eſt moi qui ſuis le vrai pere d'Emile, c'eſt moi qui l'ai fait homme. J'aurois refuſé de l'élever ſi je n'avois

pas été le maître de le marier à ſon choix, c'eſt-à-dire au mien. Il n'y a que le plaiſir de faire un heureux, qui puiſſe payer ce qu'il en coûte pour mettre un homme en état de le devenir.

Mais ne croyez pas, non plus, que j'aye attendu pour trouver l'épouſe d'Emile, que je le miſſe en devoir de la chercher. Cette feinte recherche n'eſt qu'un prétexte pour lui faire connoître les femmes, afin qu'il ſente le prix de celle qui lui convient. Dès long-tems Sophie eſt trouvée; peut-être Emile l'a-t-il déjà vue; mais il ne la reconnoîtra que quand il en ſera tems.

Quoique l'égalité des conditions ne ſoit pas néceſſaire au mariage, quand cette égalité ſe joint aux autres convenances, elle leur donne un nouveau prix; elle n'entre en balance avec aucune, mais la fait pencher quand tout eſt égal.

Un homme, à moins qu'il ne ſoit Monarque, ne peut pas chercher une femme dans tous les états; car les préjugés qu'il n'aura pas, il les trouvera dans les autres, & telle fille lui conviendroit peut-être qu'il ne l'obtiendroit pas pour cela. Il y a donc des maximes de prudence qui doivent borner les recherches d'un pere judicieux. Il ne doit point vouloir donner à ſon Eleve un établiſſement au-deſſus de ſon rang, car cela ne dépend pas de lui. Quand il le pourroit, il ne devroit pas le vouloir encore; car qu'importe le rang au jeune homme, du moins au mien? Et cependant, en montant, il s'expoſe à mille maux réels qu'il ſentira toute ſa vie. Je dis même qu'il ne doit pas vouloir compenſer des

biens de différentes natures, comme la nobleſſe & l'argent, parce que chacun des deux ajoute moins de prix à l'autre qu'il n'en reçoit d'altération ; que de plus on ne s'accorde jamais ſur l'eſtimation commune ; qu'enfin la préférence que chacun donne à ſa miſe prépare la diſcorde entre deux familles, & ſouvent entre deux époux.

Il eſt encore fort différent pour l'ordre du mariage, que l'homme s'allie au-deſſus ou au-deſſous de lui. Le premier cas eſt tout-à-fait contraire à la raiſon, le ſecond y eſt plus conforme : comme la famille ne tient à la ſociété que par ſon chef, c'eſt l'état de ce chef qui regle celui de la famille entiere. Quand il s'allie dans un rang plus bas, il ne deſcend point, il éleve ſon épouſe ; au contraire, en prenant une femme au-deſſus de lui, il s'abaiſſe ſans s'élever : ainſi, dans le premier cas il y a du bien ſans mal, & dans le ſecond du mal ſans bien. De plus, il eſt dans l'ordre de la Nature que la femme obéiſſe à l'homme. Quand donc il la prend dans un rang inférieur, l'ordre naturel & l'ordre civil s'accordent, & tout va bien. C'eſt le contraire quand, s'alliant au-deſſus de lui, l'homme ſe met dans l'alternative de bleſſer ſon droit ou ſa reconnoiſſance, & d'être ingrat ou mépriſé. Alors la femme, prétendant à l'autorité, ſe rend le tyran de ſon chef ; & le maître devenu l'eſclave ſe trouve la plus ridicule & la plus miſérable des créatures. Tels ſont ces malheureux favoris que les Rois de l'Aſie honorent & tourmentent de leur alliance, & qui, dit-on, pour coucher avec leurs femmes, n'oſent entrer dans le lit que par le pied.

Je m'attends que beaucoup de Lecteurs, ſe ſouvenant que je donne à la femme un talent naturel pour gouverner l'homme, m'accuſeront ici de contradiction ; ils ſe tromperont pourtant. Il y a bien de la différence entre s'arroger le droit de commander, & gouverner celui qui commande. L'empire de la femme eſt un empire de douceur, d'adreſſe & de complaiſance ; ſes ordres ſont des careſſes, ſes menaces ſont des pleurs. Elle doit régner dans la maiſon comme un Miniſtre dans l'Etat, en ſe faiſant commander ce qu'elle veut faire. En ce ſens, il eſt conſtant que les meilleurs ménages ſont ceux où la femme a le plus d'autorité. Mais quand elle méconnoît la voix du chef, qu'elle veut uſurper ſes droits & commander elle-même, il ne réſulte jamais de ce déſordre que miſere, ſcandale & déshonneur.

Reſte le choix entre ſes égales & ſes inférieures, & je crois qu'il y a encore quelque reſtriction à faire pour ces dernieres ; car il eſt difficile de trouver dans la lie du peuple une épouſe capable de faire le bonheur d'un honnête homme : non qu'on ſoit plus vicieux dans les derniers rangs que dans les premiers, mais parce qu'on y a peu d'idée de ce qui eſt beau & honnête, & que l'injuſtice des autres états fait voir à celui-ci la juſtice dans ſes vices mêmes.

Naturellement l'homme ne penſe gueres. Penſer eſt un art qu'il apprend comme tous les autres & même plus difficilement. Je ne connois pour les deux ſexes que deux claſſes réellement diſtinguées ; l'une des gens qui penſent, l'autre des gens qui ne penſent point, & cette différence vient preſ-

que uniquement de l'éducation. Un homme de la premiere de ces deux claſſes ne doit point s'allier dans l'autre ; car le plus grand charme de la ſociété manque à la ſienne, lorſqu'ayant une femme il eſt réduit à penſer ſeul. Les gens qui paſſent exactement la vie entiere à travailler pour vivre, n'ont d'autre idée que celle de leur travail ou de leur intérêt, & tout leur eſprit ſemble être au bout de leurs bras. Cette ignorance ne nuit ni à la probité ni aux mœurs ; ſouvent même elle y ſert ; ſouvent on compoſe avec ſes devoirs à force d'y réfléchir, & l'on finit par mettre un jargon à la place des choſes. La conſcience eſt le plus éclairé des Philoſophes : on n'a pas beſoin de ſavoir les offices de Ciceron pour être homme de bien ; & la femme du monde la plus honnête ſait peut-être le moins ce que c'eſt qu'honnêteté. Mais il n'en eſt pas moins vrai qu'un eſprit cultivé rend ſeul le commerce agréable, & c'eſt une triſte choſe pour un pere de famille qui ſe plaît dans ſa maiſon, d'être forcé de s'y renfermer en lui-même, & de ne pouvoir s'y faire entendre à perſonne.

D'ailleurs, comment une femme qui n'a nulle habitude de réfléchir élevera-t-elle ſes enfans ? Comment diſcernera-t-elle ce qui leur convient ? Comment les diſpoſera-t-elle aux vertus qu'elle ne connoît pas, au mérite dont elle n'a nulle idée ? Elle ne ſaura que les flatter ou les menacer, les rendre inſolens ou craintifs ; elle en fera des ſinges maniérés ou d'étourdis poliſſons, jamais de bons eſprits ni des enfans aimables.

Il ne convient donc pas à un homme qui a de l'éducation,

de prendre une femme qui n'en ait point, ni par conſéquent dans un rang où l'on ne ſauroit en avoir. Mais j'aimerois encore cent fois mieux une fille ſimple & groſſièrement élevée, qu'une fille ſavante & bel-eſprit qui viendroit établir dans ma maiſon un tribunal de littérature dont elle ſe feroit la préſidente. Une femme bel-eſprit eſt le fléau de ſon mari, de ſes enfans, de ſes amis, de ſes valets, de tout le monde. De la ſublime élévation de ſon beau génie, elle dédaigne tous ſes devoirs de femme, & commence toujours par ſe faire homme à la maniere de Mademoiſelle de l'Enclos. Au-dehors elle eſt toujours ridicule & très-juſtement critiquée, parce qu'on ne peut manquer de l'être auſſi-tôt qu'on ſort de ſon état, & qu'on n'eſt point fait pour celui qu'on veut prendre. Toutes ces femmes à grands talens n'en impoſent jamais qu'aux ſots. On ſait toujours quel eſt l'artiſte ou l'ami qui tient la plume ou le pinceau quand elles travaillent. On ſait quel eſt le diſcret homme de lettres qui leur dicte en ſecret leurs oracles. Toute cette charlatanerie eſt indigne d'une honnête femme. Quand elle auroit de vrais talens, ſa prétention les aviliroit. Sa dignité eſt d'être ignorée : ſa gloire eſt dans l'eſtime de ſon mari ; ſes plaiſirs ſont dans le bonheur de ſa famille. Lecteur, je m'en rapporte à vous-même: ſoyez de bonne foi. Lequel vous donne meilleure opinion d'une femme en entrant dans ſa chambre, lequel vous la fait aborder avec plus de reſpect, de la voir occupée des travaux de ſon ſexe, des ſoins de ſon ménage, environnée des hardes de ſes enfans, ou de la trouver écrivant des vers ſur ſa toilette, entourée de brochures de toutes les ſortes, & de petits

petits billets peints de toutes les couleurs? Toute fille lettrée reſtera fille toute ſa vie, quand il n'y aura que des hommes ſenſés ſur la terre :

Quæris cur nolim te ducere, Galla? diſerta es.

Après ces conſidérations vient celle de la figure; c'eſt la premiere qui frappe & la derniere qu'on doit faire, mais encore ne la faut-il pas compter pour rien. La grande beauté me paroît plutôt à fuir qu'à rechercher dans le mariage. La beauté s'uſe promptement par la poſſeſſion; au bout de ſix ſemaines elle n'eſt plus rien pour le poſſeſſeur, mais ſes dangers durent autant qu'elle. A moins qu'une belle femme ne ſoit un ange, ſon mari eſt le plus malheureux des hommes; & quand elle ſeroit un ange, comment empêchera-t-elle qu'il ne ſoit ſans ceſſe entouré d'ennemis? Si l'extrême laideur n'étoit pas dégoûtante, je la préférerois à l'extrême beauté; car en peu de tems l'une & l'autre étant nulle pour le mari, la beauté devient un inconvénient & la laideur un avantage : mais la laideur qui produit le dégoût eſt le plus grand des malheurs; ce ſentiment, loin de s'effacer, augmente ſans ceſſe & ſe tourne en haine. C'eſt un enfer qu'un pareil mariage; il vaudroit mieux être morts qu'unis ainſi.

Deſirez en tout la médiocrité, ſans en excepter la beauté même. Une figure agréable & prévenante, qui n'inſpire pas l'amour, mais la bienveillance, eſt ce qu'on doit préférer; elle eſt ſans préjudice pour le mari, & l'avantage en tourne au profit commun. Les graces ne s'uſent pas comme la beauté; elles ont de la vie, elles ſe renouvellent ſans ceſſe;

& au bout de trente ans de mariage, une honnête femme avec des graces plaît à ſon mari comme le premier jour.

Telles ſont les réflexions qui m'ont déterminé dans le choix de Sophie. Eleve de la Nature, ainſi qu'Emile, elle eſt faite pour lui plus qu'aucune autre; elle ſera la femme de l'homme. Elle eſt ſon égale par la naiſſance & par le mérite, ſon inférieure par la fortune. Elle n'enchante pas au premier coup-d'œil, mais elle plaît chaque jour davantage. Son plus grand charme n'agit que par degrés; il ne ſe déploie que dans l'intimité du commerce, & ſon mari le ſentira plus que perſonne au monde; ſon éducation n'eſt ni brillante ni négligée; elle a du goût ſans étude, des talens ſans art, du jugement ſans connoiſſance. Son eſprit ne fait pas, mais il eſt cultivé pour apprendre; c'eſt une terre bien préparée qui n'attend que le grain pour rapporter. Elle n'a jamais lu de livre que Barrême, & Télémaque qui lui tomba par hazard dans les mains; mais une fille capable de ſe paſſionner pour Télémaque a-t-elle un cœur ſans ſentiment & un eſprit ſans délicateſſe? O l'aimable ignorante! Heureux celui qu'on deſtine à l'inſtruire. Elle ne ſera point le Profeſſeur de ſon mari, mais ſon diſciple; loin de vouloir l'aſſujettir à ſes goûts, elle prendra les ſiens. Elle vaudra mieux pour lui que ſi elle étoit ſavante: il aura le plaiſir de lui tout enſeigner. Il eſt tems, enfin, qu'ils ſe voient; travaillons à les rapprocher.

Nous partons de Paris triſtes & rêveurs. Ce lieu de babil n'eſt pas notre centre. Emile tourne un œil de dédain vers cette grande ville & dit avec dépit; que de jours perdus

en vaines recherches! Ah! ce n'eſt pas là qu'eſt l'épouſe de mon cœur : mon ami, vous le ſaviez bien; mais mon tems ne vous coûte gueres, & mes maux vous font peu ſouffrir. Je le regarde fixement & lui dis ſans m'émouvoir : Emile, croyez-vous ce que vous dites? A l'inſtant il me ſaute au cou tout confus, & me ſerre dans ſes bras ſans répondre. C'eſt toujours ſa réponſe quand il a tort.

Nous voici par les champs en vrais Chevaliers errans; non pas comme eux cherchant les aventures; nous les fuyons, au contraire, en quittant Paris; mais imitant aſſez leur allure errante, inégale, tantôt piquant des deux, & tantôt marchant à petits pas. A force de ſuivre ma pratique, on en aura pris enfin l'eſprit; & je n'imagine aucun Lecteur encore aſſez prévenu par les uſages, pour nous ſuppoſer tous deux endormis dans une bonne chaiſe de poſte bien fermée, marchant ſans rien voir, ſans rien obſerver, rendant nul pour nous l'intervalle du départ à l'arrivée, & dans la vîteſſe de notre marche, perdant le tems pour le ménager.

Les hommes diſent que la vie eſt courte, & je vois qu'ils s'efforcent de la rendre telle. Ne ſachant pas l'employer, ils ſe plaignent de la rapidité du tems, & je vois qu'il coule trop lentement à leur gré. Toujours pleins de l'objet auquel ils tendent, ils voient à regret l'intervalle qui les en ſépare : l'un voudroit être à demain, l'autre au mois prochain, l'autre à dix ans de-là; nul ne veut vivre aujourd'hui; nul n'eſt content de l'heure préſente, tous la trouvent trop lente à paſſer. Quand ils ſe plaignent que le tems coule trop vîte, ils mentent; ils paieroient volontiers le pouvoir de

l'accélérer. Ils emploieroient volontiers leur fortune à conſumer leur vie entiere, & il n'y en a peut-être pas un qui n'eût réduit ſes ans à très-peu d'heures, s'il eût été le maître d'en ôter au gré de ſon ennui celles qui lui étoient à charge, & au gré de ſon impatience celles qui le ſéparoient du moment deſiré. Tel paſſe la moitié de ſa vie à ſe rendre de Paris à Verſailles, de Verſailles à Paris, de la Ville à la campagne, de la campagne à la Ville, & d'un quartier à l'autre, qui ſeroit fort embarraſſé de ſes heures s'il n'avoit le ſecret de les perdre ainſi, & qui s'éloigne exprès de ſes affaires pour s'occuper à les aller chercher : il croit gagner le tems qu'il y met de plus, & dont autrement il ne ſauroit que faire; ou bien, au contraire, il court pour courir, & vient en poſte ſans autre objet que de retourner de même. Mortels, ne ceſſerez-vous jamais de calomnier la nature? Pourquoi vous plaindre que la vie eſt courte, puiſqu'elle ne l'eſt pas encore aſſez à votre gré? S'il eſt un ſeul d'entre vous qui ſache mettre aſſez de tempérance à ſes deſirs pour ne jamais ſouhaiter que le tems s'écoule, celui-là ne l'eſtimera point trop courte. Vivre & jouir ſeront pour lui la même choſe; & dût-il mourir jeune, il ne mourra que raſſaſié de jours.

Quand je n'aurois que cet avantage dans ma méthode, par cela ſeul il la faudroit préférer à toute autre. Je n'ai point élevé mon Emile pour deſirer ni pour attendre, mais pour jouir; & quand il porte ſes deſirs au-delà du préſent, ce n'eſt point avec une ardeur aſſez impétueuſe pour être importuné de la lenteur du tems. Il ne jouira pas ſeulement du plaiſir de deſirer, mais de celui d'aller à l'objet qu'il deſire;

& ſes paſſions ſont tellement modérées, qu'il eſt toujours plus où il eſt, qu'où il ſera.

Nous ne voyageons donc point en courriers, mais en voyageurs. Nous ne ſongeons pas ſeulement aux deux termes, mais à l'intervalle qui les ſépare. Le voyage même eſt un plaiſir pour nous. Nous ne le faiſons point triſtement aſſis & comme empriſonnés dans une petite cage bien fermée. Nous ne voyageons point dans la molleſſe & dans le repos des femmes. Nous ne nous ôtons ni le grand air, ni la vue des objets qui nous environnent, ni la commodité de les contempler à notre gré quand il nous plaît. Emile n'entra jamais dans une chaiſe de poſte, & ne court gueres en poſte s'il n'eſt preſſé. Mais de quoi jamais Emile peut-il être preſſé ? D'une ſeule choſe, de jouir de la vie. Ajouterai-je, & de faire du bien quand il le peut ? Non, car cela même eſt jouir de la vie.

Je ne conçois qu'une maniere de voyager plus agréable que d'aller à cheval ; c'eſt d'aller à pied. On part à ſon moment, on s'arrête à ſa volonté, on fait tant & ſi peu d'exercice qu'on veut. On obſerve tout le pays ; on ſe détourne à droite, à gauche ; on examine tout ce qui nous flatte ; on s'arrête à tous les points de vue. Apperçois-je une riviere ? je la côtoye ; un bois touffu ? je vais ſous ſon ombre ; une grotte ? je la viſite ; une carriere ? j'examine les minéraux. Par-tout où je me plais, j'y reſte. A l'inſtant que je m'ennuie, je m'en vais. Je ne dépends ni des chevaux ni du poſtillon. Je n'ai pas beſoin de choiſir des chemins tout faits, des routes commodes, je paſſe par-tout où un homme peut

paſſer ; je vois tout ce qu'un homme peut voir, & ne dépendant que de moi-même, je jouis de toute la liberté dont un homme peut jouir. Si le mauvais tems m'arrête & que l'ennui me gagne, alors je prends des chevaux. Si je ſuis las..... mais Emile ne ſe laſſe gueres ; il eſt robuſte ; & pourquoi ſe lafferoit-il ? Il n'eſt point preſſé. S'il s'arrête, comment peut-il s'ennuyer ? Il porte par-tout de quoi s'amuſer. Il entre chez un maître, il travaille ; il exerce ſes bras pour repoſer ſes pieds.

Voyager à pied c'eſt voyager comme Thalès, Platon, Pythagore. J'ai peine à comprendre comment un Philoſophe peut ſe réſoudre à voyager autrement, & s'arracher à l'examen des richeſſes qu'il foule aux pieds, & que la terre prodigue à ſa vue. Qui eſt-ce qui, aimant un peu l'agriculture, ne veut pas connoître les productions particulieres au climat des lieux qu'il traverſe, & la maniere de les cultiver ? Qui eſt-ce qui, ayant un peu de goût pour l'hiſtoire naturelle, peut ſe réſoudre à paſſer un terrein ſans l'examiner, un rocher ſans l'écorner, des montagnes ſans herboriſer, des cailloux ſans chercher des foſſiles ? Vos Philoſophes de ruelles étudient l'hiſtoire naturelle dans des cabinets ; ils ont des colifichets, ſavent des noms & n'ont aucune idée de la nature. Mais le cabinet d'Emile eſt plus riche que ceux des Rois ; ce cabinet eſt la terre entiere. Chaque choſe y eſt à ſa place : le Naturaliſte qui en prend ſoin a rangé le tout dans un fort bel ordre ; d'Aubenton ne feroit pas mieux.

Combien de plaiſirs différens on raſſemble par cette agréable maniere de voyager ! ſans compter la ſanté qui s'affermit,

l'humeur qui s'égaye. J'ai toujours vu ceux qui voyageoient dans de bonnes voitures bien douces, rêveurs, triſtes, grondans ou ſouffrans; & les piétons toujours gais, légers, & contens de tout. Combien le cœur rit quand on approche du gîte! Combien un repas groſſier paroît ſavoureux! Avec quel plaiſir on ſe repoſe à table! Quel bon ſommeil on fait dans un mauvais lit! Quand on ne veut qu'arriver, on peut courir en chaiſe de poſte; mais quand on veut voyager, il faut aller à pied.

Si, avant que nous ayons fait cinquante lieues de la maniere que j'imagine, Sophie n'eſt pas oubliée, il faut que je ne ſois gueres adroit, ou qu'Emile ſoit bien peu curieux: car avec tant de connoiſſances élémentaires, il eſt difficile qu'il ne ſoit pas tenté d'en acquérir davantage. On n'eſt curieux qu'à proportion qu'on eſt inſtruit; il ſait préciſément aſſez pour vouloir apprendre.

Cependant un objet en attire un autre, & nous avançons toujours. J'ai mis à notre premiere courſe un terme éloigné: le prétexte en eſt facile; en ſortant de Paris, il faut aller chercher une femme au loin.

Quelque jour, après nous être égarés plus qu'à l'ordinaire dans des vallons, dans des montagnes où l'on n'apperçoit aucun chemin, nous ne ſavons retrouver le nôtre. Peu nous importe, tous chemins ſont bons pourvu qu'on arrive: mais encore faut-il arriver quelque part quand on a faim. Heureuſement nous trouvons un payſan qui nous mene dans ſa chaumiere; nous mangeons de grand appétit ſon maigre dîné. En nous voyant ſi fatigués, ſi affamés, il nous dit: ſi le bon

Dieu vous eût conduits de l'autre côté de la colline, vous euſſiez été mieux reçus..... vous auriez trouvé une maiſon de paix..... des gens ſi charitables.... de ſi bonnes gens!... Ils n'ont pas meilleur cœur que moi, mais ils ſont plus riches, quoiqu'on diſe qu'ils l'étoient bien plus autrefois...; ils ne pâtiſſent pas, Dieu merci; & tout le pays ſe ſent de ce qui leur reſte.

A ce mot de bonnes gens, le cœur du bon Emile s'épanouit. Mon ami, dit-il en me regardant, allons à cette maiſon dont les maîtres ſont bénis dans le voiſinage : je ſerois bien aiſe de les voir; peut-être ſeront-ils bien aiſes de nous voir auſſi. Je ſuis ſûr qu'ils nous recevront bien : s'ils ſont des nôtres, nous ſeront des leurs.

La maiſon bien indiquée, on part, on erre dans les bois, une grande pluie nous ſurprend en chemin, elle nous retarde ſans nous arrêter. Enfin l'on ſe retrouve, & le ſoir nous arrivons à la maiſon déſignée. Dans le hameau qui l'entoure, cette ſeule maiſon, quoique ſimple, a quelque apparence; nous nous préſentons, nous demandons l'hoſpitalité : l'on nous fait parler au maître, il nous queſtionne, mais poliment : ſans dire le ſujet de notre voyage, nous diſons celui de notre détour. Il a gardé de ſon ancienne opulence la facilité de connoître l'état des gens dans leurs manieres : quiconque a vécu dans le grand monde ſe trompe rarement là-deſſus; ſur ce paſſe-port nous ſommes admis.

On nous montre un appartement fort petit, mais propre & commode, on y fait du feu, nous y trouvons du linge, des nippes, tout ce qu'il nous faut. Quoi! dit Emile tout ſurpris,

ſurpris, on diroit que nous étions attendus. O que le payſan avoit bien raiſon! quelle attention, quelle bonté, quelle prévoyance! & pour des inconnus! je crois être au tems d'Homere. Soyez ſenſible à tout cela, lui dis-je, mais ne vous en étonnez pas; par-tout où les étrangers ſont rares, ils ſont bien venus; rien ne rend plus hoſpitalier que de n'avoir pas ſouvent beſoin de l'être: c'eſt l'affluence des hôtes qui détruit l'hoſpitalité. Du tems d'Homere on ne voyageoit gueres, & les voyageurs étoient bien reçus par-tout. Nous ſommes peut-être les ſeuls paſſagers qu'on ait vus ici de toute l'année. N'importe, reprend-il, cela même eſt un éloge, de ſavoir ſe paſſer d'hôtes, & de les recevoir toujours bien.

Séchés & rajuſtés, nous allons rejoindre le maître de la maiſon; il nous préſente à ſa femme; elle nous reçoit, non pas ſeulement avec politeſſe, mais avec bonté. L'honneur de ſes coups-d'œil eſt pour Emile. Une mere dans le cas où elle eſt, voit rarement ſans inquiétude, ou du moins ſans curioſité, entrer chez elle un homme de cet âge.

On fait hâter le ſouper pour l'amour de nous. En entrant dans la ſalle à manger nous voyons cinq couverts; nous nous plaçons, il en reſte un vuide. Une jeune perſonne entre, fait une grande révérence, & s'aſſied modeſtement ſans parler. Emile occupé de ſa faim ou de ſes réponſes, la ſalue, parle & mange. Le principal objet de ſon voyage, eſt auſſi loin de ſa penſée, qu'il ſe croit lui-même encore loin du terme. L'entretien roule ſur l'égarement de nos voyageurs. Monſieur, lui dit le maître de la maiſon, vous me paroiſſez un jeune homme aimable & ſage; & cela me

fait ſonger que vous êtes arrivés ici, votre Gouverneur & vous, las & mouillés, comme Télémaque & Mentor dans l'Iſle de Calypſo. Il eſt vrai, répond Emile, que nous trouvons ici l'hoſpitalité de Calypſo. Son Mentor ajoute; & les charmes d'Eucharis. Mais Emile connoît l'Odyſſée, & n'a point lu Télémaque; il ne ſait ce que c'eſt qu'Eucharis. Pour la jeune perſonne, je la vois rougir juſqu'aux yeux, les baiſſer ſur ſon aſſiette, & n'oſer ſouffler. La mere, qui remarque ſon embarras, fait ſigne au pere, & celui-ci change de converſation. En parlant de ſa ſolitude, il s'engage inſenſiblement dans le récit des événemens qui l'y ont confiné; les malheurs de ſa vie, la conſtance de ſon épouſe, les conſolations qu'ils ont trouvées dans leur union, la vie douce & paiſible qu'ils menent dans leur retraite, & toujours ſans dire un mot de la jeune perſonne; tout cela forme un récit agréable & touchant, qu'on ne peut entendre ſans intérêt. Emile ému, attendri, ceſſe de manger pour écouter. Enfin, à l'endroit où le plus honnête des hommes s'étend avec plus de plaiſir ſur l'attachement de la plus digne des femmes, le jeune voyageur hors de lui ſerre une main du mari qu'il a ſaiſie, & de l'autre prend auſſi la main de la femme, ſur laquelle il ſe penche avec tranſport en l'arroſant de pleurs. La naïve vivacité du jeune homme enchante tout le monde : mais la fille, plus ſenſible que perſonne à cette marque de ſon bon cœur, croit voir Télémaque affecté des malheurs de Philoctete. Elle porte à la dérobée les yeux ſur lui pour mieux examiner ſa figure; elle n'y trouve rien qui démente la comparaiſon. Son air

aiſé ade la liberté ſans arrogance ; ſes manieres ſont vives ſans étourderie ; ſa ſenſibilité rend ſon regard plus doux, ſa phyſionomie plus touchante : la jeune perſonne le voyant pleurer eſt prête de mêler ſes larmes aux ſiennes. Dans un ſi beau prétexte, une honte ſecrete la retient : elle ſe reproche déjà les pleurs prêts à s'échapper de ſes yeux, comme s'il étoit mal d'en verſer pour ſa famille.

La mere, qui dès le commencement du ſoupé n'a ceſſé de veiller ſur elle, voit ſa contrainte, & l'en délivre en l'envoyant faire une commiſſion. Une minute après la jeune fille rentre, mais ſi mal remiſe que ſon déſordre eſt viſible à tous les yeux. La mere lui dit avec douceur ; Sophie, remettez-vous ; ne ceſſerez-vous point de pleurer les malheurs de vos parens ? Vous qui les en conſolez, n'y ſoyez pas plus ſenſible qu'eux-mêmes.

A ce nom de Sophie, vous euſſiez vu treſſaillir Emile. Frappé d'un nom ſi cher, il ſe réveille en ſurſaut, & jette un regard avide ſur celle qui l'oſe porter. Sophie, ô Sophie ! eſt-ce vous que mon cœur cherche ? eſt-ce vous que mon cœur aime ? Il l'obſerve, il la contemple avec une ſorte de crainte & de défiance. Il ne voit point exactement la figure qu'il s'étoit peinte ; il ne ſait ſi celle qu'il voit vaut mieux ou moins. Il étudie chaque trait, il épie chaque mouvement, chaque geſte, il trouve à tout mille interprétations confuſes ; il donneroit la moitié de ſa vie pour qu'elle voulût dire un ſeul mot. Il me regarde inquiet & troublé ; ſes yeux me font à la fois cent queſtions, cent reproches. Il ſemble me dire à chaque regard ; guidez-moi, tandis

qu'il eſt tems; ſi mon cœur ſe livre & ſe trompe, je n'en reviendrai de mes jours.

Emile eſt l'homme du monde qui ſait le moins ſe déguiſer. Comment ſe déguiſeroit-il dans le plus grand trouble de ſa vie, entre quatre ſpectateurs qui l'examinent, & dont le plus diſtrait en apparence eſt en effet le plus attentif? Son déſordre n'échappe point aux yeux pénétrans de Sophie; les ſiens l'inſtruiſent de reſte qu'elle en eſt l'objet: elle voit que cette inquiétude n'eſt pas de l'amour encore, mais qu'importe? il s'occupe d'elle, & cela ſuffit; elle ſera bien malheureuſe s'il s'en occupe impunément.

Les meres ont des yeux comme leurs filles, & l'expérience de plus. La mere de Sophie ſourit du ſuccès de nos projets. Elle lit dans les cœurs des deux jeunes gens; elle voit qu'il eſt tems de fixer celui du nouveau Télémaque; elle fait parler ſa fille. Sa fille, avec ſa douceur naturelle, répond d'un ton timide, qui ne fait que mieux ſon effet. Au premier ſon de cette voix, Emile eſt rendu; c'eſt Sophie, il n'en doute plus. Ce ne la ſeroit pas, qu'il ſeroit trop tard pour s'en dédire.

C'eſt alors que les charmes de cette fille enchantereſſe vont par torrens à ſon cœur, & qu'il commence d'avaler à longs traits le poiſon dont elle l'enivre. Il ne parle plus, il ne répond plus, il ne voit que Sophie, il n'entend que Sophie: ſi elle dit un mot, il ouvre la bouche; ſi elle baiſſe les yeux, il les baiſſe; s'il la voit ſoupirer, il ſoupire; c'eſt l'ame de Sophie qui paroît l'animer. Que la ſienne a changé dans peu d'inſtans! Ce n'eſt plus le tour de Sophie de trembler, c'eſt celui d'E-

mile. Adieu la liberté, la naïveté, la franchiſe. Confus, embarraſſé, craintif, il n'oſe plus regarder autour de lui, de peur de voir qu'on le regarde. Honteux de ſe laiſſer pénétrer, il voudroit ſe rendre inviſible à tout le monde, pour ſe raſſaſier de la contempler ſans être obſervé. Sophie, au contraire, ſe raſſure de la crainte d'Emile ; elle voit ſon triomphe, elle en jouit.

Nol moſtra già, ben che in ſuo cor ne rida.

Elle n'a pas changé de contenance ; mais malgré cet air modeſte, & ces yeux baiſſés, ſon tendre cœur palpite de joie, & lui dit que Télémaque eſt trouvé.

Si j'entre ici dans l'hiſtoire trop naïve & trop ſimple, peut-être, de leurs innocentes amours, on regardera ces détails comme un jeu frivole, & l'on aura tort. On ne conſidere pas aſſez l'influence que doit avoir la premiere liaiſon d'un homme avec une femme dans le cours de la vie de l'un & de l'autre. On ne voit pas qu'une premiere impreſſion, auſſi vive que celle de l'amour ou du penchant qui tient ſa place, a de longs effets dont on n'apperçoit point la chaîne dans le progrès des ans, mais qui ne ceſſent d'agir juſqu'à la mort. On nous donne dans les traités d'éducation de grands verbiages inutiles & pédanteſques ſur les chimériques devoirs des enfans ; & l'on ne nous dit pas un mot de la partie la plus importante & la plus difficile de toute l'éducation : ſavoir la criſe qui ſert de paſſage de l'enfance à l'état d'homme. Si j'ai pu rendre ces eſſais utiles par quelque endroit, ce ſera ſur-tout pour m'y être étendu fort au

long ſur cette partie eſſentielle omiſe par tous les autres, & pour ne m'être point laiſſé rebuter dans cette entrepriſe par de fauſſes délicateſſes, ni effrayer par des difficultés de langue. Si j'ai dit ce qu'il faut faire, j'ai dit ce que j'ai dû dire : il m'importe fort peu d'avoir écrit un Roman. C'eſt un aſſez beau Roman que celui de la nature humaine. S'il ne ſe trouve que dans cet écrit, eſt-ce ma faute ? Ce devroit être l'hiſtoire de mon eſpece : vous qui la dépravez, c'eſt vous qui faites un Roman de mon Livre.

Une autre conſidération, qui renforce la premiere, eſt qu'il ne s'agit pas ici d'un jeune homme livré dès l'enfance à la crainte, à la convoitiſe, à l'envie, à l'orgueil, & à toutes les paſſions qui ſervent d'inſtrument aux éducations communes ; qu'il s'agit d'un jeune homme dont c'eſt ici, non-ſeulement le premier amour, mais la premiere paſſion de toute eſpece ; que de cette paſſion, l'unique, peut-être, qu'il ſentira vivement dans toute ſa vie, dépend la derniere forme que doit prendre ſon caractere. Ses manieres de penſer, ſes ſentimens, ſes goûts fixés par une paſſion durable, vont acquérir une conſiſtance qui ne leur permettra plus de s'altérer.

On conçoit qu'entre Emile & moi, la nuit qui ſuit une pareille ſoirée ne ſe paſſe pas toute à dormir. Quoi donc ? la ſeule conformité d'un nom doit-elle avoir tant de pouvoir ſur un homme ſage ? N'y a-t-il qu'une Sophie au monde ? Se reſſemblent-elles toutes d'ame comme de nom ? Toutes celles qu'il verra ſont-elles la ſienne ? Eſt-il fou, de ſe paſſionner ainſi pour une inconnue à laquelle il n'a jamais parlé ?

Attendez, jeune homme, examinez, obſervez. Vous ne ſavez pas même encore chez qui vous êtes ; & à vous entendre, on vous croiroit déjà dans votre maiſon.

Ce n'eſt pas le tems des leçons, & celles-ci ne ſont pas faites pour être écoutées. Elles ne font que donner au jeune homme un nouvel intérêt pour Sophie, par le deſir de juſtifier ſon penchant. Ce rapport des noms, cette rencontre qu'il croit fortuite, ma réſerve même, ne font qu'irriter ſa vivacité : déjà Sophie lui paroît trop eſtimable pour qu'il ne ſoit pas ſûr de me la faire aimer.

Le matin, je me doute bien que dans ſon mauvais habit de voyage, Emile tâchera de ſe mettre avec plus de ſoin. Il n'y manque pas : mais je ris de ſon empreſſement à s'accommoder du linge de la maiſon. Je pénetre ſa penſée ; j'y lis avec plaiſir qu'il cherche, en ſe préparant des reſtitutions, des échanges, à s'établir une eſpece de correſpondance qui le mette en droit d'y renvoyer & d'y revenir.

Je m'étois attendu de trouver Sophie un peu plus ajuſtée auſſi de ſon côté ; je me ſuis trompé. Cette vulgaire coquetterie eſt bonne pour ceux à qui l'on ne veut que plaire. Celle du véritable amour eſt plus rafinée ; elle a bien d'autres prétentions. Sophie eſt miſe encore plus ſimplement que la veille, & même plus négligemment, quoiqu'avec une propreté toujours ſcrupuleuſe. Je ne vois de la coquetterie dans cette négligence, que parce que j'y vois de l'affectation. Sophie ſait bien qu'une parure plus recherchée eſt une déclaration, mais elle ne ſait pas qu'une parure plus négligée en eſt une autre ; elle montre qu'on ne ſe contente pas de plaire par l'ajuſte-

ment, qu'on veut plaire auſſi par la perſonne. Eh! qu'importe à l'amant comment on ſoit miſe, pourvu qu'il voye qu'on s'occupe de lui? Déjà ſûre de ſon empire, Sophie ne ſe borne pas à frapper par ſes charmes les yeux d'Emile, ſi ſon cœur ne va les chercher; il ne lui ſuffit plus qu'il les voye, elle veut qu'il les ſuppoſe. N'en a-t-il pas aſſez vu pour être obligé de deviner le reſte?

Il eſt à croire que durant nos entretiens de cette nuit, Sophie & ſa mere n'ont pas non plus reſté muettes. Il y a eu des aveux arrachés, des inſtructions données. Le lendemain on ſe raſſemble bien préparés. Il n'y a pas douze heures que nos jeunes gens ſe ſont vus; ils ne ſe ſont pas dit encore un ſeul mot, & déjà l'on voit qu'ils s'entendent. Leur abord n'eſt pas familier; il eſt embarraſſé, timide; ils ne ſe parlent point; leurs yeux baiſſés ſemblent s'éviter, & cela même eſt un ſigne d'intelligence: ils s'évitent, mais de concert; ils ſentent déjà le beſoin du myſtere avant de s'être rien dit. En partant, nous demandons la permiſſion de venir nous-mêmes rapporter ce que nous emportons. La bouche d'Emile demande cette permiſſion au pere, à la mere, tandis que ſes yeux inquiets tournés ſur la fille, la lui demandent beaucoup plus inſtamment. Sophie ne dit rien, ne fait aucun ſigne, ne paroît rien voir, rien entendre; mais elle rougit, & cette rougeur eſt une réponſe encore plus chere que celle de ſes parens.

On nous permet de revenir, ſans nous inviter à reſter. Cette conduite eſt convenable; on donne le couvert à des paſſans embarraſſés de leur gîte, mais il n'eſt pas décent

décent qu'un amant couche dans la maiſon de ſa maîtreſſe.

A peine ſommes-nous hors de cette maiſon chérie, qu'Emile ſonge à nous établir aux environs; la chaumiere la plus voiſine lui ſemble déjà trop éloignée. Il voudroit coucher dans les foſſés du Château. Jeune étourdi! lui dis-je, d'un ton de pitié; quoi! déjà la paſſion vous aveugle? Vous ne voyez déjà plus ni les bienſéances ni la raiſon? Malheureux! vous croyez aimer, & vous voulez déshonorer votre maîtreſſe! Que dira-t-on d'elle, quand on ſaura qu'un jeune homme qui ſort de ſa maiſon couche aux environs? Vous l'aimez, dites-vous! Eſt-ce donc à vous de la perdre de réputation? Eſt-ce là le prix de l'hoſpitalité que ſes parens vous ont accordée? Ferez-vous l'opprobre de celle dont vous attendez votre bonheur? Eh! qu'importent, répond-il avec vivacité, les vains diſcours des hommes & leurs injuſtes ſoupçons? Ne m'avez-vous pas appris vous-même à n'en faire aucun cas? Qui ſait mieux que moi combien j'honore Sophie, combien je la veux reſpecter? Mon attachement ne fera point ſa honte, il fera ſa gloire, il ſera digne d'elle. Quand mon cœur & mes ſoins lui rendront par-tout l'hommage qu'elle mérite, en quoi puis-je l'outrager? Cher Emile, reprends-je en l'embraſſant, vous raiſonnez pour vous; apprenez à raiſonner pour elle. Ne comparez point l'honneur d'un ſexe à celui de l'autre; ils ont des principes tout différens. Ces principes ſont également ſolides & raiſonnables, parce qu'ils dérivent également de la Nature, & que la même vertu qui vous fait mépriſer pour vous les diſcours des hommes, vous oblige à les mépriſer

pour votre maîtreſſe. Votre honneur eſt en vous ſeul ; & le ſien dépend d'autrui. Le négliger ſeroit bleſſer le vôtre même ; & vous ne vous rendez point ce que vous vous devez, ſi vous êtes cauſe qu'on ne lui rende pas ce qui lui eſt dû.

Alors lui expliquant les raiſons de ces différences, je lui fais ſentir quelle injuſtice il y auroit à vouloir les compter pour rien. Qui eſt-ce qui lui a dit qu'il ſera l'époux de Sophie, elle dont il ignore les ſentimens, elle dont le cœur ou les parens ont peut-être des engagemens antérieurs, elle qu'il ne connoît point, & qui n'a peut-être avec lui pas une des convenances qui peuvent rendre un mariage heureux ? Ignore-t-il que tout ſcandale eſt pour une fille une tache indélébile, que n'efface pas même ſon mariage avec celui qui l'a cauſé ? Eh ! quel eſt l'homme ſenſible qui veut perdre celle qu'il aime ? Quel eſt l'honnête homme qui veut faire pleurer à jamais à une infortunée le malheur de lui avoir plu.

Le jeune homme, effrayé des conſéquences que je lui fais enviſager, & toujours extrême dans ſes idées, croit déjà n'être jamais aſſez loin du ſéjour de Sophie : il double le pas pour fuir plus promptement ; il regarde autour de nous ſi nous ne ſommes point écoutés ; il ſacrifieroit mille fois ſon bonheur à l'honneur de celle qu'il aime ; il aimeroit mieux ne la revoir de ſa vie, que de lui cauſer un ſeul déplaiſir. C'eſt le premier fruit des ſoins que j'ai pris dès ſa jeuneſſe de lui former un cœur qui ſache aimer.

Il s'agit donc de trouver un aſyle éloigné, mais à por-

tée. Nous cherchons, nous nous informons : nous apprenons qu'à deux grandes lieues eſt une ville ; nous allons chercher à nous y loger, plutôt que dans des villages plus proches où notre ſéjour deviendroit ſuſpect. C'eſt-là qu'arrive enfin le nouvel amant plein d'amour, d'eſpoir, de joie, & ſur-tout de bons ſentimens ; & voilà comment dirigeant peu-à-peu ſa paſſion naiſſante vers ce qui eſt bon & honnête, je diſpoſe inſenſiblement tous ſes penchans à prendre le même pli.

J'approche du terme de ma carriere ; je l'apperçois déjà de loin. Toutes les grandes difficultés ſont vaincues, tous les grands obſtacles ſont ſurmontés ; il ne me reſte plus rien de pénible à faire que de ne pas gâter mon ouvrage en me hâtant de le conſommer. Dans l'incertitude de la vie humaine, évitons ſur-tout la fauſſe prudence d'immoler le préſent à l'avenir ; c'eſt ſouvent immoler ce qui eſt à ce qui ne ſera point. Rendons l'homme heureux dans tous les âges, de peur qu'après bien des ſoins il ne meure avant de l'avoir été. Or, s'il eſt un tems pour jouir de la vie, c'eſt aſſurément la fin de l'adoleſcence, où les facultés du corps & de l'ame ont acquis leur plus grande vigueur, & où l'homme au milieu de ſa courſe voit de plus loin les deux termes qui lui en font ſentir la briéveté. Si l'imprudente jeuneſſe ſe trompe, ce n'eſt pas en ce qu'elle veut jouir, c'eſt en ce qu'elle cherche la jouiſſance où elle n'eſt point, & qu'en s'apprêtant un avenir miſérable, elle ne ſait pas même uſer du moment préſent.

Conſidérez mon Emile, à vingt ans paſſés, bien formé,

bien conſtitué d'eſprit & de corps, fort, ſain, diſpos, adroit, robuſte, plein de ſens, de raiſon, de bonté, d'humanité, ayant des mœurs, du goût, aimant le beau, faiſant le bien, libre de l'empire des paſſions cruelles, exempt du joug de l'opinion, mais ſoumis à la loi de la ſageſſe, & docile à la voix de l'amitié, poſſédant tous les talens utiles, & pluſieurs talens agréables, ſe ſouciant peu des richeſſes, portant ſa reſſource au bout de ſes bras, & n'ayant pas peur de manquer de pain, quoi qu'il arrive. Le voilà maintenant enivré d'une paſſion naiſſante : ſon cœur s'ouvre aux premiers feux de l'amour ; ſes douces illuſions lui font un nouvel univers de délice & de jouiſſance ; il aime un objet aimable, & plus aimable encore par ſon caractere que par ſa perſonne ; il eſpere, il attend un retour qu'il ſent lui être dû ; c'eſt du rapport des cœurs, c'eſt du concours des ſentimens honnêtes, que s'eſt formé leur premier penchant. Ce penchant doit être durable : il ſe livre avec confiance, avec raiſon même, au plus charmant délire, ſans crainte, ſans regret, ſans remords, ſans autre inquiétude que celle dont le ſentiment du bonheur eſt inſéparable. Que peut-il manquer au ſien ? Voyez, cherchez, imaginez ce qu'il lui faut encore, & qu'on puiſſe accorder avec ce qu'il a ? Il réunit tous les biens qu'on peut obtenir à la fois ; on n'y en peut ajouter aucun qu'aux dépens d'un autre ; il eſt heureux autant qu'un homme peut l'être. Irai-je en ce moment abréger un deſtin ſi doux ? Irai-je troubler une volupté ſi pure ? Ah ! tout le prix de la vie eſt dans la félicité qu'il goûte. Que pourrois-je lui rendre qui valût ce que je lui au-

rois ôté ? Même en mettant le comble à ſon bonheur, j'en détruirois le plus grand charme. Ce bonheur ſuprême eſt cent fois plus doux à eſpérer qu'à obtenir; on en jouit mieux quand on l'attend que quand on le goûte. O bon Emile, aime & ſois aimé ! Jouis long-tems avant que de poſſéder; jouis à la fois de l'amour & de l'innocence ; fais ton paradis ſur la terre en attendant l'autre : je n'abrégerai point cet heureux tems de ta vie : j'en filerai pour toi l'enchantement ; je le prolongerai le plus qu'il ſera poſſible. Hélas ! il faut qu'il finiſſe, & qu'il finiſſe en peu de tems; mais je ferai du moins qu'il dure toujours dans ta mémoire, & que tu ne te repentes jamais de l'avoir goûté.

Emile n'oublie pas que nous avons des reſtitutions à faire. Sitôt qu'elles ſont prêtes, nous prenons des chevaux, nous allons grand train ; pour cette fois, en partant il voudroit être arrivé. Quand le cœur s'ouvre aux paſſions, il s'ouvre à l'ennui de la vie. Si je n'ai pas perdu mon tems, la ſienne entiere ne ſe paſſera pas ainſi.

Malheureuſement la route eſt fort coupée & le pays difficile. Nous nous égarons, il s'en apperçoit le premier, &, ſans s'impatienter, ſans ſe plaindre, il met toute ſon attention à retrouver ſon chemin ; il erre long-tems avant de ſe reconnoître, & toujours avec le même ſang-froid. Ceci n'eſt rien pour vous, mais c'eſt beaucoup pour moi qui connois ſon naturel emporté : je vois le fruit des ſoins que j'ai mis dès ſon enfance à l'endurcir aux coups de la néceſſité.

Nous arrivons enfin. La réception qu'on nous fait eſt bien plus ſimple & plus obligeante que la premiere fois ; nous

ſommes déjà d'anciennes connoiſſances. Emile & Sophie ſe ſaluent avec un peu d'embarras, & ne ſe parlent toujours point : que ſe diroient-ils en notre préſence? L'entretien qu'il leur faut n'a pas beſoin de témoins. L'on ſe promene dans le jardin, ce jardin a pour parterre un potager très-bien entendu, pour parc un verger couvert de grands & beaux arbres fruitiers de toute eſpece, coupé en divers ſens de jolis ruiſſeaux, & de platebandes pleines de fleurs. Le beau lieu! s'écrie Emile, plein de ſon Homere & toujours dans l'enthouſiaſme; je crois voir le jardin d'Alcinoüs. La fille voudroit ſavoir ce que c'eſt qu'Alcinoüs, & la mere le demande. Alcinoüs, leur dis-je, étoit un Roi de Corcyre, dont le jardin décrit par Homere eſt critiqué par les gens de goût, comme trop ſimple & trop peu paré (13). Cet Alcinoüs avoit une fille aimable, qui, la veille qu'un Etranger reçut l'hoſpitalité, ſongea qu'elle auroit bientôt un mari. Sophie, interdite, rougit, baiſſe les yeux, ſe mord la langue; on ne peut imaginer une pareille confuſion. Le pere, qui ſe plaît à l'augmenter, prend la parole & dit, que la jeune Princeſſe alloit

(13) « En ſortant du Palais on „ trouve un vaſte jardin de quatre „ arpens, enceint & clos tout à l'en- „ tour, planté de grands arbres fleu- „ ris, produiſans des poires, des „ pommes de grenade & d'autres des „ plus belles eſpeces, des figuiers au „ doux fruit, & des oliviers verdoyans. „ Jamais durant l'année entiere ces „ beaux arbres ne reſtent ſans fruits : „ l'hiver & l'été, la douce haleine du „ vent d'oueſt fait à la fois nouer les „ uns & mûrir les autres. On voit „ la poire & la pomme vieillir & „ ſécher ſur leur arbre, la figue ſur „ le figuier & la grappe ſur la ſouche. „ La vigne inépuiſable ne ceſſe d'y „ porter de nouveaux raiſins; on „ fait cuire & confire les uns au „ ſoleil ſur une aire, tandis qu'on

elle-même laver le linge à la riviere ; croyez-vous, pourſuit-il, qu'elle eût dédaigné de toucher aux ſerviettes ſales, en diſant qu'elles ſentoient le graillon? Sophie, ſur qui le coup porte, oubliant ſa timidité naturelle, s'excuſe avec vivacité ; ſon papa ſait bien que tout le menu linge n'eût point eu d'autre blanchiſſeuſe qu'elle, ſi on l'avoit laiſſé faire (14), & qu'elle en eût fait davantage avec plaiſir, ſi on le lui eût ordonné. Durant ces mots, elle me regarde à la dérobée avec une inquiétude dont je ne puis m'empêcher de rire, en liſant dans ſon cœur ingénu les alarmes qui la font parler. Son pere a la cruauté de relever cette étourderie ; en lui demandant d'un ton railleur à quel propos elle parle ici pour elle, & ce qu'elle a de commun avec la fille d'Alcinoüs ? Honteuſe & tremblante, elle n'oſe plus ſouffler, ni regarder perſonne. Fille charmante ! il n'eſt plus tems de feindre ; vous voilà déclarée en dépit de vous.

Bientôt cette petite ſcene eſt oubliée ou paroît l'être ; très-

„ en vendange d'autres, laiſſant ſur „ la plante ceux qui ſont encore en „ fleurs, en verjus, ou qui com- „ mencent à noircir. A l'un des „ bouts, deux quarrés bien cultivés „ & couverts de fleurs toute l'année, „ ſont ornés de deux fontaines, dont „ l'une eſt diſtribuée dans tout le „ jardin, & l'autre, après avoir „ traverſé le Palais, eſt conduite à „ un bâtiment élevé dans la ville pour abreuver les Citoyens. „

Telle eſt la deſcription du jardin royal d'Alcinoüs au ſeptieme livre de l'Odyſſée, dans lequel, à la honte de ce vieux rêveur d'Homere & des Princes de ſon tems, on ne voit ni treillages, ni ſtatues, ni caſcades, ni boulingrins.

(14) J'avoue que je ſais quelque gré à la mere de Sophie de ne lui avoir pas laiſſé gâter dans le ſavon des mains auſſi douces que les ſiennes, & qu'Emile doit baiſer ſi ſouvent.

heureuſement pour Sophie, Emile eſt le ſeul qui n'y a rien compris. La promenade ſe continue, & nos jeunes gens, qui d'abord étoient à nos côtés, ont peine à ſe régler ſur la lenteur de notre marche ; inſenſiblement ils nous précedent, ils s'approchent, ils s'accoſtent à la fin, & nous les voyons aſſez loin devant nous. Sophie ſemble attentive & poſée ; Emile parle & geſticule avec feu : il ne paroît pas que l'entretien les ennuie. Au bout d'une grande heure on retourne, on les rappelle, ils reviennent, mais lentement à leur tour, & l'on voit qu'ils mettent le tems à profit. Enfin, tout-à-coup leur entretien ceſſe avant qu'on ſoit à portée de les entendre, & ils doublent le pas pour nous rejoindre. Emile nous aborde avec un air ouvert & careſſant ; ſes yeux pétillent de joie ; il les tourne pourtant avec un peu d'inquiétude vers la mere de Sophie pour voir la réception qu'elle lui fera. Sophie n'a pas, à beaucoup près, un maintien ſi dégagé ; en approchant elle ſemble toute confuſe de ſe voir tête-à-tête avec un jeune homme, elle qui s'y eſt ſouvent trouvée avec d'autres ſans en être embarraſſée, & ſans qu'on l'ait jamais trouvé mauvais. Elle ſe hâte d'accourir à ſa mere, un peu eſſoufflée, en diſant quelques mots qui ne ſignifient pas grand'choſe, comme pour avoir l'air d'être-là depuis long-tems.

A la ſérénité qui ſe peint ſur le viſage de ces aimables enfans, on voit que cet entretien a ſoulagé leurs jeunes cœurs d'un grand poids. Ils ne ſont pas moins réſervés l'un avec l'autre, mais leur réſerve eſt moins embarraſſée. Elle ne vient plus que du reſpect d'Emile, de la modeſtie de Sophie, & de l'honnêteté de tous deux. Emile oſe lui adreſſer quelques mots,

mots, quelquefois elle oſe répondre; mais jamais elle n'ouvre la bouche pour cela ſans jetter les yeux ſur ceux de ſa mere. Le changement qui paroît le plus ſenſible en elle eſt envers moi. Elle me témoigne une conſidération plus empreſſée, elle me regarde avec intérêt, elle me parle affectueuſement, elle eſt attentive à ce qui peut me plaire; je vois qu'elle m'honore de ſon eſtime, & qu'il ne lui eſt pas indifférent d'obtenir la mienne. Je comprends qu'Emile lui a parlé de moi; on diroit qu'ils ont déjà comploté de me gagner: il n'en eſt rien pourtant, & Sophie elle-même ne ſe gagne pas ſi vîte. Il aura peut-être plus beſoin de ma faveur auprès d'elle, que de la ſienne auprès de moi. Couple charmant!... En ſongeant que le cœur ſenſible de mon jeune ami m'a fait entrer pour beaucoup dans ſon premier entretien avec ſa maîtreſſe, je jouis du prix de ma peine; ſon amitié m'a tout payé.

Les viſites ſe réiterent. Les converſations entre nos jeunes gens deviennent plus fréquentes. Emile enivré d'amour croit déjà toucher à ſon bonheur. Cependant il n'obtient point d'aveu formel de Sophie; elle l'écoute & ne lui dit rien. Emile connoît toute ſa modeſtie; tant de retenue l'étonne peu; il ſent qu'il n'eſt pas mal auprès d'elle; il ſait que ce ſont les peres qui marient les enfans; il ſuppoſe que Sophie attend un ordre de ſes parens, il lui demande la permiſſion de le ſolliciter; elle ne s'y oppoſe pas. Il m'en parle, j'en parle en ſon nom, même en ſa préſence. Quelle ſurpriſe pour lui d'apprendre que Sophie dépend d'elle ſeule, & que pour le rendre heureux elle n'a qu'à le vouloir! Il commence à ne plus rien comprendre à ſa conduite. Sa confiance diminue,

Il s'alarme, il ſe voit moins avancé qu'il ne penſoit l'être, & c'eſt alors que l'amour le plus tendre emploie ſon langage le plus touchant pour la fléchir.

Emile n'eſt pas fait pour deviner ce qui lui nuit : ſi on ne le lui dit, il ne le ſaura de ſes jours, & Sophie eſt trop fière pour le lui dire. Les difficultés qui l'arrêtent feroient l'empreſſement d'une autre ; elle n'a pas oublié les leçons de ſes parens. Elle eſt pauvre ; Emile eſt riche, elle le ſait. Combien il a beſoin de ſe faire eſtimer d'elle ! Quel mérite ne lui faut-il point pour effacer cette inégalité ? Mais comment ſongeroit-il à ces obſtacles ? Emile ſait-il s'il eſt riche ? Daigne-t-il même s'en informer ? Graces au Ciel il n'a nul beſoin de l'être, il ſait être bienfaiſant ſans cela. Il tire le bien qu'il fait de ſon cœur & non de ſa bourſe. Il donne aux malheureux ſon tems, ſes ſoins, ſes affections, ſa perſonne ; & dans l'eſtimation de ſes bienfaits, à peine oſe-t-il compter pour quelque choſe l'argent qu'il répand ſur les indigens.

Ne ſachant à quoi s'en prendre de ſa diſgrace, il l'attribue à ſa propre faute : car qui oſeroit accuſer de caprice l'objet de ſes adorations ? L'humiliation de l'amour-propre augmente les regrets de l'amour éconduit. Il n'approche plus de Sophie avec cette aimable confiance d'un cœur qui ſe ſent digne du ſien ; il eſt craintif & tremblant devant elle. Il n'eſpere plus la toucher par la tendreſſe, il cherche à la fléchir par la pitié. Quelquefois ſa patience ſe laſſe ; le dépit eſt prêt à lui ſuccéder. Sophie ſemble preſſentir ces emportemens, & le regarde. Ce ſeul regard le déſarme & l'intimide : il eſt plus ſoumis qu'auparavant.

Troublé de cette réſiſtance obſtinée & de ce ſilence invincible, il épanche ſon cœur dans celui de ſon ami. Il y dépoſe les douleurs de ce cœur navré de triſteſſe ; il implore ſon aſſiſtance & ſes conſeils. Quel impénétrable myſtere ! Elle s'intéreſſe à mon ſort, je n'en puis douter : loin de m'éviter elle ſe plaît avec moi. Quand j'arrive elle marque de la joie, & du regret quand je pars ; elle reçoit mes ſoins avec bonté ; mes ſervices paroiſſent lui plaire ; elle daigne me donner des avis, quelquefois même des ordres. Cependant elle rejette mes ſollicitations, mes prieres. Quand j'oſe parler d'union, elle m'impoſe impérieuſement ſilence, & ſi j'ajoute un mot, elle me quitte à l'inſtant. Par quelle étrange raiſon veut-elle bien que je ſois à elle ſans vouloir entendre parler d'être à moi? Vous qu'elle honore, vous qu'elle aime & qu'elle n'oſera faire taire, parlez, faites-la parler ; ſervez votre ami, couronnez votre ouvrage ; ne rendez pas vos ſoins funeſtes à votre Eleve : Ah ! ce qu'il tient de vous ſera ſa miſere, ſi vous n'achevez ſon bonheur.

Je parle à Sophie, & j'en arrache avec peu de peine un ſecret que je ſavois avant qu'elle me l'eût dit. J'obtiens plus difficilement la permiſſion d'en inſtruire Emile ; je l'obtiens enfin, & j'en uſe. Cette explication le jette dans un étonnement dont il ne peut revenir. Il n'entend rien à cette délicateſſe ; il n'imagine pas ce que des écus de plus ou de moins font au caractere & au mérite. Quand je lui fais entendre ce qu'ils font aux préjugés, il ſe met à rire ; & tranſporté de joie, il veut partir à l'inſtant, aller tout déchirer, tout jetter, renoncer à tout, pour avoir l'honneur

d'être auſſi pauvre que Sophie, & revenir digne d'être ſon époux.

Hé quoi ! dis-je en l'arrêtant, & riant à mon tour de ſon impétuoſité, cette jeune tête ne mûrira-t-elle point, & après avoir philoſophé toute votre vie, n'apprendrez-vous jamais à raiſonner ? Comment ne voyez-vous pas qu'en ſuivant votre inſenſé projet, vous allez empirer votre ſituation & rendre Sophie plus intraitable ? C'eſt un petit avantage d'avoir quelques biens de plus qu'elle, c'en ſeroit un très-grand de les lui avoir tous ſacrifiés, & ſi ſa fierté ne peut ſe réſoudre à vous avoir la premiere obligation, comment ſe réſoudroit-elle à vous avoir l'autre ? Si elle ne peut ſouffrir qu'un mari puiſſe lui reprocher de l'avoir enrichie, ſouffrira-t-elle qu'il puiſſe lui reprocher de s'être appauvri pour elle ? Eh malheureux ! tremblez qu'elle ne vous ſoupçonne d'avoir eu ce projet. Devenez au contraire économe & ſoigneux pour l'amour d'elle, de peur qu'elle ne vous accuſe de vouloir la gagner par adreſſe, & de lui ſacrifier volontairement ce que vous perdrez par négligence.

Croyez-vous au fond que de grands biens lui faſſent peur, & que ſes oppoſitions viennent préciſément des richeſſes ? Non, cher Emile, elles ont une cauſe plus ſolide & plus grave dans l'effet que produiſent ces richeſſes dans l'ame du poſſeſſeur. Elle ſait que les biens de la fortune ſont toujours préférés à tout par ceux qui les ont. Tous les riches comptent l'or avant le mérite. Dans la miſe commune de l'argent & des ſervices, ils trouvent toujours que ceux-ci n'acquittent jamais l'autre, & penſent qu'on leur en doit de reſte

quand on a paſſé ſa vie à les ſervir en mangeant leur pain. Qu'avez-vous donc à faire, ô Emile, pour la raſſurer ſur ſes craintes ? Faites-vous bien connoître à elle ; ce n'eſt pas l'affaire d'un jour. Montrez-lui dans les tréſors de votre ame noble de quoi racheter ceux dont vous avez le malheur d'être partagé. A force de conſtance & de tems, ſurmontez ſa réſiſtance : à force de ſentimens grands & généreux, forcez-la d'oublier vos richeſſes. Aimez-la, ſervez-la, ſervez ſes reſpectables parens. Prouvez-lui que ces ſoins ne ſont pas l'effet d'une paſſion folle & paſſagere, mais des principes ineffaçables gravés au fond de votre cœur. Honorez dignement le mérite outragé par la fortune ; c'eſt le ſeul moyen de le réconcilier avec le mérite qu'elle a favoriſé.

On conçoit quels tranſports de joie ce diſcours donne au jeune homme, combien il lui rend de confiance & d'eſpoir ; combien ſon honnête cœur ſe félicite d'avoir à faire, pour plaire à Sophie, tout ce qu'il feroit de lui-même quand Sophie n'exiſteroit pas, ou qu'il ne ſeroit pas amoureux d'elle. Pour peu qu'on ait compris ſon caractere, qui eſt-ce qui n'imaginera pas ſa conduite en cette occaſion ?

Me voilà donc le confident de mes deux bonnes gens & le médiateur de leurs amours ! Bel emploi pour un gouverneur ! ſi beau que je ne fis de ma vie rien qui m'élevât tant à mes propres yeux, & qui me rendît ſi content de moi-même. Au reſte, cet emploi ne laiſſe pas d'avoir ſes agrémens : je ne ſuis pas mal venu dans la maiſon ; l'on s'y fie à moi du ſoin d'y tenir les amans dans l'ordre : Emile, toujours tremblant de me déplaire, ne fut jamais

ſi docile. La petite perſonne m'accable d'amitiés dont je ne ſuis pas la dupe, & dont je ne prends pour moi que ce qui m'en revient. C'eſt ainſi qu'elle ſe dédommage indirectement du reſpect dans lequel elle tient Emile. Elle lui fait en moi mille tendres careſſes, qu'elle aimeroit mieux mourir que de lui faire à lui-même; & lui qui ſait que je ne veux pas nuire à ſes intérêts, eſt charmé de ma bonne intelligence avec elle. Il ſe conſole quand elle refuſe ſon bras à la promenade & que c'eſt pour lui préférer le mien. Il s'éloigne ſans murmure en me ſerrant la main, & me diſant tout bas de la voix & de l'œil : ami, parlez pour moi. Il nous ſuit des yeux avec intérêt : il tâche de lire nos ſentimens ſur nos viſages, & d'interpréter nos diſcours par nos geſtes : il ſait que rien de ce qui ſe dit entre nous ne lui eſt indifférent. Bonne Sophie, combien votre cœur ſincere eſt à ſon aiſe, quand ſans être entendue de Télémaque vous pouvez vous entretenir avec ſon Mentor ! Avec quelle aimable franchiſe vous lui laiſſez lire dans ce tendre cœur tout ce qui s'y paſſe ! Avec quel plaiſir vous lui montrez toute votre eſtime pour ſon Eleve ! avec quelle ingénuité touchante vous lui laiſſez pénétrer des ſentimens plus doux ! avec quelle feinte colere vous renvoyez l'importun quand l'impatience le force à vous interrompre ! avec quel charmant dépit vous lui reprochez ſon indiſcrétion quand il vient vous empêcher de dire du bien de lui, d'en entendre, & de tirer toujours de mes réponſes quelque nouvelle raiſon de l'aimer !

Ainſi parvenu à ſe faire ſouffrir comme amant déclaré, Emile en fait valoir tous les droits ; il parle, il preſſe, il

ſollicite, il importune. Qu'on lui parle durement, qu'on le maltraite, peu lui importe pourvu qu'il ſe faſſe écouter. Enfin, il obtient, non ſans peine, que Sophie de ſon côté veuille bien prendre ouvertement ſur lui l'autorité d'une maîtreſſe, qu'elle lui preſcrive ce qu'il doit faire, qu'elle commande au lieu de prier, qu'elle accepte au lieu de remercier, qu'elle regle le nombre & le tems des viſites, qu'elle lui défende de venir juſqu'à tel jour & de reſter paſſé telle heure. Tout cela ne ſe fait point par jeu, mais très-ſérieuſement, & ſi elle accepta ces droits avec peine, elle en uſe avec une rigueur qui réduit ſouvent le pauvre Emile au regret de les lui avoir donnés. Mais quoi qu'elle ordonne, il ne réplique point, & ſouvent en partant pour obéir, il me regarde avec des yeux pleins de joie qui me diſent : vous voyez qu'elle a pris poſſeſſion de moi. Cependant l'orgueilleuſe l'obſerve en deſſous, & ſourit en ſecret de la fierté de ſon eſclave.

Albane & Raphaël, prêtez-moi le pinceau de la volupté. Divin Milton, apprends à ma plume groſſiere à décrire les plaiſirs de l'amour & de l'innocence. Mais non, cachez vos arts menſongers devant la ſainte vérité de la nature. Ayez ſeulement des cœurs ſenſibles, des ames honnêtes; puis laiſſez errer votre imagination ſans contrainte ſur les tranſports de deux jeunes amans, qui ſous les yeux de leurs parens & de leurs guides, ſe livrent ſans trouble à la douce illuſion qui les flatte, &, dans l'ivreſſe des deſirs s'avançent lentement vers le terme, entrelacent de fleurs & de guirlandes l'heureux lien qui doit les unir juſqu'au tombeau. Tant d'images

charmantes m'enivrent moi-même, je les raſſemble ſans ordre & ſans ſuite, le délire qu'elles me cauſent m'empêche de les lier. Oh ! qui eſt-ce qui a un cœur, & qui ne ſaura pas faire en lui-même le tableau délicieux des ſituations diverſes du pere, de la mere, de la fille, du gouverneur, de l'Eleve, & du concours des uns & des autres à l'union du plus charmant couple dont l'amour & la vertu puiſſent faire le bonheur ?

C'eſt à préſent que devenu véritablement empreſſé de plaire, Emile commence à ſentir le prix des talens agréables qu'il s'eſt donnés. Sophie aime à chanter, il chante avec elle ; il fait plus, il lui apprend la muſique. Elle eſt vive & légere, elle aime à ſauter, il danſe avec elle ; il change ſes ſauts en pas, il la perfectionne. Ces leçons ſont charmantes, la gaieté folâtre les anime, elle adoucit le timide reſpect de l'amour ; il eſt permis à un amant de donner ces leçons avec volupté ; il eſt permis d'être le maître de ſa maîtreſſe.

On a un vieux clavecin tout dérangé. Emile l'accommode & l'accorde. Il eſt facteur, il eſt luthier auſſi-bien que menuiſier ; il eut toujours pour maxime d'apprendre à ſe paſſer du ſecours d'autrui dans tout ce qu'il pouvoit faire lui-même. La maiſon eſt dans une ſituation pittoreſque, il en tire différentes vues auxquelles Sophie a quelquefois mis la main, & dont elle orne le cabinet de ſon pere. Les cadres n'en ſont point dorés & n'ont point beſoin de l'être. En voyant deſſiner Emile, en l'imitant, elle ſe perfectionne à ſon exemple, elle cultive tous les talens, & ſon charme les embellit

embellit tous. Son pere & ſa mere ſe rappellent leur ancienne opulence en revoyant briller autour d'eux les beaux arts qui ſeuls la leur rendoient chere ; l'amour a paré toute leur maiſon ; lui ſeul y fait régner ſans frais & ſans peine les mêmes plaiſirs qu'ils n'y raſſembloient autrefois qu'à force d'argent & d'ennui.

Comme l'idolâtre enrichit des tréſors qu'il eſtime l'objet de ſon culte, & pare ſur l'autel le Dieu qu'il adore ; l'amant a beau voir ſa maîtreſſe parfaite, il lui veut ſans ceſſe ajouter de nouveaux ornemens. Elle n'en a pas beſoin pour lui plaire ; mais il a beſoin lui de la parer : c'eſt un nouvel hommage qu'il croit lui rendre ; c'eſt un nouvel intérêt qu'il donne au plaiſir de la contempler. Il lui ſemble que rien de beau n'eſt à ſa place quand il n'orne pas la ſuprême beauté. C'eſt un ſpectacle à la fois touchant & riſible, de voir Emile empreſſé d'apprendre à Sophie tout ce qu'il ſait, ſans conſulter ſi ce qu'il lui veut apprendre eſt de ſon goût ou lui convient. Il lui parle de tout, il lui explique tout avec un empreſſement puérile ; il croit qu'il n'a qu'à dire, & qu'à l'inſtant elle l'entendra : il ſe figure d'avance le plaiſir qu'il aura de raiſonner, de philoſopher avec elle ; il regarde comme inutile tout l'acquis qu'il ne peut point étaler à ſes yeux : il rougit preſque de ſavoir quelque choſe qu'elle ne ſait pas.

Le voilà donc lui donnant leçon de philoſophie, de phyſique, de mathématique, d'hiſtoire, de tout en un mot. Sophie ſe prête avec plaiſir à ſon zele, & tâche d'en profiter. Quand il peut obtenir de donner ſes leçons à genoux devant elle, qu'Emile eſt content ! Il croit voir les Cieux ouverts. Cependant cette ſitua-

tion plus gênante pour l'écoliere que pour le maître, n'eſt pas la plus favorable à l'inſtruction. L'on ne ſait pas trop alors que faire de ſes yeux pour éviter ceux qui les pourſuivent, & quand ils ſe rencontrent la leçon n'en va pas mieux.

L'art de penſer n'eſt pas étranger aux femmes, mais elles ne doivent faire qu'effleurer les ſciences de raiſonnement. Sophie conçoit tout & ne retient pas grand'choſe. Ses plus grands progrès ſont dans la morale & les choſes de goût; pour la phyſique, elle n'en retient que quelque idée des loix générales & du ſyſtême du monde; quelquefois dans leurs promenades en contemplant les merveilles de la Nature, leurs cœurs innocens & purs oſent s'élever juſqu'à ſon Auteur. Ils ne craignent pas ſa préſence, ils s'épanchent conjointement devant lui.

Quoi! deux amans dans la fleur de l'âge emploient leur tête-à-tête à parler de Religion! Ils paſſent leur tems à dire leur catéchiſme! Que ſert d'avilir ce qui eſt ſublime? Oui, ſans doute, ils le diſent dans l'illuſion qui les charme; ils ſe voient parfaits, ils s'aiment, ils s'entretiennent avec enthouſiaſme de ce qui donne un prix à la vertu. Les ſacrifices qu'ils lui font la leur rendent chere. Dans des tranſports qu'il faut vaincre, ils verſent quelquefois enſemble des larmes plus pures que la roſée du Ciel, & ces douces larmes ſont l'enchantement de leur vie; ils ſont dans le plus charmant délire qu'aient jamais éprouvé des ames humaines. Les privations mêmes ajoutent à leur bonheur & les honorent à leurs propres yeux de leurs ſacrifices. Hommes ſenſuels, corps ſans ames, ils connoîtront un jour vos plaiſirs, & regret-

teront toute leur vie l'heureux tems où ils ſe les ſont refuſés.

Malgré cette bonne intelligence, il ne laiſſe pas d'y avoir quelquefois des diſſentions, même des querelles; la maîtreſſe n'eſt pas ſans caprice, ni l'amant ſans emportement; mais ces petits orages paſſent rapidement & ne font que raffermir l'union; l'expérience même apprend à Emile à ne les plus tant craindre, les raccommodemens lui ſont toujours plus avantageux que les brouilleries ne lui ſont nuiſibles. Le fruit de la premiere lui en a fait eſpérer autant des autres; il s'eſt trompé: mais enfin, s'il n'en rapporte pas toujours un profit auſſi ſenſible, il y gagne toujours de voir confirmer par Sophie l'intérêt ſincere qu'elle prend à ſon cœur. On veut ſavoir quel eſt donc ce profit. J'y conſens d'autant plus volontiers, que cet exemple me donnera lieu d'expoſer une maxime très-utile, & d'en combattre une très-funeſte.

Emile aime; il n'eſt donc pas téméraire; & l'on conçoit encore mieux que l'impérieuſe Sophie n'eſt pas fille à lui paſſer des familiarités. Comme la ſageſſe a ſon terme en toute choſe, on la taxeroit bien plutôt de trop de dureté que de trop d'indulgence, & ſon pere lui-même craint quelquefois que ſon extrême fierté ne dégénere en hauteur. Dans les tête-à-tête les plus ſecrets, Emile n'oſeroit ſolliciter la moindre faveur, pas même y paroître aſpirer; & quand elle veut bien paſſer ſon bras ſous le ſien à la promenade, grace qu'elle ne laiſſe pas changer en droit, à peine oſe-t-il, quelquefois en ſoupirant, preſſer ce bras contre ſa poitrine. Cependant, après une longue contrainte, il ſe hazarde à baiſer furtivement ſa robe, & pluſieurs fois il eſt aſſez heureux pour

qu'elle veuille bien ne s'en pas appercevoir. Un jour qu'il veut prendre un peu plus ouvertement la même liberté, elle s'aviſe de le trouver très-mauvais. Il s'obſtine, elle s'irrite, le dépit lui dicte quelques mots piquans; Emile ne les endure pas ſans réplique : le reſte du jour ſe paſſe en bouderie, & l'on ſe ſépare très-mécontens.

Sophie eſt mal à ſon aiſe. Sa mere eſt ſa confidente; comment lui cacheroit-elle ſon chagrin ? C'eſt ſa premiere brouillerie ; & une brouillerie d'une heure eſt une ſi grande affaire ! Elle ſe repent de ſa faute ; ſa mere lui permet de la réparer, ſon pere le lui ordonne.

Le lendemain, Emile inquiet, revient plutôt qu'à l'ordinaire. Sophie eſt à la toilette de ſa mere; le pere eſt auſſi dans la même chambre : Emile entre avec reſpect, mais d'un air triſte. A peine le pere & la mere l'ont-ils ſalué, que Sophie ſe retourne; & lui préſentant la main, lui demande, d'un ton careſſant, comment il ſe porte. Il eſt clair que cette jolie main ne s'avance ainſi que pour être baiſée : il la reçoit, & ne la baiſe pas. Sophie, un peu honteuſe, la retire d'auſſi bonne grace qu'il lui eſt poſſible. Emile, qui n'eſt pas fait aux manieres des femmes, & qui ne ſait à quoi le caprice eſt bon, ne l'oublie pas aiſément, & ne s'appaiſe pas ſi vîte. Le pere de Sophie la voyant embarraſſée, acheve de la déconcerter par des railleries. La pauvre fille, confuſe, humiliée, ne ſait plus ce qu'elle fait, & donneroit tout au monde pour oſer pleurer. Plus elle ſe contraint, plus ſon cœur ſe gonfle; une larme s'échappe enfin malgré qu'elle en ait. Emile voit cette larme, ſe précipite à ſes genoux, lui prend la main,

la baiſe pluſieurs fois avec ſaiſiſſement. Ma foi, vous êtes trop bon, dit le pere en éclatant de rire ; j'aurois moins d'indulgence pour toutes ces folles, & je punirois la bouche qui m'auroit offenſé. Emile, enhardi par ce diſcours, tourne un œil ſuppliant vers la mere ; & croyant voir un ſigne de conſentement, s'approche, en tremblant du viſage de Sophie, qui détourne la tête, &, pour ſauver la bouche, expoſe une joue de roſes. L'indiſcret ne s'en contente pas ; on réſiſte foiblement. Quel baiſer, s'il n'étoit pas pris ſous les yeux d'une mere ! Sévere Sophie, prenez garde à vous : on vous demandera ſouvent votre robe à baiſer, à condition que vous la refuſerez quelquefois.

Après cette exemplaire punition, le pere ſort pour quelque affaire, la mere envoie Sophie ſous quelque prétexte, puis elle adreſſe la parole à Emile, lui dit d'un ton aſſez ſérieux : " Monſieur, je crois qu'un jeune homme auſſi-bien » né, auſſi-bien élevé que vous, qui a des ſentimens & des » mœurs, ne voudroit pas payer du déshonneur d'une fa- » mille, l'amitié qu'elle lui témoigne. Je ne ſuis ni farouche, » ni prude ; je ſais ce qu'il faut paſſer à la jeuneſſe folâtre, » & ce que j'ai ſouffert ſous mes yeux, vous le prouve aſſez. » Conſultez votre ami ſur vos devoirs, il vous dira quelle » différence il y a entre les jeux que la préſence d'un pere » & d'une mere autoriſe, & les libertés qu'on prend loin » d'eux en abuſant de leur confiance, & tournant en piéges » les mêmes faveurs qui, ſous leurs yeux, ne ſont qu'in- » nocentes. Il vous dira, Monſieur, que ma fille n'a eu » d'autre tort avec vous, que celui de ne pas voir, dès la

» premiere fois, ce qu'elle ne devoit jamais ſouffrir : il » vous dira que tout ce qu'on prend pour faveur, en de- » vient une, & qu'il eſt indigne d'un homme d'honneur » d'abuſer de la ſimplicité d'une jeune fille, pour uſur- » per en ſecret les mêmes libertés qu'elle peut ſouffrir de- » vant tout le monde. Car on ſait ce que la bienſéance » peut tolérer en public; mais on ignore où s'arrête dans » l'ombre du myſtere, celui qui ſe fait ſeul juge de ſes » fantaiſies ».

Après cette juſte réprimande, bien plus adreſſée à moi qu'à mon Eleve, cette ſage mere nous quitte, & me laiſſe dans l'admiration de ſa rare prudence, qui compte pour peu qu'on baiſe devant elle la bouche de ſa fille, & qui s'effraye qu'on oſe baiſer ſa robe en particulier. En réfléchiſſant à la folie de nos maximes, qui ſacrifient toujours à la décence la véritable honnêteté, je comprends pourquoi le langage eſt d'autant plus chaſte, que les cœurs ſont plus corrompus, & pourquoi les procédés ſont d'autant plus exacts, que ceux qui les ont ſont plus malhonnêtes.

En pénétrant, à cette occaſion, le cœur d'Emile, des devoirs que j'aurois dû plutôt lui dicter, il me vient une réflexion nouvelle, qui fait peut-être le plus d'honneur à Sophie, & que je me garde pourtant bien de communiquer à ſon amant. C'eſt qu'il eſt clair que cette prétendue fierté qu'on lui reproche, n'eſt qu'une précaution très-ſage pour ſe garantir d'elle-même. Ayant le malheur de ſe ſentir un tempérament combuſtible, elle redoute la premiere étincelle, & l'éloigne de tout ſon pouvoir. Ce n'eſt pas par fierté qu'elle

eſt ſévere; c'eſt par humilité. Elle prend ſur Emile l'empire qu'elle craint de n'avoir pas ſur Sophie; elle ſe ſert de l'un pour combattre l'autre. Si elle étoit plus confiante, elle ſeroit bien moins fiere. Otez ce ſeul point, quelle fille au monde eſt plus facile & plus douce? Qui eſt-ce qui ſupporte plus patiemment une offenſe? Qui eſt-ce qui craint plus d'en faire à autrui? Qui eſt-ce qui a moins de prétentions en tout genre, hors la vertu? Encore n'eſt-ce pas de ſa vertu qu'elle eſt fiere, elle ne l'eſt que pour la conſerver; & quand elle peut ſe livrer ſans riſque au penchant de ſon cœur, elle careſſe juſqu'à ſon amant. Mais ſa diſcrete mere ne fait pas tous ces détails à ſon pere même : les hommes ne doivent pas tout ſavoir.

Loin même qu'elle ſemble s'enorgueillir de ſa conquête, Sophie en eſt devenue encore plus affable, & moins exigeante avec tout le monde, hors peut-être le ſeul qui produit ce changement. Le ſentiment de l'indépendance n'enfle plus ſon noble cœur. Elle triomphe avec modeſtie d'une victoire qui lui coûte ſa liberté. Elle a le maintien moins libre & le parler plus timide, depuis qu'elle n'entend plus le mot d'amant ſans rougir. Mais le contentement perce à travers ſon embarras, & cette honte elle-même n'eſt pas un ſentiment fâcheux. C'eſt ſur-tout avec les jeunes ſurvenans que la différence de ſa conduite eſt le plus ſenſible. Depuis qu'elle ne les craint plus, l'extrême réſerve qu'elle avoit avec eux s'eſt beaucoup relâchée. Décidée dans ſon choix, elle ſe montre ſans ſcrupule gracieuſe aux indifférens; moins difficile ſur leur mérite depuis qu'elle n'y prend plus d'intérêt, elle les

trouve toujours aſſez aimables pour des gens qui ne lui ſeront jamais rien.

Si le véritable amour pouvoit uſer de coquetterie, j'en croirois même voir quelques traces dans la maniere dont Sophie ſe comporte avec eux en préſence de ſon amant. On diroit que, non contente de l'ardente paſſion dont elle l'embraſe par un mêlange exquis de réſerve & de careſſe, elle n'eſt pas fâchée encore d'irriter cette même paſſion par un peu d'inquiétude. On diroit qu'égayant à deſſein ſes jeunes hôtes, elle deſtine au tourment d'Emile les graces d'un enjouement qu'elle n'oſe avoir avec lui : mais Sophie eſt trop attentive, trop bonne, trop judicieuſe pour le tourmenter en effet. Pour tempérer ce dangereux ſtimulant, l'amour & l'honnêteté lui tiennent lieu de prudence : elle ſait l'alarmer & le raſſurer préciſément quand il faut; & ſi quelquefois elle l'inquiete, elle ne l'attriſte jamais. Pardonnons le ſouci qu'elle donne à ce qu'elle aime, à la peur qu'elle a qu'il ne ſoit jamais aſſez enlacé.

Mais quel effet ce petit manége fera-t-il ſur Emile? Sera-t-il jaloux, ne le ſera-t-il pas? C'eſt ce qu'il faut examiner; car de telles digreſſions entrent auſſi dans l'objet de mon livre, & m'éloignent peu de mon ſujet.

J'ai fait voir précédemment comment dans les choſes qui ne tiennent qu'à l'opinion, cette paſſion s'introduit dans le cœur de l'homme. Mais en amour c'eſt autre choſe; la jalouſie paroît alors tenir de ſi près à la Nature, qu'on a bien de la peine à croire qu'elle n'en vienne pas, & l'exemple même des animaux, dont pluſieurs ſont jaloux juſqu'à la fureur, ſemble

ſemble établir le ſentiment oppoſé ſans réplique. Eſt-ce l'opinion des hommes qui apprend aux coqs à ſe mettre en pieces, & aux taureaux à ſe battre juſqu'à la mort ?

L'averſion contre tout ce qui trouble & combat nos plaiſirs eſt un mouvement naturel, cela eſt inconteſtable. Juſqu'à certain point le deſir de poſſéder excluſivement ce qui nous plaît eſt encore dans le même cas. Mais quand ce deſir devenu paſſion ſe transforme en fureur ou en une fantaiſie ombrageuſe & chagrine, appellée jalouſie, alors c'eſt autre choſe; cette paſſion peut être naturelle ou ne l'être pas ; il faut diſtinguer.

L'exemple tiré des animaux a été ci-devant examiné dans le diſcours ſur l'inégalité ; & maintenant que j'y réfléchis de nouveau, cet examen me paroît aſſez ſolide pour oſer y renvoyer les Lecteurs. J'ajouterai ſeulement aux diſtinctions que j'ai faites dans cet écrit, que la jalouſie qui vient de la nature tient beaucoup à la puiſſance du ſexe, & que quand cette puiſſance eſt ou paroît être illimitée, cette jalouſie eſt à ſon comble : car le mâle alors meſurant ſes droits ſur ſes beſoins, ne peut jamais voir un autre mâle que comme un importun concurrent. Dans ces mêmes eſpeces les femelles obéiſſant toujours au premier venu, n'appartiennent aux mâles que par droit de conquête, & cauſent entre eux des combats éternels.

Au contraire, dans les eſpeces où un s'unit avec une, où l'accouplement produit une ſorte de lien moral, une ſorte de mariage, la femelle appartenant par ſon choix au mâle qu'elle s'eſt donné, ſe refuſe communément à tout autre, &

le mâle ayant pour garant de ſa fidélité cette affection de preférence, s'inquiete auſſi moins de la vue des autres mâles, & vit plus paiſiblement avec eux. Dans ces eſpeces le mâle partage le ſoin des petits, & par une de ces loix de la nature, qu'on n'obſerve point ſans attendriſſement, il ſemble que la femelle rende au pere l'attachement qu'il a pour ſes enfans.

Or, à conſidérer l'eſpece humaine dans ſa ſimplicité primitive, il eſt aiſé de voir par la puiſſance bornée du mâle, & par la tempérance de ſes deſirs, qu'il eſt deſtiné par la nature à ſe contenter d'une ſeule femelle; ce qui ſe confirme par l'égalité numérique des individus des deux ſexes, au moins dans nos climats; égalité qui n'a pas lieu, à beaucoup près, dans les eſpeces où la plus grande force des mâles réunit pluſieurs femelles à un ſeul. Et, bien que l'homme ne couve pas comme le pigeon, & que, n'ayant pas non plus des mamelles pour allaiter, il ſoit à cet égard dans la claſſe des quadrupedes, les enfans ſont ſi long-tems rampans & foibles, que la mere & eux ſe paſſeroient difficilement de l'attachement du pere, & des ſoins qui en ſont l'effet.

Toutes les obſervations concourent donc à prouver que la fureur jalouſe des mâles dans quelques eſpeces d'animaux, ne conclut point du tout pour l'homme; & l'exception même des climats méridionaux où la polygamie eſt établie, ne fait que mieux confirmer le principe, puiſque c'eſt de la pluralité des femmes, que vient la tyrannique précaution des maris, & que le ſentiment de ſa propre foibleſſe porte l'homme à recourir à la contrainte, pour éluder les loix de la Nature.

Parmi nous, où ces mêmes loix, en cela moins éludées, le ſont dans un ſens contraire & plus odieux, la jalouſie a ſon motif dans les paſſions ſociales, plus que dans l'inſtinct primitif. Dans la plupart des liaiſons de galanterie, l'Amant hait bien plus ſes Rivaux, qu'il n'aime ſa Maîtreſſe; s'il craint de n'être pas ſeul écouté, c'eſt l'effet de cet amour-propre dont j'ai montré l'origine, & la vanité pâtit en lui bien plus que l'amour. D'ailleurs nos mal-adroites inſtitutions ont rendu les femmes ſi diſſimulées (15), & ont ſi fort allumé leurs appétits, qu'on peut à peine compter ſur leur attachement le mieux prouvé, & qu'elles ne peuvent plus marquer de préférences qui raſſurent ſur la crainte des concurrens.

Pour l'amour véritable, c'eſt autre choſe. J'ai fait voir dans l'Ecrit déjà cité, que ce ſentiment n'eſt pas auſſi naturel que l'on penſe; & il y a bien de la différence entre la douce habitude qui affectionne l'homme à ſa compagne, & cette ardeur effrénée qui l'enivre des chimériques attraits d'un objet qu'il ne voit plus tel qu'il eſt. Cette paſſion, qui ne reſpire qu'excluſions & préférences, ne differe en ceci de la vanité, qu'en ce que la vanité exigeant tout & n'accordant rien, eſt toujours inique; au lieu que l'amour donnant autant qu'il exige, eſt par lui-même un ſentiment rempli d'équité. D'ailleurs plus il eſt exigeant, plus il eſt crédule : la même illuſion qui le

(15) L'eſpece de diſſimulation que j'entends ici, eſt oppoſée à celle qui leur convient & qu'elles tiennent de la Nature; l'une conſiſte à déguiſer les ſentimens qu'elles ont, & l'autre à feindre ceux qu'elles n'ont pas. Toutes les femmes du monde paſſent leur vie à faire trophée de leur prétendue ſenſibilité, & n'aiment jamais rien qu'elles-mêmes.

cauſe, le rend facile à perſuader. Si l'amour eſt inquiet; l'eſtime eſt confiante; & jamais l'amour ſans l'eſtime n'exiſta dans un cœur honnête, parce que nul n'aime dans ce qu'il aime, que les qualités dont il fait cas.

Tout ceci bien éclairci, l'on peut dire, à coup ſûr, de quelle ſorte de jalouſie Emile ſera capable; car puiſqu'à peine cette paſſion a-t-elle un germe dans le cœur humain, ſa forme eſt déterminée uniquement par l'éducation. Emile amoureux & jaloux ne ſera point colere, ombrageux, méfiant; mais délicat, ſenſible & craintif: il ſera plus alarmé qu'irrité; il s'attachera bien plus à gagner ſa Maîtreſſe, qu'à menacer ſon Rival; il l'écartera, s'il peut, comme un obſtacle, ſans le haïr comme un ennemi; s'il le hait, ce ne ſera pas pour l'audace de lui diſputer un cœur auquel il prétend, mais pour le danger réel qu'il lui fait courir de le perdre; ſon injuſte orgueil ne s'offenſera point ſottement qu'on oſe entrer en concurrence avec lui; comprenant que le droit de préférence eſt uniquement fondé ſur le mérite, & que l'honneur eſt dans le ſuccès, il redoublera de ſoins pour ſe rendre aimable, & probablement il réuſſira. La généreuſe Sophie, en irritant ſon amour par quelques alarmes, ſaura bien les régler, l'en dédommager; & ces concurrens, qui n'étoient ſoufferts que pour le mettre à l'épreuve, ne tarderont pas d'être écartés.

Mais où me ſens-je inſenſiblement entraîné? O Emile! qu'es-tu devenu? Puis-je reconnoître en toi mon Eleve? Combien je te vois déchu! Où eſt ce jeune homme formé ſi durement, qui bravoit les rigueurs des ſaiſons, qui livroit ſon corps aux plus rudes travaux, & ſon ame aux ſeules

loix de la ſageſſe ; inacceſſible aux préjugés, aux paſſions ; qui n'aimoit que la vérité, qui ne cédoit qu'à la raiſon, & ne tenoit à rien de ce qui n'étoit pas lui ? Maintenant amolli dans une vie oiſive, il ſe laiſſe gouverner par des femmes ; leurs amuſemens ſont ſes occupations, leurs volontés ſont ſes loix ; une jeune fille eſt l'arbitre de ſa deſtinée ; il rampe & fléchit devant elle : le grave Emile eſt le jouet d'un enfant !

Tel eſt le changement des ſcenes de la vie ; chaque âge a ſes reſſorts qui le font mouvoir ; mais l'homme eſt toujours le même. A dix ans, il eſt mené par des gâteaux ; à vingt, par une maîtreſſe ; à trente, par les plaiſirs ; à quarante, par l'ambition ; à cinquante, par l'avarice : quand ne court-il qu'après la ſageſſe ? Heureux celui qu'on y conduit malgré lui ! Qu'importe de quel guide on ſe ſerve, pourvu qu'il le mene au but ? Les héros, les ſages eux-mêmes ont payé ce tribut à la foibleſſe humaine ; & tel dont les doigts ont caſſé des fuſeaux, n'en fut pas pour cela moins grand homme.

Voulez-vous étendre ſur la vie entiere l'effet d'une heureuſe éducation ? Prolongez durant la jeuneſſe les bonnes habitudes de l'enfance ; & quand votre Eleve eſt ce qu'il doit être, faites qu'il ſoit le même dans tous les tems. Voilà la derniere perfection qui vous reſte à donner à votre ouvrage. C'eſt pour cela ſur-tout qu'il importe de laiſſer un Gouverneur aux jeunes hommes ; car d'ailleurs il eſt peu à craindre qu'ils ne ſachent pas faire l'amour ſans lui. Ce qui trompe les inſtituteurs, & ſur-tout les peres, c'eſt qu'ils

croient qu'une maniere de vivre en exclud une autre, & qu'auſſi-tôt qu'on eſt grand, on doit renoncer à tout ce qu'on faiſoit étant petit. Si cela étoit, à quoi ſerviroit de ſoigner l'enfance, puiſque le bon ou le mauvais uſage qu'on en feroit s'évanouiroit avec elle, & qu'en prenant des manieres de vivre abſolument différentes, on prendroit néceſſairement d'autres façons de penſer?

Comme il n'y a que de grandes maladies qui faſſent ſolution de continuité dans la mémoire, il n'y a gueres que de grandes paſſions qui la faſſent dans les mœurs. Bien que nos goûts & nos inclinations changent, ce changement, quelquefois aſſez bruſque, eſt adouci par les habitudes. Dans la ſucceſſion de nos penchans, comme dans une bonne dégradation de couleurs, l'habile Artiſte doit rendre les paſſages imperceptibles, confondre & mêler les teintes, & pour qu'aucune ne tranche, en étendre pluſieurs ſur tout ſon travail. Cette regle eſt confirmée par l'expérience: les gens immodérés changent tous les jours d'affections, de goûts, de ſentimens, & n'ont pour toute conſtance que l'habitude du changement; mais l'homme réglé revient toujours à ſes anciennes pratiques, & ne perd pas même dans ſa vieilleſſe le goût des plaiſirs qu'il aimoit enfant.

Si vous faites qu'en paſſant dans un nouvel âge, les jeunes gens ne prennent point en mépris celui qui l'a précédé; qu'en contractant de nouvelles habitudes, ils n'abandonnent point les anciennes, & qu'ils aiment toujours à faire ce qui eſt bien, ſans égard au tems où ils ont commencé; alors ſeulement vous aurez ſauvé votre ouvrage, & vous ſerez ſûrs

d'eux juſqu'à la fin de leurs jours : car la révolution la plus à craindre, eſt celle de l'âge ſur lequel vous veillez maintenant. Comme on le regrette toujours, on perd difficilement dans la ſuite les goûts qu'on y a conſervés : au lieu que quand ils ſont interrompus, on ne les reprend de la vie.

La plupart des habitudes que vous croyez faire contracter aux enfans & aux jeunes gens, ne ſont point de véritables habitudes, parce qu'ils ne les ont priſes que par force, & que les ſuivant malgré eux, ils n'attendent que l'occaſion de s'en délivrer. On ne prend point le goût d'être en priſon, à force d'y demeurer : l'habitude alors, loin de diminuer l'averſion, l'augmente. Il n'en eſt pas ainſi d'Emile, qui n'ayant rien fait dans ſon enfance que volontairement & avec plaiſir, ne fait, en continuant d'agir de même étant homme, qu'ajouter l'empire de l'habitude aux douceurs de la liberté. La vie active, le travail des bras, l'exercice, le mouvement lui ſont tellement devenus néceſſaires, qu'il n'y pourroit renoncer ſans ſouffrir. Le réduire tout-à-coup à une vie molle & ſédentaire, ſeroit l'empriſonner, l'enchaîner, le tenir dans un état violent & contraint ; je ne doute pas que ſon humeur & ſa ſanté n'en fuſſent également altérées. A peine peut-il reſpirer à ſon aiſe dans une chambre bien fermée ; il lui faut le grand air, le mouvement, la fatigue. Aux genoux même de Sophie, il ne peut s'empêcher de regarder quelquefois la campagne du coin de l'œil, & de deſirer de la parcourir avec elle. Il reſte pourtant quand il faut reſter ; mais il eſt inquiet, agité ; il ſemble ſe débattre ; il reſte,

parce qu'il eſt dans les fers. Voilà donc, allez-vous dire, des beſoins auxquels je l'ai ſoumis, des aſſujettiſſemens que je lui ai donnés : & tout cela eſt vrai ; je l'ai aſſujetti à l'état d'homme.

Emile aime Sophie, mais quels ſont les premiers charmes qui l'ont attaché ? La ſenſibilité, la vertu, l'amour des choſes honnêtes. En aimant cet amour dans ſa maîtreſſe, l'auroit-il perdu pour lui-même ? A quel prix à ſon tour Sophie s'eſt-elle miſe ? A celui de tous les ſentimens qui ſont naturels au cœur de ſon amant. L'eſtime des vrais biens, la frugalité, la ſimplicité, le généreux déſintéreſſement, le mépris du faſte & des richeſſes. Emile avoit ces vertus avant que l'amour les lui eût impoſées. En quoi donc Emile a-t-il véritablement changé ? Il a de nouvelles raiſons d'être lui-même ; c'eſt le ſeul point où il ſoit différent de ce qu'il étoit.

Je n'imagine pas qu'en liſant ce livre avec quelque attention, perſonne puiſſe croire que toutes les circonſtances de la ſituation où il ſe trouve ſe ſoient ainſi raſſemblées autour de lui par hazard. Eſt-ce par hazard que les Villes fourniſſant tant de filles aimables, celle qui lui plaît ne ſe trouve qu'au fond d'une retraite éloignée ? Eſt-ce par hazard qu'il la rencontre ? Eſt-ce par hazard qu'ils ſe conviennent ? Eſt-ce par hazard qu'ils ne peuvent loger dans le même lieu ? Eſt-ce par hazard qu'il ne trouve un aſyle que ſi loin d'elle ? Eſt-ce par hazard qu'il la voit ſi rarement, & qu'il eſt forcé d'acheter par tant de fatigues le plaiſir de la voir quelquefois ? Il s'efféminе, dites-vous ? Il s'endurcit, au contraire ;

traire ; il faut qu'il ſoit auſſi robuſte que je l'ai fait, pour réſiſter aux fatigues que Sophie lui fait ſupporter.

Il loge à deux grandes lieues d'elle. Cette diſtance eſt le ſoufflet de la forge ; c'eſt par elle que je trempe les traits de l'amour. S'ils logeoient porte à porte, ou qu'il pût l'aller voir mollement aſſis dans un bon carroſſe, il l'aimeroit à ſon aiſe, il l'aimeroit en Pariſien. Léandre eût-il voulu mourir pour Héro, ſi la mer ne l'eût ſéparé d'elle ? Lecteur, épargnez-moi des paroles ; ſi vous êtes fait pour m'entendre, vous ſuivrez aſſez mes regles dans mes détails.

Les premieres fois que nous ſommes allés voir Sophie, nous avons pris des chevaux pour aller plus vîte. Nous trouvons cet expédient commode, & à la cinquieme fois nous continuons de prendre des chevaux. Nous étions attendus ; à plus d'une demi-lieue de la maiſon, nous appercevons du monde ſur le chemin. Emile obſerve, le cœur lui bat, il approche, il reconnoît Sophie, il ſe précipite à bas de ſon cheval, il part, il vole, il eſt aux pieds de l'aimable famille. Emile aime les beaux chevaux ; le ſien eſt vif, il ſe ſent libre, il s'échappe à travers champs : je le ſuis, je l'atteins avec peine, je le ramene. Malheureuſement Sophie a peur des chevaux, je n'oſe approcher d'elle. Emile ne voit rien ; mais Sophie l'avertit à l'oreille de la peine qu'il a laiſſé prendre à ſon ami. Emile accourt tout honteux, prend les chevaux, reſte en arriere ; il eſt juſte que chacun ait ſon tour. Il part le premier pour ſe débarraſſer de nos montures. En laiſſant ainſi Sophie derriere lui, il ne trouve plus le cheval une voi-

ture auſſi commode. Il revient eſſouflé, & nous rencontre à moitié chemin.

Au voyage ſuivant, Emile ne veut plus de chevaux. Pourquoi, lui dis-je? Nous n'avons qu'à prendre un laquais pour en avoir ſoin. Ah! dit-il, ſurchargerons-nous ainſi la reſpectable famille? Vous voyez bien qu'elle veut tout nourrir, hommes & chevaux. Il eſt vrai, reprends-je, qu'ils ont la noble hoſpitalité de l'indigence. Les riches, avares dans leur faſte, ne logent que leurs amis: mais les pauvres logent auſſi les chevaux de leurs amis. Allons à pied, dit-il; n'en avez-vous pas le courage, vous qui partagez de ſi bon cœur les fatigans plaiſirs de votre enfant? Très-volontiers, reprends-je à l'inſtant; auſſi-bien l'amour, à ce qu'il me ſemble, ne veut pas être fait avec tant de bruit.

En approchant, nous trouvons la mere & la fille plus loin encore que la premiere fois. Nous ſommes venus comme un trait. Emile eſt tout en nage: une main chérie daigne lui paſſer un mouchoir ſur les joues. Il y auroit bien des chevaux au monde, avant que nous fuſſions déſormais tentés de nous en ſervir.

Cependant il eſt aſſez cruel de ne pouvoir jamais paſſer la ſoirée enſemble. L'été s'avance, les jours commencent à diminuer. Quoique nous puiſſions dire, on ne nous permet jamais de nous en retourner de nuit, & quand nous ne venons pas dès le matin, il faut preſque repartir auſſi-tôt qu'on eſt arrivé. A force de nous plaindre & de s'inquiéter de nous, la mere penſe enfin qu'à la vérité l'on ne peut nous loger décemment dans la maiſon, mais qu'on peut nous trouver

un gîte au village pour y coucher quelquefois. A ces mots Emile frappe des mains, treſſaillit de joie ; & Sophie, ſans y ſonger, baiſe un peu plus ſouvent ſa mere le jour qu'elle a trouvé cet expédient.

Peu-à-peu la douceur de l'amitié, la familiarité de l'innocence s'établiſſent & s'affermiſſent entre nous. Les jours preſcrits par Sophie ou par ſa mere, je viens ordinairement avec mon ami ; quelquefois auſſi je le laiſſe aller ſeul. La confiance éleve l'ame, & l'on ne doit plus traiter un homme en enfant ; & qu'aurois-je avancé juſques-là, ſi mon Eleve ne méritoit pas mon eſtime ? Il m'arrive auſſi d'aller ſans lui ; alors il eſt triſte & ne murmure point ; que ſerviroient ſes murmures ? Et puis, il ſait bien que je ne vais pas nuire à ſes intérêts. Au reſte, que nous allions enſemble ou ſéparément, on conçoit qu'aucun tems ne nous arrête, tout fiers d'arriver dans un état à pouvoir être plaints. Malheureuſement Sophie nous interdit cet honneur, & défend qu'on vienne par le mauvais tems. C'eſt la ſeule fois que je la trouve rebelle aux regles que je lui dicte en ſecret.

Un jour qu'il eſt allé ſeul, & que je ne l'attends que le lendemain, je le vois arriver le ſoir même, & je lui dis en l'embraſſant ; quoi ! cher Emile, tu reviens à ton ami ! Mais au lieu de répondre à mes careſſes, il me dit avec un peu d'humeur ; ne croyez pas que je revienne ſitôt de mon gré, je viens malgré moi. Elle a voulu que je vinſſe ; je viens pour elle & non pas pour vous. Touché de cette naïveté, je l'embraſſe derechef, en lui diſant ; ame franche, ami ſincere, ne me dérobe pas ce qui m'appartient. Si tu viens

pour elle, c'eſt pour moi que tu le dis ; ton retour eſt ſon ouvrage : mais ta franchiſe eſt le mien. Garde à jamais cette noble candeur des belles ames. On peut laiſſer penſer aux indifférens ce qu'ils veulent : mais c'eſt un crime de ſouffrir qu'un ami nous faſſe un mérite de ce que nous n'avons pas fait pour lui.

Je me garde bien d'avilir à ſes yeux le prix de cet aveu, en y trouvant plus d'amour que de généroſité, & en lui diſant qu'il veut moins s'ôter le mérite de ce retour, que le donner à Sophie. Mais voici comment il me dévoile le fond de ſon cœur ſans y ſonger : s'il eſt venu à ſon aiſe à petits pas, & rêvant à ſes amours, Emile n'eſt que l'amant de Sophie ; s'il arrive à grands pas, échauffé, quoiqu'un peu grondeur, Emile eſt l'ami de ſon Mentor.

On voit par ces arrangemens que mon jeune homme eſt bien éloigné de paſſer ſa vie auprès de Sophie & de la voir autant qu'il voudroit. Un voyage ou deux par ſemaine bornent les permiſſions qu'il reçoit ; & ſes viſites, ſouvent d'une ſeule demi-journée, s'étendent rarement au lendemain. Il emploie bien plus de tems à eſpérer de la voir ou à ſe féliciter de l'avoir vue, qu'à la voir en effet. Dans celui même qu'il donne à ſes voyages, il en paſſe moins auprès d'elle qu'à s'en approcher ou s'en éloigner. Ses plaiſirs vrais, purs, délicieux, mais moins réels qu'imaginaires, irritent ſon amour ſans efféminer ſon cœur.

Les jours qu'il ne la voit point, il n'eſt pas oiſif & ſédentaire. Ces jours-là, c'eſt Emile encore ; il n'eſt point du tout transformé. Le plus ſouvent il court les campagnes des

environs, il ſuit ſon hiſtoire naturelle, il obſerve, il examine les terres, leurs productions, leur culture; il compare les travaux qu'il voit à ceux qu'il connoît; il cherche les raiſons des différences; quand il juge d'autres méthodes préférables à celles du lieu, il les donne aux cultivateurs; s'il propoſe une meilleure forme de charrue, il en fait faire ſur ſes deſſins; s'il trouve une carriere de marne, il leur en apprend l'uſage inconnu dans le pays; ſouvent il met lui-même la main à l'œuvre; ils ſont tous étonnés de lui voir manier leurs outils plus aiſément qu'ils ne font eux-mêmes, tracer des ſillons plus profonds & plus droits que les leurs, ſemer avec plus d'égalité, diriger des ados avec plus d'intelligence. Ils ne ſe moquent pas de lui comme d'un beau diſeur d'agriculture; ils voient qu'il la ſait en effet. En un mot, il étend ſon zele & ſes ſoins à tout ce qui eſt d'utilité premiere & générale; même il ne s'y borne pas. Il viſite les maiſons des payſans, s'informe de leur état, de leurs familles, du nombre de leurs enfans, de la quantité de leurs terres, de la nature du produit, de leurs débouchés, de leurs facultés, de leurs charges, de leurs dettes, &c. Il donne peu d'argent, ſachant que pour l'ordinaire il eſt mal employé; mais il en dirige l'emploi lui-même, & le leur rend utile malgré qu'ils en aient. Il leur fournit des ouvriers, & ſouvent leur paye leurs propres journées pour les travaux dont ils ont beſoin. A l'un il fait relever ou couvrir ſa chaumiere à demi tombée, à l'autre il fait défricher ſa terre abandonnée faute de moyens, à l'autre il fournit une vache, un cheval, du bétail de toute eſpece à la place de celui qu'il a

perdu : deux voiſins ſont près d'entrer en procès, il les gagne, il les accommode ; un payſan tombe malade, il le fait ſoigner, il le ſoigne lui-même (16) ; un autre eſt vexé par un voiſin puiſſant, il le protege & le recommande ; de pauvres jeunes gens ſe recherchent, il aide à les marier ; une bonne femme a perdu ſon enfant chéri, il va la voir, il la conſole, il ne ſort point auſſi-tôt qu'il eſt entré ; il ne dédaigne point les indigens, il n'eſt point preſſé de quitter les malheureux ; il prend ſouvent ſon repas chez les payſans qu'il aſſiſte, il l'accepte auſſi chez ceux qui n'ont pas beſoin de lui ; en devenant le bienfaiteur des uns & l'ami des autres, il ne ceſſe point d'être leur égal. Enfin, il fait toujours de ſa perſonne autant de bien que de ſon argent.

Quelquefois il dirige ſes tournées du côté de l'heureux ſéjour : il pourroit eſpérer de voir Sophie à la dérobée, de la voir à la promenade ſans en être vu. Mais Emile eſt toujours ſans détour dans ſa conduite, il ne ſait & ne veut rien éluder. Il a cette aimable délicateſſe qui flatte & nourrit l'amour-propre du bon témoignage de ſoi. Il garde à la rigueur ſon ban, & n'approche jamais aſſez pour tenir du hazard ce qu'il ne veut devoir qu'à Sophie. En revanche il

(16) Soigner un payſan malade, ce n'eſt pas le purger, lui donner des drogues, lui envoyer un Chirurgien. Ce n'eſt pas de tout cela qu'ont beſoin ces pauvres gens dans leurs maladies ; c'eſt de nourriture ſaine, mais plus abondante. Jeûnez, vous autres ; quand vous avez la fievre ; mais quand vos payſans l'ont, donnez-leur de la viande & du vin : preſque toutes leurs maladies viennent de miſere & d'épuiſement : leur meilleure tiſanne eſt dans votre cave ; leur ſeul Apothicaire doit être votre Boucher.

être avec plaiſir dans les environs, recherchant les traces des pas de ſa maîtreſſe, s'attendriſſant ſur les peines qu'elle a priſes & ſur les courſes qu'elle a bien voulu faire par complaiſance pour lui. La veille des jours qu'il doit la voir, il ira dans quelque ferme voiſine ordonner une colation pour le lendemain. La promenade ſe dirige de ce côté ſans qu'il y paroiſſe ; on entre comme par hazard, on trouve des fruits, des gâteaux, de la crême. La friande Sophie n'eſt pas inſenſible à ces attentions, & fait volontiers honneur à notre prévoyance ; car j'ai toujours ma part au compliment, n'en euſſé-je aucune au ſoin qui l'attire ; c'eſt un détour de petite fille pour être moins embarraſſée en remerciant. Le pere & moi mangeons des gâteaux & buvons du vin : mais Emile eſt de l'écot des femmes, toujours au guet pour voler quelque aſſiette de crême où la cuiller de Sophie ait trempé.

A propos de gâteaux, je parle à Emile de ſes anciennes courſes. On veut ſavoir ce que c'eſt que ces courſes : je l'explique, on en rit ; on lui demande s'il fait courir encore ? Mieux que jamais, répond-il ; je ſerois bien fâché de l'avoir oublié. Quelqu'un de la compagnie auroit grande envie de le voir courir, & n'oſe le dire ; quelqu'autre ſe charge de la propoſition ; il accepte : on fait raſſembler deux ou trois jeunes gens des environs ; on décerne un prix, & pour mieux imiter les anciens jeux, on met un gâteau ſur le but ; chacun ſe tient prêt ; le papa donne le ſignal en frappant des mains. L'agile Emile fend l'air, & ſe trouve au bout de la carriere, qu'à peine mes trois lourdauts ſont partis. Emile reçoit le prix des

mains de Sophie, & non moins généreux qu'Enée, fait des préſens à tous les vaincus.

Au milieu de l'éclat du triomphe, Sophie oſe défier le vainqueur, & ſe vante de courir auſſi-bien que lui. Il ne refuſe point d'entrer en lice avec elle; &, tandis qu'elle s'apprête à l'entrée de la carriere, qu'elle retrouſſe ſa robe des deux côtés, & que, plus curieuſe d'étaler une jambe fine aux yeux d'Emile, que de le vaincre à ce combat, elle regarde ſi ſes jupes ſont aſſez courtes, il dit un mot à l'oreille de la mere; elle ſourit & fait un ſigne d'approbation. Il vient alors ſe placer à côté de ſa concurrente, & le ſignal n'eſt pas plutôt donné, qu'on la voit partir & voler comme un oiſeau.

Les femmes ne ſont pas faites pour courir; quand elles fuient, c'eſt pour être atteintes. La courſe n'eſt pas la ſeule choſe qu'elles faſſent mal-adroitement, mais c'eſt la ſeule qu'elles faſſent de mauvaiſe grace: leurs coudes en arriere & collés contre leur corps leur donnent une attitude riſible, & les hauts talons ſur leſquels elles ſont juchées, les font paroître autant de ſauterelles qui voudroient courir ſans ſauter.

Emile n'imaginant point que Sophie coure mieux qu'une autre femme, ne daigne pas ſortir de ſa place & la voit partir avec un ſourire moqueur. Mais Sophie eſt légere & porte des talons bas; elle n'a pas beſoin d'artifice pour paroître avoir le pied petit; elle prend les devans d'une telle rapidité, que, pour atteindre cette nouvelle Atalante, il n'a que le tems qu'il lui faut quand il l'apperçoit ſi loin devant lui. Il part donc à ſon tour, ſemblable à l'aigle qui fond ſur ſa proie; il la pourſuit, la talonne, l'atteint enfin toute eſſoufflée, paſſe

paſſe doucement ſon bras gauche autour d'elle, l'enleve comme une plume, & preſſant ſur ſon cœur cette douce charge, il acheve ainſi la courſe, lui fait toucher le but la premiere; puis criant, *victoire à Sophie*, met devant elle un genou en terre, & ſe reconnoît le vaincu.

A ces occupations diverſes ſe joint celle du métier que nous avons appris. Au moins un jour par ſemaine, & tous ceux où le mauvais tems ne nous permet pas de tenir la campagne, nous allons Emile & moi travailler chez un Maître. Nous n'y travaillons pas pour la forme, en gens au-deſſus de cet état, mais tout de bon & en vrais Ouvriers. Le pere de Sophie nous venant voir nous trouve une fois à l'ouvrage, & ne manque pas de rapporter avec admiration à ſa femme & à ſa fille ce qu'il a vu. Allez voir, dit-il, ce jeune homme à l'attelier, & vous verrez s'il mépriſe la condition du pauvre! On peut imaginer ſi Sophie entend ce diſcours avec plaiſir! On en reparle, on voudroit le ſurprendre à l'ouvrage. On me queſtionne ſans faire ſemblant de rien, & après s'être aſſurées d'un de nos jours, la mere & la fille prennent une caleche & viennent à la ville le même jour.

En entrant dans l'attelier Sophie apperçoit à l'autre bout un jeune homme en veſte, les cheveux négligemment attachés, & ſi occupé de ce qu'il fait qu'il ne la voit point; elle s'arrête & fait ſigne à ſa mere. Emile un ciſeau d'une main & le maillet de l'autre acheve une mortaiſe. Puis il ſcie une planche & en met une piece ſous le valet pour la polir. Ce ſpectacle ne fait point rire Sophie; il la touche, il eſt reſpectable. Femme, honore ton chef; c'eſt lui qui travaille pour

toi, qui te gagne ton pain, qui te nourrit; voilà l'homme.

Tandis qu'elles ſont attentives à l'obſerver, je les apperçois, je tire Emile par la manche; il ſe retourne, les voit, jette ſes outils & s'élance avec un cri de joie; après s'être livré à ſes premiers tranſports, il les fait aſſeoir & reprend ſon travail. Mais Sophie ne peut reſter aſſiſe; elle ſe leve avec vivacité, parcourt l'attelier, examine les outils, touche le poli des planches, ramaſſe des copeaux par terre, regarde à nos mains, & puis dit qu'elle aime ce métier, parce qu'il eſt propre. La folâtre eſſaye même d'imiter Emile. De ſa blanche & débile main, elle pouſſe un rabot ſur la planche; le rabot gliſſe & ne mord point. Je crois voir l'amour dans les airs rire & battre des aîles; je crois l'entendre pouſſer des cris d'allégreſſe & dire; *Hercule eſt vengé.*

Cependant la mere queſtionne le Maître. Monſieur, combien payez-vous ces garçons-là? Madame, je leur donne à chacun vingt ſols par jour & je les nourris; mais ſi ce jeune homme vouloit il gagneroit bien davantage; car c'eſt le meilleur ouvrier du pays. Vingt ſols par jour, & vous les nourriſſez! dit la mere en nous regardant avec attendriſſement. Madame, il eſt ainſi, reprend le Maître. A ces mots, elle court à Emile, l'embraſſe, le preſſe contre ſon ſein en verſant ſur lui des larmes, & ſans pouvoir dire autre choſe que de répéter pluſieurs fois; mon fils! ô mon fils!

Après avoir paſſé quelque tems à cauſer avec nous, mais ſans nous détourner: allons-nous-en, dit la mere à la fille; il ſe fait tard, il ne faut pas nous faire attendre. Puis, s'approchant d'Emile, elle lui donne un petit coup ſur la joue en

lui diſant : Hé bien, bon ouvrier, ne voulez-vous pas venir avec nous? Il lui répond d'un ton fort triſte, je ſuis engagé, demandez au Maître. On demande au Maître s'il veut bien ſe paſſer de nous. Il répond qu'il ne peut. J'ai, dit-il, de l'ouvrage qui preſſe & qu'il faut rendre après-demain. Comptant ſur ces Meſſieurs, j'ai refuſé des Ouvriers qui ſe ſont préſentés; ſi ceux-ci me manquent, je ne ſais plus où en prendre d'autres, & je ne pourrai rendre l'ouvrage au jour promis. La mere ne réplique rien; elle attend qu'Emile parle. Emile baiſſe la tête & ſe tait. Monſieur, lui dit-elle un peu ſurpriſe de ce ſilence, n'avez-vous rien à dire à cela? Emile regarde tendrement la fille & ne répond que ces mots; vous voyez bien qu'il faut que je reſte. Là-deſſus les Dames partent & nous laiſſent. Emile les accompagne juſqu'à la porte, les ſuit des yeux autant qu'il peut, ſoupire, & revient ſe mettre au travail ſans parler.

En chemin, la mere piquée parle à ſa fille de la bizarrerie de ce procédé. Quoi! dit-elle, étoit-il ſi difficile de contenter le Maître ſans être obligé de reſter, & ce jeune homme ſi prodigue qui verſe l'argent ſans néceſſité, n'en ſait-il plus trouver dans les occaſions convenables? O maman! répond Sophie, à Dieu ne plaiſe qu'Emile donne tant de force à l'argent, qu'il s'en ſerve pour rompre un engagement perſonnel, pour violer impunément ſa parole, & faire violer celle d'autrui! Je ſais qu'il dédommageroit aiſément l'Ouvrier du léger préjudice que lui cauſeroit ſon abſence; mais cependant il aſſerviroit ſon ame aux richeſſes, il s'accoutumeroit à les mettre à la place de ſes devoirs, & à croire qu'on eſt diſ-

penſé de tout pourvu qu'on paye. Emile a d'autres manieres de penſer, & j'eſpere de n'être pas cauſe qu'il en change. Croyez-vous qu'il ne lui en ait rien coûté de reſter? Maman, ne vous y trompez pas; c'eſt pour moi qu'il reſte; je l'ai bien vu dans ſes yeux.

Ce n'eſt pas que Sophie ſoit indulgente ſur les vrais ſoins de l'amour. Au contraire, elle eſt impérieuſe, exigeante; elle aimeroit mieux n'être point aimée que de l'être modérément. Elle a le noble orgueil du mérite qui ſe ſent, qui s'eſtime, & qui veut être honoré comme il s'honore. Elle dédaigneroit un cœur qui ne ſentiroit pas tout le prix du ſien, qui ne l'aimeroit pas pour ſes vertus, autant & plus que pour ſes charmes; un cœur qui ne lui préféreroit pas ſon propre devoir, & qui ne la préféreroit pas à toute autre choſe. Elle n'a point voulu d'amant qui ne connût de loi que la ſienne: elle veut régner ſur un homme qu'elle n'ait point défiguré. C'eſt ainſi qu'ayant avili les compagnons d'Ulyſſe, Circé les dédaigne, & ſe donne à lui ſeul qu'elle n'a pu changer.

Mais ce droit inviolable & ſacré mis à part; jalouſe à l'excès de tous les ſiens, elle épie avec quel ſcrupule Emile les reſpecte, avec quel zele il accomplit ſes volontés, avec quelle adreſſe il les devine, avec quelle vigilance il arrive au moment preſcrit; elle ne veut ni qu'il retarde ni qu'il anticipe; elle veut qu'il ſoit exact. Anticiper c'eſt ſe préférer à elle; retarder c'eſt la négliger. Négliger Sophie! cela n'arriveroit pas deux fois. L'injuſte ſoupçon d'une a failli tout perdre, mais Sophie eſt équitable & ſait bien réparer ſes torts.

Un ſoir nous ſommes attendus : Emile a reçu l'ordre. On vient au-devant de nous ; nous n'arrivons point. Que ſont-ils devenus ? Quel malheur leur eſt arrivé ? Perſonne de leur part ! La ſoirée s'écoule à nous attendre. La pauvre Sophie nous croit morts ; elle ſe déſole, elle ſe tourmente, elle paſſe la nuit à pleurer. Dès le ſoir on a expédié un meſſager pour aller s'informer de nous, & rapporter de nos nouvelles le lendemain matin. Le meſſager revient accompagné d'un autre de notre part qui fait nos excuſes de bouche & dit que nous nous portons bien. Un moment après nous paroiſſons nous-mêmes. Alors la ſcene change ; Sophie eſſuie ſes pleurs, ou ſi elle en verſe, ils ſont de rage. Son cœur altier n'a pas gagné à ſe raſſurer ſur notre vie : Emile vit & s'eſt fait attendre inutilement.

A notre arrivée elle veut s'enfermer. On veut qu'elle reſte ; il faut reſter : mais prenant à l'inſtant ſon parti, elle affecte un air tranquille & content qui en impoſeroit à d'autres. Le pere vient au-devant de nous & nous dit : vous avez tenu vos amis en peine ; il y a ici des gens qui ne vous le pardonneront pas aiſément. Qui donc, mon Papa ? dit Sophie avec une maniere de ſourire le plus gracieux qu'elle puiſſe affecter. Que vous importe, répond le pere, pourvu que ce ne ſoit pas vous ? Sophie ne réplique point & baiſſe les yeux ſur ſon ouvrage. La mere nous reçoit d'un air froid & compoſé. Emile embarraſſé n'oſe aborder Sophie. Elle lui parle la premiere, lui demande comment il ſe porte, l'invite à s'aſſeoir, & ſe contrefait ſi bien que le pauvre jeune homme, qui n'entend rien encore au langage des paſſions violentes,

eſt la dupe de ce ſang-froid, & preſque ſur le point d'en être piqué lui-même.

Pour le déſabuſer je vais prendre la main de Sophie, j'y veux porter mes levres comme je fais quelquefois : elle la retire bruſquement avec un mot de *Monſieur* ſi ſinguliérement prononcé, que ce mouvement involontaire la décele à l'inſtant aux yeux d'Emile.

Sophie elle-même voyant qu'elle s'eſt trahie ſe contraint moins. Son ſang-froid apparent ſe change en un mépris ironique. Elle répond à tout ce qu'on lui dit par des monoſyllabes prononcés d'une voix lente & mal-aſſurée, comme craignant d'y laiſſer trop percer l'accent de l'indignation. Emile demi-mort d'effroi la regarde avec douleur, & tâche de l'engager à jetter les yeux ſur les ſiens, pour y mieux lire ſes vrais ſentimens. Sophie plus irritée de ſa confiance lui lance un regard qui lui ôte l'envie d'en ſolliciter un ſecond. Emile interdit, tremblant, n'oſe plus, très-heureuſement pour lui, ni lui parler, ni la regarder : car, n'eût-il pas été coupable, s'il eût pu ſupporter ſa colere, elle ne lui eût jamais pardonné.

Voyant alors que c'eſt mon tour, & qu'il eſt tems de s'expliquer, je reviens à Sophie. Je reprends ſa main qu'elle ne retire plus, car elle eſt prête à ſe trouver mal. Je lui dis avec douceur : chere Sophie, nous ſommes malheureux, mais vous êtes raiſonnable & juſte; vous ne nous jugerez pas ſans nous entendre : écoutez-nous. Elle ne répond rien, & je parle ainſi.

« Nous ſommes partis hier à quatre heures; il nous étoit

» preſcrit d'arriver à ſept, & nous prenons toujours plus de
» tems qu'il ne nous eſt néceſſaire, afin de nous repoſer en
» approchant d'ici. Nous avions déjà fait les trois quarts du
» chemin quand des lamentations douloureuſes nous frappent
» l'oreille; elles partoient d'une gorge de la colline à quel-
» que diſtance de nous. Nous accourons aux cris; nous trou-
» vons un malheureux payſan, qui revenant de la ville un
» peu pris de vin ſur ſon cheval, en étoit tombé ſi lour-
» dement qu'il s'étoit caſſé la jambe. Nous crions, nous ap-
» pellons du ſecours; perſonne ne répond; nous eſſayons de
» remettre le bleſſé ſur ſon cheval, nous n'en pouvons venir
» à bout: au moindre mouvement le malheureux ſouffre des
» douleurs horribles; nous prenons le parti d'attacher le
» cheval dans le bois à l'écart, puis faiſant un brancard de
» nos bras, nous y poſons le bleſſé & le portons le plus
» doucement qu'il eſt poſſible, en ſuivant ſes indications ſur
» la route qu'il faloit tenir pour aller chez lui. Le trajet
» étoit long, il falut nous repoſer pluſieurs fois. Nous arri-
» vons enfin rendus de fatigue; nous trouvons avec une ſur-
» priſe amere que nous connoiſſions déjà la maiſon, & que
» ce miſérable que nous rapportions avec tant de peine,
» étoit le même qui nous avoit ſi cordialement reçus le jour
» de notre premiere arrivée ici. Dans le trouble où nous
» étions tous, nous ne nous étions point reconnus juſqu'à
» ce moment.

» Il n'avoit que deux petits enfans. Prête à lui en donner
» un troiſieme, ſa femme fut ſi ſaiſie en le voyant arriver,
» qu'elle ſentit des douleurs aiguës & accoucha peu d'heures

» après. Que faire en cet état dans une chaumiere écartée » où l'on ne pouvoit eſpérer aucun ſecours ? Emile prit le » parti d'aller prendre le cheval que nous avions laiſſé dans » le bois, de le monter, de courir à toute bride chercher » un chirurgien à la ville. Il donna le cheval au chirurgien, » & n'ayant pu trouver aſſez tôt une garde, il revint à » pied avec un domeſtique, après vous avoir expédié un » exprès; tandis qu'embarraſſé, comme vous pouvez croire, » entre un homme ayant une jambe caſſée & une femme » en travail, je préparois dans la maiſon tout ce que je pou- » vois prévoir être néceſſaire pour le ſecours de tous les » deux.

» Je ne vous ferai point le détail du reſte ; ce n'eſt pas » de cela qu'il eſt queſtion. Il étoit deux heures après minuit » avant que nous ayons eu ni l'un ni l'autre un moment de » relâche. Enfin nous ſommes revenus avant le jour dans » notre aſyle ici proche, où nous avons attendu l'heure » de votre réveil pour vous rendre compte de notre ac- » cident ».

Je me tais ſans rien ajouter. Mais avant que perſonne parle, Emile s'approche de ſa maîtreſſe, éleve la voix, & lui dit avec plus de fermeté que je ne m'y ſerois attendu ; Sophie, vous êtes l'arbitre de mon ſort, vous le ſavez bien. Vous pouvez me faire mourir de douleur ; mais n'eſpérez pas me faire oublier les droits de l'humanité : ils me ſont plus ſacrés que les vôtres ; je n'y renoncerai jamais pour vous.

Sophie, à ces mots, au lieu de répondre ſe leve, lui paſſe

un bras autour du cou, lui donne un baiſer ſur la joue, puis lui tendant la main avec une grace inimitable, elle lui dit : Emile, prends cette main, elle eſt à toi. Sois quand tu voudras mon époux & mon maître. Je tâcherai de mériter cet honneur.

A peine l'a-t-elle embraſſé, que le pere enchanté frappe des mains en criant *bis*, *bis ;* & Sophie ſans ſe faire preſſer lui donne auſſi-tôt deux baiſers ſur l'autre joue; mais preſque au même inſtant, effrayée de tout ce qu'elle vient de faire, elle ſe ſauve dans les bras de ſa mere, & cache dans ce ſein maternel ſon viſage enflammé de honte.

Je ne décrirai point la commune joie ; tout le monde la doit ſentir. Après le dîné, Sophie demande s'il y auroit trop loin pour aller voir ces pauvres malades. Sophie le deſire, & c'eſt une bonne œuvre : on y va. On les trouve dans deux lits ſéparés; Emile en avoit fait apporter un : on trouve autour d'eux du monde pour les ſoulager; Emile y avoit pourvu. Mais au ſurplus tous deux ſont ſi mal en ordre, qu'ils ſouffrent autant du mal-aiſe que de leur état. Sophie ſe fait donner un tablier de la bonne femme, & va la ranger dans ſon lit; elle en fait enſuite autant à l'homme; ſa main douce & légere fait aller chercher tout ce qui les bleſſe, & faire poſer plus mollement leurs membres endoloris. Ils ſe ſentent déjà ſoulagés à ſon approche, on diroit qu'elle devine tout ce qui leur fait mal. Cette fille ſi délicate ne ſe rebute ni de la mal-propreté ni de la mauvaiſe odeur, & ſait faire diſparoître l'une & l'autre ſans mettre perſonne en œuvre, & ſans que les malades ſoient tourmentés. Elle

qu'on voit toujours ſi modeſte & quelquefois ſi dédaigneuſe, elle qui pour tout au monde n'auroit pas touché du bout du doigt le lit d'un homme, retourne & change le bleſſé ſans aucun ſcrupule, & le met dans une ſituation plus commode pour y pouvoir reſter long-tems. Le zele de la charité vaut bien la modeſtie; ce qu'elle fait, elle le fait ſi légérement & avec tant d'adreſſe, qu'il ſe ſent ſoulagé ſans preſque s'être apperçu qu'on l'ait touché. La femme & le mari béniſſent de concert l'aimable fille qui les ſert, qui les plaint, qui les conſole. C'eſt un Ange du Ciel que Dieu leur envoie; elle en a la douceur & la bonté. Emile attendri la contemple en ſilence. Homme, aime ta compagne: Dieu te la donne pour te conſoler dans tes peines, pour te ſoulager dans tes maux: voilà la femme.

On fait baptiſer le nouveau-né. Les deux amans le préſentent, brûlant au fond de leurs cœurs d'en donner autant à faire à d'autres. Ils aſpirent au moment deſiré; ils croient y toucher, tous les ſcrupules de Sophie ſont levés, mais les miens viennent. Ils n'en ſont pas encore où ils penſent: il faut que chacun ait ſon tour.

Un matin qu'ils ne ſe ſont vus depuis deux jours, j'entre dans la chambre d'Emile une lettre à la main, & je lui dis en le regardant fixement; que feriez-vous ſi l'on vous apprenoit que Sophie eſt morte? Il fait un grand cri, ſe leve en frappant des mains, &, ſans dire un ſeul mot, me regarde d'un œil égaré. Répondez donc, pourſuis-je avec la même tranquillité. Alors irrité de mon ſang-froid, il s'approche les yeux enflammés de colere, s'arrêtant dans une

attitude preſque menaçante ; ce que je ferois..... je n'en ſais rien; mais ce que je ſais, c'eſt que je ne reverrois de ma vie celui qui me l'auroit appris. Raſſurez-vous, réponds-je en ſouriant : elle vit, elle ſe porte bien, elle penſe à vous, & nous ſommes attendus ce ſoir. Mais allons faire un tour de promenade, & nous cauſerons.

La paſſion dont il eſt préoccupé ne lui permet plus de ſe livrer comme auparavant à des entretiens purement raiſonnés; il faut l'intéreſſer par cette paſſion même à ſe rendre attentif à mes leçons. C'eſt ce que j'ai fait par ce terrible préambule; je ſuis bien ſûr maintenant qu'il m'écoutera.

« Il faut être heureux, cher Emile ; c'eſt la fin de tout » être ſenſible ; c'eſt le premier deſir que nous imprima la » Nature, & le ſeul qui ne nous quitte jamais. Mais où eſt » le bonheur ? Qui le ſait ? Chacun le cherche, & nul ne » le trouve. On uſe la vie à le pourſuivre, & l'on meurt » ſans l'avoir atteint. Mon jeune ami, quand à ta naiſſance » je te pris dans mes bras, & qu'atteſtant l'Etre ſuprême » de l'engagement que j'oſai contracter, je vouai mes jours » au bonheur des tiens, ſavois-je moi-même à quoi je » m'engageois. Non : je ſavois ſeulement qu'en te ren- » dant heureux j'étois ſûr de l'être. En faiſant pour toi » cette utile recherche, je la rendois commune à tous » deux.

» Tant que nous ignorons ce que nous devons faire, la » ſageſſe conſiſte à reſter dans l'inaction. C'eſt de toutes les » maximes celle dont l'homme a le plus grand beſoin, & » celle qu'il ſait le moins ſuivre. Chercher le bonheur ſans

» ſavoir où il eſt, c'eſt s'expoſer à le fuir, c'eſt courir autant » de riſques contraires qu'il y a de routes pour s'égarer. » Mais il n'appartient pas à tout le monde de ſavoir ne point » agir. Dans l'inquiétude où nous tient l'ardeur du bien-être, » nous aimons mieux nous tromper à le pourſuivre, que de » ne rien faire pour le chercher, & ſortis une fois de la » place où nous pouvons le connoître, nous n'y ſavons plus » revenir.

» Avec la même ignorance j'eſſayai d'éviter la même faute. » En prenant ſoin de toi, je réſolus de ne pas faire un pas » inutile & de t'empêcher d'en faire. Je me tins dans la route » de la nature, en attendant qu'elle me montrât celle du » bonheur. Il s'eſt trouvé qu'elle étoit la même, & qu'en » n'y penſant pas je l'avois ſuivie.

» Sois mon témoin, ſois mon juge, je ne te récuſerai » jamais. Tes premiers ans n'ont point été ſacrifiés à ceux » qui les devoient ſuivre ; tu as joui de tous les biens que la » nature t'avois donnés. Des maux auxquels elle t'aſſujettit, » & dont j'ai pu te garantir, tu n'as ſenti que ceux qui pou- » voient t'endurcir aux autres. Tu n'en as jamais ſouffert » aucun que pour en éviter un plus grand. Tu n'as connu ni » la haine, ni l'eſclavage. Libre & content, tu es reſté juſte » & bon : car la peine & le vice ſont inſéparables, & jamais » l'homme ne devient méchant que lorſqu'il eſt malheureux. » Puiſſe le ſouvenir de ton enfance ſe prolonger juſqu'à tes » vieux jours : je ne crains pas que jamais ton cœur ſe la » rappelle ſans donner quelques bénédictions à la main qui » la gouverna.

» Quand tu es entré dans l'âge de raiſon, je t'ai garanti
» de l'opinion des hommes; quand ton cœur eſt devenu ſen-
» ſible, je t'ai préſervé de l'empire des paſſions. Si j'avois
» pu prolonger ce calme intérieur juſqu'à la fin de ta vie,
» j'aurois mis mon ouvrage en ſureté, & tu ſerois toujours
» heureux autant qu'un homme peut l'être : mais cher Emile,
» j'ai eu beau tremper ton ame dans le ſtyx, je n'ai pu la
» rendre par-tout invulnérable; il s'éleve un nouvel ennemi
» que tu n'as pas encore appris à vaincre, & dont je ne
» puis plus te ſauver. Cet ennemi, c'eſt toi-même. La nature
» & la fortune t'avoient laiſſé libre. Tu pouvois endurer la
» miſere; tu pouvois ſupporter les douleurs du corps, celles
» de l'ame t'étoient inconnues; tu ne tenois à rien qu'à la
» condition humaine, & maintenant tu tiens à tous les atta-
» chemens que tu t'es donnés; en apprenant à deſirer, tu
» t'es rendu l'eſclave de tes deſirs. Sans que rien change en
» toi, ſans que rien t'offenſe, ſans que rien touche à ton
» être, que de douleurs peuvent attaquer ton ame! Que de
» maux tu peux ſentir ſans être malade! Que de morts tu
» peux ſouffrir ſans mourir! Un menſonge, une erreur, un
» doute, peut te mettre au déſeſpoir.

» Tu voyois au théâtre les héros livrés à des douleurs
» extrêmes, faire retentir la ſcene de leurs cris inſenſés,
» s'affliger comme des femmes, pleurer comme des enfans,
» & mériter ainſi les applaudiſſemens publics. Souviens-toi
» du ſcandale que te cauſoient ces lamentations, ces cris,
» ces plaintes, dans des hommes dont on ne devoit attendre
» que des actes de conſtance & de fermeté. Quoi! diſois-tu

» tout indigné, ce ſont-là les exemples qu'on nous donne à » ſuivre, les modeles qu'on nous offre à imiter ! A-t-on » peur que l'homme ne ſoit pas aſſez petit, aſſez malheu- » reux, aſſez foible, ſi l'on ne vient encore encenſer ſa foi- » bleſſe ſous la fauſſe image de la vertu ? Mon jeune ami, » ſois plus indulgent déſormais pour la ſcene : te voilà devenu » l'un de ſes héros.

» Tu ſais ſouffrir & mourir ; tu ſais endurer la loi de la » néceſſité dans les maux phyſiques, mais tu n'as point » encore impoſé de loix aux appétits de ton cœur, & c'eſt » de nos affections, bien plus que de nos beſoins, que naît » le trouble de notre vie. Nos deſirs ſont étendus, notre » force eſt preſque nulle. L'homme tient par ſes vœux à mille » choſes, & par lui-même il ne tient à rien, pas même à ſa » propre vie ; plus il augmente ſes attachemens, plus il » multiplie ſes peines. Tout ne fait que paſſer ſur la terre : » tout ce que nous aimons nous échappera tôt ou tard, & » nous y tenons comme s'il devoit durer éternellement. Quel » effroi ſur le ſeul ſoupçon de la mort de Sophie ! As-tu » donc compté qu'elle vivroit toujours ? Ne meurt-il per- » ſonne à ſon âge ? Elle doit mourir, mon enfant, & » peut-être avant toi. Qui ſait ſi elle eſt vivante à préſent » même ? La nature ne t'avoit aſſervi qu'à une ſeule mort ; » tu t'aſſervis à une ſeconde ; te voilà dans le cas de mourir » deux fois.

» Ainſi ſoumis à tes paſſions déréglées, que tu vas reſter à » plaindre ! Toujours des privations, toujours des pertes, » toujours des alarmes ; tu ne jouiras pas même de ce qui

» te ſera laiſſé. La crainte de tout perdre t'empêchera de » rien poſſéder ; pour n'avoir voulu ſuivre que tes paſſions, » jamais tu ne les pourras ſatisfaire. Tu chercheras toujours » le repos, il fuira toujours devant toi ; tu ſeras miſérable » & tu deviendras méchant ; & comment pourrois-tu ne » pas l'être, n'ayant de loi que tes deſirs effrénés ? Si tu ne » peux ſupporter des privations involontaires, comment t'en » impoſeras-tu volontairement ? Comment ſauras-tu ſacrifier » le penchant au devoir, & réſiſter à ton cœur pour écouter » ta raiſon ? Toi qui ne veux déjà plus voir celui qui t'ap- » prendra la mort de ta maîtreſſe, comment verrois-tu celui » qui voudroit te l'ôter vivante ? celui qui t'oſeroit dire, elle » eſt morte pour toi, la vertu te ſépare d'elle ? S'il faut » vivre avec elle quoiqu'il arrive, que Sophie ſoit mariée ou » non, que tu ſois libre ou ne le ſois pas, qu'elle t'aime ou » te haïſſe, qu'on te l'accorde ou qu'on te la refuſe, n'im- » porte, tu la veux, il la faut poſſéder à quelque prix que » ce ſoit. Apprends-moi donc à quel crime s'arrête celui qui » n'a de loix que les vœux de ſon cœur, & ne ſait réſiſter » à rien de ce qu'il deſire ?

» Mon enfant, il n'y a point de bonheur ſans courage, » ni de vertu ſans combat. Le mot de *vertu* vient de *force ;* » la force eſt la baſe de toute vertu. La vertu n'appartient » qu'à un être foible par ſa nature & fort par ſa volonté ; » c'eſt en cela que conſiſte le mérite de l'homme juſte ; » & quoique nous appellions Dieu bon, nous ne l'appellons » pas vertueux, parce qu'il n'a pas beſoin d'effort pour bien » faire. Pour t'expliquer ce mot ſi profané, j'ai attendu que

» tu fuſſes en état de m'entendre. Tant que la vertu ne coûte » rien à pratiquer, on a peu beſoin de la connoître. Ce be- » ſoin vient quand les paſſions s'éveillent : il eſt déjà venu » pour toi.

» En t'élevant dans toute la ſimplicité de la nature, au » lieu de te prêcher de pénibles devoirs, je t'ai garanti des » vices qui rendent ces devoirs pénibles, je t'ai moins » rendu le menſonge odieux qu'inutile, je t'ai moins appris à » rendre à chacun ce qui lui appartient, qu'à ne te ſou- » cier que de ce qui eſt à toi. Je t'ai fait plutôt bon » que vertueux : mais celui qui n'eſt que bon, ne de- » meure tel qu'autant qu'il a du plaiſir à l'être : la bonté » ſe briſe & périt ſous le choc des paſſions humaines ; » l'homme qui n'eſt que bon, n'eſt bon que pour lui.

» Qu'eſt-ce donc que l'homme vertueux ? C'eſt celui » qui ſait vaincre ſes affections. Car alors il ſuit ſa rai- » ſon, ſa conſcience, il fait ſon devoir, il ſe tient dans » l'ordre, & rien ne l'en peut écarter. Juſqu'ici tu n'étois » libre qu'en apparence ; tu n'avois que la liberté précaire » d'un eſclave à qui l'on n'a rien commandé. Maintenant ſois » libre en effet ; apprends à devenir ton propre maître ; » commande à ton cœur, ô Emile ! & tu ſeras vertueux.

» Voilà donc un autre apprentiſſage à faire, & cet ap- » prentiſſage eſt plus pénible que le premier ; car la nature » nous délivre des maux qu'elle nous impoſe, ou nous » apprend à les ſupporter ; mais elle ne nous dit rien » pour ceux qui nous viennent de nous ; elle nous aban- » donne à nous-mêmes ; elle nous laiſſe, victimes de

» nos

» nos paſſions, ſuccomber à nos vaines douleurs, & nous » glorifier encore des pleurs dont nous aurions dû rougir.

» C'eſt ici ta premiere paſſion. C'eſt la ſeule, peut-être, » qui ſoit digne de toi. Si tu la ſais régir en homme, elle » ſera la derniere; tu ſubjugueras toutes les autres, & tu » n'obéiras qu'à celle de la vertu.

» Cette paſſion n'eſt pas criminelle, je le ſais bien; elle » eſt auſſi pure que les ames qui la reſſentent. L'honnêteté » la forma, l'innocence l'a nourrie. Heureux amans! Les » charmes de la vertu ne ſont qu'ajouter pour vous à ceux » de l'amour; & le doux lien qui vous attend, n'eſt pas » moins le prix de votre ſageſſe, que celui de votre atta- » chement. Mais dis-moi, homme ſincere; cette paſſion ſi » pure t'en a-t-elle moins ſubjugué? T'en es-tu moins » rendu l'eſclave, & ſi demain elle ceſſoit d'être innocente, » l'étoufferois-tu dès demain? C'eſt à préſent le moment » d'eſſayer tes forces; il n'eſt plus tems quand il les faut » employer. Ces dangereux eſſais doivent ſe faire loin du » péril. On ne s'exerce point au combat devant l'ennemi; » on s'y prépare avant la guerre; on s'y préſente déjà tout » préparé.

» C'eſt une erreur de diſtinguer les paſſions en permiſes » & défendues, pour ſe livrer aux premieres & ſe refuſer » aux autres. Toutes ſont bonnes quand on en reſte le » maître, toutes ſont mauvaiſes quand on s'y laiſſe aſſu- » jettir. Ce qui nous eſt défendu par la nature, c'eſt d'é- » tendre nos attachemens plus loin que nos forces; ce » qui nous eſt défendu par la raiſon, c'eſt de vouloir ce

» que nous ne pouvons obtenir ; ce qui nous eſt défendu » par la conſcience, n'eſt pas d'être tentés, mais de nous » laiſſer vaincre aux tentations. Il ne dépend pas de nous » d'avoir ou de n'avoir pas des paſſions : mais il dépend » de nous de régner ſur elles. Tous les ſentimens que » nous dominons ſont légitimes, tous ceux qui nous do- » minent ſont criminels. Un homme n'eſt pas coupa- » ble d'aimer la femme d'autrui, s'il tient cette paſſion » malheureuſe aſſervie à la loi du devoir : il eſt coupable » d'aimer ſa propre femme au point d'immoler tout à cet » amour.

» N'attends pas de moi de longs préceptes de morale, » je n'en ai qu'un ſeul à te donner, & celui-là comprend » tous les autres. Sois homme ; retire ton cœur dans les » bornes de ta condition. Etudie & connois ces bornes ; » quelque étroites qu'elles ſoient, on n'eſt point malheu- » reux tant qu'on s'y renferme : on ne l'eſt que quand on » veut les paſſer ; on l'eſt quand, dans ſes deſirs inſenſés, » on met au rang des poſſibles ce qui ne l'eſt pas ; on l'eſt » quand on oublie ſon état d'homme pour s'en forger d'ima- » ginaires, deſquels on retombe toujours dans le ſien. Les » ſeuls biens dont la privation coûte, ſont ceux auxquels on » croit avoir droit. L'évidente impoſſibilité de les obtenir » en détache, les ſouhaits ſans eſpoir ne tourmentent point. » Un gueux n'eſt point tourmenté du deſir d'être Roi ; » un Roi ne veut être Dieu que quand il croit n'être plus » homme.

» Les illuſions de l'orgueil ſont la ſource de nos plus

» grands maux : mais la contemplation de la miſere humaine » rend le ſage toujours modéré. Il ſe tient à ſa place, il » ne s'agite point pour en ſortir, il n'uſe point inutilement » ſes forces pour jouir de ce qu'il ne peut conſerver, & les » employant toutes à bien poſſéder ce qu'il a, il eſt en effet » plus puiſſant & plus riche de tout ce qu'il deſire de moins » que nous. Etre mortel & périſſable, irai-je me former des » nœuds éternels ſur cette terre, où tout change, où tout » paſſe, & dont je diſparoîtrai demain ? O Emile, ô mon » fils, en te perdant que me reſteroit-il de moi ? Et » pourtant il faut que j'apprenne à te perdre : car qui ſait » quand tu me ſeras ôté ?

» Veux-tu donc vivre heureux & ſage ? N'attache ton » cœur qu'à la beauté qui ne périt point : que ta condition » borne tes deſirs, que tes devoirs aillent avant tes pen- » chans ; étends la loi de la néceſſité aux choſes morales : » apprends à perdre ce qui peut t'être enlevé ; apprends à » tout quitter quand la vertu l'ordonne, à te mettre au- » deſſus des événemens, à détacher ton cœur ſans qu'ils le » déchirent, à être courageux dans l'adverſité, afin de n'être » jamais miſérable ; à être ferme dans ton devoir, afin de » n'être jamais criminel. Alors tu ſeras heureux malgré la » fortune, & ſage malgré les paſſions. Alors tu trouveras » dans la poſſeſſion même des biens fragiles, une volupté » que rien ne pourra troubler ; tu les poſſéderas ſans qu'ils » te poſſedent, & tu ſentiras que l'homme à qui tout » échappe, ne jouit que de ce qu'il ſait perdre. Tu n'auras » point, il eſt vrai, l'illuſion des plaiſirs imaginaires ; tu

» n'auras point auſſi les douleurs qui en ſont le fruit. Tu » gagneras beaucoup à cet échange, car ces douleurs ſont » fréquentes & réelles, & ces plaiſirs ſont rares & vains. » Vainqueur de tant d'opinions trompeuſes, tu le ſeras encore » de celle qui donne un ſi grand prix à la vie. Tu paſſeras » la tienne ſans trouble & la termineras ſans effroi : tu t'en » détacheras comme de toutes choſes. Que d'autres, ſaiſis » d'horreur, penſent en la quittant ceſſer d'être ; inſtruit de » ſon néant, tu croiras commencer. La mort eſt la fin » de la vie du méchant, & le commencement de celle du » juſte ».

Emile m'écoute avec une attention mêlée d'inquiétude. Il craint à ce préambule quelque concluſion ſiniſtre. Il preſſent qu'en lui montrant la néceſſité d'exercer la force de l'ame, je veux le ſoumettre à ce dur exercice, & comme un bleſſé qui frémit en voyant approcher le Chirurgien, il croit déjà ſentir ſur ſa plaie la main douloureuſe, mais ſalutaire, qui l'empêche de tomber en corruption.

Incertain, troublé, preſſé de ſavoir où j'en veux venir, au lieu de répondre, il m'interroge, mais avec crainte. Que faut-il faire, me dit-il, preſqu'en tremblant, & ſans oſer lever les yeux ? Ce qu'il faut faire, réponds-je d'un ton ferme ! il faut quitter Sophie. Que dites-vous ? s'écrie-t-il avec emportement : quitter Sophie ! la quitter, la tromper, être un traître, un fourbe, un parjure !..... Quoi ! réponds-je, en l'interrompant ; c'eſt de moi qu'Emile craint d'apprendre à mériter de pareils noms ? Non, continue-t-il avec la même impétuoſité, ni de vous ni d'un autre : je ſaurai,

malgré vous, conſerver votre ouvrage ; je ſaurai ne les pas mériter.

Je me ſuis attendu à cette premiere furie : je la laiſſe paſſer ſans m'émouvoir. Si je n'avois pas la modération que je lui prêche, j'aurois bonne grace à la lui prêcher ! Emile me connoît trop pour me croire capable d'exiger de lui rien qui ſoit mal, & il ſait bien qu'il feroit mal de quitter Sophie, dans le ſens qu'il donne à ce mot. Il attend donc enfin que je m'explique. Alors, je reprends mon diſcours.

» Croyez-vous, cher Emile, qu'un homme, en quelque » ſituation qu'il ſe trouve, puiſſe être plus heureux que vous » l'êtes depuis trois mois ? Si vous le croyez, détrompez-» vous. Avant de goûter les plaiſirs de la vie, vous en » avez épuiſé le bonheur. Il n'y a rien au-delà de ce que » vous avez ſenti. La félicité des ſens eſt paſſagere. L'état » habituel du cœur y perd toujours. Vous avez plus joui » par l'eſpérance, que vous ne jouirez jamais en réalité. » L'imagination qui pare ce qu'on deſire, l'abandonne dans » la poſſeſſion. Hors le ſeul être exiſtant par lui-même, il » n'y a rien de beau que ce qui n'eſt pas. Si cet état eût » pu durer toujours, vous auriez trouvé le bonheur ſuprême. » Mais tout ce qui tient à l'homme ſe ſent de la caducité ; » tout eſt fini, tout eſt paſſager dans la vie humaine, & » quand l'état qui nous rend heureux dureroit ſans ceſſe, » l'habitude d'en jouir nous en ôteroit le goût. Si rien » ne change au-dehors, le cœur change ; le bonheur nous » quitte, ou nous le quittons.

» Le tems que vous ne meſuriez pas, s'écouloit durant

» votre délire. L'été finit, l'hiver s'approche. Quand nous » pourrions continuer nos courſes dans une ſaiſon ſi rude, » on ne le ſouffriroit jamais. Il faut bien, malgré nous, » changer de maniere de vivre; celle-ci ne peut plus durer. » Je vois dans vos yeux impatiens que cette difficulté ne » vous embarraſſe gueres : l'aveu de Sophie & vos propres » deſirs vous ſuggerent un moyen facile d'éviter la neige, » & de n'avoir plus de voyage à faire pour l'aller voir. » L'expédient eſt commode ſans doute; mais le printems » venu, la neige fond & le mariage reſte; il y faut penſer » pour toutes les ſaiſons.

» Vous voulez épouſer Sophie, & il n'y a pas cinq mois » que vous la connoiſſez ! Vous voulez l'épouſer, non par- » ce qu'elle vous convient, mais parce qu'elle vous plaît; » comme ſi l'amour ne ſe trompoit jamais ſur les conve- » nances, & que ceux qui commencent par s'aimer ne » finiſſent jamais par ſe haïr. Elle eſt vertueuſe, je le ſais; » mais en eſt-ce aſſez ? ſuffit-il d'être honnêtes gens pour » ſe convenir ? ce n'eſt pas ſa vertu que je mets en doute, » c'eſt ſon caractere. Celui d'une femme ſe montre-t-il en » un jour ? Savez-vous en combien de ſituations il faut » l'avoir vue pour connoître à fond ſon humeur ? Quatre » mois d'attachement vous répondent-ils de toute la vie ? » Peut-être deux mois d'abſence vous feront-ils oublier d'elle; » peut-être un autre n'attend-il que votre éloignement pour » vous effacer de ſon cœur; peut-être à votre retour la » trouverez-vous auſſi indifférente que vous l'avez trouvée » ſenſible juſqu'à préſent. Les ſentimens ne dépendent pas

» des principes ; elle peut reſter fort honnête, & ceſſer de » vous aimer. Elle ſera conſtante & fidelle, je penche à le » croire ; mais qui vous répond d'elle & qui lui répond de » vous, tant que vous ne vous êtes point mis à l'épreuve ? » Attendrez-vous pour cette épreuve, qu'elle vous devienne » inutile ? Attendrez-vous pour vous connoître, que vous » ne puiſſiez plus vous ſéparer ?

» Sophie n'a pas dix-huit ans, à peine en paſſez-vous » vingt-deux ; cet âge eſt celui de l'amour, mais non celui » du mariage. Quel pere & quelle mere de famille ! Eh ! » pour ſavoir élever des enfans, attendez au moins de ceſ- » ſer de l'être ! Savez-vous à combien de jeunes perſonnes » les fatigues de la groſſeſſe ſupportées avant l'âge ont af- » foibli la conſtitution, ruiné la ſanté, abrégé la vie ? Sa- » vez-vous combien d'enfans ſont reſtés languiſſans & foi- » bles, faute d'avoir été nourris dans un corps aſſez formé ? » Quand la mere & l'enfant croiſſent à la fois, & que la » ſubſtance néceſſaire à l'accroiſſement de chacun des deux » ſe partage, ni l'un ni l'autre n'a ce que lui deſtinoit la » nature : comment ſe peut-il que tous deux n'en ſouffrent » pas ? Ou je connois fort mal Emile, ou il aimera mieux » avoir une femme & des enfans robuſtes, que de con- » tenter ſon impatience aux dépens de leur vie & de leur » ſanté.

» Parlons de vous. En aſpirant à l'état d'époux & de pere, » en avez-vous bien médité les devoirs ? En devenant chef » de famille, vous allez devenir membre de l'Etat, & qu'eſt-ce » qu'être membre de l'Etat, le ſavez-vous ? ſavez-vous ce

„ que c'eſt que gouvernement, loix, patrie ? Savez-vous à „ quel prix il vous eſt permis de vivre, & pour qui vous „ devez mourir ? Vous croyez avoir tout appris, & vous „ ne ſavez rien encore. Avant de prendre une place dans „ l'ordre civil, apprenez à le connoître & à ſavoir quel rang „ vous y convient.

„ Emile, il faut quitter Sophie ; je ne dis pas l'abandonner : „ ſi vous en étiez capable, elle ſeroit trop heureuſe de ne vous „ avoir point épouſé ; il la faut quitter pour revenir digne „ d'elle. Ne ſoyez pas aſſez vain pour croire déjà la mériter. „ O combien il vous reſte à faire ! Venez remplir cette noble „ tâche ; venez apprendre à ſupporter l'abſence ; venez gagner „ le prix de la fidélité, afin qu'à votre retour vous puiſſiez „ vous honorer de quelque choſe auprès d'elle, & demander „ ſa main, non comme une grace, mais comme une „ récompenſe „.

Non encore exercé à lutter contre lui-même, non encore accoutumé à deſirer une choſe & à en vouloir une autre, le jeune homme ne ſe rend pas ; il réſiſte, il diſpute. Pourquoi ſe refuſeroit-il au bonheur qui l'attend ? Ne ſeroit-ce pas dédaigner la main qui lui eſt offerte que de tarder à l'accepter ? Qu'eſt-il beſoin de s'éloigner d'elle pour s'inſtruire de ce qu'il doit ſavoir ? Et quand cela ſeroit néceſſaire, pourquoi ne lui laiſſeroit-il pas, dans des nœuds indiſſolubles, le gage aſſuré de ſon retour ? Qu'il ſoit ſon époux, & il eſt prêt à me ſuivre ; qu'ils ſoient unis, & il la quitte ſans crainte.... Vous unir pour vous quitter, cher Emile, quelle contradiction ! Il eſt beau qu'un amant puiſſe vivre ſans ſa maîtreſſe,

maîtreſſe, mais un mari ne doit jamais quitter ſa femme ſans néceſſité. Pour guérir vos ſcrupules, je vois que vos délais doivent être involontaires : il faut que vous puiſſiez dire à Sophie que vous la quittez malgré vous. Hé bien, ſoyez content, & puiſque vous n'obéiſſez pas à la raiſon, reconnoiſſez un autre maître. Vous n'avez pas oublié l'engagement que vous avez pris avec moi. Emile, il faut quitter Sophie, je le veux.

A ce mot il baiſſe la tête, ſe tait, rêve un moment, & puis me regardant avec aſſurance, il me dit; quand partons-nous ? Dans huit jours, lui dis-je; il faut préparer Sophie à ce départ. Les femmes ſont plus foibles, on leur doit des ménagemens, & cette abſence n'étant pas un devoir pour elle, comme pour vous, il lui eſt permis de la ſupporter avec moins de courage.

Je ne ſuis que trop tenté de prolonger juſqu'à la ſéparation de mes jeunes gens le journal de leurs amours; mais j'abuſe depuis long-tems de l'indulgence des Lecteurs : abrégeons pour finir une fois. Emile oſera-t-il porter aux pieds de ſa maîtreſſe la même aſſurance qu'il vient de montrer à ſon ami ? Pour moi, je le crois; c'eſt de la vérité même de ſon amour qu'il doit tirer cette aſſurance. Il ſeroit plus confus devant elle, s'il lui en coûtoit moins de la quitter; il la quitteroit en coupable, & ce rôle eſt toujours embarraſſant pour un cœur honnête. Mais plus le ſacrifice lui coûte, plus il s'en honore aux yeux de celle qui le lui rend pénible. Il n'a pas peur qu'elle prenne le change ſur le motif qui le détermine. Il ſemble lui dire à chaque regard : ô Sophie ! lis dans mon

cœur, & ſois fidelle ; tu n'as pas un amant ſans vertu.

La fiere Sophie, de ſon côté, tâche de ſupporter avec dignité le coup imprévu qui la frappe. Elle s'efforce d'y paroître inſenſible ; mais comme elle n'a pas, ainſi qu'Emile, l'honneur du combat & de la victoire, ſa fermeté ſe ſoutient moins. Elle pleure, elle gémit en dépit d'elle, & la frayeur d'être oubliée, aigrit la douleur de la ſéparation. Ce n'eſt pas devant ſon amant qu'elle pleure, ce n'eſt pas à lui qu'elle montre ſes frayeurs ; elle étoufferoit plutôt, que de laiſſer échapper un ſoupir en ſa préſence ; c'eſt moi qui reçois ſes plaintes, qui vois ſes larmes, qu'elle affecte de prendre pour confident. Les femmes ſont adroites & ſavent ſe déguiſer : plus elle murmure en ſecret contre ma tyrannie, plus elle eſt attentive à me flatter ; elle ſent que ſon ſort eſt dans mes mains.

Je la conſole, je la raſſure, je lui réponds de ſon amant, ou plutôt de ſon époux : qu'elle lui garde la même fidélité qu'il aura pour elle, & dans deux ans il le ſera, je le jure. Elle m'eſtime aſſez, pour croire que je ne veux pas la tromper. Je ſuis garant de chacun des deux envers l'autre. Leurs cœurs, leur vertu, ma probité, la confiance de leurs parens, tout les raſſure ; mais que ſert la raiſon contre la foibleſſe ? Ils ſe ſéparent comme s'ils ne devoient plus ſe voir.

C'eſt alors que Sophie ſe rappelle les regrets d'Eucharis, & ſe croit réellement à ſa place. Ne laiſſons point durant l'abſence réveiller ces fantaſques amours. Sophie, lui dis-je un jour, faites avec Emile un échange de livres. Donnez-lui votre Télémaque, afin qu'il apprenne à lui reſſembler, &

Il en est désarmé je l'entraîne avec peine

qu'il vous donne le Spectateur, dont vous aimez la lecture. Etudiez-y les devoirs des honnêtes femmes, & ſongez que dans deux ans ces devoirs ſeront les vôtres. Cet échange plaît à tous deux, & leur donne de la confiance. Enfin, vient le triſte jour, il faut ſe ſéparer.

Le digne pere de Sophie, avec lequel j'ai tout concerté, m'embraſſe en recevant mes adieux; puis me prenant à part, il me dit ces mots d'un ton grave & d'un accent un peu appuyé. " J'ai tout fait pour vous complaire; je ſavois que je trai-„ tois avec un homme d'honneur : il ne me reſte qu'un mot „ à vous dire. Souvenez-vous que votre Eleve a ſigné ſon „ contrat de mariage ſur la bouche de ma Fille „.

Quelle différence dans la contenance des deux Amans ? Emile impétueux, ardent, agité, hors de lui, pouſſe des cris, verſe des torrens de pleurs ſur les mains du pere, de la mere, de la fille, embraſſe en ſanglottant tous les gens de la maiſon, & répete mille fois les mêmes choſes avec un déſordre qui feroit rire en toute autre occaſion. Sophie morne, pâle, l'œil éteint, le regard ſombre, reſte en repos, ne dit rien, ne pleure point, ne voit perſonne, pas même Emile. Il a beau lui prendre les mains, la preſſer dans ſes bras; elle reſte immobile, inſenſible à ſes pleurs, à ſes careſſes, à tout ce qu'il fait; il eſt déjà parti pour elle. Combien cet objet eſt plus touchant que la plainte importune & les regrets bruyans de ſon amant ! Il le voit, il le ſent, il en eſt navré : je l'entraîne avec peine : ſi je le laiſſe encore un moment, il ne voudra plus partir. Je ſuis charmé qu'il emporte avec lui cette triſte image. Si jamais il eſt

tenté d'oublier ce qu'il doit à Sophie, en la lui rappellant telle qu'il la vit au moment de ſon départ, il faudra qu'il ait le cœur bien aliéné, ſi je ne le ramene pas à elle.

DES VOYAGES.

ON demande s'il eſt bon que les jeunes gens voyagent, & l'on diſpute beaucoup là-deſſus. Si l'on propoſoit autrement la queſtion, & qu'on demandât s'il eſt bon que les hommes aient voyagé, peut-être ne diſputeroit-on pas tant.

L'abus des livres tue la ſcience. Croyant ſavoir ce qu'on a lu, on ſe croit diſpenſé de l'apprendre. Trop de lecture ne ſert qu'à faire de préſomptueux ignorans. De tous les ſiecles de littérature, il n'y en a point eu où l'on lût tant que dans celui-ci, & point où l'on fût moins ſavant : de tous les pays de l'Europe, il n'y en a point où l'on imprime tant d'hiſtoires, de relations, de voyages, qu'en France, & point où l'on connoiſſe moins le génie & les mœurs des autres Nations. Tant de livres nous font négliger le livre du monde, où ſi nous y liſons encore, chacun s'en tient à ſon feuillet. Quand le mot *peut-on être Perſan* me ſeroit inconnu, je devinerois, à l'entendre dire, qu'il vient du pays où les préjugés nationaux ſont le plus en regne, & du ſexe qui les propage le plus.

Un Pariſien croit connoître les hommes & ne connoît que les François; dans ſa ville, toujours pleine d'étrangers,

il regarde chaque étranger comme un phénomene extraordinaire qui n'a rien d'égal dans le reſte de l'Univers. Il faut avoir vu de près les Bourgeois de cette grande ville, il faut avoir vécu chez eux pour croire qu'avec tant d'eſprit on puiſſe être auſſi ſtupides. Ce qu'il y a de bizarre eſt que chacun d'eux a lu dix fois, peut-être, la deſcription du pays dont un habitant va ſi fort l'émerveiller.

C'eſt trop d'avoir à percer à la fois les préjugés des Auteurs & les nôtres pour arriver à la vérité. J'ai paſſé ma vie à lire des relations de voyages, & je n'en ai jamais trouvé deux qui m'aient donné la même idée du même peuple. En comparant le peu que je pouvois obſerver avec ce que j'avois lu, j'ai fini par laiſſer là les Voyageurs, & regretter le tems que j'avois donné pour m'inſtruire à leur lecture, bien convaincu qu'en fait d'obſervations de toute eſpece il ne faut pas lire, il faut voir. Cela ſeroit vrai dans cette occaſion, quand tous les Voyageurs ſeroient ſinceres, qu'ils ne diroient que ce qu'ils ont vu ou ce qu'ils croient, & qu'ils ne déguiſeroient la vérité que par les fauſſes couleurs qu'elle prend à leurs yeux. Que doit-ce être quand il la faut démêler encore à travers leurs menſonges & leur mauvaiſe foi?

Laiſſons donc la reſſource des livres qu'on nous vante, à ceux qui ſont faits pour s'en contenter. Elle eſt bonne, ainſi que l'art de Raimond Lulle, pour apprendre à babiller de ce qu'on ne ſait point. Elle eſt bonne pour dreſſer des Platons de quinze ans à philoſopher dans des cercles, & à inſtruire une compagnie des uſages de l'Egypte & des Indes, ſur la foi de Paul-Lucas ou de Tavernier.

Je tiens pour maxime inconteſtable que quiconque n'a vu qu'un peuple, au lieu de connoître les hommes, ne connoît que les gens avec leſquels il a vécu. Voici donc encore une autre maniere de poſer la même queſtion des voyages. Suffit-il qu'un homme bien élevé ne connoiſſe que ſes compatriotes, ou s'il lui importe de connoître les hommes en général? Il ne reſte plus ici ni diſpute ni doute. Voyez combien la ſolution d'une queſtion difficile dépend quelquefois de la maniere de la poſer.

Mais pour étudier les hommes faut-il parcourir la terre entiere? Faut-il aller au Japon obſerver les Européens? Pour connoître l'eſpece faut-il connoître tous les individus? Non, il y a des hommes qui ſe reſſemblent ſi fort, que ce n'eſt pas la peine de les étudier ſéparément. Qui a vu dix François les a tous vus; quoiqu'on n'en puiſſe pas dire autant des Anglois & de quelques autres peuples, il eſt pourtant certain que chaque Nation a ſon caractere propre & ſpécifique qui ſe tire par induction, non de l'obſervation d'un ſeul de ſes membres, mais de pluſieurs. Celui qui a comparé dix peuples connoît les hommes, comme celui qui a vu dix François connoît les François.

Il ne ſuffit pas, pour s'inſtruire, de courir les pays; il faut ſavoir voyager. Pour obſerver il faut avoir des yeux, & les tourner vers l'objet qu'on veut connoître. Il y a beaucoup de gens que les voyages inſtruiſent encore moins que les livres; parce qu'ils ignorent l'art de penſer, que dans la lecture leur eſprit eſt au moins guidé par l'Auteur, & que dans leurs voyages, ils ne ſavent rien voir d'eux-mêmes.

D'autres ne s'inſtruiſent point, parce qu'ils ne veulent pas s'inſtruire. Leur objet eſt ſi différent, que celui-là ne les frappe gueres ; c'eſt grand hazard ſi l'on voit exactement ce qu'on ne ſe ſoucie point de regarder. De tous les peuples du monde le François eſt celui qui voyage le plus, mais plein de ſes uſages, il confond tout ce qui n'y reſſemble pas. Il y a des François dans tous les coins du monde. Il n'y a point de pays où l'on trouve plus de gens qui aient voyagé, qu'on en trouve en France. Avec cela pourtant, de tous les peuples de l'Europe celui qui en voit le plus, les connoît le moins. L'Anglois voyage auſſi, mais d'une autre maniere ; il faut que ces deux peuples ſoient contraires en tout. La Nobleſſe Angloiſe voyage, la Nobleſſe Françoiſe ne voyage point : le peuple François voyage, le peuple Anglois ne voyage point. Cette différence me paroît honorable au dernier. Les François ont preſque toujours quelque vue d'intérêt dans leurs voyages : mais les Anglois ne vont point chercher fortune chez les autres Nations, ſi ce n'eſt par le commerce, & les mains pleines ; quand ils y voyagent, c'eſt pour y verſer leur argent, non pour vivre d'induſtrie ; ils ſont trop fiers pour aller ramper hors de chez eux. Cela fait auſſi qu'ils s'inſtruiſent mieux chez l'étranger que ne font les François qui ont un tout autre objet en tête. Les Anglois ont pourtant auſſi leurs préjugés nationaux ; ils en ont même plus que perſonne ; mais ces préjugés tiennent moins à l'ignorance qu'à la paſſion. L'Anglois a les préjugés de l'orgueil, & le François ceux de la vanité.

Comme les peuples les moins cultivés ſont généralement

les plus ſages ; ceux qui voyagent le moins, voyagent le mieux ; parce qu'étant moins avancés que nous dans nos recherches frivoles, & moins occupés des objets de notre vaine curioſité, ils donnent toute leur attention à ce qui eſt véritablement utile. Je ne connois gueres que les Eſpagnols qui voyagent de cette maniere. Tandis qu'un François court chez les Artiſtes d'un pays, qu'un Anglois en fait deſſiner quelque antique, & qu'un Allemand porte ſon *album* chez tous les Savans, l'Eſpagnol étudie en ſilence le gouvernement, les mœurs, la police, & il eſt le ſeul des quatre qui de retour chez lui, rapporte de ce qu'il a vu quelque remarque utile à ſon pays.

Les Anciens voyageoient peu, liſoient peu, faiſoient peu de livres, & pourtant on voit dans ceux qui nous reſtent d'eux, qu'ils s'obſervoient mieux les uns les autres que nous n'obſervons nos contemporains. Sans remonter aux écrits d'Homere, le ſeul Poëte qui nous tranſporte dans les pays qu'il décrit, on ne peut refuſer à Hérodote l'honneur d'avoir peint les mœurs dans ſon Hiſtoire, quoiqu'elle ſoit plus en narrations qu'en réflexions, mieux que ne font tous nos Hiſtoriens, en chargeant leurs livres de portraits & de caracteres. Tacite a mieux décrit les Germains de ſon tems, qu'aucun Ecrivain n'a décrit les Allemands d'aujourd'hui. Inconteſtablement ceux qui ſont verſés dans l'hiſtoire ancienne connoiſſent mieux les Grecs, les Carthaginois, les Romains, les Gaulois, les Perſes, qu'aucun peuple de nos jours ne connoît ſes voiſins.

Il faut avouer auſſi que les caracteres originaux des peuples s'effaçant

s'effaçant de jour en jour, deviennent en même raiſon plus difficiles à ſaiſir. A meſure que les races ſe mêlent, & que les peuples ſe confondent, on voit peu-à-peu diſparoître ces différences nationales qui frappoient jadis au premier coup-d'œil. Autrefois que chaque nation reſtoit plus renfermée en elle-même, il y avoit moins de communications, moins de voyages, moins d'intérêts communs ou contraires, moins de liaiſons politiques & civiles de peuple à peuple; point tant de ces tracaſſeries royales appellées négociations, point d'Ambaſſadeurs ordinaires ou réſidens continuellement; les grandes navigations étoient rares, il y avoit peu de commerce éloigné, & le peu qu'il y en avoit, étoit fait par le Prince même qui s'y ſervoit d'étrangers, ou par des gens mépriſés qui ne donnoient le ton à perſonne, & ne rapprochoient point les nations. Il y a cent fois plus de liaiſon maintenant entre l'Europe & l'Aſie, qu'il n'y en avoit jadis entre la Gaule & l'Eſpagne : l'Europe ſeule étoit plus éparſe que la terre entiere ne l'eſt aujourd'hui.

Ajoutez à cela que les anciens peuples ſe regardant la plupart comme Autochthones, ou originaires de leur propre pays, l'occupoient depuis aſſez long-tems, pour avoir perdu la mémoire des ſiecles reculés où leurs ancêtres s'y étoient établis, & pour avoir laiſſé le tems au climat de faire ſur eux des impreſſions durables ; au lieu que parmi nous, après les invaſions des Romains, les récentes émigrations des Barbares ont tout mêlé, tout confondu. Les François d'aujourd'hui ne ſont plus ces grands corps blonds & blancs d'autrefois; les Grecs ne ſont plus ces beaux hommes faits pour

ſervir de modele à l'art ; la figure des Romains eux-mêmes a changé de caractere, ainſi que leur naturel : les Perſans, originaires de Tartarie, perdent chaque jour de leur laideur primitive, par le mêlange du ſang Circaſſien. Les Européens ne ſont plus Gaulois, Germains, Ibériens, Allobroges ; ils ne ſont tous que des Scytes diverſement dégénérés quant à la figure, & encore plus quant aux mœurs.

Voilà pourquoi les antiques diſtinctions des races, les qualités de l'air & du terroir, marquoient plus fortement de peuple à peuple les tempéramens, les figures, les mœurs, les caracteres, que tout cela ne peut ſe marquer de nos jours, où l'inconſtance Européenne ne laiſſe à nulle cauſe naturelle le tems de faire ſes impreſſions, & où les forêts abattues, les marais deſſéchés, la terre plus uniformément, quoique plus mal cultivée, ne laiſſent plus, même au phyſique, la même différence de terre à terre, & de pays à pays.

Peut-être avec de ſemblables réflexions ſe preſſeroit-on moins de tourner en ridicule Hérodote, Ctéſias, Pline, pour avoir repréſenté les habitans de divers pays, avec des traits originaux & des différences marquées que nous ne leur voyons plus. Il faudroit retrouver les mêmes hommes, pour reconnoître en eux les mêmes figures ; il faudroit que rien ne les eût changés, pour qu'ils fuſſent reſtés les mêmes. Si nous pouvions conſidérer à la fois tous les hommes qui ont été, peut-on douter que nous ne les trouvaſſions plus variés de ſiecle à ſiecle, qu'on ne les trouve aujourd'hui de nation à nation ?

En même-tems que les obſervations deviennent plus difficiles, elles ſe font plus négligemment & plus mal; c'eſt une autre raiſon du peu de ſuccès de nos recherches dans l'Hiſtoire naturelle du genre humain. L'inſtruction qu'on retire des voyages ſe rapporte à l'objet qui les fait entreprendre. Quand cet objet eſt un ſyſtême de Philoſophie, le voyageur ne voit jamais que ce qu'il veut voir : quand cet objet eſt l'intérêt, il abſorbe toute l'attention de ceux qui s'y livrent. Le commerce & les arts, qui mêlent & confondent les peuples, les empêchent auſſi de s'étudier. Quand ils ſavent le profit qu'ils peuvent faire l'un avec l'autre, qu'ont-ils de plus à ſavoir ?

Il eſt utile à l'homme de connoître tous les lieux où l'on peut vivre, afin de choiſir enſuite ceux où l'on peut vivre le plus commodément. Si chacun ſe ſuffiſoit à lui-même, il ne lui importeroit de connoître que le pays qui peut le nourrir. Le Sauvage qui n'a beſoin de perſonne, & ne convoite rien au monde, ne connoît & ne cherche à connoître d'autres pays que le ſien. S'il eſt forcé de s'étendre pour ſubſiſter, il fuit les lieux habités par les hommes; il n'en veut qu'aux bêtes, & n'a beſoin que d'elles pour ſe nourrir. Mais pour nous à qui la vie civile eſt néceſſaire, & qui ne pouvons plus nous paſſer de manger des hommes, l'intérêt de chacun de nous eſt de fréquenter les pays où l'on en trouve le plus. Voilà pourquoi tout afflue à Rome, à Paris, à Londres. C'eſt toujours dans les Capitales que le ſang humain ſe vend à meilleur marché. Ainſi l'on ne connoît que les grands peuples, & les grands peuples ſe reſſemblent tous.

Nous avons, dit-on, des Savans qui voyagent pour s'inſtruire; c'eſt une erreur. Les Savans voyagent par intérêt comme les autres. Les Platons, les Pythagores, ne ſe trouvent plus, ou s'il y en a, c'eſt bien loin de nous. Nos Savans ne voyagent que par ordre de la Cour; on les dépêche, on les défraye, on les paye pour voir tel ou tel objet, qui, très-ſûrement, n'eſt pas un objet moral. Ils doivent tout leur tems à cet objet unique, ils ſont trop honnêtes gens pour voler leur argent. Si dans quelque pays que ce puiſſe être, des curieux voyagent à leurs dépens, ce n'eſt jamais pour étudier les hommes, c'eſt pour les inſtruire. Ce n'eſt pas de ſcience qu'ils ont beſoin, mais d'oſtentation. Comment apprendroient-ils dans leurs voyages à ſecouer le joug de l'opinion? Ils ne les ſont que pour elle.

Il y a bien de la différence entre voyager pour voir du pays, ou pour voir des peuples. Le premier objet eſt toujours celui des curieux, l'autre n'eſt pour eux qu'acceſſoire. Ce doit être tout le contraire pour celui qui veut philoſopher. L'enfant obſerve les choſes, en attendant qu'il puiſſe obſerver les hommes. L'homme doit commencer par obſerver ſes ſemblables, & puis il obſerve les choſes s'il en a le tems.

C'eſt donc mal raiſonner, que de conclure que les voyages ſont inutiles, de ce que nous voyageons mal. Mais l'utilité des voyages reconnue, s'enſuivra-t-il qu'ils conviennent à tout le monde? Tant s'en faut; ils ne conviennent, au contraire, qu'à très-peu de gens: ils ne conviennent qu'aux hommes aſſez fermes ſur eux-mêmes, pour écouter les leçons de l'erreur ſans ſe laiſſer ſéduire, & pour voir l'exemple du vice

ſans ſe laiſſer entraîner. Les voyages pouſſent le naturel vers ſa pente, & achevent de rendre l'homme bon ou mauvais. Quiconque revient de courir le monde, eſt, à ſon retour, ce qu'il ſera toute ſa vie ; il en revient plus de méchans que de bons, parce qu'il en part plus d'enclins au mal qu'au bien. Les jeunes gens, mal élevés & mal conduits, contractent dans leurs voyages tous les vices des peuples qu'ils fréquentent, & pas une des vertus dont ces vices ſont mêlés : mais ceux qui ſont heureuſement nés, ceux dont on a bien cultivé le bon naturel, & qui voyagent dans le vrai deſſein de s'inſtruire, reviennent tous, meilleurs & plus ſages qu'ils n'étoient partis. Ainſi voyagera mon Emile : ainſi avoit voyagé ce jeune homme, digne d'un meilleur ſiecle, dont l'Europe étonnée admira le mérite, qui mourut pour ſon pays à la fleur de ſes ans, mais qui méritoit de vivre, & dont la tombe ornée de ſes ſeules vertus, attendoit pour être honorée qu'une main étrangere y ſemât des fleurs.

Tout ce qui ſe fait par raiſon, doit avoir ſes regles. Les voyages, pris comme une partie de l'éducation, doivent avoir les leurs. Voyager pour voyager, c'eſt errer, être vagabond; voyager pour s'inſtruire, eſt encore un objet trop vague : l'inſtruction qui n'a pas un but déterminé, n'eſt rien. Je voudrois donner au jeune homme un intérêt ſenſible à s'inſtruire, & cet intérêt bien choiſi fixeroit encore la nature de l'inſtruction. C'eſt toujours la ſuite de la méthode que j'ai tâché de pratiquer.

Or, après s'être conſidéré par ſes rapports phyſiques avec les autres êtres, par ſes rapports moraux avec les autres hom-

mes, il lui reſte à ſe conſidérer par ſes rapports civils avec ſes concitoyens. Il faut, pour cela, qu'il commence par étudier la nature du gouvernement en général, les diverſes formes de gouvernement, & enfin le gouvernement particulier ſous lequel il eſt né, pour ſavoir s'il lui convient d'y vivre: car, par un droit que rien ne peut abroger, chaque homme, en devenant majeur & maître de lui-même, devient maître auſſi de renoncer au contrat par lequel il tient à la communauté, en quittant le pays dans lequel elle eſt établie. Ce n'eſt que par le ſéjour qu'il y fait après l'âge de raiſon, qu'il eſt cenſé confirmer tacitement l'engagement qu'ont pris ſes ancêtres. Il acquiert le droit de renoncer à ſa patrie, comme à la ſucceſſion de ſon pere: encore le lieu de la naiſſance étant un don de la nature, cede-t-on du ſien en y renonçant. Par le droit rigoureux chaque homme reſte libre à ſes riſques en quelque lieu qu'il naiſſe, à moins qu'il ne ſe ſoumette volontairement aux loix, pour acquérir le droit d'en être protégé.

Je lui dirois donc, par exemple, juſqu'ici vous avez vécu ſous ma direction, vous étiez hors d'état de vous gouverner vous-même. Mais vous approchez de l'âge où les loix vous laiſſant la diſpoſition de votre bien, vous rendent maître de votre perſonne. Vous allez vous trouver ſeul dans la ſociété, dépendant de tout, même de votre patrimoine. Vous avez en vue un établiſſement. Cette vue eſt louable, elle eſt un des devoirs de l'homme; mais avant de vous marier, il faut ſavoir quel homme vous voulez être, à quoi vous voulez paſſer votre vie, quelles meſures vous voulez prendre pour aſſurer du pain

à vous & à votre famille ; car bien qu'il ne faille pas faire d'un tel ſoin ſa principale affaire, il y faut pourtant ſonger une fois. Voulez-vous vous engager dans la dépendance des hommes que vous mépriſez ? voulez-vous établir votre fortune & fixer votre état par des relations civiles qui vous mettront ſans ceſſe à la diſcrétion d'autrui, & vous forceront, pour échapper aux fripons, de devenir fripon vous-même ?

Là-deſſus je lui décrirai tous les moyens poſſibles de faire valoir ſon bien, ſoit dans le commerce, ſoit dans les charges, ſoit dans la finance, & je lui montrerai qu'il n'y en a pas un qui ne lui laiſſe des riſques à courir, qui ne le mette dans un état précaire & dépendant, & ne le force de régler ſes mœurs, ſes ſentimens, ſa conduite, ſur l'exemple & les préjugés d'autrui.

Il y a, lui dirai-je, un autre moyen d'employer ſon tems & ſa perſonne ; c'eſt de ſe mettre au ſervice, c'eſt-à-dire de ſe louer à très-bon compte, pour aller tuer des gens qui ne nous ont point fait de mal. Ce métier eſt en grande eſtime parmi les hommes, & ils font un cas extraordinaire de ceux qui ne ſont bons qu'à cela. Au ſurplus, loin de vous diſpenſer des autres reſſources, il ne vous les rend que plus néceſſaires ; car il entre auſſi dans l'honneur de cet état de ruiner ceux qui s'y dévouent. Il eſt vrai qu'ils ne s'y ruinent pas tous. La mode vient même inſenſiblement de s'y enrichir comme dans les autres. Mais je doute qu'en vous expliquant comment s'y prennent pour cela ceux qui réuſſiſſent, je vous rende curieux de les imiter.

Vous ſaurez encore que dans ce métier même il ne s'agit

plus de courage ni de valeur, ſi ce n'eſt peut-être auprès des femmes ; qu'au contraire le plus rampant, le plus bas, le plus ſervile eſt toujours le plus honoré ; que ſi vous vous aviſez de vouloir faire tout de bon votre métier, vous ſerez mépriſé, haï, chaſſé peut-être, tout au moins accablé de paſſe-droits & ſupplanté par tous vos camarades, pour avoir fait votre ſervice à la tranchée, tandis qu'ils faiſoient le leur à la toilette.

On ſe doute bien que tous ces emplois divers ne ſeront pas fort du goût d'Emile. Eh quoi ! me dira-t-il, ai-je oublié les jeux de mon enfance ? ai-je perdu mes bras ? ma force eſt-elle épuiſée ? ne ſais-je plus travailler ? Que m'importent tous vos beaux emplois, & toutes les ſottes opinions des hommes ? Je ne connois point d'autre gloire que d'être bienfaiſant & juſte ; je ne connois point d'autre bonheur que de vivre indépendant avec ce qu'on aime, en gagnant tous les jours de l'appétit & de la ſanté par ſon travail. Tous ces embarras dont vous me parlez ne me touchent gueres. Je ne veux pour tout bien qu'une petite métairie dans quelque coin du monde. Je mettrai toute mon avarice à la faire valoir, & je vivrai ſans inquiétude. Sophie & mon champ, & je ſerai riche.

Oui, mon ami, c'eſt aſſez pour le bonheur du ſage d'une femme & d'un champ qui ſoient à lui. Mais ces tréſors, bien que modeſtes, ne ſont pas ſi communs que vous penſez. Le plus rare eſt trouvé pour vous ; parlons de l'autre.

Un champ qui ſoit à vous, cher Emile ! & dans quel lieu le choiſirez-vous ? En quel coin de la terre pourrez-vous dire ;

je

je ſuis ici mon maître & celui du terrein qui m'appartient. On ſait en quels lieux il eſt aiſé de ſe faire riches, mais qui ſait où l'on peut ſe paſſer de l'être? Qui ſait où l'on peut vivre indépendant & libre, ſans avoir beſoin de faire mal à perſonne & ſans crainte d'en recevoir? Croyez-vous que le pays où il eſt toujours permis d'être honnête homme ſoit ſi facile à trouver? S'il eſt quelque moyen légitime & ſûr de ſubſiſter ſans intrigue, ſans affaire, ſans dépendance; c'eſt, j'en conviens, de vivre du travail de ſes mains, en cultivant ſa propre terre; mais où eſt l'Etat où l'on peut ſe dire, la terre que je foule eſt à moi? Avant de choiſir cette heureuſe terre, aſſurez-vous bien d'y trouver la paix que vous cherchez; gardez qu'un gouvernement violent, qu'une religion perſécutante, que des mœurs perverſes ne vous y viennent troubler. Mettez-vous à l'abri des impôts ſans meſure qui dévoreroient le fruit de vos peines, des procès ſans fin qui conſumeroient votre fonds. Faites en ſorte qu'en vivant juſtement, vous n'ayez point à faire votre cour à des Intendans, à leurs Subſtituts, à des Juges, à des Prêtres, à de puiſſans voiſins, à des fripons de toute eſpece, toujours prêts à vous tourmenter ſi vous les négligez. Mettez-vous ſur-tout à l'abri des vexations des grands & des riches; ſongez que par-tout leurs terres peuvent confiner à la vigne de Naboth. Si votre malheur veut qu'un homme en place achete ou bâtiſſe une maiſon près de votre chaumiere, répondez-vous qu'il ne trouvera pas le moyen, ſous quelque prétexte, d'envahir votre héritage pour s'arrondir, ou que vous ne verrez pas, dès demain peut-être, abſorber toutes vos reſſources dans un

large grand chemin. Que ſi vous vous conſervez du crédit pour parer à tous ces inconvéniens, autant vaut conſerver auſſi vos richeſſes, car elles ne vous coûteront pas plus à garder. La richeſſe & le crédit s'étayent mutuellement; l'un ſe ſoutient toujours mal ſans l'autre.

J'ai plus d'expérience que vous, cher Emile, je vois mieux la difficulté de votre projet. Il eſt beau, pourtant, il eſt honnête, il vous rendroit heureux en effet; efforçons-nous de l'exécuter. J'ai une propoſition à vous faire. Conſacrons les deux ans que nous avons pris juſqu'à votre retour, à choiſir un aſyle en Europe où vous puiſſiez vivre heureux avec votre famille à l'abri de tous les dangers dont je viens de vous parler. Si nous réuſſiſſons, vous aurez trouvé le vrai bonheur vainement cherché par tant d'autres, & vous n'aurez pas regret à votre tems. Si nous ne réuſſiſſons pas, vous ſerez guéri d'une chimere; vous vous conſolerez d'un malheur inévitable, & vous vous ſoumettrez à la loi de la néceſſité.

Je ne ſais ſi tous mes Lecteurs appercevront juſqu'où va nous mener cette recherche ainſi propoſée; mais je ſais bien que ſi, au retour de ſes voyages commencés & continués dans cette vue, Emile n'en revient pas verſé dans toutes les matieres de gouvernement, de mœurs publiques, & de maximes d'Etat de toute eſpece, il faut que lui ou moi ſoyons bien dépourvus, l'un d'intelligence, & l'autre de jugement.

Le droit politique eſt encore à naître, & il eſt à préſumer qu'il ne naîtra jamais. Grotius, le maître de tous nos

Savans en cette partie, n'eſt qu'un enfant, & qui pis eſt, un enfant de mauvaiſe foi. Quand j'entends élever Grotius juſqu'aux nues & couvrir Hobbes d'exécration, je vois combien d'hommes ſenſés liſent ou comprennent ces deux Auteurs. La vérité eſt que leurs principes ſont exactement ſemblables, ils ne different que par les expreſſions. Ils different auſſi par la méthode. Hobbes s'appuye ſur des ſophiſmes, & Grotius ſur des Poëtes : tout le reſte leur eſt commun.

Le ſeul moderne, en état de créer cette grande & inutile ſcience, eût été l'illuſtre Monteſquieu. Mais il n'eut garde de traiter des principes du droit politique ; il ſe contenta de traiter du droit poſitif des gouvernemens établis ; & rien au monde n'eſt plus différent que ces deux études.

Celui pourtant qui veut juger ſainement des gouvernemens tels qu'ils exiſtent, eſt obligé de les réunir toutes deux ; il faut ſavoir ce qui doit être, pour bien juger de ce qui eſt. La plus grande difficulté pour éclaircir ces importantes matieres, eſt d'intéreſſer un particulier à les diſcuter, de répondre à ces deux queſtions ; que m'importe ? &, qu'y puis-je faire ? Nous avons mis notre Emile en état de ſe répondre à toutes deux.

La deuxieme difficulté vient des préjugés de l'enfance, des maximes dans leſquelles on a été nourri, ſur-tout de la partialité des Auteurs, qui, parlant toujours de la vérité dont ils ne ſe ſoucient gueres, ne ſongent qu'à leur intérêt dont ils ne parlent point. Or, le peuple ne donne ni chaires, ni penſions, ni places d'Académies ; qu'on juge comment ſes droits doivent être établis par ces gens-là ! J'ai fait en ſorte

que cette difficulté fût encore nulle pour Emile. A peine ſait-il ce que c'eſt que gouvernement ; la ſeule choſe qui lui importe eſt de trouver le meilleur ; ſon objet n'eſt point de faire des livres, & ſi jamais il en fait, ce ne ſera point pour faire ſa cour aux puiſſances, mais pour établir les droits de l'humanité.

Il reſte une troiſieme difficulté plus ſpécieuſe que ſolide, & que je ne veux ni réſoudre, ni propoſer : il me ſuffit qu'elle n'effraye point mon zele ; bien ſûr qu'en des recherches de cette eſpece, de grands talens ſont moins néceſſaires qu'un ſincere amour de la juſtice & un vrai reſpect pour la vérité. Si donc les matieres de gouvernement peuvent être équitablement traitées, en voici, ſelon moi, le cas ou jamais.

Avant d'obſerver, il faut ſe faire des regles pour ſes obſervations : il faut ſe faire une échelle pour y rapporter les meſures qu'on prend. Nos principes de droit politique ſont cette échelle. Nos meſures ſont les loix politiques de chaque pays.

Nos élémens ſeront clairs, ſimples, pris immédiatement dans la nature des choſes. Ils ſe formeront des queſtions diſcutées entre nous, & que nous ne convertirons en principes que quand elles ſeront ſuffiſamment réſolues.

Par exemple, remontant d'abord à l'état de nature, nous examinerons ſi les hommes naiſſent eſclaves ou libres, aſſociés ou indépendans ; s'ils ſe réuniſſent volontairement ou par force ; ſi jamais la force qui les réunit peut former un droit permanent, par lequel cette force antérieure oblige, même quand elle eſt ſurmontée par une autre ; en ſorte que

depuis la force du Roi Nembrot, qui, dit-on, lui ſoumit les premiers Peuples, toutes les autres forces qui ont détruit celle-là ſoient devenues iniques & uſurpatoires, & qu'il n'y ait plus de légitimes Rois que les deſcendans de Nembrot ou ſes ayans-cauſe? ou bien ſi cette premiere force venant à ceſſer, la force qui lui ſuccede oblige à ſon tour, & détruit l'obligation de l'autre, en ſorte qu'on ne ſoit obligé d'obéir qu'autant qu'on y eſt forcé, & qu'on en ſoit diſpenſé ſitôt qu'on peut faire réſiſtance : droit qui, ce ſemble, n'ajouteroit pas grand'choſe à la force, & ne ſeroit gueres qu'un jeu de mots?

Nous examinerons ſi l'on ne peut pas dire que toute maladie vient de Dieu, & s'il s'enſuit pour cela que ce ſoit un crime d'appeller le Médecin?

Nous examinerons encore ſi l'on eſt obligé en conſcience de donner ſa bourſe à un bandit qui nous la demande ſur le grand chemin, quand même on pourroit la lui cacher? car enfin, le piſtolet qu'il tient eſt auſſi une puiſſance.

Si ce mot de puiſſance en cette occaſion veut dire autre choſe qu'une puiſſance légitime, & par conſéquent ſoumiſe aux loix dont elle tient ſon être?

Suppoſé qu'on rejette ce droit de force, & qu'on admette celui de la nature ou l'autorité paternelle comme principe des ſociétés, nous rechercherons la meſure de cette autorité, comment elle eſt fondée dans la nature, & ſi elle a d'autre raiſon que l'utilité de l'enfant, ſa foibleſſe, & l'amour naturel que le pere a pour lui? Si donc la foibleſſe de l'enfant venant à ceſſer, & ſa raiſon à mûrir, il ne devient

pas ſeul juge naturel de ce qui convient à ſa conſervation ; par conſéquent ſon propre maître, & indépendant de tout autre homme, même de ſon pere ? car il eſt encore plus ſûr que le fils s'aime lui-même, qu'il n'eſt ſûr que le pere aime le fils.

Si, le pere mort, les enfans ſont tenus d'obéir à leur aîné, ou à quelque autre qui n'aura pas pour eux l'attachement naturel d'un pere ; & ſi, de race en race, il y aura toujours un chef unique, auquel toute la famille ſoit tenue d'obéir ? Auquel cas on chercheroit comment l'autorité pourroit jamais être partagée, & de quel droit il y auroit ſur la terre entiere, plus d'un chef qui gouvernât le genre humain ?

Suppoſé que les peuples ſe fuſſent formés par choix, nous diſtinguerons alors le droit, du fait ; & nous demanderons ſi s'étant ainſi ſoumis à leurs freres, oncles ou parens, non qu'ils y fuſſent obligés, mais parce qu'ils l'ont bien voulu, cette ſorte de ſociété ne rentre pas toujours dans l'aſſociation libre & volontaire ?

Paſſant enſuite au droit d'eſclavage, nous examinerons ſi un homme peut légitimement s'aliéner à un autre, ſans reſtriction, ſans réſerve, ſans aucune eſpece de condition ? C'eſt-à-dire, s'il peut renoncer à ſa perſonne, à ſa vie, à ſa raiſon, à ſon *moi*, à toute moralité dans ſes actions, & ceſſer, en un mot, d'exiſter avant ſa mort, malgré la nature qui le charge immédiatement de ſa propre conſervation, & malgré ſa conſcience & ſa raiſon qui lui preſcrivent ce qu'il doit faire & ce dont il doit s'abſtenir ?

Que s'il y a quelque réſerve, quelque reſtriction dans l'acte

d'eſclavage, nous diſcuterons ſi cet acte ne devient pas alors un vrai contrat, dans lequel chacun des deux contractans, n'ayant point en cette qualité de Supérieur commun (17), reſtent leurs propres juges quant aux conditions du contrat, par conſéquent libres chacun dans cette partie, & maîtres de le rompre ſitôt qu'ils s'eſtiment lézés?

Que ſi donc un eſclave ne peut s'aliéner ſans réſerve à ſon maître, comment un Peuple peut-il s'aliéner ſans réſerve à ſon chef; & ſi l'eſclave reſte juge de l'obſervation du contrat par ſon maître, comment le peuple ne reſtera-t-il pas juge de l'obſervation du contrat par ſon chef?

Forcés de revenir ainſi ſur nos pas, & conſidérant le ſens de ce mot collectif de *peuple*, nous chercherons ſi pour l'établir il ne faut pas un contrat, au moins tacite, antérieur à celui que nous ſuppoſons?

Puiſqu'avant de s'élire un Roi, le peuple eſt un peuple, qu'eſt-ce qui l'a fait tel ſinon le contrat ſocial? Le contrat ſocial eſt donc la baſe de toute ſociété civile, & c'eſt dans la nature de cet acte qu'il faut chercher celle de la ſociété qu'il forme.

Nous rechercherons quelle eſt la teneur de ce contrat, & ſi l'on ne peut pas à-peu-près l'énoncer par cette formule: *Chacun de nous met en commun ſes biens, ſa perſonne, ſa vie & toute ſa puiſſance ſous la ſuprême direction de la volonté générale, & nous recevons en corps chaque membre, comme partie indiviſible du tout.*

(17) S'ils en avoient un, ce Supérieur commun ne ſeroit autre que le Souverain, & alors le droit d'eſclavage fondé ſur le droit de ſouveraineté, n'en ſeroit pas le principe.

Ceci ſuppoſé, pour définir les termes dont nous avons beſoin, nous remarquerons qu'au lieu de la perſonne particuliere de chaque contractant, cet acte d'aſſociation produit un corps moral & collectif, compoſé d'autant de membres que l'aſſemblée a de voix. Cette perſonne publique prend en général le nom de *corps politique :* lequel eſt appellé par ſes membres, *Etat* quand il eſt paſſif, *Souverain* quand il eſt actif, *Puiſſance* en le comparant à ſes ſemblables. A l'égard des membres eux-mêmes, ils prennent le nom de *peuple* collectivement, & s'appellent en particulier, *Citoyens*, comme membres de la *Cité*, ou participans à l'autorité ſouveraine, & *Sujets* comme ſoumis à la même autorité.

Nous remarquerons que cet acte d'aſſociation renferme un engagement réciproque du public & des particuliers, & que chaque individu, contractant, pour ainſi dire, avec lui-même, ſe trouve engagé ſous un double rapport; ſavoir comme membre du Souverain, envers les particuliers; & comme membre de l'Etat, envers le Souverain.

Nous remarquerons encore, que nul n'étant tenu aux engagemens qu'on n'a pris qu'avec ſoi, la délibération publique qui peut obliger tous les ſujets envers le Souverain, à cauſe des deux différens rapports ſous leſquels chacun d'eux eſt enviſagé, ne peut obliger l'Etat envers lui-même. Par où l'on voit qu'il n'y a ni ne peut y avoir d'autre loi fondamentale proprement dite, que le ſeul pacte ſocial. Ce qui ne ſignifie pas que le corps politique ne puiſſe, à certains égards, s'engager envers autrui; car par rapport à l'Etranger, il devient alors un être ſimple, un individu.

Les

Les deux parties contractantes, ſavoir chaque particulier & le public, n'ayant aucun Supérieur commun qui puiſſe juger leurs différends, nous examinerons ſi chacun des deux reſte le maître de rompre le contrat quand il lui plaît ; c'eſt-à-dire d'y renoncer pour ſa part ſitôt qu'il ſe croit lézé ?

Pour éclaircir cette queſtion, nous obſerverons que ſelon le pacte ſocial, le Souverain ne pouvant agir que par des volontés communes & générales, ſes actes ne doivent de même avoir que des objets généraux & communs ; d'où il ſuit qu'un particulier ne ſauroit être lézé directement par le Souverain, qu'ils ne le ſoient tous, ce qui ne ſe peut, puiſque ce ſeroit vouloir ſe faire du mal à ſoi-même. Ainſi le contrat ſocial n'a jamais beſoin d'autre garant que la force publique ; parce que la lézion ne peut jamais venir que des particuliers, & alors ils ne ſont pas pour cela libres de leur engagement, mais punis de l'avoir violé.

Pour bien décider toutes les queſtions ſemblables, nous aurons ſoin de nous rappeller toujours que le pacte ſocial eſt d'une nature particuliere, & propre à lui ſeul, en ce que le peuple ne contracte qu'avec lui-même, c'eſt-à-dire le peuple en corps comme Souverain, avec les particuliers comme ſujets. Condition qui fait tout l'artifice & le jeu de la machine politique, & qui ſeule rend légitimes, raiſonnables & ſans danger, des engagemens qui ſans cela ſeroient abſurdes, tyranniques, & ſujets aux plus énormes abus.

Les particuliers ne s'étant ſoumis qu'au Souverain, &

l'autorité ſouveraine n'étant autre choſe que la volonté générale, nous verrons comment chaque homme obéiſſant au Souverain, n'obéit qu'à lui-même, & comment on eſt plus libre dans le pacte ſocial, que dans l'état de Nature.

Après avoir fait la comparaiſon de la liberté naturelle avec la liberté civile quant aux perſonnes, nous ferons quant aux biens, celle du droit de propriété avec le droit de ſouveraineté, du domaine particulier avec le domaine éminent. Si c'eſt ſur le droit de propriété qu'eſt fondée l'autorité ſouveraine, ce droit eſt celui qu'elle doit le plus reſpecter; il eſt inviolable & ſacré pour elle, tant qu'il demeure un droit particulier & individuel: ſitôt qu'il eſt conſidéré comme commun à tous les Citoyens, il eſt ſoumis à la volonté générale, & cette volonté peut l'anéantir. Ainſi le Souverain n'a nul droit de toucher au bien d'un particulier, ni de pluſieurs; mais il peut légitimement s'emparer du bien de tous, comme cela ſe fit à Sparte au tems de Lycurgue; au lieu que l'abolition des dettes par Solon, fut un acte illégitime.

Puiſque rien n'oblige les ſujets que la volonté générale, nous rechercherons comment ſe manifeſte cette volonté, à quels ſignes on eſt ſûr de la reconnoître, ce que c'eſt qu'une loi, & quels ſont les vrais caracteres de la loi? Ce ſujet eſt tout neuf: la définition de la loi eſt encore à faire.

A l'inſtant que le peuple conſidere en particulier un ou pluſieurs de ſes membres, le peuple ſe diviſe. Il ſe forme entre le tout & ſa partie, une relation qui en fait deux êtres ſéparés, dont la partie eſt l'un, & le tout moins cette partie eſt l'autre. Mais le tout moins une partie n'eſt pas

le tout ; tant que ce rapport ſubſiſte, il n'y a donc plus de tout, mais deux parties inégales.

Au contraire, quand tout le peuple ſtatue ſur tout le peuple, il ne conſidere que lui-même, & s'il ſe forme un rapport, c'eſt de l'objet entier ſous un point de vue à l'objet entier ſous un autre point de vue, ſans aucune diviſion du tout. Alors l'objet ſur lequel on ſtatue eſt général, & la volonté qui ſtatue eſt auſſi générale. Nous examinerons s'il y a quelque autre eſpece d'acte qui puiſſe porter le nom de loi.

Si le Souverain ne peut parler que par des loix, & ſi la loi ne peut jamais avoir qu'un objet général & relatif également à tous les membres de l'Etat ; il s'enſuit que le Souverain n'a jamais le pouvoir de rien ſtatuer ſur un objet particulier ; & comme il importe cependant à la conſervation de l'Etat, qu'il ſoit auſſi décidé des choſes particulieres, nous rechercherons comment cela ſe peut faire ?

Les actes du Souverain ne peuvent être que des actes de volonté générale, des loix : il faut enſuite des actes déterminans, des actes de force ou de gouvernement pour l'exécution de ces mêmes loix, & ceux-ci, au contraire, ne peuvent avoir que des objets particuliers. Ainſi l'acte par lequel le Souverain ſtatue qu'on élira un chef eſt une loi, & l'acte par lequel on élit ce chef en exécution de la loi, n'eſt qu'un acte de gouvernement.

Voici donc un troiſieme rapport ſous lequel le peuple aſſemblé peut être conſidéré ; ſavoir, comme Magiſtrat ou exécuteur de la loi qu'il a portée comme Souverain (18).

(18) Ces queſtions & propoſitions ſont la plupart extraites *du contrat ſocial*, extrait lui-même d'un plus grand ouvrage entrepris ſans conſul-

Nous examinerons s'il eſt poſſible que le peuple ſe dépouille de ſon droit de ſouveraineté pour en revêtir un homme ou pluſieurs ; car l'acte d'élection n'étant pas une loi, & dans cet acte le peuple n'étant pas ſouverain lui-même, on ne voit point comment alors il peut transférer un droit qu'il n'a pas.

L'eſſence de la ſouveraineté conſiſtant dans la volonté générale, on ne voit point non plus comment on peut s'aſſurer qu'une volonté particuliere ſera toujours d'accord avec cette volonté générale. On doit bien plutôt préſumer qu'elle y ſera ſouvent contraire ; car l'intérêt privé tend toujours aux préférences & l'intérêt public à l'égalité ; & quand cet accord ſeroit poſſible, il ſuffiroit qu'il ne fût pas néceſſaire & indeſtructible pour que le droit ſouverain n'en pût réſulter.

Nous rechercherons ſi, ſans violer le pacte ſocial les chefs du peuple, ſous quelque nom qu'ils ſoient élus, peuvent jamais être autre choſe que les officiers du peuple, auxquels il ordonne de faire exécuter les loix ? ſi ces chefs ne lui doivent pas compte de leur adminiſtration, & ne ſont pas ſoumis eux-mêmes aux loix qu'ils ſont chargés de faire obſerver ?

Si le peuple ne peut aliéner ſon droit ſuprême, peut-il le confier pour un tems ? s'il ne peut ſe donner un maître, peut-il ſe donner des repréſentans ? Cette queſtion eſt importante & mérite diſcuſſion.

ter mes forces, & abandonné depuis long-tems. Le petit traité que j'en ai détaché, & dont c'eſt ici le ſommaire, ſera publié à part. *Note faite en* 1761.

Si le peuple ne peut avoir ni Souverain ni repréſentans, nous examinerons comment il peut porter ſes loix lui-même; s'il doit avoir beaucoup de loix, s'il doit les changer ſouvent; s'il eſt aiſé qu'un grand peuple ſoit ſon propre Légiſlateur?

Si le Peuple Romain n'étoit pas un grand Peuple?

S'il eſt bon qu'il y ait de grands Peuples?

Il ſuit des conſidérations précédentes, qu'il y a dans l'Etat un corps intermédiaire entre les Sujets & le Souverain; & ce corps intermédiaire formé d'un ou de pluſieurs membres eſt chargé de l'adminiſtration publique, de l'exécution des loix, & du maintien de la liberté civile & politique.

Les membres de ce corps s'appellent *Magiſtrats* ou *Rois*, c'eſt-à-dire, Gouverneurs. Le corps entier conſidéré par les hommes qui le compoſent s'appelle *Prince*, & conſidéré par ſon action, il s'appelle *Gouvernement*.

Si nous conſidérons l'action du corps entier agiſſant ſur lui-même, c'eſt-à-dire, le rapport du tout au tout, ou du Souverain à l'Etat, nous pouvons comparer ce rapport à celui des extrêmes d'une proportion continue, dont le gouvernement donne le moyen terme. Le Magiſtrat reçoit du Souverain les ordres qu'il donne au peuple; &, tout compenſé, ſon produit ou ſa puiſſance eſt au même degré que le produit ou la puiſſance des Citoyens qui ſont ſujets d'un côté & ſouverains de l'autre. On ne ſauroit altérer aucun des trois termes ſans rompre à l'inſtant la proportion. Si le Souverain veut gouverner, ou ſi le Prince veut donner des loix, ou ſi le Sujet refuſe d'obéir, le déſordre ſuccede à la

regle, & l'Etat diſſout, tombe dans le deſpotiſme ou dans l'anarchie.

Suppoſons que l'Etat ſoit compoſé de dix mille Citoyens. Le Souverain ne peut être conſidéré que collectivement & en corps ; mais chaque particulier a, comme Sujet, une exiſtence individuelle & indépendante. Ainſi le Souverain eſt au Sujet comme dix mille à un : c'eſt-à-dire, que chaque membre de l'Etat n'a pour ſa part que la dix millieme partie de l'autorité ſouveraine, quoiqu'il lui ſoit ſoumis tout entier. Que le peuple ſoit compoſé de cent mille hommes ; l'état des Sujets ne change pas, & chacun porte toujours tout l'empire des loix, tandis que ſon ſuffrage réduit à un cent-millieme a dix fois moins d'influence dans leur rédaction. Ainſi le Sujet reſtant toujours un, le rapport du Souverain augmente en raiſon du nombre des Citoyens. D'où il ſuit, que plus l'Etat s'agrandit, plus la liberté diminue.

Or, moins les volontés particulieres ſe rapportent à la volonté générale, c'eſt-à-dire les mœurs aux loix, plus la force réprimante doit augmenter. D'un autre côté, la grandeur de l'Etat donnant aux dépoſitaires de l'autorité publique plus de tentations & de moyens d'en abuſer ; plus le Gouvernement a de force pour contenir le peuple, plus le Souverain doit en avoir à ſon tour pour contenir le gouvernement.

Il ſuit de ce double rapport que la proportion continue entre le ſouverain, le Prince & le Peuple, n'eſt point une idée arbitraire, mais une conſéquence de la nature de l'Etat. Il ſuit encore que l'un des extrêmes, ſavoir le peuple, étant

fixe, toutes les fois que la raiſon doublée augmente ou diminue, la raiſon ſimple augmente ou diminue à ſon tour ; ce qui ne peut ſe faire ſans que le moyen terme change autant de fois. D'où nous pouvons tirer cette conſéquence, qu'il n'y a pas une conſtitution de gouvernement unique & abſolue ; mais qu'il doit y avoir autant de gouvernemens différens en nature qu'il y a d'Etats différens en grandeur.

Si plus le peuple eſt nombreux, moins les mœurs ſe rapportent aux loix, nous examinerons ſi par une analogie aſſez évidente on ne peut pas dire auſſi que plus les Magiſtrats ſont nombreux, plus le gouvernement eſt foible ?

Pour éclaircir cette maxime, nous diſtinguerons dans la perſonne de chaque Magiſtrat trois volontés eſſentiellement différentes. Premierement, la volonté propre de l'individu qui ne tend qu'à ſon avantage particulier ; ſecondement, la volonté commune des Magiſtrats, qui ſe rapporte uniquement au profit du Prince ; volonté qu'on peut appeller volonté de corps, laquelle eſt générale par rapport au gouvernement, & particuliere par rapport à l'Etat dont le gouvernement fait partie ; en troiſieme lieu, la volonté du peuple ou la volonté ſouveraine, laquelle eſt générale, tant par rapport à l'Etat conſidéré comme le tout, que par rapport au gouvernement conſidéré comme partie du tout. Dans une légiſlation parfaite la volonté particuliere & individuelle doit être preſque nulle, la volonté de corps propre au gouvernement très-ſubordonnée, & par conſéquent la volonté générale & ſouveraine eſt la regle de toutes les autres. Au contraire, ſelon l'ordre naturel, ces différentes volontés deviennent plus actives

à meſure qu'elles ſe concentrent ; la volonté générale eſt toujours la plus foible ; la volonté de corps a le ſecond rang, & la volonté particuliere eſt préférée à tout. En ſorte que chacun eſt premierement ſoi-même, & puis Magiſtrat, & puis Citoyen. Gradation directement oppoſée à celle qu'exige l'ordre ſocial.

Cela poſé : nous ſuppoſerons le gouvernement entre les mains d'un ſeul homme. Voilà la volonté particuliere & la volonté de corps parfaitement réunies, & par conſéquent celle-ci au plus haut degré d'intenſité qu'elle puiſſe avoir. Or, comme c'eſt de ce degré que dépend l'uſage de la force, & que la force abſolue du gouvernement étant toujours celle du peuple ne varie point, il s'enſuit que le plus actif des gouvernemens eſt celui d'un ſeul.

Au contraire, uniſſons le gouvernement à l'autorité ſuprême : faiſons le Prince du Souverain, & des Citoyens autant de Magiſtrats. Alors la volonté de corps parfaitement confondue avec la volonté générale, n'aura pas plus d'activité qu'elle, & laiſſera la volonté particuliere dans toute ſa force. Ainſi le gouvernement, toujours avec la même force abſolue, ſera dans ſon *minimum* d'activité.

Ces regles ſont inconteſtables, & d'autres conſidérations ſervent à les confirmer. On voit, par exemple, que les Magiſtrats ſont plus actifs dans leur corps que le Citoyen n'eſt dans le ſien, & que par conſéquent la volonté particuliere y a beaucoup plus d'influence. Car chaque Magiſtrat eſt preſque toujours chargé de quelque fonction particuliere de gouvernement ; au lieu que chaque Citoyen pris à part n'a aucune fonction

fonction de la ſouveraineté. D'ailleurs, plus l'Etat s'étend, plus ſa force réelle augmente, quoiqu'elle n'augmente pas en raiſon de ſon étendue : mais l'Etat reſtant le même, les Magiſtrats ont beau ſe multiplier, le gouvernement n'en acquiert pas une plus grande force réelle, parce qu'il eſt dépoſitaire de celle de l'Etat que nous ſuppoſons toujours égale. Ainſi, par cette pluralité, l'activité du gouvernement diminue, ſans que ſa force puiſſe augmenter.

Après avoir trouvé que le gouvernement ſe relâche à meſure que les Magiſtrats ſe multiplient, & que, plus le peuple eſt nombreux, plus la force réprimante du gouvernement doit augmenter, nous conclurons que le rapport des Magiſtrats au gouvernement doit être inverſe de celui des Sujets au Souverain : c'eſt-à-dire, que plus l'Etat s'agrandit, plus le gouvernement doit ſe reſſerrer, tellement que le nombre des chefs diminue en raiſon de l'augmentation du peuple.

Pour fixer enſuite cette diverſité de formes ſous des dénominations plus préciſes, nous remarquerons, en premier lieu, que le Souverain peut commettre le dépôt du gouvernement à tout le peuple ou à la plus grande partie du peuple, en ſorte qu'il y ait plus de Citoyens Magiſtrats que de Citoyens ſimples particuliers. On donne le nom de Démocratie à cette forme de gouvernement.

Ou bien il peut reſſerrer le gouvernement entre les mains d'un moindre nombre, en ſorte qu'il y ait plus de ſimples Citoyens que de Magiſtrats, & cette forme porte le nom d'Ariſtocratie.

Enfin, il peut concentrer tout le gouvernement entre les

mains d'un Magiſtrat unique. Cette troiſieme forme eſt la plus commune, & s'appelle Monarchie ou gouvernement royal.

Nous remarquerons que toutes ces formes, ou du moins les deux premieres, ſont ſuſceptibles de plus & de moins, & ont même une aſſez grande latitude. Car la Démocratie peut embraſſer tout le peuple ou ſe reſſerrer juſqu'à la moitié. L'Ariſtocratie, à ſon tour, peut de la moitié du peuple ſe reſſerrer indéterminément juſqu'aux plus petits nombres : la Royauté même admet quelquefois un partage, ſoit entre le pere & le fils, ſoit entre deux freres, ſoit autrement. Il y avoit toujours deux Rois à Sparte, & l'on a vu dans l'Empire Romain juſqu'à huit Empereurs à la fois, ſans qu'on pût dire que l'empire fût diviſé. Il y a un point où chaque forme de gouvernement ſe confond avec la ſuivante ; & ſous trois dénominations ſpécifiques, le gouvernement eſt réellement capable d'autant de formes que l'Etat a de Citoyens.

Il y a plus ; chacun de ces gouvernemens pouvant à certains égards ſe ſubdiviſer en diverſes parties, l'une adminiſtrée d'une maniere & l'autre d'une autre, il peut réſulter de ces trois formes combinées une multitude de formes mixtes dont chacune eſt multipliable par toutes les formes ſimples.

On a de tout tems beaucoup diſputé ſur la meilleure forme de gouvernement, ſans conſidérer que chacune eſt la meilleure en certains cas, & la pire en d'autres. Pour nous, ſi dans les différens Etats le nombre des Magiſtrats (19) doit

(19) On ſe ſouviendra que je n'entends parler ici que des Magiſtrats ſuprêmes ou chefs de la Nation ; les autres n'étant que leurs Subſtituts en telle ou telle partie.

être inverſe de celui des Citoyens, nous conclurons qu'en général le gouvernement démocratique convient aux petits Etats, l'ariſtocratique aux médiocres, & le monarchique aux grands.

C'eſt par le fil de ces recherches que nous parviendrons à ſavoir quels ſont les devoirs & les droits des Citoyens, & ſi l'on peut ſéparer les uns des autres? Ce que c'eſt que la patrie, en quoi préciſément elle conſiſte, & à quoi chacun peut connoître s'il a une patrie ou s'il n'en a point.

Après avoir ainſi conſidéré chaque eſpece de ſociété civile en elle-même, nous les comparerons pour en obſerver les divers rapports. Les unes grandes, les autres petites; les unes fortes, les autres foibles; s'attaquant, s'offenſant, s'entre-détruiſant, & dans cette action & réaction continuelle, faiſant plus de miſérables, & coûtant la vie à plus d'hommes, que s'ils avoient tous gardé leur premiere liberté. Nous examinerons ſi l'on n'en a pas fait trop ou trop peu dans l'inſtitution ſociale. Si les individus ſoumis aux loix & aux hommes, tandis que les ſociétés gardent entre elles l'indépendance de la nature, ne reſtent pas expoſés aux maux des deux états, ſans en avoir les avantages, & s'il ne vaudroit pas mieux qu'il n'y eût point de ſociété civile au monde, que d'y en avoir pluſieurs, n'eſt-ce pas cet état mixte qui participe à tous les deux, & n'aſſure ni l'un ni l'autre, *per quem neutrum licet, nec tanquam in bello paratum eſſe, nec tanquam in pace ſecurum*? N'eſt-ce pas cette aſſociation partielle & imparfaite qui produit la tyrannie & la guerre; & la tyrannie & la guerre ne ſont-elles pas les plus grands fléaux de l'humanité?

Nous examinerons enfin l'eſpece de remedes qu'on a cherchés à ces inconvéniens, par les ligues & confédérations, qui, laiſſant chaque Etat ſon maître au-dedans, l'arme au dehors contre tout aggreſſeur injuſte. Nous rechercherons comment on peut établir une bonne aſſociation fédérative, ce qui peut la rendre durable, & juſqu'à quel point on peut étendre le droit de la confédération, ſans nuire à celui de la ſouveraineté ?

L'Abbé de St. Pierre avoit propoſé une aſſociation de tous les Etats de l'Europe, pour maintenir entre eux une paix perpétuelle. Cette aſſociation étoit-elle praticable ? & ſuppoſant qu'elle eût été établie, étoit-il à préſumer qu'elle eût duré (20) ? Ces recherches nous menent directement à toutes les queſtions de droit public, qui peuvent achever d'éclaircir celles du droit politique.

Enfin nous poſerons les vrais principes du droit de la guerre, & nous examinerons pourquoi Grotius & les autres n'en ont donné que de faux.

Je ne ſerois pas étonné qu'au milieu de tous nos raiſonnemens, mon jeune homme, qui a du bon ſens, me dît en m'interrompant : on diroit que nous bâtiſſons notre édifice avec du bois, & non pas avec des hommes, tant nous alignons exactement chaque piece à la regle ! Il eſt vrai, mon ami, mais ſongez que le droit ne ſe plie point aux paſſions des

(20) Depuis que j'écrivois ceci, les raiſons *pour* ont été expoſées dans l'extrait de ce projet ; les raiſons *contre*, du moins celles qui m'ont paru ſolides, ſe trouveront dans le Recueil de mes écrits à la ſuite de ce même extrait.

hommes, & qu'il s'agiſſoit entre nous d'établir d'abord les vrais principes du droit politique. A préſent que nos fondemens ſont poſés, venez examiner ce que les hommes ont bâti deſſus, & vous verrez de belles choſes !

Alors je lui fais lire Télémaque & pourſuivre ſa route : nous cherchons l'heureuſe Salente, & le bon Idoménée rendu ſage à force de malheurs. Chemin faiſant nous trouvons beaucoup de Protéſilas & point de Philoclès. Adraſte, Roi des Dauniens n'eſt pas non plus introuvable. Mais laiſſons les Lecteurs imaginer nos voyages, ou les faire à notre place un Télémaque à la main, & ne leur ſuggérons point des applications affligeantes, que l'Auteur même écarte, ou fait malgré lui.

Au reſte, Emile n'étant pas Roi, ni moi Dieu, nous ne nous tourmentons point de ne pouvoir imiter Télémaque & Mentor, dans le bien qu'ils faiſoient aux hommes : perſonne ne ſait mieux que nous ſe tenir à ſa place, & ne deſire moins d'en ſortir. Nous ſavons que la même tâche eſt donnée à tous ; que quiconque aime le bien de tout ſon cœur, & le fait de tout ſon pouvoir, l'a remplie. Nous ſavons que Télémaque & Mentor ſont des chimeres. Emile ne voyage pas en homme oiſif, & fait plus de bien que s'il étoit Prince. Si nous étions Rois, nous ne ſerions plus bienfaiſans ; ſi nous étions Rois & bienfaiſans, nous ferions ſans le ſavoir mille maux réels pour un bien apparent que nous croirions faire. Si nous étions Rois & ſages, le premier bien que nous voudrions faire à nous-mêmes & aux autres, ſeroit d'abdiquer la royauté, & de redevenir ce que nous ſommes.

J'ai dit ce qui rend les voyages infructueux à tout le monde. Ce qui les rend encore plus infructueux à la jeuneſſe, c'eſt la maniere dont on les lui fait faire. Les Gouverneurs, plus curieux de leur amuſement que de ſon inſtruction, la menent de Ville en Ville, de Palais en Palais, de Cercle en Cercle, ou, s'ils ſont Savans & Gens de Lettres, ils lui font paſſer ſon tems à courir des Bibliotheques, à viſiter des antiquaires, à fouiller de vieux monumens, à tranſcrire de vieilles inſcriptions. Dans chaque pays, ils s'occupent d'un autre ſiecle; c'eſt comme s'ils s'occupoient d'un autre pays; en ſorte qu'après avoir à grands frais parcouru l'Europe, livrés aux frivolités ou à l'ennui, ils reviennent ſans avoir rien vu de ce qui peut les intéreſſer, ni rien appris de ce qui peut leur être utile.

Toutes les Capitales ſe reſſemblent, tous les Peuples s'y mêlent, toutes les mœurs s'y confondent; ce n'eſt pas-là qu'il faut aller étudier les Nations. Paris & Londres ne ſont à mes yeux que la même Ville. Leurs habitans ont quelques préjugés différens, mais ils n'en ont pas moins les uns que les autres, & toutes leurs maximes-pratiques ſont les mêmes. On ſait quelles eſpeces d'hommes doivent ſe raſſembler dans les Cours. On ſait quelles mœurs l'entaſſement du peuple & l'inégalité des fortunes doit par-tout produire. Sitôt qu'on me parle d'une Ville compoſée de deux cents mille ames, je ſais d'avance comment on y vit. Ce que je ſaurois de plus ſur les lieux, ne vaut pas la peine d'aller l'apprendre.

C'eſt dans les provinces reculées, où il y a moins de mouvemens, de commerce, où les Etrangers voyagent moins,

dont les habitans ſe déplacent moins, changent moins de fortune & d'état, qu'il faut aller étudier le génie & les mœurs d'une Nation. Voyez en paſſant la Capitale, mais allez obſerver au loin le pays. Les François ne ſont pas à Paris, ils ſont en Touraine; les Anglois ſont plus Anglois en Mercie, qu'à Londres, & les Eſpagnols plus Eſpagnols en Galice qu'à Madrid. C'eſt à ces grandes diſtances qu'un peuple ſe caractériſe & ſe montre tel qu'il eſt ſans mélange: c'eſt-là que les bons & les mauvais effets du gouvernement ſe font mieux ſentir; comme au bout d'un plus grand rayon la meſure des arcs eſt plus exacte.

Les rapports néceſſaires des mœurs au gouvernement ont été ſi bien expoſés dans le livre de l'Eſprit des Loix, qu'on ne peut mieux faire que de recourir à cet ouvrage pour étudier ces rapports. Mais, en général, il y a deux regles faciles & ſimples, pour juger de la bonté relative des gouvernemens. L'une eſt la population. Dans tout pays qui ſe dépeuple, l'Etat tend à ſa ruine, & le pays qui peuple le plus, fût-il le plus pauvre, eſt infailliblement le mieux gouverné.

Mais il faut pour cela que cette population ſoit un effet naturel du gouvernement & des mœurs: car ſi elle ſe faiſoit par des colonies, ou par d'autres voies accidentelles & paſſageres, alors elles prouveroient le mal par le remede. Quand Auguſte porta des loix contre le célibat, ces loix montroient déjà le déclin de l'Empire Romain. Il faut que la bonté du gouvernement porte les Citoyens à ſe marier, & non pas que la loi les y contraigne; il ne faut pas examiner ce qui ſe fait par force, car la loi, qui combat la conſtitution,

s'élude & devient vaine, mais ce qui ſe fait par l'influence des mœurs & par la pente naturelle du gouvernement ; car ces moyens ont ſeuls un effet conſtant. C'étoit la politique du bon Abbé de St. Pierre, de chercher toujours un petit remede à chaque mal particulier, au lieu de remonter à leur ſource commune, & de voir qu'on ne les pouvoit guérir que tous à la fois. Il ne s'agit pas de traiter ſéparément chaque ulcere qui vient ſur le corps d'un malade, mais d'épurer la maſſe du ſang qui les produit tous. On dit qu'il y a des prix en Angleterre pour l'agriculture ; je n'en veux pas davantage; cela ſeul me prouve qu'elle n'y brillera pas long-tems.

La ſeconde marque de la bonté relative du gouvernement & des loix, ſe tire auſſi de la population, mais d'une autre maniere; c'eſt-à-dire, de ſa diſtribution, & non pas de ſa quantité. Deux Etats égaux en grandeur & en nombre d'hommes peuvent être fort inégaux en force, & le plus puiſſant des deux eſt toujours celui dont les habitans ſont le plus également répandus ſur le territoire : celui qui n'a pas de ſi grandes Villes, & qui, par conſéquent, brille le moins, battra toujours l'autre. Ce ſont les grandes Villes qui épuiſent un Etat & font ſa foibleſſe : la richeſſe qu'elles produiſent eſt une richeſſe apparente & illuſoire : c'eſt beaucoup d'argent & peu d'effet. On dit que la Ville de Paris vaut une Province au Roi de France ; moi je crois qu'elle lui en coûte pluſieurs, que c'eſt à plus d'un égard que Paris eſt nourri par les Provinces, & que la plupart de leurs revenus ſe verſent dans cette Ville & y reſtent, ſans jamais retourner au peuple ni au Roi. Il eſt inconcevable que dans ce ſiecle de calculateurs,

lateurs, il n'y en ait pas un qui ſache voir que la France ſeroit beaucoup plus puiſſante, ſi Paris étoit anéanti. Non-ſeulement le peuple mal diſtribué n'eſt pas avantageux à l'Etat; mais il eſt plus ruineux que la dépopulation même, en ce que la dépopularion ne donne qu'un produit nul, & que la conſommation mal-entendue donne un produit négatif. Quand j'entends un François & un Anglois, tout fiers de la grandeur de leurs Capitales, diſputer entre eux, lequel de Paris ou de Londres contient le plus d'habitans, c'eſt pour moi comme s'ils diſputoient enſemble, lequel des deux peuples a l'honneur d'être le plus mal gouverné.

Etudiez un Peuple hors de ſes Villes, ce n'eſt qu'ainſi que vous le connoîtrez. Ce n'eſt rien de voir la forme apparente d'un gouvernement, fardée par l'appareil de l'adminiſtration & par le jargon des Adminiſtrateurs, ſi l'on n'en étudie auſſi la nature par les effets qu'il produit ſur le Peuple, & dans tous les degrés de l'adminiſtration. La différence de la forme au fond, ſe trouvant partagée entre tous ces degrés, ce n'eſt qu'en les embraſſant tous, qu'on connoît cette différence. Dans tel pays, c'eſt par les manœuvres des Subdélégués qu'on commence à ſentir l'eſprit du Miniſtere; dans tel autre, il faut voir élire les membres du Parlement, pour juger s'il eſt vrai que la Nation ſoit libre; dans quelque pays que ce ſoit, il eſt impoſſible que qui n'a vu que les Villes connoiſſe le gouvernement, attendu que l'eſprit n'en eſt jamais le même, pour la Ville & pour la campagne. Or, c'eſt la campagne qui fait le pays, & c'eſt le Peuple de la campagne qui fait la Nation.

Cette étude des divers Peuples dans leurs Provinces reculées, & dans la ſimplicité de leur génie originel, donne une obſervation générale bien favorable à mon épigraphe, & bien conſolante pour le cœur humain. C'eſt que toutes les Nations ainſi obſervées paroiſſent en valoir beaucoup mieux; plus elles ſe rapprochent de la Nature, plus la bonté domine dans leur caractere; ce n'eſt qu'en ſe renfermant dans les Villes, ce n'eſt qu'en s'altérant à force de culture, qu'elles ſe dépravent, & qu'elles changent en vices agréables & pernicieux, quelques défauts plus groſſiers que malfaiſans.

De cette obſervation, réſulte un nouvel avantage dans la maniere de voyager que je propoſe, en ce que les jeunes gens, ſéjournant peu dans les grandes Villes où regne une horrible corruption, ſont moins expoſés à la contracter, & conſervent parmi des hommes plus ſimples, & dans des ſociétés moins nombreuſes, un jugement plus ſûr, un goût plus ſain, des mœurs plus honnêtes. Mais au reſte, cette contagion n'eſt gueres à craindre pour mon Emile; il a tout ce qu'il faut pour s'en garantir. Parmi toutes les précautions que j'ai priſes pour cela, je compte pour beaucoup l'attachement qu'il a dans le cœur.

On ne ſait plus ce que peut le véritable amour ſur les inclinations des jeunes gens, parce que ne le connoiſſant pas mieux qu'eux, ceux qui les gouvernent les en détournent. Il faut pourtant qu'un jeune homme aime ou qu'il ſoit débauché. Il eſt aiſé d'en impoſer par les apparences. On me citera mille jeunes gens qui, dit-on, vivent fort chaſtement ſans amour; mais qu'on me cite un homme fait, un véritable homme qui

diſe avoir ainſi paſſé ſa jeuneſſe, & qui ſoit de bonne-foi. Dans toutes les vertus, dans tous les devoirs on ne cherche que l'apparence; moi je cherche la réalité, & je ſuis trompé, s'il y a, pour y parvenir, d'autres moyens que ceux que je donne.

L'idée de rendre Emile amoureux avant de le faire voyager, n'eſt pas de mon invention. Voici le trait qui me l'a ſuggérée.

J'étois à Veniſe en viſite chez le Gouverneur d'un jeune Anglois. C'étoit en hiver, nous étions autour du feu. Le Gouverneur reçoit ſes lettres de la poſte. Il les lit, & puis en relit une tout haut à ſon Eleve. Elle étoit en Anglois: je n'y compris rien; mais durant la lecture, je vis le jeune homme déchirer de très-belles manchettes de point qu'il portoit, & les jetter au feu l'une après l'autre, le plus doucement qu'il put, afin qu'on ne s'en apperçût pas: ſurpris de ce caprice, je le regarde au viſage & crois y voir de l'émotion; mais les ſignes extérieurs des paſſions, quoiqu'aſſez ſemblables chez tous les hommes, ont des différences nationales, ſur leſquelles il eſt facile de ſe tromper. Les Peuples ont divers langages ſur le viſage, auſſi-bien que dans la bouche. J'attends la fin de la lecture, & puis montrant au Gouverneur les poignets nuds de ſon Eleve, qu'il cachoit pourtant de ſon mieux, je lui dis; peut-on ſavoir ce que cela ſignifie?

Le Gouverneur voyant ce qui s'étoit paſſé, ſe mit à rire, embraſſa ſon Eleve d'un air de ſatisfaction, & après avoir obtenu ſon conſentement, il me donna l'explication que je ſouhaitois.

Les manchettes, me dit-il, que M. John vient de déchirer, ſont un préſent qu'une Dame de cette Ville lui a fait il n'y a pas long-tems. Or, vous ſaurez que M. John eſt promis dans ſon pays à une jeune Demoiſelle pour laquelle il a beaucoup d'amour, & qui en mérite encore davantage. Cette Lettre eſt de la mere de ſa maîtreſſe, & je vais vous en traduire l'endroit qui a cauſé le dégât dont vous avez été le témoin.

" Luci ne quitte point les manchettes de Lord John. » Miſſ Betti Roldham vint hier paſſer l'après-midi avec elle » & voulut à toute force travailler à ſon ouvrage. Sachant » que Luci s'étoit levée aujourd'hui plutôt qu'à l'ordinaire, » j'ai voulu voir ce qu'elle faiſoit, & je l'ai trouvée occupée » à défaire tout ce qu'avoit fait hier Miſſ Betti. Elle ne » veut pas qu'il y ait dans ſon préſent un ſeul point d'une » autre main que la ſienne ».

M. John ſortit un moment après pour prendre d'autres manchettes, & je dis à ſon Gouverneur; vous avez un Eleve d'un excellent naturel, mais parlez-moi vrai. La lettre de la mere de Miſſ Luci, n'eſt-elle point arrangée? N'eſt-ce point un expédient de votre façon contre la Dame aux manchettes? Non, me dit-il, la choſe eſt réelle; je n'ai pas mis tant d'art à mes ſoins; j'y ai mis de la ſimplicité, du zele, & Dieu a béni mon travail.

Le trait de ce jeune homme n'eſt point ſorti de ma mémoire; il n'étoit pas propre à ne rien produire dans la tête d'un rêveur comme moi.

Il eſt tems de finir. Ramenons Lord John à Miſſ Luci,

c'eſt-à-dire, Emile à Sophie. Il lui rapporte avec un cœur non moins tendre qu'avant ſon départ un eſprit plus éclairé, & il rapporte dans ſon pays l'avantage d'avoir connu les gouvernemens par tous leurs vices, & les peuples par toutes leurs vertus. J'ai même pris ſoin qu'il ſe liât dans chaque Nation avec quelque homme de mérite, par un traité d'hoſpitalité à la maniere des Anciens, & je ne ſerai pas fâché qu'il cultive ces connoiſſances par un commerce de lettres. Outre qu'il peut être utile & qu'il eſt toujours agréable d'avoir des correſpondances dans les pays éloignés, c'eſt une excellente précaution contre l'empire des préjugés nationaux, qui, nous attaquant toute la vie, ont tôt ou tard quelque priſe ſur nous. Rien n'eſt plus propre à leur ôter cette priſe que le commerce déſintéreſſé de gens ſenſés qu'on eſtime, leſquels n'ayant point ces préjugés & les combattant par les leurs, nous donnent les moyens d'oppoſer ſans ceſſe les uns aux autres, & de nous garantir ainſi de tous. Ce n'eſt point la même choſe de commercer avec les Etrangers chez nous ou chez eux. Dans le premier cas, ils ont toujours pour le pays où ils vivent un ménagement qui leur fait déguiſer ce qu'ils en penſent ou qui leur en fait penſer favorablement, tandis qu'ils y ſont : de retour chez eux, ils en rabattent & ne ſont que juſtes. Je ſerois bien aiſe que l'Etranger que je conſulte eût vu mon pays, mais je ne lui en demanderai ſon avis que dans le ſien.

APRÈS avoir preſque employé deux ans à parcourir quelques-uns des grands Etats de l'Europe & beaucoup plus des petits ; après en avoir appris les deux ou trois principales langues ; après y avoir vu ce qu'il y a de vraiment curieux, ſoit en Hiſtoire naturelle, ſoit en Gouvernement, ſoit en Arts, ſoit en Hommes, Emile dévoré d'impatience m'avertit que notre terme approche. Alors je lui dis : Hé bien, mon ami, vous vous ſouvenez du principal objet de nos voyages ; vous avez vu, vous avez obſervé. Quel eſt enfin le réſultat de vos obſervations ? A quoi vous fixez-vous ? Ou je me ſuis trompé dans ma méthode, ou il doit me répondre à-peu-près ainſi :

" A quoi je me fixe ! A reſter tel que vous m'avez fait » être, & à n'ajouter volontairement aucune autre chaîne » à celle dont me charge la nature & les loix. Plus j'exa- » mine l'ouvrage des hommes dans leurs inſtitutions, plus » je vois qu'à force de vouloir être indépendans ils ſe font » eſclaves, & qu'ils uſent leur liberté même en vains efforts » pour l'aſſurer. Pour ne pas céder au torrent des choſes, » ils ſe font mille attachemens ; puis ſitôt qu'ils veulent » faire un pas ils ne peuvent, & ſont étonnés de tenir à » tout. Il me ſemble que pour ſe rendre libre on n'a rien » à faire ; il ſuffit de ne pas vouloir ceſſer de l'être. C'eſt » vous, ô mon maître, qui m'avez fait libre en m'appre- » nant à céder à la néceſſité. Qu'elle vienne quand il lui

» plaît, je m'y laiſſe entraîner ſans contrainte, & comme » je ne veux pas la combattre, je ne m'attache à rien » pour me retenir. J'ai cherché dans nos voyages ſi je » trouverois quelque coin de terre où je puſſe être abſo- » lument mien ; mais en quel lieu parmi les hommes ne » dépend-on plus de leurs paſſions ? Tout bien examiné, » j'ai trouvé que mon ſouhait même étoit contradictoire ; » car duſſé-je ne tenir à autre choſe, je tiendrois au moins » à la terre où je me ſerois fixé : ma vie ſeroit attachée » à cette terre, comme celle des Dryades l'étoit à leurs » arbres ; j'ai trouvé qu'empire & liberté étant deux mots » incompatibles, je ne pouvois être maître d'une chaumiere » qu'en ceſſant de l'être de moi.

Hoc erat in votis modus agri non ita magnus.

» Je me ſouviens que mes biens furent la cauſe de nos » recherches. Vous prouviez très-ſolidement que je ne pou- » vois garder à la fois ma richeſſe & ma liberté, mais quand » vous vouliez que je fuſſe à la fois libre & ſans beſoins, » vous vouliez deux choſes incompatibles, car je ne ſaurois » me tirer de la dépendance des hommes, qu'en rentrant » ſous celle de la nature. Que ferai-je donc avec la fortune » que mes parens m'ont laiſſée ? Je commencerai par n'en » point dépendre ; je relâcherai tous les liens qui m'y atta- » chent : ſi on me la laiſſe, elle me reſtera ; ſi on me l'ôte, » on ne m'entraînera point avec elle. Je ne me tourmenterai » point pour la retenir, mais je reſterai ferme à ma place. » Riche ou pauvre, je ſerai libre. Je ne le ſerai point ſeule-

» ment en tel pays, en telle contrée, je le ſerai par toute » la terre. Pour moi, toutes les chaînes de l'opinion ſont » briſées, je ne connois que celles de la néceſſité. J'appris » à les porter dès ma naiſſance & je les porterai juſqu'à la » mort, car je ſuis homme; & pourquoi ne ſaurois-je pas » les porter étant libre, puiſqu'étant eſclave il les faudroit » bien porter encore, & celles de l'eſclavage pour ſurcroît?

» Que m'importe ma condition ſur la terre? que m'im- » porte où que je ſois? Par tout où il y a des hommes, » je ſuis chez mes freres; par-tout où il n'y en a pas, je » ſuis chez moi. Tant que je pourrai reſter indépendant & » riche, j'ai du bien pour vivre, & je vivrai. Quand mon » bien m'aſſujettira, je l'abandonnerai ſans peine; j'ai des » bras pour travailler, & je vivrai. Quand mes bras me » manqueront, je vivrai ſi l'on me nourrit, je mourrai ſi » l'on m'abandonne; je mourrai bien auſſi quoiqu'on ne » m'abandonne pas; car la mort n'eſt pas une peine de la » pauvreté, mais une loi de la nature. Dans quelque tems » que la mort vienne, je la défie; elle ne me ſurprendra » jamais faiſant des préparatifs pour vivre, elle ne m'empê- » chera jamais d'avoir vécu.

» Voilà, mon pere, à quoi je me fixe. Si j'étois ſans » paſſions, je ſerois, dans mon état d'homme, indé- » pendant comme Dieu même, puiſque ne voulant que ce » qui eſt, je n'aurois jamais à lutter contre la deſtinée. Au » moins, je n'ai qu'une chaîne, c'eſt la ſeule que je por- » terai jamais, & je puis m'en glorifier. Venez donc, don- » nez-moi Sophie, & je ſuis libre.

» Cher

» Cher Emile, je ſuis bien aiſe d'entendre ſortir de ta » bouche des diſcours d'homme, & d'en voir les ſentimens » dans ton cœur. Ce déſintéreſſement outré ne me déplaît » pas à ton âge. Il diminuera quand tu auras des enfans, & » tu ſeras alors préciſément ce que doit être un bon pere de » famille & un homme ſage. Avant tes voyages, je ſavois » quel en ſeroit l'effet; je ſavois qu'en regardant de près nos » inſtitutions, tu ſerois bien éloigné d'y prendre la confiance » qu'elles ne méritent pas. C'eſt en vain qu'on aſpire à la » liberté ſous la ſauve-garde des loix. Des loix! où eſt-» ce qu'il y en a, & où eſt-ce qu'elles ſont reſpectées? Par-» tout tu n'as vu régner ſous ce nom que l'intérêt particulier » & les paſſions des hommes. Mais les loix éternelles de la » nature & de l'ordre exiſtent. Elles tiennent lieu de loi » poſitive au ſage; elles ſont écrites au fond de ſon cœur » par la conſcience & par la raiſon; c'eſt à celles-là qu'il » doit s'aſſervir pour être libre, & il n'y a d'eſclave que » celui qui fait mal, car il le fait toujours malgré lui. La » liberté n'eſt dans aucune forme de gouvernement, elle eſt » dans le cœur de l'homme libre, il la porte par-tout avec » lui. L'homme vil porte par-tout la ſervitude. L'un ſeroit » eſclave à Geneve, & l'autre libre à Paris.

» Si je te parlois des devoirs du Citoyen, tu me deman-» derois peut-être où eſt la patrie, & tu croirois m'avoir » confondu. Tu te tromperois, pourtant, cher Emile, car » qui n'a pas une patrie a du moins un pays. Il y a toujours » un gouvernement & des ſimulacres de loix ſous leſquels » il a vécu tranquille. Que le contrat ſocial n'ait point été

» obſervé, qu'importe ? ſi l'intérêt particulier l'a protégé » comme auroit fait la volonté générale, ſi la violence publi- » que l'a garanti des violences particulieres, ſi le mal qu'il » a vu faire lui a fait aimer ce qui étoit bien, & ſi nos » inſtitutions mêmes lui ont fait connoître & haïr leurs pro- » pres iniquités ? O Emile ! où eſt l'homme de bien qui ne » doit rien à ſon pays ? Quel qu'il ſoit, il lui doit ce qu'il » y a de plus précieux pour l'homme, la moralité de ſes » actions & l'amour de la vertu. Né dans le fond d'un bois, » il eût vécu plus heureux & plus libre ; mais n'ayant rien » à combattre pour ſuivre ſes penchans il eût été bon ſans » mérite, il n'eût point été vertueux, & maintenant il ſait » l'être malgré ſes paſſions. La ſeule apparence de l'ordre le » porte à le connoître, à l'aimer. Le bien public, qui ne » ſert que de prétexte aux autres, eſt pour lui ſeul un motif » réel. Il apprend à ſe combattre, à ſe vaincre, à ſacrifier ſon » intérêt à l'intérêt commun. Il n'eſt pas vrai qu'il ne tire » aucun profit des loix ; elles lui donnent le courage d'être » juſte, même parmi les méchans. Il n'eſt pas vrai qu'elles » ne l'ont pas rendu libre, elles lui ont appris à régner ſur lui.

» Ne dis donc pas, que m'importe où que je ſois ? Il » t'importe d'être où tu peux remplir tous tes devoirs, & » l'un de ces devoirs eſt l'attachement pour le lieu de ta » naiſſance. Tes compatriotes te protégerent enfant, tu dois » les aimer étant homme. Tu dois vivre au milieu d'eux, » ou du moins en lieu d'où tu puiſſes leur être utile autant » que tu peux l'être, & où ils ſachent où te prendre ſi » jamais ils ont beſoin de toi. Il y a telle circonſtance où

„ un homme peut être plus utile à ſes concitoyens hors de
„ ſa patrie, que s'il vivoit dans ſon ſein. Alors il doit n'é-
„ couter que ſon zele & ſupporter ſon exil ſans murmure;
„ cet exil même eſt un de ſes devoirs. Mais toi, bon Emile,
„ à qui rien n'impoſe ces douloureux ſacrifices, toi qui n'as
„ pas pris le triſte emploi de dire la vérité aux hommes, va
„ vivre au milieu d'eux, cultive leur amitié dans un doux
„ commerce, ſois leur bienfaicteur, leur modele : ton exem-
„ ple leur ſervira plus que tous nos livres, & le bien qu'ils te
„ verront faire les touchera plus que tous nos vains diſcours.

„ Je ne t'exhorte pas pour cela d'aller vivre dans les gran-
„ des Villes; au contraire, un des exemples que les bons doi-
„ vent donner aux autres eſt celui de la vie patriarchale &
„ champêtre, la premiere vie de l'homme, la plus paiſible,
„ la plus naturelle, & la plus douce à qui n'a pas le cœur
„ corrompu. Heureux, mon jeune ami, le pays où l'on n'a
„ pas beſoin d'aller chercher la paix dans un déſert! Mais
„ où eſt ce pays? Un homme bienfaiſant ſatisfait mal ſon
„ penchant au milieu des Villes, où il ne trouve preſque à
„ exercer ſon zele que pour des intrigans ou pour des fri-
„ pons. L'accueil qu'on y fait aux fainéans qui viennent y
„ chercher fortune, ne fait qu'achever de dévaſter le pays,
„ qu'au contraire il faudroit repeupler aux dépens des Villes.
„ Tous les hommes qui ſe retirent de la grande ſociété ſont
„ utiles préciſément parce qu'ils s'en retirent, puiſque tous
„ ſes vices lui viennent d'être trop nombreuſe. Ils ſont encore
„ utiles lorſqu'ils peuvent ramener dans les lieux déſerts la
„ vie, la culture, & l'amour de leur premier état. Je m'at-

„ tendris en ſongeant combien de leur ſimple retraite Emile „ & Sophie peuvent répandre de bienfaits autour d'eux ; „ combien ils peuvent vivifier la campagne & ranimer le zele „ éteint de l'infortuné villageois. Je crois voir le peuple ſe „ multiplier, les champs ſe fertiliſer, la terre prendre une „ nouvelle parure, la multitude & l'abondance transformer „ les travaux en fêtes; les cris de joie & les bénédictions „ s'élever du milieu des jeux autour du couple aimable qui „ les a ranimés. On traite l'âge d'or de chimere, & c'en „ ſera toujours une pour quiconque a le cœur & le goût „ gâtés. Il n'eſt pas même vrai qu'on le regrette, puiſque „ ces regrets ſont toujours vains. Que faudroit-il donc pour „ le faire renaître ? Une ſeule choſe, mais impoſſible ; ce „ ſeroit de l'aimer.

„ Il ſemble déjà renaître autour de l'habitation de Sophie; „ vous ne ferez qu'achever enſemble ce que ſes dignes parens „ ont commencé. Mais, cher Emile, qu'une vie ſi douce ne „ te dégoûte pas des devoirs pénibles, ſi jamais ils te ſont „ impoſés : ſouviens-toi que les Romains paſſoient de la „ charrue au Conſulat. Si le Prince ou l'Etat t'appelle au „ ſervice de la patrie, quitte tout pour aller remplir, dans „ le poſte qu'on t'aſſigne, l'honorable fonction de Citoyen. Si „ cette fonction t'eſt onéreuſe, il eſt un moyen honnête & „ ſûr de t'en affranchir; c'eſt de la remplir avec aſſez d'inté- „ grité pour qu'elle ne te ſoit pas long-tems laiſſée. Au „ reſte, crains peu l'embarras d'une pareille charge : tant qu'il „ y aura des hommes de ce ſiecle, ce n'eſt pas toi qu'on „ viendra chercher pour ſervir l'Etat „.

Que ne m'eſt-il permis de peindre le retour d'Emile auprès de Sophie & la fin de leurs amours, ou plutôt le commencement de l'amour conjugal qui les unit ? Amour fondé ſur l'eſtime qui dure autant que la vie, ſur les vertus qui ne s'effacent point avec la beauté, ſur les convenances des caracteres qui rendent le commerce aimable & prolongent dans la vieilleſſe le charme de la premiere union. Mais tous ces détails pourroient plaire ſans être utiles, & juſqu'ici je ne me ſuis permis de détails agréables que ceux dont j'ai cru voir l'utilité. Quitterois-je cette regle à la fin de ma tâche ? Non, je ſens auſſi bien, que ma plume eſt laſſée. Trop foible pour des travaux de ſi longue haleine, j'abandonnerois celui-ci s'il étoit moins avancé : pour ne pas le laiſſer imparfait, il eſt tems que j'acheve.

Enfin, je vois naître le plus charmant des jours d'Emile & le plus heureux des miens ; je vois couronner mes ſoins & je commence d'en goûter le fruit. Le digne couple s'unit d'une chaîne indiſſoluble, leur bouche prononce & leur cœur confirme des ſermens qui ne ſeront point vains : ils ſont époux. En revenant du Temple ils ſe laiſſent conduire ; ils ne ſavent où ils ſont, où ils vont, ce qu'on fait autour d'eux. Ils n'entendent point, ils ne répondent que des mots confus, leurs yeux troublés ne voient plus rien. O délire ! ô foibleſſe humaine ! Le ſentiment du bonheur écraſe l'homme ; il n'eſt pas aſſez fort pour le ſupporter.

Il y a bien peu de gens qui ſachent, un jour de mariage, prendre un ton convenable avec les nouveaux époux. La morne décence des uns & le propos léger des autres me ſemblent

également déplacés. J'aimerois mieux qu'on laiſſât ces jeunes cœurs ſe replier ſur eux-mêmes, & ſe livrer à une agitation qui n'eſt pas ſans charme, que de les en diſtraire ſi cruellement pour les attriſter par une fauſſe bienſéance, ou pour les embarraſſer par de mauvaiſes plaiſanteries qui, duſſent-elles leur plaire en tout autre tems, ſont très-ſurement importunes un pareil jour.

Je vois mes deux jeunes gens dans la douce langueur qui les trouble, n'écouter aucun des diſcours qu'on leur tient : moi, qui veux qu'on jouiſſe de tous les jours de la vie, leur en laiſſerai-je perdre un ſi précieux ? Non, je veux qu'ils le goûtent, qu'ils le ſavourent, qu'il ait pour eux ſes voluptés. Je les arrache à la foule indiſcrete qui les accable ; & les menant promener à l'écart, je les rappelle à eux-mêmes en leur parlant d'eux. Ce n'eſt pas ſeulement à leurs oreilles que je veux parler, c'eſt à leurs cœurs ; & je n'ignore pas quel eſt le ſujet unique dont ils peuvent s'occuper ce jour-là.

Mes enfans, leur dis-je en les prenant tous deux par la main, il y a trois ans que j'ai vu naître cette flamme vive & pure qui fait votre bonheur aujourd'hui. Elle n'a fait qu'augmenter ſans ceſſe ; je vois dans vos yeux qu'elle eſt à ſon dernier degré de véhémence ; elle ne peut plus que s'affoiblir. Lecteurs, ne voyez-vous pas les tranſports, les emportemens, les ſermens d'Emile, l'air dédaigneux dont Sophie dégage ſa main de la mienne, & les tendres proteſtations que leurs yeux ſe font mutuellement de s'adorer juſqu'au dernier ſoupir ? Je les laiſſe faire, & puis je reprends.

J'ai ſouvent penſé que ſi l'on pouvoit prolonger le bon-

heur de l'amour dans le mariage, on auroit le paradis ſur la terre. Cela ne s'eſt jamais vu juſqu'ici. Mais ſi la choſe n'eſt pas tout-à-fait impoſſible, vous êtes bien dignes l'un & l'autre de donner un exemple que vous n'aurez reçu de perſonne, & que peu d'époux ſauront imiter. Voulez-vous, mes enfans, que je vous diſe un moyen que j'imagine pour cela, & que je crois être le ſeul poſſible?

Ils ſe regardent en ſouriant & ſe moquant de ma ſimplicité. Emile me remercie nettement de ma recette, en diſant qu'il croit que Sophie en a une meilleure, & que, quant à lui, celle-là lui ſuffit. Sophie approuve, & paroît tout auſſi confiante. Cependant à travers ſon air de raillerie je crois démêler un peu de curioſité. J'examine Emile : ſes yeux ardens dévorent les charmes de ſon épouſe : c'eſt la ſeule choſe dont il ſoit curieux, & tous mes propos ne l'embarraſſent gueres. Je ſouris à mon tour en diſant en moi-même : je ſaurai bientôt te rendre attentif.

La différence preſque imperceptible de ces mouvemens ſecrets, en marque une bien caractériſtique dans les deux ſexes, & bien contraire aux préjugés reçus : c'eſt que généralement les hommes ſont moins conſtans que les femmes, & ſe rebutent plutôt qu'elles de l'amour heureux. La femme preſſent de loin l'inconſtance de l'homme, & s'en inquiete; c'eſt ce qui la rend auſſi plus jalouſe. Quand il commence à s'attiédir, forcée à lui rendre pour le garder tous les ſoins qu'il prit autrefois pour lui plaire, elle pleure, elle s'humilie à ſon tour, & rarement avec le même ſuccès. L'attachement & les ſoins gagnent les cœurs : mais ils

ne les recouvrent gueres. Je reviens à ma recette contre le refroidiſſement de l'amour dans le mariage.

Elle eſt ſimple & facile, reprends-je; c'eſt de continuer d'être amans quand on eſt époux. En effet, dit Emile en riant du ſecret, elle ne nous ſera pas pénible.

Plus pénible à vous qui parlez que vous ne penſez, peut-être. Laiſſez-moi, je vous prie, le tems de m'expliquer.

Les nœuds qu'on veut trop ſerrer rompent. Voilà ce qui arrive à celui du mariage, quand onveut lui donner plus de force qu'il n'en doit avoir. La fidélité qu'il impoſe aux deux époux eſt le plus ſaint de tous les droits, mais le pouvoir qu'il donne à chacun des deux ſur l'autre eſt de trop. La contrainte & l'amour vont mal enſemble, & le plaiſir ne ſe commande pas. Ne rougiſſez point, ô Sophie, & ne ſongez pas à fuir. A Dieu ne plaiſe que je veuille offenſer votre modeſtie; mais il s'agit du deſtin de vos jours. Pour un ſi grand objet ſouffrez entre un époux & un pere, des diſcours que vous ne ſupporteriez pas ailleurs.

Ce n'eſt pas tant la poſſeſſion que l'aſſujettiſſement qui raſſaſie, & l'on garde pour une fille entretenue un bien plus long attachement que pour une femme. Comment a-t-on pu faire un devoir des plus tendres careſſes, & un droit des plus doux témoignages de l'amour? C'eſt le deſir mutuel qui fait le droit, la nature n'en connoît point d'autre. La loi peut reſtreindre ce droit, mais elle ne ſauroit l'étendre. La volupté eſt ſi douce par elle-même! doit-elle recevoir de la triſte gêne la force qu'elle n'aura pu tirer de ſes propres attraits? Non, mes enfans, dans le mariage les cœurs

ſont

ſont liés, mais les corps ne ſont point aſſervis. Vous vous devez la fidélité, non la complaiſance. Chacun des deux ne peut être qu'à l'autre ; mais nul des deux ne doit être à l'autre qu'autant qu'il lui plaît.

S'il eſt donc vrai, cher Emile, que vous vouliez être l'amant de votre femme, qu'elle ſoit toujours votre maîtreſſe & la ſienne ; ſoyez amant heureux, mais reſpectueux ; obtenez tout de l'amour ſans rien exiger du devoir, & que les moindres faveurs ne ſoient jamais pour vous des droits, mais des graces. Je ſais que la pudeur fuit les aveux formels & demande d'être vaincue ; mais avec de la délicateſſe & du véritable amour, l'amant ſe trompe-t-il ſur la volonté ſecrete ? Ignore-t-il quand le cœur & les yeux accordent ce que la bouche feint de refuſer ? Que chacun des deux, toujours maître de ſa perſonne & de ſes careſſes, ait droit de ne les diſpenſer à l'autre qu'à ſa propre volonté. Souvenez-vous toujours, que même dans le mariage le plaiſir n'eſt légitime que quand le deſir eſt partagé. Ne craignez pas, mes enfans, que cette loi vous tienne éloignés ; au contraire, elle vous rendra tous deux plus attentifs à vous plaire, & préviendra la ſatiété. Bornés uniquement l'un à l'autre, la Nature & l'amour vous rapprocheront aſſez.

A ces propos & d'autres ſemblables Emile ſe fâche, ſe récrie ; Sophie honteuſe tient ſon éventail ſur ſes yeux & ne dit rien. Le plus mécontent des deux, peut-être, n'eſt pas celui qui ſe plaint le plus. J'inſiſte impitoyablement : je fais rougir Emile de ſon peu de délicateſſe ; je me rends caution pour Sophie qu'elle accepte pour ſa part le traité. Je

la provoque à parler, on ſe doute bien qu'elle n'oſe me démentir. Emile inquiet conſulte les yeux de ſa jeune épouſe: il les voit, à travers leur embarras, pleins d'un trouble voluptueux qui le raſſure contre le riſque de la confiance. Il ſe jette à ſes pieds, baiſe avec tranſport la main qu'elle lui tend, & jure qu'hors la fidélité promiſe, il renonce à tout autre droit ſur elle. Sois, lui dit-il, chere épouſe, l'arbitre de mes plaiſirs comme tu l'es de mes jours & de ma deſtinée. Dût ta cruauté me coûter la vie, je te rends mes droits les plus chers. Je ne veux rien devoir à ta complaiſance; je veux tout tenir de ton cœur.

Bon Emile, raſſure-toi : Sophie eſt trop généreuſe elle-même pour te laiſſer mourir victime de ta généroſité.

Le ſoir, prêt à les quitter, je leur dis, du ton le plus grave qu'il m'eſt poſſible : ſouvenez-vous tous deux que vous êtes libres & qu'il n'eſt pas ici queſtion des devoirs d'époux; croyez-moi, point de fauſſe déférence. Emile, veux-tu venir? Sophie le permet. Emile en fureur voudra me battre. Et vous, Sophie, qu'en dites-vous? Faut-il que je l'emmene? La menteuſe en rougiſſant dira qu'oui. Charmant & doux menſonge, qui vaut mieux que la vérité !

Le lendemain..... L'image de la félicité ne flatte plus les hommes; la corruption du vice n'a pas moins dépravé leur goût que leurs cœurs. Ils ne ſavent plus ſentir ce qui eſt touchant, ni voir ce qui eſt aimable. Vous qui, pour peindre la volupté, n'imaginez jamais que d'heureux amans nageant dans le ſein des délices, que vos tableaux ſont encore imparfaits! Vous n'en avez que la moitié la plus groſſiere; les plus

doux attraits de la volupté n'y ſont point. O qui de vous n'a jamais vu deux jeunes époux unis ſous d'heureux auſpices ſortant du lit nuptial, & portant à la fois dans leurs regards languiſſans & chaſtes l'ivreſſe des doux plaiſirs qu'ils viennent de goûter, l'aimable ſécurité de l'innocence, & la certitude alors ſi charmante de couler enſemble le reſte de leurs jours ? Voilà l'objet le plus raviſſant qui puiſſe être offert au cœur de l'homme; voilà le vrai tableau de la volupté! vous l'avez vu cent fois ſans le reconnoître; vos cœurs endurcis ne ſont plus faits pour l'aimer. Sophie heureuſe & paiſible paſſe le jour dans les bras de ſa tendre mere; c'eſt un repos bien doux à prendre, après avoir paſſé la nuit dans ceux d'un époux.

Le ſurlendemain j'apperçois déjà quelque changement de ſcene. Emile veut paroître un peu mécontent : mais à travers cette affectation je remarque un empreſſement ſi tendre & même tant de ſoumiſſion, que je n'en augure rien de bien fâcheux. Pour Sophie, elle eſt plus gaie que la veille; je vois briller dans ſes yeux un air ſatisfait. Elle eſt charmante avec Emile; elle lui fait preſque des agaceries dont il n'eſt que plus dépité.

Ces changemens ſont peu ſenſibles, mais ils ne m'échappent pas; je m'en inquiete, j'interroge Emile en particulier, j'apprends qu'à ſon grand regret & malgré toutes ſes inſtances, il a falu faire lit à part la nuit précédente. L'impérieuſe s'eſt hâtée d'uſer de ſon droit. On a un éclairciſſement : Emile ſe plaint amerement, Sophie plaiſante; mais enfin le voyant prêt à ſe fâcher tout de bon, elle lui jette un regard plein de douceur & d'amour, & me ſerrant la main ne prononce

que ce ſeul mot, mais d'un ton qui va chercher l'ame ; *l'ingrat !* Emile eſt ſi bête qu'il n'entend rien à cela. Moi je l'entends ; j'écarte Emile, & je prends à ſon tour Sophie en particulier.

Je vois, lui dis-je, la raiſon de ce caprice. On ne ſauroit avoir plus de délicateſſe ni l'employer plus mal-à-propos. Chere Sophie, raſſurez-vous ; c'eſt un homme que je vous ai donné, ne craignez pas de le prendre pour tel : vous avez eu les prémices de ſa jeuneſſe ; il ne l'a prodiguée à perſonne, il la conſervera long-tems pour vous.

" Il faut, ma chere enfant, que je vous explique mes vues „ dans la converſation que nous eûmes tous trois avant-hier. „ Vous n'y avez peut-être apperçu qu'un art de ménager vos „ plaiſirs pour les rendre durables. O Sophie ! elle eut un „ autre objet plus digne de mes ſoins. En devenant votre époux, „ Emile eſt devenu votre chef ; c'eſt à vous d'obéir, ainſi „ l'a voulu la Nature. Quand la femme reſſemble à Sophie, „ il eſt pourtant bon que l'homme ſoit conduit par elle ; c'eſt „ encore une loi de la Nature ; & c'eſt pour vous rendre „ autant d'autorité ſur ſon cœur, que ſon ſexe lui en donne „ ſur votre perſonne, que je vous ai fait l'arbitre de ſes plai- „ ſirs. Il vous en coûtera des privations pénibles, mais vous „ regnerez ſur lui, ſi vous ſavez régner ſur vous ; & ce qui „ s'eſt déjà paſſé me montre que cet art difficile n'eſt pas „ au-deſſus de votre courage. Vous regnerez long-tems par „ l'amour, ſi vous rendez vos faveurs rares & précieuſes, ſi „ vous ſavez les faire valoir. Voulez-vous voir votre mari „ continuellement à vos pieds ? tenez-le toujours à quelque „ diſtance de votre perſonne. Mais dans votre ſévérité mettez

„ de la modeſtie, & non du caprice; qu'il vous voye réſer-
„ vée, & non pas fantaſque; gardez qu'en ménageant ſon
„ amour, vous ne le faſſiez douter du vôtre. Faites-vous
„ chérir par vos faveurs, & reſpecter par vos refus; qu'il
„ honore la chaſteté de ſa femme, ſans avoir à ſe plaindre
„ de ſa froideur.

„ C'eſt ainſi, mon enfant, qu'il vous donnera ſa confiance,
„ qu'il écoutera vos avis, qu'il vous conſultera dans ſes affai-
„ res, & ne réſoudra rien ſans en délibérer avec vous. C'eſt
„ ainſi que vous pouvez le rappeller à la ſageſſe, quand il
„ s'égare, le ramener par une douce perſuaſion, vous rendre
„ aimable pour vous rendre utile; employer la coquetterie aux
„ intérêts de la vertu, & l'amour au profit de la raiſon.

„ Ne croyez pas, avec tout cela, que cet art même puiſſe
„ vous ſervir toujours. Quelque précaution qu'on puiſſe pren-
„ dre, la jouiſſance uſe les plaiſirs, & l'amour avant tous
„ les autres. Mais quand l'amour a duré long-tems, une
„ douce habitude en remplit le vuide, & l'attrait de la con-
„ fiance ſuccede aux tranſports de la paſſion. Les enfans for-
„ ment entre ceux qui leur ont donné l'être, une liaiſon non
„ moins douce & ſouvent plus forte que l'amour même.
„ Quand vous ceſſerez d'être la maîtreſſe d'Emile, vous ſerez
„ ſa femme & ſon amie; vous ſerez la mere de ſes enfans.
„ Alors, au lieu de votre premiere réſerve, établiſſez entre
„ vous la plus grande intimité; plus de lit à part, plus de
„ refus, plus de caprice. Devenez tellement ſa moitié, qu'il
„ ne puiſſe plus ſe paſſer de vous, & que ſitôt qu'il vous
„ quitte, il ſe ſente loin de lui-même. Vous qui ſîtes ſi bien

„ régner les charmes de la vie domeſtique dans la maiſon „ paternelle, faites les régner ainſi dans la vôtre. Tout homme „ qui ſe plaît dans ſa maiſon, aime ſa femme. Souvenez-„ vous que ſi votre époux vit heureux chez lui, vous ſerez „ une femme heureuſe.

„ Quant-à-préſent, ne ſoyez pas ſi ſévere à votre amant: „ il a mérité plus de complaiſance; il s'offenſeroit de vos „ alarmes; ne ménagez plus ſi fort ſa ſanté aux dépens de „ ſon bonheur, & jouiſſez du vôtre. Il ne faut point attendre „ le dégoût, ni rebuter le deſir; il ne faut point refuſer pour „ refuſer, mais pour faire valoir ce qu'on accorde „.

Enſuite les réuniſſant, je dis devant elle à ſon jeune époux: il faut bien ſupporter le joug qu'on s'eſt impoſé. Méritez qu'il vous ſoit rendu léger. Sur-tout, ſacrifiez aux graces, & n'imaginez pas vous rendre plus aimable en boudant. La paix n'eſt pas difficile à faire, & chacun ſe doute aiſément des conditions. Le traité ſe ſigne par un baiſer; après quoi je dis à mon Eleve: Cher Emile, un homme a beſoin toute ſa vie de conſeil & de guide. J'ai fait de mon mieux pour remplir juſqu'à préſent ce devoir envers vous; ici finit ma longue tâche, & commence celle d'un autre. J'abdique aujourd'hui l'autorité que vous m'avez confiée, & voici déſormais votre Gouverneur.

Peu-à-peu le premier délire ſe calme, & leur laiſſe goûter en paix les charmes de leur nouvel état. Heureux amans, dignes époux! Pour honorer leurs vertus, pour peindre leur félicité, il faudroit faire l'hiſtoire de leur vie. Combien de fois contemplant en eux mon ouvrage, je me ſens ſaiſi d'un

raviſſement qui fait palpiter mon cœur ! Combien de fois je joins leurs mains dans les miennes, en béniſſant la Providence & pouſſant d'ardens ſoupirs ! Que de baiſers j'applique ſur ces deux mains qui ſe ſerrent ! De combien de larmes de joie ils me les ſentent arroſer ! Ils s'attendriſſent à leur tour, en partageant mes tranſports. Leurs reſpectables parens jouiſſent encore une fois de leur jeuneſſe dans celle de leurs enfans ; ils recommencent, pour ainſi dire, de vivre en eux, ou plutôt ils connoiſſent pour la premiere fois le prix de la vie : ils maudiſſent leurs anciennes richeſſes, qui les empêcherent, au même âge, de goûter un ſort ſi charmant. S'il y a du bonheur ſur la terre, c'eſt dans l'aſyle où nous vivons qu'il faut le chercher.

Au bout de quelques mois, Emile entre un matin dans ma chambre, & me dit en m'embraſſant : mon maître, félicitez votre enfant ; il eſpere avoir bientôt l'honneur d'être pere. O quels ſoins vont être impoſés à notre zele, & que nous allons avoir beſoin de vous ! A Dieu ne plaiſe que je vous laiſſe encore élever le fils, après avoir élevé le pere. A Dieu ne plaiſe qu'un devoir ſi ſaint & ſi doux ſoit jamais rempli par un autre que moi, duſſé-je auſſi-bien choiſir pour lui, qu'on a choiſi pour moi-même : mais reſtez le maître des jeunes maîtres. Conſeillez-nous, gouvernez-nous, nous ſerons dociles : tant que je vivrai, j'aurai beſoin de vous. J'en ai plus beſoin que jamais, maintenant que mes fonctions d'homme commencent. Vous avez rempli les vôtres ; guidez-moi pour vous imiter, & repoſez-vous : il en eſt tems.

FIN.

EMILE

ET

SOPHIE,

OU

LES SOLITAIRES.

AVIS DES EDITEURS

Sur le Fragment qui ſuit.

IL faut en convenir, les ſeuls biens ſur leſquels les hommes puiſſent compter, ſont ceux qu'ils ont mis en réſerve au fond de leur ame ; auſſi le moyen, unique peut-être, de pourvoir efficacement à leur bonheur, c'eſt de leur donner des reſſources sûres contre les coups du ſort, ſoit pour les réparer à force de talens, ſoit pour les ſupporter à force de vertus. Ce fut le grand objet que M. ROUSSEAU *ſe propoſa dans ſon* Traité de l'Education ; *l'Ouvrage ſuivant étoit deſtiné à prouver qu'il l'avoit rempli. En mettant* Emile *aux priſes avec la fortune, en le plaçant dans une ſuite de ſituations effrayantes, que le mortel le plus intrépide n'enviſageroit pas ſans frémir, il vouloit montrer que les principes dont il fut nourri depuis ſa naiſſance, pouvoient ſeuls l'élever au-deſſus de ces ſituations. Ce plan étoit beau, l'exécution en auroit été auſſi intéreſſante qu'utile ; c'étoit mettre en action la morale d'*Emile, *la juſtifier & la faire aimer : mais la mort ne permit pas à M.* ROUSSEAU *d'élever ce nouveau monument à ſa gloire, & de reprendre cet Ouvrage, qu'il avoit interrompu pour ſes Confeſſions.*

Nous donnons au Public le ſeul morceau qu'il en ait écrit & nous le diſons ſans détour ; nous le donnons avec une ſorte

de répugnance. Plus le tableau qu'il nous préſente eſt empreint du genie de ſon ſublime Auteur, & plus il eſt révoltant. Emile *déſeſpéré*, Sophie *avilie ! Qui pourroit ſupporter ces odieuſes images ! J'ai du moins la reſſource des larmes, quand je vois la vertu malheureuſe gémir ; mais que me reſte-t-il quand elle eſt en proie aux remords ? Et puis, quelle confiance prendroit-on dans des préceptes qui n'ont abouti qu'à faire une femme adultere ? S'il eſt vrai cependant que les éducations auſteres ne ſont que des hypocrites de vertu, l'éducation ſeule de* Sophie *doit faire des filles vertueuſes ; mais des filles vertueuſes deviennent-elles des épouſes perfides & parjures? Gardons-nous d'imputer à M.* Rousseau *ces contradictions : Nous le ſavons ; elles n'exiſtoient point dans ſon plan. Auroit-il voulu défigurer lui-même ſon plus bel ouvrage ?* Sophie *fut coupable, elle ne fut point vile, d'imprudentes liaiſons firent ſes fautes & ſes malheurs : une femme vicieuſe & jalouſe de ſes vertus, ſans altérer ſon ame pure, ſurprit ſa ſimplicité : un breuvage empoiſonné n'égara ſes ſens qu'en troublant ſa raiſon ; l'infortunée cédoit à ſon époux, en ſe livrant au vil ſéducteur qui outrageoit ſon innocence ; elle ſuccomba comme* Clariſſe, *& ſe releva plus ſublime qu'elle. Mais ſi* Emile *devoit connoître l'excès du malheur, ne faloit-il pas que* Sophie *fût infidelle ? Auprès d'elle pouvoit-il être malheureux ? Et qui pouvoit l'en ſéparer ? Les hommes.... La mort.... Non : le crime ſeul de* Sophie.

Pourquoi M. Rousseau *n'a-t-il pas achevé ces triſtes récits ? Pourquoi ce long tiſſu d'objets funeſtes, de traverſes, de calamités, de fautes, de remords, de déſeſpoir & de re-*

pentir, ne nous a-t-il pas conduits à ces jours de paix & de gloire, où, vainqueurs du ſort, des hommes & d'eux-mêmes, Emile & Sophie, *ivres d'amour & brillans de vertus, auroient, loin des humains & dans le calme de l'innocence, retrouvé le bonheur de leurs premiers ans.*

Quel cœur flétri par le ſentiment de leurs peines, ne ſe ſeroit pas ranimé aux doux accens de leur félicité!

Oui, ma Sophie, *retraçons le cours fortuné de nos beaux jours, n'en laiſſons point effacer la mémoire, après les avoir rendus ſi charmans. Rappellons leurs tranſports, leurs délices; rappellons juſqu'à leurs traverſes, juſqu'à ces tems cruels de ta faute & de mon déſeſpoir. Tems de douleurs & de larmes, que l'amour, les vertus, le bonheur ont ſi bien rachetés! Oh! qui voudroit à ce prix n'avoir pas ſouffert, n'avoir pas gémi, n'avoir pas déteſté ſa vie & n'avoir pas vécu!*

Pleurs de douleur & de rage, qu'êtes-vous dans ces torrens de joie & de plaiſirs qui vous ont abſorbés!

Souvenirs amers & délicieux, ne vous dérobez jamais à nos cœurs, dont rien ne peut plus troubler la paix.

Tenez-nous lieu de tout maintenant que, bornés à jamais l'un à l'autre, nous ſommes ſeuls ſur la terre, & que le genre humain n'eſt plus rien pour nous.

Sophie, *ma chere* Sophie, *que ne puis-je revivre tous les jours de ma vie dans chacun de ceux que je paſſe avec toi, je n'en aurois jamais aſſez pour goûter ma félicité!*

ÉMILE
ET
SOPHIE,
OU
LES SOLITAIRES.

LETTRE PREMIERE.

J'Etois libre, j'étois heureux, ô mon maître ! Vous m'aviez fait un cœur propre à goûter le bonheur, & vous m'aviez donné Sophie. Aux délices de l'amour, aux épanchemens de l'amitié, une famille naiſſante ajoutoit les charmes de la tendreſſe paternelle : tout m'annonçoit une vie agréable, tout me promettoit une douce vieilleſſe & une mort paiſible dans les bras de mes enfans. Hélas ! qu'eſt devenu ce tems heureux de jouiſſance & d'eſpérance, où l'avenir embelliſſoit le préſent ; où mon cœur, ivre de ſa joie, s'abreuvoit chaque jour d'un ſiecle de félicité ? Tout s'eſt évanoui comme un ſonge ; jeune encore j'ai tout perdu, femme, enfans, amis, tout enfin, juſqu'au commerce de

mes ſemblables. Mon cœur a été déchiré par tous ſes attachemens ; il ne tient plus qu'au moindre de tous, au tiede amour d'une vie ſans plaiſirs, mais exempte de remords. Si je ſurvis long-tems à mes pertes, mon ſort eſt de vieillir & mourir ſeul ſans jamais revoir un viſage d'homme, & la ſeule Providence me fermera les yeux.

En cet état, qui peut m'engager encore à prendre ſoin de cette triſte vie que j'ai ſi peu de raiſon d'aimer ? Des ſouvenirs, & la conſolation d'être dans l'ordre en ce monde, en m'y ſoumettant ſans murmure aux décrets éternels. Je ſuis mort dans tout ce qui m'étoit cher : J'attends ſans impatience & ſans crainte que ce qui reſte de moi rejoigne ce que j'ai perdu.

Mais vous, mon cher maître, vivez-vous ? êtes-vous mortel encore ſur cette terre d'exil avec votre Emile, ou ſi déjà vous habitez avec Sophie la patrie des ames juſtes ? Hélas ! où que vous ſoyez vous êtes mort pour moi, mes yeux ne vous verront plus ; mais mon cœur s'occupera de vous ſans ceſſe. Jamais je n'ai mieux connu le prix de vos ſoins qu'après que la dure néceſſité m'a ſi cruellement fait ſentir ſes coups & m'a tout ôté excepté moi. Je ſuis ſeul, j'ai tout perdu, mais je me reſte, & le déſeſpoir ne m'a point anéanti. Ces papiers ne vous parviendront pas, je ne puis l'eſpérer. Sans doute ils périront ſans avoir été vus d'aucun homme : mais n'importe, ils ſont écrits, je les raſſemble, je les lie, je les continue, & c'eſt à vous que je les adreſſe : c'eſt à vous que je veux tracer ces précieux ſouvenirs qui nourriſſent & navrent mon cœur ; c'eſt à vous

que je veux rendre compte de moi, de mes ſentimens, de ma conduite, de ce cœur que vous m'avez donné. Je dirai tout, le bien, le mal, mes douleurs, mes plaiſirs, mes fautes ; mais je crois n'avoir rien à dire qui puiſſe déshonorer votre ouvrage.

Mon bonheur a été précoce ; il commença dès ma naiſſance, il devoit finir avant ma mort. Tous les jours de mon enfance ont été des jours fortunés, paſſés dans la liberté, dans la joie, ainſi que dans l'innocence : je n'appris jamais à diſtinguer mes inſtructions de mes plaiſirs. Tous les hommes ſe rappellent avec attendriſſement les jeux de leur enfance, mais je ſuis le ſeul peut-être qui ne mêle point à ces doux ſouvenirs ceux des pleurs qu'on lui fit verſer. Hélas ! ſi je fuſſe mort enfant, j'aurois déjà joui de la vie, & n'en aurois pas connu les regrets !

Je devins jeune homme & ne ceſſai point d'être heureux. Dans l'âge des paſſions je formois ma raiſon par mes ſens ; ce qui ſert à tromper les autres fut pour moi le chemin de la vérité. J'appris à juger ſainement des choſes qui m'environnoient & de l'intérêt que j'y devois prendre ; j'en jugeois ſur des principes vrais & ſimples ; l'autorité, l'opinion n'altéroient point mes jugemens. Pour découvrir les rapports des choſes entre elles, j'étudiois les rapports de chacune d'elles à moi : Par deux termes connus j'apprenois à trouver le troiſieme : Pour connoître l'univers par tout ce qui pouvoit m'intéreſſer, il me ſuffit de me connoître ; ma place aſſignée, tout fut trouvé.

J'appris ainſi que la premiere ſageſſe eſt de vouloir ce qui

eſt, & de régler ſon cœur ſur ſa deſtinée. Voilà tout ce qui dépend de nous, me diſiez-vous ; tout le reſte eſt de néceſſité. Celui qui lutte le plus contre ſon ſort eſt le moins ſage & toujours le plus malheureux; ce qu'il peut changer à ſa ſituation le ſoulage moins que le trouble intérieur qu'il ſe donne pour cela ne le tourmente. Il réuſſit rarement, & ne gagne rien à réuſſir. Mais quel être ſenſible peut vivre toujours ſans paſſions, ſans attachemens ? Ce n'eſt pas un homme, c'eſt une brute ou c'eſt un Dieu. Ne pouvant donc me garantir de toutes les affections qui nous lient aux choſes, vous m'apprîtes du moins à les choiſir, à n'ouvrir mon ame qu'aux plus nobles, à ne l'attacher qu'aux plus dignes objets qui ſont mes ſemblables, à étendre pour ainſi dire, le moi humain ſur toute l'humanité, & à me préſerver ainſi des viles paſſions qui le concentrent.

Quand mes ſens éveillés par l'âge me demanderent une compagne, vous épurâtes leur feu par les ſentimens ; c'eſt par l'imagination qui les anime que j'appris à les ſubjuguer. J'aimois Sophie avant même que de la connoître ; cet amour préſervoit mon cœur des piéges du vice, il y portoit le goût des choſes belles & honnêtes, il y gravoit en traits ineffaçables les ſaintes loix de la vertu. Quand je vis enfin ce digne objet de mon culte, quand je ſentis l'empire de ſes charmes, tout ce qui peut entrer de doux, de raviſſant dans une ame pénétra la mienne d'un ſentiment exquis que rien ne peut exprimer. Jours chéris de mes premieres amours, jours délicieux, que ne pouvez-vous recommencer ſans ceſſe & remplir déſormais tout mon être ! je ne voudrois point d'autre éternité.

Vains

Vains regrets ! ſouhaits inutiles ! Tout eſt diſparu, tout eſt diſparu ſans retour..... Après tant d'ardens ſoupirs, j'en obtins le prix, tous mes vœux furent comblés. Epoux, & toujours amant, je trouvai dans la tranquille poſſeſſion un bonheur d'une autre eſpece, mais non moins vrai que dans le délire des deſirs. Mon maître, vous croyez avoir connu cette fille enchantereſſe. O combien vous vous trompez ! Vous avez connu ma maîtreſſe, ma femme ; mais vous n'avez pas connu Sophie. Ses charmes de toute eſpece étoient inépuiſables, chaque inſtant ſembloit les renouveller, & le dernier jour de ſa vie, m'en montra que je n'avois pas connus.

Déjà pere de deux enfans, je partageois mon tems entre une épouſe adorée & les chers fruits de ſa tendreſſe ; vous m'aidiez à préparer à mon fils une éducation ſemblable à la mienne, & ma fille, ſous les yeux de ſa mere, eût appris à lui reſſembler. Toutes mes affaires ſe bornoient au ſoin du patrimoine de Sophie ; j'avois oublié ma fortune pour jouir de ma félicité. Trompeuſe félicité ! trois fois j'ai ſenti ton inconſtance. Ton terme n'eſt qu'un point, & lorſqu'on eſt au comble il faut bientôt décliner. Etoit-ce par vous, pere cruel, que devoit commencer ce déclin ? Par quelle fatalité pûtes-vous quitter cette vie paiſible que nous menions enſemble, comment mes empreſſemens vous rebuterent-ils de moi ? Vous vous complaiſiez dans votre ouvrage ; je le voyois, je le ſentois, j'en étois ſûr. Vous paroiſſiez heureux de mon bonheur ; les tendres careſſes de Sophie ſembloient flatter votre cœur paternel ; vous nous aimiez, vous vous plaiſiez

avec nous, & vous nous quittâtes! Sans votre retraite je ſerois heureux encore; mon fils vivroit peut-être, ou d'autres mains n'auroient point fermé ſes yeux. Sa mere, vertueuſe & chérie, vivroit elle-même dans les bras de ſon époux. Retraite funeſte, qui m'a livré ſans retour aux horreurs de mon ſort! non, jamais ſous vos yeux le crime & ſes peines n'euſſent approché de ma famille; en l'abandonnant vous m'avez fait plus de maux que vous ne m'aviez fait de biens en toute ma vie.

Bientôt le Ciel ceſſa de bénir une maiſon que vous n'habitiez plus. Les maux, les afflictions ſe ſuccédoient ſans relâche. En peu de mois nous perdîmes le pere, la mere de Sophie, & enfin ſa fille, ſa charmante fille qu'elle avoit tant deſirée, qu'elle idolâtroit, qu'elle vouloit ſuivre. A ce dernier coup ſa conſtance ébranlée acheva de l'abandonner. Juſqu'à ce tems, contente & paiſible dans ſa ſolitude, elle avoit ignoré les amertumes de la vie, elle n'avoit point armé contre les coups du ſort cette ame ſenſible & facile à s'affecter. Elle ſentit ces pertes comme on ſent ſes premiers malheurs: auſſi ne furent-elles que les commencemens des nôtres. Rien ne pouvoit tarir ſes pleurs; la mort de ſa fille lui fit ſentir plus vivement celle de ſa mere: elle appelloit ſans ceſſe l'une ou l'autre en gémiſſant; elle faiſoit retentir de leurs noms & de ſes regrets tous les lieux où jadis elle avoit reçu leurs innocentes careſſes: tous les objets qui les lui rappelloient aigriſſoient ſes douleurs; je réſolus de l'éloigner de ces triſtes lieux. J'avois dans la capitale ce qu'on appelle des affaires & qui n'en avoient jamais été pour moi

juſqu'alors : je lui propoſai d'y ſuivre une amie qu'elle s'étoit faite au voiſinage & qui étoit obligée de s'y rendre avec ſon mari. Elle y conſentit pour ne point ſe ſéparer de moi, ne pénétrant pas mon motif. Son affliction lui étoit trop chere pour chercher à la calmer. Partager ſes regrets, pleurer avec elle, étoit la ſeule conſolation qu'on pût lui donner.

En approchant de la capitale, je me ſentis frappé d'une impreſſion funeſte que je n'avois jamais éprouvée auparavant. Les plus triſtes preſſentimens s'élevoient dans mon ſein : tout ce que j'avois vu, tout ce que vous m'aviez dit des grandes villes me faiſoit trembler ſur le ſéjour de celle-ci. Je m'effrayois d'expoſer une union ſi pure à tant de dangers qui pouvoient l'altérer. Je frémiſſois en regardant la triſte Sophie, de ſonger que j'entraînois moi-même tant de vertus & de charmes dans ce gouffre de préjugés & de vices où vont ſe perdre de toutes parts l'innocence & le bonheur.

Cependant, ſûr d'elle & de moi, je mépriſois cet avis de la prudence que je prenois pour un vain preſſentiment ; en m'en laiſſant tourmenter je le traitois de chimere. Hélas ! je n'imaginois pas le voir ſitôt & ſi cruellement juſtifié. Je ne ſongeois gueres que je n'allois pas chercher le péril dans la capitale, mais qu'il m'y ſuivoit.

Comment vous parler des deux ans que nous paſſâmes dans cette fatale Ville, & de l'effet cruel que fit ſur mon ame & ſur mon ſort ce ſéjour empoiſonné ? Vous avez trop ſçu ces triſtes cataſtrophes dont le ſouvenir, effacé dans des jours plus heureux, vient aujourd'hui redoubler mes regrets, en me ramenant à leur ſource. Quel changement produiſit en moi

ma complaiſance pour des liaiſons trop aimables, que l'habitude commençoit à tourner en amitié! Comment l'exemple & l'imitation contre leſquels vous aviez ſi bien armé mon cœur, l'amenerent-ils inſenſiblement à ces goûts frivoles que, plus jeune, j'avois ſçu dédaigner? Qu'il eſt différent de voir les choſes diſtrait par d'autres objets ou ſeulement occupé de ceux qui nous frappent! Ce n'étoit plus le tems où mon imagination échauffée ne cherchoit que Sophie, & rebutoit tout ce qui n'étoit pas elle. Je ne la cherchois plus, je la poſſédois, & ſon charme embelliſſoit alors autant les objets qu'il les avoit défigurés dans ma premiere jeuneſſe. Mais bientôt ces mêmes objets affoiblirent mes goûts en les partageant. Uſé peu-à-peu ſur tous ces amuſemens frivoles, mon cœur perdoit inſenſiblement ſon premier reſſort & devenoit incapable de chaleur & de force; j'errois avec inquiétude d'un plaiſir à l'autre; je recherchois tout & je m'ennuyois de tout; je ne me plaiſois qu'où je n'étois pas, & m'étourdiſſois pour m'amuſer. Je ſentois une révolution dont je ne voulois point me convaincre; je ne me laiſſois pas le tems de rentrer en moi, crainte de ne m'y plus retrouver. Tous mes attachemens s'étoient relâchés, toutes mes affections s'étoient attiédies: j'avois mis un jargon de ſentiment & de morale à la place de la réalité. J'étois un homme galant ſans tendreſſe, un Stoïcien ſans vertus, un ſage occupé de folies, je n'avois plus de votre Emile que le nom & quelques diſcours. Ma franchiſe, ma liberté, mes plaiſirs, mes devoirs, vous, mon fils, Sophie elle-même, tout ce qui jadis animoit, élevoit mon eſprit & faiſoit la plénitude de mon exiſtence, en ſe

détachant peu-à-peu de moi, ſembloit m'en détacher moi-même, & ne laiſſoit plus dans mon ame affaiſſée qu'un ſentiment importun de vuide & d'anéantiſſement. Enfin, je n'aimois plus ou croyois ne plus aimer. Ce feu terrible, qui paroiſſoit preſque éteint, couvoit ſous la cendre, pour éclater bientôt avec plus de fureur que jamais.

Changement cent fois plus inconcevable ! Comment celle qui faiſoit la gloire & le bonheur de ma vie en fit-elle la honte & le déſeſpoir ? Comment décrirois-je un ſi déplorable égarement ? Non jamais ce détail affreux ne ſortira de ma plume ni de ma bouche ; il eſt trop injurieux à la mémoire de la plus digne des femmes, trop accablant, trop horrible à mon ſouvenir, trop décourageant pour la vertu ; j'en mourrois cent fois avant qu'il fût achevé. Morale du monde, piéges du vice & de l'exemple, trahiſons d'une fauſſe amitié, inconſtance & foibleſſe humaine, qui de nous eſt à votre épreuve ? Ah ! ſi Sophie a ſouillé ſa vertu, quelle femme oſera compter ſur la ſienne ? Mais de quelle trempe unique dût être une ame qui put revenir de ſi loin à tout ce qu'elle fut auparavant ?

C'eſt de vos enfans régénérés que j'ai à vous parler. Tous leurs égaremens vous ont été connus : je n'en dirai que ce qui tient à leur retour à eux-mêmes & ſert à lier les événemens.

Sophie conſolée, ou plutôt diſtraite par ſon amie & par les ſociétés où elle l'entraînoit, n'avoit plus ce goût décidé pour la vie privée & pour la retraite : elle avoit oublié ſes pertes & preſque ce qui lui étoit reſté. Son fils en grandiſſant

alloit devenir moins dépendant d'elle, & déjà la mere apprenoit à s'en paſſer. Moi-même je n'étois plus ſon Emile, je n'étois que ſon mari, & le mari d'une honnête femme dans les grandes Villes, eſt un homme avec qui l'on garde en public toutes ſortes de bonnes manieres, mais qu'on ne voit point en particulier. Long-tems nos coteries furent les mêmes. Elles changerent inſenſiblement. Chacun des deux penſoit ſe mettre à ſon aiſe loin de la perſonne qui avoit droit d'inſpection ſur lui. Nous n'étions plus un, nous étions deux : le ton du monde nous avoit diviſés, & nos cœurs ne ſe rapprochoient plus. Il n'y avoit que nos voiſins de Campagne & amis de Ville qui nous réuniſſent quelquefois. La femme, après m'avoir fait ſouvent des agaceries auxquelles je ne réſiſtois pas toujours ſans peine ſe rebuta, & s'attachant tout-à-fait à Sophie en devint inſéparable. Le mari vivoit fort lié avec ſon épouſe, & par conſéquent avec la mienne. Leur conduite extérieure étoit réguliere & décente, mais leurs maximes auroient dû m'effrayer. Leur bonne intelligence venoit moins d'un véritable attachement, que d'une indifférence commune ſur les devoirs de leur état. Peu jaloux des droits qu'ils avoient l'un ſur l'autre, ils prétendoient s'aimer beaucoup plus en ſe paſſant tous leurs goûts ſans contrainte, & ne s'offenſant point de n'en être pas l'objet. Que mon mari vive heureux, ſur toute choſe, diſoit la femme ; que j'aie ma femme pour amie, je ſuis content, diſoit le mari. Nos ſentimens, pourſuivoient-ils, ne dépendent pas de nous, mais nos procédés en dépendent : chacun met du ſien tout ce qu'il peut au bonheur de l'autre. Peut-on mieux

aimer ce qui nous eſt cher, que de vouloir tout ce qu'il deſire? On évite la cruelle néceſſité de ſe fuir.

Ce ſyſtême ainſi mis à découvert tout d'un coup nous eût fait horreur. Mais on ne ſait pas combien les épanchemens de l'amitié font paſſer de choſes qui révolteroient ſans elle; on ne ſait pas combien une philoſophie ſi bien adaptée aux vices du cœur humain, une philoſophie qui n'offre au lieu des ſentimens qu'on n'eſt plus maître d'avoir, au lieu du devoir caché qui tourmente, & qui ne profite à perſonne, que ſoins, procédés, bienſéances, attentions, que franchiſe, liberté, ſincérité, confiance; on ne ſait pas, dis-je, combien tout ce qui maintient l'union entre les perſonnes, quand les cœurs ne ſont plus unis, a d'attrait pour les meilleurs naturels, & devient ſéduiſant ſous le maſque de la ſageſſe : la raiſon même auroit peine à ſe défendre, ſi la conſcience ne venoit au ſecours. C'étoit-là ce qui maintenoit entre Sophie & moi, la honte de nous montrer un empreſſement que nous n'avions plus. Le couple qui nous avoit ſubjugués s'outrageoit ſans contrainte & croyoit s'aimer : mais un ancien reſpect l'un pour l'autre, que nous ne pouvions vaincre, nous forçoit à nous fuir pour nous outrager. En paroiſſant nous être mutuellement à charge, nous étions plus près de nous réunir qu'eux qui ne ſe quittoient point. Ceſſer de s'éviter quand on s'offenſe, c'eſt être ſûrs de ne ſe rapprocher jamais.

Mais au moment où l'éloignement entre nous étoit le plus marqué, tout changea de la maniere la plus bizarre. Tout-à-coup Sophie devint auſſi ſédentaire & retirée qu'elle avoit été diſſipée juſqu'alors. Son humeur, qui n'étoit pas toujours

égale, devint conſtamment triſte & ſombre. Enfermée depuis le matin juſqu'au ſoir dans ſa chambre, ſans parler, ſans pleurer, ſans ſe ſoucier de perſonne, elle ne pouvoit ſouffrir qu'on l'interrompît. Son amie elle-même lui devint inſupportable; elle le lui dit & la reçut mal ſans la rebuter : elle me pria plus d'une fois de la délivrer d'elle. Je lui fis la guerre de ce caprice dont j'accuſois un peu de jalouſie; je le lui dis même un jour en plaiſantant. Non, Monſieur, je ne ſuis point jalouſe, me dit-elle d'un air froid & réſolu; mais j'ai cette femme en horreur : je ne vous demande qu'une grace; c'eſt que je ne la revoye jamais. Frappé de ces mots, je voulus ſavoir la raiſon de ſa haine : elle refuſa de répondre. Elle avoit déjà fermé ſa porte au mari; je fus obligé de la fermer à la femme, & nous ne les vîmes plus.

Cependant ſa triſteſſe continuoit & devenoit inquiétante. Je commençai de m'en alarmer; mais comment en ſavoir la cauſe qu'elle s'obſtinoit à taire? Ce n'étoit pas à cette ame fiere qu'on en pouvoit impoſer par l'autorité : nous avions ceſſé depuis ſi long-tems d'être les confidens l'un de l'autre, que je fus peu ſurpris qu'elle dédaignât de m'ouvrir ſon cœur; il faloit mériter cette confiance, & ſoit que ſa touchante mélancolie eût réchauffé le mien, ſoit qu'il fût moins guéri qu'il n'avoit cru l'être, je ſentis qu'il m'en coûtoit peu pour lui rendre des ſoins avec leſquels j'eſpérois vaincre enfin ſon ſilence.

Je ne la quittois plus : mais j'eus beau revenir à elle, & marquer ce retour par les plus tendres empreſſemens, je vis avec douleur que je n'avançois rien. Je voulus rétablir les droits

droits d'Epoux, trop négligés depuis long-tems; j'éprouvai la plus invincible réſiſtance. Ce n'étoient plus ces refus agaçans, faits pour donner un nouveau prix à ce qu'on accorde: ce n'étoient pas non plus ces refus tendres, modeſtes, mais abſolus qui m'enivroient d'amour & qu'il faloit pourtant reſpecter. C'étoient les refus ſérieux d'une volonté décidée qui s'indigne qu'on puiſſe douter d'elle. Elle me rappelloit avec force les engagemens pris jadis en votre préſence. Quoi qu'il en ſoit de moi, diſoit-elle, vous devez vous eſtimer vous-même & reſpecter à jamais la parole d'Emile. Mes torts ne vous autoriſent point à violer vos promeſſes. Vous pouvez me punir, mais vous ne pouvez me contraindre, & ſoyez ſûr que je ne le ſouffrirai jamais. Que répondre, que faire? ſinon tâcher de la fléchir, de la toucher, de vaincre ſon obſtination à force de perſévérance? Ces vains efforts irritoient à la fois mon amour & mon amour-propre. Les difficultés enflammoient mon cœur, & je me faiſois un point d'honneur de les ſurmonter. Jamais peut-être après dix ans de mariage, après un ſi long refroidiſſement, la paſſion d'un Epoux ne ſe ralluma ſi brûlante & ſi vive; jamais durant mes premieres amours je n'avois tant verſé de pleurs à ſes pieds: tout fut inutile, elle demeura inébranlable.

J'étois auſſi ſurpris qu'affligé, ſachant bien que cette dureté de cœur n'étoit pas dans ſon caractere. Je ne me rebutai point, & ſi je ne vainquis pas ſon opiniâtreté, j'y crus voir enfin moins de ſéchereſſe. Quelques ſignes de regret & de pitié tempéroient l'aigreur de ſes refus, je jugeois quelquefois qu'ils lui coûtoient; ſes yeux éteints laiſſoient tomber ſur moi quel-

ques regards non moins triſtes, mais moins farouches, & qui ſembloient portés à l'attendriſſement. Je penſai que la honte d'un caprice auſſi outré l'empêchoit d'en revenir, qu'elle le ſoutenoit faute de pouvoir l'excuſer, & qu'elle n'attendoit peut-être qu'un peu de contrainte pour paroître céder à la force ce qu'elle n'oſoit plus accorder de bon gré. Frappé d'une idée qui flattoit mes deſirs, je m'y livre avec complaiſance : c'eſt encore un égard que je veux avoir pour elle, de lui ſauver l'embarras de ſe rendre après avoir ſi long-tems réſiſté.

Un jour qu'entraîné par mes tranſports je joignois aux plus tendres ſupplications les plus ardentes careſſes, je la vis émue; je voulus achever ma victoire. Oppreſſée & palpitante, elle étoit prête à ſuccomber; quand tout-à-coup changeant de ton, de maintien, de viſage, elle me repouſſe avec une promptitude, avec une violence incroyable, & me regardant d'un œil que la fureur & le déſeſpoir rendoient effrayant, arrêtez, Emile, me dit-elle, & ſachez que je ne vous ſuis plus rien. Un autre a ſouillé votre lit, je ſuis enceinte; vous ne me toucherez de ma vie; & ſur-le-champ elle s'élance avec impétuoſité dans ſon cabinet, dont elle ferme la porte ſur elle.

Je demeure écraſé.....

Mon maître, ce n'eſt pas ici l'hiſtoire des événemens de ma vie; ils valent peu la peine d'être écrits; c'eſt l'hiſtoire de mes paſſions, de mes ſentimens, de mes idées. Je dois m'étendre ſur la plus terrible révolution que mon cœur éprouva jamais.

Les grandes plaies du corps & de l'ame ne ſaignent pas

à l'inſtant qu'elles ſont faites ; elles n'impriment pas ſitôt leurs plus vives douleurs. La nature ſe recueille pour en ſoutenir toute la violence, & ſouvent le coup mortel eſt porté long-tems avant que la bleſſure ſe faſſe ſentir. A cette ſcene inattendue, à ces mots que mon oreille ſembloit repouſſer, je reſte immobile, anéanti ; mes yeux ſe ferment, un froid mortel court dans mes veines ; ſans être évanoui je ſens tous mes ſens arrêtés, toutes mes fonctions ſuſpendues ; mon ame bouleverſée eſt dans un trouble univerſel, ſemblable au cahos de la ſcene au moment qu'elle change, au moment que tout fuit & va prendre un nouvel aſpect.

J'ignore combien de tems je demeurai dans cet état, à genoux comme j'étois, & ſans oſer preſque remuer, de peur de m'aſſurer que ce qui ſe paſſoit n'étoit point un ſonge. J'aurois voulu que cet étourdiſſement eût duré toujours. Mais enfin réveillé malgré moi, la premiere impreſſion que je ſentis fut un ſaiſiſſement d'horreur pour tout ce qui m'environnoit. Tout-à-coup je me leve, je m'élance hors de la chambre, je franchis l'eſcalier ſans rien voir, ſans rien dire à perſonne, je ſors, je marche à grands pas, je m'éloigne avec la rapidité d'un cerf qui croit fuir par ſa vîteſſe le trait qu'il porte enfoncé dans ſon flanc.

Je cours ainſi ſans m'arrêter, ſans ralentir mon pas, juſques dans un jardin public. L'aſpect du jour & du Ciel m'étoit à charge ; je cherchois l'obſcurité ſous les arbres ; enfin, me trouvant hors d'haleine, je me laiſſai tomber demi-mort ſur un gazon..... Où ſuis-je ? Que ſuis-je devenu ? Qu'ai-je entendu ? Quelle cataſtrophe ? Inſenſé ! quelle chimere as-tu

pourſuivie ? Amour, honneur, foi, vertus, où êtes-vous ? La ſublime, la noble Sophie n'eſt qu'une infame ! Cette exclamation que mon tranſport fit éclater, fut ſuivie d'un tel déchirement de cœur, qu'oppreſſé par les ſanglots, je ne pouvois ni reſpirer ni gémir : ſans la rage & l'emportement qui ſuccéderent, ce ſaiſiſſement m'eût ſans doute étouffé. O qui pourroit démêler, exprimer cette confuſion de ſentimens divers que la honte, l'amour, la fureur, les regrets, l'attendriſſement, la jalouſie, l'affreux déſeſpoir me firent éprouver à la fois? Non, cette ſituation, ce tumulte ne peut ſe décrire. L'épanouiſſement de l'extrême joie, qui, d'un mouvement uniforme ſemble étendre & raréfier tout notre être, ſe conçoit, s'imagine aiſément. Mais quand l'exceſſive douleur raſſemble dans le ſein d'un miſérable toutes les furies des enfers ; quand mille tiraillemens oppoſés le déchirent ſans qu'il puiſſe en diſtinguer un ſeul ; quand il ſe ſent mettre en pieces par cent fôrces diverſes qui l'entraînent en ſens contraire, il n'eſt plus un, il eſt tout entier à chaque point de douleur, il ſemble ſe multiplier pour ſouffrir. Tel étoit mon état, tel il fut durant pluſieurs heures ; comment en faire le tableau ? Je ne dirois pas en des volumes ce que je ſentois à chaque inſtant. Hommes heureux, qui dans une ame étroite & dans un cœur tiede ne connoiſſez de revers que ceux de la fortune, ni de paſſions qu'un vil intérêt, puiſſiez-vous traiter toujours cet horrible état de chimere & n'éprouver jamais les tourmens cruels que donnent de plus dignes attachemens, quand ils ſe rompent, aux cœurs faits pour les ſentir.

Nos forces ſont bornées & tous les tranſports violens ont

des intervalles. Dans un de ces momens d'épuiſement où la nature reprend haleine pour ſouffrir, je vins tout-à-coup à penſer à ma jeuneſſe, à vous mon maître, à mes leçons; je vins à penſer que j'étois homme, & je me demande auſſitôt, quel mal ai-je reçu dans ma perſonne? Quel crime ai-je commis? Qu'ai-je perdu de moi? Si dans cet inſtant, tel que je ſuis, je tombois des nues pour commencer d'exiſter, ſerois-je un être malheureux? Cette réflexion, plus prompte qu'un éclair, jetta dans mon ame un inſtant de lueur que je reperdis bientôt, mais qui me ſuffit pour me reconnoître. Je me vis clairement à ma place; & l'uſage de ce moment de raiſon fut de m'apprendre que j'étois incapable de raiſonner. L'horrible agitation qui régnoit dans mon ame n'y laiſſoit à nul objet le tems de ſe faire appercevoir: j'étois hors d'état de rien voir, de rien comparer, de délibérer, de réſoudre, de juger de rien. C'étoit donc me tourmenter vainement que de vouloir rêver à ce que j'avois à faire, c'étoit ſans fruit aigrir mes peines, & mon ſeul ſoin devoit être de gagner du tems pour raffermir mes ſens & raſſeoir mon imagination. Je crois que c'eſt le ſeul parti que vous auriez pu prendre vous-même, ſi vous euſſiez été là pour me guider.

Réſolu de laiſſer exhaler la fougue des tranſports que je ne pouvois vaincre, je m'y livre avec une furie empreinte de je ne ſais quelle volupté, comme ayant mis ma douleur à ſon aiſe. Je me leve avec précipitation; je me mets à marcher comme auparavant, ſans ſuivre de route déterminée: je cours, j'erre de part & d'autre, j'abandonne mon corps à toute l'agitation de mon cœur; j'en ſuis les impreſſions

ſans contrainte ; je me mets hors d'haleine, & mêlant mes ſoupirs tranchans à ma reſpiration gênée, je me ſentois quelquefois prêt à ſuffoquer.

Les ſecouſſes de cette marche précipitée ſembloient m'étourdir & me ſoulager. L'inſtinct dans les paſſions violentes dicte des cris, des mouvemens, des geſtes, qui donnent un cours aux eſprits & font diverſion à la paſſion : tant qu'on s'agite, on n'eſt qu'emporté ; le morne repos eſt plus à craindre, il eſt voiſin du déſeſpoir. Le même ſoir je fis de cette différence une épreuve preſque riſible, ſi tout ce qui montre la folie & la miſere humaine devoit jamais exciter à rire quiconque y peut être aſſujetti.

Après mille tours & retours faits ſans m'en être apperçu, je me trouve au milieu de la Ville entouré de carroſſes à l'heure des ſpectacles, & dans une rue où il y en avoit un. J'allois être écraſé dans l'embarras, ſi quelqu'un, me tirant par le bras, ne m'eût averti du danger : je me jette dans une porte ouverte ; c'étoit un Café. J'y ſuis accoſté par des gens de ma connoiſſance ; on me parle, on m'entraîne je ne ſais où. Frappé d'un bruit d'inſtrumens & d'un éclat de lumieres, je reviens à moi, j'ouvre les yeux, je regarde : je me trouve dans la ſalle du ſpectacle un jour de premiere repréſentation, preſſé par la foule, & dans l'impuiſſance de ſortir.

Je frémis ; mais je pris mon parti. Je ne dis rien, je me tins tranquille, quelque cher que me coûtât cette apparente tranquillité. On fit beaucoup de bruit, on parloit beaucoup, on me parloit ; n'entendant rien, que pouvois-je ré-

pondre ? Mais un de ceux qui m'avoient amené ayant par hazard nommé ma femme, à ce nom funeſte je fis un cri perçant qui fut ouï de toute l'aſſemblée & cauſa quelque rumeur. Je me remis promptement, & tout s'appaiſa. Cependant ayant attiré par ce cri l'attention de ceux qui m'environnoient, je cherchai le moment de m'évader, & m'approchant peu-à-peu de la porte, je ſortis enfin avant qu'on eût achevé.

En entrant dans la rue & retirant machinalement ma main, que j'avois tenue dans mon ſein durant toute la repréſentation, je vis mes doigts pleins de ſang, & j'en crus ſentir couler ſur ma poitrine. J'ouvre mon ſein, je regarde, je le trouve ſanglant & déchiré comme le cœur qu'il enfermoit. On peut penſer qu'un ſpectateur tranquille à ce prix, n'étoit pas fort bon juge de la Piece qu'il venoit d'entendre.

Je me hâtai de fuir, tremblant d'être encore rencontré. La nuit favoriſant mes courſes, je me remis à parcourir les rues, comme pour me dédommager de la contrainte que je venois d'éprouver ; je marchai pluſieurs heures ſans me repoſer un moment : enfin ne pouvant preſque plus me ſoutenir & me trouvant près de mon quartier, je rentre chez moi, non ſans un affreux battement de cœur : je demande ce que fait mon fils ; on me dit qu'il dort ; je me tais & ſoupire : mes gens veulent me parler ; je leur impoſe ſilence ; je me jette ſur un lit, ordonnant qu'on s'aille coucher. Après quelques heures d'un repos pire que l'agitation de la veille, je me leve avant le jour, & traverſant ſans bruit les appartemens, j'approche de la chambre de Sophie ; là ſans

pouvoir me retenir, je vais avec la plus déteſtable lâcheté couvrir de cent baiſers & baigner d'un torrent de pleurs le ſeuil de ſa porte, puis m'échappant avec la crainte & les précautions d'un coupable, je ſors doucement du logis réſolu de n'y rentrer de mes jours.

Ici finit ma vive mais courte folie, & je rentrai dans mon bon ſens. Je crois même avoir fait ce que j'avois dû faire en cédant d'abord à la paſſion que je ne pouvois vaincre, pour pouvoir la gouverner enſuite après lui avoir laiſſé quelque eſſor. Le mouvement que je venois de ſuivre m'ayant diſpoſé à l'attendriſſement, la rage qui m'avoit tranſporté juſqu'alors fit place à la triſteſſe, & je commençai à lire aſſez au fond de mon cœur pour y voir gravée en traits ineffaçables la plus profonde affliction. Je marchois cependant, je m'éloignois du lieu redoutable, moins rapidement que la veille, mais auſſi ſans faire aucun détour. Je ſortis de la ville, & prenant le premier grand chemin, je me mis à le ſuivre d'une démarche lente & mal aſſurée qui marquoit la défaillance & l'abattement. A meſure que le jour croiſſant éclairoit les objets, je croyois voir un autre Ciel, une autre Terre, un autre Univers; tout étoit changé pour moi. Je n'étois plus le même que la veille, ou plutôt, je n'étois plus; c'étoit ma propre mort que j'avois à pleurer. O combien de délicieux ſouvenirs vinrent aſſiéger mon cœur ſerré de détreſſe, & le forcer de s'ouvrir à leurs douces images pour le noyer de vains regrets! Toutes mes jouiſſances paſſées venoient aigrir le ſentiment de mes pertes, & me rendoient plus de tourmens qu'elles ne m'avoient donné de voluptés.

Ah!

Ah! qui eſt-ce qui connoît le contraſte affreux de ſauter tout d'un coup de l'excès du bonheur à l'excès de la miſere, & de franchir cet immenſe intervalle, ſans avoir un moment pour s'y préparer? Hier, hier même, aux pieds d'une épouſe adorée, j'étois le plus heureux des êtres; c'étoit l'amour qui m'aſſerviſſoit à ſes loix, qui me tenoit dans ſa dépendance; ſon tyrannique pouvoir étoit l'ouvrage de ma tendreſſe, & je jouiſſois même de ſes rigueurs. Que ne m'étoit-il donné de paſſer le cours des ſiecles dans cet état trop aimable, à l'eſtimer, la reſpecter, la chérir, à gémir de ſa tyrannie, à vouloir la fléchir ſans y parvenir jamais, à demander, implorer, ſupplier, deſirer ſans ceſſe, & jamais ne rien obtenir. Ces tems, ces tems charmans de retour attendu, d'eſpérance trompeuſe, valoient ceux mêmes où je la poſſédois. Et maintenant haï, trahi, déshonoré, ſans eſpoir, ſans reſſource, je n'ai pas même la conſolation d'oſer former des ſouhaits..... Je m'arrêtois, effrayé d'horreur à l'objet qu'il faloit ſubſtituer à celui qui m'occupoit avec tant de charmes. Contempler Sophie avilie & mépriſable! Quels yeux pouvoient ſouffrir cette profanation? Mon plus cruel tourment n'étoit pas de m'occuper de ma miſere, c'étoit d'y méler la honte de celle qui l'avoit cauſée. Ce tableau déſolant étoit le ſeul que je ne pouvois ſupporter.

La veille, ma douleur ſtupide & forcenée m'avoit garanti de cette affreuſe idée; je ne ſongeois à rien qu'à ſouffrir. Mais à meſure que le ſentiment de mes maux s'arrangeoit, pour ainſi dire, au fond de mon cœur, forcé de remonter à leur ſource, je me retraçois malgré moi ce fatal objet. Les

mouvemens qui m'étoient échappés en ſortant ne marquoient que trop l'indigne penchant qui m'y ramenoit. La haine que je lui devois me coûtoit moins que le dédain qu'il y faloit joindre, & ce qui me déchiroit le plus cruellement, n'étoit pas tant de renoncer à elle que d'être forcé de la mépriſer.

Mes premieres réflexions ſur elle furent ameres. Si l'infidélité d'une femme ordinaire eſt un crime, quel nom faloit-il donner à la ſienne? Les ames viles ne s'abaiſſent point en faiſant des baſſeſſes, elles reſtent dans leur état; il n'y a point pour elles, d'ignominie parce qu'il n'y a point d'élévation. Les adulteres des femmes du monde ne ſont que des galanteries; mais Sophie adultere eſt le plus odieux de tous les monſtres: la diſtance de ce qu'elle eſt à ce qu'elle fut eſt immenſe; non, il n'y a point d'abaiſſement, point de crime pareil au ſien.

Mais moi, reprenois-je, moi qui l'accuſe, & qui n'en ai que trop le droit, puiſque c'eſt moi qu'elle offenſe, puiſque c'eſt à moi que l'ingrate a donné la mort, de quel droit oſé-je la juger ſi ſévérement avant de m'être jugé moi-même, avant de ſavoir ce que je dois me reprocher de ſes torts? Tu l'accuſes de n'être plus la même! O Emile, & toi n'as-tu point changé? Combien je t'ai vu dans cette grande ville différent près d'elle de ce que tu fus jadis! Ah! ſon inconſtance eſt l'ouvrage de la ſienne. Elle avoit juré de t'être fidelle; & toi n'avois-tu pas juré de l'adorer toujours? Tu l'abandonnes, & tu veux qu'elle te reſte; tu la mépriſes, & tu veux en être toujours honoré! C'eſt ton refroi-

diſſement ; ton oubli , ton indifférence qui t'ont arraché de ſon cœur ; il ne faut point ceſſer d'être aimable quand on veut être toujours aimé. Elle n'a violé ſes ſermens qu'à ton exemple ; il faloit ne la point négliger , & jamais elle ne t'eût trahi.

Quels ſujets de plainte t'a-t-elle donnés dans la retraite où tu l'as trouvée , & où tu devois toujours la laiſſer ? Quel attiédiſſement as-tu remarqué dans ſa tendreſſe ? Eſt-ce elle qui t'a prié de la tirer de ce lieu fortuné ? Tu le ſais , elle l'a quitté avec le plus mortel regret. Les pleurs qu'elle y verſoit lui étoient plus doux que les folâtres jeux de la Ville. Elle y paſſoit ſon innocente vie à faire le bonheur de la tienne : mais elle t'aimoit mieux que ſa propre tranquillité ; après t'avoir voulu retenir , elle quitta tout pour te ſuivre : c'eſt toi qui du ſein de la paix & de la vertu l'entraînas dans l'abyme de vices & de miſeres où tu t'es toi-même précipité. Hélas ! il n'a tenu qu'à toi ſeul qu'elle ne fût toujours ſage , & qu'elle ne te rendît toujours heureux.

O Emile ! tu l'as perdue , tu dois te haïr & la plaindre ; mais quel droit as-tu de la mépriſer ? Eſt-tu reſté toi-même irréprochable ? Le monde n'a-t-il rien pris ſur tes mœurs ? Tu n'as point partagé ſon infidélité , mais ne l'as-tu pas excuſée , en ceſſant d'honorer ſa vertu ? Ne l'as-tu pas excitée en vivant dans des lieux où tout ce qui eſt honnête eſt en dériſion , où les femmes rougiroient d'être chaſtes , où le ſeul prix des vertus de leur ſexe eſt la raillerie & l'incrédulité ? La foi que tu n'as point violée a-t-elle été expoſée aux mêmes riſques ? As-tu reçu comme elle ce tempérament de

feu qui fait les grandes foibleſſes, ainſi que les grandes vertus? As-tu ce corps trop formé par l'amour, trop expoſé aux périls par ſes charmes & aux tentations par ſes ſens? O que le ſort d'une telle femme eſt à plaindre! Quels combats n'a-t-elle point à rendre, ſans relâche, ſans ceſſe, contre autrui, contre elle-même? Quel courage invincible, quelle opiniâtre réſiſtance, quelle héroïque fermeté lui ſont néceſſaires! Que de dangereuſes victoires n'a-t-elle pas à remporter tous les jours ſans autre témoin de ſes triomphes que le Ciel & ſon propre cœur? Et après tant de belles années ainſi paſſées à ſouffrir, combattre & vaincre inceſſamment, un inſtant de foibleſſe, un ſeul inſtant de relâche & d'oubli ſouille à jamais cette vie irréprochable, & déshonore tant de vertus. Femme infortunée! hélas! un moment d'égarement fait tous tes malheurs & les miens. Oui, ſon cœur eſt reſté pur, tout me l'aſſure; il m'eſt trop connu pour pouvoir m'abuſer. Eh qui ſait dans quels piéges adroits les perfides ruſes d'une femme vicieuſe & jalouſe de ſes vertus a pu ſurprendre ſon innocente ſimplicité? N'ai-je pas vu ſes regrets, ſon repentir dans ſes yeux? N'eſt-ce pas ſa triſteſſe qui m'a ramené moi-même à ſes pieds? N'eſt-ce pas ſa touchante douleur qui m'a rendu toute ma tendreſſe? Ah! ce n'eſt pas là la conduite artificieuſe d'une infidelle qui trompe ſon mari & qui ſe complaît dans ſa trahiſon!

Puis venant enſuite à réfléchir plus en détail ſur ſa conduite & ſur ſon étonnante déclaration, que ne ſentois-je point en voyant cette femme timide & modeſte vaincre la honte par la franchiſe, rejetter une eſtime démentie par ſon cœur,

dédaigner de conſerver ma confiance & ſa réputation en cachant une faute que rien ne la forçoit d'avouer, en la couvrant des careſſes qu'elle a rejettées, & crainte d'uſurper ma tendreſſe de pere pour un enfant qui n'étoit pas de mon ſang? Quelle force n'admirois-je pas dans cette invincible hauteur de courage qui, même au prix de l'honneur & de la vie, ne pouvoit s'abaiſſer à la fauſſeté & portoit juſques dans le crime l'intrépide audace de la vertu? Oui, me diſois-je avec un applaudiſſement ſecret, au ſein même de l'ignominie, cette ame forte conſerve encore tout ſon reſſort; elle eſt coupable ſans être vile; elle a pu commettre un crime, mais non pas une lâcheté.

C'eſt ainſi que peu-à-peu le penchant de mon cœur me ramenoit en ſa faveur à des jugemens plus doux & plus ſupportables. Sans la juſtifier je l'excuſois; ſans pardonner ſes outrages, j'approuvois ſes bons procédés. Je me complaiſois dans ces ſentimens. Je ne pouvois me défaire de tout mon amour, il eût été trop cruel de le conſerver ſans eſtime. Sitôt que je crus lui en devoir encore, je ſentis un ſoulagement ineſpéré. L'homme eſt trop foible pour pouvoir conſerver long-tems des mouvemens extrêmes. Dans l'excès même du déſeſpoir la Providence nous ménage des conſolations. Malgré l'horreur de mon ſort, je ſentois une ſorte de joie à me repréſenter Sophie eſtimable & malheureuſe; j'aimois à fonder ainſi l'intérêt que je ne pouvois ceſſer de prendre à elle. Au lieu de la ſeche douleur qui me conſumoit auparavant, j'avois la douceur de m'attendrir juſqu'aux larmes. Elle eſt perdue à jamais pour moi, je le ſais; me diſois-je; mais du moins

j'oſerai penſer encore à elle, j'oſerai la regretter; j'oſerai quelquefois encore gémir & ſoupirer ſans rougir.

Cependant j'avois pourſuivi ma route, &, diſtrait par ces idées, j'avois marché tout le jour ſans m'en appercevoir, juſqu'à ce qu'enfin revenant à moi & n'étant plus ſoutenu par l'animoſité de la veille, je me ſentis d'une laſſitude & d'un épuiſement qui demandoient de la nourriture & du repos. Graces aux exercices de ma jeuneſſe j'étois robuſte & fort, je ne craignois ni la faim ni la fatigue; mais mon eſprit malade avoit tourmenté mon corps, & vous m'aviez bien plus garanti des paſſions violentes qu'appris à les ſupporter. J'eus peine à gagner un village qui étoit encore à une lieue de moi. Comme il y avoit près de trente-ſix heures que je n'avois pris aucun aliment, je ſoupai, & même avec appétit : je me couchai délivré des fureurs qui m'avoient tant tourmenté, content d'oſer penſer à Sophie, & preſque joyeux de l'imaginer moins défigurée & plus digne de mes regrets que je n'avois eſpéré.

Je dormis paiſiblement juſqu'au matin. La triſteſſe & l'infortune reſpectent le ſommeil & laiſſent du relâche à l'ame; il n'y a que les remords qui n'en laiſſent point. En me levant je me ſentis l'eſprit aſſez calme & en état de délibérer ſur ce que j'avois à faire. Mais c'étoit ici la plus mémorable ainſi que la plus cruelle époque de ma vie. Tous mes attachemens étoient rompus ou altérés, tous mes devoirs étoient changés; je ne tenois plus à rien de la même maniere qu'auparavant, je devenois, pour ainſi dire, un nouvel être. Il étoit important de peſer mûrement le parti

que j'avois à prendre. J'en pris un proviſionnel pour me donner le loiſir d'y réfléchir. J'achevai le chemin qui reſtoit à faire juſqu'à la Ville la plus prochaine ; j'entrai chez un maître, & je me mis à travailler de mon métier, en attendant que la fermentation de mes eſprits fût tout-à-fait appaiſée, & que je puſſe voir les objets tels qu'ils étoient.

Je n'ai jamais mieux ſenti la force de l'éducation que dans cette cruelle circonſtance. Né avec une ame foible, tendre à toutes les impreſſions, facile à troubler, timide à me réſoudre, après les premiers momens cédés à la nature, je me trouvai maître de moi-même & capable de conſidérer ma ſituation avec autant de ſang-froid que celle d'un autre. Soumis à la loi de la néceſſité je ceſſai mes vains murmures, je pliai ma volonté ſous l'inévitable joug, je regardai le paſſé comme étranger à moi, je me ſuppoſai commencer de naître, & tirant de mon état préſent les regles de ma conduite, en attendant que j'en fuſſe aſſez inſtruit, je me mis paiſiblement à l'ouvrage, comme ſi j'euſſe été le plus content des hommes.

Je n'ai rien tant appris de vous dès mon enfance, qu'à être toujours tout entier où je ſuis, à ne jamais faire une choſe & rêver à une autre ; ce qui proprement eſt ne rien faire & n'être tout entier nulle part. Je n'étois donc attentif qu'à mon travail durant la journée : le ſoir je reprenois mes réflexions, & relayant ainſi l'eſprit & le corps l'un par l'autre, j'en tirois le meilleur parti qu'il m'étoit poſſible, ſans jamais fatiguer aucun des deux.

Dès le premier ſoir, ſuivant le fil de mes idées de la

veille, j'examinai ſi peut-être je ne prenois point trop à cœur le crime d'une femme, & ſi ce qui me paroiſſoit une cataſtrophe de ma vie n'étoit point un événement trop commun pour devoir être pris ſi gravement. Il eſt certain, me diſois-je, que par-tout où les mœurs ſont en eſtime, les infidélités des femmes déshonorent les maris : mais il eſt ſûr auſſi que dans toutes les grandes Villes, & par-tout où les hommes, plus corrompus, ſe croient plus éclairés, on tient cette opinion pour ridicule & peu ſenſée. L'honneur d'un homme, diſent-ils, dépend-il de ſa femme ? Son malheur doit-il faire ſa honte, & peut-il être déshonoré des vices d'autrui ? L'autre morale a beau être ſévere, celle-ci paroît plus conforme à la raiſon.

D'ailleurs, quelque jugement qu'on portât de mes procédés, n'étois-je pas par mes principes au-deſſus de l'opinion publique ? Que m'importoit ce qu'on penſeroit de moi, pourvu que dans mon propre cœur je ne ceſſaſſe point d'être bon, juſte, honnête ? Etoit-ce un crime d'être miſéricordieux ? Etoit-ce une lâcheté de pardonner une offenſe ? Sur quels devoirs allois-je donc me régler ? Avois-je ſi long-tems dédaigné le préjugé des hommes pour lui ſacrifier enfin mon bonheur ?

Mais quand ce préjugé ſeroit fondé, quelle influence peut-il avoir dans un cas ſi différent des autres ? Quel rapport d'une infortunée au déſeſpoir à qui le remords ſeul arrache l'aveu de ſon crime, à ces perfides qui couvrent le leur du menſonge & de la fraude, ou qui mettent l'effronterie à la place de la franchiſe & ſe vantent de leur déshonneur ?

honneur ? Toute femme vicieuſe, toute femme qui mépriſe encore plus ſon devoir qu'elle ne l'offenſe, eſt indigne de ménagement ; c'eſt partager ſon infamie que la tolérer. Mais celle à qui l'on reproche plutôt une faute qu'un vice, & qui l'expie par ſes regrets, eſt plus digne de pitié que de haine ; on peut la plaindre & la pardonner ſans honte ; le malheur même qu'on lui reproche eſt garant d'elle pour l'avenir. Sophie reſtée eſtimable juſques dans le crime, ſera reſpectable dans ſon repentir ; elle ſera d'autant plus fidelle que ſon cœur fait pour la vertu a ſenti ce qu'il en coûte à l'offenſer ; elle aura tout à la fois la fermeté qui la conſerve & la modeſtie qui la rend aimable ; l'humiliation du remords adoucira cette ame orgueilleuſe & rendra moins tyrannique l'empire que l'amour lui donna ſur moi ; elle en ſera plus ſoigneuſe & moins fiere ; elle n'aura commis une faute que pour ſe guérir d'un défaut.

Quand les paſſions ne peuvent nous vaincre à viſage découvert, elles prennent le maſque de la ſageſſe pour nous ſurprendre, & c'eſt en imitant le langage de la raiſon qu'elles nous y font renoncer. Tous ces ſophiſmes ne m'en impoſoient que parce qu'ils flattoient mon penchant. J'aurois voulu pouvoir revenir à Sophie infidelle, & j'écoutois avec complaiſance tout ce qui ſembloit autoriſer ma lâcheté. Mais j'eus beau faire, ma raiſon moins traitable que mon cœur ne put adopter ces folies. Je ne pus me diſſimuler que je raiſonnois pour m'abuſer, non pour m'éclairer. Je me diſois avec douleur, mais avec force, que les maximes du monde ne ſont point loi pour qui veut vivre pour ſoi-même, &

que préjugés pour préjugés ceux des bonnes mœurs en ont un de plus qui les favoriſe : que c'eſt avec raiſon qu'on impute à un mari le déſordre de ſa femme, ſoit pour l'avoir mal choiſie, ſoit pour la mal gouverner; que j'étois moi-même un exemple de la juſtice de cette imputation, & que, ſi Emile eût été toujours ſage, Sophie n'eût jamais failli ; qu'on a droit de préſumer que celle qui ne ſe reſpecte pas elle-même, reſpecte au moins ſon mari s'il en eſt digne, & s'il ſait conſerver ſon autorité ; que le tort de ne pas prévenir le déréglement d'une femme eſt aggravé par l'infamie de le ſouffrir; que les conſéquences de l'impunité ſont effrayantes, & qu'en pareil cas cette impunité marque dans l'offenſé une indifférence pour les mœurs honnêtes, & une baſſeſſe d'ame indigne de tout honneur.

Je ſentois ſur-tout en mon fait particulier, que ce qui rendoit Sophie encore eſtimable en étoit plus déſeſpérant pour moi : car on peut ſoutenir ou renforcer une ame foible, & celle que l'oubli du devoir y fait manquer, y peut être ramenée par la raiſon; mais comment ramener celle qui garde en péchant tout ſon courage, qui ſait avoir des vertus dans le crime & ne fait le mal que comme il lui plaît ? Oui, Sophie eſt coupable parce qu'elle a voulu l'être. Quand cette ame hautaine a pu vaincre la honte, elle a pu vaincre toute autre paſſion ; il ne lui en eût pas plus coûté pour m'être fidelle que pour me déclarer ſon forfait.

En vain je reviendrois à mon épouſe, elle ne reviendroit plus à moi. Si celle qui m'a tant aimé, ſi celle qui m'étoit ſi chere a pu m'outrager, ſi ma Sophie a pu rompre les

premiers nœuds de ſon cœur, ſi la mere de mon fils a pu violer la foi conjugale encore entiere, ſi les feux d'un amour que rien n'avoit offenſé, ſi le noble orgueil d'une vertu que rien n'avoit altérée n'ont pu prévenir ſa premiere faute, qu'eſt-ce qui préviendroit des rechûtes qui ne coûtent plus rien ? Le premier pas vers le vice eſt le ſeul pénible ; on pourſuit ſans même y ſonger. Elle n'a plus ni amour, ni vertu, ni eſtime à ménager ; elle n'a plus rien à perdre en m'offenſant, pas même le regret de m'offenſer. Elle connoît mon cœur, elle m'a rendu tout auſſi malheureux que je puis l'être ; il ne lui en coûtera plus rien d'achever.

Non, je connois le ſien ; jamais Sophie n'aimera un homme à qui elle ait donné droit de la mépriſer.... Elle ne m'aime plus.... l'ingrate ne l'a-t-elle pas dit elle-même ? Elle ne m'aime plus, la perfide ! Ah ! c'eſt-là ſon plus grand crime : j'aurois pu tout pardonner, hors celui-là.

Hélas ! reprenois-je avec amertume, je parle toujours de pardonner, ſans ſonger que ſouvent l'offenſé pardonne, mais que l'offenſeur ne pardonne jamais. Sans doute elle me veut tout le mal qu'elle m'a fait. Ah ! combien elle doit me haïr !

Emile, que tu t'abuſes quand tu juges de l'avenir ſur le paſſé ! Tout eſt changé. Vainement tu vivrois encore avec elle ; les jours heureux qu'elle t'a donnés ne reviendront plus. Tu ne retrouverois plus ta Sophie, & Sophie ne te retrouveroit plus. Les ſituations dépendent des affections qu'on y porte : quand les cœurs changent tout change ; tout a beau demeurer le même, quand on n'a plus les

mêmes yeux on ne voit plus rien comme auparavant.

Ses mœurs ne ſont point déſeſpérées, je le ſais bien : elle peut être encore digne d'eſtime, mériter toute ma tendreſſe ; elle peut me rendre ſon cœur, mais elle ne peut n'avoir point failli, ni perdre & m'ôter le ſouvenir de ſa faute. La fidélité, la vertu, l'amour, tout peut revenir, hors la confiance, & ſans la confiance il n'y a plus que dégoût, triſteſſe, ennui dans le mariage ; le délicieux charme de l'innocence eſt évanoui. C'en eſt fait, c'en eſt fait, ni près, ni loin, Sophie ne peut plus être heureuſe, & je ne puis être heureux que de ſon bonheur. Cela ſeul me décide ; j'aime mieux ſouffrir loin d'elle que par elle : j'aime mieux la regretter que la tourmenter.

Oui, tous nos liens ſont rompus, ils le ſont par elle. En violant ſes engagemens elle m'affranchit des miens. Elle ne m'eſt plus rien, ne l'a-t-elle pas dit encore ? Elle n'eſt plus ma femme : la reverrois-je comme étrangere ? Non, je ne la reverrai jamais. Je ſuis libre ; au moins je dois l'être : que mon cœur ne l'eſt-il autant que ma foi !

Mais quoi ! mon affront reſtera-t-il impuni ? Si l'infidelle en aime un autre, quel mal lui fais-je en la délivrant de moi ? C'eſt moi que je punis & non pas elle : je remplis ſes vœux à mes dépens. Eſt-ce là le reſſentiment de l'honneur outragé ? Où eſt la juſtice, où eſt la vengeance ?

Eh ! malheureux, de qui veux-tu te venger ? De celle que ton plus grand déſeſpoir eſt de ne pouvoir plus rendre heureuſe. Du moins ne ſois pas la victime de ta vengeance. Fais-lui, s'il ſe peut, quelque mal que tu ne ſentes pas. Il eſt des

crimes qu'il faut abandonner aux remords des coupables; c'eſt preſque les autoriſer que les punir. Un mari cruel mérite-t-il une femme fidelle ? D'ailleurs, de quel droit la punir, à quel titre ? Es-tu ſon juge, n'étant même plus ſon époux ? Lorſqu'elle a violé ſes devoirs de femme, elle ne s'en eſt point conſervé les droits. Dès l'inſtant qu'elle a formé d'autres nœuds elle a briſé les tiens & ne s'en eſt point cachée ; elle ne s'eſt point parée à tes yeux d'une fidélité qu'elle n'avoit plus; elle ne t'a ni trahi, ni menti; en ceſſant d'être à toi ſeul elle a déclaré ne t'être plus rien : quelle autorité peut te reſter ſur elle ? S'il t'en reſtoit tu devrois l'abdiquer pour ton propre avantage. Crois-moi, ſois bon par ſageſſe & clément par vengeance. Défie-toi de la colere ; crains qu'elle ne te ramene à ſes pieds.

Ainſi tenté par l'amour qui me rappelloit ou par le dépit qui vouloit me ſéduire, que j'eus de combats à rendre avant d'être bien déterminé ; & quand je crus l'être, une réflexion nouvelle ébranla tout. L'idée de mon fils m'attendrit pour ſa mere plus que rien n'avoit fait auparavant. Je ſentis que ce point de réunion l'empêcheroit toujours de m'être étrangere, que les enfans forment un nœud vraiment indiſſoluble entre ceux qui leur ont donné l'être, & une raiſon naturelle & invincible contre le divorce. Des objets ſi chers, dont aucun des deux ne peut s'éloigner, les rapprochent néceſſairement ; c'eſt un intérêt commun ſi tendre qu'il leur tiendroit lieu de ſociété, quand ils n'en auroient point d'autre. Mais que devenoit cette raiſon, qui plaidoit pour la mere de mon fils, appliquée à celle d'un enfant qui n'étoit pas à moi ? Quoi !

la nature elle-même autoriſera le crime, & ma femme, en partageant ſa tendreſſe à ſes deux fils, ſera forcée à partager ſon attachement aux deux peres ! Cette idée, plus horrible qu'aucune qui m'eût paſſé dans l'eſprit m'embraſoit d'une rage nouvelle ; toutes les furies revenoient déchirer mon cœur en ſongeant à cet affreux partage. Oui, j'aurois mieux aimé voir mon fils mort que d'en voir à Sophie un d'un autre pere. Cette imagination m'aigrit plus, m'aliéna plus d'elle que tout ce qui m'avoit tourmenté juſqu'alors. Dès cet inſtant je me décidai ſans retour, & pour ne laiſſer plus de priſe au doute, je ceſſai de délibérer.

Cette réſolution bien formée éteignit tout mon reſſentiment. Morte pour moi je ne la vis plus coupable ; je ne la vis plus qu'eſtimable & malheureuſe, & ſans penſer à ſes torts, je me rappellois avec attendriſſement tout ce qui me la rendoit regrettable. Par une ſuite de cette diſpoſition, je voulus mettre à ma démarche tous les bons procédés qui peuvent conſoler une femme abandonnée ; car, quoique j'euſſe affecté d'en penſer dans ma colere, & quoi qu'elle en eût dit dans ſon déſeſpoir, je ne doutois pas qu'au fond du cœur elle n'eût encore de l'attachement pour moi, & qu'elle ne ſentît vivement ma perte. Le premier effet de notre ſéparation devoit être de lui ôter mon fils. Je frémis ſeulement d'y ſonger, & après avoir été en peine d'une vengeance, je pouvois à peine ſupporter l'idée de celle-là. J'avois beau me dire en m'irritant que cet enfant ſeroit bientôt remplacé par un autre, j'avois beau appuyer avec toute la force de la jalouſie ſur ce cruel ſupplément ; tout cela ne tenoit point devant l'image de Sophie

au déſeſpoir en ſe voyant arracher ſon enfant. Je me vainquis toutefois ; je formai, non ſans déchirement, cette réſolution barbare, & la regardant comme une ſuite néceſſaire de la premiere où j'étois ſûr d'avoir bien raiſonné, je l'aurois certainement exécuté malgré ma répugnance, ſi un événement imprévu ne m'eût contraint à la mieux examiner.

Il me reſtoit à faire une autre délibération que je comptois pour peu de choſe, après celle dont je venois de me tirer. Mon parti étoit pris par rapport à Sophie, il me reſtoit à le prendre par rapport à moi, & à voir ce que je voulois devenir me retrouvant ſeul. Il y avoit long-tems que je n'étois plus un être iſolé ſur la terre : mon cœur tenoit, comme vous me l'aviez prédit, aux attachemens qu'il s'étoit donnés, il s'étoit accoutumé à ne faire qu'un avec ma famille ; il faloit l'en détacher, du moins en partie, & cela même étoit plus pénible que de l'en détacher tout-à-fait. Quel vuide il ſe fait en nous, combien on perd de ſon exiſtence quand on a tenu à tant de choſes, & qu'il faut ne tenir plus qu'à ſoi, ou qui pis eſt, à ce qui nous fait ſentir inceſſamment le détachement du reſte. J'avois à chercher ſi j'étois cet homme encore, qui ſait remplir ſa place dans ſon eſpece, quand nul individu ne s'y intéreſſe plus.

Mais où eſt-elle cette place pour celui dont tous les rapports ſont détruits ou changés ? Que faire, que devenir, où porter mes pas, à quoi employer une vie qui ne devoit plus faire mon bonheur ni celui de ce qui m'étoit cher, & dont le ſort m'ôtoit juſqu'à l'eſpoir de contribuer au bonheur

de perſonne ? car ſi tant d'inſtrumens préparés pour le mien n'avoient fait que ma miſere, pouvois-je eſpérer d'être plus heureux pour autrui que vous ne l'aviez été pour moi ? Non, j'aimois mon devoir encore, mais je ne le voyois plus. En rappeller les principes & les regles, les appliquer à mon nouvel état, n'étoit pas l'affaire d'un moment, & mon eſprit fatigué avoit beſoin d'un peu de relâche pour ſe livrer à de nouvelles méditations.

J'avois fait un grand pas vers le repos. Délivré de l'inquiétude de l'eſpérance, & ſûr de perdre ainſi peu-à-peu celle du deſir, en voyant que le paſſé ne m'étoit plus rien, je tâchois de me mettre tout-à-fait dans l'état d'un homme qui commence à vivre. Je me diſois qu'en effet nous ne faiſons jamais que commencer, & qu'il n'y a point d'autre liaiſon dans notre exiſtence qu'une ſucceſſion de momens préſens, dont le premier eſt toujours celui qui eſt en acte. Nous mourons & nous naiſſons chaque inſtant de notre vie, & quel intérêt la mort peut-elle nous laiſſer ? S'il n'y a rien pour nous que ce qui ſera, nous ne pouvons être heureux ou malheureux que par l'avenir, & ſe tourmenter du paſſé c'eſt tirer du néant les ſujets de notre miſere. Emile, ſois un homme nouveau, tu n'auras pas plus à te plaindre du ſort que de la nature. Tes malheurs ſont nuls, l'abyme du néant les a tous engloutis ; mais ce qui eſt réel, ce qui eſt exiſtant pour toi, c'eſt ta vie, ta ſanté, ta jeuneſſe, ta raiſon, tes talens, tes lumieres, tes vertus, enfin, ſi tu le veux, & par conſéquent ton bonheur.

Je repris mon travail, attendant paiſiblement que mes idées

s'arrangeaſſent

s'arrangeaſſent aſſez dans ma tête pour me montrer ce que j'avois à faire, & cependant en comparant mon état à celui qui l'avoit précédé, j'étois dans le calme; c'eſt l'avantage que procure indépendamment des événemens toute conduite conforme à la raiſon. Si l'on n'eſt pas heureux malgré la fortune, quand on ſait maintenir ſon cœur dans l'ordre, on eſt tranquille au moins en dépit du ſort. Mais que cette tranquillité tient à peu de choſe dans une ame ſenſible! Il eſt bien aiſé de ſe mettre dans l'ordre, ce qui eſt difficile c'eſt d'y reſter. Je faillis voir renverſer toutes mes réſolutions au moment que je les croyois le plus affermies.

J'étois entré chez le maître ſans m'y faire beaucoup remarquer. J'avois toujours conſervé dans mes vêtemens la ſimplicité que vous m'aviez fait aimer; mes manieres n'étoient pas plus recherchées, & l'air aiſé d'un homme qui ſe ſent par-tout à ſa place, étoit moins remarquable chez un menuiſier qu'il ne l'eût été chez un Grand. On voyoit pourtant bien que mon équipage n'étoit pas celui d'un ouvrier; mais à ma maniere de me mettre à l'ouvrage on jugea que je l'avois été, & qu'enſuite avancé à quelque petit poſte j'en étois déchu pour rentrer dans mon premier état. Un petit parvenu retombé n'inſpire pas une grande conſidération, & l'on me prenoit à peu près au mot ſur l'égalité où je m'étois mis. Tout-à-coup je vis changer avec moi le ton de toute la famille. La familiarité prit plus de réſerve, on me regardoit au travail avec une ſorte d'étonnement; tout ce que je faiſois dans l'attelier (& j'y faiſois tout mieux

que le maître) excitoit l'admiration; l'on ſembloit épier tous mes mouvemens, tous mes geſtes. On tâchoit d'en uſer avec moi comme à l'ordinaire; mais cela ne ſe faiſoit plus ſans effort, & l'on eût dit que c'étoit par reſpect qu'on s'abſtenoit de m'en marquer davantage. Les idées dont j'étois préoccupé m'empêcherent de m'appercevoir de ce changement auſſi-tôt que j'aurois fait dans un autre tems : mais mon habitude en agiſſant d'être toujours à la choſe, me ramenant bientôt à ce qui ſe faiſoit autour de moi, ne me laiſſa pas long-tems ignorer que j'étois devenu pour ces bonnes gens un objet de curioſité qui les intéreſſoit beaucoup.

Je remarquai ſur-tout que la femme ne me quittoit pas des yeux. Ce ſexe a une ſorte de droits ſur les aventuriers qui les lui rend en quelque ſorte plus intéreſſans. Je ne pouſſois pas un coup d'échope qu'elle ne parût effrayée, & je la voyois toute ſurpriſe de ce que je ne m'étois pas bleſſé. Madame, lui dis-je une fois, je vois que vous vous défiez de mon adreſſe; avez-vous peur que je ne ſache pas mon métier? Monſieur, me dit-elle, je vois que vous ſavez bien le nôtre; on diroit que vous n'avez fait que cela toute votre vie. A ce mot je vis que j'étois connu : je voulus ſavoir comment je l'étois. Après bien des myſteres, j'appris qu'une jeune Dame étoit venue, il y avoit deux jours, deſcendre à la porte du maître, que ſans permettre qu'on m'avertît, elle avoit voulu me voir, qu'elle s'étoit arrêtée derriere une porte vitrée d'où elle pouvoit m'appercevoir au fond de l'attelier, qu'elle s'étoit miſe à genoux à cette porte,

ayant à côté d'elle un petit enfant qu'elle ſerroit avec tranſport dans ſes bras par intervalles, pouſſant de longs ſanglots à demi étouffés, verſant des torrens de larmes, & donnant divers ſignes d'une douleur dont tous les témoins avoient été vivement émus : qu'on l'avoit vue pluſieurs fois ſur le point de s'élancer dans l'attelier, qu'elle avoit paru ne ſe retenir que par de violens efforts ſur elle-même : qu'enfin après m'avoir conſidéré long-tems avec plus d'attention & de recueillement elle s'étoit levée tout d'un coup, &, collant le viſage de l'enfant ſur le ſien, elle s'étoit écriée à demi-voix ; *non, jamais il ne voudra t'ôter ta mere ; viens, nous n'avons rien à faire ici.* A ces mots elle étoit ſortie avec précipitation ; puis après avoir obtenu qu'on ne me parleroit de rien, remonter dans ſon carroſſe & partir comme un éclair n'avoit été pour elle que l'affaire d'un inſtant.

Ils ajouterent que le vif intérêt dont ils ne pouvoient ſe défendre pour cette aimable Dame, les avoit rendus fideles à la promeſſe qu'ils lui avoient faite & qu'elle avoit exigée avec tant d'inſtances, qu'ils n'y manquoient qu'à regret, qu'ils voyoient aiſément à ſon équipage & plus encore à ſa figure que c'étoit une perſonne d'un haut rang, & qu'ils ne pouvoient préſumer autre choſe de ſa démarche & de ſon diſcours ſinon que cette femme étoit la mienne, car il étoit impoſſible de la prendre pour une fille entretenue.

Jugez de ce qui ſe paſſoit en moi durant ce récit ! Que de choſes tout cela ſuppoſoit ! Quelles inquiétudes n'avoit-il pas falu avoir, quelles recherches n'avoit-il point falu faire

pour retrouver ainſi mes traces ! Tout cela eſt-il de quelqu'un qui n'aime plus ? Quel voyage ! quel motif l'avoit pu faire entreprendre ! dans quelle occupation elle m'avoit ſurpris ! Ah ! ce n'étoit pas la premiere fois : mais alors elle n'étoit pas à genoux, elle ne fondoit pas en larmes. O tems, tems heureux ! Qu'eſt devenu cet ange du Ciel ?..... Mais que vient donc faire ici cette femme..... elle amene ſon fils.... mon fils.... & pourquoi ?..... Vouloit-elle me voir, me parler ? Pourquoi s'enfuir ?.... me braver ?.... Pourquoi ces larmes ? Que me veut-elle, la perfide ? vient-elle inſulter à ma miſere ? A-t-elle oublié qu'elle ne m'eſt plus rien ? Je cherchois en quelque ſorte à m'irriter de ce voyage pour vaincre l'attendriſſement qu'il me cauſoit, pour réſiſter aux tentations de courir après l'infortunée qui m'agitoient malgré moi. Je demeurai néanmoins. Je vis que cette démarche ne prouvoit autre choſe ſinon que j'étois encore aimé, & cette ſuppoſition même étant entrée dans ma délibération ne devoit rien changer au parti qu'elle m'avoit fait prendre.

Alors examinant plus poſément toutes les circonſtances de ce voyage, peſant ſur-tout les derniers mots qu'elle avoit prononcés en partant, j'y crus démêler le motif qui l'avoit amenée & celui qui l'avoit fait repartir tout-d'un-coup ſans s'être laiſſé voir. Sophie parloit ſimplement ; mais tout ce qu'elle diſoit portoit dans mon cœur des traits de lumiere, & c'en fut un que ce peu de mots. *Il ne t'ôtera pas ta mere*, avoit-elle dit. C'étoit donc la crainte qu'on ne la lui ôtât qui l'avoit amenée, & c'étoit la perſuaſion que cela n'arriveroit pas qui l'avoit fait repartir ; & d'où la tiroit-elle, cette

perſuaſion ? qu'avoit-elle vu ? Emile en paix, Emile au travail. Quelle preuve pouvoit-elle tirer de cette vue, ſinon qu'Emile en cet état n'étoit point ſubjugué par ſes paſſions & ne formoit que des réſolutions raiſonnables ? Celle de la ſéparer de ſon fils ne l'étoit donc pas ſelon elle, quoi qu'elle le fût ſelon moi : lequel avoit tort ? Le mot de Sophie décidoit encore ce point, & en effet en conſidérant le ſeul intérêt de l'enfant, cela pouvoit-il même être mis en doute ? Je n'avois enviſagé que l'enfant ôté à la mere, & il faloit enviſager la mere ôtée à l'enfant. J'avois donc tort. Oter une mere à ſon fils, c'eſt lui ôter plus qu'on ne peut lui rendre ſur-tout à cet âge ; c'eſt ſacrifier l'enfant pour ſe venger de la mere : c'eſt un acte de paſſion, jamais de raiſon, à moins que la mere ne ſoit folle ou dénaturée. Mais Sophie eſt celle qu'il faudroit deſirer à mon fils quand il en auroit une autre. Il faut que nous l'élevions elle ou moi ne pouvant plus l'élever enſemble, ou bien pour contenter ma colere il faut le rendre orphelin. Mais que ferai-je d'un enfant dans l'état où je ſuis ? J'ai aſſez de raiſon pour voir ce que je puis ou ne puis faire, non pour faire ce que je dois. Traînerai-je un enfant de cet âge en d'autres contrées, ou le tiendrai-je ſous les yeux de ſa mere, pour braver une femme que je dois fuir ? Ah ! pour ma ſureté je ne ferai jamais aſſez loin d'elle ! Laiſſons-lui l'enfant de peur qu'il ne lui ramene à la fin le pere. Qu'il lui reſte ſeul pour ma vengeance ; que chaque jour de ſa vie il rappelle à l'infidelle le bonheur dont il fut le gage & l'époux qu'elle s'eſt ôté.

Il eſt certain que la réſolution d'ôter mon fils à ſa mere

avoit été l'effet de ma colere. Sur ce ſeul point la paſſion m'avoit aveuglé, & ce fut le ſeul point auſſi ſur lequel je changeai de réſolution. Si ma famille eût ſuivi mes intentions, Sophie eût élevé cet enfant, & peut-être vivroit-il encore; mais peut-être auſſi dès-lors Sophie étoit-elle morte pour moi, conſolée dans cette chere moitié de moi-même, elle n'eût plus ſongé à rejoindre l'autre, & j'aurois perdu les plus beaux jours de ma vie. Que de douleurs devoient nous faire expier nos fautes avant que notre réunion nous les fît oublier!

Nous nous connoiſſions ſi bien mutuellement qu'il ne me fallut pour deviner le motif de ſa bruſque retraite que ſentir qu'elle avoit prévu ce qui ſeroit arrivé ſi nous nous fuſſions revus. J'étois raiſonnable mais foible, elle le ſavoit; & je ſavois encore mieux combien cette ame ſublime & fiere conſervoit d'inflexibilité juſques dans ſes fautes. L'idée de Sophie rentrée en grace lui étoit inſupportable. Elle ſentoit que ſon crime étoit de ceux qui ne peuvent s'oublier; elle aimoit mieux être punie que pardonnée: un tel pardon n'étoit pas fait pour elle; la punition même l'aviliſſoit moins à ſon gré. Elle croyoit ne pouvoir effacer ſa faute qu'en l'expiant, ni s'acquitter avec la juſtice qu'en ſouffrant tous les maux qu'elle avoit mérités. C'eſt pour cela qu'intrépide & barbare dans ſa franchiſe elle dit ſon crime à vous, à toute ma famille, taiſant en même tems ce qui l'excuſoit, ce qui la juſtifioit peut-être, le cachant, dis-je, avec une telle obſtination, qu'elle ne m'en a jamais dit un mot à moi-même, & que je ne l'ai ſçu qu'après ſa mort.

D'ailleurs, raſſurée ſur la crainte de perdre ſon fils elle

n'avoit plus rien à deſirer de moi pour elle-même. Me fléchir eût été m'avilir, & elle étoit d'autant plus jalouſe de mon honneur qu'il ne lui en reſtoit point d'autre. Sophie pouvoit être criminelle, mais l'époux qu'elle s'étoit choiſi devoit être au-deſſus d'une lâcheté. Ces raſinemens de ſon amour-propre ne pouvoient convenir qu'à elle, & peut-être n'appartenoit-il qu'à moi de les pénétrer.

Je lui eus encore cette obligation, même après m'être ſéparé d'elle, de m'avoir ramené d'un parti peu raiſonné que la vengeance m'avoit fait prendre. Elle s'étoit trompée en ce point dans la bonne opinion qu'elle avoit de moi, mais cette erreur n'en fut plus une auſſi-tôt que j'y eus penſé; en ne conſidérant que l'intérêt de mon fils je vis qu'il faloit le laiſſer à ſa mere, & je m'y déterminai. Du reſte, confirmé dans mes ſentimens, je réſolus d'éloigner ſon malheureux pere des riſques qu'il venoit de courir. Pouvois-je être aſſez loin d'elle, puiſque je ne devois plus m'en rapprocher? C'étoit elle encore, c'étoit ſon voyage qui venoit de me donner cette ſage leçon; il m'importoit pour la ſuivre de ne pas reſter dans le cas de la recevoir deux fois.

Il faloit fuir; c'étoit-là ma grande affaire, & la conſéquence de tous mes précédens raiſonnemens. Mais où fuir? C'étoit à cette délibération que j'en étois demeuré, & je n'avois pas vu que rien n'étoit plus indifférent que le choix du lieu pourvu que je m'éloignaſſe. A quoi bon tant balancer ſur ma retraite, puiſque par-tout je trouverois à vivre ou mourir, & que c'étoit tout ce qui me reſtoit à faire? Quelle bêtiſe de l'amour-propre de nous montrer toujours toute la

nature intéreſſée aux petits événemens de notre vie? N'eût-on pas dit à me voir délibérer ſur mon ſéjour qu'il importoit beaucoup au genre humain que j'allaſſe habiter un pays plutôt qu'un autre, & que le poids de mon corps alloit rompre l'équilibre du globe? Si je n'eſtimois mon exiſtence que ce qu'elle vaut pour mes ſemblables, je m'inquiéterois moins d'aller chercher des devoirs à remplir, comme s'ils ne me ſuivoient pas en quelque lieu que je fuſſe, & qu'il ne s'en préſentât pas toujours autant qu'en peut remplir celui qui les aime; je me dirois qu'en quelque lieu que je vive, en quelque ſituation que je ſois, je trouverai toujours à faire ma tâche d'homme, & que nul n'auroit beſoin des autres ſi chacun vivoit convenablement pour ſoi.

Le ſage vit au jour la journée, & trouve tous ſes devoirs quotidiens autour de lui. Ne tentons rien au-delà de nos forces & ne nous portons point en avant de notre exiſtence. Mes devoirs d'aujourd'hui ſont ma ſeule tâche, ceux de demain ne ſont pas encore venus. Ce que je dois faire à préſent eſt de m'éloigner de Sophie, & le chemin que je dois choiſir eſt celui qui m'en éloigne le plus directement. Tenons-nous en là.

Cette réſolution priſe, je mis l'ordre qui dépendoit de moi à tout ce que je laiſſois en arriere; je vous écrivis, j'écrivis à ma famille, j'écrivis à Sophie elle-même. Je réglai tout, je n'oubliai que les ſoins qui pouvoient regarder ma perſonne; aucun ne m'étoit néceſſaire, & ſans valet, ſans argent, ſans équipage, mais ſans deſirs & ſans ſoins je partis ſeul & à pied. Chez les Peuples où j'ai vécu, ſur les mers que j'ai parcourues,

parcourues, dans les déſerts que j'ai traverſés, errant durant tant d'années, je n'ai regretté qu'une ſeule choſe, & c'étoit celle que j'avois à fuir. Si mon cœur m'eût laiſſé tranquille, mon corps n'eût manqué de rien.

LETTRE II.

J'Ai bu l'eau d'oubli; le paſſé s'efface de ma mémoire & l'univers s'ouvre devant moi. Voilà ce que je me diſois en quittant ma Patrie dont j'avois à rougir, & à laquelle je ne devois que le mépris & la haine, puiſqu'heureux & digne d'honneur par moi-même, je ne tenois d'elle & de ſes vils habitans que les maux dont j'étois la proie, & l'opprobre où j'étois plongé. En rompant les nœuds qui m'attachoient à mon pays, je l'étendois ſur toute la terre, & j'en devenois d'autant plus homme en ceſſant d'être Citoyen.

J'ai remarqué dans mes longs voyages qu'il n'y a que l'éloignement du terme qui rende le trajet difficile. Il ne l'eſt jamais d'aller à une journée du lieu où l'on eſt, & pourquoi vouloir faire plus, ſi de journée en journée on peut aller au bout du monde? Mais en comparant les extrêmes on s'effarouche de l'intervalle; il ſemble qu'on doive le franchir tout d'un ſaut; au lieu qu'en le prenant par parties on ne fait que des promenades & l'on arrive. Les voyageurs, s'environnant toujours de leurs uſages, de leurs habitudes, de leurs préjugés, de tous leurs beſoins factices, ont, pour ainſi dire, une atmoſphere qui les ſépare des lieux où ils ſont, comme d'autant d'autres mondes différens de leur. Un Fran-

çois voudroit porter avec lui toute la France ; ſitôt que quelque choſe de ce qu'il avoit lui manque, il compte pour rien les équivalens, & ſe croit perdu. Toujours comparant ce qu'il trouve à ce qu'il a quitté, il croit être mal quand il n'eſt pas de la même maniere, & ne ſauroit dormir aux Indes ſi ſon lit n'eſt fait tout comme à Paris.

Pour moi, je ſuivois la direction contraire à l'objet que j'avois à fuir, comme autrefois j'avois ſuivi l'oppoſé de l'ombre dans la forêt de Montmorenci. La vîteſſe que je ne mettois pas à mes courſes ſe compenſoit par la ferme réſolution de ne point rétrograder. Deux jours de marche avoient déjà fermé derriere moi la barriere en me laiſſant le tems de réfléchir durant mon retour, ſi jeuſſe été tenté d'y ſonger. Je reſpirois en m'éloignant, & je marchois plus à mon aiſe à meſure que j'échappois au danger. Borné pour tout projet à celui que j'exécutois, je ſuivois le même air de vent pour toute regle ; je marchois tantôt vîte & tantôt lentement ſelon ma commodité, ma ſanté, mon humeur, mes forces. Pourvu, non avec moi, mais en moi, de plus de reſſources que je n'en avois beſoin pour vivre, je n'étois embarraſſé ni de ma voiture, ni de ma ſubſiſtance. Je ne craignois point les voleurs ; ma bourſe & mon paſſe-port étoient dans mes bras : mon vêtement formoit toute ma garde-robe ; il étoit commode & bon pour un ouvrier. Je le renouvellois ſans peine à meſure qu'il s'uſoit. Comme je ne marchois ni avec l'appareil ni avec l'inquiétude d'un voyageur, je n'excitois l'attention de perſonne ; je paſſois par-tout pour un homme du pays. Il étoit rare qu'on m'arrêtât ſur des frontieres, & quand

cela m'arrivoit, peu m'importoit; je reſtois-là ſans impatience, j'y travaillois tout comme ailleurs; j'y aurois ſans peine paſſé ma vie ſi l'on m'y eût toujours retenu, & mon peu d'empreſſement d'aller plus loin m'ouvroit enfin tous les paſſages. L'air affairé & ſoucieux eſt toujours ſuſpect, mais un homme tranquille inſpire de la confiance; tout le monde me laiſſoit libre en voyant qu'on pouvoit diſpoſer de moi ſans me fâcher.

Quand je ne trouvois pas à travailler de mon métier, ce qui étoit rare, j'en faiſois d'autres. Vous m'aviez fait acquérir l'inſtrument univerſel. Tantôt payſan, tantôt artiſan, tantôt artiſte, quelquefois même homme à talens, j'avois par-tout quelque connoiſſance de miſe, & je me rendois maître de leur uſage par mon peu d'empreſſement à les montrer. Un des fruits de mon éducation étoit d'être pris au mot ſur ce que je me donnois pour être, & rien de plus; parce que j'étois ſimple en toute choſe, & qu'en rempliſſant un poſte je n'en briguois pas un autre. Ainſi, j'étois toujours à ma place & l'on m'y laiſſoit toujours.

Si je tombois malade, accident bien rare à un homme de mon tempérament qui ne fait excès ni d'alimens, ni de ſoucis, ni de travail, ni de repos, je reſtois coi ſans me tourmenter de guérir, ni m'effrayer de mourir. L'animal malade jeûne, reſte en place, & guérit ou meurt; je faiſois de même, & je m'en trouvois bien. Si je me ſuſſe inquiété de mon état, ſi j'euſſe importuné les gens de mes craintes & de mes plaintes, ils ſe ſeroient ennuyés de moi, j'euſſe inſpiré moins d'intérêt & d'empreſſement que n'en donnoit ma patience. Voyant

que je n'inquiétois perſonne, que je ne me lamentois point, on me prévenoit par des ſoins qu'on m'eût refuſés peut-être ſi je les euſſe implorés.

J'ai cent fois obſervé que plus on veut exiger des autres, plus on les diſpoſe au refus : ils aiment agir librement, & quand ils font tant que d'être bons, ils veulent en avoir tout le mérite. Demander un bienfait c'eſt y acquérir une eſpece de droit, l'accorder eſt preſque un devoir, & l'amour-propre aime mieux faire un don gratuit que payer une dette.

Dans ces pélerinages, qu'on eût blâmés dans le monde comme la vie d'un vagabond, parce que je ne les faiſois pas avec le faſte d'un voyageur opulent, ſi quelquefois je me demandois; que fais-je? où vais-je? quel eſt mon but? Je me répondois; qu'ai-je fait en naiſſant que commencer un voyage qui ne doit finir qu'à ma mort? Je fais ma tâche, je reſte à ma place, j'uſe avec innocence & ſimplicité cette courte vie, je fais toujours un grand bien par le mal que je ne fais pas parmi mes ſemblables, je pourvois à mes beſoins en pourvoyant aux leurs, je les ſers ſans jamais leur nuire, je leur donne l'exemple d'être heureux & bons ſans ſoins & ſans peine : j'ai répudié mon patrimoine, & je vis; je ne fais rien d'injuſte, & je vis; je ne demande point l'aumône, & je vis. Je ſuis donc utile aux autres en proportion de ma ſubſiſtance : car les hommes ne donnent rien pour rien.

Comme je n'entreprends pas l'hiſtoire de mes voyages, je paſſe tout ce qui n'eſt qu'événement. J'arrive à Mar-

ſeille : pour ſuivre toujours la même direction je m'embarque pour Naples ; il s'agit de payer mon paſſage ; vous y aviez pourvu en me faiſant apprendre la manœuvre : elle n'eſt pas plus difficile ſur la Méditerranée que ſur l'Océan, quelques mots changés en font toute la différence. Je me fais matelot. Le Capitaine du bâtiment, eſpece de Patron renforcé, étoit un renégat qui s'étoit rapatrié. Il avoit été pris depuis lors par les Corſaires, & diſoit s'être échappé de leurs mains ſans avoir été reconnu. Des marchands Napolitains lui avoient confié un autre vaiſſeau & il faiſoit ſa ſeconde courſe depuis ce rétabliſſement. Il contoit ſa vie à qui vouloit l'entendre, & ſavoit ſi bien ſe faire valoir qu'en amuſant il donnoit de la confiance. Ses goûts étoient auſſi bizarres que ſes aventures. Il ne ſongeoit qu'à divertir ſon équipage : il avoit ſur ſon bord deux méchans pierriers qu'il tirailloit tout le jour ; toute la nuit il tiroit des fuſées ; on n'a jamais vu Patron de navire auſſi gai.

Pour moi, je m'amuſois à m'exercer dans la marine, & quand je n'étois pas de quart, je n'en demeurois pas moins à la manœuvre ou au gouvernail. L'attention me tenoit lieu d'expérience, & je ne tardai pas à juger que nous dérivions beaucoup à l'oueſt. Le compas étoit pourtant au rumb convenable ; mais le cours du ſoleil & des étoiles me ſembloit contrarier ſi fort ſa direction qu'il faloit, ſelon moi, que l'aiguille déclinât prodigieuſement. Je le dis au Capitaine ; il battit la campagne en ſe moquant de moi, & comme la mer devint haute & le tems nébuleux, il ne me fut pas poſſible de vérifier mes obſervations. Nous eûmes un vent

forcé qui nous jetta en pleine mer ; il dura deux jours : le troiſieme nous apperçûmes la terre à notre gauche. Je demandai au Patron ce que c'étoit. Il me dit, terre de l'Egliſe. Un matelot ſoutint que c'étoit la côte de Sardaigne ; il fut hué, & paya de cette façon ſa bienvenue ; car quoique vieux matelot, il étoit nouvellement ſur ce bord, ainſi que moi.

Il ne m'importoit gueres où que nous fuſſions ; mais ce qu'avoit dit cet homme ayant ranimé ma curioſité, je me mis à fureter autour de l'habitacle, pour voir ſi quelque fer mis là par mégarde ne faiſoit point décliner l'aiguille. Quelle fut ma ſurpriſe de trouver un gros aimant caché dans un coin ! En l'ôtant de ſa place, je vis l'aiguille en mouvement reprendre ſa direction. Dans le même inſtant quelqu'un cria ; Voile. Le Patron regarda avec ſa lunette, & dit que c'étoit un petit bâtiment françois ; comme il avoit le cap ſur nous & que nous ne l'évitions pas, il ne tarda pas d'être à pleine vue, & chacun vit alors que c'étoit une voile barbareſque. Trois marchands Napolitains que nous avions à bord avec tout leur bien, pouſſerent des cris juſqu'au Ciel. L'énigme alors me devint claire. Je m'approchai du Patron, & lui dis à l'oreille : *Patron, ſi nous ſommes pris, tu es mort ; compte là-deſſus.* J'avois paru ſi peu ému, & je lui tins ce diſcours d'un ton ſi poſé, qu'il ne s'en alarma gueres & feignit même de ne l'avoir pas entendu.

Il donna quelques ordres pour la défenſe, mais il ne ſe trouva pas une arme en état, & nous avions tant brûlé de poudre, que quand on voulut charger les pierriers, à peine

en reſta-t-il pour deux coups. Elle nous eût même été fort inutile ; ſitôt que nous fûmes à portée, au lieu de daigner tirer ſur nous on nous cria d'amener, & nous fûmes abordés preſque au même inſtant. Juſqu'alors le Patron, ſans en faire ſemblant, m'obſervoit avec quelque défiance : mais ſitôt qu'il vit les Corſaires dans notre bord, il ceſſa de faire attention à moi & s'avança vers eux ſans précaution. En ce moment je me crus juge, exécuteur, pour venger mes compagnons d'eſclavage, en purgeant le genre humain d'un traître & la mer d'un de ſes monſtres. Je courus à lui, & lui criant ; *je te l'ai promis*, *je te tiens parole*, d'un ſabre dont je m'étois ſaiſi je lui fis voler la tête. A l'inſtant, voyant le chef des barbareſques venir impétueuſement à moi, je l'attendis de pied ferme, & lui préſentant le ſabre par la poignée, *tiens*, *Capitaine*, lui dis-je en langue franque, *je viens de faire juſtice ; tu peux la faire à ton tour.* Il prit le ſabre, il le leva ſur ma tête ; j'attendis le coup en ſilence : il ſourit, & me tendant la main, il défendit qu'on me mît aux fers avec les autres, mais il ne me parla point de l'expédition qu'il m'avoit vu faire ; ce qui me confirma qu'il en ſavoit aſſez la raiſon. Cette diſtinction, au reſte, ne dura que juſqu'au port d'Alger, & nous fûmes envoyés au bagne en débarquant, couplés comme des chiens de chaſſe.

Juſqu'alors, attentif à tout ce que je voyois, je m'occupois peu de moi. Mais enfin la premiere agitation ceſſée me laiſſa réfléchir ſur mon changement d'état, & le ſentiment qui m'occupoit encore dans toute ſa force me fit dire

en moi-même avec une ſorte de ſatisfaction. Que m'ôtera cet événement ? Le pouvoir de faire une ſottiſe. Je ſuis plus libre qu'auparavant. Emile eſclave ! reprenois-je, eh dans quel ſens ? Qu'ai-je perdu de ma liberté primitive ? Ne naquis-je pas eſclave de la néceſſité ? Quel nouveau joug peuvent m'impoſer les hommes ? Le travail ? ne travaillois-je pas quand j'étois libre ? La faim ? combien de fois je l'ai ſoufferte volontairement ! La douleur ? toutes les forces humaines ne m'en donneront pas plus que ne m'en fit ſentir un grain de ſable. La contrainte ? ſera-t-elle plus rude que celle de mes premiers fers ? & je n'en voulois pas ſortir. Soumis par ma naiſſance aux paſſions humaines, que leur joug me ſoit impoſé par un autre ou par moi, ne faut-il pas toujours le porter, & qui ſait de quelle part il me ſera plus ſupportable ? J'aurai du moins toute ma raiſon pour les modérer dans un autre, combien de fois ne m'a-t-elle pas abandonné dans les miennes ? Qui pourra me faire porter deux chaînes ? N'en portois-je pas une auparavant ? Il n'y a de ſervitude réelle que celle de la nature. Les hommes n'en ſont que les inſtrumens. Qu'un maître m'aſſomme ou qu'un rocher m'écraſe, c'eſt le même événement à mes yeux, & tout ce qui peut m'arriver de pis dans l'eſclavage eſt de ne pas plus fléchir un tyran qu'un caillou. Enfin ſi j'avois ma liberté, qu'en ferois-je ? Dans l'état où je ſuis, que puis-je vouloir ? Eh ! pour ne pas tomber dans l'anéantiſſement, j'ai beſoin d'être animé par la volonté d'un autre au défaut de la mienne.

Je tirai de ces réflexions la conſéquence que mon changement

gement d'état étoit plus apparent que réel ; que, ſi la liberté conſiſtoit à faire ce qu'on veut, nul homme ne ſeroit libre ; que tous ſont foibles, dépendans des choſes, de la dure néceſſité ; que celui qui ſait le mieux vouloir tout ce qu'elle ordonne eſt le plus libre, puiſqu'il n'eſt jamais forcé de faire ce qu'il ne veut pas.

Oui, mon pere, je puis le dire ; le tems de ma ſervitude fut celui de mon regne, & jamais je n'eus tant d'autorité ſur moi que quand je portai les fers des barbares. Soûmis à leurs paſſions ſans les partager, j'appris à mieux connoître les miennes. Leurs écarts furent pour moi des inſtructions plus vives que n'avoient été vos leçons, & je fis ſous ces rudes maîtres un cours de Philoſophie encore plus utile que celui que j'avois fait près de vous.

Je n'éprouvai pas pourtant dans leur ſervitude toutes les rigueurs que j'en attendois. J'eſſuyai de mauvais traitemens, mais moins, peut-être, qu'ils n'en euſſent eſſuyés parmi nous, & je connus que ces noms de Maures & de Pirates portoient avec eux des préjugés dont je ne m'étois pas aſſez défendu. Ils ne ſont pas pitoyables, mais ils ſont juſtes, & s'il faut n'attendre d'eux ni douceur ni clémence, on n'en doit craindre non plus ni caprice ni méchanceté. Ils veulent qu'on faſſe ce qu'on peut faire, mais ils n'exigent rien de plus, & dans leurs châtimens ils ne puniſſent jamais l'impuiſſance, mais ſeulement la mauvaiſe volonté. Les Négres ſeroient trop heureux en Amérique, ſi l'Européen les traitoit avec la même équité ; mais comme il ne voit dans ces malheureux que des inſtrumens de travail, ſa conduite

envers eux dépend uniquement de l'utilité qu'il en tire ; il meſure ſa juſtice ſur ſon profit.

Je changeai pluſieurs fois de Patron : l'on appelloit cela me vendre, comme ſi jamais on pouvoit vendre un homme. On vendoit le travail de mes mains ; mais ma volonté, mon entendement, mon être, tout ce par quoi j'étois moi & non pas un autre, ne ſe vendoit aſſurément pas ; & la preuve de cela eſt que la premiere fois que je voulus le contraire de ce que vouloit mon prétendu maître, ce fut moi qui fus le vainqueur. Cet événement mérite d'être raconté.

Je fus d'abord aſſez doucement traité ; l'on comptoit ſur mon rachat, & je vécus pluſieurs mois dans une inaction qui m'eût ennuyé, ſi je pouvois connoître l'ennui. Mais enfin voyant que je n'intriguois point auprès des Conſuls Européens & des Moines, que perſonne ne parloit de ma rançon & que je ne paroiſſois pas y ſonger moi-même, on voulut tirer parti de moi de quelque maniere, & l'on me fit travailler. Ce changement ne me ſurprit ni ne me fâcha. Je craignois peu les travaux pénibles, mais j'en aimois mieux de plus amuſans. Je trouvai le moyen d'entrer dans un atelier dont le maître ne tarda pas à comprendre que j'étois le ſien dans ſon métier. Ce travail devenant plus lucratif pour mon Patron que celui qu'il me faiſoit faire, il m'établit pour ſon compte & s'en trouva bien.

J'avois vu diſperſer preſque tous mes anciens camarades du bagne, ceux qui pouvoient être rachetés l'avoient été. Ceux qui ne pouvoient l'être avoient eu le même ſort que

moi, mais tous n'y avoient pas trouvé le même adouciſſement. Deux chevaliers de Malte entre autres avoient été délaiſſés. Leurs familles étoient pauvres. La Religion ne rachete point ſes captifs, & les Peres ne pouvant racheter tout le monde, donnoient ainſi que les Conſuls, une préférence fort naturelle & qui n'eſt pas inique à ceux dont la reconnoiſſance leur pouvoit être plus utile. Ces deux chevaliers, l'un jeune & l'autre vieux, étoient inſtruits & ne manquoient pas de mérite ; mais ce mérite étoit perdu dans leur ſituation préſente. Ils ſavoient le génie, la tactique, le latin, les belles-lettres. Ils avoient des talens pour briller, pour commander, qui n'étoient pas d'une grande reſſource à des eſclaves. Pour ſurcroît, ils portoient fort impatiemment leurs fers, & la philoſophie dont ils ſe piquoient extrêmement, n'avoit point appris à ces fiers gentilshommes à ſervir de bonne grace des pieds-plats & des bandits ; car ils n'appelloient pas autrement leurs maîtres. Je plaignois ces deux pauvres gens ; ayant renoncé par leur nobleſſe à leur état d'hommes, à Alger ils n'étoient plus rien ; même ils étoient moins que rien. Car parmi les corſaires, un corſaire ennemi fait eſclave eſt fort au-deſſous du néant. Je ne pus ſervir le vieux que de mes conſeils qui lui étoient ſuperflus, car plus ſavant que moi, du moins de cette ſcience qui s'étale, il ſavoit à fond toute la morale, & ſes préceptes lui étoient très-familiers ; il n'y avoit que la pratique qui lui manquât, & l'on ne ſauroit porter de plus mauvaiſe grace le joug de la néceſſité. Le jeune encore plus impatient, mais ardent, actif, intrépide, ſe perdoit

en projets de révoltes & de conſpirations impoſſibles à exécuter, & qui toujours découverts ne faiſoient qu'aggraver ſa miſere. Je tentai de l'exciter à s'évertuer à mon exemple & à tirer parti de ſes bras pour rendre ſon état plus ſupportable, mais il mépriſa mes conſeils & me dit fiérement qu'il ſavoit mourir. Monſieur, lui dis-je, il vaudroit encore mieux ſavoir vivre. Je parvins pourtant à lui procurer quelques ſoulagemens qu'il reçut de bonne grace, & en ame noble & ſenſible; mais qui ne lui firent pas goûter mes vues. Il continua ſes trames pour ſe procurer la liberté par un coup hardi, mais ſon eſprit remuant laſſa la patience de ſon maître qui étoit le mien. Cet homme ſe défit de lui & de moi, nos liaiſons lui avoient paru ſuſpectes, & il crut que j'employois à l'aider dans ſes manœuvres les entretiens par leſquels je tâchois de l'en détourner. Nous fûmes vendus à un entrepreneur d'ouvrages publics, & condamnés à travailler ſous les ordres d'un ſurveillant barbare, eſclave comme nous, mais qui pour ſe faire valoir à ſon maître nous accabloit de plus de travaux, que la force humaine n'en pouvoit porter.

Les premiers jours ne furent pour moi que des jeux. Comme on nous partageoit également le travail & que j'étois plus robuſte & plus ingambe que tous mes camarades, j'avois fait ma tâche avant eux, après quoi j'aidois les plus foibles & les allégeois d'une partie de la leur. Mais notre piqueur ayant remarqué ma diligence & la ſupériorité de mes forces, m'empêcha de les employer pour d'autres en doublant ma tâche, &, toujours augmentant par degrés, finit par

me ſurcharger à tel point & de travail & de coups, que malgré ma vigueur, j'étois menacé de ſuccomber bientôt ſous le faix; tous mes compagnons, tant forts que foibles, mal nourris & plus maltraités dépériſſoient ſous l'excès du travail.

Cet état devenant tout-à-fait inſupportable, je réſolus de m'en délivrer à tout riſque, mon jeune chevalier à qui je communiquai ma réſolution la partagea vivement. Je le connoiſſois homme de courage, capable de conſtance pourvu qu'il fût ſous les yeux des hommes, & dès qu'il s'agiſſoit d'actes brillans & de vertus héroïques, je me tenois ſûr de lui. Mes reſſources néanmoins étoient toutes en moi-même & je n'avois beſoin du concours de perſonne pour exécuter mon projet; mais il étoit vrai qu'il pouvoit avoir un effet beaucoup plus avantageux, exécuté de concert par mes compagnons de miſeres, & je réſolus de le leur propoſer, conjointement avec le chevalier.

J'eus peine à obtenir de lui que cette propoſition ſe feroit ſimplement & ſans intrigues préliminaires. Nous prîmes le tems du repas où nous étions plus raſſemblés & moins ſurveillés. Je m'adreſſai d'abord dans ma langue à une douzaine de compatriotes que j'avois-là, ne voulant pas leur parler en langue franque de peur d'être entendu des gens du pays. Camarades, leur dis-je, écoutez-moi. Ce qui me reſte de force ne peut ſuffire à quinze jours encore du travail dont on me ſurcharge, & je ſuis un des plus robuſtes de la troupe; il faut qu'une ſituation ſi violente prenne une prompte fin, ſoit par un épuiſement total, ſoit par une réſolution qui le prévienne. Je choiſis le dernier parti, & je ſuis déterminé à

me refuſer dès demain à tout travail au péril de ma vie, & de tous les traitemens que doit m'attirer ce refus. Mon choix eſt une affaire de calcul. Si je reſte comme je ſuis, il faut périr infailliblement en très-peu de tems & ſans aucune reſſource; je m'en ménage une par ce ſacrifice de peu de jours. Le parti que je prends peut effrayer notre inſpecteur & éclairer ſon maître ſur ſon véritable intérêt. Si cela n'arrive pas, mon ſort quoiqu'accéleré ne ſauroit être empiré. Cette reſſource ſeroit tardive & nulle quand mon corps épuiſé ne ſeroit plus capable d'aucun travail, alors en me ménageant ils n'auroient rien à gagner, en m'achevant ils ne feroient qu'épargner ma nourriture. Il me convient donc de choiſir le moment où ma perte en eſt encore une pour eux. Si quelqu'un d'entre vous trouve mes raiſons bonnes, & veut, à l'exemple de cet homme de courage prendre le même parti que moi, notre nombre fera plus d'effet & rendra nos tyrans plus traitables. Mais fuſſions-nous ſeuls lui & moi, nous n'en ſommes pas moins réſolus à perſiſter dans notre refus, & nous vous prenons tous à témoins de la façon dont il ſera ſoutenu.

Ce diſcours ſimple & ſimplement prononcé, fut écouté ſans beaucoup d'émotion. Quatre ou cinq de la troupe me dirent cependant de compter ſur eux & qu'ils feroient comme moi. Les autres ne dirent mot & tout reſta calme. Le chevalier mécontent de cette tranquillité parla aux ſiens dans ſa langue avec plus de véhémence, leur nombre étoit grand, il leur fit à haute voix des deſcriptions animées de l'état où nous étions réduits & de la cruauté de nos bourreaux. Il excita leur indignation par la peinture de notre aviliſſement, & leur

ardeur par l'eſpoir de la vengeance : enfin il enflamma tellement leur courage par l'admiration de la force d'ame qui fait braver les tourmens & qui triomphe de la puiſſance même, qu'ils l'interrompirent par des cris, & tous jurerent de nous imiter & d'être inébranlables juſqu'à la mort.

Le lendemain, ſur notre refus de travailler, nous fûmes, comme nous nous y étions attendus, très-maltraités les uns & les autres, inutilement toutefois quant à nous deux & à mes trois ou quatre compagnons de la veille, à qui nos bourreaux n'arracherent pas même un ſeul cri. Mais l'œuvre du chevalier ne tint pas ſi bien. La conſtance de ſes bouillans compatriotes fut épuiſée en quelques minutes, & bientôt à coups de nerf de bœuf, on les ramena tous au travail, doux comme des agneaux. Outré de cette lâcheté, le chevalier tandis qu'on le tourmentoit lui-même, les chargeoit de reproches & d'injures qu'ils n'écoutoient pas. Je tâchai de l'appaiſer ſur une déſertion que j'avois prévue & que je lui avois prédite. Je ſavois que les effets de l'éloquence ſont vifs mais momentanées. Les hommes qui ſe laiſſent ſi facilement émouvoir ſe calment avec la même facilité. Un raiſonnement froid & fort ne fait point d'efferveſcence, mais quand il prend il pénetre, & l'effet qu'il produit ne s'efface plus.

La foibleſſe de ces pauvres gens en produiſit un autre auquel je ne m'étois pas attendu, & que j'attribue à une rivalité nationale plus qu'à l'exemple de notre fermeté. Ceux de mes compatriotes qui ne m'avoient point imité les voyant revenir au travail, les huerent, le quitterent à leur tour, & comme pour inſulter à leur couardiſe, vinrent ſe ranger autour

de moi, cet exemple en entraîna d'autres & bientôt la révolte devint ſi générale que le maître attiré par le bruit & les cris, vint lui-même pour y mettre ordre.

Vous comprenez ce que notre inſpecteur put lui dire pour s'excuſer & pour l'irriter contre nous. Il ne manqua pas de me déſigner comme l'auteur de l'émeute, comme un chef de mutins qui cherchoit à ſe faire craindre par le trouble qu'il vouloit exciter. Le maître me regarda & me dit; c'eſt donc toi qui débauches mes eſclaves? Tu viens d'entendre l'accuſation. Si tu as quelque choſe à répondre, parle. Je fus frappé de cette modération dans le premier emportement d'un homme âpre au gain menacé de ſa ruine; dans un moment où tout maître Européen, touché juſqu'au vif par ſon intérêt, eût commencé ſans vouloir m'entendre, par me condamner à mille tourmens. Patron, lui dis-je en langue franque; tu ne peux nous haïr; tu ne nous connois pas même; nous ne te haïſſons pas non plus, tu n'es pas l'auteur de nos maux, tu les ignores. Nous ſavons porter le joug de la néceſſité qui nous a ſoumis à toi. Nous ne refuſons point d'employer nos forces pour ton ſervice, puiſque le ſort nous y condamne; mais en les excédant ton eſclave nous les ôte & va te ruiner par notre perte. Crois-moi, tranſporte à un homme plus ſage l'autorité dont il abuſe à ton préjudice. Mieux diſtribué ton ouvrage ne ſe fera pas moins, & tu conſerveras des eſclaves laborieux dont tu tireras avec le tems un profit beaucoup plus grand que celui qu'il te veut procurer en nous accablant. Nos plaintes ſont juſtes; nos demandes ſont modérées. Si tu ne les écoutes pas, notre parti eſt pris; ton homme

homme vient d'en faire l'épreuve ; tu peux la faire à ton tour.

Je me tus; le piqueur voulut répliquer. Le Patron lui impoſa ſilence. Il parcourut des yeux mes camarades dont le teint hâve & la maigreur atteſtoient la vérité de mes plaintes, mais dont la contenance au ſurplus n'annonçoit point du tout des gens intimidés. Enſuite m'ayant conſidéré derechef. Tu parois, dit-il, un homme ſenſé : je veux ſavoir ce qui en eſt. Tu tances la conduite de cet eſclave ; voyons la tienne à ſa place; je te la donne & le mets à la tienne. Auſſi-tôt il ordonna qu'on m'ôtât mes fers & qu'on les mît à notre chef; cela fut fait à l'inſtant.

Je n'ai pas beſoin de vous dire comment je me conduiſis dans ce nouveau poſte, & ce n'eſt pas de cela qu'il s'agit ici. Mon aventure fit du bruit, le ſoin qu'il prit de la répandre fit nouvelle dans Alger : le Dey même entendit parler de moi & voulut me voir. Mon Patron m'ayant conduit à lui & voyant que je lui plaiſois lui fit préſent de ma perſonne. Voilà votre Emile eſclave du Dey d'Alger.

Les regles ſur leſquelles j'avois à me conduire dans ce nouveau poſte, découloient de principes qui ne m'étoient pas inconnus. Nous les avions diſcutés durant mes voyages, & leur application bien qu'imparfaite & très-en petit, dans le cas où je me trouvois, étoit ſûre & infaillible dans ſes effets. Je ne vous entretiendrai pas de ces menus détails, ce n'eſt pas de cela qu'il s'agit entre vous & moi. Mes ſuccès m'attirerent la conſidération de mon Patron.

Aſſem Oglou étoit parvenu à la ſuprême puiſſance par la route la plus honorable qui puiſſe y conduire : car de ſim-

ple matelot paſſant par tous les grades de la marine & de la milice, il s'étoit ſucceſſivement élevé aux premieres places de l'Etat, & après la mort de ſon prédéceſſeur il fut élu pour lui ſuccéder par les ſuffrages unanimes des Turcs & des Maures, des gens de guerre & des gens de loi. Il y avoit douze ans qu'il rempliſſoit avec honneur ce poſte difficile, ayant à gouverner un peuple indocile & barbare, une ſoldateſque inquiete & mutine, avide de déſordre & de trouble, qui, ne ſachant ce qu'elle deſiroit elle-même, ne vouloit que remuer & ſe ſoucioit peu que les choſes allaſſent mieux pourvu qu'elles allaſſent autrement. On ne pouvoit pas ſe plaindre de ſon adminiſtration, quoiqu'elle ne répondît pas à l'eſpérance qu'on en avoit conçue. Il avoit maintenu ſa régence aſſez tranquille : tout étoit en meilleur état qu'auparavant, le commerce & l'agriculture alloient bien, la marine étoit en vigueur, le peuple avoit du pain. Mais on n'avoit point de ces opérations éclatantes.....

FIN.

TABLE
DES MATIERES

CONTENUES EN CE VOLUME.

n. Déſigne les notes.

ABEL (poëme d'). 243
Académies, inutiles. 171
Adoleſcence (la fin de l'), l'âge le plus heureux. 323
Adoleſcens ne doivent pas être traités en enfans. 117
Inſtruits des myſteres qu'on leur a cachés. Voyez *Emile.* 121
Adultere, commencement des déſordres de la jeuneſſe. 146
Ses conſéquences. 203
Age, chaque âge a ſes reſſorts qui le font mouvoir. 349
Age d'or ſera toujours une chimere pour ceux qui ont le cœur & le goût gâtés. 436
Agrémens, objets de l'éducation des femmes par rapport au corps. 213
Agrigentins. 179
Album des voyageurs allemands. 392
Alcïnoüs, ſon jardin. 326 *n.*
Alexandre. 128
Amatus Luſitanus. 31 *n.*
Ame (comment ſe forme l'idée de l'). 37
Survit au corps. 45
Doit-elle durer toujours ? 46
Pourquoi unie à un corps mortel. 66
Amour, eſt fondé ſur des illuſions. 142
Son influence ſur les mœurs. 268
Eſt-il ſuſceptible de jalouſie ? Voyez *Jalouſie.*
Moyen de prévenir ſon réfroidiſſement dans le mariage. 440 *& ſuiv.*

Anciens, vrais modeles de goût. 169
Voyageoient peu. 392
Angloiſes, uſage immodéré qu'elles font des baleines dans leurs habillemens. 215
Anglois & *François* comparés par rapport aux voyages. 391
Antoine, comment il émut le peuple à la mort de Céſar. 129
Appelles. 227
Apicius. 175
Apparence (on ne cherche que l') dans les devoirs & les vertus. 427
Argent, tue l'amour. 181
Ariſtide. 99
Ariſtocratie. 417
Convient aux Etats médiocres. 419
Arts agréables, conviennent aux jeunes filles. 229
Athéiſme, ſes effets comparés à ceux du fanatiſme. 108
Atomes. 28
Aubenton (M. d'). 310
Aurelius Victor, cité. 133
Auteurs; leur converſation plus inſtructive que leurs livres. 168
Qui conſultent les ſavantes, mal conſeillés. 166
Autochthones, ce que c'eſt. 393

BAYLE. 108 *n*.
Babil (le grand), d'où il vient. 156
Babil des petites filles, par quelle interrogation doit être retenu. 234
Barbares, effet de leurs émigrations. 393
Beau (le Sr. le), cité ſur les Sauvages. 115
Beauté. 225
N'eſt pas à rechercher dans le mariage. 305
Brille par elle-même. 226
Bible, ſon langage modeſte. 132
Bibliotheque. 179
Bienſéances, ce qu'elles exigent pour les femmes. 321
Biens (les) du monde, moyen d'en jouir. 379
Bonheur, fin de tout être ſenſible. 371
On ne doit pas le chercher ſans ſavoir où il eſt. 372
Sa route eſt celle de la nature. *Ibid.*
Bon (il ne ſuffit pas d'être). 376
Bonté, naturelle à l'homme. 54
Boſſuet. 88
Brantome. 272 *n*.
Bucentaure. 128 *n*.

Capitales (villes), ſe reſſemblent toutes. 422
Pourquoi tout y afflue. 395
Voyez *Villes*.
Campagne, quelle ſociété y convient. 187
Catéchiſme. 238
Ses réponſes à contre-ſens. *Ibid.*
Modele d'introduction, la *Bonne* & la *Petite*. 239
Catholiques, font grand bruit de l'autorité de l'Egliſe. 90
Catilina. 56
Caton. 55
Céſar. *Ibid.*
Charron, cité. 74 *n.*
Chaſſe, (quel eſt pour les jeunes gens le vrai tems de la). 125
Ennemie de l'amour. *Ibid.*
(Le droit excluſif de la), ſource de peines. 189
Chaſſe libre, ſes plaiſirs. 190
Chaſteté, ſes fruits. 133
Vertu délicieuſe pour une belle femme. 269
Chrétiens, n'examinent pas ce que les Juifs alléguent contre eux. 90
Chriſtianiſme, ſon influence ſur les Gouvernemens. 110 *n.*
A outré les devoirs. 230
Chymiſtes, (abſurdités de quelques) 31 *n.*
Ciceron. 170
Circé. 364
Citoyens, ſens de ce mot. 408
Les François en ont dénaturé l'idée. 158 *n.*
Clarke, annonçant l'Etre des Etres. 17
Claſſes, le monde n'eſt proprement diviſé qu'en deux. 28
Cléopatre. 134
Combinaiſons de la matiere, (la multitude des) n'explique pas l'harmonie du monde. 30
Compilateurs. 171
Condamine (M. de la) cité, ſur quoi. 20 *n.*
Conſcience. 12, 37
Sera la ſource des peines & des plaiſirs dans l'autre vie. 47 *& ſuiv.*
Eſt le meilleur des caſuiſtes. 52
Dépoſe pour elle-même. 61
Fait l'excellence de l'homme. 6[illegible]
Pourquoi nous n'entendons pas toujours ſa voix. *Ibid.*
Contrat ſocial, baſe de tout ſociété civile. 407
Contrat, produit un corps moral & collectif. 408

Teneur du *contrat.* 407
Seule loi fondamentale. 408
N'a jamais beſoin d'autre garant que de la force publique. 409
Rend l'homme plus libre qu'il ne ſeroit dans l'état de nature. 410
Convenances, il y en a de deux ſortes. 285
Les naturelles ſont ſeules les heureux mariages. 299
Voyez *Mariage.*
Coquetterie, change de forme & d'objet ſelon ſes vues. 212
Tenue dans ſes limites devient une loi de l'honnêteté. 256
Diſcernement qu'elle exige. 254
Coquettes, leur manege entre deux hommes avec chacun deſquels elles ont des liaiſons ſecretes. *Ibid.*
Sans autorité ſur leurs amans dans les choſes importantes. 271
Coriolan. 267
Corps, qu'eſt-ce que j'appelle des corps ? 19
Corps intermédiaire entre les ſujets & le Souverain : ſes différens noms ſelon ſes différentes relations. 413
Corps politique, & ſes différens noms par rapport à ſes différentes fonctions. 408
Couvens, en quoi préférables pour les filles à la maiſon paternelle. 213
Véritables écoles de coquetterie. 262
Ctéſias. 394
Culte, principe du premier *culte* que je rends à la Divinité. 36
Que Dieu demande. 72
Culte extérieur, affaire de police. 73
Curé, miniſtre de bonté ; ſes devoirs. 103

Dalila. 202
Darius en Scythie, quel préſent reçoit des Scythes. 129
Décemvirs. 267
Démocratie. 417
Convient aux petits Etats. 419
Démoſthene. 170
Deſcartes. 13, 25
Deſſin, à quoi doit ſe borner pour les jeunes filles. 217
Deutéronome. 79 *n.*
Loi qu'il contenoit ſur les filles abuſées. 202
Devoirs, plus ils ſont pénibles, plus ils doivent être ſoutenus de fortes raiſons. 269
Comment on apprend à les aimer. 258
Diane, pourquoi on l'a faite ennemie de l'amour 125

Dieu, (quel eſt l'Etre que j'appelle). 33
Incompréhenſible. 34
Bon, Juſte, Puiſſant. 44
Immatériel. 50
Eternel, Intelligent. *Ibid.*
L'idée d'un Dieu, ſource de courage & de conſolation. 65
Diogene. 128
Diſputes, (l'inutilité des). 105
Diſſimulation, quelle eſt celle qui convient aux femmes. 347 *n.*
Dogmes, ne ſont pas tous de la même importance. 247
Les ſeuls utiles ſont ceux qui tiennent à la morale. 248
Domeſtiques. Voyez *Laquais.*
Douceur, la plus importante qualité d'une femme. 222
Droit politique, eſt à naître. 402
Difficultés qui naiſſent à l'éclairciſſement de cette matiere. 403
Comment il faut s'y prendre pour l'étudier. 404
Droit de force, jeu de mots. 405
Droit de nature ou autorité paternelle.
Sa meſure. *Ibid.*
Droit d'eſclavage, impoſſible. 406
Droit de propriété. 410
Duclos, cité ſur la politeſſe. 161

Education, moyen d'en étendre l'effet ſur la vie entiere. 349
Différente pour les deux ſexes. 207
Des femmes doit être relative aux hommes. 211
Des femmes doit être dirigée ſur deux regles, le ſentiment intérieur & l'opinion. 250
Emile, vertueux ſolidement depuis qu'il connoît Dieu. 113
L'âge de licence pour les autres eſt pour lui l'âge de raiſon : d'où vient cette différence. 115
Adulte, ſera plus docile qu'enfant. 117
Sa franchiſe. 122
Doit être inſtruit des myſteres qu'on lui avoit cachés. 121
Ne doit pas l'être ſubitement. 130
Comment j'évite ce qui pourroit échauffer ſon cœur, ou éveiller ſon imagination. 124
Occupations pour le diſtraire. *Ibid.*
Précautions dont je me ſers pour lui donner les premieres inſtructions ſur les myſteres qu'on lui avoit cachés. 130 & *ſuiv.*

Emile, me conjure lui-même de reſter ſon maître. 135
Diſcours où je lui fais ſentir le poids de ſes engagemens & des miens. 136
Comment je gagne ſa confiance. 137
Je l'invite à chercher avec moi la compagne qui lui convient. 141
Bien armé contre tout ce qui peut attaquer ſes mœurs. 146
Leçon que je lui donne contre les ſéducteurs. 147 *& ſuiv.*
Son entrée dans le monde. 155
Sa maniere de s'y comporter. 156 *& ſuiv.*
Sa contenance ferme & non ſuffiſante. 157
Ses manieres auprès du ſexe. 159
Exact à tous les égards fondés ſur l'ordre de la nature. *Ibid.*
Sa tournure d'eſprit. 162
Quitte Paris avec moi. 306
Sa maniere de voyager. 309
Dans quel eſprit il a été élevé. 308
Son cabinet d'hiſtoire naturelle. 310
S'égare dans les montagnes. 311
Eſt bien reçu dans une maiſon. 312
Sur quoi roule l'entretien. 313
Comment il entend le nom de Sophie. 315
Devient amoureux. 316
Converſation qu'il a le ſoir avec moi. 318
S'empreſſe à s'accommoder du linge de la maiſon. 319
Demande la permiſſion de revenir. 320
Fixe ſon ſéjour à deux lieues. 323
Tableau de ſon bonheur. 324
Revient chez Sophie. 325
Demande Sophie à ſes parens. 329
Ses richeſſes, obſtacle pour obtenir Sophie d'elle-même. 331
Il y veut renoncer. *Ibid.*
Comment je lui explique ce qui arrête Sophie. 332 *& ſuiv.*
A ſon gouverneur pour médiateur de ſes amours. 333
Amant déclaré. 334
Donne différentes leçons à Sophie. 336
Brouillerie, à quel ſujet. 340
Raccommodement, à quel prix. 341
La nature de ſa jalouſie. 348
Eſt fait pour la vie active. 351
Pourquoi ne va plus voir Sophie à cheval. 354
N'eſt point efféminé par l'amour. 352
Ses occupations, les jours où il

il ne va pas voir Sophie. 356
Emile, ſa conduite avec les payſans. 357
Vaincu à la courſe par Sophie. 361
Eſt viſité à l'attelier par le pere de Sophie. *Ibid.*
Enſuite par Sophie & ſa mere. *Ibid.*
Refuſe de les ſuivre & par quel motif. 363
Juſtifié de ſon refus par Sophie. *Ibid.*
Attendu chez Sophie ne s'y étoit pas rendu. 365
Pourquoi. 366
Préſente avec Sophie un enfant au baptême. 370
Diſcours que je lui fais pour le préparer à partir & avec quel terrible préambule. 371 *& ſuiv.*
Son inquiétude & ſon trouble. 380
Reçoit l'ordre de quitter pour un tems Sophie. 384
Sa ſituation au moment du départ. 387
Aura pour objet dans ſes voyages d'étudier les Gouvernemens. 398
Trait qui m'a ſuggéré l'idée de le rendre amoureux avant que de le faire voyager. 427
Sentimens qu'il rapporte de ſes voyages. 430
Emile, Son retour auprès de Sophie. 437
Son mariage. *Ibid.*
Conſeils que je lui donne pour prévenir le refroidiſſement de l'amour. 440 *& ſuiv.*
Laiſſe Sophie l'arbitre de ſes plaiſirs. 442
Son mécontentement quand elle uſe du droit qu'il lui a cédé. 443
Prêt à devenir pere. 447
M'invite à me repoſer de mes travaux, mais à reſter le maître des jeunes maîtres. *Ibid.*
Empédocle, cité. 178
Enclos (Mlle. Ninon de l'). 258
Enfans, s'ils ne font pas de leurs gouverneurs leurs confidens, c'eſt la faute de ceux-ci. 121
Ont des amuſemens communs & des goûts particuliers. 216
Ennui (l'), par où commence. 177
Grand fléau des riches. 184
Dévore les femmes ſous le nom de vapeurs. 185
Epitaphes des anciens & des modernes. 169
Epoux, c'eſt à eux à s'aſſortir. 286
Doivent continuer d'être amans. 440
(Jeunes), tableau de leur vo-

lupté. 443
Eſpagnole. 290
Eſpagnols, voyagent utilement. 392
Eſpérance, fait plus jouir que la réalité. 381
Eſprit (l'). 232
Etats, ſens de ce mot en politique. 408
Eternité, (l'idée de l') ne ſauroit s'appliquer aux générations humaines. 246 *n.*
Evangile, ſa ſainteté. 98
Ses caracteres de vérité. 100
Exiſte (j'), premiere vérité connue. 18
Exiſtence (l') des objets de nos ſenſations, ſeconde vérité connue. 19

FANATISME, ſa premiere ſource. 237
Ses effets comparés à ceux de l'athéiſme 108 *n.*
Femelles des animaux, ſans honte. 199
Leur exemple ne conclut rien pour les femmes. *Ibid.*
Leur refus de ſimagrée & d'agacerie. *Ibid. n.*
Accouplement excluſif dans certaines eſpeces. 345
Femme (la) ou Sophie. 196
Conformités & différences de ſon ſexe & du nôtre. 196
Femmes du monde, ennuyées pour avoir l'air de s'amuſer. 185 *n.*
Femmes, ſont hommes & en quoi. 196
Faites pour plaire à l'homme. 197
Leur timidité & leur réſerve néceſſaires pour la conſervation du genre humain. 198
Font gloire de leur foibleſſe & pourquoi. 201
Leur empire. 202
Conſéquences de leurs infidélités dans le mariage. 203
Raiſons qui mettent l'apparence même au nombre de leurs devoirs. 204
Plus fécondes dans les campagnes que dans les villes. 205
Ne peuvent pas être ſucceſſivement nourrices & guerrieres. *Ibid.*
Ne doivent pas avoir la même éducation que les hommes. 207.
Ont tort de ſe plaindre que nous les élevons pour être vaines & coquettes. 208
Ne doivent pas reſter dans l'ignorance. 209
La dépendance mutuelle des hommes & des femmes n'eſt pas égale. 210

Femmes, ne doivent pas chercher à plaire à de petits agréables, mais à l'homme de mérite. 211
Leur plus importante qualité. 222
Doivent avoir des talens agréables. 230
L'eſprit eſt leur véritable reſſource. 225
Leur politeſſe. 234
Leur raiſon eſt une raiſon pratique. 236
Doivent avoir la religion de leurs maris. *Ibid.*
Toujours extrêmes. 237
Faut-il cultiver leur raiſon. 250
Simplicité de leurs devoirs. 251
Pourquoi il faut les inſtruire. *Ibid.*
Leur politeſſe comparée à celle des hommes. 252 & *ſuiv.*
Les obſervations fines ſont leur ſcience. 255
Sont moins fauſſes qu'adroites. *Ibid.*
Ne ſont point faites pour les recherches abſtraites. 259
Juges naturels des hommes. 266
Ont été reſpectées chez tous les peuples qui ont eu des mœurs. 267
Leur empire à Rome. *Ibid.*
Ont un jugement plutôt formé que les hommes. 281
Femmes, ne ſont pas faites pour courir. 360
Sont ſuſceptibles de l'enthouſiaſme, de l'honnête & du beau. 297
De quelle nature eſt leur empire. 302
Preſſentent de loin l'inconſtance des hommes. 439
Femmes ſans pudeur, plus fauſſes que les autres. 257 & *n.*
Femmes honnêtes, ſont les ſeules qui aient un empire réel ſur les hommes. 271
Femmes beaux-eſprits, fléaux de leurs maiſons. 304
Ridicules au-dehors. *Ibid.*
Feſtins, deſcription d'un *feſtin* de campagne. 187
Filles, leur goût pour la parure dès l'enfance. 212, 216
Filles lettrées. 305
Filles de Sparte s'exerçoient comme des garçons. 213
Filles (les petites), leur amour pour la parure donne un moyen facile de leur apprendre à tenir l'aiguille. 217
Néceſſité de les exercer à la contrainte. 220
Plutôt dociles & intelligentes que les petits garçons. 218
Exemple de l'adreſſe qu'on peut employer pour leur faire apprendre ce qu'elles ont de la

répugnance à étudier. 219
Filles (les petites, ne doivent pas être preſſées ſur la lecture & l'écriture. 218
Il faut empêcher qu'elles ne s'ennuient dans leurs occupations. 220
Et qu'elles ne ſe paſſionnent dans leurs amuſemens. *Ibid.*
Plus ruſées que les petits garçons. 223 *& ſuiv.*
Doivent apprendre des arts agréables. 229
Leur faut-il des maîtres ou des maîtreſſes. 231
Ont plutôt le ſentiment de la décence que les petits garçons. 232
Doivent être inſtruites à ne dire que des choſes agréables. 234
Filles (les jeunes), on doit les agacer pour les exercer à parler aiſément. 235
Leur politeſſe entre elles froide & gênée. 234
Se careſſent avec plus de grace devant les hommes. 235
Pourquoi il faut leur parler de la religion de meilleure heure qu'aux enfans mâles. 236
Doivent voir le monde & être les compagnes de leurs meres. 261
Pourquoi deſirent de ſe marier. 263
Filles (les jeunes) comment il faut leur préſenter leur devoirs. 266
Gêne apparente qu'on leur impoſe & dans quel but. 263
D'où naît la facilité de céder à leurs penchans. 269
Moyens de les rendre vraiment ſages. 271
Ce qui les rend médiſantes. 282
Flogiſtique, ce que c'eſt ſelon les chymiſtes. 24 *n.*
Fontenelle, ſophiſme qu'il faiſoit dans la diſpute des anciens & des modernes. 171
Forces, il faut les eſſayer avant le péril. 377
Leur développement eſt l'objet de l'éducation des hommes par rapport au corps. 213
François, qui en a vu dix les a tous vus. 390
François & *Anglois* comparés par rapport aux voyages. 391

GALANTERIE, ſon origine. 202
Galerie. 179
Garçons (les petits), moins ruſés que les petites filles. 223 *& ſuiv.*
Se révoltent contre l'injuſtice. 279

Germains, continence de leur jeuneſſe. 119, 267
Gourmandiſe. 276
Goût, ce que c'eſt. 163
Ce qui rend ſes déciſions arbitraires. 164
Dans quelles ſociétés il faut vivre pour le former. 165
Où ſont ſes vrais modeles. *Ibid.*
Le bon tient aux bonnes mœurs. 166
Comment il ſe corrompt. 167
Différence de celui des anciens & des modernes. 169 & *ſuiv.*
Où doit être étudié. 171
Gouvernement, ſes actes différens de ceux de la ſouveraineté. 411
Doivent différer en nature ſuivant que les Etats different en grandeur. 415
Il eſt d'autant plus foible qu'il y a plus de magiſtrats. *Ibid.*
Le plus fort eſt celui d'un ſeul. 416
Quel ſeroit ſon *minimum* d'activité. *Ibid.*
Ses différentes formes. 417
Des regles faciles pour juger de leur bonté relative. 423 & *ſuiv.*
Grecs, en quoi leur éducation étoit bien entendue. 214
Grecques (les femmes), une fois mariées ne paroiſſoient plus en public. *Ibid.*
Groſſeſſes, leur danger avant l'âge. 383
Grotius. 402, 420
Gymnaſtique, comment les Grecs cherchoient à en balancer les mauvais effets. 214

HABITUDES de l'enfance doivent être prolongées dans la jeuneſſe. 349
Leur effet. 350
On n'en fait pas contracter de véritables aux jeunes gens ni aux enfans. 351
Habitude de jouir en ôte le goût. 381
Hercule. 202
Héro. 353
Hérodote, a peint les mœurs. 392
Ne doit pas être tourné en ridicule à ce ſujet. 394
Hiſtoriens anciens, ſont meilleurs peintres des mœurs que les modernes. 392
Hobbes. 403
Homere. 326
Homme, ſa ſupériorité ſur les autres hommes. 34 & *ſuiv.*
Malheureux & méchant par l'abus de ſes facultés. 43
Compoſé de deux ſubſtances. 38, 46
Auteur du mal. 44

Homme bon naturellement. 54
Son mérite eſt dans ſa puiſſanſance. 198 *& ſuiv.*
Dépend à ſon tour de la femme. 201
Hommes (les) dégénerent par les déſordres du premier âge. 154
Ne doivent pas avoir la même éducation que les femmes. 207
La dépendance mutuelle des hommes & des femmes n'eſt pas égale. 210
Leur politeſſe. 234
Plus fauſſe que celle des femmes. *Ibid.*
Mentent quand ils ſe plaignent que la vie eſt trop courte. 307
Toujours les mêmes dans chaque âge. 349
Tiennent par leurs vœux à mille choſes & par eux-mêmes ne tiennent à rien. 374
On ne les connoît qu'après avoir voyagé. 390
Honnêteté (la véritable) eſt toujours ſacrifiée à la décence. 342
Horace. 192
Hoſpitalité, ce qui la détruit. 313

IDÉALISTES, leurs diſtinctions ſont des chimeres. 19
Idées, comparatives & numériques ne ſont pas des ſenſations. 20
Abſtraites, ſources d'erreurs. 28
Acquiſes, diſtinguées des ſentimens naturels. 61
Ignorance, ne nuit pas aux mœurs. 303
Imitation de la nature, ſource unique du beau dans les travaux des hommes. 165
Intelligence (il exiſte une). 29
Intérêt, n'agit-on que par intérêt. 59
Intolérans, argument auquel ils ne peuvent répondre. 96
Inſpiré (dialogue de l') & du raiſonneur. 82
Inſtinct. 53 *n.*
Inſtituteurs, ont tort de faire horreur de l'amour aux jeunes gens. 138
Le jeune homme ne doit rien faire à leur inſçu. 153
Ne doivent pas vouloir paſſer pour parfaits dans l'eſprit de leurs Eleves. *Ibid.*
Ce qui les trompe. 349
Jalouſie, de deux ſortes. 344
Explication de celle des animaux. 345 *& ſuiv.*
N'eſt pas naturelle à l'homme. 346
Son origine. 347
A-t-elle lieu dans le véritable

amour. *Ibid.*
Jéſus, ſon portrait. 98
Jeu, reſſource d'un déſœuvré. 179
La paſſion du *jeu* a été amortie par le goût des ſciences. 180
Jeuneſſe, par où commencent ſes déſordres. 143
Exemple. 144 & *ſuiv.*
La ſolitude eſt dangereuſe pour elle. 150
Précaution qu'on doit prendre pour la préſerver d'une habitude fatale. 151
En quoi ſe trompe. 323
Juger & *ſentir* ne ſont pas la même choſe. 19
Juifs, n'oſent dire leurs raiſons contre le chriſtianiſme. 91
Juſtes, leur bonheur dans l'autre vie ſur quoi fondé. 48
Leur ſérénité. 57
Juſtice, ſa notion la même chez tous les peuples. *Ibid.*

LANGUE *Françoiſe*, obſcene. 132
Langues, à quoi mene leur étude. 169
Laïs. 269
Laquais, il en faut peu pour être bien ſervi. 177
Nuiſent à la gaieté des repas. 188
Léandre. 353
Leçons, leurs mauvais effets quand elles ſont triſtes. 265
Légiſlation parfaite, ce qui la conſtitue. 415
Léonidas. 99
Liberté, je ſuis libre. 40 & *ſuiv.*
Son principe immatériel. 41
Comment elle ennoblit l'homme. 42
Liberté (la) *politique* diminue à meſure que l'Etat s'agrandit. 414
Eſt dans le cœur de l'homme, non dans la forme du Gouvernement. 433
Libre, comment on peut l'être. 430
Livre, celui de la nature eſt ſeul ouvert à tous les yeux. 97
Livres, ne ſuffiſent pas pour former le goût. 168
Leur abus. 388
Locke, quand il quitte ſon Eleve. 195
Refuté ſur ce qu'il a dit touchant la matiere. 38
Loi, ſa définition eſt encore à faire. 410
Quel acte peut porter le nom de *loi*. 411
Lucrece. 57
Luxe, inſéparable du mauvais goût. 166
Comment s'établit. *Ibid.*

Magiciens de Pharaon. 79
Magiſtrat, ſens de ce mot. 413
Chacun d'eux a trois volontés. 415
Maiſon ruſtique (deſcription d'une) 186
Mal phyſique, ne ſeroit rien ſans nos vices. 43
Mal moral, ouvrage de l'homme. *Ibid.*
Malheureux, dans quel cas on l'eſt. 378
Marcel. 158
Mariage, la plus ſainte inſtitution. 12
Le plus ſaint des contrats. 133
Une des cauſes de ce qu'ils ſont mal aſſortis. 298
Moyens d'en faire d'heureux. 299
Egalité des conditions doit faire pencher la balance quand tout eſt égal. 300
Raiſons pour qu'un homme ne s'allie ni au-deſſus ni au-deſſous de lui. 301
Moyen de prévenir le refroidiſſement de l'amour dans le mariage. 440 *& ſuiv.*
Maris, pourquoi ſont indifférens. 230
Pourquoi ont moins d'attachement pour leurs femmes que pour une fille entretenue. 440
Matérialiſtes, leurs diſtinctions ſont des chimeres. 16
Comparés à des ſourds qui nient l'exiſtence des ſons. 38 *& ſuiv.*
Matiere (qu'eſt-ce que j'appelle) 19
Quelles ſont ſes propriétés eſſentielles. 23
Le repos ni le mouvement ne lui ſont pas eſſentiels. *Ibid.* 38 & *n.*
Ne peut penſer. & *n.*
Méchans (les) ſeront-ils éternellement punis. 48
Se craignent & ſe fuient eux-mêmes. 57
Quand ils ſe diſent forcés au crime ſont menteurs. 66
Médiſance des femmes, ſon origine. 282
Meres, ne doivent pas être inexorables avec les jeunes filles. 223
Doivent dans le monde avoir leurs filles pour compagnes. 261
Métaphyſique, ſes effets. 28
Miracles, difficultés de la preuve qu'on en tire en faveur de la révélation. 79
Miſſionnaires, ne vont pas partout. 92
Objections que peuvent leur faire

faire les peuples éloignés auxquels ils annoncent l'Evangile. 93 & *ſuiv.*
Modes. 226
Quelles ſont les femmes qui les amenent. 227 *n.*
Molécule vivante, inconcevable. 25 *n.*
Monarchie, ce que c'eſt. 418
Convient aux grands Etats. 419
Montaigne. 58
Continence de ſon pere. 119
Cité. 154
Monteſquieu. 403
Morale (précepte de) qui les contient tous. 378
Moralité de nos actions. 54 & *ſuiv.*
Mort (la). 43
Ce qu'elle eſt par rapport au juſte & au méchant. 380
Mothe (la), ſuppoſoit fauſſement un progrès de raiſon dans l'eſpece humaine. 171
Mouvement, il y en a deux ſortes. 23
Ses cauſes ne ſont pas dans la matiere. 26
N'eſt pas néceſſaire à la matiere. 28

NATION, chacune a un caractere ſpécifique. 390
Comment les differences nationales plus frappantes chez les anciens s'effacent de jour en jour. 393
Néceſſité, il faut étendre ſa loi aux choſes morales. 379
Newton. 26
Nieuventit, que penſer de ſon livre des merveilles de la nature. 31

OFFICIER aux Gardes-Suiſſes, (aveu d'un). 145
Omphale. 202
Opinions (diverſité d'), qu'elles en ſont les cauſes. 15
Ont divers degrés de vraiſemblance. 17
La plus commune eſt auſſi la plus ſimple. *Ibid.*
Opinion (l'), n'eſt pas indifférente aux femmes. 211
A beaucoup plus de priſe ſur les petites filles que ſur les petits garçons. 212
C'eſt par elle que commence l'égarement de la jeuneſſe. 143
Chaſſe le bonheur devant nous. 192
Ordre du monde, comment j'en juge. 29
Orgueil, ſes illuſions, ſource de maux. 378
Orientaux, logés ſimplement. 178
Orphée. 69

Ovide. 270

PAGANISME, ſes Dieux abominables. 57
Paix de l'ame, en quoi conſiſte. 9
Paladins, connoiſſoient l'amour. 268
Palais. 178
Paracelſe. 31 *n.*
Paris, nulle part le goût général n'eſt plus mauvais. 168
C'eſt-là que le bon goût ſe cultive. *Ibid.*
Coûte pluſieurs Provinces au Roi. 424
Les jeunes Provinciales viennent s'y corrompre. 264
Parure, incommode à mille égards. 180
Moyen d'en diminuer le goût dans les jeunes filles. 226
Supplément aux graces. *Ibid.*
Ruineuſe, vanité du rang. *Ibid.*
Paſſions déréglées, leurs peines. 374
Source de crimes. 375
C'eſt une erreur de les diſtinguer en permiſes & en défendues. 377
Pays (on doit toujours à ſon). 434
Payſans, comment on doit ſoigner ceux qui ſont malades. 358 *n.*
Pédant, en quoi ſes diſcours different de ceux d'un Inſtituteur. 123
Peres, ce qui les trompe. 349
Peuple, ſens de ce mot collectif. 407
Peut-il ſe dépouiller de ſon droit de ſouveraineté. 412
Autres queſtions qui lui ſont relatives. *Ibid.*
Pourquoi ne connoît pas l'ennui. 184
Philippe. 178
Philoſophie, ſon pouvoir relativement aux mœurs comparé à celui de la religion. 109 *n.*
Philoſophes (portrait des). 14
Philoſophes, pourquoi ils ſoutiennent chacun ſon ſyſtême, ſans s'intéreſſer à la vérité 16
Pierre (Abbé de St.), cité. 420
Défaut de ſa politique. 424
Plaiſirs de l'ame, il eſt difficile d'en prendre le goût quand on ne l'a jamais eu. 63
Plaiſirs excluſifs ſont la mort du plaiſir. 191
Plaiſirs bruyans ne ſont pas aimés des cœurs ſenſibles. 292
Plaiſirs, doivent ſe diverſifier ſelon les âges. 183

Platon, ſon juſte imaginaire. 98
Réfuté ſur la promiſcuité civile des deux ſexe. 207
Plébéiens, par qui obtinrent le Conſulat. 267
Plutarque. 45
Politeſſe, en quoi conſiſte. 160
Comment differe celle des hommes & celle des femmes. 234
Des jeunes perſonnes, entre elles. *Ibid.*
Polygamie. 346
Poupées, amuſement ſpécial des jeunes filles. 216
Poul-Serrho, ce que c'eſt. 110 *n.*
Population, marque d'un bon Gouvernement, mais à quelles conditions. 423
Préjugés. 269
Nationaux, maniere de s'en garantir. 429
Primeurs, leur inſipidité. 176
Profeſſion de foi du Vicaire Savoyard. *& ſuiv.* 11
Prophéties, ne font pas autorité. 86
Propriété, mal aſſurée ſans le crédit. 401
Providence, conſidérée relativement à la liberté de l'homme. 42
Juſtifiée. 45
Provinces reculées, c'eſt-là qu'il faut étudier les mœurs d'une nation. 422
Provinciales, ne ſe corrompent pas toutes à Paris. 265
Puberté, influence de ce premier moment ſur le reſte de la vie. 119
Pudeur, diſtingue la femme de l'inſtinct des animaux & fait honneur à l'eſpece humaine. 199
Puiſſance, ſens de ce mot en politique. 428

RAYMOND *Lulle.* 389
Raillerie, (qu'eſt-ce qui rend inſenſible à la). 147
Raiſonner, on ne doit pas le faire ſéchement avec la jeuneſſe. 130
Raiſonneur (dialogue du) & de l'inſpiré. 82
Réflexion, force active. 22
Religion, comment on doit l'enſeigner aux jeunes filles. 237
Quel mal font ceux qui la détruiſent. *& ſuiv.* 107
Religions, il y en a trois principales dans l'Europe. 89
Religion naturelle, il eſt étrange qu'il en faille une autre. 71
Remords. 56
Réponſe d'un vieux gentilhomme à Louis XV. 160
Reuchlin. 91 *n.*

Révélations, ne donnent pas une plus grande idée de Dieu que la raiſon. 72
Sont la cauſe de la diverſité des cultes loin de la prévenir. *Ibid.*
La raiſon ſeule eſt juge de leur vérité. 75
Quelle doit être la doctrine d'une *révélation* qui vient de Dieu. 80
Quels doivent être ſes dogmes. 81
Les trois principales ſont écrites en des langues qui ſont inconnues aux peuples qui les ſuivent. 89
Richeſſes, leur effet ſur l'ame du poſſeſſeur. 332
Riches, ce qu'ils ſont. 173
Toujours ennuyés. 184
Tableau d'un riche qui fait uſer de ſes richeſſes. 174 & *ſuiv.*
Il n'eſt pas néceſſaire de l'être pour être heureux. 192
Ridicule, moyen de l'éviter. 185
Toujours à côté de l'opinion. *Ibid.*
Roi, ſens de ce mot. 413
Royauté, ſuſceptible de partage. 418
Romains, leur attention à la langue des ſignes. 129
Rome, ſes grandes révolutions furent l'ouvrage des femmes. 267
Ruſe, talent naturel au ſexe. 223
Dédommagement de la force qu'il a de moins. 224

Saisons, ne point anticiper ſur elles pour le ſervice de la table. 176
Salente, (une autre) objet des recherches d'Emile. 421
Samſon. 202
Sardanapale, ſon épitaphe. 170
Sauvages, leur enfance & leur adoleſcence. 115
Différence de l'état ſauvage & de l'état ſocial. 298
Se ſuffiſent à eux-mêmes. 395
Savans, voyagent par intérêt. 396
Sceptiques, comment peut-on l'être de bonne foi. 14
Scythes. 129
Senſations, diſtinctes de l'objet qui les fait naître. 19
Comment diſtinguées par l'être ſenſitif. 21
Sens, dans leur uſage nous ne ſommes pas purement paſſifs. 22
Sens (le piége des) eſt le plus dangereux. 288
Sentir & juger ne ſont pas la même choſe. 19
Sentimens naturels qu'on doit

diſtinguer des idées acquiſes. 60 & *ſuiv.*
Sermons, raiſon qui les rend inutiles. 123
Service (ce que c'eſt que le). 299
Il ne s'agit plus de valeur dans ce métier. *Ibid.*
Sexes (conformité & différence des). 196
Elles influent ſur le moral. 197
Sont également parfaits. *Ibid.*
Dans leur union chacun concourt différemment à l'objet commun. *Ibid.*
Premiere différence entre les rapports moraux de l'un & de l'autre. *Ibid.*
Le plus fort maître en apparence dépend en effet du plus foible. 200
De leur groſſiere union naiſſent les plus douces loix de l'amour. 202
Il n'y a nulle parité entre eux quant à la conſéquence du ſexe. 203
La rigidité de leurs devoirs relatifs n'eſt ni ne peut être la même. *Ibid.*
Ce qui les caractériſe doit être reſpecté dans l'éducation. 207
Leur relation ſociale, admirable. 236
Signes, langage énergique. 126
Uſage que les anciens en faiſoient dans la Religion & le Gouvernement. 127
Dans l'Eloquence. 128
Sociétés civiles ſont imparfaites, maux qu'elles produiſent. 419
Socrate, diſtance de Jéſus à *Socrate*. 99
Solon, acte illégitime de ce légiſlateur. 410
Sophie, compagne future d'Emile. 195
Son portrait. 272
Aime la parure. 273
A des talens naturels. 274
Sait tous les travaux de ſon ſexe. *Ibid.*
Appliquée aux détails du ménage. 275
Sa délicateſſe exceſſive ſur la propreté. *Ibid.*
Mais non rafinée. 276
D'abord gourmande, mais corrigée. *Ibid.*
La tournure de ſon eſprit. 277
Sa ſenſibilité ne dégénere pas en humeur. 278
A des caprices, ſa maniere de les réparer. *Ibid.*
Sa religion. 279
Aime la vertu. *Ibid.*
Dévorée du beſoin d'aimer. 280

Sophie, connoît les devoirs & les droits de ſon ſexe & du nôtre. 281
Sa réſerve à juger. *Ibid.*
Point médiſante. 282
Sa politeſſe ne tient pas aux formes, mais au deſir de plaire. *Ibid.*
N'eſt point aſſervie aux ſimagrées de l'uſage françois. *Ibid.*
Son reſpect pour les droits de l'âge. 283
Sa conduite avec les jeunes gens. *Ibid.*
Maniere dont elle reçoit les propos doucereux. *Ibid.*
Aime les louanges de ceux qu'elle eſtime. 284
Diſcours que lui fait ſon pere ſur le mariage. 285
Ancienne opulence de ſes parens. 286
Heureux dans leur pauvreté. *Ibid.*
Libre de choiſir ſon époux. 287
Effet du diſcours de ſon pere, même en lui ſuppoſant un tempérament ardent. 290
N'eſt pas un être imaginaire. *Ibid.*
Avoit été envoyée chez une tante & pourquoi. 291
Sa conduite avec les jeunes gens décens. *Ibid.*
Revient chez ſes parens. 292
Sa langueur & l'aveu que lui arrache ſa mere de la cauſe qui la produit. *Ibid. & ſuiv.*
Raiſons qui la rendoient difficile ſur le choix d'un époux. 294
Rivale d'Eucharis. 295
Comment elle défend ſon amour pour Télémaque. 296
Victime de ſa chimere. *Ibid.*
Rendue à Emile. 297
N'eſt pas ſavante. 306
Voit Emile chez ſon pere. 313
Croit avoir trouvé Télémaque. 317
Comment paroît ſa coquetterie. 319
Ses manieres plus empreſſées avec moi. 329
Quelle difficulté l'arrête pour épouſer Emile. 330
Prend ouvertement ſur lui l'autorité d'une maîtreſſe. 335
D'où vient ſa fierté. 342
Gracieuſe aux indifférens. 343
Irrite la paſſion d'Emile par un peu d'inquiétude. 344
Sa courſe & ſa victoire. 360
Le viſite avec ſa mere à l'attelier. 361
Y eſſaye d'imiter Emile. 362
N'eſt pas indulgente ſur les

vrais ſoins de l'amour. 364
Injuſte ſoupçon qu'elle conçoit de ce qu'Emile attendu n'eſt pas arrivé. Voyez *Emile*. 365
L'accepte pour époux. 369
Va voir le payſan eſtropié. *Ibid.*
Préſente avec Emile un enfant au baptême. 370
Ses douleurs ſecrettes quand elle eſt préparée à l'abſence de ſon amant. 386
Sa ſituation au moment du départ. 387
Voit revenir Emile & l'épouſe. Voyez *Emile*.
Conſeils que je lui donne & ſur quoi. 444 *& ſuiv.*
Souverains, ſens de ce mot en politique. 408
N'agit que par des volontés communes & générales. 409
Spectacles, écoles de goût, & non de mœurs. 171
Spontanéité. 24
Stoïciens, l'un de leurs paradoxes. 87 *n.*
Subſtances, ce que j'entends par-là. 37
Sujets, ſens de ce mot en politique. 408
Syſtêmes, objections inſolubles communes à tous. 17

TACITE, cité. 392
Talens agréables, trop réduits en arts. 231
Lequel tient le premier rang dans l'art de plaire. 233
Tarquin. 128
Tentations, nous ſommes toujours maîtres de leur réſiſter. 133
Terraſſon (l'Abbé) ſuppoſoit fauſſement un progrès de raiſon dans l'eſpece humaine. 171
Théâtres, voyez *Spectacles*.
Ses héros pleurant comme des enfans. 373
Théologiens, ne ſe piquent pas de bonne-foi. 87
Thermopyles, inſcriptions qu'on y liſoit. 170
Toilette, d'où en vient l'abus. 227
Tolérance civile, ne peut pas être diſtinguée de la tolérance théologique. 102 *n.*

VENISE, pourquoi ſon gouvernement ſans autorité eſt reſpecté du peuple. 127 *n.*
Vérité (la) morale, ce que c'eſt. 257
Vertu, il y en a un principe inné dans les cœurs. 58 *& ſuiv.*
Comparée au Protée de la fable. 64

Vertu, eſt aimable, mais il faut en jouir pour la trouver telle. *Ibid.*
On ne peut pas l'établir par la raiſon ſeule. *Ibid.*
Eſt une. 256
Eſt favorable à l'amour. 268
Etymologie de ce mot. 375
Qu'eſt-ce que l'homme vertueux ? 376
Vêtemens des femmes grecques, mieux entendus que les nôtres. 114
Vicaire Savoyard, ſon hiſtoire. 3
Service qu'il rend à un jeune homme né Calviniſte qui avoit changé de religion. 2
Maniere dont il s'y prend pour gagner ſa confiance. 5
Fait ſa profeſſion de foi. 11 *& ſuiv.*
Pourquoi deſtiné à la Prêtriſe. 12
Son reſpect pour le mariage, cauſe de ſa perte. *Ibid.*
Son incrédulité. 13
Déſagrément de ſon état dans cette diſpoſition d'eſprit. *Ibid.*
Son premier pas à la vérité, c'eſt de borner ſes recherches. 16
Il conſulte la lumiere intérieure. *Ibid.*
Ne prie pas Dieu, pourquoi. 68
Vicaire Savoyard, ſon ſcepticiſme involontaire. 100
Sa méthode dans l'examen de la vérité. 18
De quelle maniere il s'acquitte du ſervice de l'Egliſe. 101 *& ſuiv.*
Ambitionne l'honneur d'être Curé. 102
Vice, ſes inconſéquences. 182
Villes, ſervices qu'on peut rendre en ſe retirant des grandes *villes*. 435
(Les grandes) épuiſent un Etat. 424
Les jeunes gens y doivent peu ſéjourner dans leurs voyages. 426
(Dans les grandes), il n'y a point d'éducation privée. 263
Violence, ne peut avoir lieu dans l'union des ſexes. 200
Pourquoi l'on en cite moins d'actes à préſent que dans les anciens tems. 201
Volonté, il faut recourir à une *volonté* pour expliquer le mouvement. 16
Connue par ſes actes, non par ſa nature. 27
Volſques. 267
Voluptueux (tableau d'un) qui met à part l'opinion & ne cherche que la volupté réelle. 174

Reſte

Reſte toujours auſſi près de la nature qu'il lui eſt poſſible. *Ibid.*
Voyager, non en courriers, mais en voyageurs. 309
Manieres dont les anciens philoſophes voyageoient. 310
Il faut ſavoir voyager. 390
Différence de voyager pour voir du pays ou des peuples. 396
Voyageurs à pied, plus gais que les autres. 311
Ne s'accordent pas dans leurs narrations. 389
Voyages, raiſon du peu d'inſtruction qu'on tire des voyages. 395, 422
Ne conviennent pas à tout le monde. 396
Pris comme une partie de l'éducation, ont leurs regles. 397
Ulyſſe, ému du chant des Sirenes. 136
Ses compagnons avilis par Circé. 364
Univers, ſon mouvement eſt ſpontanée. 25
Son harmonie dépoſe en faveur d'une Intelligence. 30, 32
Uſage du monde, quel âge eſt propre à le ſaiſir. 139

XENOCRATE. 59
Xénophon, cité. 170

ZENON. 128

FIN de la Table du ſecond & dernier Volume

DL
6111.